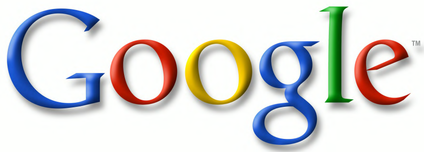






405
LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT
Astoin Collection.
Presented in 1884.



Antipho

A

N

COMÉDIES

D'ARISTOPHANE.

IMPRIMERIE DE SCHNEIDER ET LANGRAND,
Rue d'Erfurth, n. 1.

COMÉDIES

D'ARISTOPHANE,

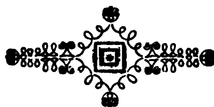
TRADUITES DU GREC

PAR M. ARTAUD,

INSPECTEUR GÉNÉRAL DES ÉTUDES.

DEUXIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE SUR LES DERNIÈRES ÉDITIONS GRECQUES.



A PARIS,

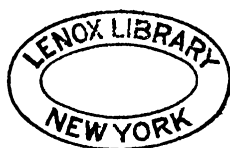
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, N. 6.

CHEZ CHARPENTIER, EDITEUR,

RUE DE SEINE, N. 29.

1841


LENOX LIBRARY
NEW YORK

AVIS

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

Pour cette seconde édition de l'Aristophane, comme pour celle du Sophocle, la traduction a été revue avec soin sur les textes les plus récents, notamment sur l'édition de Didot, qui a été faite d'après celle de Dindorf. Néanmoins j'ai toujours conservé pour base celle de M. Boissonade.

Je crois devoir rappeler ici que je me suis imposé l'obligation de la fidélité la plus scrupuleuse. Un tel système de traduction présentait peut-être plus de difficultés pour Aristophane que pour aucun autre auteur. Indépendamment d'un style admirable de richesse et de variété, indépendamment des obscurités qui résultent d'une foule d'allusions perdues pour nous, la licence audacieuse permise au théâtre d'Athènes présentait des obstacles presque insurmontables, dans une langue qui pousse aussi loin que la nôtre le respect des bienséances. Je me suis toujours tenu aussi près du texte que je l'ai pu; et quand l'obscénité de l'original m'interdisait une exactitude littérale, j'ai fait mes efforts pour trouver des équivalents, tout en rejetant, dans une note au bas de la page, le mot à mot en latin ou en italien. D'autres notes étaient nécessaires presque à chaque pas, pour éclaircir une foule d'usages et de détails qui tiennent aux mœurs et aux événements contemporains. Je ne les ai

pas épargnées, en m'aidant surtout des secours que présentent les scholiastes. Dans les notices placées en tête de chaque comédie, j'ai tâché de déterminer la date de la représentation, et les faits historiques auxquels le poëte fait allusion.

NOTICE SUR ARISTOPHANE.

Aristophane, le plus célèbre des poëtes comiques de la Grèce, et le seul dont il nous soit parvenu des pièces entières, était d'Athènes, selon son biographe anonyme, quoique Suidas le dise né dans l'île de Rhodes, et d'autres à Égine. La date de sa naissance et celle de sa mort ne sont pas connues; mais des onze pièces qui nous restent de lui, dix ont été représentées pendant la guerre du Péloponèse (431-404 avant Jésus-Christ). Un passage de la onzième, *l'Assemblée des Femmes*, donne à penser qu'elle fut composée vers la fin de la quatre-vingt-seizième olympiade, 595 avant Jésus-Christ. Enfin, le *Plutus*, joué pour la première fois en 409, fut donné une seconde fois avec des changements en 390.

Soit timidité, soit qu'une loi défendît de faire représenter des comédies avant l'âge de trente ans (voir le Scholiaste sur le vers 526 des *Nuées*), Aristophane donna ses premiers ouvrages sous le nom de Callistrate et de Philonide, acteurs qui jouaient dans ses pièces. Il débuta par *les Babyloniens*, pièce aujourd'hui perdue, qui fut représentée la deuxième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, 427 avant Jésus-Christ, au printemps, c'est-à-dire à l'époque où les alliés se rendaient en foule à Athènes, pour apporter leurs tributs. Le démagogue Cléon était maltraité dans *les Babyloniens*. Pour s'en venger, il accusa le poëte d'avoir livré le peuple à la risée des étrangers. Bientôt après, il l'accusa de n'être pas citoyen d'Athènes, et d'en usurper les droits. Il paraît qu'Aristophane avait des biens à Égine,

et que sa famille était originaire de Rhodes : c'est ce qui put servir de prétexte à ces accusations, auxquelles d'ailleurs il sut toujours échapper. De plus, Aristophane appartenait au parti aristocratique, déclaré contre Cléon, qui, depuis la mort de Périclès, était l'orateur qui avait le plus d'influence sur la multitude. D'un autre côté, des succès militaires que Cléon dut à la fortune au moins autant qu'à son habileté, lui avaient inspiré une présomption arrogante, et lui faisaient beaucoup de jaloux. Telles sont les causes de l'animosité d'Aristophane contre ce démagogue, qu'il traduisit enfin sur la scène, dans sa comédie des *Chevaliers*, où il le flagelle impitoyablement. Aucun ouvrier n'ayant osé faire un masque à la ressemblance de Cléon, et aucun acteur n'ayant consenti à se charger du rôle, Aristophane le joua lui-même. Pour épargner ici les redites, nous renvoyons à chacune des pièces, et aux notices qui les précèdent.

On reconnaîtra, en les lisant, que les ouvrages du poëte étaient aussi des actions, l'exercice d'un droit, une intervention dans les affaires de l'État. Il s'attribuait la fonction de traduire sur le théâtre tous ceux qui jouaient un rôle sur la place publique. La comédie politique, telle que nous la voyons dans Aristophane, cette satire audacieuse de tous les hommes marquants, cette âpre censure des actes, des projets, des mesures de l'administration, était en quelque sorte un complément des institutions républicaines, un des ressorts du gouvernement populaire. Redoutable à tous les intrigants, souvent, dans sa verve licencieuse, elle n'épargnait pas même les bons citoyens. Chez ce peuple ombrageux, qui à son admiration pour les grands hommes alliait toujours une défiance inquiète et jalouse de leur ascendant, la vieille comédie se montre comme un pendant de l'ostracisme.

Un de ses éléments essentiels et caractéristiques était la *parabase*. Au milieu de la pièce, dans un intermède, le Chœur, occupant seul la scène, se tournait vers les spectateurs, et s'adressait à eux au nom du poëte : tantôt il faisait

son apologie, et tournait ses rivaux en ridicule; tantôt, en vertu de son droit de citoyen, il faisait des propositions sérieuses ou badines, dans l'intérêt général. Quelque anti-dramatique que nous paraisse aujourd'hui cette interruption de l'action, la parabase, impatiemment attendue de l'auditoire, était le morceau capital de l'ancienne comédie. C'est encore là une des différences profondes qui la distinguent de ce que nous appelons aujourd'hui du même nom.

Aristophane s'attaque sans gêne à tout ce qu'il y a de plus considérable dans l'État, aux orateurs, aux généraux, aux juges, à ceux qui gouvernent sous le nom du peuple, et au peuple lui-même. Il démasque les charlatans de toute espèce; ses traits sont inépuisables contre les partisans de la guerre; il dénonce les concussions : c'est ainsi qu'il célèbre la mesure par laquelle on contraignit Cléon à restituer cinq talents qu'il s'était fait donner par quelques villes tributaires, en leur promettant d'engager la république à diminuer leur tribut annuel. Une comédie était donc un pamphlet, où le poëte traitait les questions à l'ordre du jour. En effet, si le grand ressort politique des sociétés modernes est la presse, à Athènes c'était la parole, c'est-à-dire la voix des orateurs et des poëtes comiques. La tribune aux harangues et le théâtre jouaient alors le même rôle, exerçaient la même influence que de nos jours les feuilles périodiques : toutefois avec cette différence que les représentations n'étaient pas quotidiennes en ce temps-là; elles étaient liées au culte public; c'était une solennité religieuse, qui revenait à certaines époques de l'année; et par là même elles produisaient une impression bien plus vive, elles excitaient plus d'empressement et de curiosité. Les vers du poëte se gravaient dans la mémoire, on en récitait des tirades, on en recherchait les copies. Voilà comment la vieille comédie grecque se trouvait investie d'une sorte de magistrature morale et politique; c'était une tribune plus populaire et plus redoutable que l'autre. Aussi quel effroi elle causait à tous les hommes distingués! On conçoit l'antipathie que

leur inspirait une pareille licence : presque tous les grands hommes de ce temps-là penchèrent pour le parti aristocratique.

On ne s'étonnera donc plus que Denys, tyran de Syracuse, ayant desiré connaître le gouvernement d'Athènes, Platon lui ait envoyé les comédies d'Aristophane. Elles en sont en effet le meilleur commentaire, l'image la plus fidèle et la plus vivante de la démocratie. Fille du gouvernement populaire, la vieille comédie en suivit toutes les vicissitudes. A plusieurs reprises on avait tenté de restreindre la liberté illimitée de la muse comique : divers décrets défendirent de nommer les hommes vivants, d'attaquer les magistrats; mais ces décrets n'étaient pas longtemps observés, et la comédie reprenait bientôt son ancienne énergie. Enfin, après la prise d'Athènes par Lysandre, le gouvernement des Trente, établi sur les ruines de la démocratie, défendit, en 404, de traduire des personnages réels sur la scène. Tout citoyen attaqué par les auteurs comiques eut le droit de porter plainte devant les tribunaux. Ce fut un coup mortel pour la vieille comédie. Elle perdit son caractère essentiel, la satire politique et les personnalités injurieuses, la censure publique des actes du gouvernement, et de ceux qui avaient part au maniement des affaires. Le retour momentané de la démocratie ne lui rendit pas ses priviléges. C'est ce qui fait dire à Horace (*Art poétique*) : « La licence mérita d'être réprimée par une loi. La loi fut donnée, et le Chœur se tut honteusement quand il n'eut plus le pouvoir de nuire. »

Dans *l'Assemblée des Femmes*, représentée en 393, il n'y a plus de parabase; elle est également supprimée, ainsi qu'une partie des Chœurs, dans la seconde édition du *Plutus*, qui est de l'an 390. C'est à ces temps-là qu'il faut rapporter ce que raconte l'auteur de la vie d'Aristophane : « Un décret étant survenu, qui défendit de désigner aucun citoyen par son nom, il composa son *Cocalus*. » Le sujet de cette pièce était un jeune homme qui séduit une jeune fille, et l'épouse, après avoir reconnu sa famille. On voit ici la

naissance de la comédie nouvelle, qui s'attache à la peinture de la vie privée et des mœurs domestiques. Le *Plutus* peut être considéré comme appartenant à la comédie moyenne, qui servit de transition ou d'intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle. Ne pouvant plus se prendre aux personnages vivants, l'auteur se jette dans la fiction et l'allégorie.

Sur le nombre des pièces d'Aristophane, on a à choisir entre le témoignage de Suidas, qui le porte à cinquante-quatre, et celui d'un autre grammairien, qui n'en compte que quarante-quatre. Onze seulement nous sont parvenues entières; des autres, il ne nous reste que des fragments. Les premières traitent pour la plupart des sujets politiques; ainsi *les Acharniens*, *les Chevaliers*, *la Paix*, *Lysistrata*, ont trait à des événements de la guerre du Péloponèse; *les Guêpes*, *les Oiseaux*, *l'Assemblée des Femmes*, sans se rapporter à tel ou tel événement en particulier, ont cependant encore un caractère politique, en ce qu'elles attaquent en général les abus et les vices du gouvernement, par exemple, la passion des procès et la manie des jugements publics : une autre classe est formée des pièces où la satire est plus spécialement littéraire, et dans lesquelles l'auteur attaque les poëtes ou les philosophes contemporains; telles sont *les Fêtes de Cérès* et *les Grenouilles*, dont la critique mordante est dirigée surtout contre Euripide; enfin, les *Nuées*, si célèbres à cause de la part qu'une vieille tradition attribue à cette comédie dans la condamnation de Socrate. Cette question a été traitée dans l'examen que nous avons fait de la pièce; et notre conclusion a été que si un intervalle de vingt-quatre ans entre la représentation des *Nuées* et l'accusation de Mélitus ne permet pas d'accuser Aristophane de complicité, il ne saurait être absous complétement quant au résultat, puisque les griefs articulés au procès ne font guère que reproduire ceux que le poëte avait mêlés à ses bouffonneries.

Quoi qu'il en soit, les comédies d'Aristophane sont sans contredit le tableau le plus vivant et le monument le plus

complet des mœurs grecques. Ce n'est pas en quelques mots que nous pourrions indiquer ici tout ce que ces ouvrages admirables nous révèlent sur le monde antique. Toutefois, il est un point que nous ne pouvons passer sous silence : c'est l'impudeur de ces mœurs grecques, c'est ce dévergondage d'impuretés qui souillent trop souvent les plus brillants chefs-d'œuvre. Il y a une seule chose à dire pour la justification d'Aristophane : ce qu'il y a de licencieux dans ses comédies appartient à son époque. Quant à son esprit, on sait quel cas en faisaient les plus grands génies de l'antiquité. Si sa gloire a traversé les siècles, c'est que sa verve comique et la finesse de son atticisme recouvraient un fond solide, c'est que chez lui la profondeur du bon sens se cachait sous l'éclat de la plus riche poésie. Saint Chrysostome avait continuellement ses ouvrages sous son chevet ; et Platon, qui lui a donné une si belle place dans son *Banquet*, fit à sa mort ce distique, qui nous a été conservé :

« Les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'ame « d'Aristophane. »

LES ACHARNIENS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES ACHARNIENS.

De jeunes Athéniens, dans un moment d'ivresse, étaient allés à Mégare, où ils avaient enlevé la courtisane Simèthe. Les Mégariens irrités se vengent en enlevant à leur tour deux filles de la maison de la célèbre Aspasie. Telle fut, selon Aristophane, Plutarque et Athénée, la première occasion de la guerre du Péloponèse. Périclès, amant d'Aspasie, fait rendre un décret prononçant la peine de mort contre tout Mégarien qui serait pris sur le territoire d'Athènes. Archidame, roi des Lacédémoniens, envoie des députés aux Athéniens, pour les engager à révoquer le décret porté contre les Mégariens. Périclès s'oppose à la révocation du décret, et le fait maintenir.

D'autres causes encore avaient indisposé les habitants du Péloponèse contre Athènes; mais Plutarque prétend que les Lacédémoniens ne se seraient pas mis à la tête de la ligue, si le décret contre Mégare avait été révoqué. La guerre s'étant donc déclarée, tous ceux qui habitaient les campagnes rentrent à Athènes avec leurs femmes, leurs enfants, et tout ce qu'ils peuvent emporter avec eux : ils envoient leurs troupeaux dans l'île d'Eubée. Thucydide décrit tous les embarras que causa ce déplacement.

Bientôt les Lacédémoniens avec leurs alliés, au nombre desquels étaient aussi les Béotiens, envahissent l'Attique, sous la conduite du roi Archidame. Ils ravagent le territoire, coupent les vignes, et pénètrent jusqu'à Acharne, l'un des bourgs d'Athènes. Leur intention, en dévastant ainsi le pays, était d'attirer les Athéniens à une action générale, qui pouvait décider du sort d'Athènes, ou d'exciter les Acharniens à la révolte, lorsqu'ils verraient leurs terres au pouvoir des ennemis, sans que le gouvernement s'occupât de les chasser. Voici un passage de Plutarque à ce sujet.

« Si descendirent les Lacedæmoniens et leurs alliez et confederez, avec grosse puissance, aux pays de l'Attique, soubs la conduite du roi Archidamus, et en ruinant tout par où ils passoyent, entrerent jusques au bourg d'Acharnes, là où ils se camperent, estimans que les Athéniens ne les y souffriroyent jamais, ains leur sortiroyent à l'encontre pour défendre leur pays, et montrer qu'ils n'avoyent point le cueur failly. Mais Périclès consideroit qu'il seroit trop dangereux de hasarder la bataille, où il estoit question de la propre ville d'Athènes, contre

soixante mille combattans à pied, tant du Péloponèse que de la Bœocie: car autant y en avoit-il au premier voyage qu'ils y feirent. Et quant à ceulx qui vouloyent combattre à quelque prix que ce fust, et qui perdoyent patience de voir ainsi destruire leurs pays devant leurs yeux, il les reconfortoit et appaisoit, en leur remonstrant que les arbres taillez ou coupez revenoyent en peu de temps, mais qu'il est impossible de recouvrer les hommes, quand on les a une fois perdus. »

(*Vie de Périclès, traduct. d'Amyot.*)

Périclès suivit son plan avec fermeté, sans se laisser influencer et émouvoir par les divisions et les clameurs des partis. Les Acharniens demandaient à grands cris qu'on livrât bataille. Cléon animait le peuple contre Périclès. Celui-ci envoya une flotte porter la guerre dans le Péloponèse; et lui-même, à la tête d'une armée de terre, alla ravager le territoire de Mégare.

En même temps, les Athéniens cherchaient à attirer dans leur parti quelques rois barbares. Nymphodore d'Abdère, étant venu à Athènes, avait négocié l'alliance de la république avec Sitalcès, roi de Thrace, qui avait épousé la sœur de Nymphodore: Sadoc, fils du roi Sitalcès, reçut des Athéniens le droit de cité. Ceux-ci espéraient également s'assurer l'alliance du roi de Macédoine et du roi de Perse et leur envoyaient des ambassades. Dans l'attente de ces auxiliaires qui n'arrivaient jamais, la guerre continuait toujours. Ceux qui étaient las d'en souffrir se déclarèrent hautement pour la paix. Aristophane était de ce nombre. Le but de la comédie des *Acharniens*, comme de plusieurs autres de ses pièces, est de faire sentir les avantages de la paix, et d'engager Athènes à se réconcilier avec Lacédémone.

Le principal personnage de la pièce, Dicéopolis, las de la guerre, arrive au lieu de l'assemblée, bien résolu de faire mettre la paix en délibération. Mais il se trouve seul au Pnyx, tandis que les citoyens sont à flâner sur le marché. Cependant les Prytanes prennent place, et le héraut demande qui veut prendre la parole. Amphithéus, qui propose la paix avec Lacédémone, est chassé de l'assemblée. On introduit les ambassadeurs envoyés par Athènes auprès du roi de Perse; de retour de leur mission, ils amènent avec eux Pseudartabas, envoyé du grand roi. Arrive à son tour Théorus, député auprès de Sitalcès, roi de Thrace. Dicéopolis dévoile les mystifications des uns et des autres.

Amphithéus, qu'il avait chargé d'aller négocier pour lui-même la paix avec les Lacédémoniens, revient, et lui rapporte son traité particulier. Mais les Acharniens, ennemis implacables des Lacédémoniens, veulent assommer celui qui a traité avec eux. Leur troupe furieuse survient au moment où Dicéopolis offre un sacrifice à Bacchus. Dicéopolis, pour échapper à leur colère, les menace de se venger.... sur qui? Sur des sacs de charbon. Les Acharniens, qui étaient presque tous charbonniers, se laissent attendrir : on entre en pourparler; on lui permet de dire librement son avis sur la guerre. Mais avant de prendre la parole, il demande à Euripide de lui prêter les haillons et l'accoutrement d'un de ses héros.

afin d'être plus pathétique et de produire plus d'effet sur les auditeurs. Les bouffonneries de cette scène sont en même temps une parodie mordante des tragédies d'Euripide.

Dicéopolis commence enfin son discours, et prouve que tous les torts ne sont pas du côté des Lacédémoniens. Une partie du Chœur se range de son avis : l'autre le traite en ennemi, et appelle contre lui le général Lamachus. Celui-ci devient l'objet des traits satiriques de Dicéopolis, qui finit par ouvrir son marché aux Mégariens et aux Béotiens. On voit arriver alors un Mégarien, qui fait connaître la misère à laquelle l'interruption du commerce avec Athènes avait réduit son pays. Contraint par la famine à vendre ses petites filles, il les met dans un sac et les apporte au marché, où il les propose à Dicéopolis, comme de jeunes truies. De là une foule d'équivoques et de bouffonneries. Survient un sycophante ou délateur, qui veut dénoncer le Mégarien, comme faisant la contrebande. Dicéopolis le force au silence. Un Béotien vient à son tour au marché, où il apporte des légumes, du gibier, de la volaille, des poissons en abondance. Dicéopolis fait ses provisions, et se prépare à célébrer joyeusement la fête des Coupes. Un serviteur de Lamachus vient prier Dicéopolis de faire part à son maître de quelques-uns des mets délicats qu'il prépare pour son festin. Il le refuse ; mais un peu après, il se montre plus accommodant pour une jeune mariée, qui lui demande de l'associer au traité de paix qu'il a fait avec les Thébains ; car elle déteste la guerre, qui menace de la séparer de son mari le jour même de ses noces.

Tout à coup on annonce une invasion des ennemis sur le territoire de l'Attique. Le général Lamachus est obligé d'aller se mettre à la tête de l'armée : ce qui donne à Dicéopolis l'occasion de tourner en ridicule ses préparatifs militaires, tandis que lui-même, invité à un festin par le prêtre de Bacchus, goûte les douceurs de la paix. Enfin on apporte sur le théâtre Lamachus, qui a été grièvement blessé dans le combat, et qui déplore les malheurs de la guerre. Le citoyen pacifique se réjouit au contraire du parti qu'il a pris, et raille Lamachus de sa mésaventure, et le Chœur lui décerne l'outre, prix réservé au meilleur buveur dans les fêtes de Bacchus.

La comédie des *Acharniens* fut représentée, aux fêtes Lénéennes, la sixième année de la guerre du Péloponèse, comme l'indiquent plusieurs passages de cette pièce même (vers 270, 897, édit. de Boissonade). La sixième année de la guerre du Péloponèse répond à la troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, sous l'archontat d'Euthydème (l'an 426 avant Jésus-Christ). Périclès était mort depuis trois ans.

LES ACHARNIENS.

PERSONNAGES.

DICÉOPOLIS.
UN HÉRAUT.
AMPHITHÉUS.
UN PRYTANÉE.
AMBASSADEURS.
PSEUDARTABAS.
THÉORUS.
CHOEUR DE VIEILLARDS ACHARNIENS.
FEMME } de Dicéopolis.
FILLE } de Dicéopolis.
CÉPHISOPHON.
EURIPIDE.
LAMACHUS.
UN MÉGARIEN.
FILLES DU MÉGARIEN.
UN SYCOPHANTE.
UN BÉOTIEN.
NICARCHUS.
UN SERVITEUR DE LAMACHUS.
UN LABOUREUR.
UN PARANYMPHE.
MESSAGERS.

DICÉOPOLIS[1]. Que de tourments dans ma vie! des plaisirs, j'en ai eu peu, bien peu, quatre au plus; mais les peines, elles sont innombrables comme les sables de la mer. Voyons, quand ai-je eu sujet de me réjouir? Par exemple, mon cœur s'est épanoui lorsque je vis Cléon rendre gorge et lâcher les cinq talents[2]. Que j'en ai eu de joie! combien j'aime les chevaliers pour ce fait! il est digne de la Grèce[3]. D'un autre côté, j'ai éprouvé un déplaisir tragique : la bouche béante, j'attendais Eschyle[4], et voilà que le héraut s'écrie :

[1] Le nom de Dicéopolis est formé de deux mots, qui signifient citoyen juste, homme de bien.

[2] Cléon avait reçu cet argent de quelques insulaires, à condition d'engager la république à diminuer le tribut annuel qu'ils payaient à Athènes. Les chevaliers le forcèrent à le rendre. Ce fait est rapporté par Théopompe. Il sera plus d'une fois question de Cléon dans ces comédies.

[3] Parodie du Télèphe d'Euripide, selon le Scholiaste.

[4] Eschyle était mort depuis dix ans (436 av. J.-C.), lors de la représentation des *Acharniens*. Mais, selon son biographe, et Quintilien, X, 1, 66, les Athéniens avaient permis aux poëtes plus récents de reprendre les tragédies d'Eschyle et de concourir, en les corrigeant. Suidas ajoute qu'Euphorion, fils d'Eschyle, remporta quatre fois le prix avec des tragédies de son père, qui n'avaient pas encore été jouées. Peut-être Aristophane fait-il ici allusion à un fait de ce genre.

« Théognis[1] ! fais paraître ton chœur. » Jugez quel coup ce fut pour moi! Une autre fois j'eus à me réjouir, lorsque Dexithée, concourant pour le prix[2], vint toucher un air béotien[3]. Cette année, en revanche, combien je fus au supplice, lorsque je vis Chéris[4] se disposer à jouer sur le mode orthien[5] !

Mais jamais, depuis que je me baigne[6], la poussière ne m'a piqué les yeux autant qu'aujourd'hui, jour de l'assemblée régulière[7], dans ce Pnyx[8] encore désert. Ils sont à bavarder dans le marché, tout en s'efforçant d'éviter la corde rouge[9]. Les Prytanes[10] même n'arrivent pas; mais, lorsque enfin ils paraîtront, vous les verrez se pousser, se presser en foule, se disputer les premiers siéges. Quant aux moyens d'avoir la paix[11], ils n'y songent guère. O Athènes, Athènes! Pour moi, j'arrive toujours le premier à l'assemblée; et, me voyant seul, je m'assieds, je soupire, je bâille, je m'étends, je pète; ne sachant que faire, je trace des caractères sur le sable, je m'épile, je calcule, je tourne mes regards vers mon champ; plein d'amour pour la paix, de haine pour la ville, je regrette mon bourg, qui jamais ne me disait : « Achète du charbon, achète du vinaigre, de

[1] Poëte tragique qu'Aristophane raille plus loin (v. 140) pour sa froideur, ainsi que dans *les Fêtes de Cérès*, v. 177.

[2] Littéralement *pour le veau*. C'était le prix des joueurs de cithare, et pour les poëtes dithyrambiques un taureau. Tel est le sens adopté par Brunck. Cependant le Scholiaste fait de Μόσχῳ un nom propre, Moschus, mauvais joueur de cithare. Il faudrait alors traduire « paraissant après Moschus. »

[3] Ainsi appelé, dit le Scholiaste, parcequ'il fut inventé par Terpandre.

[4] Mauvais musicien. Il est encore nommé plus bas, v. 860, et dans *la Paix*.

[5] C'était un mode vif, guerrier, et dans les tons les plus élevés. (Voyez Hérodote, l. I, 24.)

[6] Juvénal désigne de même l'âge de puberté par l'admission dans les bains :

Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur.
(Sat. II, v. 152.)

[7] Les assemblées régulières, κύριαι, avaient lieu trois fois par mois, le onzième, le vingtième et le trentième jour du mois. Celles qui se tenaient d'autres jours, pour affaires urgentes, s'appelaient σύγκλητοι, convoquées. Voy. Ulpien, sur Démosth. *In Timocr.*

[8] Le Pnyx, dans le voisinage de la citadelle, était une place où se tenait l'assemblée du peuple.

[9] Lorsque les citoyens tardaient à se rendre à l'assemblée, les magistrats faisaient tendre sur l'*agora* (le marché) une corde teinte en rouge, pour envelopper la foule, et la ramener ainsi au Pnyx. La corde déteignait sur les habits des retardataires, qui étaient ainsi reconnus, et payaient l'amende. (Voyez *l'Assemblée des Femmes*, v. 378; *Pollux*, VIII, 104; et Sam. Petit, *Leg. Att.*, pag. 285.)

[10] Ces magistrats convoquaient et présidaient les assemblées du peuple.

[11] La guerre du Péloponèse durait depuis six ans,

« l'huile; » il ne connaissait pas le mot *achète* : seul il produisait tout, et on n'y entendait pas ce mot qui déchire le cœur [1]. Aussi suis-je venu aujourd'hui bien décidé à crier, à clabauder, à injurier les orateurs, s'ils parlent d'autre chose que de la paix. Mais voici les Prytanes ; ils arrivent à midi. Ne l'ai-je pas dit? Je l'avais bien prévu; les voilà qui se jettent tous sur les premières places.

LE HÉRAUT. Avancez davantage, avancez, afin d'être dans l'enceinte purifiée [2] !

AMPHITHÉUS. A-t-on déjà parlé?

LE HÉRAUT. Qui demande la parole ?

AMPHITHÉUS. Moi.

UN PRYTANE. Qui?

AMPHITHÉUS. Amphithéus [3].

LE PRYTANE. Ce n'est donc pas un homme?

AMPHITHÉUS. Non, mais un immortel. Amphithéus était fils de Cérès et de Triptolème; de celui-ci naquit Céléus; Céléus épousa Phénarète, mon aïeule; de Phénarète naquit Lycinus, qui me donna le jour et me fit immortel [4]. Les dieux m'ont permis de négocier seul une trêve avec les Lacédémoniens. Mais, citoyens, tout immortel que je suis, je n'ai pas de quoi vivre; car les Prytanes ne me donnent rien [5].

LE PRYTANE. Archers.....

AMPHITHÉUS. Triptolème! Céléus ! le souffrirez-vous?

DICÉOPOLIS. Prytanes! vous manquez à l'assemblée, en faisant chasser un homme qui veut nous ménager une trêve et le bonheur de suspendre nos boucliers.

LE HÉRAUT. Assis! silence!

DICÉOPOLIS. Non, par Apollon! je ne me tairai pas, que vous ne proposiez de délibérer sur la paix.

LE HÉRAUT. Les ambassadeurs revenus de la cour du roi....

[1] Le mot grec, qui veut dire *achète*, ressemble à celui qui signifie une *scie* : de là un calembour intraduisible.

[2] Cette purification consistait à arroser le lieu de l'assemblée avec du sang de jeunes cochons. Voy. *l'Assemblée des Femmes*, v. 128.

[3] Le mot *dieu* entre dans la composition de ce nom.

[4] Ici le poëte raille indirectement Euripide sur son goût pour les détails généalogiques.

[5] Ils étaient chargés de pourvoir aux besoins des citoyens pauvres.

DICÉOPOLIS. De quel roi? Je suis las d'ambassadeurs, de paons[1], et de toutes ces vaines fanfaronnades.

LE HÉRAUT. Silence!

DICÉOPOLIS. Ah! ah! Ecbatane[2]! quelle tournure!

UN DES AMBASSADEURS. Vous nous avez députés vers le grand roi, sous l'archontat[3] d'Euthymène, avec une solde de deux drachmes par jour.

DICÉOPOLIS. Comment! deux drachmes!

L'AMBASSADEUR. Nous avons grandement souffert à errer sur les bords du Caïstre, vivant sous des tentes, mollement couchés dans nos chariots; nous n'en pouvons plus.

DICÉOPOLIS. Et moi, j'étais donc bien à l'aise, quand je couchais sur la paille, en gardant les remparts[4]?

L'AMBASSADEUR. Partout où nous étions reçus, l'on nous forçait de boire un vin pur et généreux dans des coupes d'or et de cristal.

DICÉOPOLIS. Ville de Cranaüs[5]! sens-tu comme tes ambassadeurs se moquent de toi?

L'AMBASSADEUR. Ces barbares ne regardent comme des hommes que les grands buveurs et les grands mangeurs.

DICÉOPOLIS. Et nous, les débauchés et les infâmes.

L'AMBASSADEUR. Au bout de quatre ans, nous arrivâmes au palais : mais le roi en était parti à la tête de son armée, pour les lieux d'aisance, et il chia huit mois entiers sur les montagnes d'or[6].

DICÉOPOLIS. Et combien mit-il de temps à fermer son derrière?

L'AMBASSADEUR. Tout le temps de la pleine lune : il revint ensuite; il nous reçut, et nous fit servir des bœufs entiers cuits au four.

DICÉOPOLIS. Qui vit jamais des bœufs cuits au four? Quelles fanfaronnades[7]!

[1] Les paons étaient alors très rares. A chaque nouvelle lune, on en exposait à la curiosité du public. (Voy. Petit, *Leg. Att.*, pag. 277, et *les Oiseaux*, v. 102.)

[2] Séjour des rois de la Perse pendant l'été.

[3] La deuxième année de la quatre-vingt-cinquième olympiade, selon Brunck, treize ans avant la représentation de cette pièce. D'autres placent cet archonte à la quatrième année de la quatre-vingt-cinquième olympiade. Ce serait alors onze ans qu'aurait duré l'ambassade.

[4] Voyez Thucydide, II, 13.

[5] Ancien roi d'Athènes.

[6] Le mot grec signifie aussi *pot de chambre*. Lucien, dans *Hermotime*, vers la fin, parle des montagnes d'or comme du pays des chimères.

[7] Ici le mot propre serait un mot populaire que la soldatesque a mis à la mode : *les blagues*.

L'AMBASSADEUR. Il nous fit même servir un oiseau trois fois plus gros que Cléonyme [1]; on l'appelait le *Hâbleur*.

DICÉOPOLIS. Et c'est pour toutes ces hâbleries que tu recevais deux drachmes par jour?

L'AMBASSADEUR. Et maintenant nous vous amenons Pseudartabas, l'Œil du roi.

DICÉOPOLIS. Qu'un corbeau te crève le tien, bel ambassadeur!

LE HÉRAULT. Que l'Œil du roi paraisse!

DICÉOPOLIS. O puissant Hercule! par les dieux, l'ami, tu as tout l'air d'un équipage naval! Est-ce que tu suis les sinuosités d'un promontoire? Ton œil semble soutenu avec la courroie d'une rame de navire [2].

L'AMBASSADEUR. Dis maintenant, Pseudartabas, ce que le roi t'a chargé d'annoncer aux Athéniens.

PSEUDARTABAS. *Iartaman exarx anapissonai satra* [3].

L'AMBASSADEUR. Avez-vous compris ce qu'il dit?

DICÉOPOLIS. Non, par Apollon.

L'AMBASSADEUR. Il dit que le roi vous enverra de l'or. Répète; annonce cet or à haute et intelligible voix.

PSEUDARTABAS. Tu n'auras pas d'or, Ionien aux mœurs infâmes [4].

DICÉOPOLIS. Oh! oh! le drôle! cela est assez clair!

L'AMBASSADEUR. Eh bien, que dit-il?

DICÉOPOLIS. Tu le demandes? Il dit que les Athéniens sont des sots, s'ils comptent sur l'or des Barbares.

L'AMBASSADEUR. Point du tout; il parle de boisseaux d'or.

[1] Aristophane revient souvent sur ce Cléonyme dans cette pièce, et dans *les Nuées*, *les Guêpes*, *les Oiseaux*. C'était un général athénien connu par son embonpoint et sa lâcheté.

[2] L'acteur qui représentait l'*Œil du roi* portait un masque qui n'avait qu'un œil énorme, que Dicéopolis compare à l'ouverture pratiquée dans les vaisseaux pour y passer les rames. Dans *les Perses* d'Eschyle, le chœur (v. 980) appelle un des ministres de Xerxès l'*Œil du roi*. C'était le nom que portaient certains officiers du roi de Perse. (Voy. Hérodote, I, 114; et Xénophon, *Cyrop.*, VIII, 2, 7, et 6, 8.)

[3] Anquetil Duperron (Mém. de l'Acad. des Inscr., t. 31) prétend expliquer cette phrase par la langue des Parsis. M. Silvestre de Sacy, consulté par M. Boissonade, a répondu qu'il croyait bien y reconnaître quelques vestiges de la langue persane, mais si altérés qu'il était impossible d'en tirer un sens.

Peut-être fera-t-on quelque jour un commentaire sur le turc que parle le Bourgeois gentilhomme.

[4] *Hianti podice.*

DICÉOPOLIS. De boisseaux ! tu es un fier charlatan ! Va-t'en d'ici; je vais l'interroger seul. (*A Pseudartabas.*) Allons, réponds-moi clairement, si tu ne veux être rougi en teinture de Sardes [1]. Le grand roi nous enverra-t-il de l'or ? (*Pseudartabas fait signe que non.*) Les ambassadeurs nous en imposent donc ? (*Pseudartabas fait signe que oui.*)

Mais ces hommes font des signes à la manière grecque ; il n'est pas possible qu'ils ne soient pas de ce pays. Eh ! je connais l'un de ces deux eunuques : c'est Clisthène [2], fils de Sibyrtius. O la merveilleuse invention [3] ! Comment, avec cette barbe, misérable singe, veux-tu passer pour un eunuque ? Et celui-ci, n'est-ce pas Straton ?

LE HÉRAUT. Silence ! qu'on s'asseye. Le sénat invite l'Œil du roi à se rendre au Prytanée [4].

DICÉOPOLIS. N'y a-t-il pas là de quoi se pendre ? Après cela que puis-je attendre encore ? Jamais la porte du Prytanée ne se ferme pour de pareilles gens. Mais je vais exécuter un grand projet. Où est Amphithéus ?

AMPHITHÉUS. Me voici.

DICÉOPOLIS. Tiens, prends ces huit drachmes, et fais alliance pour moi seul, pour mes enfants et ma femme, avec les Lacédémoniens. Vous autres, envoyez des ambassadeurs et laissez-vous mystifier.

LE HÉRAUT. Que Théorus, ambassadeur auprès de Sitalcès [5], paraisse.

[1] C'est-à-dire battu jusqu'au sang.

[2] Il reparle de Clisthène dans *les Chevaliers*, dans *les Fêtes de Cérès*, etc.

[3] Ὦ θερμόβουλον πρωκτὸν ἐξευρημένε. Mot à mot : « Quel derrière chaleureux tu as trouvé là ! » On verra ailleurs la nature du reproche qu'Aristophane adresse continuellement à Clisthène. De plus, le Scholiaste avertit qu'il y a ici une parodie d'Euripide, qui dans sa *Médée* avait employé ces mots : ὦ θερμόβουλον σπλάγχνον, *O entrailles ou cœur chaleureux !* Sans doute Euripide aura corrigé ces mots, qui ne se retrouvent pas dans l'édition que nous avons de la *Médée*. Si, avec Suidas, on lit ἐξυρημένε, alors il faudra traduire : « Toi dont le derrière est rasé. »

[4] Les ambassadeurs y étaient logés et traités aux frais de l'état.

[5] Roi de Thrace. Ce Théorus est appelé parjure dans *les Nuées*. Dans *les Guêpes*, on en parle comme d'un flatteur.

THÉORUS. Me voici.

DICÉOPOLIS. Autre charlatan que l'on annonce.

THÉORUS. Nous ne serions pas restés si longtemps en Thrace...

DICÉOPOLIS. Non certes, si tu ne recevais un riche salaire.

THÉORUS. Si toute la Thrace n'eût été couverte de neige, et si le froid n'eût glacé les fleuves dans le temps même où Théognis[1] faisait représenter ici ses tragédies. Je buvais alors avec Sitalcès. En vérité, il adore Athènes; il a pour vous la passion d'un amant, il va jusqu'à écrire sur les murs : « Charmants Athéniens! » Son fils, que nous avons fait citoyen d'Athènes, desirait vivement de venir manger des andouilles aux Apaturies[2], et conjurait son père de secourir sa nouvelle patrie[3]. Celui-ci a juré dans un sacrifice d'envoyer à notre secours une armée si nombreuse, que les Athéniens s'écrieraient à cette vue : « Quelle nuée de sauterelles! »

DICÉOPOLIS. Que je meure si je crois un mot de ce que tu dis, hormis les sauterelles.

THÉORUS. Il vous envoie la peuplade la plus belliqueuse de la Thrace.

DICÉOPOLIS. Voilà qui devient clair.

LE HÉRAUT. Thraces, que Théorus amène, paraissez.

DICÉOPOLIS. Quel est ce nouveau fléau?

THÉORUS. L'armée des Odomantes[4].

DICÉOPOLIS. Quels Odomantes? qu'est-ce là? dis-moi qui en a donc fait des eunuques?

THÉORUS. Qu'on leur donne deux drachmes de solde, et ils infesteront toute la Béotie[5].

DICÉOPOLIS. Deux drachmes à ces eunuques! Comme on verrait gémir tous nos braves marins, ces défenseurs de l'état... Ah! malheureux! je suis perdu; les Odomantes m'ont volé mon ail[6]! Voulez-vous bien me rendre mon ail?

[1] Allusion à la froideur de ses pièces (voy. plus haut, pag. 8). Il est assez curieux d'observer la tradition des plaisanteries poétiques. Horace a dit, l. II, sat. v :

Seu pingui tentus omaso
Furius hibernas cana nive conspuet Alpes.

[2] Fête d'Athènes. Le mot grec renferme l'idée de tromperie; c'est pour cela que cette fête plaît au fils du roi.

[3] Sur l'alliance des Athéniens avec Sitalcès et son fils Sadoc, voy. Thucydide, l. II, 29, 67, 95-101; IV, 101.

[4] Ils habitaient sur les bords du Strymon.

[5] Alors en guerre avec Athènes.

[6] Dicéopolis avait apporté de quoi manger pendant l'assemblée. Sur cette habitude, voy. aussi l'*Assemblée des Femmes*, v. 406.

THÉORUS. Misérable! garde-toi d'attaquer des hommes qui ont mangé de l'ail[1].

DICÉOPOLIS. Vous souffrez, Prytanes, que des étrangers me traitent ainsi dans mon propre pays? Au reste, je m'oppose à ce que l'assemblée délibère sur la solde des Thraces: un prodige vient de se manifester, j'ai senti une goutte d'eau.

LE HÉRAUT. Que les Thraces se retirent; ils se présenteront dans trois jours[2]. Les Prytanes lèvent la séance.

(L'assemblée se sépare.)

DICÉOPOLIS. Hélas! comme ils ont rogné mon dîner!... Mais voici Amphithéus de retour de Lacédémone. Salut, Amphithéus.

AMPHITHÉUS. Laisse-moi courir; les Acharniens me poursuivent.

DICÉOPOLIS. Qu'y a-t-il donc?

AMPHITHÉUS. Je m'empressais de t'apporter le traité: mais la chose a été éventée par une bande de vieillards Acharniens, gens âpres, durs[3], intraitables, vrais guerriers de Marathon. Ils se mirent tous à crier: « Ah! scélérat! tu apportes la paix, quand « l'ennemi a coupé nos vignes! » En même temps ils ramassaient des pierres dans leurs manteaux: je pris la fuite, et ils me poursuivirent à grands cris.

DICÉOPOLIS. Laisse-les crier: mais voyons le traité.

AMPHITHÉUS. J'en apporte de trois qualités. En voici de cinq ans; tiens, goûte un peu[4].

DICÉOPOLIS. Fi!

AMPHITHÉUS. Quoi!

DICÉOPOLIS. Il n'est pas de mon goût; il sent le goudron et l'équipement naval[5].

AMPHITHÉUS. En voici d'autre, de dix ans; goûte-le aussi.

DICÉOPOLIS. Il est encore aigre, il sent les ambassades envoyées aux villes, pour hâter les lenteurs des alliés.

AMPHITHÉUS. Eh bien! voici un traité de trente ans sur terre et sur mer.

DICÉOPOLIS. Honneur à Bacchus! Celui-ci a un goût d'ambroisie

[1] L'ail les rendait plus ardents au combat, comme les coqs qui deviennent plus terribles lorsqu'on leur en a fait prendre.

[2] L'assemblée se séparait quand il se manifestait quelque présage défavorable.

[3] Littéralement: « Durs comme l'yeuse et l'érable. »

[4] Il en parle comme de vins qu'il lui ferait déguster.

[5] Allusion aux flottes qu'on équipait pour la guerre.

et de nectar ; il ne dit pas : « Pars ; prends des vivres pour trois jours [1]. » Mais il dit : « Va où tu voudras. » Je l'accepte, je le ratifie ; je vais boire en son honneur, et je souhaite aux Acharniens toutes sortes de prospérités. Délivré de la guerre et de ses maux, je vais aux champs célébrer la fête de Bacchus [2].

AMPHITHÉUS. Et moi, je me sauve pour échapper aux Acharniens.

(Ici un changement de décoration est supposé nécessaire. Le lieu de la scène ne peut plus être le Pnyx ; car voici les Acharniens qui paraissent, et l'on va voir Dicéopolis, de retour chez lui, préparer un sacrifice.)

LE CHOEUR. Voyez par là, cherchez, questionnez tous les passants sur cet homme ; car il importe à l'état de se saisir de lui. Si quelqu'un sait quel chemin a pris ce porteur de traités, qu'il m'en instruise.

Il a fui, il a disparu ! Hélas ! triste effet des années ! Non, dans mon jeune âge, lorsque, chargé de sacs de charbon [3], je suivais Phayllus [4] à la course, ce porteur de traités n'aurait pas si aisément échappé à ma poursuite, sa légèreté ne l'aurait pas sauvé. Mais maintenant que mes genoux sont roides, et que les jambes du vieux Lacratidès [5] se sont appesanties, le traître s'est enfui.

Il faut le poursuivre. Que jamais, malgré notre vieillesse, il ne se vante d'avoir échappé aux Acharniens, celui qui, grands dieux ! a traité avec mes ennemis, au moment où le ravage de mes champs demande vengeance. Je ne cesserai de les harceler, qu'après les avoir percés de mes traits implacables, pour les empêcher désormais de ravager mes vignobles.

Mais il faut chercher notre homme, aller jusqu'à Ballène [6], et le

[1] Les soldats, lorsqu'ils partaient pour la guerre, devaient emporter des vivres pour trois jours.

[2] Les Dionysiaques des campagnes se célébraient dans chaque village au mois Posidéon. Il ne faut pas les confondre avec les fêtes Lénéennes, qui se célébraient dans la ville, au mois Anthestérion.

[3] Les Acharniens faisaient principalement le commerce de charbon.

[4] Coureur célèbre de Crotone. Hérodote (l. VIII, 47) dit que Phayllus remporta trois fois le prix aux jeux pythiques, et qu'il commandait à Salamine la galère envoyée par les Crotoniates au secours de la Grèce. Aristophane le nomme encore dans *les Guêpes*.

[5] Lacratidès, dit le Scholiaste, était le nom d'un ancien archonte du temps de la bataille de Marathon.

[6] Jeu de mots intraduisible. Pallène est un bourg de l'Attique : en changeant le P en B on forme un mot qui signifie lapidation.

poursuivre de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'on le trouve ; car je meurs d'envie de le lapider.

DICÉOPOLIS. Que l'on prête un religieux silence.

LE CHOEUR. Taisez-vous tous. Avez-vous entendu commander le silence religieux ? Voilà l'homme même que nous cherchons. Retirez-vous tous de ce côté ; car il paraît se disposer à offrir un sacrifice.

DICÉOPOLIS. Que l'on prête un religieux silence. Toi, jeune canéphore [1], avance davantage. Que Xanthias pose le phallus [2] droit.

LA FEMME. Dépose la corbeille, ma fille, afin que nous commencions le sacrifice.

LA FILLE. Ma mère, passe-moi la cuiller, pour que je répande de la purée sur le gâteau.

DICÉOPOLIS. Voilà qui est bien. Puissant Bacchus, si la reconnaissance préside à cette fête et au sacrifice que je t'offre avec ma famille, fais que, délivré des charges de la guerre, je célèbre heureusement les bacchanales champêtres, et que mes trente années de paix me soient propices !

LA FEMME. Allons, ma fille, songe à porter la corbeille avec grâce et d'un air grave [3]. Heureux celui qui t'aura pour épouse, et qui fécondera ton sein [4] au lever du soleil [5] ! Avance ; mais prends bien garde dans la foule qu'on ne te dérobe tes bijoux d'or [6].

DICÉOPOLIS. Xanthias, tiens le phallus droit derrière la canéphore. Pour moi, je suivrai, en chantant l'hymne phallique. Toi, femme, tu regarderas la cérémonie du haut de la maison [7]. Allez.

O Phalès [8], compagnon de Bacchus, ami des festins, coureur de nuit, dieu de l'adultère, séducteur des jeunes garçons, enfin, après

[1] Jeune fille qui portait la corbeille dans les cérémonies religieuses.

[2] Dans les fêtes de Bacchus on portait le phallus dans la ciste ou corbeille mystique. Sur ce vers, le Scholiaste rapporte l'histoire du phallus. Elle semble prouver que les maladies vénériennes étaient connues dans l'antiquité grecque. (Voy. aussi un passage d'Héraclite dans saint Clément d'Alex., *Avert. aux gentils*, p. 22; voyez aussi Hérodote, II, 48, 49, sur le culte du phallus en Égypte et en Grèce.)

[3] Le texte dit : βλέπουσα θυμβροφάγον, ayant les regards d'une personne qui mange du thymbre. — Le thymbre ou la sarriette est une plante aromatique qui croît abondamment en Attique, et dont le goût est âcre.

[4] *Te ità eurabit ut non minus, quàm mustela, feteas.*

[5] *Tempus* ἀφροδίσιον, observe un commentateur.

[6] Il paraît qu'on risquait d'être volé sur la scène. (Voy. *la Paix*, v. 731. Parabase.)

[7] Dans les cérémonies publiques, les femmes ne suivaient pas le cortége.

[8] Phalès, dieu de la génération, représenté sous la forme du phallus.

six années je te salue [1] : ramené dans mon bourg par un traité bienheureux, qui me délivre des soucis, des combats et des Lamachus [2]. N'est-il pas mille fois plus doux, Phalès! ô Phalès! de surprendre une jolie bûcheronne, telle que Thratta, l'esclave de Strymodore, dérobant du bois sur le mont Phellée, de la saisir, de la jeter à terre, et de la posséder? Phalès! ô Phalès! si tu assistes à notre banquet, demain matin, après les orgies de la veille, je t'offrirai les dons de la paix, et je suspendrai mon bouclier à la fumée.

LE CHOEUR. C'est lui-même, c'est lui. Jetez, jetez, jetez; assommez le traître. Que tardez-vous à l'assommer?

DICÉOPOLIS. Par Hercule! qu'est-ce que cela? vous allez briser ma marmite [3].

LE CHOEUR. C'est toi que nous lapiderons, misérable!

DICÉOPOLIS. Pour quelle raison, respectables Acharniens?

LE CHOEUR. Tu le demandes? tu es un impudent, un infâme! traître à ta patrie, après avoir traité seul avec l'ennemi, tu oses encore lever les yeux sur nous!

DICÉOPOLIS. Vous ignorez les motifs de ma conduite; écoutez-moi.

LE CHOEUR. Moi, t'écouter? tu périras. Nous t'écraserons sous des monceaux de pierres.

DICÉOPOLIS. Vous n'en ferez rien avant de m'entendre; calmez-vous, mes bons amis.

LE CHOEUR. Je ne veux pas me calmer; trêve de paroles. Je te déteste encore plus que Cléon, que j'écorcherai un jour, pour faire de sa peau des sandales aux chevaliers [4]. Après ton traité avec les Lacédémoniens, je ne saurais écouter de plus longs discours de ta bouche; je veux me venger.

DICÉOPOLIS. Mes amis, laissez là les Lacédémoniens; jugez seulement si j'ai eu raison de faire la paix.

[1] Ce passage marque clairement la date de la représentation à la sixième année de la guerre du Péloponèse, troisième année de la quatre-vingt-huitième olympiade. La guerre seule avait pu éloigner six ans un citoyen de ses foyers. On sait que l'invasion des ennemis avait forcé les habitants des campagnes à se réfugier à la ville. (Voyez aussi plus bas, vers 897.)

[2] Lamachus était un général des Athéniens, contemporain d'Alcibiade et de Nicias.

[3] Dans cette cérémonie des fêtes de Bacchus, on portait une marmite pleine de légumes. Un des trois jours des Anthestéries s'appelait même la fête des Marmites, ou des *Chytres*.

[4] Allusion satirique au métier de Cléon, qui était corroyeur. Les chevaliers étaient ses ennemis déclarés. (Voy. la comédie de ce nom.)

LE CHOEUR. Et comment pourrais-tu avoir eu raison, dès que tu as traité avec des gens qui n'ont ni foi, ni loi, ni serment?

DICÉOPOLIS. Pour moi, je sais que les Lacédémoniens, contre lesquels nous montrons tant d'acharnement, ne sont pas les auteurs de tous nos maux.

LE CHOEUR. Ils ne sont pas les auteurs de tous nos maux? Scélérat! tu oses parler ainsi à notre face! et je t'épargnerais!

DICÉOPOLIS. Non, je le répète, non : et moi qui vous parle, je pourrais vous montrer qu'en plus d'une occasion ils ont eu eux-mêmes à se plaindre.

LE CHOEUR. Voilà qui est violent et bien propre à échauffer la bile, que tu oses devant nous parler en faveur de nos ennemis!

DICÉOPOLIS. Et si je ne dis la vérité, si le peuple n'en reconnaît la justesse, je veux parler la tête sur un billot.

LE CHOEUR. Que tardons-nous, citoyens, à le lapider et à le mettre en sang[1]?

DICÉOPOLIS. Quel nouvel accès vous saisit[2]? Ne m'écouterez-vous donc pas, ô Acharnides?

LE CHOEUR. Nous n'écouterons rien.

DICÉOPOLIS. Me voilà mal dans mes affaires.

LE CHOEUR. Que je meure si je t'écoute.

DICÉOPOLIS. Cela n'est pas possible, Acharniens!

LE CHOEUR. Apprête-toi à mourir.

DICÉOPOLIS. Eh bien! je m'en vengerai. Je tuerai à mon tour vos amis les plus chers; je tiens de vous des otages que j'égorgerai.

LE CHOEUR. Citoyens, que veut dire cette menace? Aurait-il en son pouvoir quelqu'un de nos enfants? d'où lui vient tant de hardiesse?

DICÉOPOLIS. Frappez si vous voulez, je me vengerai aussitôt sur ce panier; je saurai si les charbons vous sont chers[3].

LE CHOEUR. Nous sommes perdus. Ce panier est mon concitoyen. Non, tu n'en feras rien. Arrête, arrête!

DICÉOPOLIS. Il périra, vous avez beau crier; je ne veux rien entendre.

LE CHOEUR. Quoi! tu ferais périr notre camarade, ce charbonnier chéri?

DICÉOPOLIS. Tout à l'heure vous ne vouliez pas non plus m'écouter.

LE CHOEUR. Eh bien! parle à présent, si tu veux, de Lacédémone,

[1] Littéralement : *à le carder comme de la laine qu'on veut teindre en pourpre.*

[2] Littéralement : *quel noir tison s'est rallumé?* Allusion aux charbonniers Acharniens

[3] Parodie de quelque scène tragique, par exemple, celle où Télèphe, pour se sauver des mains des Grecs, menaçait de tuer Oreste.

et de ce que tu aimes le mieux. Jamais je n'abandonnerai ce panier chéri.

DICÉOPOLIS. Commencez donc par jeter ces pierres à terre.

LE CHOEUR. Les voilà à terre; et toi, dépose aussi ton épée.

DICÉOPOLIS. Ne vous avisez pas d'en cacher dans vos manteaux.

LE CHOEUR. Nous avons tout jeté par terre. Vois comme nous secouons nos manteaux. Ainsi plus de prétexte, dépose ton arme; car j'ai secoué mon manteau, en passant d'un côté à l'autre [1].

DICÉOPOLIS. Vous étiez au moment de pousser de beaux cris; peu s'en est fallu que les charbons du Parnès [2] ne périssent, et cela par l'imprudence de leurs compatriotes. Ce panier, dans sa frayeur, a lâché sous lui [3] une poussière noirâtre comme la liqueur de la sèche [4]. Il est dangereux d'avoir le caractère aigre et intraitable au point de crier et de battre, sans vouloir écouter rien de raisonnable, comme quand j'offre de parler pour les Lacédémoniens la tête sur un billot; et cependant je tiens comme un autre à la vie.

LE CHOEUR. Que ne fais-tu donc apporter ce billot, pour nous dire ces choses de si grande importance? Je désire fort connaître ton avis. Mais, ainsi que tu t'y es engagé toi-même, pose d'abord le billot, et tu parleras ensuite.

DICÉOPOLIS. Eh bien! soit : voilà le billot; et voici l'orateur, moi, chétif. Je ne me couvrirai pas d'un bouclier, soyez-en assurés; mais je dirai en faveur des Lacédémoniens ce que je crois juste. Ce n'est pas que je n'aie bien des craintes : je connais l'humeur de nos villageois; ils sont heureux lorsqu'on les accable d'éloges, mérités ou non : ils ne s'aperçoivent pas que c'est les vendre. Quant aux vieillards, je connais aussi leur caractère, ils ne songent qu'à prononcer des condamnations. Je sais ce qu'il m'en coûta pour ma comédie [5] de l'an passé. Cléon me traîna devant le sénat, et, avec des clameurs effroyables, il vomit contre moi des torrents d'injures et de calomnies; peu s'en fallut que je ne périsse dans le bourbier où il me

[1] Le mot στροφὴ désigne ici les évolutions que le chœur faisait en chantant.

[2] Montagne de l'Attique, sans doute dans le canton d'Acharne.

[3] *Cacavit.*

[4] Poisson.

[5] Elle avait pour titre *les Babyloniens*. Comme cette pièce avait été jouée vers le printemps aux fêtes Dionysiaques, en présence des alliés qui apportaient alors leurs tributs à Athènes, Cléon, qui y était maltraité, accusa le poëte d'avoir livré le peuple à la risée de l'étranger. Aristophane ne se trouvait pas dans le même cas pour la comédie des *Acharniens*. Elle fut représentée aux fêtes Lénéennes, à l'approche du printemps, époque où les étrangers n'étaient pas encore arrivés.

plongea. Laissez-moi donc, avant de commencer, me revêtir du costume d'un pauvre misérable.

LE CHOEUR. A quoi bon tant de détours, d'artifices et de retards? Emprunte à Hiéronyme[1] le casque ténébreux et hérissé de Pluton[2]; déploie ensuite les ruses de Sisyphe[3], car cette affaire n'admet plus de délai.

DICÉOPOLIS. Il est temps que je rassemble les forces de mon ame. Il faut que j'aille trouver Euripide. (*Il frappe à la porte d'Euripide.*) Esclave!

(Il faut supposer que la scène change encore ici.)

CÉPHISOPHON. Qui est là?

DICÉOPOLIS. Euripide est-il à la maison?

CÉPHISOPHON. Il y est, et il n'y est pas[4]; c'est selon.

DICÉOPOLIS. Comment peut-il y être, et n'y être pas à la fois?

CÉPHISOPHON. Sans doute, vieillard. Il n'y est pas; car son esprit est au dehors à chercher de petits vers: quant à lui-même, il y est, perché dans les airs, et faisant une tragédie.

DICÉOPOLIS. O trois fois heureux Euripide, d'avoir un serviteur qui réponde si habilement! Appelle ton maître.

CÉPHISOPHON. Cela ne se peut.

DICÉOPOLIS. Mais cependant... car enfin je ne puis m'en aller. Je vais frapper à la porte. Euripide, mon petit Euripide, réponds-moi, si tu en es capable. Je suis Dicéopolis, de Chollide[5]; c'est moi, te dis-je.

EURIPIDE. Je n'ai pas le temps.

DICÉOPOLIS. Fais-toi rouler ici[6].

EURIPIDE. C'est impossible.

DICÉOPOLIS. Mais cependant...

[1] Poëte tragique d'une imagination sombre et déréglée. Aristophane le plaisante sur un masque effrayant dont il avait fait usage dans une de ses tragédies.

[2] Le casque de Pluton passait pour avoir la vertu de rendre invisible. C'est une expression proverbiale.

[3] Il eut l'adresse de revenir des enfers.

[4] Allusion à quelques subtilités de ce genre, assez fréquentes dans Euripide. (Voy. *Hippolyte*, v. 1034; *Phœniss.*, v. 297; *Iphig. Taur.*, v. 512; *Alceste*, v. 139, 521, etc.)

[5] Bourg de l'Attique.

[6] Comme les dieux et les héros que l'on faisait paraître sur la scène au moyen de machines.

EURIPIDE. Eh bien ! je me ferai rouler ; mais je n'ai pas le temps de descendre.

DICÉOPOLIS. Euripide !

EURIPIDE. Quel son a frappé mon oreille ?

DICÉOPOLIS. C'est donc en l'air que tu composes, quand tu pourrais en faire autant par terre ? Je ne m'étonne plus que tes héros soient boiteux [1]. Mais quoi ! te voilà tout couvert de haillons, de lambeaux de tragédie ! je ne m'étonne plus que tes héros soient mendiants. Mais je t'en conjure à genoux, Euripide ; donne-moi des lambeaux de quelque vieille pièce. Il me faut débiter au Chœur une longue tirade ; si je parle mal, je suis un homme mort.

EURIPIDE. Quels lambeaux te donnerai-je ? Ceux sous lesquels Œnéus, cet infortuné vieillard, parut dans la lice ?

DICÉOPOLIS. Non, pas ceux d'Œnéus ; mais de plus misérables encore.

EURIPIDE. Ceux de Phœnix aveugle ?

DICÉOPOLIS. Non, non ; de quelque héros plus malheureux que Phœnix.

EURIPIDE. Quels peuvent être ces haillons qu'il demande ? Seraient-ce ceux du mendiant Philoctète [2] ?

DICÉOPOLIS. Point : celui-là était bien plus gueux encore.

EURIPIDE. Voudrais-tu les sales guenilles du boiteux Bellérophon ?

DICÉOPOLIS. Pas Bellérophon : mon homme était boiteux, mendiant, bavard, beau parleur.

EURIPIDE. Ah ! je sais : Télèphe de Mysie [3].

DICÉOPOLIS. Oui, Télèphe. Donne-moi ses haillons, je t'en supplie.

EURIPIDE. Esclave, donne-lui les guenilles de Télèphe ; elles sont au-dessus des haillons de Thyeste, parmi ceux d'Ino [4].

CÉPHISOPHON. Les voici.

DICÉOPOLIS. O Jupiter ! dont l'œil perçant pénètre partout [5], laisse-

[1] Allusion à plusieurs personnages d'Euripide qui étaient boiteux, Télèphe, Philoctète, Bellérophon. Dicéopolis ne s'étonne pas qu'ils se cassent la jambe, s'ils tombent de la machine où se perche Euripide.

[2] On sait que le sujet de *Philoctète* avait été traité par Euripide et par Eschyle, comme par Sophocle. Il y a aussi dans la pièce de ce dernier un passage auquel ceci pourrait faire allusion ; c'est le vers 274, où Philoctète parle des *haillons*, des linges en lambeaux, ῥάκη, que les Grecs lui laissèrent en l'abandonnant à Lemnos.

[3] *Œnéus, Phœnix, Philoctète, Bellérophon, Télèphe* : tragédies d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

[4] Autre pièce dont il ne reste aussi que des fragments.

[5] Il y a dans le texte une allusion aux trous de ces habits percés de toutes parts.

moi revêtir le costume de la misère. Euripide, puisque tu t'es montré si généreux à mon égard, accorde-moi encore l'accompagnement de cet accoutrement ; donne-moi le petit bonnet mysien. « Car « aujourd'hui il me faut contrefaire le mendiant, être ce que je « suis, mais paraître tout autre [1]. » Il faut que les spectateurs me connaissent, mais que le Chœur imbécile soit dupe de mon verbiage.

EURIPIDE. J'y consens : je ne puis rien refuser à ton esprit subtil.

DICÉOPOLIS. « Que les dieux accomplissent tes vœux, et ceux que « je forme pour Télèphe [2] » Bon ! comme mon esprit s'orne de gentillesses ! Mais j'ai besoin aussi du bâton de mendiant.

EURIPIDE. Prends, et « retire-toi de ces portiques [3]. »

DICÉOPOLIS. Comme il me chasse de chez lui ! j'ai pourtant encore besoin de bien des choses ! O mon cœur, tiens ferme, demande, importune. Euripide, donne-moi une vieille lanterne usée.

EURIPIDE. Mais, malheureux, qu'as-tu besoin de tout cet attirail ?

DICÉOPOLIS. Je n'en ai pas besoin ; cependant je le veux.

EURIPIDE. Sais-tu que tu es bien ennuyeux ? va-t'en d'ici.

DICÉOPOLIS. Que les dieux te soient propices, comme ils le furent à ta mère !

EURIPIDE. Va-t'en maintenant.

DICÉOPOLIS. Pas encore, mais donne-moi seulement un petit gobelet dont le bord soit ébréché.

EURIPIDE. Prends et pars ; je te l'ai dit, tu m'importunes.

DICÉOPOLIS. Tu ne sais pas tout le mal que tu me fais ; excellent Euripide, donne-moi seulement une petite marmite dont le fond soit garni d'une éponge [4].

EURIPIDE. Tu vas m'enlever toute une tragédie [5]. Tiens, et pars.

DICÉOPOLIS. Je m'en vais. Mais que fais-je ? il me manque une chose ; et si je ne l'ai pas, je suis perdu. Un mot encore, excellent Euripide ! et puis après, je pars pour ne plus revenir. Je voudrais quelques feuilles de légume dans mon panier.

[1] Ces deux vers sont empruntés au *Télèphe* d'Euripide.

[2] Autre vers parodié.

[3] M. Boissonade conjecture qu'il y a ici quelque parodie perdue pour nous.

[4] Quelques commentateurs prétendent qu'il demande cette marmite pour s'en servir en guise de casque. Ce serait le modèle de l'armet de Mambrin. On garnissait le fond des casques avec des éponges ou de la laine, pour amortir les coups. D'autres pensent qu'il ne s'agit que d'ustensiles usés, dont on bouchait les trous et les fentes avec des éponges.

[5] Critique piquante des moyens tragiques employés par Euripide pour amener le [illegible]étique.

EURIPIDE. Tu me ruines : tiens donc. Voilà mes pièces réduites à rien.

DICÉOPOLIS. C'est tout, je me retire. C'est être trop importun : « je me ferais haïr des rois [1]. » Ah ! malheureux, je suis perdu ! J'ai oublié justement ce qu'il y a de plus important pour moi. Mon cher petit Euripide, mon bon ami, que je meure si je te demande encore autre chose après celle-là, celle-là seule : donne-moi un peu de ce scandix [2] que vendait ta mère.

EURIPIDE. Il fait l'insolent : fermez la porte sur lui.

DICÉOPOLIS, *resté seul*. Il faudra que je me passe de scandix. (*A lui-même.*) Sais-tu bien dans quelle lutte tu t'engages, en osant parler en faveur des Lacédémoniens ? Allons, ô mon cœur ! voici l'instant critique. Tu hésites ? N'es-tu pas tout plein de ton Euripide ? C'en est fait : va, ô mon cœur ! point de faiblesse ; présente hardiment ta tête [3], et dis tout ce qui te plaira. Allons, marche, avance. Vraiment, mon courage m'étonne !

LE CHOEUR. Que vas-tu faire ? que vas-tu dire ? En vérité, il faut bien du front et une résolution de fer, pour aller exposer sa tête [4] contre une ville entière, et oser seul la contredire !

DEMI-CHOEUR. Il ne recule pas devant l'entreprise. Eh bien ! parle, puisque tu le veux.

DICÉOPOLIS. Ne vous offensez pas [5], spectateurs, si, tout pauvre que je suis, je viens parler aux Athéniens d'affaires publiques dans une comédie. La comédie sait aussi ce qui est juste. Mon langage sera sévère, mais vrai. Cléon ne me reprochera pas aujourd'hui de parler mal d'Athènes en présence des étrangers : nous sommes seuls ; on célèbre les fêtes Lénéennes ; les étrangers [6] n'y sont pas

[1] Parodie du *Télèphe*.

[2] Espèce d'herbe sauvage qui ressemble au cerfeuil. On prétend qu'Euripide était fils d'une marchande de légumes. Il lui reproche, comme dit Pline (*Hist. nat.*, XXII), *matrem ejus ne olus quidem legitimum venditasse, sed scandicem.*

[3] Ce rapprochement de métaphores forcées paraît être une critique du passage d'*Iphigénie en Tauride*, où celle-ci dit (vers 336) : O mon *cœur* infortuné, autrefois « compatissant pour les étrangers qui tombaient entre tes *mains*... » Fénelon a écrit dans le *Télémaque* (liv. I) : « La gloire n'est due qu'à un *cœur* qui sait souffrir la « peine et *fouler aux pieds* les plaisirs. »

[4] Il a dit plus haut que, la tête sur le billot, il parlerait en faveur des Lacédémoniens.

[5] Parodie du *Télèphe*.

[6] Voyez plus haut la note 5 de la page 19.

encore; on n'apporte pas encore les tributs, et nos alliés des villes n'arrivent pas. Nous sommes seuls, et bien épluchés; car, à mon avis, l'étranger[1] parmi les citoyens est comme la paille au milieu du grain.

Je déclare avant tout ma haine vigoureuse pour les Lacédémoniens; et plaise à Neptune, dieu de Ténare[2], d'ébranler et de détruire leur ville[3]! car ils ont aussi coupé mes vignes. Mais enfin... je puis le dire franchement devant les amis qui m'écoutent... pourquoi accuser les Lacédémoniens de nos pertes? Quelques-uns de nous... je ne dis pas tous... songez-y bien, je ne parle pas de la république; mais quelques hommes perdus, dépravés, diffamés, de mauvais aloi, étrangers à la cité, dénoncèrent les Mégariens[4]. Voyaient-ils un concombre, un levraut, un cochon de lait, une gousse d'ail ou un grain de sel, tout cela était de Mégare selon eux, et aussitôt saisi et vendu. Ceci est peu de chose, et se passait chez nous : mais quelques jeunes gens ivres[5] vont à Mégare et enlèvent la courtisane Simétha; les Mégariens, irrités, enlèvent à leur tour deux courtisanes d'Aspasie. Dès ce moment la guerre éclate dans toute la Grèce, au sujet de trois filles de joie. Voilà pourquoi Périclès l'Olympien, dans son courroux, lance les éclairs et le tonnerre, et met la Grèce en feu[6]. Il rend un décret qui interdit aux Mégariens, comme dit la chanson[7], notre territoire et nos marchés, et la mer et le continent. Bientôt la famine les tourmente; ils sol-

[1] Le texte dit : *les Métèques*, c'est-à-dire les étrangers domiciliés.

[2] Ville de Laconie, située près du cap Ténare, où Neptune avait un temple.

[3] Le poëte fait allusion à un tremblement de terre ressenti à Sparte, peu après que les Lacédémoniens eurent violé l'asile du temple de Neptune, pour saisir des esclaves qui s'y étaient réfugiés. (Voy. Thucydide, l. I, 128; Aristophane, *Lysistrata*, v. 1142.) Ce tremblement de terre eut lieu, olympiade 87, 4, selon Diodore, XI, 62; Thucydide, III, 87, 89, nous apprend d'ailleurs que l'hiver précédent, et l'été qui suivit, on ressentit dans toute la Grèce de fréquentes secousses. C'est à quoi le poëte fait sans doute allusion.

[4] *Grec* : « les manteaux des Mégariens, » c'est-à-dire les accusèrent d'introduire des marchandises par contrebande. Elmsley pense que les *manteaux* désignent ici l'industrie de la laine, à laquelle se livraient les Mégariens; et il cite à l'appui de son opinion un passage de *la Paix*, v. 999.

[5] Voyez Plutarque, vie de Périclès.

[6] Passage célèbre. Voy. Cicéron, *Orator ad M. Brutum*, 29, « qui si tenui genere uteretur, nunquam ab Aristophane poëta fulgere, tonare, permiscere Græciam dictus esset. »

[7] Il existe une chanson de Timocréon de Rhodes, dont les termes sont en effet conformes à ceux du décret de Périclès. Elle est citée dans Brunck. (Voy. aussi Thucydide, I, et Plutarque.)

licitent, par l'entremise des Lacédémoniens, la révocation du décret rendu à cause des prostituées : nous sommes toujours restés sourds à leurs prières. Dès lors le bruit des armes commença à retentir. C'est ce qu'il ne fallait pas, dira-t-on ; dites donc ce qu'il fallait faire[1]. Qu'un Lacédémonien fût accusé d'être allé sur mer enlever un petit chien à ceux de Sériphe[2], seriez-vous demeurés tranquilles chez vous ? Il s'en faut de beaucoup. Aussitôt vous auriez équipé trois cents navires ; la ville eût retenti du bruit causé par le mouvement des soldats, l'élection des triérarques, la distribution de la paye ; on eût doré les statues de Pallas[3] ; la foule se serait précipitée vers le portique, où se fait la distribution du froment ; on n'aurait vu partout qu'outres, câbles, acheteurs de tonneaux, ail, olives, ognons en filets, couronnes, sardines, joueuses de flûte, yeux pochés : sur le port, du bois pour fabriquer les rames, le retentissement des chevilles qu'on adapte, des peaux pour garnir les trous par où passe la rame ; les encouragements de la flûte, le son des fifres, les sifflets. « Voilà ce que vous auriez fait, je le sais ; « mais croyez-vous que Télèphe n'eût pas agi de même ? Vous n'a- « vez donc pas le sens commun[4]. »

DEMI-CHOEUR. Comment ! scélérat ! infâme ! vil mendiant, tu oses nous parler ainsi ; tu oses outrager les sycophantes ?

DEMI-CHOEUR. Par Neptune ! tout ce qu'il dit est juste ; il ne ment en rien.

DEMI-CHOEUR. Que ce soit juste, est-ce une raison pour le dire ? Il se repentira d'avoir osé parler ainsi.

DEMI-CHOEUR. Où cours-tu ? arrête. Si tu frappes cet homme, tu en seras puni toi-même.

DEMI-CHOEUR. O Lamachus ! toi dont les yeux lancent l'éclair, viens, accours en agitant ton aigrette terrible. Lamachus, mon ami, citoyen de ma tribu ! vous tous, général, officiers, défenseurs des remparts, venez à mon secours ; on porte la main sur moi.

LAMACHUS. D'où viennent ces cris de guerre ? Où faut-il porter secours ? où faut-il faire tapage ? Qui m'a forcé à tirer de l'étui ma gorgone[5] ?

[1] Vers du *Télèphe* d'Euripide.
[2] Petite île sous la protection d'Athènes.
[3] Les proues des galères portaient des images de Pallas en bois.
[4] Ce sont deux vers du *Télèphe*.
[5] Son bouclier, sur lequel était empreinte la tête de la Gorgone.

DEMI-CHOEUR. O Lamachus! héros redoutable par tes aigrettes et tes bataillons!

DEMI-CHOEUR. O Lamachus! cet homme ne cesse d'outrager la ville entière!

LAMACHUS. Est-ce toi, misérable mendiant, qui te permets ces outrages?

DICÉOPOLIS. O Lamachus! ô héros! pardonne à un mendiant s'il a voulu parler, et s'il a dit quelque sottise.

LAMACHUS. Qu'as-tu dit de nous? parleras-tu?

DICÉOPOLIS. Je ne m'en souviens plus. La peur de ton armure me donne des vertiges... Je t'en conjure, éloigne un peu cet épouvantail qui est sur ton bouclier.

LAMACHUS. Soit.

DICÉOPOLIS. Maintenant renverse-le par terre.

LAMACHUS. Voilà.

DICÉOPOLIS. Donne-moi cette plume [1] qui est sur ton casque...

LAMACHUS. Tiens, prends-la.

DICÉOPOLIS. A présent soutiens-moi la tête pour que je vomisse; ces aigrettes me donnent des nausées.

LAMACHUS. Que prétends-tu? te faire vomir avec cette plume?...

DICÉOPOLIS. C'est une plume? dis-moi de quel oiseau elle vient? est-ce du fanfaron [2]?

LAMACHUS. Tu me le paieras cher!

DICÉOPOLIS. Non, Lamachus... Cette affaire ne se décide pas par la force. Mais si tu es si fort, que ne me fais-tu l'opération [3]? te voilà tout armé.

LAMACHUS. Un mendiant ose ainsi parler à un général!

DICÉOPOLIS. Moi, un mendiant?

LAMACHUS. Qu'es-tu donc?

DICÉOPOLIS. Ce que je suis? Un bon citoyen, exempt d'ambition; et depuis le commencement de la guerre, un bon soldat; toi, depuis la guerre, tu es un général mercenaire.

LAMACHUS. Je dois mon élection aux suffrages...

DICÉOPOLIS. De trois coucous [4]. Ce qui m'a indigné et forcé de faire un traité d'alliance, c'est de voir des hommes à cheveux blancs dans les rangs de l'armée, tandis que des jeunes gens tels

[1] Pour se faire vomir en se la passant dans le gosier.

[2] Ici Aristophane forge un nom d'oiseau, pour peindre le ton glorieux de Lamachus. (Voy. plus bas au vers 1182.)

[3] *Quin me verpum facis?*

[4] C'est-à-dire d'ignorants et de gens méprisables.

que toi se dérobent aux fatigues par des ambassades ; les uns en Thrace avec un salaire de trois drachmes : ce sont les Tisaménophénippes [1] avec les Panurgipparchides : les autres près de Charès ; ceux-ci en Chaonie, tels que les Gérètothéodores, les Diomeialadzones ; ceux-là à Camarina, à Gela, à Catagela [2] ?

LAMACHUS. Ils ont été désignés par les suffrages du peuple.

DICÉOPOLIS. Mais pourquoi les récompenses vous viennent-elles toujours à vous autres, et jamais à ceux-ci ? (*Il les montre.*) Dis, Mariladès [3], toi dont la tête est blanchie par l'âge, as-tu jamais eu une mission semblable ? Il dit que non. Il est cependant sage et laborieux. Draçylle, Euphoridès, Prinidès, quelqu'un de vous connaît-il Ecbatane ou la Chaonie ? Aucun. C'est le partage du fils de Cœsyra [4] et de Lamachus, qui naguère ne pouvaient payer leur écot ni leurs dettes, et à qui leurs amis criaient *gare*, comme le soir quand on jette par la fenêtre l'eau du bain.

LAMACHUS. Démocratie insolente ! peut-on supporter de tels outrages ?

DICÉOPOLIS. Non certes, si Lamachus ne recevait un riche salaire.

LAMACHUS. Pour moi, je jure une guerre éternelle à tous les Péloponésiens ; je les harcèlerai, je les poursuivrai tant que je pourrai, sur terre et sur mer.

DICÉOPOLIS. Et moi, je déclare à tous les Péloponésiens, Mégariens, Béotiens, qu'ils peuvent vendre et acheter sur mon territoire, Lamachus seul excepté.

(Le chœur reste seul.)

---

[1] Mots singulièrement composés, dans lesquels on reconnaît les noms propres de Tisamène, Phénippe, Hipparchide, Gérès, Théodore, avec des épithètes outrageantes.

[2] Nom de ville forgé, qui signifie *ridicule*. Caramarina et Gela sont des villes de Sicile. Ceci paraît dirigé contre Lachès, qui avait eu, vers cette époque, le commandement d'une flotte envoyée contre la Sicile. (Voy. Thucydide, III, 86, 88, 90, 99, 103, 115.)

[3] Mariladès, Prinidès, noms bien appropriés à des hommes qui faisaient le métier de charbonniers : l'un de μαρίλη, *braise ;* l'autre de πρῖνος, *yeuse*, le bois dont on faisait le charbon. — *Euphoridès*, qui a la force de porter de lourds fardeaux.

[4] On connaît un fils de Cœsyra, nommé Mégaclès, contemporain de Pisistrate, et père de Clisthène, qui changea la constitution d'Athènes, après l'expulsion des Pisistratides. Ce n'est évidemment pas de lui qu'il s'agit ici. Quant à Alcibiade, qui descendait de Cœsyra par sa mère, le trait relatif aux dettes rend ici l'application douteuse ; cependant, plus bas, au vers 716, il sera nommé parmi les jeunes orateurs turbulents.

LE CHOEUR. Les discours de cet homme portent la conviction dans les cœurs; il va changer l'opinion du peuple au sujet de la paix. Mais préparons-nous [1] à parler en vers anapestes [2].

Depuis que notre poëte préside à nos chœurs comiques, on ne l'a pas encore vu se présenter aux spectateurs pour faire son éloge. Mais aujourd'hui que ses ennemis le calomnient auprès des volages Athéniens, et l'accusent de jouer la république et d'insulter le peuple, il faut qu'il se justifie devant vous, inconstants Athéniens. Il prétend donc vous rendre de grands services, en vous avertissant de ne pas vous laisser décevoir par les discours des étrangers, ni séduire par la flatterie, ni suivre une politique de gobe-mouches [3]. Autrefois les députés des villes, lorsqu'ils voulaient vous tromper, commençaient par vous appeler *couronnés de violette*, et aussitôt, à ce mot de couronnes, vous vous redressiez sur vos siéges [4]. Qu'un autre d'un ton flatteur vînt dire : « La brillante [5] Athènes, » il obtenait tout, pour vous avoir ainsi assaisonnés comme des anchois. En vous détrompant, le poëte a donc bien mérité de vous, ainsi qu'en enseignant aux villes alliées le régime démocratique. Aussi ces peuples, en vous apportant leurs tributs, seront curieux de voir le poëte courageux qui n'a pas craint de dire la vérité aux Athéniens. Et même le bruit de sa hardiesse s'est déja répandu si loin, que le grand roi, questionnant un jour les députés de Lacédémone, après leur avoir demandé quel était le peuple le plus puissant sur mer, les interrogea ensuite sur le poëte, et voulut savoir sur qui tombaient ses traits mordants; et il ajouta que la nation qui suivrait ses conseils l'emporterait sur ses rivales, et serait victorieuse dans les combats. Aussi les Lacédémoniens, en vous proposant la paix, redemandent Égine ; non qu'ils se soucient beau-

[1] Littéralement : *dépouillons nos habits*. Métaphore empruntée aux athlètes qui descendaient nus dans l'arène.

[2] Mètre adopté dans les parabases. On appelait ainsi cette partie de la pièce où le Chœur, oubliant l'action qui se passait sur la scène, s'adressait aux spectateurs pour les entretenir du poëte ou des affaires publiques. (Voy. à ce sujet une note à la fin du volume.)

[3] Dans *les Chevaliers*, v. 1263, il appelle Athènes une ville de gobe-mouches, ou de badauds.

[4] Mot à mot : *vous n'étiez assis que du bout des fesses*.

[5] Le mot grec signifie *grasse* et *luisante*, comme ce qui est oint d'huile : de là la comparaison qui suit. Le Scholiaste cite ici un vers de Pindare, auquel ce passage fait allusion :

Αἱ λιπαραὶ καὶ ἰοστέφανοι Ἀθῆναι.

(Voy. aussi *les Chevaliers*, v. 1329.)

coup de cette île, mais pour dépouiller ce poëte [1] : mais vous, ne l'abandonnez point. Il défendra toujours la justice dans ses comédies : il vous apprendra à être heureux, non en vous cajolant, non par des souplesses et des intrigues, non par la fraude et des adulations excessives, mais par des avis salutaires.

Que Cléon ourdisse contre moi toutes ses trames ; l'honnêteté et la justice seront de mon côté ; et jamais en moi la république ne trouvera, comme en lui, un lâche, et un vil prostitué.

Viens ici, muse Acharnienne, qui as l'ardeur et l'éclat du feu. Semblable à l'étincelle qui s'échappe de l'yeuse embrasée [2], excitée par un souffle favorable, quand on y grille de petits poissons, tandis que les uns préparent la saumure fraîche de Thasos, et que les autres pétrissent la farine ; viens, dans ton essor impétueux, prêter à un concitoyen ta rude et sauvage harmonie.

Nous autres vieillards, nous venons accuser cette ville. Au lieu de recevoir, sur la fin de nos jours, le digne prix des services que nous avons rendus à vos flottes, nous éprouvons les traitements les plus durs : impliqués dans des procès, malgré notre grand âge, vous nous abandonnez aux railleries de jeunes orateurs ; nous ne sommes plus rien ; usés, affaiblis, il ne nous reste qu'un bâton, au lieu de l'appui de Neptune. Debout, à la tribune, osant à peine balbutier quelques mots, nous ne voyons de la justice que son ombre : tandis que l'avocat qui desire que les jeunes gens le prennent pour conseil, se hâte d'accabler l'accusé sous un déluge de brèves paroles. Il le prend ensuite à partie, il lui adresse des questions insidieuses ; il tourmente, il vexe, il harcèle le vieux Tithon. Le vieillard serre les lèvres, se retire chargé d'une amende, sanglote, pleure, et dit à ses amis : « Ce qui devait payer mon cercueil, il faut que je le donne pour payer l'amende. »

Est-il juste de juger ainsi, en consultant la clepsydre [3], un vieillard blanchi par les années, qui partagea avec ses compagnons les plus rudes fatigues, qui maintes fois, pour la défense publique, se couvrit d'une sueur honorable, et combattit bravement à Marathon

[1] On a conclu de là qu'Aristophane avait des biens à Égine ; mais le Scholiaste dit que ceci doit s'entendre de Callistrate, acteur d'Aristophane, et non du poëte lui-même. Quoi qu'il en soit, la prise d'Égine fut une des principales causes de la guerre. (Voy. Thucydide, I, 139.)

[2] Comparaison bien appropriée à des hommes dont le métier était de faire du charbon.

[3] C'est-à-dire à la minute. On fixait le nombre de clepsydres pendant lesquelles l'accusateur et l'accusé auraient le droit de parler.

pour la république ? A Marathon, nous poursuivions l'ennemi ; aujourd'hui des méchants nous poursuivent et nous condamnent. A de tels faits que répondrait Marpsias [1] ?

Est-il juste, en effet, qu'un homme courbé sous le poids des ans, tel que Thucydide [2], succombe dans ses démêlés avec Céphisodème [3], cet avocat bavard, ce rejeton des déserts de la Scythie ? Mon cœur s'est ému, mes larmes ont coulé à la vue de ce vieillard traîné par un archer, de Thucydide qui, j'en jure par Cérès, dans la force de son âge, n'eût pas aisément souffert que Cérès même l'insultât. Il eût terrassé dix Évathlus [4], épouvanté de ses cris trois mille archers, percé de ses flèches toute la lignée de l'archer. Puis donc que la vieillesse ne peut obtenir de vous le repos, ordonnez, par un décret, que les causes soient divisées ; que le vieillard plaide avec le vieillard ; le jeune homme débauché et bavard, avec le fils de Clinias [5]. Sans doute il faut poursuivre les méchants ; mais que, dans tout procès, le vieillard ne soit condamné que par un vieillard, le jeune homme par un jeune homme.

DICÉOPOLIS *seul*. Voici les limites de mon marché. Tout Péloponésien, Mégarien, Béotien, pourra y apporter ses marchandises et m'en vendre ; mais Lamachus en est exclu. Pour agoranomes [6] chargés de présider un marché, j'établis les trois fouets de cuir lepréen [7] tirés au sort. Que nul sycophante, nul habitant du Phase [8], n'entre en ces lieux. Je vais faire apporter la colonne [9] sur la-

[1] C'était un déclamateur de ce temps-là.

[2] Il était à la tête du parti opposé à Périclès. Celui-ci le fit bannir. (Voy. Plutarque, vie de Périclès.) Aristophane parle encore de ce Thucydide dans *les Guêpes*, v. 947. Ne pas le confondre avec l'historien Thucydide, fils d'Olorus.

[3] Céphisodème était un orateur athénien : mais un de ses ancêtres avait épousé une femme de Scythie. Le poëte lui reproche cette origine. Il continue la même allusion un peu plus bas, en parlant des archers. On sait que les archers, qui formaient la garde de police d'Athènes, étaient composés de Scythes.

[4] Dans *les Guêpes* il est aussi question d'un Évathlus, qui est mis de pair avec le lâche Cléonyme.

[5] Alcibiade. (Voy. plus haut, v. 614, p. 27.

[6] Magistrats chargés d'inspecter les marchés.

[7] On appelait *Lepros*, un endroit hors de la ville, où se tenait le marché aux cuirs. Les agoranomes étaient toujours armés de fouets faits avec des courroies.

[8] Le mot grec renferme aussi le sens de délateur.

[9] Pour porter les lois et les traités à la connaissance du public, on les gravait sur des colonnes ou des cippes de pierre.

quelle est inscrit le traité, afin de l'exposer à tous les regards sur le marché.

(Entre un Mégarien avec deux petites filles.)

LE MÉGARIEN[1]. Salut, marché de l'Attique, cher aux Mégariens! Par Jupiter, protecteur de l'amitié, je te desirais comme le fils desire sa mère. Vous, filles infortunées d'un malheureux père, voyez si vous trouverez du gâteau quelque part. Écoutez, approchez votre ventre[2]. Que préférez-vous, d'être vendues, ou de souffrir les horreurs de la faim?

LES PETITES FILLES. Vends-nous! vends-nous!

LE MÉGARIEN. C'est aussi mon avis. Mais quel serait l'homme assez sot pour vous acheter et prendre une charge manifeste? Mais il me vient une ruse mégarienne: je vous déguiserai en petits cochons, et je dirai que j'en ai à vendre. Armez vos mains de ces ongles, et faites en sorte de paraître de bonne race; car, j'en jure par Mercure, vous ne retrouveriez à la maison que famine et misère. Allons, couvrez-vous de ce groin, et puis glissez-vous dans ce sac. Souvenez-vous de bien grogner, de faire *coï*, d'imiter le cri des cochons destinés aux sacrifices des mystères[3]... Moi, j'appellerai Dicéopolis... Dicéopolis! veux-tu acheter de petits cochons?

DICÉOPOLIS. Qu'est-ce? Un Mégarien!

LE MÉGARIEN. Nous venons au marché.

DICÉOPOLIS. Comment allez-vous?

LE MÉGARIEN. Nous mourons de faim, toujours auprès du feu.

DICÉOPOLIS. Par Jupiter, c'est une chose fort agréable, quand on a un joueur de flûte. Mais que faites-vous encore à Mégare?

LE MÉGARIEN. Tu le demandes? Quand je suis sorti pour venir au marché, nos magistrats s'occupaient des moyens de rendre notre ruine la plus prompte et la plus misérable possible.

DICÉOPOLIS. Vous allez donc être délivrés d'embarras.

LE MÉGARIEN. Sans doute.

DICÉOPOLIS. Qu'y a-t-il encore à Mégare? Combien le blé s'y vend-il?

[1] Tout ce rôle est écrit en dialecte dorien, et avec des formes étranges, qui en faisaient pour les Athéniens une espèce de patois.

[2] Au lieu de « prêtez-moi votre attention. »

[3] V. 747, et plus bas v. 764, χοῖρον μυστικόν : Lobeck pense que cela veut dire un cochon maigre, c'est-à-dire à bon marché; comme l'*Agnus curio* (dans l'*Aulularia* de Plaute, III, 6, 27) qui n'avait que la peau et les os, tel que les *curiales* avaient coutume d'en offrir.

LE MÉGARIEN. Chez nous, c'est une chose aussi chère et aussi sacrée que les dieux.

DICÉOPOLIS. Apportes-tu du sel ?

LE MÉGARIEN. Ne tenez-vous pas nos salines ?

DICÉOPOLIS. Et de l'ail ?

LE MÉGARIEN. Comment en aurais-je ? Les rats des champs ne font pas plus de dégât que vous dans vos incursions ; vous arrachez avec des piquets toutes les têtes d'ail.

DICÉOPOLIS. Qu'apportes-tu donc ?

LE MÉGARIEN. De petites truies mystiques [1].

DICÉOPOLIS. Fort bien. Voyons.

LE MÉGARIEN. Elles sont magnifiques. Tiens, soulève celle-ci ; comme elle est grasse et belle !

DICÉOPOLIS. Qu'est-ce que cela ?

LE MÉGARIEN. Un petit cochon.

DICÉOPOLIS. Que dis-tu ? de quel pays vient-il ?

LE MÉGARIEN. De Mégare. Est-ce que ce n'est pas là un cochon ?

DICÉOPOLIS. Il ne me semble pas.

LE MÉGARIEN. C'est étrange ! Voyez quelle incrédulité ! Nier que ceci soit un cochon ! Gageons, si tu veux, une mesure de sel broyé avec du thym, si ce n'est pas là ce que chez les Grecs on appelle un cochon.

DICÉOPOLIS. Sans doute ; mais celui-ci appartient à l'homme.

LE MÉGARIEN. Oui, par Dioclès [2], et à moi. Que penses-tu donc que ce soit ? veux-tu les entendre grogner ?

DICÉOPOLIS. Oui, je veux bien.

LE MÉGARIEN. Vite, fais-toi entendre, petite. Il ne s'agit pas ici de te taire, malheureuse ! Par Mercure, je te rapporterais à la maison.

UNE PETITE FILLE. Coï ! coï !

LE MÉGARIEN. Est-ce là un cochon ?

DICÉOPOLIS. Cela en a tout l'air maintenant ; mais quand il aura grandi, ce sera bien autre chose [3].

[1] Voyez à la page précédente. On sacrifiait de jeunes porcs, dans l'initiation aux mystères. (Voy. *la Paix*, v. 374.) *Perpetuus est in hoc diverbio lusus, ex ambiguitate nominis græci, quod porcum significat et pudendum muliébre.* BRUNCK. Nous n'avons pu reproduire cette continuelle équivoque en français.

[2] Dioclès était un héros par lequel juraient les Mégariens ; ils célébraient même des fêtes en son honneur (Voy. Théocrite, *Idyll.*, XII, fin.)

[3] *Cunnus fiet.*

LE MÉGARIEN. Dans cinq ans, sois-en sûr, elle sera tout comme sa mère.

DICÉOPOLIS. Mais elle n'est pas bonne pour le sacrifice.

LE MÉGARIEN. Comment! et pourquoi cela?

DICÉOPOLIS. Elle n'a pas de queue [1].

LE MÉGARIEN. C'est tout jeune; mais avec l'âge elle en aura une grande, bien grasse et bien rouge. Si tu veux la nourrir, ce sera une superbe truie.

DICÉOPOLIS. Comme tout se ressemble dans l'une et dans l'autre[2]!

LE MÉGARIEN. Elles sont toutes deux de la même mère et du même père. Quand elle sera plus grasse et que ses soies auront fleuri, ce sera un sacrifice digne de Vénus.

DICÉOPOLIS. Mais on ne sacrifie point de truie à Vénus.

LE MÉGARIEN. On n'en sacrifie pas à Vénus? c'est la seule déesse qui les aime. La chair de ces jeunes animaux est délicieuse, lorsqu'elle est mise en broche.

DICÉOPOLIS. Peuvent-elles manger sans leur mère?

LE MÉGARIEN. Et sans leur père aussi, je te jure.

DICÉOPOLIS. Que mangent-elles le plus volontiers?

LE MÉGARIEN. Tout ce qu'on leur donne. Essaye.

DICÉOPOLIS. Petites!... petites!

UNE PETITE FILLE. Coï! coï!

DICÉOPOLIS. Mangerais-tu bien des pois [3]?

LA Ire PETITE FILLE. Coï! coï! coï!

DICÉOPOLIS. Et des figues phibalées [4]?

LA Ire PETITE FILLE. Coï! coï!

DICÉOPOLIS. Et toi, en mangerais-tu bien aussi?

LA 2e PETITE FILLE. Coï! coï!

DICÉOPOLIS. Comme vous criez après les figues! Qu'on leur en apporte... les mangeront-elles? Ah! puissant Hercule! comme elles les croquent avidement! De quel pays sont ces petites truies? ce sont des Voraces [5]! mais il n'est pas possible qu'elles aient tout mangé.

[1] On n'immolait que des victimes parfaites.

[2] *Quam germanus est hujus cunnus alteri!*

[3] *Vox græca penem etiam significat.* BRUNCK.

[4] Ἰσχάδας désigne particulièrement une espèce de figues excellentes, qui croissait dans le territoire d'Athènes, et qu'on appelait chélidoniennes, parcequ'elles étaient de couleur d'hirondelle, d'un rouge noir. *Phibalée,* nom de lieu. (Voy. Athénée, l. III, p. 77.)

[5] Il en fait un nom de pays.

LE MÉGARIEN. Toutes, à l'exception de celle-là seule que j'ai prise.

DICÉOPOLIS. Ma foi, ce sont de gentilles bêtes. Voyons, combien veux-tu me les vendre?

LE MÉGARIEN. Tu auras l'une pour une botte d'ail; et l'autre, si tu veux, pour une mesure[1] de sel.

DICÉOPOLIS. Je les achète. Attends-moi ici.

(Dicéopolis s'en va.)

LE MÉGARIEN. Voilà qui va bien! Mercure, dieu du gain, fais que je vende ainsi ma femme et ma mère[2].

UN SYCOPHANTE. Holà! de quel pays es-tu?

LE MÉGARIEN. Mégarien, marchand de cochons.

LE SYCOPHANTE. Je dénonce, comme ennemis, toi et tes cochons.

LE MÉGARIEN. Nous y voilà! la cause de toutes nos misères est revenue.

LE SYCOPHANTE. Tu te repentiras de mégariser[3]. Ne lâcheras-tu pas ce sac?

LE MÉGARIEN. Dicéopolis! Dicéopolis! on me dénonce!

DICÉOPOLIS. Quel est celui qui te dénonce? Agoranomes[4], ne chasserez-vous pas les sycophantes? De quoi t'avises-tu de vouloir nous éclairer sans lanterne[5]?

LE SYCOPHANTE. Ne puis-je donc pas dénoncer les ennemis?

DICÉOPOLIS. Il t'en coûtera cher, si tu ne vas calomnier ailleurs.

LE MÉGARIEN. Quel fléau pour Athènes!

DICÉOPOLIS. Prends courage, Mégarien. Tiens, voilà le prix de tes cochons; prends cet ail et ce sel. Adieu[6], bien de la joie.

LE MÉGARIEN. Ce n'est pas trop l'usage[7] chez nous.

DICÉOPOLIS. Étourderie de ma part! que la faute en retombe sur moi!

LE MÉGARIEN. Allez, petits cochons; maintenant que vous n'avez

[1] Un *chénice*, un peu plus d'un litre. Le Mégarien demande ici les denrées que son pays était en possession de fournir.

[2] Cette extrémité indique l'excessive misère à laquelle la guerre avait réduit les Mégariens.

[3] C'est-à-dire de faire le commerce avec Mégare

[4] Inspecteurs du marché.

[5] Le mot grec signifie à la fois *éclairer* et *dénoncer*.

[6] Le mot χαίρειν, pris dans le double sens de *salut* et de *joie*, se trouve dans Euripide en plusieurs endroits: *Hécube*, v. 425; *Phæniss.*, v. 618; *Oreste*, v. 1076. (Voy. Boissonade sur Aristenète.)

[7] Allusion à leur misère présente.

plus votre père, tâchez de trouver qui vous donne à manger du gâteau avec du sel [1].

(L'un et l'autre s'en vont.)

LE CHOEUR. Cet homme [2] est heureux. Ne vois-tu pas comme tout lui réussit? Il gagnera sa vie tranquillement assis au marché. Mais que Ctésias ou un autre délateur se présente, ils ne tarderont pas à s'en repentir. Personne ne te trompera plus sur l'achat des denrées: Prépis ne torchera plus devant toi son infâme derrière [3]; Cléonyme ne te pressera plus dans la foule. Tu te promèneras en beau manteau de laine; tu ne rencontreras pas Hyperbolus toujours prêt à chercher querelle; tu ne seras pas abordé sur la place publique par Cratinus [4], rasé à la mode des débauchés, ni par ce vaurien d'Artémon, cet improvisateur musical, dont les aisselles exhalent l'odeur de bouc [5]. Tu n'y seras plus le jouet de l'infâme Pauson [6], ni de ce Lysistrate [7], l'opprobre des Cholargiens [8], homme imprégné de tous les vices, et que le froid et la faim tourmentent plus de trente jours par mois.

UN BÉOTIEN. Par Hercule! mon épaule n'en peut plus. Isménias, dépose doucement à terre le pouliot [9]. Vous, flûteurs thébains, soufflez avec vos flûtes d'os dans ce derrière de chien [10].

DICÉOPOLIS. Que la peste les étouffe! ces frelons ne s'éloigneront pas de ma porte? Qui m'a amené ces maudits flûteurs, élèves discordants de Chéris [11]?

[1] Les Mégariens n'avaient alors que du sel à manger avec leur pain.

[2] Dicéopolis.

[3] Il y a là une allusion aux mœurs infâmes de ce Prépis.

[4] Autre que le poëte comique. (Voy. plus bas, pag. 00.

[5] Il y a encore ici un jeu de mots sur *Tragase*, dont le poëte fait la patrie d'Artémon, et dont la racine signifie *bouc*. Selon le Scholiaste, tout cela s'applique à Cratinus, et non à Artémon, dont le nom se trouve dans le texte, mais par allusion proverbiale.

[6] Pauson était peintre. Dans le *Plutus*, v. 602, Aristophane le plaisante sur sa pauvreté.

[7] Il est question de lui dans *les Chevaliers* et dans *les Guêpes*.

[8] Bourg de l'Attique.

[9] Herbe qu'on donne aux moutons.

[10] Ces flûtes, dans le genre de nos cornemuses, avaient un soufflet fait de peau de chien.

[11] Mauvais joueur de flûte thébain. (Voy. plus haut, page 8.)

LE BÉOTIEN. Par Iolaüs[1] ! je serai charmé de les voir en déroute : depuis Thèbes jusqu'ici ils n'ont cessé de souffler derrière moi ; toute la fleur de mon pouliot en est tombée. Étranger, veux-tu m'acheter de ma marchandise, des poulets ou des sauterelles ?

DICÉOPOLIS. Ah ! bonjour, cher Béotien, mangeur de collix[2]. Qu'apportes-tu ?

LE BÉOTIEN. Tout ce que nous avons de bon en Béotie, de l'origan, du pouliot, des nattes de jonc, des feuilles à mèches, des canards, des attagas, des poules d'eau, des roitelets, des plongeons...

DICÉOPOLIS. On dirait vraiment un orage ; tout le marché est jonché d'oiseaux[3].

LE BÉOTIEN. J'apporte encore des oies, des lièvres, des renards, des taupes, des hérissons, des chats, des pictides, des fouines, des anguilles de Copaïs[4].

DICÉOPOLIS. O porteur du morceau le plus agréable aux mortels, si tu apportes des anguilles, permets-moi de les saluer.

LE BÉOTIEN. Que l'aînée des cinquante vierges copaïdes se montre[5] et fasse fête à cet étranger.

DICÉOPOLIS. O fille chérie, et depuis longtemps desirée ! tu viens enfin combler les vœux des chœurs comiques et réjouir Morychus[6]. Esclaves, apportez-moi le réchaud et le soufflet. Voyez, enfants, cette superbe anguille qui vient enfin, après six ans[7], apaiser nos regrets : saluez-la, enfants. Je vous fournirai le charbon en faveur de l'étrangère. Qu'on la rentre ; jamais la mort même ne pourra me séparer de toi, si l'on te fait cuire avec des bettes.

LE BÉOTIEN. Et que me donneras-tu pour cette anguille ?

DICÉOPOLIS. Je la prends pour mon droit de marché. Vois si tu es disposé à vendre le reste.

LE BÉOTIEN. Oui certes, tout est à vendre.

DICÉOPOLIS. Voyons, quel prix en demandes-tu ? ou bien veux-tu prendre de nos marchandises en échange ?

[1] Héros honoré à Thèbes.

[2] Sorte de petit pain rond.

[3] Littéralement : « Tu arrives sur le marché, comme un ouragan qui abat les oiseaux. »

[4] Lac de Béotie.

[5] Parodie d'un vers d'Eschyle.

[6] Dans *les Guêpes* et dans *la Paix*, Aristophane en parle encore comme d'un gourmand.

[7] Ce passage marque la date de cette comédie à la sixième année de la guerre du Péloponèse. L'interruption du commerce avec les Béotiens ne permettait pas aux Athéniens de manger des anguilles de Copaïs. (Voy. pag. 17.)

LE BÉOTIEN. Oui, je prendrai les productions d'Athènes que nous n'avons pas en Béotie.

DICÉOPOLIS. Tu prendras donc des anchois de Phalère, ou de la poterie?

LE BÉOTIEN. Des anchois! de la poterie! nous en avons chez nous. Je ne veux emporter que des choses dont nous manquons, et que vous avez en abondance.

DICÉOPOLIS. J'entends; prends-moi un sycophante, bien empaqueté, en guise de poterie.

LE BÉOTIEN. Par les dieux! ce serait une bonne affaire, que d'aller le montrer comme un singe plein de méchanceté.

DICÉOPOLIS. Tiens, voici fort à propos Nicarchus qui vient dénoncer quelqu'un.

LE BÉOTIEN. Il est bien de petite taille.

DICÉOPOLIS. Mais il est tout venin.

(Entre Nicarchus.)

NICARCHUS. A qui sont ces marchandises?

LE BÉOTIEN. Elles sont à moi; elles viennent de Thèbes; Jupiter m'en est témoin.

NICARCHUS. Et moi, je les dénonce comme ennemies.

LE BÉOTIEN. Quel démon te pousse à faire la guerre aux oiseaux?

NICARCHUS. Je te dénoncerai toi-même par-dessus le marché.

LE BÉOTIEN. Quel mal ai-je fait?

NICARCHUS. Je vais te le dire, dans l'intérêt de ceux qui m'écoutent: tu apportes des mèches de pays ennemi.

DICÉOPOLIS. Ainsi donc, tu dénonces des mèches?

NICARCHUS. Une seule peut embraser toute la flotte.

DICÉOPOLIS. Une mèche embraser la flotte!

NICARCHUS. Sans doute.

DICÉOPOLIS. Et comment?

NICARCHUS. Quelque Béotien peut en enflammer une, l'attacher à un insecte ailé, la lancer au moyen d'un tube sur la flotte par un vent violent, et le feu prenant une fois aux vaisseaux, en un instant ils seraient embrasés.

DICÉOPOLIS. Misérable! et tout cet embrasement serait l'ouvrage de l'insecte et de la mèche!

NICARCHUS. Des témoins! on me frappe.

DICÉOPOLIS. Qu'on lui ferme la bouche.

LE BÉOTIEN. Donne-moi des cordes pour l'attacher, et que je puisse l'emporter comme un vase de terre, sans le briser.

LE CHOEUR. Homme de bien, attache fortement cette marchandise, pour qu'elle ne se brise pas dans le trajet.

DICÉOPOLIS. Je n'y manquerai pas, car elle rend un son grêle, comme si elle eût été fêlée au feu; c'est un son tout à fait insupportable aux dieux.

LE CHOEUR. Que fera-t-il de cela?

DICÉOPOLIS. Il s'en servira à toutes sortes d'usages: il en fera la coupe de tous les maux, le mortier à piler les procès, la torche à dénoncer les comptables, le récipient à brouiller toutes les affaires.

LE CHOEUR. Mais qui oserait se servir d'un vase qui craque ainsi continuellement dans la maison?

DICÉOPOLIS. Il est solide, mon cher, et ne cassera jamais, pourvu qu'on le suspende la tête en bas.

LE CHOEUR. Le voilà bien empaqueté.

LE BÉOTIEN. Je vais ramasser ma récolte.

LE CHOEUR (*à Dicéopolis*). O le meilleur des hôtes, aide-le à enlever sa marchandise, pour qu'il puisse l'emporter, et jeter ensuite ce sycophante où il voudra.

DICÉOPOLIS. J'ai eu bien de la peine à faire ce maudit paquet. Allons, Béotien, emporte ta marchandise.

LE BÉOTIEN. Approche, Isménichus; présente tes épaules endurcies, et porte ce fardeau avec précaution.

DICÉOPOLIS. Tu ne portes là rien de bon, et pourtant tu gagneras quelque chose à ce marché; les sycophantes te porteront bonheur.

(Le Béotien s'en va.)

UN SERVITEUR DE LAMACHUS. Dicéopolis!

DICÉOPOLIS. Qui est là? que me veux-tu?

LE SERVITEUR. Lamachus te prie de lui céder, pour la fête des Coupes[1], quelques grives, moyennant cette drachme; il te demande aussi une anguille de Copaïs, de trois drachmes.

DICÉOPOLIS. Quel est ce Lamachus, qui veut une anguille?

LE SERVITEUR. C'est le terrible, l'infatigable Lamachus, qui agite son bouclier de Gorgone, et son triple panache.

DICÉOPOLIS. Non certes, je ne lui en vendrai pas, dût-il me don-

[1] Fête instituée à l'occasion de l'arrivée d'Oreste chez Pandion, après le meurtre de sa mère. (Voy. le Scholiaste, et Plutarque, *Propos de table*.) C'était le second jour des fêtes Lénéennes ou des Antesthéries. (Voy. plus bas.)

ner son bouclier. Qu'il agite ses aigrettes pour le poisson salé. S'il fait du bruit, j'appelle les agoranomes. Moi, je rentre avec ces provisions, *porté sur les ailes des grives et des merles*[1].

LE CHOEUR. Vous voyez tous, citoyens, les précieux effets de sa sagesse et de sa prudence : depuis qu'il a conclu un traité, il peut acheter tout ce que le commerce fournit pour les besoins de la vie, ou pour les plaisirs d'une table splendide ; tous les biens lui arrivent en abondance.

Non, jamais le dieu de la guerre n'aura accès dans ma demeure, on ne le verra jamais, assis à ma table, chanter Harmodius[2]; parceque c'est un être que l'ivresse pousse à la violence, et qui, fondant sur nos prospérités et nos jouissances, amène avec lui tous les maux, la ruine et la destruction : nous avions beau lui dire avec douceur : « Bois, prends place à cette table, accepte cette coupe « amie ; » il n'en était que plus ardent à mettre le feu à nos vignes, et à répandre notre vin par terre.

Tout abonde à la table de Dicéopolis ; fier de sa prospérité, il a jeté devant sa porte ces plumes, indices de sa joyeuse vie[3].

DICÉOPOLIS. O Paix ! douce compagne de la belle Vénus et des Grâces qu'elle chérit, ai-je pu ignorer si longtemps combien tu es belle ? Puisse un Amour, comme celui qui est peint couronné de roses, m'unir avec toi[4] ! Peut-être me trouves-tu bien vieux ? je pourrais cependant t'offrir encore trois avantages : je puis d'abord planter un long plant de vigne[5], puis élever auprès de tendres rejetons de figuier, et y marier de jeunes ceps de vigne, tout vieux que je suis, et enfin garnir d'oliviers tout le tour de mon champ, pour nous oindre d'huile l'un et l'autre, aux néoménies.

---

[1] Parodie de quelque chanson.

[2] Parmi les scolies ou chansons de table des Athéniens, il y en avait une célèbre en l'honneur d'Harmodius, qui tenta de délivrer sa patrie du joug des fils de Pisistrate. (Voy. Athénée, l. XV.) *Chanter la chanson d'Harmodius avec quelqu'un*, était devenu synonyme de dîner avec lui.

[3] Ceux qui donnaient un dîner somptueux avaient quelquefois la vanité d'étaler devant leur porte les plumes des volailles servies sur leur table.

[4] Le Scholiaste dit qu'ici Aristophane fait allusion à un tableau de Zeuxis. (Voy. aussi LETRONNE, *Lettres sur la peinture murale*, pag. 292 ; *Plutus*, v. 385 ; et Eschyle, *Euménid.*, v. 50.

[5] *In his turpiuscula latent. Vox* ὄρχον *etiam lusui inservit, ob ejus cum obscœna alia similitudinem.* BOISSONADE.

UN HÉRAUT. Peuples, écoutez. Buvez dans vos coupes au bruit des trompettes, selon l'usage de vos pères : celui qui aura le premier vidé la coupe, recevra une outre de Ctésiphon [1].

DICÉOPOLIS. Enfants, femmes, n'avez-vous pas entendu? que faites-vous? que tardez-vous à obéir au héraut? Faites bouillir, faites rôtir, retournez les viandes, débrochez les lièvres au plus tôt, tressez les couronnes; apportez-moi de petites broches pour cuire les grives.

LE CHOEUR. Je te félicite de ta bonne conduite, et encore plus de ta bonne chère.

DICÉOPOLIS. Que sera-ce quand tu verras rôtir ces grives?

LE CHOEUR. Tu as bien raison.

DICÉOPOLIS. Ranimez-moi ce feu.

LE CHOEUR. Entendez-vous comme il donne ses ordres en cuisinier habile et consommé?

UN LABOUREUR. Malheureux que je suis!

DICÉOPOLIS. Par Hercule! quel est cet homme?

LE LABOUREUR. Un malheureux.

DICÉOPOLIS. Passe ton chemin.

LE LABOUREUR. O cher ami, puisque la trêve n'a été faite que pour toi, cède-moi un peu de paix, ne fût-ce que pour cinq ans.

DICÉOPOLIS. Que t'est-il arrivé?

LE LABOUREUR. Je suis ruiné, j'ai perdu un couple de bœufs.

DICÉOPOLIS. Et comment?

LE LABOUREUR. Les Béotiens me l'ont enlevé à Phyla [2].

DICÉOPOLIS. O trois fois malheureux! et tu vas encore vêtu de blanc?

LE LABOUREUR. C'étaient ces bœufs qui m'entretenaient dans l'abondance.

DICÉOPOLIS. Que te faut-il donc?

LE LABOUREUR. J'ai perdu la vue à force de pleurer mes bœufs. Si tu prends quelque intérêt à Dercète et Phyla, frotte-moi les yeux avec du baume de paix.

DICÉOPOLIS. Mais, malheureux, ma recette n'est pas pour tout le monde.

[1] Épigramme contre Ctésiphon, qui était gros et ventru. Ce passage nous indique la manière dont on célébrait la fête des Coupes.

[2] Bourg de l'Attique.

LE LABOUREUR. Allons, je t'en conjure, pour que je retrouve mes bœufs, si c'est possible.

DICÉOPOLIS. Je ne puis; va-t'en pleurer auprès des disciples de Pittalus[1].

LE LABOUREUR. De grâce, verse-moi une seule goutte de paix dans ce chalumeau.

DICÉOPOLIS. Pas l'épaisseur d'un cheveu ; va-t'en pleurer ailleurs.

LE LABOUREUR. Malheureux que je suis ! plus de bœufs pour labourer !

LE CHOEUR. Cet homme s'est procuré par ce traité bien des avantages, et il ne paraît pas disposé à en faire part à personne.

DICÉOPOLIS. Qu'on arrose les tripes avec du miel; qu'on fasse griller les sèches[2] !

LE CHOEUR. Tu l'entends élever la voix !

DICÉOPOLIS. Grillez les anguilles !

LE CHOEUR. Tu nous feras mourir, moi de faim, et tes voisins de fumée et de bruit, à force de crier.

DICÉOPOLIS. Que ceci soit rôti avec soin, que la couleur en soit bien dorée.

UN PARANYMPHE. Dicéopolis ! Dicéopolis !

DICÉOPOLIS. Qui est là ?

LE PARANYMPHE. Un jeune marié t'envoie cette part du repas de noces.

DICÉOPOLIS. C'est fort aimable, quel qu'il soit.

LE PARANYMPHE. Il te prie, en échange, de lui verser dans cette boîte d'albâtre un petit verre de paix, pour l'exempter d'aller à la guerre, et lui permettre de rester à faire l'amour.

DICÉOPOLIS. Remporte tes viandes, remporte ; je ne veux rien ; je n'en verserais pas pour mille drachmes. Mais cette femme, quelle est-elle ?

LE PARANYMPHE. C'est elle qui préside à la noce. Elle a quelque chose à te dire à toi seul, de la part de la mariée.

DICÉOPOLIS. Eh bien, voyons, que dis-tu ? Par les dieux ! la demande est risible... la mariée me supplie de faire en sorte que le

[1] Médecin d'Athènes.

[2] Espèce de poisson.

corps [1] de son époux reste à la maison. Allons, qu'on m'apporte les traités, j'en donnerai à elle seule ; elle est femme, elle ne doit point pâtir de la guerre. Approche; donne ta fiole : sais-tu la manière de s'en servir ? tu diras à l'épouse, quand on fera le recrutement des soldats, d'en frotter la nuit les membres de son époux. Qu'on emporte le traité. Vite, la cruche, pour que je verse du vin dans les coupes.

LE CHŒUR. Quelqu'un s'avance de ce côté en fronçant le sourcil ; on dirait qu'il a quelque malheur à annoncer.

LE HÉRAUT. Fatigues, combats, Lamachus [2] !

LAMACHUS. Qui fait tant de bruit autour de cette demeure, garnie d'ornements d'airain ?

LE MESSAGER. Les stratéges t'ordonnent de partir sur-le-champ, avec tes cohortes et tes aigrettes, et d'aller garder la frontière, malgré la neige qui tombe. Pendant la fête des Coupes et des Marmites [3], on leur a annoncé une invasion de brigands béotiens.

LAMACHUS. O stratéges ! plus nombreux qu'utiles ! N'est-il pas fâcheux de ne pouvoir pas même célébrer la fête ?

DICÉOPOLIS. O armée bellico-lamachaïque !

LAMACHUS. Eh quoi ! tu te moques de moi !

DICÉOPOLIS. Veux-tu combattre un Géryon [4] à quatre panaches ?

LAMACHUS. Ah ! quelle triste nouvelle m'a apportée le héraut !

DICÉOPOLIS. Ah ! ah ! quelle nouvelle m'apporte ce messager qui accourt ?

LE MESSAGER. Dicéopolis !

DICÉOPOLIS. Quoi ?

LE MESSAGER. Cours vite au festin, muni d'une corbeille et d'une coupe; le prêtre de Bacchus t'invite [5]. Hâte-toi ; on n'attend que

[1] Il y a dans le grec un mot beaucoup plus cru. Τὸ πέος.

[2] Il y a un jeu de mots sur μάχαι et Λάμαχε.

[3] Le premier jour des fêtes lénéennes s'appelait l'ouverture des Tonneaux ; le second, la fête des Coupes; le troisième, la fête des Marmites. Elles se célébraient au mois anthestérion, correspondant au mois de février.

[4] Selon le Scholiaste, il lui montre une sauterelle et ses quatre ailes, pour se moquer des panaches de Lamachus. Wieland suppose que Dicéopolis dit cela de lui-même, et qu'il a ramassé les plumes de volailles, dont il a été question plus haut, pour en faire une espèce de panaches.

[5] Il était d'usage que le prêtre de Bacchus donnât un grand dîner, à la fête de ce dieu.

toi pour se mettre à table. Tout est prêt, lits, tables, coussins, couverture, couronnes, parfums, desserts; les courtisanes sont arrivées; galettes, gâteaux, pain de sésame, massepains, belles danseuses; tu y trouveras toutes les délices[1] d'Harmodius. Mais cours au plus vite.

LAMACHUS. Malheureux que je suis!

DICÉOPOLIS. Comment! toi qui as pris pour emblème cette grande Gorgone? Qu'on ferme la porte et qu'on apprête le repas.

LAMACHUS. Esclave! esclave! apporte ici mon sac.

DICÉOPOLIS. Esclave! esclave! apporte-moi ma corbeille.

LAMACHUS. Du sel mêlé de thym, et des oignons.

DICÉOPOLIS. Pour moi du poisson; les oignons me répugnent.

LAMACHUS. Apporte-moi un *pudding*[2] de hachis rance.

DICÉOPOLIS. Apporte-moi un *pudding* bien gras, je le ferai cuire ici.

LAMACHUS. Mets là les plumes de mon casque.

DICÉOPOLIS. Mets là ces ramiers et ces grives.

LAMACHUS. Cette plume d'autruche est bien belle et bien blanche!

DICÉOPOLIS. Cette chair de ramier est bien belle et bien dorée!

LAMACHUS. Donne-moi l'étui où est ma triple aigrette.

DICÉOPOLIS. Donne-moi le civet de lièvres.

LAMACHUS. Comme les mites ont rongé mon aigrette!

DICÉOPOLIS. Comme je vais manger du civet avant dîner!

LAMACHUS. L'ami, cesse de te moquer de mon armure.

DICÉOPOLIS. L'ami, veux-tu bien ne pas regarder ces grives?

LAMACHUS. L'ami, veux-tu bien ne pas me parler?

[1] C'est-à-dire d'un festin splendide. (Voy. la note de la page 39.)

[2] Je ne vois pas de mot plus convenable pour rendre θρῖον, littéralement : *feuille de figuier*. Il y en avait de plusieurs espèces. Pollux (*Onomasticon*, VI, 57) donne des détails curieux sur ce plat. Brillat-Savarin, le savant auteur de la *Physiologie du goût*, aurait pu y trouver le sujet d'un article intéressant sur la gastronomie ancienne et moderne comparées. Voici la recette de Pollux : on prenait de la graisse de porc fondue, avec du lait, de manière à en former un mélange épais; on y ajoutait du fromage frais, des jaunes d'œuf et des cervelles; et, après avoir enveloppé le tout dans une feuille de figuier odorante, on le faisait cuire dans du jus de volaille ou de chevreau. Ensuite on le retirait du feu, et, après avoir enlevé la feuille, on le jetait dans un vase contenant du miel bouillant. Tous les ingrédients étaient mis en proportions égales, si ce n'est les jaunes d'œuf, qui devaient y être en plus grande quantité. On laissait coaguler le mélange, et on le servait ainsi. Ce plat avait emprunté son nom à la feuille de figuier. Qui ne reconnaît dans la description de cet entremets, une analogie frappante avec un plat récemment importé d'Angleterre en France, le *plum-pudding*?

DICÉOPOLIS. Je ne te parle pas; je dispute avec mon esclave... Veux-tu gager, et prendre Lamachus pour juge? il nous dira si les sauterelles sont plus délicates que les grives.

LAMACHUS. Tu fais l'insolent, je crois?

DICÉOPOLIS. Il donne la préférence aux sauterelles.

LAMACHUS. Esclave! décroche ma lance, et apporte-la-moi.

DICÉOPOLIS. Esclave! retire cette andouille du feu, et apporte-la moi.

LAMACHUS. Tiens ferme la lance, tandis que je tirerai le fourreau.

DICÉOPOLIS. Tiens ferme aussi, et ne lâche pas[1].

LAMACHUS. Approche les supports de mon bouclier.

DICÉOPOLIS. Approche les pains, supports de mon estomac.

LAMACHUS. Apporte ici l'orbe de mon bouclier à la Gorgone.

DICÉOPOLIS. Apporte ici l'orbe de mon gâteau au fromage.

LAMACHUS. N'est-ce pas là une plaisanterie bien grossière?

DICÉOPOLIS. N'est-ce pas là un gâteau délicieux?

LAMACHUS. Verse l'huile sur ce bouclier. Oh! j'y vois l'image d'un vieillard qui sera bientôt accusé de lâcheté[2].

DICÉOPOLIS. Verse du miel sur ce gâteau. Oh! j'y vois un vieillard qui fait enrager Lamachus le Gorgonien.

LAMACHUS. Esclave, donne-moi ma cuirasse de bataille!

DICÉOPOLIS. Esclave, donne-moi ma cuirasse de table, ma coupe[3]!

LAMACHUS. Avec cela, je tiendrai tête aux ennemis.

DICÉOPOLIS. Avec cela, je tiendrai tête aux buveurs.

LAMACHUS. Attache des courroies à ce bouclier; moi, je me charge de porter ce sac.

DICÉOPOLIS. Attache les plats à la corbeille, je me charge de ce manteau.

LAMACHUS. Prends ce bouclier, et partons. Il neige... Oh! oh! j'ai à faire une campagne d'hiver.

DICÉOPOLIS. Emporte ces plats. J'ai à faire un bon repas.

(Ils sortent tous les deux.)

LE CHOEUR. Allez gaiement au combat. Quelles routes différentes

[1] Le Scholiaste dit qu'il présente la broche à son esclave, pour débrocher les viandes rôties.

[2] Au nombre des accusations publiques, était aussi celle de lâcheté, la même que celle de désertion. (Voy. *les Chevaliers*, v. 368.)

[3] Il y a dans tout ce dialogue un cliquetis de jeux de mots, que notre langue ne peut rendre qu'imparfaitement.

vous suivez tous deux ! l'un boira, couronné de fleurs ; l'autre montera la garde, transi de froid. Celui-là dormira avec une belle jeune fille... [1].

1er DEMI-CHOEUR. Que Jupiter confonde le fils de Psacas, cet Antimachus historien et poëte, qui, étant chorége [2] aux fêtes Lénéennes, me renvoya tristement sans souper ! Je le dis du fond de l'ame ; puisse-t-il un jour desirer vivement une sèche, la voir frite, sortant de la poêle, servie sur la table avec le sel ; et qu'au moment où il ira pour la prendre, un chien s'en saisisse et l'emporte !

2e DEMI-CHOEUR. C'est là le premier malheur que je lui souhaite ; puisse-t-il lui arriver une autre aventure nocturne ! Que, saisi de la fièvre, et revenant chez lui de ses courses équestres, il rencontre Oreste ivre et furieux [3] qui lui brise la tête ; et que, voulant dans l'obscurité ramasser une pierre, il mette la main sur de la merde toute fraîche ! qu'il s'élance armé ainsi, manque son coup, et frappe Cratinus [4] !

UN SERVITEUR DE LAMACHUS. Vous tous, esclaves de Lamachus, vite de l'eau ! Faites chauffer de l'eau dans une petite marmite ; préparez des linges, du cérat, de la laine non lavée, des bandes pour envelopper sa cheville. Le grand homme s'est heurté contre un pieu en franchissant un fossé, il s'est déboîté la cheville du pied, s'est brisé la tête contre une pierre, et a fait sauter la Gorgone hors du bouclier. Alors, apercevant son formidable panache au milieu des pierres, il s'est écrié avec douleur : « Astre éclatant [5] ! je « te vois pour la dernière fois ; la lumière m'abandonne ; je me « meurs. » Il dit, tombe dans un bourbier, se relève, rencontre des fuyards, poursuit les brigands, et les presse de sa lance. Mais le voici lui-même ; ouvrez la porte.

LAMACHUS. Oh ! là là ! Oh ! là là ! Quel froid ! quelles douleurs aiguës ! Je péris misérablement, frappé par une lance ennemie !

[1] *Quæ penem ei fricabit.*

[2] L'office du chorége était d'ordonner à ses frais les représentations théâtrales. Le Scholiaste dit qu'Antimachus avait fait les choses mesquinement. Il dit aussi que cet Antimachus fit un décret pour empêcher de désigner aucun citoyen par son nom dans les comédies.

[3] Cet Oreste était quelque garnement d'Athènes ; il ne s'agit pas ici du fils de Clytemnestre.

[4] Le Scholiaste dit que ce n'est pas le poëte comique. (Voy. plus haut, pag. 35.)

[5] Parodie de quelque poëte tragique.

Mais ce qu'il y aurait pour moi de plus cruel et de plus insupportable, ce serait que Dicéopolis me vît ainsi blessé, et se moquât de mes mésaventures.

DICÉOPOLIS, *entrant avec deux courtisanes.* Trallalalala! O les belles gorges! elles sont fermes comme des coings! O mes bijoux, donnez-moi un baiser bien tendre, bien voluptueux; car j'ai le premier vidé la coupe.

LAMACHUS. Cruelle destinée! ô blessures trop cuisantes!

DICÉOPOLIS. Ah! ah! Salut, cavalier Lamachus!

LAMACHUS. Que de souffrances!

DICÉOPOLIS. Que de peines!

LAMACHUS. Tu me persifles?

DICÉOPOLIS. Tu me mords!

LAMACHUS. Infortuné! quel rude écot j'ai payé dans ce combat!

DICÉOPOLIS. Est-ce qu'on payait son écot [1] à la fête des Coupes?

LAMACHUS. Oh! oh! Pæan! Pæan [2]!

DICÉOPOLIS. Mais ce n'est pas aujourd'hui la fête de Pæan.

LAMACHUS. Soulevez-moi, soulevez-moi la jambe. Hélas! mes amis, soutenez-moi.

DICÉOPOLIS. Et vous, mes belles amies, rendez-moi aussi quelque service [3].

LAMACHUS. Ce coup, que j'ai reçu à la tête, me donne des vertiges, et me trouble la vue.

DICÉOPOLIS. Et moi, je veux me coucher; je n'en puis plus, j'ai besoin de soulagement [4].

LAMACHUS. Portez-moi chez Pittalus; mettez-moi entre les mains des médecins.

DICÉOPOLIS. Conduisez-moi chez les juges. Où est le roi du festin? Donnez-moi l'outre réservée au vainqueur.

LAMACHUS. Une lance cruelle a percé mes os.

DICÉOPOLIS. Voyez cette coupe vide. Fanfare! victoire!

LE CHOEUR. Fanfare, si tu le veux! victoire!

[1] Il n'était pas d'usage de faire payer ceux qui étaient invités aux banquets des fêtes solennelles.

[2] Nom d'Apollon sauveur.

[3] *Meum penem ambæ medium prehendite.*

[4] La crudité des termes, dans ces deux derniers couplets de Dicéopolis, ne peut se rendre en français.

Tentigine rumpor, et in tenebris futuere gestio.

DICÉOPOLIS. J'ai rempli ma coupe de vin pur, et je l'ai bue d'un seul trait !

LE CHOEUR. Fanfare, vaillant buveur ! emporte l'outre avec toi.

DICÉOPOLIS. Suivez-moi en chantant : « Fanfare ! victoire ! »

LE CHOEUR. Nous te suivrons. Fanfare ! victoire ! Nous chanterons toi et ton outre !

FIN DES ACHARNIENS.

LES CHEVALIERS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES CHEVALIERS.

Les *Chevaliers*, qui donnent leur nom à cette pièce, formaient un des ordres de l'État. Le peuple athénien avait été depuis longtemps partagé en quatre ordres ou classes, d'après la quotité du revenu des terres que chaque citoyen possédait.

« Solon voulant, dit Plutarque [1], que les offices et magistrats demourassent entre les mains des riches citoyens, comme ilz étoient, et au demourant mesler l'authorité du gouvernement, de sorte que le menu peuple en eust sa part, ce qu'il n'avoit pas auparavant, il feit une generale estimation des biens de chasque particulier citoyen : et de ceulx qui se trouverent avoir de revenu annuel jusqu'à la quantité de cinq cents minots et au-dessus, tant en grains qu'en fruits liquides, il en feit le premier ordre, et les appela *Pentacosiomedimnes* [2], c'est à dire, ayans cinq cents minots de revenu. Et ceulx qui en avoyent trois cents et pouvoyent entretenir un cheval de service, il les meit au second reng, et les appela *Chevaliers*. Ceulx qui n'en avoyent que deux cents furent appelés *Zeugites*. Tous les autres au-dessoubs s'appeloyent *Thètes*, comme qui diroit, mercenaires ou manœuvres, vivans de leurs bras, ausquelz il ne permeit de tenir ny exercer aucun office public, et ne jouissoyent du droit de bourgeoisie, sinon en tant qu'ilz avoyent voix aux elections et aux assemblees de ville, et aux jugements, esquels le peuple jugeoit souverainement. »

La pièce d'Aristophane nous montre que, de son temps, les Chevaliers, au nombre de mille, formaient encore une classe distincte ; tandis qu'à l'époque de Démosthène l'orateur, ils n'étaient plus que de simples cavaliers, c'est-à-dire que ce nom désignait uniquement ceux qui faisaient le service militaire à cheval. Mais, dans les premiers temps, ils avaient des prérogatives ; certaines charges supérieures étaient réservées aux citoyens qui payaient le cens attribué aux premières classes. Celles-ci formaient donc l'aristocratie d'Athènes.

Quant au sujet de cette comédie, c'est une satire personnelle contre Cléon, qui, depuis la mort de Périclès, arrivée cinq ans auparavant, était le démagogue le plus puissant, c'est-à-dire, l'orateur qui avait le plus d'in-

[1] Vie de Solon, trad. d'Amyot.

[2] Médimne, mesure attique.

fluence sur le peuple. Il devait donc avoir contre lui le parti aristocratique. On a vu dans *les Acharniens*, que les Chevaliers l'avaient contraint de restituer cinq talents qu'on l'accusait d'avoir reçus des pays tributaires, à condition qu'il engagerait la république à diminuer leur tribut annuel. D'un autre côté, des succès militaires, que Cléon dut à la fortune au moins autant qu'à son habileté, lui avaient inspiré une présomption arrogante, et lui faisaient beaucoup de jaloux. Voici le fait sur lequel Aristophane revient sans se lasser, et qui est pour lui une source intarissable de sarcasmes.

Pendant la sixième année de la guerre, Démosthène, général athénien, avait fait une expédition dans la Messénie, et s'était emparé de Pylos, petite ville maritime sur la côte occidentale du Péloponèse. Les Lacédémoniens attaquent aussitôt la place par terre et par mer ; mais vaincus dans un combat, malgré la valeur de Brasidas, ils laissent dans l'île de Sphactérie, voisine de Pylos, quatre cent vingt hommes de troupes, dont plusieurs appartenaient aux premières familles de Sparte. Pour les délivrer, ils envoient des députés à Athènes, avec des propositions pour traiter. Cléon s'oppose à tout accord avec les Lacédémoniens, et insulte même leurs ambassadeurs. De son côté, Démosthène éprouvait beaucoup de difficultés, soit à se maintenir dans Pylos, soit à enlever l'île de Sphactérie, et il envoie son collègue Nicias à Athènes, pour demander des secours. Le peuple s'irritait de ces retards et de ce mauvais succès ; Cléon en rejetait la faute sur l'incapacité et la lenteur des généraux ; il se vanta même publiquement de prendre l'île en vingt jours, si on le faisait général. On le prit au mot, et Thucydide rapporte que sa jactance fut d'abord à Athènes un sujet de plaisanterie. On lui donna donc ordre de partir. Mais la fortune le servit à souhait ; car avant qu'il fût arrivé, Démosthène brûla un petit bois de l'île, qui gênait ses troupes, et par là la prise de Sphactérie devint très facile. Cléon survient ; il se joint à lui ; les Lacédémoniens sont contraints à se rendre, et Cléon ramène à Athènes trois cents prisonniers. Vainqueur, contre l'attente générale, il devint plus que jamais l'idole du peuple, et par là même plus odieux à ses ennemis.

C'est peu de temps après cet événement qu'Aristophane composa sa comédie. Il n'attaque plus Cléon par des traits rapides et fugitifs, comme ceux qu'il lance en passant sur les orateurs, les généraux, les magistrats, les citoyens distingués ou non : c'est sa personne même qu'il met en scène, et qu'il flagelle d'une manière sanglante ; il lui reproche les rapines, les flagorneries, les débauches ; il accumule sur lui toutes les accusations qui peuvent rendre un homme odieux et méprisable. Toutefois il ne faut pas perdre de vue que le portrait que trace Aristophane est l'ouvrage d'un ennemi déclaré. L'historien Thucydide, qui appartenait lui-même au parti aristocratique, parle de Cléon avec moins d'animosité. On sait que des motifs d'inimitié personnelle corroboraient chez Aristophane l'animosité politique. Nous avons vu dans *les Acharniens*, qu'après la représentation des *Babyloniens*, la première de ses comédies, Cléon

l'avait accusé devant le sénat d'avoir livré le peuple à la risée des étrangers. Il lui intenta encore une autre accusation, savoir, de n'être pas citoyen d'Athènes, et d'en usurper les droits. Aristophane crut donc pouvoir user de représailles.

Dans sa pièce des *Chevaliers*, il personnifie le Peuple sous les traits d'un vieillard irascible et radoteur, que sa faiblesse livre aux charlatans qui le flagornent avec le plus d'impudence. Deux esclaves du bonhomme Peuple, Démosthène et Nicias, les deux généraux dont nous venons de parler, se plaignent amèrement d'un de leurs camarades, qui, à force d'intrigues et de bassesses, est parvenu à s'emparer de la faveur de leur maître, et à le gouverner aveuglément. Ce camarade, qui leur rend la vie si dure, est Cléon, qu'ils appellent tantôt le Paphlagonien, tantôt le Corroyeur. En cherchant les moyens de se débarrasser de lui, ils découvrent un oracle annonçant qu'il doit être renversé par un charcutier. Aussi, dès que le charcutier vient à paraître, ils l'endoctrinent et lui apprennent qu'il est appelé à gouverner la république. Le pauvre homme a beau s'en défendre, et alléguer son ignorance, son état misérable : « Tu sors de la lie du peuple, tu es un vaurien : c'est précisément pour cela, lui disent-ils, que tu deviendras un grand personnage. » C'est avec cette ironie mordante que le poëte raille la démocratie. Cléon paraît ; sa vue seule met le charcutier en fuite : mais les Chevaliers, qui forment le Chœur, viennent à son secours : peu à peu le charcutier s'aguerrit ; il fait assaut d'injures, il lutte avec lui d'effronterie, d'impudence, de friponnerie, et il lui prouve qu'il a bien plus de qualités que lui-même pour gouverner. Cléon est vaincu tour à tour devant le sénat et devant le Peuple, qui, enfin désabusé, ouvre les yeux sur les turpitudes de son favori, lui retire la charge qu'il lui avait confiée, et le chasse de sa présence. Le Peuple à son tour se corrige, il déteste l'aveuglement qui le livrait à des charlatans misérables ; il reparaît aux yeux des spectateurs, rajeuni et régénéré, et finit par chanter les douceurs de la paix.

Aristophane fut obligé de jouer lui-même le rôle de Cléon, et il monta sur le théâtre pour la première fois, aucun comédien n'ayant osé s'en charger. Il se barbouilla le visage, parcequ'aucun ouvrier n'avait osé faire un masque ressemblant à Cléon.

Cette pièce fut représentée aux fêtes Lénéennes, la quatrième année de la quatre-vingt-huitième olympiade, sous l'archontat de Stratoclès, 426 ans avant Jésus-Christ, la septième année de la guerre du Péloponèse. L'affaire de Pylos en marque suffisamment la date.

LES CHEVALIERS.

PERSONNAGES.

DÉMOSTHÈNE.
NICIAS.
UN CHARCUTIER, nommé Agoracrite.
CLÉON.
CHOEUR DE CHEVALIERS.
LE PEUPLE, personnifié sous les traits d'un vieillard.

Le lieu de la scène est devant la maison du vieux Peuple.

DÉMOSTHÈNE. Oh ! là là ! quelle misère ! Oh ! là là ! maudit Paphlagonien[1] ! Que les dieux le confondent, ce dernier venu, avec ses beaux avis ! depuis qu'il s'est glissé dans la maison[2], pour notre malheur, il ne cesse de rouer de coups les esclaves.

NICIAS. Oui, que la peste l'étouffe, cet infâme Paphlagonien, avec toutes ses calomnies !

DÉMOSTHÈNE. Pauvre malheureux, comment vas-tu ?

NICIAS. Mal, ainsi que toi.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien ! approche, que nous gémissions de concert sur le ton lamentable d'Olympus .

DÉMOSTHÈNE. Mù mû.

NICIAS. Mù mû.

DÉMOSTHÈNE. Mù mû.

NICIAS. Mù mû.

DÉMOSTHÈNE. Mù mû.

NICIAS. Mù mû.

DÉMOSTHÈNE. Mais que sert de gémir ? Ne vaudrait-il pas mieux songer aux moyens de nous délivrer, et laisser là les pleurs ?

[1] Cléon. Ce n'est pas qu'il fût de la Paphlagonie; le mot grec fait allusion aux bruyants éclats de sa voix. Il y a aussi l'intention de le désigner comme étranger, ce qui était une injure.

[2] C'est-à-dire dans les affaires publiques.

[3] Il y eut deux musiciens célèbres de ce nom ; l'un était de Mysie, l'autre Phrygien. Le premier introduisit chez les Grecs l'usage de la cithare, en montra les lois, les *nomes* (Plutarq., *de Musicâ*.) L'autre était joueur de flûte, et vivait du temps de Midas. Le Scholiaste dit qu'Olympus composa des *nomes*, ou airs de flûte douloureux, Αὐλητικοὺς καὶ θρηνητικοὺς νόμους.

NICIAS. Quels moyens ? dis-moi.

DÉMOSTHÈNE. Dis-le toi-même : je ne veux pas t'en ôter la gloire.

NICIAS. Non, par Apollon ! Parle le premier ; je parlerai ensuite.

DÉMOSTHÈNE. Ah ! que ne dis-tu toi-même ce qu'il faut que je dise ?

NICIAS. La hardiesse me manque. Voyons, comment dire cela avec adresse, à la façon d'Euripide[1] ?

DÉMOSTHÈNE. Non, non, ne me donne pas de cette drogue[2]; trouve plutôt un chant de délivrance.

NICIAS. Eh bien, dis d'un seul trait : « Sauvons... »

DÉMOSTHÈNE. Soit : « Sauvons... »

NICIAS. Ajoute « Nous » à « sauvons. »

DÉMOSTHÈNE. « Nous ! »

NICIAS. Fort bien. A présent, comme si tu te grattais[3], commence par dire lentement : « Sauvons ; » puis ajoute vite le mot : « Nous. »

DÉMOSTHÈNE. Sauvons... nous ; sauvons-nous[4].

NICIAS. Hein ! n'est-ce pas charmant ?

DÉMOSTHÈNE. Sans doute, si ce n'est que je crains le présage pour ma peau.

NICIAS. Comment ?

DÉMOSTHÈNE. En se grattant on s'écorche[5].

NICIAS. Ce que nous aurions de mieux à faire dans les circonstances actuelles, ce serait de nous prosterner devant les statues de quelque dieu.

DÉMOSTHÈNE. Quelles statues ? Est-ce que tu crois vraiment qu'il y a des dieux ?

NICIAS. Sans doute.

DÉMOSTHÈNE. Sur quelles preuves ?

NICIAS. Parceque je suis en haine aux dieux. N'est-ce pas juste ?

DÉMOSTHÈNE. Voilà qui est sans réplique. Mais occupons-nous d'un autre sujet. Veux-tu que j'expose l'affaire aux spectateurs ?

[1] Vers de l'*Hippolyte* d'Euripide, ainsi imité par Racine :

Ciel ! que vais-je lui dire, et par où commencer ?

ou plutôt cet autre passage :

Hippolyte, grands dieux ! — C'est toi qui l'as nommé.

PHÈDRE.

[2] Littéralement, du scandix, du cerfeuil. Allusion au métier de la mère d'Euripide. (Voy. *les Acharniens*.)

[3] *Quasi masturbares.*

[4] Le mot grec se disait particulièrement des esclaves ou des transfuges. Peut-être supposait-il à Nicias et à Démosthène l'intention de passer à l'ennemi.

[5] *Quia cutis abscedit masturbantibus.*

NICIAS. Cela ne serait pas mal; prions-les seulement de nous témoigner par leur air, si notre sujet et nos propos leur plaisent [1].

DÉMOSTHÈNE. J'entre en matière. Nous avons un maître dur, intraitable, Peuple [2] le Pnycien, mangeur de fèves [3], vieillard morose et un peu sourd. Le mois dernier, il acheta pour esclave un corroyeur [4] paphlagonien, intrigant et délateur. Ce corroyeur paphlagonien, reconnaissant l'humeur du vieillard, se mit à faire le chien couchant, à flatter son maître, à le choyer, à le caresser, à l'enlacer dans ses réseaux de cuir, en lui disant : « O Peuple, c'est « assez d'avoir jugé une affaire [5]; va au bain, prends un morceau, « bois, mange; reçois les trois oboles [6]. Veux-tu que je te serve à « souper? » Puis il s'empare de ce que nous avons apprêté, et il l'offre généreusement à son maître. Dernièrement j'avais préparé à Pylos [7] un gâteau lacédémonien; il vient à bout, par ses ruses et ses détours, de me l'escamoter et de l'offrir à ma place. Soigneux de nous éloigner du maître, il ne souffre pas qu'aucun autre le serve. Debout, le fouet de cuir en main [8], il écarte les orateurs de sa table. Il lui débite des oracles, et le vieillard raffole de prophéties; quand il le voit dans cet état d'imbécillité, il en profite pour mettre en œuvre ses intrigues : il nous accuse, nous calomnie, et les coups de fouet pleuvent sur nous : le Paphlagonien, rôdant

[1] Il est probable que le parterre répondait à cette invitation par ses applaudissements.

[2] Ici le poëte personnifie le Peuple; et du Pnyx, lieu de l'assemblée, il fait sa patrie.

[3] C'est-à-dire qui vit de procès. Les Athéniens se servaient de fèves blanches et noires, pour donner leurs suffrages. Les juges recevaient un salaire, ce qui ne diminuait pas le goût du peuple pour juger.

[4] Cléon était fils d'un corroyeur, et l'avait été lui-même.

[5] Μίαν peut encore s'entendre autrement. Lorsque plusieurs personnes étaient en cause dans une même affaire, les juges voulaient prononcer en masse par un seul jugement.

[6] Périclès introduisit l'usage de payer un salaire à chacun des citoyens qui rendaient la justice ou qui assistaient aux assemblées; ce fut d'abord une obole. Selon le Scholiaste, ce serait Cléon qui aurait porté ce salaire à trois oboles.

[7] Allusion à la victoire de Pylos, dont Cléon eut l'honneur, quoique Démosthène eût tout disposé. (Voy. la notice sur la pièce; voy. aussi Thucydide, l. IV.) La comédie des *Chevaliers* fut représentée aux fêtes Lénéennes, environ sept mois après cet événement.

[8] Par un jeu de mots intraduisible en français, le poëte substitue un fouet de cuir à la branche de myrte dont se servaient les esclaves pour éventer, ou pour chasser les mouches. Βυρσίνην pour μυρσίνην. Plus bas, au v. 446, se retrouve un jeu de mots semblable.

autour de nous, demande, nous effraye, et nous extorque des présents. « Voyez, dit-il, comme je fais fouetter Hylas; si vous ne « faites pas ce que je veux, vous mourrez aujourd'hui même. » Il faut donc payer; autrement, le vieillard nous écraserait, et nous ferait rendre[1] huit fois davantage. Voyons donc au plus tôt, mon cher camarade, quel parti nous avons à prendre.

NICIAS. Je l'ai dit, le meilleur est de fuir.

DÉMOSTHÈNE. Mais peut-on rien cacher au Paphlagonien? il observe tout lui-même. Il a un pied à Pylos, et l'autre à l'assemblée : il écarte tant les jambes, que son derrière est en Chaonie, tandis que ses deux mains sont en Étolie, et son esprit en Clopidie[2].

NICIAS. Le mieux est donc de mourir; mais que ce soit d'une mort convenable à des braves.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien! quel genre de mort convient le mieux à des braves?

NICIAS. Le mieux est de boire du sang de taureau. Est-il une mort plus desirable que celle de Thémistocle[3]?

DÉMOSTHÈNE. Point de sang, mais plutôt du vin du Bon Génie[4] : peut-être trouverons-nous quelque bonne idée.

NICIAS. Du vin? S'agit-il donc de boire? un homme ivre peut-il trouver de bonnes idées?

DÉMOSTHÈNE. Vraiment! imbécile buveur d'eau! tu oses calomnier le vin, et prétendre qu'il trouble la raison? Le vin! ignores-tu ses effets merveilleux? Lorsqu'on boit, on est riche, on réussit dans ses affaires, on gagne ses procès, on est heureux, on sert ses amis. Vite, apporte-moi une coupe pleine de vin, que j'arrose mon esprit, et que je dise quelque bon mot.

NICIAS. Eh mais! quel bien cela nous fera-t-il que tu boives?

DÉMOSTHÈNE. Sois tranquille; apporte toujours; je vais m'étendre ici. Une fois égayé par le vin, je te débiterai sur tout ceci une foule de petits conseils, de petites sentences et de petites raisons.

NICIAS. (*Il entre un moment dans la maison, et en revient avec du vin.*) Ah! quel bonheur de n'avoir pas été surpris à voler ce vin!

[1] *Cacare.*

[2] Allusion aux débauches et à la cupidité de Cléon. *Chaonie, quia podex ejus hiat : Étolie,* d'un mot qui signifie *demander; Clopidie,* d'un mot qui signifie *voler :* il en fait un nom de pays.

[3] Thucydide ne fait nulle mention de cette particularité, lorsqu'il parle de la mort de Thémistocle; non plus que Cornélius Népos, qui suit Thucydide.

[4] Suidas dit qu'on appelait *le coup du Bon Génie* la coupe que l'on buvait à la fin du repas. D'autres disent que c'était le premier coup.

DÉMOSTHÈNE. Dis-moi, que fait le Paphlagonien ?

NICIAS. Gorgé de vin et de gâteaux provenant des confiscations, le drôle ronfle, couché sur son cuir.

DÉMOSTHÈNE. En ce cas, verse-moi à plein verre, en guise de libation.

NICIAS. Offre cette libation au Bon Génie; et savoure la liqueur du Génie de Pramnium[1] !

DÉMOSTHÈNE. O Bon Génie, quelle idée ! toi seul me l'inspire !

NICIAS. Quoi donc ? dis, je te prie.

DÉMOSTHÈNE. Dérobe vite les oracles[2] du Paphlagonien pendant qu'il dort.

NICIAS. Oui ; mais je crains que ce ne soit plutôt l'inspiration d'un mauvais Génie.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien ! je me verserai moi-même, pour arroser mon esprit, et trouver quelque chose d'ingénieux.

NICIAS, *qui est entré dans la maison, revient aussitôt.* Comme le Paphlagonien ronfle et pète ! aussi m'a-t-il été facile de dérober l'oracle sacré qu'il gardait si soigneusement.

DÉMOSTHÈNE. O merveilleuse adresse ! donne que je lise. Toi, verse-moi à boire au plus tôt. Voyons ce que dit cet oracle. O précieux oracle ! du vin, vite du vin !

NICIAS. En voilà. Que dit l'oracle ?

DÉMOSTHÈNE. Verse encore.

NICIAS. Est-ce qu'il y a dans l'oracle, « verse encore ? »

DÉMOSTHÈNE. O Bacis[3] !

NICIAS. Qu'y a-t-il ?

DÉMOSTHÈNE. Vite, du vin[4] !

NICIAS. Il paraît que Bacis aimait assez à boire.

DÉMOSTHÈNE. Ah ! maudit Paphlagonien, voilà donc pourquoi tu gardais si soigneusement cet oracle ! voilà ce que tu redoutais !

NICIAS. Quoi donc ?

DÉMOSTHÈNE. On dit ici comment il doit périr.

NICIAS. Et comment ?

[1] Canton de l'Asie-Mineure, célèbre par ses vins. (Voy. Athénée, I, p. 30.)

[2] Dans ces oracles, sur lesquels le poëte revient pour la seconde fois, il y avait sans doute quelque allusion aux discours de Cléon, et aux moyens qu'il employait pour agir sur le peuple.

[3] Un des plus anciens et des plus fameux devins de la Grèce. Il était de la Béotie.

[4] Il y a sans doute ici intention de railler Démosthène sur son goût pour le vin.

DÉMOSTHÈNE. L'oracle dit, en propres termes, que d'abord un marchand d'étoupes [1] gouvernera l'État.

NICIAS. Voilà déja un marchand. Et ensuite ? dis.

DÉMOSTHÈNE. Après lui, viendra un marchand de bestiaux [2].

NICIAS. Cela fait deux marchands. Et qu'arrivera-t-il à celui-ci ?

DÉMOSTHÈNE. Il gouvernera, jusqu'à ce qu'un autre, plus scélérat que lui, apparaisse : alors il périra; et l'on verra succéder le Paphlagonien, marchand de cuir, voleur, braillard, à la voix de Cyclobore [3].

NICIAS. Il faut donc que le marchand de bestiaux soit écrasé par le marchand de cuir ?

DÉMOSTHÈNE. Sans doute.

NICIAS. Malheureux que je suis ! où trouverons-nous encore un autre marchand ?

DÉMOSTHÈNE. Il en est encore un autre, mille fois plus rusé.

NICIAS. Quel est-il, je te prie ?

DÉMOSTHÈNE. Le dirai-je ?

NICIAS. Certainement.

DÉMOSTHÈNE. Un marchand de boudins sera son vainqueur.

NICIAS. Un marchand de boudins ! O Neptune ! le beau métier ! Mais où trouver cet homme ?

DÉMOSTHÈNE. Cherchons-le.

NICIAS. En voici un qui vient au marché ; les dieux nous l'envoient.

(Le charcutier entre sur la scène.)

DÉMOSTHÈNE. Bienheureux marchand de boudins ! approche, homme chéri, toi qui nous apparais comme le sauveur de la république.

LE CHARCUTIER. Qu'est-ce ? que me voulez-vous ?

DÉMOSTHÈNE. Viens apprendre de nous ton bonheur et ta haute fortune.

NICIAS. Débarrasse-le de son établi, et mets-le au courant de l'oracle et de ce qu'il annonce : pendant ce temps, j'irai surveiller le Paphlagonien.

[1] Eucrate. Ceux que le poëte désigne ici sont les démagogues qui parurent dans les affaires publiques, après la mort de Périclès.

[2] Lysiclès. Le charcutier est, dit-on, Hyperbolus.

[3] Nom d'un torrent de l'Attique.

DÉMOSTHÈNE. Allons, dépose d'abord tout cet attirail; ensuite adore la Terre et les dieux.

LE CHARCUTIER. Eh bien, soit! de quoi s'agit-il?

DÉMOSTHÈNE. Homme fortuné! homme riche! ô toi, qui aujourd'hui n'es rien, et qui demain seras au faîte de la grandeur! ô chef de la bienheureuse Athènes!

LE CHARCUTIER. Que ne me laisses-tu laver mes tripes et vendre mes saucisses! pourquoi te moquer de moi [1]?

DÉMOSTHÈNE. Insensé, il est bien question de tripes! Regarde: vois-tu ce peuple nombreux [2]?

LE CHARCUTIER. Je le vois.

DÉMOSTHÈNE. Tu en seras le maître souverain, ainsi que du marché, des ports et de l'assemblée: tu fouleras aux pieds le sénat; tu destitueras les généraux, tu les chargeras de chaînes, tu les emprisonneras; tu feras du Prytanée un lieu de débauche.

LE CHARCUTIER. Moi?

DÉMOSTHÈNE. Oui, toi; et tu ne vois pas encore tout. Monte sur cet établi, et regarde toutes les îles d'alentour....

LE CHARCUTIER. Je les vois. Eh bien?

DÉMOSTHÈNE. Les marchés, les vaisseaux.

LE CHARCUTIER. Oui.

DÉMOSTHÈNE. N'es-tu pas bien heureux? tourne maintenant l'œil droit du côté de la Carie, et l'autre du côté de Chalcédoine [3].

LE CHARCUTIER. Je serai donc heureux si je louche?

DÉMOSTHÈNE. Non; mais c'est toi qui vendras [4] tout cela; car tu deviendras, comme cet oracle l'annonce, un très grand personnage.

LE CHARCUTIER. Et dis-moi, comment deviendrai-je un personnage, moi, simple charcutier?

DÉMOSTHÈNE. C'est pour cela même que tu deviendras grand, c'est-à-dire, parceque tu es un vaurien, de la lie du peuple, et effronté.

LE CHARCUTIER. Je ne me crois pas digne de ce haut rang.

DÉMOSTHÈNE. Quoi donc! D'où vient que tu ne t'en crois pas digne? on dirait que tu as quelque bon sentiment. Serais-tu donc issu d'une honnête famille?

[1] On reconnaît ici plusieurs traits du *Médecin malgré lui*. (Voy. Molière.)

[2] Il lui montre les spectateurs.

[3] Pays situés aux deux extrémités de l'Asie-Mineure; la première au midi, la seconde au nord; de là la réponse d'Agoracrite.

[4] Trait satirique. Il dit *tu vendras*, au lieu de *tu gouverneras*, pour indiquer qu'administrer les provinces, ou les vendre, était alors une seule et même chose.

LE CHARCUTIER. J'en atteste les dieux, j'appartiens à la canaille.

DÉMOSTHÈNE. Mortel fortuné ! les heureuses qualités que tu as reçues pour les affaires publiques !

LE CHARCUTIER. Mais, mon cher, je n'ai pas reçu la moindre éducation, si ce n'est que je sais lire, et encore assez mal.

DÉMOSTHÈNE. Ceci pourrait te faire tort, de savoir lire, même assez mal. Le gouvernement populaire n'appartient pas aux hommes instruits ou de mœurs irréprochables, mais aux ignorants et aux infâmes. Ne dédaigne donc pas ce que les dieux t'annoncent par leurs oracles.

LE CHARCUTIER. Et que dit cet oracle ?

DÉMOSTHÈNE. Ma foi, il s'exprime d'une manière ingénieuse, et par une énigme assez claire :

« Mais quand l'aigle corroyeur aux serres crochues aura saisi
« par la tête le serpent stupide, insatiable de sang, alors la sau-
« mure à l'ail des Paphlagoniens sera détruite, et le ciel comblera
« de gloire les charcutiers, à moins qu'ils ne préfèrent vendre des
« boudins. »

LE CHARCUTIER. En quoi cela me regarde-t-il ? explique-le-moi.

DÉMOSTHÈNE. L'aigle corroyeur est notre Paphlagonien.

LE CHARCUTIER. Pourquoi aux serres crochues ?

DÉMOSTHÈNE. Cela veut dire que ses mains crochues ravissent tout.

LE CHARCUTIER. Mais que signifie le serpent ?

DÉMOSTHÈNE. Rien de plus clair : le serpent est long ; le boudin l'est aussi ; l'un et l'autre se remplissent de sang. Or l'oracle dit que l'aigle corroyeur sera dompté par le serpent, si celui-ci ne se laisse pas abuser par des paroles.

LE CHARCUTIER. Oui, l'oracle me désigne : mais j'admire comment je serai capable de gouverner le Peuple.

DÉMOSTHÈNE. Rien de plus facile. Tu n'auras qu'à faire ce que tu fais : brouille les affaires de la même façon que tu amalgames tes hachis, cajole le Peuple par des propos de cuisine[1] ; tu as tout ce qu'il faut pour entraîner la populace, voix terrible, esprit pervers, impudence du marché ; tu as toutes les qualités nécessaires pour le gouvernement. Les oracles, même celui d'Apollon, te sont favorables. Ceins ton front d'une couronne, sacrifie à la Sottise[2], et repousse vigoureusement ton adversaire.

[1] En lui promettant les vivres à vil prix.

[2] Comme on dit « sacrifier aux Grâces, aux Muses. »

LE CHARCUTIER. Et quels seront mes auxiliaires? car les riches le craignent, et les pauvres le redoutent.

DÉMOSTHÈNE. Mais il y a mille Chevaliers[1], gens de bien, ses ennemis déclarés, qui sauront te défendre : tu auras l'assistance de tous les citoyens honnêtes et bien nés, celle des spectateurs sensés, la mienne, et celle des dieux. Au reste, ne crains rien; on ne verra pas le portrait ressemblant du personnage; car aucun artiste n'a osé faire son masque[2]. Toutefois on le reconnaîtra fort bien; les spectateurs ont de l'intelligence.

NICIAS. Oh! malheur à nous! voici le Paphlagonien.

CLÉON. J'en jure par les douze dieux, la conspiration que vous tramez depuis longtemps contre la république ne restera pas impunie. Que fait ici cette coupe de Chalcis[3]? Point de doute que vous n'excitiez les Chalcidiens à la révolte. Couple infâme, vous mourrez, vous périrez.

DÉMOSTHÈNE. Eh bien! tu te sauves? reste donc, brave charcutier; ne trahis pas notre cause. Chevaliers, accourez, voici le moment. Simon, Panétius, appuyez donc l'aile droite. Les voici. Toi, tiens bon, et fais volte-face : la poussière qui s'élève nous annonce leur approche. Tiens ferme, repousse l'ennemi, et mets-le en fuite.

LE CHOEUR (*composé de Chevaliers*). Frappez, frappez ce vaurien, cet ennemi des Chevaliers, ce maltôtier, ce gouffre de rapines, ce vaurien; oui, ce vaurien, je le répéterai sans cesse; car il ne fait que jouer de mauvais tours. Frappez, poussez, pressez, chassez le drôle; maudissez-le comme nous : poursuivez-le à grands cris. Prenez garde qu'il n'échappe; il connaît les voies par lesquelles Eucrate s'est sauvé dans le son[4].

[1] Second ordre de l'État. Les Chevaliers le haïssaient à cause de sa basse naissance e de son élévation soudaine.

[2] Aucun comédien n'avait osé se charger du rôle de Cléon. Aristophane fut obligé de le jouer lui-même, et de se barbouiller le visage de lie, faute de masque pour représenter le personnage.

[3] Ville de l'île d'Eubée, dans la dépendance d'Athènes. Cette coupe est celle dans laquelle Démosthène buvait tout à l'heure.

[4] Cet Eucrate est le marchand de toiles dont il a été question, pag. 60. Il paraît qu'après s'être enrichi dans ce métier, il se mit à tenir des moulins. Le poëte fait sans doute allusion à quelque aventure qui avait forcé cet Eucrate à se cacher dans un tas de son.

CLÉON. Vieillards Héliastes[1], de la confrérie du triobole[2], vous que je nourris par mes dénonciations, justes ou non, venez à mon secours; ce sont des conspirateurs qui me battent.

LE CHOEUR. Tu l'as bien mérité, toi qui dévores les propriétés publiques avant le partage; toi qui tâtes les accusés[3], pour voir ceux qui pourraient faire résistance, comme on tâte une figue pour voir si elle est mûre : en vois-tu un d'humeur paisible et bonace, tu le fais venir de la Chersonèse[4], tu le saisis par le milieu du corps, tu lui prends le cou sous ton bras, puis le repoussant par l'épaule, tu finis par l'étrangler[5]. Parmi les citoyens, tu guettes ceux qui sont riches, simples comme des agneaux sans méchanceté, et qui fuient les procès.

CLÉON. Vous vous réunissez tous contre moi; et cependant, citoyens, c'est pour vous que je suis battu, parceque j'allais proposer d'ériger dans la ville un monument à votre bravoure.

LE CHOEUR. Comme il est hableur et souple à la fois! Voyez-le ramper auprès de nous comme auprès des vieillards, et nous tendre ses panneaux. Mais s'il réussit d'un côté, il échouera de l'autre; et, s'il se tourne par ici, il s'y cassera le cou.

CLÉON (*battu*). O Peuple! ô citoyens! des bêtes féroces m'arrachent les entrailles!

LE CHOEUR. Tu cries à ton tour, toi qui ne cesses de désoler la république!

LE CHARCUTIER (*qui s'est tenu à l'écart, reparaissant*). Moi, par mes cris, je l'aurai bientôt mis en déroute.

LE CHOEUR. Si tes cris surmontent les siens, nous te proclamerons vainqueur; et si tu le surpasses en impudence, la palme est à nous.

[1] Membres du tribunal Héliée, ainsi nommé d'une place d'Athènes, où la justice se rendait en plein air. Le radical du mot grec signifie *soleil;* les juges étaient au nombre de cinq cents.

[2] Allusion aux trois oboles que recevait chaque juge.

[3] Particulièrement les habitants des contrées sujettes d'Athènes.

[4] La Chersonèse de Thrace, tributaire d'Athènes, pays maltraité par Cléon. Là étaient Olynthe et Potidée, dont il est si souvent question dans les harangues de Démosthène.

[5] Ce sont là des métaphores prises de la lutte, exercice auquel les anciens se livraient habituellement, mais dont la pratique ne nous est pas assez connue, pour être sûr de rendre exactement tous les mots du texte. — Cela veut dire sans métaphore, que Cléon ruine les accusés par ses calomnies.

CLÉON. Je dénonce cet homme, et je soutiens qu'il transporte les jus de ses viandes sur les galères des Péloponésiens [1].

LE CHARCUTIER. Et moi, j'accuse celui-ci d'entrer au Prytanée le ventre vide, et d'en revenir le ventre plein [2].

DÉMOSTHÈNE. Il y a plus, il en rapporte du pain, de la viande, du poisson; chose défendue, et qui ne fut jamais permise à Périclès.

CLÉON. Dans un instant vous êtes des hommes morts.

LE CHARCUTIER. Je crierai trois fois plus fort que toi.

CLÉON. Les éclats de ma voix t'assommeront.

LE CHARCUTIER. Mes cris perçants te déchireront.

CLÉON. Je te dénoncerai quand tu seras général.

LE CHARCUTIER. Je t'éreinterai comme un chien.

CLÉON. Je rabattrai tes vanteries.

LE CHARCUTIER. Je déjouerai tes intrigues.

CLÉON. Ose me regarder en face.

LE CHARCUTIER. J'ai été comme toi élevé sur le marché.

CLÉON. Je te mets en pièces, si tu ouvres la bouche.

LE CHARCUTIER. Je te couvre de merde, si tu dis un mot.

CLÉON. J'avoue que je suis un voleur; en dis-tu autant de toi?

LE CHARCUTIER. Par Mercure! je me parjure, même quand on me prend sur le fait.

CLÉON. Tu te fais honneur du mérite d'autrui; je te dénoncerai aux prytanes [3], comme possédant des entrailles de victimes dont la dîme n'a pas été payée aux dieux.

LE CHOEUR. Infâme, scélérat, braillard, tout retentit de ton audace; le pays entier, l'assemblée, les bureaux de finances, les greffes, les tribunaux; tu remplis la ville entière de trouble et de confusion, tu assourdis Athènes de tes cris; de ton poste tu guettes les revenus publics, comme le pêcheur guette les thons.

CLÉON. Je sais où cette intrigue a été ressavetée [4] depuis longtemps.

LE CHARCUTIER. Si tu ne te connaissais pas en savetage, je ne me connaîtrais pas non plus en andouilles. C'est toi qui vendais aux

[1] Avec qui Athènes était alors en guerre. Il est plus d'une fois question, dans Aristophane, des denrées dont l'exportation était défendue. (Voy. *les Acharniens, les Grenouilles*.)

[2] Allusion à son ancienne pauvreté et à sa fortune subite.

[3] Les prytanes étaient cinquante membres du sénat, qui avaient la présidence et la surveillance des assemblées pour trente-cinq ou trente-six jours.

[4] Cléon emprunte une expression de son ancien métier. Littéralement « ressemelée. »

paysans du cuir d'un bœuf malade, dont tu avais taillé la peau de manière qu'elle parût plus épaisse : ils ne l'avaient pas porté un jour qu'il s'allongeait de deux palmes.

DÉMOSTHÈNE. Il m'a joué aussi le même tour, et m'a exposé à la risée de mes amis et des gens de mon bourg ; je n'étais pas encore à Pergase[1], que je nageais dans mes souliers.

LE CHOEUR. N'as-tu pas dès l'origine étalé ton impudence, arme unique des orateurs? C'est sur elle que tu te fies pour traire les riches étrangers. Cependant le fils d'Hippodamus verse des larmes à ta vue[2]. Mais enfin je puis me réjouir ; un homme a paru, bien supérieur à toi en perversité ; et, comme on peut déja en juger, il te surpassera en intrigue, en audace et en tours de passe-passe. (*Au charcutier.*) O toi, qui as été élevé à l'école d'où sont sortis les hommes d'aujourd'hui[3], montre-nous toute l'inutilité d'une éducation honnête.

LE CHARCUTIER. Apprenez donc quel est celui qui est devant vous.

CLÉON. Me laisseras-tu parler?

LE CHARCUTIER. Non certes : je suis aussi vaurien que toi.

LE CHOEUR. S'il ne cède pas à cette raison, ajoute que tes parents étaient aussi des vauriens.

CLÉON. Tu ne me laisseras pas parler?

LE CHARCUTIER. Non.

CLÉON. Si.

LE CHARCUTIER. Non, par Neptune! Mais discutons d'abord pour savoir qui parlera le premier.

CLÉON. Oh ! j'en crèverai.

LE CHARCUTIER. Non, je ne te laisserai pas.

LE CHOEUR. Laisse-le, au nom des dieux, laisse-le crever.

CLÉON. Mais qui te rend assez hardi pour disputer contre moi ?

LE CHARCUTIER. Mon talent dans l'art de parler et de faire des saucisses.

CLÉON. De parler ! Qu'une affaire se présente, tu sauras à merveille en faire un hachis, et l'assaisonner fort proprement. Mais je vois ce qui t'est arrivé ; c'est ce qui arrive à beaucoup d'autres. Tu auras gagné quelque petit procès contre un étranger[4] domicilié, à

[1] Bourg de l'Attique.

[2] Il fait peut-être allusion à quelque grande escroquerie de Cléon. Ce fils d'Hippodamus est le même qu'Archiptolémus, dont il est question plus bas, au v. 791.

[3] C'est-à-dire sur le marché, qu'on a appelé plus haut une école d'impudence.

[4] Les *métèques*, ou étrangers domiciliés, étaient tenus dans un état d'infériorité, vis-à-vis des citoyens *autochthones* : ils ne jouissaient pas des droits politiques, *ils*

force d'y avoir rêvé les nuits, d'en avoir rabâché tout seul dans les rues, d'avoir bu de l'eau, récité ta harangue, importuné tes amis, et tu te seras cru capable de parler. L'imbécile!

LE CHARCUTIER. Mais toi, quelle liqueur as-tu donc bue, pour réduire par ta seule loquacité la ville entière au silence?

CLÉON. Et l'on voudrait m'opposer un rival? à moi, qui, après avoir dévoré un plat de thon bien chaud, après avoir bu une coupe de vin pur, me moque de tous les généraux de Pylos!

LE CHARCUTIER. Moi, que j'avale un gras-double de bœuf et un ventre de truie, que je boive ensuite toute la sauce, sans m'essuyer, et je veux tordre le cou aux orateurs, et faire perdre la tête à Nicias.

LE CHOEUR. Tes propos me plaisent assez; une seule chose ne me convient pas dans ce plan, c'est que tu avales seul toute la sauce [1].

CLÉON. Mais toi, pour manger des loups de mer [2], tu n'affronterais pas les Milésiens.

LE CHARCUTIER. Que je mange un filet de bœuf, et je rachèterai nos mines [3].

CLÉON. Je m'élancerai sur le sénat, et j'y bouleverserai tout.

LE CHARCUTIER. Je te farcirai le derrière en guise d'andouille.

CLÉON. Je t'empoignerai par les fesses, pour te jeter à la porte, la tête la première.

LE CHOEUR. Par Neptune, il faudra donc que tu m'en fasses autant?

CLÉON. Comme je te serrerai dans des entraves de bois [4]!

LE CHARCUTIER. Je t'accuserai de lâcheté [5].

CLÉON. Je couvrirai des siéges avec ta peau.

LE CHARCUTIER. Je ferai de la tienne un sac de voleur.

CLÉON. Je t'étendrai par terre, fiché sur des pieux.

LE CHARCUTIER. Je te mettrai en hachis.

étaient soumis à un impôt particulier, et exposés à bien des vexations. (Voy. un *Mémoire* de Sainte-Croix, Acad. des Inscr., tom. 48.)

[1] Dans *Crispin rival de son maître*, comédie de Lesage : « Tu parles de disparaître « avec la dot, sans faire mention de moi : il y a quelque chose à corriger dans ce « plan-là. »

[2] Sorte de poisson fort estimé : il paraît que ceux des environs de Milet étaient des plus recherchés.

[3] Les mines les plus fameuses de l'Attique étaient les mines d'argent du Laurium. Elles étaient exploitées par des compagnies particulières, avec concession à perpétuité, moyennant une redevance.

[4] On en mettait aux pieds des criminels dans les prisons.

[5] Voy. *les Acharniens*, v. 1129, page 44.

CLÉON. Je t'arracherai les paupières.

LE CHARCUTIER. Je te crèverai le jabot.

DÉMOSTHÈNE. Par ma foi, enfonçons-lui une broche dans la bouche, comme font les cuisiniers; nous lui arracherons la langue, et nous regarderons à notre aise, par l'ouverture de son derrière, s'il a la lèpre[1].

LE CHOEUR. Il y a donc quelque chose de plus brûlant que le feu, de plus impudent que l'impudence même. Cette affaire n'était pas de peu d'importance. Presse-le, pousse-le, ne fais rien à demi; car tu le tiens. Dès qu'une fois il aura faibli, je connais l'homme, tu ne trouveras plus qu'un lâche.

LE CHARCUTIER. Tel il fut toute sa vie; et cependant on le crut brave, pour avoir récolté ce que d'autres avaient semé : il a enlevé les épis, et les a liés; maintenant il les sèche, et veut les vendre[2].

CLÉON. Je ne vous crains pas, tant que le sénat subsiste, et que le Peuple reste dans sa stupidité.

LE CHOEUR. Admire son effronterie; il ne change pas même de couleur.

CLÉON. Plutôt que de ne pas te haïr, j'aimerais mieux servir de couverture à Cratinus[3], et apprendre par cœur une tragédie de Morsimus[4].

LE CHOEUR. Toi qui vas quêter les présents en tous lieux et de toutes mains, comme l'abeille vole de fleur en fleur, puisses-tu rendre les morceaux aussi vite que tu les prends! Alors seulement je chanterai : « Buvez, buvez à la bonne fortune[5]. » Je crois que le fils de Julius, ce vieil avare, se réjouirait lui-même, et chanterait : Io Pæan! Io Bacchus!

CLÉON. Par Neptune! vous ne me vaincrez pas en impudence; ou puissé-je n'assister jamais aux sacrifices de Jupiter[6]!

[1] Opérations au moyen desquelles on s'assurait de la qualité des porcs qu'on égorgeait.

[2] Allusion, d'abord à la gloire de Démosthène, que Cléon s'était appropriée, puis aux captifs de Sphactérie, qu'il voulait rendre aux Lacédémoniens, moyennant rançon. Ils périrent de misère dans les prisons d'Athènes.

[3] Célèbre poëte comique. En plusieurs endroits, Aristophane l'accuse d'aimer le vin. (Voy. *la Paix*, v. 704.) L'ivrognerie lui avait fait, dit-on, contracter l'habitude de pisser au lit.

[4] Mauvais poëte. Aristophane l'attaque dans plusieurs pièces, ainsi que son frère Mélanthius, et son père Philoclès, tous deux également poëtes tragiques. (Voy. *les Grenouilles, la Paix, les Fêtes de Cérès, les Guêpes.*)

[5] Commencement d'une chanson de Simonide.

[6] Le texte ajoute Ἀγοραίου, c'est-à-dire dont la statue était sur la place publique.

LE CHARCUTIER. J'en jure par les nombreux coups de poing que j'ai reçus maintes fois dès mon enfance, et par les balafres dont je suis couvert, je l'emporterai sur toi ; ce ne sera pas en vain que j'aurai pris cet embonpoint à me nourrir de boulettes à la crasse [1].

CLÉON. Des boulettes, comme à un chien ! Et un misérable, qui a reçu la nourriture d'un chien, veut combattre un cynocéphale [2] ?

LE CHARCUTIER. Dès mon enfance, je jouais bien d'autres tours. J'attrapais les cuisiniers, et leur disais : « Regardez donc, bons « enfants ! ne voyez-vous pas ? voici le printemps, les hirondelles. » Eux de regarder, et pendant ce temps-là je dérobais de bons morceaux.

LE CHOEUR. O l'habile homme ! quelle sagesse précoce ! Tu faisais comme ceux qui mangent des orties [3], tu recueillais avant l'arrivée de l'hirondelle.

LE CHARCUTIER. Le plus souvent ils n'en voyaient rien : s'en apercevaient-ils, je cachais le morceau entre mes cuisses, et je niais en attestant les dieux ; ce qui fit dire à un orateur qui me vit faire ce tour : « Cet enfant ne peut manquer un jour de gouverner l'état. »

LE CHOEUR. Il a prédit juste : au reste, cela était évident, d'après ce qu'il voyait : tu niais hardiment le vol, pendant que la viande était serrée entre tes fesses [4].

CLÉON. Je réprimerai ton audace, ou plutôt la vôtre [5] ; je fondrai sur toi comme un vent impétueux, et je bouleverserai la terre et les mers.

LE CHARCUTIER. Moi, je ferai un paquet de mes boudins, et puis je m'abandonnerai au cours propice des ondes, en te laissant de longs regrets.

DÉMOSTHÈNE. Moi, je veillerai sur la sentine, pour prévenir les voies d'eau.

CLÉON. Par Cérès ! tu n'auras pas volé impunément tant de talents aux Athéniens !

LE CHOEUR. Prends garde, replie un peu la voile ; car voilà un vent qui souffle la calomnie.

CLÉON. Je sais positivement que tu as tiré dix talents de Potidée.

LE CHARCUTIER. Eh bien ! veux-tu en prendre un et te taire ?

[1] On se servait de pain, en guise de serviettes, pour s'essuyer les mains.

[2] Espèce de singe. Le mot grec signifie : qui a une tête de chien, c'est-à-dire un impudent.

[3] On les cueillait à l'approche du printemps.

[4] *Hic obscœnus est jocus.*

[5] Ceci s'adresse à Démosthène et à Nicias.

LE CHOEUR. Il le prendrait volontiers. Lâche les câbles.

LE CHARCUTIER. Le vent souffle moins fort.

CLÉON. Je t'intenterai quatre procès criminels de cent talents chaque[1].

LE CHARCUTIER. Et à toi, vingt pour cause de désertion, et plus de mille pour vol.

CLÉON. Tu m'as l'air d'être issu de quelqu'un de ceux qui profanèrent le temple de la déesse[2].

LE CHARCUTIER. Je pense donc que ton aïeul fut un des satellites...

CLÉON. De qui? parle.

LE CHARCUTIER. De Byrsina, épouse d'Hippias[3].

CLÉON. Tu es un imposteur.

LE CHARCUTIER. Tu es un fourbe.

LE CHOEUR. Frappe fort.

CLÉON. Aïe! aïe! les conspirateurs m'assomment.

LE CHOEUR. Frappe encore plus fort; tape sur le ventre, à coups de tripes et de boyaux, et châtie-le vigoureusement. O admirable corpulence, cœur incomparable, tu es apparu au milieu de nous, pour notre salut et celui de l'État! Avec quelle habileté tu as su prendre l'avantage sur lui! jamais nos éloges ne sauraient égaler notre joie.

CLÉON. Par Cérès! je n'ignorais pas que l'on fabriquait ces intrigues; j'avais les yeux ouverts sur la charpente de ces machinations.

LE CHOEUR. Oh! oh! (*Au charcutier.*) Et toi, n'emprunteras-tu pas quelques termes du métier de charron[4]?

LE CHARCUTIER. Je connais fort bien ses menées dans Argos. Sous prétexte de nous concilier les Argiens, il a des conférences secrètes avec les Lacédémoniens. Je sais le but de toutes ces menées; tout cela se forge au sujet des captifs.

LE CHOEUR. Bien, bien, donne-lui du forgeron pour du charpentier.

LE CHARCUTIER. Tu as même là-bas[5] des partisans: cependant tu

[1] L'accusateur devait déterminer l'amende à laquelle il estimait le délit.

[2] Allusion à un ancien sacrilége commis dans le temple de Minerve.

[3] Elle se nommait Myrrhine. Le poëte a changé son nom de manière à faire allusion au premier métier de Cléon. *Byrsa*, cuir. Le tyran Hippias, fils et successeur de Pisistrate. (Voy. plus haut, pag. 57.)

[4] Le poëte critique les métaphores triviales dont les orateurs se servaient pour plaire à la multitude.

[5] Peut-être cela s'adressait-il au parterre.

me comblerais d'or et d'argent, mes amis viendraient me conjurer, je n'en dirai pas moins la vérité aux Athéniens.

CLÉON. J'irai de ce pas au sénat ; je dénoncerai vos complots, vos assemblées nocturnes, vos intelligences avec les Mèdes et le grand roi, et tout ce que vous manipulez[1] avec les Béotiens.

LE CHARCUTIER. Quel est donc le prix du fromage en Béotie ?

CLÉON. Par Hercule ! je te tannerai comme un cuir.

LE CHOEUR. Allons, c'est maintenant qu'il faut montrer de la présence d'esprit et de la résolution, toi qui, autrefois, cachais si bien la viande volée entre tes fesses, comme tu l'avoues toi-même. Il faut courir vite au sénat ; car il va s'y précipiter, et nous calomnier en criant de toutes ses forces.

LE CHARCUTIER. J'y cours ; je veux seulement déposer ici ces tripes et ce couteau.

LE CHOEUR. Prends seulement cette graisse, et frotte-t'en le cou, afin que la calomnie n'ait pas de prise[2].

LE CHARCUTIER. Tu as raison, on en use ainsi dans la lutte.

LE CHOEUR. Prends aussi cet ail, et avales-en[3].

LE CHARCUTIER. Pourquoi ?

LE CHOEUR. Pour avoir plus de forces dans le combat. Allons, vite.

LE CHARCUTIER. C'est bon.

LE CHOEUR. Songe bien à le mordre, à le terrasser, à lui arracher la crête[4] ; ne reviens pas sans lui avoir enlevé les barbes[5]. Va donc avec joie : puisses-tu réussir selon mes vœux, et que Jupiter te protége ! Remporte la victoire, et reviens vers nous chargé de couronnes !

(Le charcutier s'en va ; le chœur reste seul, et se tourne vers le public pour commencer la parabase.)

Vous, spectateurs, dont l'esprit est orné de tous les dons des Muses, prêtez attention à nos anapestes[6]. Si quelqu'un des vieux poëtes comiques nous eût demandé de jouer sa pièce et de monter sur le théâtre, il ne l'eût pas aisément obtenu. Mais l'auteur de

[1] Il se sert d'un terme usité dans la fromagerie ; ce qui amène la question d'Agoracrite.

[2] Plaisanterie tirée de l'usage qu'avaient les athlètes de s'oindre le corps, pour le rendre plus difficile à saisir leurs adversaires.

[3] Voy. *les Acharniens*, p. 14.

[4] Allusion aux combats de coqs.

[5] Cette chair rouge qui pend aux coqs au-dessous du bec.

[6] Mètre usité dans les parabases. (Voy. la note des *Acharniens*.)

celle-ci mérite notre faveur ; car il partage nos haines, il ose dire ce qui lui paraît juste, et il affronte courageusement l'orage et la tempête. Plusieurs d'entre vous, nous a-t-il dit, sont venus lui témoigner leur étonnement et leurs regrets de ce qu'il était resté si longtemps sans demander qu'on lui donnât un chœur [1]; il nous a chargés de vous en exposer le motif. S'il a différé, ne croyez pas que ce soit déraison ; les difficultés de l'art l'ont seules retenu : il sait que la muse comique n'accorde ses faveurs qu'à un petit nombre de ceux qui la courtisent. D'ailleurs il connaît votre humeur volage, et votre promptitude à délaisser les anciens poëtes, sitôt que la vieillesse les approche. Il n'ignore pas ce qui arriva à Magnès, lorsque ses cheveux commencèrent à blanchir : ni les nombreuses victoires qu'il avait remportées sur ses rivaux, ni l'emploi qu'il fit de tous les tons, ni ses Joueuses de luth, ni ses Oiseaux, ni ses Lydiens, ni ses Moucherons, ni ses Grenouilles [2], ne purent le préserver de votre inconstance ; jeune, on l'avait applaudi ; mais à la fin, dans sa vieillesse, il vit ses pièces tomber, il avait perdu le don de vous faire rire. L'auteur se rappelle encore la gloire de Cratinus : c'était un torrent débordé à travers les plaines, qui entraînait dans son cours chênes et platanes ; il anéantissait tous ses rivaux : on ne pouvait chanter dans les festins [3] autre chose que : « Doro aux souliers de figuier [4], » ou : « Auteurs d'hymnes élé« gants [5], tant sa renommée était florissante ! Aujourd'hui vous le voyez sans compassion radoter avec sa lyre sans cheville, sans cordes, sans harmonie : on le voit, dans sa vieillesse, errer comme Connas [6], le front ceint d'une couronne flétrie, et mourir de soif, lui qui eût mérité, par ses anciens triomphes, de boire [7] dans le Pry-

[1] C'est-à-dire une représentation. Les citoyens riches devaient remplir à leur tour la charge de chorèges, c'est-à-dire fournir un chœur. On sait que le chœur fut la forme primitive des représentations dramatiques. *Les Chevaliers* étaient le premier ouvrage qu'Aristophane eût donné sous son nom : il avait fait paraître les précédents sous des noms empruntés.

[2] Le poëte rappelle ici plusieurs pièces de Magnès.

[3] Ceci indique que, dans les festins, on faisait chanter les morceaux des chœurs qui avaient eu le plus de succès au théâtre. (Voy. aussi *les Nuées*, v. 1367.)

[4] Vers de Cratinus : il y a dans ces mots une allusion aux délateurs et aux présents qu'ils extorquaient.

[5] Ce passage appartenait, dit-on, à la comédie des *Euménides* de Cratinus.

[6] Musicien qui vivait dans la misère, quoiqu'il eût remporté le prix aux jeux olympiques. (Voy. *les Guêpes*.)

[7] Cratinus aimait le vin. (Voy. Horace, *Ep.* I, 19.)

Prisco si credis, Mæcenas docte, Cratino,
Nulla placere diu, nec vivere carmina possunt,

tanée; et au lieu de radoter, de paraître au théâtre, parfumé d'essences et assis auprès de la statue de Bacchus[1]. Et Cratès[2], que d'orages, que de sifflets n'eut-il pas à essuyer ! Il savait vous repaître à peu de frais, et vous servir d'une main délicate les pensées les plus ingénieuses : lui seul toutefois il a pu se soutenir, dans une alternative de chutes et de succès.

Telles sont les craintes qui ont retenu notre poëte : il répète souvent qu'il faut être rameur avant de tenir le gouvernail, avoir gardé la proue et observé les vents avant de conduire soi-même le navire. Sachez-lui donc gré de cette réserve, qui l'a empêché de vous débiter des niaiseries : faites éclater pour lui vos applaudissements ; que les joyeuses acclamations des fêtes lénéennes[3] escortent son navire, afin que le poëte s'en aille heureux de son succès, et le front rayonnant de joie.

Neptune équestre, qui te plais aux hennissements des coursiers et au retentissement de leurs pieds d'airain, toi qui aimes à voir les navires rapides fendre l'onde de leur proue azurée, ou une troupe ardente de jeunes gens lancer à l'envi leurs chars dans la carrière, passion qui leur coûte si cher : viens assister à nos chœurs, dieu au trident d'or, roi des dauphins, fils de Saturne, toi qu'on adore à Sunium[4] et à Géreste[5]; ô divinité amie de Phormion[6], et en ce moment la plus chère de toutes aux Athéniens.

Gloire à nos pères ! Ils furent dignes de leur patrie, et des honneurs du péplus[7] : toujours vainqueurs, sur terre et sur mer,

Quæ scribuntur aquæ potoribus...
Vina fere dulces oluerunt mane Camenæ.

On rapporte qu'un an après la représentation des *Chevaliers*, Cratinus, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, prouva que son génie ne l'avait pas encore abandonné. Il donna une comédie intitulée *la Bouteille*, qui remporta le prix (première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade).

[1] Il y avait au théâtre des places de distinction.

[2] Poëte comique du même temps : Suidas lui attribue quatre-vingt-dix comédies. Le Scholiaste dit qu'il fut acteur, et qu'il joua les premiers rôles dans les pièces de Cratinus.

[3] Époque où cette pièce fut jouée. Ces fêtes étaient instituées pour célébrer l'invention des pressoirs.

[4] Promontoire à la pointe méridionale de l'Attique. Il y avait là un temple de Neptune, et un autre consacré à Minerve.

[5] Promontoire de l'Eubée.

[6] Général athénien, célèbre par des victoires navales. Il avait défait récemment une flotte péloponésienne. (Voy. Thucydide, l. I.)

[7] Voile que l'on consacrait à Minerve dans la fête des Panathénées, et sur lequel on représentait les actions ou les noms des citoyens qui avaient bien mérité de la patrie.

ils couvrirent de gloire la ville d'Athènes. Jamais aucun d'eux, à la vue des ennemis, n'en demanda le nombre ; leur courage était toujours prêt. Un d'eux venait-il à tomber en combattant, il secouait sa poussière, il niait sa chute, et revenait à la charge : jamais un général de ce temps-là n'aurait demandé à Cléénète [1] d'être nourri aux frais de l'État : aujourd'hui ils refusent de combattre, s'ils n'obtiennent la nourriture et les honneurs de la préséance [2]. Pour nous, nous défendrons toujours gratuitement la patrie et nos dieux ; et nous ne demanderons rien qu'une seule faveur : si la paix vient enfin mettre un terme à nos fatigues, qu'il nous soit permis de laisser croître notre chevelure [3], et d'avoir soin de notre peau [4].

Déesse tutélaire d'Athènes ! ô Pallas, qui règnes sur le pays le plus religieux, le plus puissant, le plus fécond en guerriers et en poëtes, viens et amène avec toi notre compagne fidèle, la Victoire, cette déesse amie qui combat dans nos rangs. Montre-toi à nous : aujourd'hui, plus que jamais, il faut absolument que tu nous donnes la victoire.

Reconnaissons aussi les services de nos coursiers [5] ; ils sont dignes de nos éloges : ils nous ont souvent bien secondés dans nos incursions et dans les combats. Mais laissons ce qu'ils firent sur terre ; jamais ils ne furent plus admirables que lorsqu'ils s'élancèrent vaillamment dans les navires, munis de tasses militaires, d'ail et d'oignons : saisissant la rame, comme nous autres hommes, ils s'écriaient : « Hippapai ! qui prendra la rame ? allons, plus d'ardeur. Que faisons-nous ? ne rameras-tu pas, Samphoras [6] ? » Ils firent une descente à Corinthe [7] : les plus jeunes s'y creusèrent des lits avec leurs pieds, et allèrent chercher des couvertures : au lieu des pâturages de Médie, ils se repaissaient des crabes qui sortaient de l'eau ; ils les cherchaient même au fond de la mer. Aussi

[1] Auteur d'une loi qui restreignait le droit d'être nourri au Prytanée, et le supprimait aux généraux. Thucydide dit que ce Cléénète était père de Cléon.

[2] Parmi les distinctions qu'on accordait alors étaient les places d'honneur réservées au théâtre et dans les autres lieux publics.

[3] Les chevaliers laissaient croître leur chevelure. (Voy. *les Nuées*, v. 14.)

[4] Mot à mot : « De nous brosser la peau avec la strigile ; » espèce de brosse pour se frotter dans le bain, ou après les exercices du gymnase.

[5] Le chœur donne à ses coursiers les éloges qu'il ne veut pas se donner lui-même.

[6] Nom de cheval.

[7] Après l'affaire de Pylos, dont il est plus d'une fois question dans cette comédie, les Athéniens envoyèrent une expédition contre les Corinthiens. (Voy. Thucyd., l. IV.)

Théorus fait-il dire à un crabe de Corinthe[1] : « O Neptune ! n'est-« il pas déplorable que je ne puisse ni au fond des abîmes, ni sur « terre, ni dans la mer, échapper aux Chevaliers ? »

O le plus chéri et le plus vaillant des hommes ! que ton absence nous a donné d'inquiétudes ! Mais, puisque nous te revoyons sain et sauf, raconte-nous comment l'affaire s'est passée.

LE CHARCUTIER. Qu'aurais-je à vous dire, sinon que j'ai été vainqueur au sénat ?

LE CHOEUR. Ah ! c'est maintenant qu'il faut pousser des cris de joie. Tu parles bien, mais tu agis bien mieux encore ; raconte-moi tout en détail ; car je ferais volontiers une longue route pour entendre ce récit. Parle donc avec confiance ; nous nous réjouissons tous de tes succès.

LE CHARCUTIER. L'affaire vaut la peine d'être racontée. J'ai suivi notre homme de près : à peine entré dans le sénat, il fit éclater sa voix tonnante, il se déchaîna contre les Chevaliers, entassant contre eux des montagnes, et les appelant conspirateurs. Le sénat entier se laissait persuader pas ses paroles, la calomnie prenait racine dans les esprits, et croissait à vue d'œil ; et déjà je voyais des sourcils froncés et des regards sévères. Quand je m'aperçus que ces propos faisaient impression et abusaient le sénat : « Je vous « invoque, m'écriai-je, dieux de la bassesse et de l'imposture, de « la sottise et de la ruse, et toi, marché où fut élevée mon enfance ! « donnez-moi de l'audace, une langue agile, et une voix impu-« dente ! » Au milieu de ces pensées, un jeune débauché péta à ma droite, et je me prosternai avec adoration ; puis, poussant la barrière avec mon derrière, je la fis sauter, et m'écriai en ouvrant une bouche énorme : « Sénateurs ! j'apporte de fameuses nouvelles, « et c'est à vous d'abord que je veux en faire part : depuis que la « guerre a éclaté, je ne vis jamais les anchois à si bon marché. » A l'instant, la sérénité brille sur tous les visages, et puis on me couronne pour ma bonne nouvelle. Je leur enseignai en peu de mots

[1] Il y a dans tout cela des allusions obscures pour nous. L'inimitié des Chevaliers poursuivait un certain Carcinus, dont le nom en grec signifie *crabe*. Il revient sur Théorus dans *les Nuées*, dans *les Guêpes*, etc. Il en parle comme d'un débauché, d'un flatteur. (Voy. aussi *les Acharniens*, pag. 12, où Théorus revient d'une ambassade auprès du roi de Thrace.)

un secret pour avoir une grande quantité d'anchois au prix d'une obole, c'était d'accaparer tous les plats chez les fabricants. Eux aussitôt d'applaudir, tous me regardent la bouche béante. Le Paphlagonien s'en aperçoit; et, connaissant le langage fait pour plaire au sénat, il ouvrit un avis : « Sénateurs, dit-il, puisque tel « est notre bonheur, je propose, en réjouissance de cette heureuse « nouvelle, d'immoler cent bœufs à Minerve. » Le sénat l'écoutait de nouveau avec faveur. Moi, ne voulant pas être en reste [1], j'enchéris jusqu'à deux cents bœufs; et je proposai en outre de sacrifier mille chèvres à Diane, si les sardines se vendaient demain une obole le cent. Tous les yeux se reportèrent aussitôt sur moi. Le Paphlagonien, étourdi du coup, commence à battre la campagne; alors les prytanes et les archers l'entraînent. En même temps des groupes se forment, et l'on se met à parler des anchois. Cependant il demandait en grâce un instant de délai : « Écoutez au moins ce « que va dire l'envoyé de Lacédémone; il vient pour traiter de la « paix. » Tous alors s'écrièrent d'une seule voix : « Il s'agit bien « de traités maintenant! Imbécile! c'est qu'ils savent que les an- « chois sont chez nous à bon marché. Non, point de traités; que « la guerre continue! » Là-dessus, les prytanes ont levé la séance, et chacun de sauter par-dessus les barrières. Moi, je courus acheter toute la coriandre et les poireaux qui se trouvaient au marché; ensuite j'en distribuai à ceux qui en avaient besoin pour assaisonner leurs anchois, je donnai tout gratis. Chacun m'a comblé d'éloges et de caresses : ainsi me voilà maître du sénat entier, pour une obole de coriandre.

LE CHOEUR. Tu as agi en homme protégé de la fortune. Le fourbe a trouvé un rival plus fécond que lui-même en fourberies, en ruses et en flagorneries. Fais en sorte de terminer heureusement le combat; tu sais que tu peux compter toujours sur notre appui et notre amitié.

LE CHARCUTIER. Voici le Paphlagonien qui s'avance, poussant devant lui les vagues en tumulte et avec fracas, comme pour m'engloutir. Oh! oh! son audace m'épouvante!

CLÉON. Que je périsse misérablement, si je ne t'écrase enfin, pour peu qu'il me reste encore de mon ancienne fourberie!

[1] Littéralement : « Me voyant battu par de la bouse de vache. »

LE CHARCUTIER. J'aime tes menaces, je ris de ta jactance, je te fais la nique, et je me moque de toi [1].

CLÉON. Par Cérès ! que je meure, si je ne te dévore !

LE CHARCUTIER. Si tu ne me dévores? Et moi si je ne t'avale, et si je ne crève moi-même après t'avoir avalé !

CLÉON. Je te tuerai, j'en jure par la préséance [2] que m'a value l'affaire de Pylos !

LE CHARCUTIER. Ta préséance ? Que j'aurai de joie à te voir descendre de ta préséance aux dernières places du théâtre !

CLÉON. J'en jure par le ciel, je te mettrai à la torture.

LE CHARCUTIER. Comme tu es colère ! Voyons, que te donnerai-je à manger ? qu'est-ce qui serait le plus de ton goût ? Une bourse ?

CLÉON. Je t'arracherai les boyaux avec les ongles.

LE CHARCUTIER. Je te rognerai les vivres du Prytanée.

CLÉON. Je te traînerai devant le Peuple, pour avoir justice de toi.

LE CHARCUTIER. Moi aussi, je t'y traînerai, et je te dénoncerai encore plus fort.

CLÉON. Mais, misérable, il ne te croit pas : moi, je me moque de lui autant que je veux.

LE CHARCUTIER Tu te crois donc bien sûr que le Peuple est à toi ?

CLÉON. C'est que je sais de quels plats il faut le nourrir.

LE CHARCUTIER. Oui, tu fais comme les nourrices ; tu mâches les morceaux, tu en avales les trois quarts, et tu lui donnes le reste.

CLÉON. Je puis par mon adresse étendre ou resserrer le Peuple à mon gré [3].

LE CHARCUTIER, Mon derrière en fait autant.

CLÉON. L'ami, ne crois pas te jouer de moi comme dans le sénat. Allons devant le Peuple.

LE CHARCUTIER. Pourquoi pas ? Allons, marche ; point de retard.

CLÉON. O Peuple ! ô mon père ! sors, je t'en prie !

LE CHARCUTIER. Viens, je t'en conjure, mon cher petit Peuple ; viens voir comme on me traite indignement.

PEUPLE. Quels sont ces braillards ? Vite, décampez d'ici. Vous

[1] Littéralement : « Je danse *le mothon* (danse obscène), et j'imite le chant du coq. »
[2] Voyez plus haut, page 74, note 2.
[3] C'est-à-dire lui donner beaucoup, ou le contenter de peu.

avez fait tomber le rameau d'olivier qui était à ma porte[1]. Ah! Paphlagonien, qui est-ce qui te fait du mal?

CLÉON. C'est à cause de toi que cet homme et ces jeunes gens me battent.

PEUPLE. Pourquoi?

CLÉON. Parceque je t'aime, ô Peuple! et que je suis passionné pour toi.

PEUPLE, *au charcutier*. Et toi, qui donc es-tu?

LE CHARCUTIER. Je suis son rival. Depuis longtemps je t'aime, et je veux t'être utile, ainsi que beaucoup d'autres gens de bien; mais celui-là nous en empêche. Tu ressembles aux jeunes gens entourés d'amants; tu repousses les gens de bien, et tu te livres à des marchands de lanternes[2], ou à des tailleurs, à des cordonniers, à des corroyeurs.

CLÉON. N'ai-je pas rendu service au Peuple?

LE CHARCUTIER. En quoi? dis-moi.

CLÉON. En quoi? Je suis allé à Pylos, où j'ai supplanté les généraux, et j'ai emmené les Lacédémoniens captifs.

LE CHARCUTIER. Et moi, en me promenant, j'ai escamoté dans une boutique la marmite qu'un autre faisait bouillir.

CLÉON. Cher Peuple, convoque au plus tôt une assemblée, afin de reconnaître lequel de nous deux t'est le plus attaché, et mérite ton amour.

LE CHARCUTIER. Oui, oui, décide entre nous, pourvu que ce ne soit pas au Pnyx[3].

PEUPLE. Je ne saurais siéger ailleurs: ainsi on se rendra au Pnyx, comme de coutume.

LE CHARCUTIER. Ah! malheureux! je suis perdu! Chez lui, ce vieillard est le plus raisonnable des hommes; une fois assis sur ces bancs de pierre, il devient aussi sot que celui qui attache des figues quand la queue lui reste à la main[4].

LE CHOEUR. Il te faut maintenant[5] déployer toutes tes voiles[6]; il

[1] C'était un usage religieux d'attacher des branches d'arbre aux portes des maisons.

[2] Hyperbolus. (Voy. *les Nuées* et *la Paix*.)

[3] Lieu de l'assemblée du Peuple.

[4] Pour faire sécher les figues on les exposait au soleil, en les suspendant par la queue.

[5] Il y avait sans doute ici un changement de scène, et l'on devait voir la représentation du *Pnyx*.

[6] Littéralement: « Lâcher tous les cordages, » pour « mettre tout en œuvre. » Façon

faut t'armer de présence d'esprit, et d'arguments captieux pour le vaincre. Il est retors et fertile en expédients, pour se tirer des pas les plus difficiles ; c'est pourquoi, rassemble toutes tes forces pour fondre sur ton adversaire. Sois sur tes gardes, et avant qu'il ne t'aborde, prépare tes grappins, et pousse ta barque contre lui.

CLÉON. Minerve, protectrice de cette ville, entends mes vœux : si je suis connu pour celui qui aime le mieux le peuple athénien, après Lysiclès, Cynna et Salabaccha [1], fais que je sois toujours, comme aujourd'hui, nourri au Prytanée sans rien faire. Si, au contraire, je te hais, si je ne combats pas, même seul, pour ta défense, puissé-je périr, être scié vif, et ma peau découpée en lanières !

LE CHARCUTIER. Et moi, cher Peuple, si je ne t'aime et ne te chéris, que je sois plutôt cuit et mis en hachis ; et si tu n'ajoutes foi à mes paroles, que je sois râpé avec du fromage dans un *pudding*, et traîné avec un croc au Céramique [2] !

CLÉON. O Peuple ! peut-il y avoir un citoyen qui t'aime plus que moi ? Tant que je t'ai dirigé, j'ai accru ton trésor, extorquant aux uns, vexant, sollicitant les autres, sans jamais tenir compte des particuliers ; le tout pour obtenir tes bonnes grâces.

LE CHARCUTIER. O Peuple ! il n'y a rien là de bien merveilleux : j'en ferai tout autant ; je te servirai des pains que je volerai aux autres. Mais je veux te prouver que l'amour et l'affection qu'il a pour toi se réduisent à se chauffer à tes dépens. Par exemple, toi qui défendis vaillamment la patrie contre les Mèdes à Marathon, et dont la victoire nous a valu tant d'exploits enfantés par notre langue, il te laisse durement assis sur la pierre ; il n'a pas les mêmes attentions que moi, qui t'apporte ce coussin que j'ai cousu moi-même. Allons, lève-toi, et repose plus mollement ces membres qui ont tant fatigué à Salamine [3].

PEUPLE. Qui es-tu, mon ami ? Ne serais-tu pas de la race d'Harmodius ? Voilà une attention tout à fait aimable et populaire.

de parler tirée de la navigation. Pour déployer les voiles, on lâchait tous les cordages. (Voy. Euripide, *Médée*. v. 278 ; *Troyennes*, v. 94 ; Lucien, *Alexandre* ou *le faux Prophète*, vers la fin.)

[1] Il a été question de Lysiclès, page 60 ; les autres étaient deux courtisanes. On voit que la comparaison qu'il fait de lui-même à ces personnages ne rehausse pas beaucoup son patriotisme.

[2] Lieu de sépulture pour les guerriers. Il y a un mot de plus dans le texte : τῶν ὀρχιπέδων, *per i testicoli*.

[3] *Nates eorum qui remum agebant.*

CLÉON. Ce sont là de bien petits soins pour témoigner ton affection.

LE CHARCUTIER. Tu l'as souvent pris avec un appât bien plus chétif encore.

CLÉON. Je gage ma tête que le Peuple n'eut jamais de défenseur plus dévoué, ni de meilleur ami que moi.

LE CHARCUTIER. Tu l'aimes, et tu le vois sans pitié habiter, depuis huit mois, dans des tonneaux [1], dans des antres, dans de misérables tourelles où tu l'enfermes et le laisses enfumer. Archeptolémus [2] apportait la paix, tu l'as rejetée; tu chasses à coups de pied dans le derrière les ambassadeurs qui proposent une trêve.

CLÉON. C'est pour le rendre maître de toute la Grèce; car il est dit dans les oracles, que s'il a de la patience, il recevra un jour en Arcadie cinq oboles pour rendre la justice. Quant à moi, je ne cesserai de le nourrir et de le servir, et tous les moyens me seront bons pour lui faire payer les trois oboles [3].

LE CHARCUTIER. Non; ton dessein n'est pas de le rendre maître de l'Arcadie, mais bien de piller et de rançonner plus à ton aise les villes tributaires. Tu veux qu'à travers le tourbillon de la guerre, le Peuple ne s'aperçoive pas de tes friponneries, et que la nécessité, le besoin, l'attente de son salaire, le réduisent à n'espérer qu'en toi. Si jamais, de retour dans ses champs, il goûte les douceurs de la paix, s'il ranime ses forces en mangeant du blé nouveau, et en se nourrissant d'olives, il connaîtra quels biens tu lui ravissais pour ta solde misérable; alors il viendra, plein de fureur et de rage, invoquer un jugement contre toi. Tu le sais bien; aussi tu le retiens dans l'illusion, et le berces de tes rêveries.

CLÉON. N'est-ce pas une chose inouïe, que tu parles ainsi de moi, et que tu calomnies, devant les Athéniens et le Peuple, celui qui, j'en jure par Cérès, a rendu à l'État de plus grands services que Thémistocle.

LE CHARCUTIER. Ville d'Argos, tu l'entends [4]! Toi, l'égal de Thé-

[1] Au moment où la guerre éclata, les habitants des campagnes et des bourgs de l'Attique s'étaient réfugiés à Athènes, et logeaient en foule dans de misérables huttes. Cela dura longtemps, et fut une des causes de la peste. (Voy. Thucydide, livre II.)

[2] Thucydide, IV, 17-22, parle de cette ambassade des Lacédémoniens, antérieure à la prise de Pylos, et que Cléon rendit infructueuse. Quant à Archeptolémus, qu'on a pris pour un Lacédémonien, chef de cette ambassade, il y a lieu de croire que c'était un Athénien, et le fils d'Hippodamus dont il a été question plus haut, v. 327. Ce fut lui qui introduisit les envoyés de Lacédémone.

[3] C'était le salaire des juges.

[4] Vers d'Euripide.

mistocle ! Notre ville était opulente, il la fit regorger de richesses ; aux biens qui entretenaient l'abondance sur notre table, il joignait le Pirée ; et, sans nous rien retrancher, il nous procura de nouveaux poissons. Toi, rival de Thémistocle ! tu as tout fait pour rétrécir notre ville ; tu l'as murée, et tu nous débites les oracles. Lui, il est envoyé en exil ; toi, tu vis délicatement [1] au sein du Prytanée.

CLÉON. N'est-il pas dur, ô Peuple, que mon amour pour toi m'attire de tels reproches ?

PEUPLE. Tais-toi ; trêve à tes injures : il y a assez longtemps que je suis ta dupe.

LE CHARCUTIER. C'est un scélérat, ô mon cher petit Peuple ! il a fait bien du mal, tant qu'a duré ton aveuglement ; il se faisait grassement payer pour étouffer les procès des concussionnaires, et il vidait à deux mains les trésors de l'État.

CLÉON. Ne te réjouis pas tant, je te convaincrai de vols pour trente mille drachmes.

LE CHARCUTIER. A quoi bon faire tant de bruit et crier si fort, ô le plus pervers des hommes ? Par Cérès, que je meure, si je ne prouve que tu as reçu plus de quarante mines dans l'affaire de Mitylène [2].

LE CHOEUR. O bienfaiteur des humains [3], je te félicite de ton éloquence. Continue ainsi, et tu deviendras le premier des Grecs ; seul tu gouverneras la république et tu commanderas aux alliés ; le trident en main, tu sèmeras partout le trouble et la confusion, et tu recueilleras des richesses immenses. Mais ne lâche pas ton adversaire, puisqu'il t'a donné prise sur lui ; tu n'auras pas de peine à le vaincre, avec de tels poumons.

CLÉON. Non, braves gens, les choses n'en sont pas encore là. J'ai à citer en ma faveur une action assez éclatante pour fermer la bouche à tous mes ennemis, tant qu'il restera quelque trace des boucliers pris à Pylos [4].

[1] Littéralement : « Tu manges les gâteaux d'Achille, » locution usitée pour signifier une nourriture délicate.

[2] Voyez sur cette affaire Thucydide, livre III. Les Athéniens, qui exerçaient la souveraineté sur Mytilènè, avaient condamné à mort tous les habitants : les plus coupables furent exécutés à Athènes ; mais ce décret rigoureux fut bientôt révoqué. Aristophane accuse ici Cléon de s'être laissé corrompre pour appuyer la révocation. La nature de ce reproche doit rendre notre opinion plus réservée sur les autres torts imputés à Cléon par le poëte.

[3] Parodie d'un vers du *Prométhée* d'Eschyle.

[4] Les boucliers enlevés aux ennemis étaient suspendus dans les temples, et consacrés aux dieux. Mais l'usage était alors de les mettre hors d'état de servir.

LE CHARCUTIER. Je m'arrête à ce mot; ces boucliers me donnent a sez d'avantage. Si tu aimes le Peuple, tu n'aurais pas dû, par prévoyance, les laisser suspendre dans le temple avec leurs brassières. O Peuple, c'est un moyen de rendre ta vengeance impossible, si jamais tu voulais le punir. Tu vois ces bataillons de jeunes corroyeurs qui l'entourent; près d'eux se tiennent des marchands de miel et de fromage; ils ont formé entre eux une ligue; en sorte que si, dans ta colère, tu viens à le menacer de l'ostracisme, ils enlèveront de nuit ces boucliers, et courront s'emparer des magasins de blé.

PEUPLE. Comment! les brassières sont après! Scélérat, combien de temps j'ai été la dupe de tes artifices!

CLÉON. Mon bon ami! ne sois pas si crédule; ne t'imagine pas trouver jamais un meilleur ami que moi : seul, j'ai étouffé les conspirations; il ne se trame pas un complot dans la ville, que je ne sonne aussitôt l'alarme,

LE CHARCUTIER. Tu fais comme les pêcheurs d'anguilles : quand l'eau est calme, ils ne prennent rien; mais quand ils ont agité la vase, la pêche est bonne. De même, tu gagnes quand tu as mis le trouble dans la république. Mais dis-moi une seule chose : toi qui vends tant de cuirs, lui as-tu jamais donné, avec tout ton amour, une semelle pour lui faire des souliers?

PEUPLE. Non, en vérité.

LE CHARCUTIER. Tu connais l'homme, maintenant. Moi, j'ai acheté pour toi cette paire de souliers, et je t'en fais présent.

PEUPLE. Selon mon opinion, nul citoyen n'a mieux mérité du Peuple que toi; nul autre n'a montré plus de zèle pour la république, et d'attention pour nos pieds.

CLÉON. N'est-il pas inouï qu'une paire de souliers puisse te faire oublier tous mes services? C'est moi qui ai mis un terme à certain genre de débauche, en privant Gryttus des droits de citoyen.

LE CHARCUTIER. N'est-il pas étrange que tu inspectes les derrières, et que tu mettes un terme à la débauche? Au surplus, tu ne la réprimais que par envie, de peur qu'elle ne formât des orateurs[1]; mais tu vois ce vieillard sans tunique, et jamais tu ne lui as donné pour l'hiver un vêtement à manches : tiens, Peuple, je te donne celui-ci.

PEUPLE. Voilà un chose à laquelle Thémistocle n'a jamais pensé.

[1] Aristophane accuse souvent les orateurs de mauvaises mœurs.

Certes, le Pirée est une belle chose; mais l'idée n'en est pas plus belle que l'idée de cette tunique.

CLÉON. Hélas ! par quelles flagorneries tu me supplantes !

LE CHARCUTIER. Non pas; je fais comme les convives pressés par un besoin; j'emprunte tes manières d'agir, comme eux les souliers d'autrui [1].

CLÉON. Non, je ne serai pas vaincu en petits soins; je vais t'envelopper de ce manteau. Pleure maintenant !

PEUPLE. Fi donc ! va-t'en aux corbeaux [2]; tu m'infectes avec ton odeur de cuir.

LE CHARCUTIER. Il l'a fait exprès, afin de te suffoquer. Aussi bien n'est-ce pas le premier piége qu'il t'ait tendu : tu te rappelles cette tige de silphium [3] qu'il te vendit si bon marché ?

PEUPLE. Sans doute.

LE CHARCUTIER. Il avait ses vues en le mettant à si bas prix ; il voulait vous en faire acheter et manger à tous, pour qu'au tribunal [4] les juges s'empestassent les uns les autres en vessant.

PEUPLE. Par Neptune, un vidangeur m'a dit la même chose !

LE CHARCUTIER. Ne rougissiez-vous pas alors de tant vesser ?

PEUPLE. C'était vraiment une invention de Pyrrhandre [5].

CLÉON. Misérable, peux-tu m'assommer par de telles bouffonneries ?

LE CHARCUTIER. La déesse m'a ordonné de te vaincre en hableries.

CLÉON. Tu n'y parviendras pas. O Peuple ! je te servirai un bon plat, ton salaire de juge pour ne rien faire.

LE CHARCUTIER. Moi, je te donne cette boite d'onguent, pour mettre sur les ulcères de tes jambes.

CLÉON. J'épilerai tes cheveux blancs, et je te rajeunirai.

LE CHARCUTIER. Tiens, prends cette queue de lièvre pour essuyer les yeux.

[1] Les anciens quittaient leur chaussure au moment de prendre leur repas sur les lits. On conçoit que le convive, pressé de sortir un moment, prit les souliers qui s'offraient à lui.

[2] Comme nous dirions : « Va-t'en au diable ! »

[3] Cette plante croit surtout dans la Cyrénaïque, province de l'Afrique. Il paraît que Cléon encouragea le commerce maritime avec ce pays. Ce ne serait pas là un sujet d'accusation ; Aristophane tourne la chose en bouffonnerie. Il parait que le silphium avait la vertu de donner des vents.

[4] « Sur la place Héliée. »

[5] Le mot *rouge* entre dans la composition de ce nom propre. Le Scholiaste dit que Pyrrhandre était un sycophante.

CLÉON. Quand tu te moucheras, ô Peuple ! essuie tes doigts après mes cheveux.

LE CHARCUTIER. Après les miens.

CLÉON. Après les miens. (*Au charcutier.*) Je te ferai nommer triérarque [1] : tu équiperas une galère à tes frais ; j'aurai soin qu'elle soit bien vieille ; elle exigera sans cesse des dépenses et des réparations, et je te ferai fournir des voiles pourries.

LE CHOEUR. Le voilà qui bouillonne ; il bout ; modère le feu, retire un peu de bois ; calme un peu sa rage écumante.

CLÉON. Tu me le paieras cher ; je t'écraserai d'impôts, je te ferai inscrire au nombre des riches.

LE CHARCUTIER. Je ne ferai point de menaces ; je me borne à souhaiter que, faisant frire un plat de sèches, au moment d'aller parler en faveur des Milésiens, pour gagner un talent si l'affaire réussit, tu te dépêches de manger tes poissons afin d'arriver à temps à l'assemblée ; qu'alors un importun survienne, et toi, pour ne pas perdre ton talent, tu t'étrangles en avalant [2].

LE CHOEUR. J'en atteste Jupiter, Apollon et Cérès : voilà qui est bien.

PEUPLE. Voilà, à mon avis, un excellent citoyen, tel qu'il n'y en a jamais eu pour la populace à une obole [3]. Toi, Paphlagonien, qui prétends être mon ami, tu m'as offensé ; rends-moi mon anneau, tu ne seras plus mon trésorier.

CLÉON. Le voilà ; mais sache que si tu m'ôtes le gouvernement, mon successeur sera encore pire que moi.

PEUPLE. Cet anneau ne peut être le mien ; le cachet n'est pas le même, si j'ai bonne vue.

LE CHARCUTIER. Voyons. Quel était le cachet ?

PEUPLE. Une feuille de figuier farcie de graisse de bœuf [4].

LE CHARCUTIER. Ce n'est pas cela.

PEUPLE. Ce n'est pas la feuille de figuier ? qu'est-ce donc ?

LE CHARCUTIER. C'est une mouette, le bec ouvert, et haranguant du haut d'une pierre [5].

[1] La triérarquie était une charge très-dispendieuse imposée aux riches, chacun à leur tour. L'État fournissait la carcasse du navire ; le triérarque devait l'équiper.

[2] Voyez une imprécation du même genre dans *les Acharniens*, pag. 45.

[3] Pour dire, la canaille.

[4] Sur les différents mets nommés θρῖον, ou *feuille de figuier*, voyez une note des *Acharniens*, pag. 43. Ici, il y a en outre un calembour intraduisible. Le même mot grec signifie *graisse* et *peuple*.

[5] La mouette, oiseau vorace et rapace, est donnée là pour symbole à Cléon. La tribune, d'où parlaient les orateurs, était de pierre.

PEUPLE. Ah ! malheureux !

LE CHARCUTIER. Quoi donc ?

PEUPLE. Jette-le vite : c'est l'anneau de Cléonyme [1] ; reçois celui-ci de mes mains, et sois mon trésorier.

CLÉON. Auparavant, je t'en conjure, ô mon maître, écoute mes oracles.

LE CHARCUTIER. Et les miens aussi.

CLÉON. Si tu l'écoutes, il faudra te prêter à ses débauches.

LE CHARCUTIER. Si tu l'écoutes, il faudra te prêter à ses infamies [2].

CLÉON. Mes oracles disent que tu régneras sur toute la terre, le front couronné de roses.

LE CHARCUTIER. Les miens disent que, revêtu d'une robe de pourpre brodée à l'aiguille, et le front ceint d'une couronne, tu poursuivras, sur un char doré, Smicythé [3] et son époux.

CLÉON. Va donc chercher tes oracles, afin qu'il les entende.

LE CHARCUTIER. Volontiers ; et toi ?

CLÉON. J'y vais.

LE CHARCUTIER. J'y vais aussi : pourquoi pas ?

(Ils sortent l'un et l'autre.)

LE CHOEUR. Ce jour, s'il amène la perte de Cléon, sera le plus beau qui puisse luire pour nous et pour nos descendants. J'ai ouï cependant certains vieillards moroses soutenir dans le bazar [4] que, si cet homme n'avait pas eu de crédit dans la république, il nous manquerait deux ustensiles de première nécessité, le pilon et la cuiller à pot [5]. J'admire aussi l'esprit grossier du personnage [6] : les enfants qui ont fréquenté avec lui les écoles disent qu'il ne peut jamais monter sa lyre que sur le mode dorique [7], sans jamais vouloir en apprendre d'autre ; et que le maître, en colère, le renvoya, en disant : « Ce jeune homme est incapable d'apprendre d'autre « genre d'harmonie que le dorique. »

[1] Trait contre sa rapacité.

[2] L'obscénité de ce vers et du précédent est telle, qu'on ne peut les traduire littéralement.

[3] Smicythès, roi de Thrace, dont le poëte fait ici une femme.

[4] Endroit du Pirée, où se tenaient les marchands, et rendez-vous des flâneurs.

[5] L'un pour écraser, l'autre pour mêler et retourner les légumes et les viandes ; c'est-à-dire que ce brouillon de Cléon jouait dans l'État le même rôle que le pilon et la cuiller à pot dans la cuisine.

[6] Littéralement : « Son éducation de porc. »

[7] Jeu de mots. Le grec fait allusion aux présents que Créon extorquait.

CLÉON. Tiens, regarde, et ce n'est pas encore là tout.

LE CHARCUTIER. Ouf! je n'en puis plus; et je n'apporte pas encore tout.

PEUPLE. Qu'as-tu là?

CLÉON. Les oracles.

PEUPLE. Tous?

CLÉON. Tu es étonné? J'en ai encore une cassette toute pleine.

LE CHARCUTIER. Tout le haut de ma maison et deux chambres en sont garnies.

PEUPLE. Et de qui sont ces oracles?

CLÉON. Les miens sont de Bacis.

PEUPLE. Et les tiens?

LE CHARCUTIER. De Glanis, frère aîné de Bacis [1].

PEUPLE. De quoi parlent-ils?

CLÉON. D'Athènes, de Pylos, de toi, de moi, de toutes choses.

PEUPLE. Et les tiens?

LE CHARCUTIER. D'Athènes, de lentilles, de Lacédémone, de maquereaux frais, des marchands qui mesurent le grain avec de fausses mesures, de toi, de moi. Qu'il se morde les lèvres [2]!

PEUPLE. Ah! çà, maintenant, lisez-les-moi; et surtout cet oracle que j'aime tant, où il est dit que je serai l'aigle planant dans les nuages.

CLÉON. Prête-moi une oreille attentive: « Médite, enfant d'É-
« rechthée, l'oracle qu'Apollon a rendu, du fond de son sanctuaire,
« par les trépieds révérés. Il t'ordonne de garder le chien sacré,
« armé de dents aiguës, qui aboie avec zèle pour ta défense, et qui
« assure ton salaire: s'il ne remplit son devoir, il périra. La jalou-
« sie fait croasser tous les geais contre lui. »

PEUPLE. En vérité, je ne sais pas ce que cela veut dire. Qu'est-ce qu'Érechthée a de commun avec les geais et les chiens?

CLÉON. C'est moi qui suis le chien; c'est pour toi que j'aboie; Apollon te recommande de me conserver.

LE CHARCUTIER. Ce n'est pas là ce que dit l'oracle; mais ce chien-ci ronge les oracles comme les portes qui l'enferment. Je vais vous dire au juste ce qui concerne ce chien.

[1] On a déjà parlé de Bacis, page 59. Quant à Glanis, que le charcutier lui donne pour frère, il le crée de sa propre autorité.

[2] *Penem.*

PEUPLE. Voyons ; mais attends que je prenne une pierre, de peur que l'oracle qui concerne ce chien ne me morde [1].

LE CHARCUTIER. « Méfie-toi, enfant d'Érechthée, de ce Cerbère qui « attente à la liberté des hommes : à table, il te flatte de la queue, « mais il t'observe ; et si tu détournes la tête, il avalera ton dîner. « La nuit, il se glissera secrètement dans la cuisine, et il dévorera « les plats et... les îles [2].

PEUPLE. Par ma foi, Glanis, tes oracles sont les meilleurs.

CLÉON. Écoute seulement, ensuite tu jugeras.

« Il est une femme : elle enfantera, dans la divine Athènes, un « lion qui défendra le peuple contre la foule des moucherons, ainsi « qu'il défendrait ses petits. Garde-le avec soin ; élève des rem- « parts de bois [3] et des tours de fer. »

PEUPLE. Comprends-tu ?

LE CHARCUTIER. Ma foi, je n'y comprends rien.

CLÉON. Le dieu t'enjoint clairement de me conserver ; car c'est moi qui suis le lion.

PEUPLE. Comment es-tu devenu Antilion [4] ? je n'en savais rien.

LE CHARCUTIER. Il y a un point essentiel de l'oracle qu'il te cèle à dessein : c'est seulement dans des murs de fer et de bois qu'Apollon t'enjoint de le garder.

PEUPLE. Comment, le dieu dit cela ?

LE CHARCUTIER. Il t'ordonne de l'attacher à un bois percé de cinq trous [5].

PEUPLE. Voilà que l'oracle me paraît s'accomplir.

CLÉON. N'en crois pas un mot ; ce sont des corneilles envieuses qui croassent. Aime toujours l'épervier ; n'oublie pas qu'il a amené captifs les corbeaux lacédémoniens.

LE CHARCUTIER. C'est dans un moment d'ivresse que le Paphlagonien affronta ce péril. Étourdis enfants de Cécrops, que voyez-vous de si grand dans cette action ? Une femme portera un fardeau,

[1] Bouffonnerie, au lieu de dire : « De peur que le chien que concerne cet oracle ne me morde. »

[2] C'était des îles tributaires d'Athènes que l'État tirait ses principaux revenus.

[3] Allusion à l'oracle rendu dans la guerre contre les Perses, et que Thémistocle interpréta si habilement. (Voy. Hérodote, l. VII, 141.)

[4] Jeu de mots qui n'a de sens que dans le grec, où il est assez peu spirituel.

[5] Instrument dans lequel le cou et les quatre membres du prisonnier étaient assujettis.

si un homme l'aide à le charger; mais elle ne saurait combattre : elle ferait tout sous elle [1], si elle allait au combat.

CLÉON. Mais remarque ce qu'il dit de Pylos : « Pylos est devant « Pylos... »

PEUPLE. Que signifie « devant Pylos? »

LE CHARCUTIER. Il dit qu'il prendra toutes les baignoires [2].

PEUPLE. Je ne me baignerai donc pas aujourd'hui ?

LE CHARCUTIER. Sans doute, puisqu'il a volé nos baignoires. Mais voici, au sujet de la flotte, un oracle auquel il faut que tu prêtes attention.

PEUPLE. J'écoute. Dis-moi comment on paiera la solde de mes matelots?

LE CHARCUTIER. « Fils d'Égée, garde-toi des piéges du chien-« renard [3]; il est traître, rusé, malicieux. » Comprends-tu cela ?

PEUPLE. Philostrate [4] est le chien-renard.

LE CHARCUTIER. Ce n'est pas cela : Cléon demande chaque jour des vaisseaux légers pour aller lever les tributs dus par les insulaires; Apollon te défend de les lui donner.

PEUPLE. Quel rapport y a-t-il entre une trirème et un chien-renard ?

LE CHARCUTIER. Quel rapport? La trirème et le chien sont rapides l'un et l'autre.

PEUPLE. Et pourquoi au chien ajouter le renard ?

LE CHARCUTIER. L'oracle compare les soldats aux renards; les uns et les autres volent le raisin dans les vignes.

PEUPLE. C'est vrai; et la solde de ces renards-là, où la prendre [5] ?

LE CHARCUTIER. Je la fournirai, et cela dans trois jours. Mais écoute encore cet oracle, par lequel le fils de Latone t'ordonne d'éviter Cyllène.

PEUPLE. Quelle Cyllène?

LE CHARCUTIER. Il entend la main de Cléon; car celui-ci dit toujours : « Jette dans Cyllé [6]. »

[1] *Cacaret.* Il y a dans les mots grecs une de ces allitérations qui plaisaient tant aux anciens.

[2] Le mot *baignoire* a dans le grec de la ressemblance avec le mot *Pylos.*

[3] Ce Philostrate était un *Leno*, connu par le sobriquet de chien-renard. (Voyez *Lysistrata.*)

[4] Le Cynalopex, espèce de chien de chasse. (Voyez Xénophon, *de la Chasse.*)

[5] Le poëte présente toujours la solde comme le point capital pour le peuple athénien.

[6] Jeu de mots : c'est-à-dire dans le creux de ma main. Il joue sur le nom de *Cyllène*, ville de Messénie.

CLÉON. Du tout. Le dieu désigne par ce mot la main de Diopithe [1]. Mais voici sur toi un oracle ailé qui te concerne : « Tu seras un « aigle, tu régneras sur toute la terre. »

LE CHARCUTIER. J'en ai un autre : « Tu donneras des lois à la terre, « à la mer Érythrée [2], à Ecbatane, et tu vivras dans les délices. »

CLÉON. J'ai cru voir, en songe, la déesse elle-même verser à pleins seaux la richesse et la santé sur son Peuple.

LE CHARCUTIER. Moi aussi, j'ai eu un songe ; j'ai cru voir la déesse elle-même, ayant une chouette sur sa tête, descendre de la citadelle : d'un large vase, elle versait sur ton front de l'ambroisie, et sur le sien [3] de la saumure à l'ail.

PEUPLE. Oh ! oh ! rien n'égale la sagesse de Glanis. Maintenant je m'abandonne à toi ; dirige ma vieillesse, instruis-moi comme un enfant.

CLÉON. Encore un instant, je t'en conjure : je te fournirai chaque jour du grain et ta subsistance.

PEUPLE. Je ne puis plus entendre parler de grains ; toi et Théophane [4] vous m'avez trop souvent trompé.

CLÉON. Je te donnerai même la farine toute préparée.

LE CHARCUTIER. Moi, je te donnerai de petits gâteaux tout cuits et des poissons grillés ; tu n'auras qu'à les manger.

PEUPLE. Hâtez-vous d'accomplir ce que vous voulez faire. Celui de vous deux qui me traitera le mieux, je lui abandonnerai les rênes du Pnyx.

CLÉON. J'arriverai le premier.

LE CHARCUTIER. Non pas, ce sera moi.

(Ils sortent en courant.)

LE CHOEUR. O Peuple ! ta puissance est grande ; tous les hommes te craignent comme un maître ; mais tu es facile à séduire, tu aimes à être flatté et à être trompé; celui qui parle te fait toujours sa dupe, et alors ton bon sens déménage.

PEUPLE. Il n'y a guère de bon sens sous vos cheveux, si vous pensez que je ne sais pas ce que je fais. J'extravague ainsi à dessein :

[1] Il était manchot.

[2] La mer Rouge.

[3] Celui de Cléon.

[4] Nom de quelque démagogue qui flattait le Peuple en lui promettant des distributions de blé.

j'aime à boire tout le jour et à prendre pour chef un voleur que je nourris; et quand il est bien engraissé, je l'immole.

LE CHOEUR. Rien de mieux, si, comme tu le dis, tu mets du calcul dans cette conduite; si tu les engraisses exprès dans le Pnyx comme des victimes publiques, et qu'ensuite, à défaut de provisions, tu prennes le plus gras pour l'immoler et le manger.

PEUPLE. Jugez si j'ai les yeux ouverts sur ceux qui se croient habiles, et qui se flattent de me tromper; j'observe sans cesse leurs vols, sans avoir l'air de m'en apercevoir; et ensuite je leur fais rendre gorge par un jugement public [1].

CLÉON. Loin d'ici! va te faire pendre!

LE CHARCUTIER. Vas-y toi-même, infâme!

CLÉON. O Peuple! il y a longtemps, trois fois longtemps que je suis là, tout prêt à te servir.

LE CHARCUTIER. Et moi, il y a dix fois longtemps, douze fois longtemps, mille fois longtemps, infiniment longtemps longtemps.

PEUPLE. Et moi, je vous attends depuis trente mille fois longtemps, et je vous maudis depuis infiniment longtemps longtemps.

LE CHARCUTIER. Sais-tu ce que tu as à faire?

PEUPLE. Si je ne le sais pas, tu me le diras.

LE CHARCUTIER. Lance-nous dans la lice, afin que nous rivalisions de zèle à te servir.

PEUPLE. Je le veux bien. Éloignez-vous.

LE CHARCUTIER. Nous y voilà.

PEUPLE. Partez.

CLÉON. Tu ne me devanceras pas.

PEUPLE. Certes, voilà deux adorateurs qui me rendront aujourd'hui le plus heureux des hommes, ou il faudra que je fasse bien le difficile.

CLÉON. Tu vois, je suis le premier à t'apporter un siége.

LE CHARCUTIER. Mais non une table; c'est moi le premier.

CLÉON. Voici un petit gâteau fait avec ma farine de Pylos.

[1] Il y a dans le texte deux mots qui veulent être expliqués, κημὸν καταμηλῶν. Le second veut dire introduire une sonde dans la gorge pour provoquer le vomissement: le premier signifie cette espèce d'entonnoir qu'on adaptait à l'ouverture étroite de l'urne dans laquelle les juges déposaient leurs suffrages; et par extension, on a appliqué ce mot au jugement même.

LE CHARCUTIER. Voici des croûtes que Minerve elle-même a creusées de sa main d'ivoire [1].

PEUPLE. O déesse ! que tu as les doigts longs !

CLÉON. Prends cette purée de pois ; elle est exquise et d'une belle couleur ; Pallas victorieuse à Pylos l'a passée elle-même.

LE CHARCUTIER. O Peuple ! la déesse te protége évidemment ; elle étend sur toi cette marmite pleine de sauce [2].

PEUPLE. Crois-tu, en effet, que cette ville eût subsisté si longtemps, si la déesse n'avait réellement étendu sa marmite sur nous ?

CLÉON. Voici un plat de poisson que te donne Pallas, l'épouvante des armées.

LE CHARCUTIER. La fille du maître des dieux t'envoie cette viande cuite dans son jus, avec ce plat de tripes et de gras-double.

PEUPLE. C'est bien fait à elle de se ressouvenir du péplus [3].

CLÉON. La déesse à l'aigrette redoutable t'invite à manger de cette galette longue, afin d'être en état de bien allonger [4] la rame.

LE CHARCUTIER. Reçois encore ceci.

PEUPLE. Et que ferai-je de cette carcasse [5] ?

LE CHARCUTIER. La déesse te l'envoie pour garnir les flancs de nos trirèmes ; car elle ne perd pas de vue notre flotte. Bois aussi ce breuvage mélangé de deux parties de vin contre trois d'eau [6].

PEUPLE. O Jupiter ! que ce vin est bon ! Comme il porte bien les trois parties d'eau !

LE CHARCUTIER. Tritonia [7] elle-même a mêlé cette triple mesure.

CLÉON. Reçois de moi ce morceau de gâteau bien beurré.

LE CHARCUTIER. Et de moi, ce gâteau tout entier.

CLÉON. Mais tu n'as pas de lièvre à lui offrir ; moi, j'en ai.

LE CHARCUTIER. Peste ! où trouverai-je du lièvre ? Allons, mon esprit, invente quelque bon tour.

CLÉON. Vois-tu ce lièvre, pauvre malheureux ?

[1] On creusait ainsi le pain, pour y recueillir le jus des viandes ou les purées de légumes. La main d'ivoire se rapporte sans doute à la statue de Phidias, placée dans la citadelle.

[2] Au lieu de : « Sa main protectrice. »

[3] Voyez la note 7, pag. 73.

[4] Il y a là des jeux de mots qui n'ont de physionomie que dans la langue même ; encore ne sont-ils pas de bien bon goût.

[5] J'ai substitué ce mot à celui d'*intestins*, que donne le texte, pour tâcher d'offrir un équivalent de ces quolibets.

[6] Sur les proportions dans lesquelles on mouillait le vin, voyez Plutarque, *Propos de table*.

[7] Nom de Minerve : autre jeu de mots.

LE CHARCUTIER. Je m'en moque ; voilà des gens qui viennent à moi.

CLÉON. Quelles gens ?

LE CHARCUTIER. Des ambassadeurs, avec des bourses pleines d'argent.

CLÉON. Où donc ? où donc ?

LE CHARCUTIER. Que t'importe ? Ne laisseras-tu pas ces étrangers [1] ?... Mon cher petit Peuple, vois le lièvre que je t'apporte.

CLÉON. Malheureux que je suis ! Ah ! coquin, tu me voles ce qui m'appartient.

LE CHARCUTIER. N'est-ce pas ce que tu as fait toi-même à Pylos ?

PEUPLE. Dis-moi, je te prie, comment as-tu inventé ce tour ?

LE CHARCUTIER. L'invention appartient à la déesse, et le vol est mon ouvrage.

CLÉON. Mais j'ai eu de la peine pour attraper ce lièvre.

LE CHARCUTIER. Et moi, pour le rôtir.

PEUPLE. Va-t'en ; je ne sais gré qu'à celui qui me l'a servi.

CLÉON. N'ai-je pas du malheur, de me voir vaincu en impudence ?

LE CHARCUTIER. Eh bien, Peuple, ne décides-tu pas qui de nous deux a le mieux servi toi et ton ventre ?

PEUPLE. Par quel moyen prouver aux spectateurs que j'ai bien jugé entre vous deux ?

LE CHARCUTIER. Je vais te le dire : va, sans ouvrir la bouche, fouiller dans ma manne, et dans celle du Paphlagonien ; tu verras ce qu'elles contiennent, et tu pourras juger en toute sûreté.

PEUPLE. Eh bien, voyons la tienne.

LE CHARCUTIER. Tu vois qu'elle est vide, bon petit père ; je t'ai tout donné.

PEUPLE. C'est là une manne patriotique.

LE CHARCUTIER. Visite donc aussi celle du Paphlagonien. Vois-tu bien ?

PEUPLE. Bon Dieu ! comme elle est pleine ! Quel énorme gâteau il s'était réservé ! et il m'en donnait une toute petite bouchée !

LE CHARCUTIER. C'est ce qu'il a toujours fait ; de tout ce qu'il prenait, il te donnait fort peu, et gardait pour lui-même la meilleure part.

PEUPLE. Ah ! scélérat, tu me volais, tu me trompais ; et moi, je t'ai donné des couronnes, je t'ai chargé de présents.

CLÉON. Je volais pour le bien de l'État.

[1] Pendant que Cléon tourne la tête, Agoracrite lui enlève son lièvre.

PEUPLE. Dépose à l'instant cette couronne, que je la place sur le front de ton rival.

LE CHARCUTIER. Dépose-la vite, infâme !

CLÉON. Je n'en ferai rien ; j'ai un oracle de Delphes désignant celui qui doit être mon vainqueur.

LE CHARCUTIER. C'est moi qu'il désigne, et assez clairement.

CLÉON. Eh bien, je vais éprouver si les paroles du dieu ont quelque rapport à toi ; et d'abord je te demanderai quelle école as-tu fréquentée dans ton enfance ?

LE CHARCUTIER. Je fus formé à coups de poings dans les cuisines.

CLÉON. Que dis-tu ? Ah ! comme je suis frappé de cette application de l'oracle !... Ensuite, chez le maître du gymnase quels exercices as-tu appris ?

LE CHARCUTIER. A voler, à nier le vol, et à regarder les témoins en face.

CLÉON. O Apollon ! dieu de Lycie, que me réserves-tu [1] ? Quel métier as-tu fait depuis ton adolescence ?

LE CHARCUTIER. Je vendis des saucisses et.....

CLÉON. Quoi ?

LE CHARCUTIER. Je me livrai à la débauche.

CLÉON. Infortuné ! c'est fait de moi. Cependant, un faible espoir me soutient encore : dis-moi, vendais-tu tes saucisses dans le marché, ou bien aux portes de la ville ?

LE CHARCUTIER. Aux portes même, où l'on expose en vente les salaisons.

CLÉON. Hélas ! l'oracle est accompli ; traînez-moi dans ma demeure [2]. Chère couronne, adieu ! je te quitte à regret ; qu'un autre te possède, sinon plus grand voleur, du moins plus fortuné [3].

LE CHARCUTIER. Jupiter, protecteur de la Grèce, je te dois cette victoire.

DÉMOSTHÈNE. Salut, glorieux vainqueur ; souviens-toi que je t'ai fait ce que tu es. Je demande une bien faible récompense ; c'est d'être greffier des jugements, comme Phanus [4].

[1] Vers du *Télèphe* d'Euripide.

[2] Vers du *Bellérophon* d'Euripide.

[3] Parodie des vers 181 et 182 de *l'Alceste* d'Euripide.

[4] Ce nom se retrouve donné à un parasite, dans *les Guêpes*. Les uns veulent que ce fût un scribe de Cléon ; d'autres pensent que c'est tout simplement un nom forgé par Aristophane, et tiré du mot qui veut dire *dénoncer*.

PEUPLE, *au charcutier*. Dis-moi quel est ton nom.

LE CHARCUTIER. Agoracrite; car j'ai été nourri sur la place publique [1], au milieu des procès.

PEUPLE. Je me remets donc aux mains d'Agoracrite, et lui livre ce Paphlagonien.

(Il paraîtrait que Cléon est resté en scène jusqu'à ce moment : c'est alors qu'on l'emmène.)

AGORACRITE. Je te servirai avec zèle, ô Peuple, et tu avoueras que tu n'as jamais vu d'homme plus dévoué à la république des Badauds [2].

(Ils quittent la scène.)

LE CHOEUR. Quoi de plus beau, au commencement et à la fin de toute entreprise, quoi de plus beau que de chanter le vainqueur et ses coursiers rapides [3], au lieu d'outrager gratuitement Lysistrate [4], ou Théomantis sans asile! Celui-ci, ô Apollon, pressé par la faim, verse des larmes; il embrasse ton carquois, à Delphes, pour échapper aux horreurs de la misère.

La satire exercée contre les méchants n'a rien d'odieux; elle est, aux yeux de tout homme sage, un hommage à la vertu. Si l'homme contre lequel je dois diriger mes traits était généralement connu, je ne citerais pas ici le nom d'un ami. Pour ce qui est d'Arignotus, il n'est personne qui ne le connaisse, à moins d'ignorer la différence du blanc au noir, ou ce que c'est que le mode orthien. Or, il a un frère qui n'est guère le sien par les mœurs; c'est l'infâme Ariphrade [5], chez qui le vice est un choix. Il n'est pas seulement dissolu : je ne dirais rien; mais il invente de nouveaux genres de débauches [6]. . . . .

[1] Le mot *agora* signifie place publique; l'autre partie de son nom vient de κρίνω, *juger*.

[2] C'est-à-dire Athènes. Κεχηναίων, des gobe-mouches.

[3] Les trois premiers vers de ce chœur sont empruntés littéralement à Pindare.

[4] Ce Lysistrate était un citoyen pauvre; il est question de lui dans *les Acharniens* et dans *les Guêpes*. Théomantis était un devin, comme l'indique son nom, et sa misère était proverbiale.

[5] Aristophane parle encore de cet Ariphrade dans *les Guêpes*. Son frère Arignotus était joueur de luth.

[6] Il a fallu ici supprimer trois ou quatre vers. Une langue moderne ne pourrait supporter la turpitude des expressions et des images que présente le texte.

Voici la traduction latine de Brunck, correspondant à ces quatre vers :

« *Linguam enim suam polluit turpibus voluptatibus, in ganeis lambens despuendum*

. . . .

. . . .

Quiconque n'a pas un pareil homme en horreur, ne boira jamais avec nous dans la même coupe.

J'ai souvent songé, pendant la longueur des nuits [1], aux causes de la voracité de Cléonyme. On prétend que lorsqu'il peut se repaître aux dépens des riches, il n'y a plus moyen de le tirer de la huche au pain ; ils sont forcés de le supplier à leur tour, et de lui dire : « Allez-vous-en, seigneur, on vous en conjure ; épargnez un « peu notre table. »

On dit que nos trirèmes se sont formées en conseil, et que l'aînée de toutes a dit : « N'avez-vous pas ouï parler, mes sœurs, de ce qui « se passe dans la ville ? Un mauvais citoyen, le vaurien Hyperbo- « lus [2], a demandé cent de nous pour une expédition contre Chal- « cédoine. » On ajoute que toutes s'indignèrent, et que l'une d'elles, encore vierge, s'écria : « Que les dieux nous préservent « d'un pareil malheur ! Jamais, non, jamais il ne sera mon pilote : « j'aimerais mieux, s'il le fallait, être rongée par les artisons, et « vieillir dans ce port. Non, grands dieux, Nauphante, fille de « Nauson, n'aura jamais un tel maître, aussi vrai que je suis for- « mée de bois et de goudron ! Si les Athéniens avaient cette idée, « le mieux pour nous serait de faire voile vers le temple de Thésée « ou des Euménides [3], et d'embrasser leurs autels. Au moins, nous « ne le verrons pas nous commander, et insulter notre ville ; qu'il « navigue seul aux enfers [4], s'il le veut, et qu'il mette en mer les « chaloupes où il vendait des lanternes. »

AGORACRITE. Faites un religieux silence ; que les bouches soient closes, et les auditions de témoins suspendues ; que les tribunaux, délices de cette cité, soient fermés ; en réjouissance de nos prospérités nouvelles, que le théâtre retentisse de l'hymne de Pæan.

« *illam vorans, et inquinans barbam, et conturbans labra pudendorum, Polymnestea car-* « *mina faciens, et consuescens cum Œonicho.* »

[1] Parodie du vers 376 de *l'Hippolyte* d'Euripide.

[2] Hyperbolus était un des principaux démagogues de ce temps. Après la mort de Cléon ce fut lui qui hérita de son influence. Nicias et son parti le firent enfin bannir par l'ostracisme, honneur dont il était peu digne. Il fut le dernier auquel cette loi fut appliquée. Ici, Aristophane lui applique l'épithète ὀξίνην, *piquette*, ou vin frelaté.

[3] « Des Vénérables Déesses. »

[4] Littéralement : *aux corbeaux*, dont l'équivalent dans nos langues modernes est *aller au diable*.

LE CHOEUR. O toi, flambeau d'Athènes et sauveur de nos îles, quelle prospérité nouvelle doit faire fumer sur nos places l'odeur des sacrifices?

AGORACRITE. J'ai régénéré [1] le Peuple, et lui ai rendu sa beauté.

LE CHOEUR. Où est-il maintenant, dis-nous, auteur de cette merveilleuse métamorphose?

AGORACRITE. Il habite l'antique Athènes, couronnée de violettes.

LE CHOEUR. Qu'est-il devenu? Comment le voir? Quel est sa tournure?

AGORACRITE. Il est tel qu'il fut autrefois, du temps d'Aristide et de Miltiade. Il va paraître; voilà les portes qui s'ouvrent. Saluez de vos acclamations joyeuses l'apparition de l'antique Athènes, cette ville admirable et célèbre, habitée par un peuple illustre.

LE CHOEUR. Belle et brillante Athènes, au front couronné de violettes [2], montre-nous le maître de ce pays et de la Grèce entière.

AGORACRITE. Le voilà, avec la cigale [3] qui orne sa chevelure, dans tout l'éclat de son antique costume, et parfumé de myrrhe; ami de la paix, et dégoûté des procès.

LE CHOEUR. Salut, roi des Grecs; reçois nos félicitations; ton sort est digne de cette cité, et des trophées de Marathon.

PEUPLE. O le plus chéri des hommes, approche, Agoracrite! Quel service tu m'as rendu par cette métamorphose!

AGORACRITE. Moi? Mais, pauvre homme, tu ne sais pas ce que tu étais alors, et ce que tu faisais; car tu me croirais un dieu.

PEUPLE. Que faisais-je donc? comment étais-je? dis-moi.

AGORACRITE. D'abord lorsqu'un orateur, dans l'assemblée, se mettait à dire : « O Peuple! je suis ton ami, seul je t'aime, seul je « veille sur tes intérêts...; » à ce début, tu te redressais, tu te pavanais.

PEUPLE. Moi?

AGORACRITE. Et puis, il s'en allait après t'avoir dupé.

PEUPLE. Que dis-tu? on me jouait ainsi, et je ne m'en apercevais pas?

[1] Mot à mot, *recuxi*. Double allusion au métier du charcutier, ou à la fable de Médée et d'Éson.

[2] Voy. *les Acharniens*, pag. 28.

[3] Thucydide, l. I, 61, dit que les Athéniens nouaient leurs cheveux avec des cigales d'or. (Voy. *les Nuées*, v. 980.) Elles représentaient leur qualité d'habitants autochthones, ou celle de bons musiciens, ou enfin celle d'initiés aux mystères. C'était un symbole à triple sens. (Voy. Creuzer, *Symbolik*, traduite par Guigniaut.)

AGORACRITE. Tes oreilles s'ouvraient ou se fermaient tour à tour, comme un parasol.

PEUPLE. Comment, j'étais devenu si imbécile et si radoteur?

AGORACRITE. Il y a plus : si deux orateurs prenaient la parole, l'un pour l'équipement d'une flotte, l'autre pour le salaire des juges; celui qui parlait pour le salaire avait l'avantage sur l'orateur de la flotte. Eh bien, tu baisses la tête? tu changes de place?

PEUPLE. Je rougis de mes fautes passées.

AGORACRITE. Ne t'afflige pas. La faute n'en est pas à toi, mais à ceux qui te trompaient. Réponds maintenant à ceci : si quelque flagorneur venait te dire : « Juges, vous n'aurez pas de pain, si « vous ne condamnez cet accusé; » que lui ferais-tu, dis-moi?

PEUPLE. Je prendrais mon homme, et je le jetterais dans le Barathrum [1], après lui avoir attaché Hyperbolus au cou [2].

AGORACRITE. Voilà qui est sagement pensé; mais, désormais, comment gouverneras-tu la république? Voyons.

PEUPLE. D'abord, les rameurs des vaisseaux de guerre recevront leur solde entière à leur retour dans le port [3].

AGORACRITE. Tu fais là quelque chose d'agréable à bien des derrières usés [4].

PEUPLE. Nul hoplite inscrit sur le rôle militaire ne pourra se faire porter, par faveur, à un autre rang; mais son nom sera maintenu au rang où il était inscrit.

AGORACRITE. Voilà qui tombe à plomb sur le bouclier de Cléonyme [5].

PEUPLE. Nul imberbe ne prendra la parole dans l'assemblée.

AGORACRITE. Que feront donc Clisthène et Straton [6]?

PEUPLE. Je parle de ces jeunes gens efféminés, que l'on rencontre chez les parfumeurs, où ils bavardent ainsi : « L'habile homme « que Phéax [7]! Heureusement qu'il n'est pas mort; comme il

[1] Précipice où l'on jetait les criminels. (Voy. *Plutus*, v. 431.)

[2] Le mot est d'autant plus comique que ce nom est aussi en grec un adjectif qui se dit des pierres qu'on attachait au cou des criminels.

[3] Cette solde était d'une drachme par jour.

[4] Cela se disait proverbialement des Athéniens, sans doute parce qu'ils étaient très-adonnés à la marine.

[5] Aristophane lui reproche souvent sa lâcheté.

[6] Il les a déjà réunis dans *les Acharniens*, où il les montre déguisés en eunuques, dans la mascarade de l'ambassadeur de Perse. Le mot *imberbe*, qui précède, fait aussi allusion à un certain genre de débauche.

[7] Plutarque, qui parle de ce Phéax dans la vie d'Alcibiade, cite un vers d'Eupolis, où il l'appelle « beau diseur, mais incapable d'éloquence. »

« enchaîne ses pensées! Quelle force dans ses conclusions! Il est « riche d'idées, clair, habile à émouvoir ses auditeurs et à dominer le tumulte [1]. »

AGORACRITE. N'est-ce pas toi qui montres au doigt ces jeunes bavards [2]?

PEUPLE. Non certes; je les forcerai d'aller à la chasse au lieu de faire des décrets.

AGORACRITE. En ce cas, je te donne ce pliant, avec ce jeune garçon pour le porter; et si cela te plaît, tu pourras le prendre lui-même pour siége [3].

PEUPLE. Quel bonheur de recouvrer mon premier état!

AGORACRITE. C'est ce que tu pourras dire quand je t'aurai remis les trêves de trente ans. Trêves, paraissez [4]!...

PEUPLE. O Jupiter, qu'elles sont belles! Au nom des dieux, peut-on les approcher [5]? Où les as-tu trouvées, je te prie?

AGORACRITE. Le Paphlagonien les tenait cachées chez lui, pour t'empêcher d'en jouir. Moi, je te les donne; tu peux les emmener à la campagne avec toi.

PEUPLE. Et ce Paphlagonien qui a fait tant de mal, quelle punition lui infligeras-tu?

AGORACRITE. Je le condamne pour toute peine à exercer mon ancien métier. Il vendra seul des saucisses aux portes de la ville; il débitera des salmis d'âne et de chien; dans l'ivresse, il se disputera avec les prostituées, et ne boira d'autre eau que celle des baignoires.

PEUPLE. Tu as imaginé là ce qui lui convient; il est bien digne de faire assaut d'injures avec des prostituées et des baigneurs. En récompense de tes services, je t'invite à venir au Prytanée, prendre la place occupée par ce misérable. Suis-moi, et prends cet habit couleur de grenouille. Quant à lui, qu'on le mène au lieu où il doit faire son commerce, pour y être vu des étrangers qu'il outrageait.

[1] La plupart de ces mots ont dans le texte un double sens, qui se rapporte *rei venereæ*.

[2] Il y a encore là-dessous une équivoque des plus sales.

[3] *Latini* inclinare *pari ambiguitate*: « *Quot discipulos* inclinet *Hamillus*, » *apud* « *Juvenalem, qui et dixit alibi, ipsos* inclinare *maritos*. » BOISSONADE.

[4] Il personnifie *les Trêves*, et il en fait des courtisanes.

[5] Après avoir personnifié les trêves de trente ans, il forge avec les mêmes mots un verbe dont nous ne pouvons offrir l'équivalent.

FIN DES CHEVALIERS.

LES NUÉES,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES NUÉES.

Le seul nom des *Nuées* rappelle inévitablement le procès de Socrate, et une opinion longtemps accréditée présente le poëte comme le premier auteur de la mort du philosophe. Élien, dans son recueil d'anecdotes, raconte, on ne sait sur quelle autorité, qu'Anytus et Mélitus, voulant essayer l'effet de l'accusation qu'ils méditaient contre Socrate, avaient payé Aristophane pour le tourner en ridicule dans une de ses pièces, et animer le peuple contre lui. Dans cette supposition, la représentation des *Nuées* aurait eu lieu peu de temps avant le procès, et les accusateurs auraient profité de l'animosité publique, pour porter le coup décisif. Mais ce système est contredit par la date même de la représentation, que des témoignages authentiques fixent à la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, c'est-à-dire 424 ans avant Jésus-Christ; et la mort de Socrate n'arriva que l'an 400 ou 399 avant Jésus-Christ (quatrième année de la quatre-vingt-quatorzième olympiade ou première année de la quatre-vingt-quinzième); ce qui donne un intervalle de 24 ans. La date des *Nuées* est indiquée dans la pièce même; l'auteur y parle de Cléon, comme encore vivant : or, d'après Thucydide, Cléon mourut la dixième année de la guerre du Péloponèse, qui tombe à la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade. De plus, dans la parabase des *Guêpes*, jouées en 423 (quatre-vingt-neuvième olympiade, deuxième année), Aristophane se plaint du mauvais succès des *Nuées;* car on sait que les juges lui avaient préféré ses rivaux : le prix avait été donné à la *Bouteille* de Cratinus, et au *Connus* d'Amipsias. Ces mêmes plaintes, il les exhale dans la parabase des *Nuées*, telles que nous les avons aujourd'hui; en effet, après cet échec, il retoucha sa pièce, dans l'intention de la reproduire sur le théâtre; et, selon une des préfaces grecques, elle fut encore plus mal accueillie que la première fois. Ce qui précède suffit donc pour disculper Aristophane d'avoir vendu sa plume à Anytus et Mélitus; il est à remarquer, d'ailleurs, que dans l'Euthyphron de Platon, écrit longtemps après cette comédie, il est parlé de Mélitus comme d'un jeune homme. Toutefois, si le poëte se trouve ainsi justifié d'imputations odieuses, nous ne prétendons pas l'absoudre complétement, quant au résultat. Ces incriminations mêlées de bouffonneries purent préparer de loin une accusation plus sérieuse : les griefs articulés au procès, presque dans les mêmes termes que ceux de la comédie, sont toujours de corrompre la jeunesse, de mépriser les dieux de la patrie, et d'introduire des dieux étrangers. C'est ce que

9.

nous attestent encore l'apologie écrite par Platon, celle de Xénophon, et ses mémoires sur Socrate.

Quels motifs purent donc porter Aristophane à attaquer un sage, qui nous apparaît aujourd'hui comme l'auteur d'une grande révolution morale, comme le réformateur de l'humanité?

Il y avait alors une guerre déclarée entre les philosophes et les poëtes comiques; ainsi aux partis politiques qui divisaient Athènes, se joignaient encore les partis littéraires. Les philosophes blâmaient le dévergondage et la licence obscène des comiques; ceux-ci tournaient en ridicule les disputes subtiles de leurs adversaires. Les philosophes Hippon et Bæda avaient été attaqués par les poëtes Cratès et Diphile; Eupolis n'épargnait pas les plaisanteries à Socrate, et Amipsias le joua dans une de ses comédies. Socrate, de son côté, ne dissimulait pas son mépris pour leurs bouffonneries licencieuses. Il était d'ailleurs ami d'Euripide, et l'opinion courut même qu'il l'aidait dans ses tragédies. Aristophane, qui ne ménageait pas Euripide, n'avait nulle raison de s'interdire, à l'égard du philosophe, ce que se permettaient d'autres poëtes. Quant à la question de savoir si dans *les Nuées* c'est la personne même de Socrate qu'il a voulu jouer, ou s'il le prend simplement comme un type général, comme le représentant des sophistes, rien ne s'oppose à ce qu'on prête à la fois l'une et l'autre intention à un esprit si riche en moquerie.

Bien connu de la populace d'Athènes, Socrate faisait profession de discuter avec le premier venu, sur la place publique, ou dans les boutiques des barbiers, des cordonniers et autres artisans; son extérieur, ses habitudes, la familiarité de son langage et de ses comparaisons, étaient une bonne fortune pour les poëtes comiques, qui, lorsqu'ils trouvaient le moyen de faire rire, ne se piquaient pas d'un extrême respect pour les personnes. Il n'était pas malaisé de lui prêter une teinte de ridicule, et Aristophane accumula sur lui une foule de traits dont les autres philosophes avaient bien à réclamer leur part. Ainsi se trouva confondu avec les sophistes celui qui était leur plus redoutable adversaire. Au reste, l'étude attentive de la pièce et de la pensée qui en fait le fond, nous éclairera peut-être sur la marche qu'a tenue l'esprit de l'auteur, et sur les impressions auxquelles il obéissait.

Le véritable sujet des *Nuées*, c'est l'éducation. Je ne parle pas seulement de l'admirable scène où le Juste et l'Injuste personnifiés se disputent à qui formera l'esprit du jeune Phidippide. Là le poëte met en présence deux doctrines rivales. On y voit d'un côté le Juste reprocher à son adversaire d'empêcher les jeunes gens de fréquenter les écoles, et d'être le corrupteur de la jeunesse; il expose l'ancien système d'éducation, le même, dit-il, qui forma les guerriers de Marathon, et qui leur enseignait la justice et la modestie. Entre autres détails intéressants, ce passage nous apprend que les trois degrés de l'instruction élémentaire étaient alors les leçons du *grammatiste*, auprès duquel les enfants apprenaient à lire et à écrire; du *cithariste* ou maître de musique, et du *pédotribe* ou maître d'exercices gymnastiques. A ce tableau, le Juste oppose le système

contraire, qui n'avait pour résultats que du bavardage, des mœurs dissolues, et l'esprit de chicane. L'Injuste, de son côté, exalte sa nouvelle doctrine, et l'inappréciable talent de gagner les plus mauvaises causes. Mais il ne s'agit encore là que des premiers degrés de l'éducation; dans tout le reste de la pièce, la pensée dominante est la critique des doctrines qui s'emparaient de la jeunesse à son entrée dans le monde.

Au sein d'une république où l'éloquence était le grand ressort du gouvernement, quiconque voulait acquérir de l'influence et jouer un rôle dans les affaires devait être orateur. Cette importance du talent de la parole en fit bientôt un art compliqué, pour lequel il fallut un apprentissage, et qui eut ses règles, ses écoles, ses maîtres. C'est ainsi que la rhétorique devint partie essentielle de l'éducation, et en fut le complément nécessaire. On sait quelles fortunes firent les rhéteurs, et quelle considération les environna d'abord : il suffit de citer Isocrate. Un art cultivé avec tant de passion dut bientôt se raffiner, se subtiliser : les abus ne tardèrent pas à paraître; les leçons des rhéteurs dégénérèrent en charlatanisme lucratif, en art de soutenir le pour et le contre; ils enseignaient pour de l'argent à gagner les mauvaises causes : ces lieux communs qu'ils débitaient sur le juste et l'injuste, sur le vice et la vertu, ébranlaient toutes croyances morales et conduisaient au scepticisme. Tel fut l'ouvrage des sophistes. A leurs préceptes se mêlait fréquemment l'exposition des opinions philosophiques et des systèmes en vogue sur la formation du monde. Or les cosmogonies touchant de très près à la mythologie, la religion de l'État se trouvait engagée dans leurs discussions; de là l'imputation d'introduire des dieux étrangers, et de mépriser les dieux de la patrie; de là les accusations d'impiété et d'athéisme.

On aperçoit peut-être ici comment tout cela se tenait et se confondait dans l'esprit d'Aristophane; comment rhéteurs, sophistes, philosophes, impies, et corrupteurs de la jeunesse, étaient à ses yeux une seule et même chose. L'éducation qu'ils donnaient aux jeunes Athéniens, tel est donc le sujet de sa comédie. Quant à l'action qui y sert de cadre, elle se réduit à ce fait : un homme ruiné, cherchant les moyens de ne pas payer ses dettes, imagine d'envoyer son fils à l'école de Socrate, pour y apprendre l'art de frustrer ses créanciers.

Il est curieux de voir un critique allemand, d'ailleurs fort érudit, M. Hermann, se donner beaucoup de peine pour prouver qu'Aristophane n'a pas fait la comédie qu'il aurait dû faire. M. Hermann reprend dans *les Nuées* la violation de l'unité d'action, l'absence de nœud et de dénoûment, et enfin des hors-d'œuvre ou des scènes étrangères à l'action. Voici comme il raisonne : « Puisque l'*exposition* nous montre un débiteur qui cherche les moyens de frustrer ses créanciers, le *nœud* doit être dans cette question : paiera-t-il, ou ne paiera-t-il pas? de plus le *dénoûment* doit être la punition du débiteur de mauvaise foi. Or, Aristophane s'avise de nous faire voir le père battu par son fils, tandis que, conformément à son exposition et à la règle de l'unité d'action, il aurait dû montrer le vieillard condamné sur la plainte de ses créanciers : au con-

traire le vieux Strepsiade les a battus, et la pièce ne dit rien de sa punition; il n'y a donc pas de *dénoûment.* » Le critique ne s'est pas aperçu que l'objet réel de l'auteur, dans cette pièce, est de jouer les philosophes et les conséquences de leurs doctrines. Il ne voit pas que l'embarras de Strepsiade pour payer ses dettes, et ses querelles avec son fils, dont la passion pour les chevaux l'a ruiné, ne sont que l'avant-scène de l'action véritable, et un prétexte pour amener les philosophes, l'école, les subtilités et l'apprentissage du sophisme. Conséquent à sa première idée, M. Hermann ne voit, dans la scène où Phidippide bat son père, qu'un épisode tout à fait étranger à l'action, et il en conclut que le poëte aurait mieux fait de le supprimer, par égard pour la règle. Voyez jusqu'où la préoccupation peut conduire un bon esprit! Si le but que s'est proposé le poëte est de jouer les philosophes, ce but une fois admis, le chef-d'œuvre de la pièce, le complément même de l'action n'est-il pas dans la conduite de ce fils qui bat son père, et qui lui prouve qu'il a raison de le battre, tant il a bien profité des leçons de Socrate? c'est précisément là le trait le plus comique, au delà duquel il n'y a rien à ajouter. Quant au dénoûment, il est ce qu'il peut être: il est tout entier dans le repentir du père désabusé, et dans l'impression du spectateur, qui est la même que celle de Strepsiade. Un fois que l'auteur a produit l'effet moral qu'il voulait produire, le but est atteint. Ici, le dénoûment matériel n'a rien qui contrarie cet effet moral; Strepsiade, irrité contre les sophistes, met le feu à leur école: l'action est suffisamment terminée, le spectateur n'attend plus rien.

LES NUÉES.

PERSONNAGES.

STREPSIADE.
PHIDIPPIDE.
UN ESCLAVE DE STREPSIADE.
UN DISCIPLE DE SOCRATE.
SOCRATE.
CHOEUR DES NUÉES.
LE JUSTE.
L'INJUSTE.
PASIAS, créancier.
UN TÉMOIN.
AMYNIAS, créancier.
DISCIPLES DE SOCRATE.
CHÉRÉPHON.

(La scène représente la chambre à coucher de Strepsiade. Il est dans son lit : on voit également son fils couché, et des esclaves qui dorment. De la fenêtre on doit apercevoir la maison de Socrate.)

STREPSIADE. O Jupiter ! la longueur des nuits est interminable ! le jour ne viendra jamais : depuis longtemps j'ai entendu le chant du coq, et mes esclaves ronflent encore ! Autrefois, il n'en eût pas été ainsi. Maudite soit la guerre, pour mille raisons, et surtout parcequ'elle m'ôte les moyens de châtier mes esclaves[1] ! Cet honnête fils que j'ai là ne s'éveille pas de toute la nuit; il dort[2] sous les cinq couvertures qui l'enveloppent. Eh bien, essayons aussi; enfonçons-nous dans le lit... Malheureux, je ne puis dormir; les dépenses de mon fils, son écurie, ses dettes, tout cela me tourmente. Lui, il soigne sa chevelure, il monte à cheval, il conduit un char; il ne rêve que chevaux; et moi, je me désole, quand je vois la lune ramener le vingtième jour du mois; car le moment de payer les intérêts approche[3]. Enfant, allume la lampe, et apporte-moi mon registre; je veux voir à qui je dois, et faire le calcul des intérêts. Voyons, combien dois-je? « Douze mines à Pasias. » Pourquoi ces

[1] Ils pouvaient alors se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, en passant chez l'ennemi. (Voy. *la Paix*, v. 455.) Le Scholiaste fait un anachronisme, en supposant ici une allusion aux esclaves affranchis après le combat des Arginuses : or le combat n'eut lieu que dix-huit ans après la représentation des *Nuées*.

[2] Littéralement : « il pète. »

[3] C'était à la fin du mois qu'ils se payaient.

il est la cause de tous mes maux. Mais, mon fils, s'il est vrai que tu m'aimes de tout ton cœur, fais ce que je vais te dire.

PHIDIPPIDE. Que veux-tu donc de moi?

STREPSIADE. Hâte-toi de changer de conduite; et va prendre les leçons que je t'indiquerai.

PHIDIPPIDE. Parle, que veux-tu de moi?

STREPSIADE. Et tu m'obéiras?

PHIDIPPIDE. J'obéirai, j'en atteste Bacchus.

STREPSIADE. Regarde de ce côté. Vois-tu cette petite porte et cette petite maison?

PHIDIPPIDE. Oui, mon père; qu'est-ce que cela veut dire?

STREPSIADE. C'est le lieu des méditations[1] de doctes ames. Là habitent des hommes qui prouvent que le ciel est un étouffoir qui nous enveloppe [2], et dont nous sommes les charbons Ils enseignent, pour de l'argent [3], à gagner les causes bonnes ou mauvaises.

PHIDIPPIDE. Qui sont ces hommes?

STREPSIADE. Je ne sais pas bien leur nom. Ce sont des penseurs, d'ailleurs fort honnêtes gens.

PHIDIPPIDE. Ah! je les connais, les misérables. Tu veux parler de ces charlatans, de ces va nu-pieds, au visage pâle; entre autres ce maudit Socrate et Chéréphon [4]?

STREPSIADE Tais-toi, tais-toi; ne va pas dire de bêtises. Si tu as à cœur que ton père ait du pain, mets-toi de leur bande, et laisse-là l'équitation.

PHIDIPPIDE. Non, certes; quand tu me donnerais tous les faisans que nourrit Léogoras [5].

STREPSIADE. O mon enfant chéri, je t'en conjure; va à leur école.

PHIDIPPIDE. Et qu'irai-je y apprendre?

STREPSIADE. Ils enseignent, dit-on, deux raisonnements : le juste et l'injuste. Par le moyen du second, on peut gagner les plus mau-

[1] Le mot grec φροντιστήριον est très comique : littéralement, *un pensoir*.

[2] Doctrine d'Hippon de Samos. Le poëte comique Cratès, d'autres disent Cratinus, s'en était déja moqué dans une de ses pièces. Voy. aussi *les Oiseaux*, v. 996.)

[3] On sait que Socrate ne tirait de ses leçons aucun salaire. Aristophane fait de Socrate le représentant de la classe des sophistes.

[4] Platon cite Chéréphon comme un des disciples les plus assidus de Socrate. (Voy. *Apologie*, et *les Oiseaux*, v. 1290, 1563. Aristophane lui donne le surnom de νυκτερὶς, chauve-souris.

[5] Personnage connu par sa gourmandise, père de l'orateur Andocide. Voy. *les Guêpes*, v. 1291.)

vaises causes. Si donc tu apprends ce raisonnement injuste, je ne paierai pas une obole de toutes les dettes que j'ai contractées pour toi.

PHIDIPPIDE. Je ne puis y consentir; avec ce visage pâle et exténué, oserais-je regarder un cavalier?

STREPSIADE. Par Cérès, vous ne mangerez plus à mes dépens, ni toi ni ton cheval de trait, ni ton cheval de main, je te chasserai de ma maison [1].

PHIDIPPIDE. Mon oncle Mégaclès ne me laissera pas sans chevaux. Je m'en vais, et je me moque de tes menaces.

(Il sort.)

(Il y a évidemment ici un changement de scène, puisque Strepsiade va frapper à la porte de Socrate.)

STREPSIADE. Pour une chute, je ne me tiens pas pour battu [2]; mais j'invoquerai les dieux, et j'irai moi-même à cette école, y prendre des leçons. Mais vieux comme je suis, sans mémoire, et l'esprit lent, pourrai-je apprendre toutes ces fines subtilités?..... Allons. Pourquoi hésiter? Frappons à cette porte. Esclave! Esclave!

LE DISCIPLE. Va te faire pendre [3]! Qui frappe à cette porte?

STREPSIADE. Strepsiade, fils de Phidon, du bourg de Cicynne.

LE DISCIPLE. Par Jupiter, il faut être bien grossier pour venir heurter si brutalement à cette porte, et faire avorter [4] les conceptions de mon esprit.

STREPSIADE. Excuse-moi, car j'habite loin des champs [5]; mais dis-moi cette pensée que j'ai fait avorter.

LE DISCIPLE. Il n'est permis de la dire qu'aux disciples.

STREPSIADE. Dis-la-moi donc sans crainte; car je viens à cette école en qualité de disciple.

LE DISCIPLE. Je te la dirai; mais songe que ce sont des mystères. Socrate demandait tout à l'heure à Chéréphon combien de fois

[1] Il ajoute *ad corvos*, dont l'équivalent serait chez nous: « Va-t'en au diable. »

[2] Métaphore tirée de l'exercice de la lutte, où l'on ne réputait vaincu que celui qui avait été terrassé trois fois.

[3] Encore ἐς κόρακας, *aux corbeaux!*

[4] Allusion au métier de la mère de Socrate qui était sage-femme. Socrate lui-même employait volontiers cette comparaison, et il s'appelait accoucheur des ames. (Voy. *le Théétète* de Platon, traduit par M. Cousin.)

[5] Évidemment ici Strepsiade s'embrouille, car il veut dire qu'il demeure à la campagne.

une puce sautait la longueur de ses pattes. Elle avait piqué Chéréphon au sourcil, et de là était sautée sur la tête de Socrate [1].

STREPSIADE. Et comment a-t-il mesuré cela ?

LE DISCIPLE. Fort ingénieusement. Il a fait fondre de la cire, ensuite il a pris la puce, et lui a trempé les pattes dedans. La cire refroidie a fait à la puce des souliers de Perse [2]; en les déchaussant, il a par leur moyen mesuré l'espace.

STREPSIADE. O Jupiter, quelle subtilité d'esprit !

LE DISCIPLE. Que serait-ce, si je te disais une autre invention de Socrate ?

STREPSIADE. Laquelle ? je te prie, dis-moi.

LE DISCIPLE. Chéréphon le Sphettien [3] lui demanda s'il pensait que le bourdonnement des cousins vînt de la trompe ou du derrière.

STREPSIADE. Eh bien, qu'a-t-il dit des cousins ?

LE DISCIPLE. Il a dit qu'ils ont l'intestin fort étroit; or, l'intestin étant fort étroit, l'air y passe avec effort jusqu'au derrière ; l'ouverture du derrière communiquant avec l'intestin, le derrière produit ce bourdonnement, par l'effort de l'air.

STREPSIADE. Ainsi, le derrière des cousins est une trompette. Trois fois heureux l'auteur d'une si précieuse découverte ! Il ne doit pas être embarrassé pour gagner des procès, celui qui a su pénétrer à fond l'intestin d'un cousin.

LE DISCIPLE. Dernièrement, un lézard lui fit perdre une haute pensée.

STREPSIADE. De quelle manière, dis-moi ?

LE DISCIPLE. La nuit, comme il observait le cours de la lune et ses révolutions, les yeux en l'air, la bouche ouverte, le lézard lâcha sur lui son ordure, du haut du toit.

STREPSIADE. Il est plaisant, ce lézard qui fait dans la bouche de Socrate !

LE DISCIPLE. Hier soir, nous n'avions pas à souper.

STREPSIADE. Eh bien ! qu'imagina-t-il pour avoir à manger ?

LE DISCIPLE. Il étendit de la poussière sur le tableau, courba une lame de fer, en fit un compas [4],..... et il sortit de la palestre avec un manteau volé.

[1] Le Scholiaste dit qu'il y a aussi là une plaisanterie sur les sourcils épais de Chéréphon, et sur le front chauve de Socrate.

[2] *Persiques*, chaussure de femme.

[3] Le bourg de Sphette était de la tribu Acamantide.

[4] Comme pour faire une démonstration de géométrie. Il fait ici de Socrate un es-

STREPSIADE. Et nous admirons Thalès! Ouvre, ouvre-moi vite cette école; montre-moi Socrate à l'instant; je brûle d'être son disciple. Ouvre-moi donc la porte. (*La porte s'ouvre, et on voit l'intérieur de l'école.*) O Hercule! de quel pays sont tous ces animaux?

LE DISCIPLE. De quoi t'étonnes-tu? A qui trouves-tu qu'ils ressemblent?

STREPSIADE. Aux Lacédémoniens faits prisonniers à Pylos [1]. Mais pourquoi ces regards fixés sur la terre?

LE DISCIPLE. Ils cherchent ce qui est sous la terre.

STREPSIADE. Ils cherchent donc des oignons? Ne vous mettez pas en peine; je sais où il y en a de bons et de beaux. Mais que font ceux-ci, le dos si courbé?

LE DISCIPLE. Ils veulent pénétrer dans les abîmes du Tartare.

STREPSIADE. Pourquoi leur derrière regarde-t-il le ciel?

LE DISCIPLE. Il apprend de son côté l'astronomie. Mais rentrez, de peur que le maître ne vous surprenne [2].

STREPSIADE. Non, non, pas encore; qu'ils restent; j'ai une petite affaire à leur communiquer.

LE DISCIPLE. Ils ne peuvent pas rester trop longtemps à l'air et dehors.

STREPSIADE. Au nom des dieux, qu'est-ce que ceci [3], dis-moi?

LE DISCIPLE. C'est l'astronomie.

STREPSIADE. Et cela?

LE DISCIPLE. La géométrie.

STREPSIADE. A quoi sert-elle, la géométrie [4]?

LE DISCIPLE. A mesurer la terre.

STREPSIADE. Celle qui se partage au sort [5]?

escamoteur. Eupolis, autre poëte comique, avait également parlé de Socrate commettant un larcin.

[1] Par Cléon. Ils avaient souffert de la famine pendant le siége. (Voy. *les Chevaliers*.) Pylos, aujourd'hui Navarin, était dans l'île de Sphactérie. Ce fait se passa la sixième année de la guerre du Péloponèse. (Voy. Thucydide, IV, 29, et *les Acharniens*, *passim*.)

[2] Il dit cela à plusieurs condisciples, qui étaient venus à la porte.

[3] Il montre du doigt une sphère ou des cartes.

[4] Le Bourgeois gentilhomme fait des questions du même genre.

[5] Les terres conquises étaient distribuées aux citoyens pauvres. (Voy. Isocrate, *Panégyriq.*) Plutarque dit que Périclès calma l'irritation du peuple contre la guerre, par l'espoir de partager les terres conquises. (*Vie de Périclès*, c. 39.) C'est ce qui avait été fait après la prise de Mitylène, qui avait abandonné le parti d'Athènes. (Thucydide, III, 50.)

LE DISCIPLE. Non ; la terre entière.

STREPSIADE. Voilà qui est charmant. C'est une excellente idée et très populaire.

LE DISCIPLE. Tiens, voici le circuit de la terre entière; vois-tu? voilà Athènes.

STREPSIADE. Que dis-tu là? Je n'en crois rien, je n'y vois pas de juges en séance [1].

LE DISCIPLE. C'est bien là pourtant le territoire de l'Attique.

STREPSIADE. Où sont les Cicynniens, mes compatriotes?

LE DISCIPLE. Ici; et voilà l'Eubée, qui, comme tu vois, est fort étendue.

STREPSIADE. Périclès et vous l'avez assez pressurée [2]. Mais où est Lacédémone?

LE DISCIPLE. Lacédémone? la voici.

STREPSIADE. Comme elle est près de nous! Songez-y bien, éloignez-la de nous le plus possible [3].

LE DISCIPLE. Il n'y a pas moyen.

STREPSIADE. Vous vous en repentirez. Mais quel est cet homme juché en l'air dans un panier?

LE DISCIPLE. C'est lui.

STREPSIADE. Qui, lui?

LE DISCIPLE. Socrate.

STREPSIADE. Quoi! Socrate! Appelle-le-moi bien fort.

LE DISCIPLE. Appelle-le toi-même; je n'ai pas le temps.

STREPSIADE. Socrate! mon petit Socrate!

SOCRATE. Que me veux-tu, chétif mortel?

STREPSIADE. Avant tout, dis-moi, je t'en conjure, ce que tu fais là.

SOCRATE. Je marche dans les airs, je contemple le soleil.

STREPSIADE. Ce n'est donc point de la terre, c'est du haut de ton panier que tu regardes [4] les dieux? si toutefois [5]...

SOCRATE. Je ne pourrais jamais bien pénétrer les choses célestes,

[1] Trait de satire contre le goût des Athéniens pour les jugements et les procès. (Voy. *les Guêpes*.)

[2] Le mot grec signifie à la fois *être étendu*, et *être torturé*. On sait que l'île d'Eubée s'étend surtout en longueur. Elle avait été conquise par Périclès. (Thucyd., I, 114.)

[3] Allusion à la rivalité de Lacédémone et d'Athènes.

[4] Le mot grec signifie aussi *mépriser*, comme *despicere*.

[5] Réticence qui n'est pas sans quelque perfidie. Insinuation d'athéisme.

si je ne suspendais mon esprit, et si je ne mêlais la subtilité de mes pensées avec l'air similaire [1]. Si je restais sur la terre pour contempler les régions supérieures, je ne découvrirais rien; car la terre attire à elle l'humidité de la pensée. C'est précisément aussi ce qui arrive au cresson.

STREPSIADE. Comment! la pensée [2] attire l'humidité sur le cresson? Mais je t'en prie, cher Socrate, descends; viens m'instruire des choses sur lesquelles je viens prendre tes leçons.

(Socrate descend de son panier.)

SOCRATE. Qu'est-ce qui t'amène?

STREPSIADE. Le desir d'apprendre à parler. Les usuriers, les créanciers les plus intraitables, me persécutent, me ruinent, et saisissent mes biens.

SOCRATE. Comment as-tu pu t'endetter sans t'en apercevoir?

STREPSIADE. La maladie des chevaux, maladie dévorante, m'a ruiné. Mais enseigne-moi l'un de tes deux raisonnements, celui qui sert à ne pas payer. Quelque prix que tu me demandes, je jure par les dieux de te le payer.

SOCRATE. Par quels dieux jures-tu? car il faut que tu saches que les dieux n'ont pas cours chez nous [3].

STREPSIADE. Par quoi jurez-vous donc? par des dieux de fer [4], comme à Byzance?

SOCRATE. Veux-tu connaître parfaitement les choses célestes, et savoir ce qu'elles sont?

STREPSIADE. Oui, certes; si toutefois [5] c'est possible.

SOCRATE. Et converser avec les Nuées, nos divinités?

STREPSIADE. Assurément.

SOCRATE. Assieds-toi donc sur la banquette sacrée [6].

STREPSIADE. M'y voici.

SOCRATE. Prends cette couronne.

STREPSIADE. A quoi bon une couronne? O Socrate! n'allez pas me sacrifier comme Athamas [7].

[1] Allusion aux idées d'Anaximène, qui avait dit que l'ame était semblable à l'air.

[2] Le bonhomme Strepsiade s'embrouille dans sa phrase.

[3] Littéralement : « ne sont pas une monnaie. »

[4] Il y a une équivoque. Strepsiade prend au propre le mot νόμισμα, *monnaie*, que Socrate avait dit au figuré.

[5] Les paroles de Strepsiade ont à la fois ces deux sens : « si c'est possible, » et « si elles sont. »

[6] Allusion aux cérémonies des mystères.

[7] Allusion à une pièce de Sophocle, où Athamas était mené au sacrifice le front ceint d'une couronne.

SOCRATE. Ne crains rien ; ce sont des cérémonies que nous observons avec les initiés.

STREPSIADE. Que gagnerai-je à cela ?

SOCRATE. Tu deviendras un moulin à paroles, un roué, fin comme fleur de farine : seulement, reste tranquille.

STREPSIADE. Par Jupiter, tu ne mens pas ! Si tu continues à me poudrer ainsi [1], je serai bientôt fleur de farine.

SOCRATE. Vieillard, il faut se taire, et écouter la prière dans un religieux silence. — Souverain maître, air immense, qui enveloppes la terre de toutes parts, lumineux éther, et vous, vénérables déesses, Nuées, mères de la foudre et des tonnerres, levez-vous ; ô mes souveraines, apparaissez au philosophe dans les hauteurs de l'Empyrée.

STREPSIADE. Non, non, pas encore ; attends que j'aie mis ce manteau en double sur ma tête, pour n'être pas inondé. Malheureux ! qui suis sorti sans prendre de bonnet [2] !

SOCRATE. Venez, ô Nuées augustes, vous manifester à ce mortel, soit que vous occupiez les cimes sacrées de l'Olympe battues par les neiges, soit que dans les jardins de l'Océan votre père, vous formiez des danses sacrées en l'honneur des Nymphes, soit qu'aux embouchures du Nil vous puisiez ses eaux dans des urnes d'or, soit enfin que vous résidiez aux Palus-Méotides, ou sur le rocher neigeux du Mimas [3] ; exaucez mes prières, et accueillez favorablement ce sacrifice.

CHOEUR DE NUÉES [4]. Nuées éternelles, du sein retentissant de l'Océan, notre père, élevons-nous, en vapeurs légères et transparentes, sur les sommets boisés des hautes montagnes, afin de contempler au loin l'horizon montueux, la terre sacrée, féconde en fruits, le cours des fleuves, et la mer dont les vagues se brisent avec fracas. Car l'œil des cieux brille éternellement d'une éclatante lumière. Dissipons ces brouillards obscurs qui nous enveloppent, et montrons-nous à la terre dans notre immortelle beauté !

[1] Selon le Scholiaste, Socrate faisait tomber de la farine sur la tête de Strepsiade, de même que dans les sacrifices on répandait de la farine sur les gâteaux d'offrande. (Voy. *les Acharniens*. Strepsiade joue là le rôle de victime.

[2] Κυνῆν, casquette de peau de chien.

[3] Montagne d'Ionie, et non de Thrace, comme le dit le Scholiaste.

[4] Elles ne paraissent d'abord que dans le lointain et au milieu des airs.

SOCRATE. Nuées vénérables, vous avez ouï mes vœux ! Et toi, as-tu entendu leur voix divine, accompagnée des grondements du tonnerre ?

STREPSIADE. Moi aussi, je vous révère, puissantes déesses, et je veux répondre à votre tonnerre, tant il m'a imprimé d'effroi. Aussi, permis ou non, je lâcherai tout [1].

SOCRATE. Ne t'avise pas de railler et de faire comme ces misérables comiques [2]. Mais silence ! un nombreux essaim de déesses s'avance en chantant.

LE CHŒUR. Vierges humides de rosée, allons visiter la contrée fertile [3] de Pallas, et voir la terre de Cécrops, féconde en grands hommes ; aimable séjour où l'on célèbre le culte des mystères sacrés, où l'on voit le sanctuaire réservé aux saintes initiations [4], les offrandes aux habitants de l'Olympe, les temples et les statues consacrées aux dieux, des pompes religieuses, des sacrifices et des festins en toute saison ; et là chaque printemps ramène les plaisirs de Bacchus, les luttes musicales des chœurs bruyants, et le son perçant des flûtes..

STREPSIADE. Au nom de Jupiter, dis-moi, Socrate, quelles sont ces femmes, qui ont fait entendre ces chants si nobles ? Serait-ce des héroïnes ?

SOCRATE. Non ; ce sont les célestes Nuées, divinités des hommes oisifs ; elles nous donnent la pensée, la parole et l'intelligence, le charlatanisme, la loquacité, la ruse et la compréhension.

STREPSIADE. Voilà donc pourquoi mon ame, en les écoutant, semble prendre des ailes, et cherche déja à discuter subtilement, à discourir sur des questions légères comme la fumée, à contredire, et à rompre argument contre argument. Aussi ai-je un grand desir de voir ces déesses en personne, s'il est possible.

SOCRATE. Regarde de ce côté, vers le mont Parnès ; je les vois descendre lentement.

STREPSIADE. Où donc ? montre-moi.

SOCRATE. Les voilà, elles s'avancent en foule, de côté, à travers les vallées et les bosquets.

[1] *Cacare volo.*

[2] Littéralement : « barbouillés de lie. »

[3] Λιπαρὰν, *grasse* : mot consacré en parlant d'Athènes, pour désigner le rich produit de ses oliviers. (Voy. *les Acharniens.*)

[4] Le temple de Cérès à Éleusis.

STREPSIADE. Qu'est-ce donc? je ne les vois pas.

SOCRATE. Là, à l'entrée [1].

STREPSIADE. Je commence à entrevoir.

SOCRATE. Tu dois maintenant les voir parfaitement, à moins que tu n'aies dans les yeux de la chassie grosse comme une citrouille.

STREPSIADE. Oui, je les vois. O vénérables déesses! Elles remplissent maintenant toute la scène.

SOCRATE. Et pourtant tu ne croyais pas que ce fussent des divinités?

STREPSIADE. Non, en vérité; je les prenais pour du brouillard, de la rosée ou de la fumée.

SOCRATE. Non certes; mais sache qu'elles nourrissent la foule des sophistes, des devins de Thurium, des empiriques, et ces fainéants à longue chevelure, dont les doigts sont chargés de bagues, et ces fabricants de chants à l'usage des chœurs dans les fêtes publiques, et ces charlatans qui prédisent d'après l'inspection du ciel, fainéants, qu'elles nourrissent parcequ'ils les chantent.

STREPSIADE. C'est donc pour cela qu'ils chantent dans leurs vers [2] la vitesse terrible des Nuées humides qui lancent des éclairs, la chevelure hérissée de Typhon à cent têtes, et les tempêtes furieuses, comme des oiseaux de proie qui, volant à travers l'espace, nagent dans les airs, enfin les torrents de pluies qui s'échappent des humides Nuées? Et, pour prix de ces beaux vers, ils dévorent les plus beaux poissons, et la chair délicate des grives.

SOCRATE. Protégés par elles, n'est-ce pas juste?

STREPSIADE. Mais dis-moi, si elles sont véritablement des Nuées, comment se fait-il qu'elles ressemblent à des femmes? elles ne le sont pourtant pas.

SOCRATE. Et que sont-elles donc?

STREPSIADE. Je ne sais pas trop; elles ressemblent à des flocons de laine, mais non à des femmes, pas le moins du monde. Pourtant celles-ci ont des nez [3].

SOCRATE. Réponds un peu à mes questions.

STREPSIADE. Demande-moi tout ce que tu voudras.

SOCRATE. N'as-tu jamais vu, en regardant le ciel, de Nuées res-

[1] Εἴσοδος, cette partie de la scène par laquelle le chœur entrait.

[2] Parodie du style dithyrambique.

[3] Il parle du masque des acteurs. Il y avait sans doute là quelque jeu de scène.

sembler à un centaure, à un léopard, à un loup, à un taureau?

STREPSIADE. Sans doute. Eh bien?

SOCRATE. Elles prennent toutes les formes qu'elles veulent. Si elles voient un de ces débauchés à longue chevelure, un de ces sauvages à poitrine velue, tel que le fils de Xénophante[1], aussitôt, pour se moquer de sa manie, elles se changent en centaures.

STREPSIADE. Et si elles voient un voleur des deniers publics, un Simon[2], que font-elles?

SOCRATE. Pour représenter son caractère, elles se métamorphosent en loups.

STREPSIADE. C'est donc pour cela qu'hier apercevant Cléonyme, qui jeta son bouclier pour fuir, à la vue de ce lâche, elles sont devenues cerfs.

SOCRATE. Et maintenant, vois-tu? elles ont aperçu Clisthène, c'est pour cela qu'elles sont devenues femmes[3].

STREPSIADE. Salut, ô déesses! Si jamais vous avez rompu le silence pour quelque mortel, daignez me faire entendre votre céleste voix, ô reines toutes-puissantes!

LE CHOEUR. Salut, vieillard, homme des anciens jours, ardent à la poursuite de la sagesse; et toi, pontife des niaiseries les plus subtiles, dis-nous ce que tu veux. Car de tous les sophistes qui lisent dans les astres, tu es, avec Prodicus[4], celui que nous écoutons le plus volontiers : celui-ci, pour sa science et sa haute raison; toi, pour ta démarche superbe, ton regard dédaigneux, ta patience à marcher pieds nus, et ton air imposant.

STREPSIADE. O terre, quelle voix! qu'elle est sainte, auguste, prodigieuse!

SOCRATE. C'est que seules elles sont déesses; tout le reste n'est rien.

STREPSIADE. Mais dis-moi, je te prie, Jupiter Olympien n'est-il pas dieu?

SOCRATE. Quel Jupiter? tu te moques. Il n'y a pas de Jupiter.

[1] Hiéronyme, poëte dithyrambique, selon le Scholiaste. (Voy. *les Acharniens*, pag. 20.)

[2] Eupolis avait déjà reproché à ce Simon d'avoir volé le trésor d'Héraclée.

[3] Voyez sur ce Clisthène, *les Chevaliers, les Grenouilles, les Fêtes de Cérès*, etc.

[4] Fameux maître de rhétorique de ce temps-là. Platon le met souvent en scène. Il avait des leçons de différents prix : Socrate en prit de lui, mais des moins chères. (Voy. dans Xénophon, son allégorie d'Hercule.)

STREPSIADE. Que dis-tu là? Et qui fait pleuvoir[1]? apprends-moi cela avant tout.

SOCRATE. Ce sont elles; et je t'en donnerai des preuves certaines. Où as-tu jamais vu pleuvoir sans Nuées? Si c'était lui, il faudrait qu'il fît pleuvoir par un ciel serein, en l'absence des Nuées[2].

STREPSIADE. Ah! par Apollon, ta preuve est évidente. Autrefois je croyais vraiment que Jupiter pissait dans un crible. Mais, dis-moi, qui produit le tonnerre? il me fait trembler.

SOCRATE. Les Nuées; elles tonnent en roulant sur elles-mêmes.

STREPSIADE. Comment cela, esprit audacieux?

SOCRATE. Lorsqu'elles sont pleines d'eau, et qu'elles sont mises en mouvement, du haut des airs où elles sont suspendues, leur poids les emporte nécessairement l'une sur l'autre, elles se choquent, et crèvent avec fracas.

STREPSIADE. Mais qui les pousse ainsi, et les précipite? n'est-ce point Jupiter?

SOCRATE. Point du tout; c'est le Tourbillon éthéréen[3].

STREPSIADE. Le Tourbillon? J'ignorais vraiment qu'il n'y eût pas de Jupiter, et que le Tourbillon régnât en sa place. Mais tu ne m'as encore rien appris sur le bruit du tonnerre.

SOCRATE. Ne m'as-tu pas entendu te dire que les Nuées étant pleines d'eau, et tombant les unes sur les autres, font ce fracas à cause de leur densité?

STREPSIADE. Le moyen de croire cela?

SOCRATE. Tu vas le comprendre par ton propre exemple. Quand, dans la fête des Panathénées, tu t'es gorgé de viandes, et que tu éprouves quelque colique, n'entends-tu pas gronder certains bruits dans ton ventre?

[1] En grec on disait Ζεὺς ὕει, *Jupiter pleut*.

[2] C'est aussi l'argument qu'emploie Lucrèce, VI, 400:

Denique cur nunquam cælo jacit undique puro
Jupiter in terras fulmen sonitusque profundit?

[3] Système de Démocrite et de Protagore. Telle fut aussi la doctrine d'Épicure, exprimée par Lucrèce, liv. VI:

Principio tonitru quatiuntur lumina cæli
Propterea quia concurrunt sublime volantes
Ætheræ nubes, contra pugnantibu' ventis.

Et plus loin:

Hoc etiam pacto tonitru concussa videntur
Omnia sæpe gravi tremere, et divolsa repente
Maxima dissiluisse capacis mœnia mundi,
Nubibus intorsit sese, conclusaque ibidem
Turbine versanti magis ac magis undique nubem, etc.

STREPSIADE. Oui, sans doute. La colique le tourmente; une guerre s'y déclare; il gronde comme le tonnerre, puis il éclate avec fracas. D'abord il fait entendre un petit bruit, *papax*; ensuite papappax; et quand je fais mon cas, c'est un vrai tonnerre, papapappax, tout comme les Nuées.

SOCRATE. Eh bien! si ton ventre si chétif produit tout ce vacarme, l'air, avec son étendue immense, ne doit-il pas tonner avec fracas? Aussi les mots *tonner* et *péter* se ressemblent.

STREPSIADE. Mais dis-moi, d'où peut venir la foudre étincelante, qui tantôt frappe et consume, tantôt effleure sans ôter la vie? C'est évidemment Jupiter qui la lance sur les parjures.

SOCRATE. Pauvre sot, vrai contemporain de Saturne, tu es bien de l'autre monde [1]! Et comment, s'il frappe les parjures, n'a-t-il pas déjà foudroyé Simon, Cléonyme, et Théorus? Ce sont pourtant bien des parjures. Mais il frappe ses propres temples [2], le promontoire de Sunium, et les chênes élevés! et pourquoi? car un chêne n'est point parjure.

STREPSIADE. Je ne sais; mais tu parais avoir raison. Qu'est-ce donc que la foudre?

SOCRATE. Quand un vent sec s'élève et s'enferme dans les Nuées, il les gonfle comme une vessie; ensuite la violence de son action les crève; il s'échappe avec impétuosité, et s'enflamme lui-même par la rapidité de son mouvement.

STREPSIADE. Par ma foi, la même chose m'arriva à la fête de Jupiter. Je faisais griller pour toute ma famille le ventre d'une victime; je ne pensai pas à le fendre; il se gonfla, éclata tout à coup, me lança tout aux yeux, et me brûla le visage.

LE CHOEUR. O toi! qui desires apprendre de nous la sagesse, que tu seras heureux entre tous les Athéniens et tous les Grecs, si tu as de la mémoire et du zèle, si tu armes ton âme de constance, et que tu ne te lasses ni de travailler, ni d'être debout, ni de marcher, ni d'endurer le froid; si tu sais commander à ton appétit, si tu t'abstiens de vin, des exercices gymnastiques et autres sottises; enfin, si, comme tout homme sensé, tu mets ta gloire à te distinguer par ta conduite, par ta prudence et par ton habileté dans les combats de langue!

STREPSIADE. S'il te faut une ame ferme, infatigable à la peine, et un estomac frugal fait aux privations, et qui se contente de sar-

[1] Littéralement : « plus ancien que le pain et que la lune. »
[2] Voy. encore Lucrèce, l. VI, v. 386 et 416.

riette, je te réponds de moi; mon corps pourrait servir d'enclume.

SOCRATE. Promets de ne reconnaître désormais d'autres dieux que nous : le Chaos[1], les Nuées et la Langue; voilà les trois dieux.

STREPSIADE. Jamais je ne parlerai aux autres, pas même si j'en trouvais sur mon chemin; ils n'auraient de moi ni sacrifices, ni libations, ni offrande.

LE CHOEUR. Maintenant demande avec confiance ce que tu veux de nous; tu l'obtiendras, si tu nous honores et nous admires, et si tu veux devenir habile.

STREPSIADE. O déesse ! ce que je vous demande est bien peu de chose : faites seulement que je passe de cent stades tous les Grecs en éloquence.

LE CHOEUR. Nous te l'accordons; désormais nul orateur, dans l'assemblée du peuple, ne l'emportera sur toi par la beauté de ses harangues.

STREPSIADE. Quant à de belles harangues, ce n'est pas là ce que je desire; mais seulement mettre de mon côté l'apparence du bon droit, et échapper à mes créanciers.

LE CHOEUR. Il sera fait comme tu desires; car tes souhaits sont modestes. Livre-toi avec confiance à nos ministres[2].

STREPSIADE. Je suivrai vos conseils; car la nécessité me talonne, les chevaux et le mariage m'ont ruiné.

Maintenant, que ceux-ci fassent de moi ce qu'ils voudront. Je leur livre mon corps; je le livre aux coups, à la faim, à la soif, au chaud, au froid; qu'ils fassent une outre de ma peau, pourvu que je ne paie pas mes dettes, que je passe dans le monde pour être insolent, beau parleur, effronté, impudent, vil coquin, artisan de mensonges, hableur, vieux roué[3], chicaneur, moulin à paroles, rusé comme un renard, homme à passer partout, souple comme un gant, glissant comme une anguille, dissimulé, fanfaron, insensible aux coups, pendard, girouette, lécheur d'écuelles : si tous ceux que je rencontre me font ces compliments-là, que mes maîtres fas-

[1] Ici le chaos signifie le vide. (Voy. plus bas, v. 618.)

[2] Les philosophes.

[3] Περίτριμμα δικῶν, *rompu aux procès*. Κύρβις, également *chicaneur* : vient de κύρβεις, colonnes tournantes où étaient inscrites les lois d'Athènes. Dans *l'Eunuque* de Lucien : Ὡς ὁ ἄξων φησί : comme dit le rouleau : οἱ ἄξονες, les anciennes lois d'Athènes, gravées sur des poteaux tournants. (Voy. le Scholiaste sur ce vers, et Plutarque, *Vie de Solon*.)

sent de moi ce qu'ils voudront; et s'ils le desirent, par Cérès! qu'ils fassent de moi du boudin pour servir aux philosophes.

LE CHOEUR. Cet homme a une volonté ferme et prête à tout. Sache que cette science, que tu dois apprendre de nous, élèvera ta gloire jusqu'aux cieux.

STREPSIADE. Que m'arrivera-t-il donc?

LE CHOEUR. Tu mèneras avec moi, pendant le reste de tes jours, la vie la plus heureuse.

STREPSIADE. Est-ce que je verrai jamais cela?

LE CHOEUR. La foule assiégera tes portes; on voudra t'aborder, t'entretenir d'affaires épineuses, te consulter sur des procès qui te rapporteront beaucoup d'argent. (*A Socrate.*) Mais toi, commence à donner au vieillard quelqu'une de tes leçons; exerce son esprit, et éprouve un peu ses forces.

SOCRATE. Voyons, fais-moi connaître ton caractère, afin que je sache comment je dois dresser mes batteries.

STREPSIADE. Quoi donc? est-ce que tu as le dessein de me prendre d'assaut?

SOCRATE. Non, mais je veux d'abord savoir de toi si tu as de la mémoire.

STREPSIADE. C'est selon [1]. Si l'on me doit, j'ai une mémoire excellente; mais, si je dois, hélas! je n'en ai plus.

SOCRATE. As-tu quelque disposition naturelle à l'éloquence?

STREPSIADE. A l'éloquence, non; mais à la fraude.

SOCRATE. Comment pourras-tu donc apprendre?

STREPSIADE. Ne t'inquiète pas, cela ira.

SOCRATE. Or çà, quand je te ferai part de quelque idée savante sur les choses célestes, tâche de la saisir aussitôt.

STREPSIADE. Quoi donc? Faut-il attraper la sagesse à la volée, comme un chien?

SOCRATE. Voilà un homme bien ignorant et bien grossier; je crains fort, bon homme, que tu n'aies besoin de coups. Voyons, que fais-tu quand on te bat?

STREPSIADE. Je me laisse battre; un peu après je prends des témoins; ensuite j'intente une action en justice.

SOCRATE. Allons, ôte ton manteau.

STREPSIADE. Ai-je fait quelque faute?

SOCRATE. Non; mais l'usage veut qu'on entre nu [2].

[1] « J'en ai de deux espèces. »

[2] Comme aux mystères.

STREPSIADE. Je ne viens pas ici chercher un objet volé [1].

SOCRATE. Mets bas. Pourquoi tant de paroles?

STREPSIADE. Un mot seulement : si je suis un écolier diligent et qui étudie avec zèle, auquel de tes disciples ressemblerai-je?

SOCRATE. Tu seras tout le portrait de Chéréphon.

STREPSIADE. Ah! malheureux! je serai donc un cadavre ambulant [2]?

SOCRATE. Tais-toi; viens vite, et suis-moi de ce côté.

STREPSIADE. Donne-moi d'abord un gâteau de miel; j'entre là dedans avec autant d'effroi que si j'allais à l'antre de Trophonius [3].

SOCRATE. Marche donc; pourquoi t'arrêter à la porte?

LE CHOEUR. Va en toute confiance. Que le succès récompense le courage de ce vieillard, que son âge avancé n'empêche pas de retremper son esprit dans des études nouvelles, et de cultiver la sagesse.

(Parabase.)

LE CHOEUR. Spectateurs, je vous dirai franchement la vérité; j'en atteste Bacchus [4], dont je suis l'élève. Puissé-je être vainqueur, et passer pour poëte habile! Connaissant vos lumières, et persuadé que cette pièce, travaillée par moi avec tant de soin, était la meilleure de mes comédies, je crus devoir la soumettre une première fois à votre goût. Cependant, je fus vaincu par des rivaux ineptes [5]. Je me plains de cette injustice à vous, juges éclairés, pour lesquels je travaillais. Toutefois, ce ne sera jamais pour moi un motif de renoncer à l'opinion des hommes capables; car, depuis que, dans cette enceinte, mon Modeste et mon Débauché [6]

[1] Celui qui voulait chercher dans une maison quelque objet qu'il supposait y avoir été recélé, était obligé de quitter ses vêtements avant d'entrer. (Voy. Platon, *Lois*, l. XII.)

[2] On a déjà parlé de la pâleur de Chéréphon.

[3] Ceux qui descendaient dans cet antre se munissaient de gâteaux de miel, pour jeter aux serpents dont il était rempli. (Pausanias, l. IX, 39, et Philostrate, *Apollonius*, VIII, 19.)

[4] C'était le dieu des poëtes dramatiques.

[5] Cratinus et Amipsias, ses rivaux, remportèrent le prix. De ce passage on doit conclure que nous avons ici la seconde édition des *Nuées*. (Voy. plus bas.)

[6] Personnages des *Dataliens* ou *Convives*, première pièce d'Aristophane.

ont reçu un accueil si favorable de juges devant lesquels on est heureux de paraître, une seconde fois je fus contraint d'exposer mon fruit (vierge alors, il ne m'était pas permis d'enfanter [1]); mais une autre mère le recueillit [2], et vous avez généreusement élevé son enfance : de ce moment, je comptai entièrement sur votre bienveillance. Aujourd'hui donc, cette comédie paraît sur la scène, comme une autre Électre, et cherche des yeux ses anciens amis ; elle saura reconnaître au premier coup d'œil la chevelure de son Oreste [3]. Remarquez sa modestie et sa décence : elle est la première qui ne vienne pas armée d'un instrument de cuir [4], rouge par le bout, et de grande dimension, pour faire rire les enfants ; elle ne s'amuse ni à railler les chauves, ni à danser la cordace [5] ; elle n'introduit point de vieillard qui, en prononçant ses vers, frappe de son bâton tous ceux qu'il rencontre, pour faire passer la grossièreté de ses plaisanteries [6]; elle ne s'élance pas sur la scène une torche à la main, et en criant : « Iou ! iou ! » elle ne se confie qu'en elle-même, et en ses vers. Pour moi, qui suis le poëte, je n'en ai pas plus d'orgueil [7], et je ne cherche pas à vous tromper, en vous présentant deux ou trois fois le même sujet. Sans cesse j'en invente de nouveaux ; aucuns ne se ressemblent, tous sont agréables et plaisants. J'ai attaqué en face Cléon [8] dans sa puissance ; mais j'ai suspendu mes coups lorsqu'il fut tombé. Quant à nos poëtes, depuis qu'Hyperbolus a donné prise sur lui, ils attaquent sans cesse le malheureux, ainsi que sa mère. D'abord Eupolis présenta sur la scène son Maricas [9] : c'étaient mes Chevaliers, maladroitement retournés : il y avait ajouté une vieille femme ivre, dansant la cordace ; personnage dès longtemps inventé par Phrynichus, qui l'exposait à un monstre marin. Hermippus a joué aussi Hyperbolus ; maintenant tous les autres tombent sur Hyperbolus, et m'empruntent la comparaison des anguilles [10] ; que ceux qui rient à leurs pièces ne se

[1] Il fallait avoir quarante ou trente ans pour donner en son nom des pièces de théâtre, au dire des scholiastes.

[2] Elle fut présentée par Cléonide et Callistrate.

[3] Allusion à la reconnaissance d'Électre et d'Oreste dans *les Choéphores* d'Eschyle.

[4] *Phallum describit, qui erat coriaceus penis.*

[5] Espèce de danse comique et lascive.

[6] Traits satiriques contre ses rivaux.

[7] Le mot grec signifie à la fois *s'enorgueillir* et *avoir une belle chevelure*. Or, Aristophane était chauve.

[8] Dans *les Chevaliers*. Mot à mot : « Je l'ai frappé sur le ventre. »

[9] Sur *le Maricas* d'Eupolis, voyez aussi *les Grenouilles*, v. 577.

[10] Voyez *les Chevaliers*.

plaisent pas aux miennes [1]. Vous, si vous goûtez ma personne et mes ouvrages, votre bon goût sera loué dans l'avenir.

J'invoque d'abord en faveur de ce chœur, Jupiter, roi du ciel, et maître des immortels; puis le dieu terrible qui ébranle la terre et la mer de son trident; et toi, notre illustre père, Éther vénérable, qui entretiens la vie universelle; et toi, Soleil, conducteur de coursiers, toi dont les rayons étincelants échauffent la terre, et dont la gloire est grande chez les dieux et chez les hommes!

Sages spectateurs, ici prêtez-nous attention. Nous venons nous plaindre de vos torts envers nous. Votre ville a reçu de nous plus de bienfaits que de tous les autres dieux ensemble; cependant nous sommes les seules divinités à qui vous n'offriez ni sacrifices ni libations, nous, vos zélées protectrices. Si l'on décrète quelque expédition insensée, aussitôt nous tonnons, ou nous tombons en pluie. Lorsque vous élûtes général le corroyeur paphlagonien, ennemi des dieux, nous fronçâmes le sourcil et témoignâmes notre indignation; le tonnerre gronda au milieu des éclairs; la lune se détourna de sa route accoutumée, et le soleil, retirant son flambeau, refusa de luire, si Cléon était général. Cependant vous l'avez élu. Aussi dit-on que la folie préside à vos conseils, mais que les dieux font tourner à bien toutes les fautes que vous commettez. Voulez-vous savoir le moyen de rendre celle-ci profitable? nous vous l'apprendrons. Prenez ce Cléon [2], cette mouette vorace, et quand vous l'aurez convaincu de rapine et de corruption, serrez-lui le cou dans une travée: votre faute sera réparée; et les affaires de l'état n'en seront que plus prospères.

Viens aussi, Phébus, dieu de Délos, qui habites le sommet du Cynthius; et toi [3], qui as dans Éphèse un temple d'or où tu es

[1] C'est la réponse de Boileau à quelqu'un qui lui vantait des vers médiocres: « Quant à vous qui trouvez ces vers-là si bons, vous me ferez beaucoup d'honneur et « de plaisir de trouver les miens détestables. »

[2] Ce passage est un de ceux qui autorisent à penser que *les Nuées*, telles que nous les avons aujourd'hui, sont un composé des différentes éditions qu'Aristophane en donna lui-même. Il parle ici de Cléon comme vivant; un peu plus haut il vient de mentionner sa mort. De plus, Cléon étant mort la dixième année de la guerre du Péloponèse ou la troisième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade (voy. Thucydide et la parabase des *Guêpes*), on en peut conclure qu'Aristophane retoucha encore ses *Nuées*, après la deuxième édition, dont la date tombe à la seconde année de la même olympiade. Enfin, *le Maricas* d'Eupolis, qu'il vient de citer, fut représenté la quatrième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, au dire des Scholiastes.

[3] Diane.

servie par les filles des Lydiens; et toi, puissante Minerve, maîtresse de l'égide, protectrice de cette contrée; et toi, qui erres sur le Parnasse avec des flambeaux, au milieu des bacchantes de Delphes, joyeux Bacchus!

Comme nous étions prêtes à partir, la lune nous a abordées, et nous a chargées d'abord de saluer de sa part les Athéniens et leurs alliés; puis elle nous a exprimé sa colère, pour la manière indigne dont on la traite, elle qui vous rend à tous de signalés services, non en belles paroles, mais en réalité. Premièrement, elle vous épargne par mois au moins une drachme de lumière; car le soir chacun se dit en sortant: « N'achète pas de flambeau; la lune est « belle; » sans compter mille autres bienfaits. Et vous, vous bouleversez tout l'ordre des jours[1]. Aussi a-t-elle sans cesse à essuyer les menaces des dieux, toutes les fois qu'ils reviennent chez eux, frustrés du festin ou de la fête qu'ils attendaient d'après l'ordre des temps. Quand il faudrait sacrifier, vous êtes occupés à donner la question ou à rendre la justice. Lorsque nous observons un jeûne religieux en signe de deuil, pour la mort de Memnon ou de Sarpédon[2], vous êtes dans les festins et les ris; c'est pour cela que cette année, Hyperbolus ayant été député à l'assemblée des Amphictyons[3], nous autres déesses, lui avons enlevé sa couronne: il apprendra à régler les jours sur le cours de la lune.

SOCRATE. Non, j'en jure par la Respiration[4], par le Chaos, par l'Air, je n'ai vu de ma vie un homme si grossier, si stupide, si sot, si oublieux. Les jeux d'esprit les plus simples il les oublie, avant même de les avoir appris. Cependant je veux encore l'appeler ici, au grand jour. Strepsiade! viens, et prends ton grabat.

[1] Le poëte semble accuser ici le calendrier grec de désordre. Cependant, la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, l'astronome Méton avait réformé le calendrier, au moyen d'une période de dix-neuf ans, qu'on appela le cycle de Méton. Il en résulta quelque perturbation dans le retour des fêtes et des cérémonies religieuses.

[2] Tous deux fils de Jupiter.

[3] Littéralement: « ayant obtenu par le sort la charge d'hiéromnémon. » C'était le nom donné aux délégués des villes qui faisaient partie de la ligue amphictyonique. Sans doute le vent, ou quelque autre accident avait fait tomber la couronne de la tête d'Hyperbolus, un jour qu'il devait offrir un sacrifice.

[4] Il jure par la Respiration, parceque c'est par elle que l'Air communique aux êtres animés sa force vivifiante. — Ici, comme plus haut, le Chaos, c'est le vide ou l'espace.

STREPSIADE. Les punaises m'empêchent de l'apporter.

SOCRATE. Pose-le vite, et prête attention.

STREPSIADE. Me voici.

SOCRATE. Voyons. Que veux-tu apprendre d'abord, entre toutes les choses que tu ignores? sera-ce la mesure, le rhythme, ou les vers.

STREPSIADE. La mesure : un marchand de farine m'a trompé l'autre jour de deux chénix.

SOCRATE. Ce n'est pas là ce que je te demande; je veux savoir quelle mesure te paraît la plus belle, celle de trois ou celle de quatre ?

STREPSIADE. Je préfère le demi-setier [1].

SOCRATE. Tu dis des bêtises, brave homme.

STREPSIADE. Veux-tu gager que le demi-setier est la mesure de quatre [2] ?

SOCRATE. Peste soit de l'homme! Que tu as la tête dure! Mais peut-être apprendras-tu mieux le rhythme.

STREPSIADE. A quoi me servira le rhythme pour vivre?

SOCRATE. Il te rendra aimable en compagnie; tu comprendras le rhythme énoplien et le rhythme du dactyle [3].

STREPSIADE. Du dactyle? Ah! oui, je le connais.

SOCRATE. Dis-le.

STREPSIADE. Celui-ci donc. Quand j'étais jeune, je me servais de cet autre doigt [4].

SOCRATE. Tu es sot et grossier.

STREPSIADE. Mais, animal, je ne veux rien apprendre de tout cela.

SOCRATE. Que demandes-tu donc?

STREPSIADE. Autre chose, autre chose; le raisonnement injuste.

SOCRATE. Mais il faut avant cela bien d'autres connaissances; il faut d'abord savoir distinguer quels sont les quadrupèdes mâles.

STREPSIADE. Je connais bien les mâles; est-ce que tu me crois

[1] Ce qui, dans l'idée du vieillard, est la même chose qu'un tétramètre; car le demi-setier valait quatre chénix. Mais il ne comprend pas que Socrate veut parler du mètre poétique.

[2] Ou tétramètre. (Voy. la note précédente.)

[3] Rhythmes de l'ancienne musique. Le rhythme énoplien était composé de deux dactyles et d'un spondée.

[4] Dactyle ou doigt. *Impurè in voce* « digitus » *ludit*. Le geste expliquait sa pensée.

fou? Un bélier, un bouc, un taureau, un chien, un merle[1], sont des mâles.

SOCRATE. Vois-tu ce qui t'arrive? tu appelles merle la femelle comme le mâle.

STREPSIADE. Comment?

SOCRATE. Comment? merle et merle.

STREPSIADE. Par Neptune, c'est vrai. Comment donc appeler la femelle?

SOCRATE. Merlesse; et l'autre, merle.

STREPSIADE. Merlesse, dis-tu? Par l'Air, il a raison. Pour ce seul mot-là j'emplirai ta huche de farine.

SOCRATE. Autre faute. La huche! tu fais un mâle d'une femelle.

STREPSIADE. Comment! en disant la *huche*[2]?

SOCRATE. Oui, comme on dit *Cléonyme*.

STREPSIADE. Comment? explique-toi.

SOCRATE. Tu dis huche comme tu dis Cléonyme.

STREPSIADE. Mais, mon cher, Cléonyme n'avait pas de huche. Il broyait sa farine dans un mortier rond. Comment donc faut-il dire?

SOCRATE. Comment? huch*ée*, comme tu dis Sostrat*ée*.

STREPSIADE. Huchée?

SOCRATE. C'est cela, au féminin.

STREPSIADE. On devrait dire aussi *Cléonymée*.

SOCRATE. Il faut encore que tu saches distinguer dans les noms propres le masculin et le féminin.

STREPSIADE. Je connais bien les noms de femme.

SOCRATE. Dis-en donc.

STREPSIADE. Lysilla, Philinna, Clitagora, Démétria.

SOCRATE. Et des noms d'hommes?

STREPSIADE. Une infinité. Philoxène, Mélésias, Amynias.

SOCRATE. Le sot! Ce ne sont pas là des noms d'homme?

STREPSIADE. Ce ne sont pas pour vous des noms d'homme.

SOCRATE. Nullement. Comment dirais-tu pour appeler Amynias?

STREPSIADE. Je dirais : Amynia! Amynia[3]!

SOCRATE. Vois-tu? tu en fais une femme.

STREPSIADE. Aussi bien ai-je raison ; que ne va-t-il à l'armée? Mais à quoi bon apprendre ce que nous savons tous?

[1] Dans le grec il y a *un coq*. Nous avons changé le mot, pour mieux faire comprendre ce qui suit.

[2] Le mot grec a une terminaison masculine.

[3] Le vocatif de ce mot, en grec, a une terminaison féminine.

SOCRATE. C'est bon. Couche-toi là.

STREPSIADE. Pourquoi ?

SOCRATE. Songe un peu à tes affaires.

STREPSIADE. Ah ! je te prie, ne me force pas de m'étendre sur ce lit ; s'il faut absolument se coucher, laisse-moi du moins rêver à terre.

SOCRATE. Cela ne se peut pas autrement.

STREPSIADE. Infortuné ! que je vais avoir à souffrir aujourd'hui des punaises !

SOCRATE. Médite et réfléchis : recueille ton esprit ; tourne-le en tous sens : quand tu rencontres une difficulté, passe vite à une autre idée ; que le doux sommeil fuie de tes yeux.

STREPSIADE. Aïe ! aïe ! aïe !

SOCRATE. Qu'as-tu donc ? Que souffres-tu ?

STREPSIADE. Je n'en puis plus ; ces maudits Corinthiens[1] sortent en foule du lit, et me mordent, ils me dévorent les flancs, ils sucent tout mon sang, ils me piquent le derrière, ils me tuent.

SOCRATE. Ne crie pas si fort.

STREPSIADE. Et quel moyen, quand je n'ai plus ni argent, ni sang, ni ame, ni souliers ; et que, pour comble de misères, je me morfonds ici après avoir tout perdu ?

SOCRATE. Que fais-tu là ? tu ne médites pas.

STREPSIADE. Si, par Neptune !

SOCRATE. Sur quoi médites-tu ?

STREPSIADE. Sur ce que ces punaises me laisseront de moi-même.

SOCRATE. Malheur à toi !

STREPSIADE. Mais, mon cher, le malheur est déja tout venu.

SOCRATE. Point de faiblesse ; enveloppe-toi. Il faut trouver quelque ruse, quelque palliatif[2].

STREPSIADE. Hélas ! qui me jettera un palliatif de peau de mouton ?

SOCRATE. Voyons un peu ce qu'il fait. Holà ! dors-tu ?

STREPSIADE. Non, par Apollon !

SOCRATE. Tiens-tu quelque chose ?

STREPSIADE. Rien.

[1] Une partie du mot grec signifie aussi *punaises*. Les Corinthiens ravageaient alors l'Attique.

[2] Le mot signifie « moyen de priver (ses créanciers). » Strepsiade entend, « de se garantir des punaises. » Il y a dans sa réponse un autre jeu de mots, il voudrait avoir une *peau de mouton* pour se préserver des punaises ; mais, par une équivoque, il sous-entend *un moyen de nier ses dettes*.

SOCRATE. Rien du tout ?

STREPSIADE. Rien, que ceci [1].

SOCRATE. Allons, couvre-toi, et mets-toi à méditer.

STREPSIADE. Sur quoi, dis-moi, cher Socrate ?

SOCRATE. Dis toi-même ce que tu veux trouver.

STREPSIADE. Je te l'ai déjà dit mille fois ; je voudrais trouver le moyen de ne pas payer mes dettes.

SOCRATE. Courage donc, couvre-toi ; fixe ta pensée fugitive, examine le sujet dans ses détails, distingue, et réfléchis.

STREPSIADE. Holalà [2] !

SOCRATE. Doucement ; si une difficulté t'arrête, laisse-la ; un peu après, reprends de nouveau la même pensée, et examine-la mûrement.

STREPSIADE. Mon cher petit Socrate !

SOCRATE. Qu'y a-t-il, vieillard ?

STREPSIADE. J'ai trouvé un expédient pour mes dettes.

SOCRATE. Voyons... Dis-le-moi donc.

STREPSIADE. Si j'achetais une enchanteresse de Thessalie, et si je lui ordonnais de faire descendre la lune pendant la nuit, pour l'enfermer, comme un miroir, dans un étui rond, et la garder ?

SOCRATE. A quoi cela te servirait-il ?

STREPSIADE. A quoi ? Si la lune ne paraissait plus du tout, je n'aurais plus d'intérêts à payer.

SOCRATE. Comment cela ?

STREPSIADE. Parceque les intérêts se paient tous les mois.

SOCRATE. Fort bien ! mais je vais te proposer une autre subtilité : je suppose que l'on t'intente un procès de cinq talents ; comment ferais-tu pour échapper à la condamnation ? dis-moi.

STREPSIADE. Comment ? comment ? je ne sais ; il faut chercher.

SOCRATE. Ne concentre pas toujours ta pensée en toi-même ; donne l'essor à ton esprit, comme au hanneton attaché par la patte à un fil [3].

STREPSIADE. J'ai trouvé un moyen des plus adroits, pour anéantir le jugement ; tu vas en convenir.

SOCRATE. Quel est-il ?

STREPSIADE. As-tu jamais vu chez les marchands droguistes

[1] *Nihil habeo, præter meum penem in manu.*

[2] On suppose qu'il est mordu par les punaises.

[3] Madame Dacier soupçonne ici quelque allusion à une opinion de Socrate, qui donnait des ailes à l'ame humaine. (Voy. *le Phèdre* de Platon.)

cette pierre brillante et diaphane, avec laquelle on allume du feu?

SOCRATE. Tu veux dire du cristal[1] ?

STREPSIADE. Précisément.

SOCRATE. Eh bien! que ferais-tu?

STREPSIADE. Ne pourrais-je pas, lorsque le greffier écrirait la condamnation, prendre le cristal, et, me tenant à l'écart, faire fondre au soleil toutes les lettres du jugement[2] ?

SOCRATE. Par les Grâces, c'est fort ingénieux.

STREPSIADE. Quel plaisir, d'effacer une condamnation de cinq talents!

SOCRATE. Allons, trouve-moi vite ceci.

STREPSIADE. Quoi?

SOCRATE. Le moyen de prévenir un jugement, si dans un procès tu étais au moment d'être condamné, faute de témoins?

STREPSIADE. C'est la chose du monde la plus facile.

SOCRATE. Dis donc.

STREPSIADE. Voici. S'il ne me restait plus qu'une affaire à juger avant qu'on appelât ma cause, je courrais vite me pendre.

SOCRATE. Cela ne vaut rien.

STREPSIADE. Si, vraiment. Une fois mort, on ne m'enverrait pas d'assignation.

SOCRATE. Tu déraisonnes. Va-t'en; je ne veux plus te donner de leçons.

STREPSIADE. Pourquoi, au nom des dieux, mon cher Socrate?

SOCRATE. Tu oublies aussitôt tout ce qu'on t'apprend. Par exemple, qu'est-ce que je t'ai enseigné d'abord?

STREPSIADE. Voyons un peu : qu'est-ce qu'il m'a dit d'abord? Ce qu'il m'a dit d'abord... Ah! comment cela s'appelle-t-il? là où l'on pétrit la farine... comment donc?

SOCRATE. Peste soit de la plus oublieuse et la plus stupide des vieilles têtes!

STREPSIADE. Hélas! que vais-je devenir? Je suis perdu si je n'apprends à bien remuer ma langue. O Nuées! donnez-moi quelque bon conseil.

LE CHOEUR. Vieillard, nous te conseillons, si tu as un fils, de l'envoyer étudier à ta place.

STREPSIADE. Oui, j'ai un fils fort bien né; mais il ne veut rien apprendre. Que faire?

[1] On s'en servait quelquefois pour cautériser. (Pline, *Hist. nat.*)

[2] On écrivait sur des tablettes enduites de cire.

LE CHOEUR. Et tu le souffres?

STREPSIADE. Il est plein de vigueur et de santé; il descend, par sa mère, de la noble race de Cœsyra. Mais je vais le trouver; et s'il n'obéit, je le chasserai de la maison. Rentre, Socrate; et attends-moi un instant.

(Il sort, et Socrate un peu après lui.)

LE CHOEUR [1]. Sens-tu tous les biens que tu vas nous devoir à nous seules? Cet homme est prêt à faire tout ce que tu lui commanderas. Tu vois, il est émerveillé, et plein d'admiration pour ton génie. Tire de lui le plus que tu pourras. Car ces dispositions-là changent souvent bien vite.

(Strepsiade revient avec son fils.)

STREPSIADE. Non, par la Nuée, tu ne resteras plus ici. Va manger, si tu veux, les colonnes de Mégaclès [2].

PHIDIPPIDE. Mon père, qu'as-tu donc? Tu n'es pas dans ton bon sens; non, par Jupiter Olympien!

STREPSIADE. Voyez, voyez; « Jupiter Olympien. » Quelle folie! Tu crois à Jupiter, à ton âge!

PHIDIPPIDE. D'où vient que tu ris ainsi?

STREPSIADE. De te voir si enfant, et si imbu de vieilleries. Approche pourtant, que je t'instruise; je vais te dire la chose, et alors tu seras homme; mais ne va communiquer cela à personne.

PHIDIPPIDE. Eh bien! qu'est-ce?

STREPSIADE. Tu viens de jurer par Jupiter?

PHIDIPPIDE. Oui.

STREPSIADE. Vois comme il est bon d'étudier: il n'y a pas de Jupiter, mon cher Phidippide.

PHIDIPPIDE. Qui est-ce donc?

STREPSIADE. C'est Tourbillon qui règne; il a chassé Jupiter.

PHIDIPPIDE. Allons, quelles extravagances!

STREPSIADE. La chose est ainsi.

PHIDIPPIDE. Et qui dit cela?

[1] Il s'adresse à Socrate.

[2] C'est-à-dire le seul bien qui lui reste, les murailles. Son oncle Mégaclès était un riche ruiné.

STREPSIADE. Socrate le Mélien [1], et Chéréphon, qui sait mesurer le saut des puces.

PHIDIPPIDE. Es-tu donc devenu assez fou pour croire ces atrabilaires?

STREPSIADE. Parle mieux, et ne dis pas de mal de ces hommes habiles et pleins de sens, qui par économie ne se font jamais raser, ni parfumer, qui ne vont jamais au bain pour se laver [2]; tandis que tu dissipes ma fortune, comme si j'avais cessé de vivre. Va au plus tôt étudier à ma place.

PHIDIPPIDE. Que pourrait-on apprendre de bon de ces gens-là?

STREPSIADE. Vraiment? tout ce qu'il y a de science parmi les hommes. Tu connaîtras toi-même combien tu es ignorant et grossier. Mais attends-moi ici un moment [3].

PHIDIPPIDE. Ah! que faire? Mon père extravague. Dois-je le faire interdire pour cause de démence, ou prévenir de sa folie les faiseurs de cercueils?

STREPSIADE. Voyons un peu; comment appelles-tu cet oiseau?

PHIDIPPIDE. Un merle.

STREPSIADE. Bien! et cette femelle?

PHIDIPPIDE. Un merle.

STREPSIADE. Tous deux de même? c'est ridicule. Ne parle plus ainsi désormais. Appelle celle-ci une merlesse, et celui-là un merle.

PHIDIPPIDE. Une merlesse, dis-tu? Ce sont là ces belles choses que tu as apprises chez les fils de la terre [4]?

STREPSIADE. Ils m'en ont appris bien d'autres; mais ma vieillesse est cause que j'oubliais tout, à mesure que j'apprenais.

PHIDIPPIDE. Est-ce aussi pour cela que tu as perdu ton manteau?

STREPSIADE. Je ne l'ai pas perdu, je l'ai philosophiqué [5].

PHIDIPPIDE. Et tes souliers, qu'en as-tu fait, pauvre fou?

STREPSIADE. Je les ai perdus à ce qui était nécessaire, comme disait Périclès [6]. Allons, marche, viens avec moi; obéis à ton père,

[1] Diagoras de Mélos était athée. C'est pour cela qu'Aristophane appelle Socrate Mélien, quoiqu'il fût d'Athènes.

[2] Voyez la note sur le vers 85 du *Plutus*.

[3] Il entre un instant dans la maison.

[4] Il les assimile aux géants, comme ennemis des dieux.

[5] Qu'on nous permette de hasarder cet équivalent du mot grec.

[6] Expression de Périclès lorsque, dans la reddition de ses comptes comme général, il vint à parler de dix talents employés à corrompre les généraux lacédémoniens. Ses explications à ce sujet se bornèrent à dire qu'il avait employé ces dix talents *à ce qui*

et ne t'inquiète pas du reste. Tu n'avais que six ans, et tu bégayais encore; moi, je t'obéissais, et la première obole que je tou hai pour mes fonctions de juge me servit à t'acheter un petit chariot à la fête de Jupiter.

PHIDIPPIDE. Tu te repentiras un jour de ce que tu fais.

STREPSIADE. C'est bien, tu m'obéis. Holà ! Socrate, montre-toi ; je t'amène mon fils, qui cède enfin à mes instances.

(Socrate paraît.)

SOCRATE. C'est encore un enfant, peu exercé sans doute à nos spéculations dans les airs.

PHIDIPPIDE. Je te trouverais fort bien excrcé, si tu pouvais y rester pendu[1] !

STREPSIADE. Eh bien, drôle ! tu injuries ton maître?

SOCRATE. « Y rester pendu, » a-t-il dit? Quelle mauvaise prononciation ! comme il ouvre la bouche ! Comment saurait-il jamais gagner un procès, intenter une accusation, ruiner les arguments de sa partie adverse? Hyperbolus a appris tout cela pour un talent.

STREPSIADE. Ne t'inquiète pas; instruis-le seulement. Il a de l'esprit naturel. Il était tout petit, qu'il bâtissait chez nous des maisons, il sculptait des navires, il construisait des chariots de cuir, et faisait des grenouilles avec des écorces de grenade. Apprends-lui donc les deux raisonnements; le fort, et puis le faible, qui triomphe du fort au moyen de l'injustice; enseigne-lui du moins l'injuste avant tout.

SOCRATE. Je chargerai l'un et l'autre de l'instruire.

STREPSIADE. Je me retire. Souviens-toi de le mettre en état de réfuter tout ce qui est juste.

(Il s'en va.)

LE JUSTE. Viens ici, et montre-toi aux spectateurs, toi qui es si hardi.

était nécessaire, et le peuple l'approuva. (Voy. Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 22, 23.) Seulement Périclès avait dit : ἀνήλωκα, « je les ai employés. » Strepsiade dit plaisamment ἀπώλεσα, « je les ai perdus. »

[1] Il y a ici un jeu de mots intraduisible. Le mot κρεμαθρῶν, que j'ai rendu par *spéculations aériennes*, signifie littéralement le panier dans lequel Socrate se faisait suspendre pour méditer ; ce qui donne lieu à la réponse de Phidippide.

L'INJUSTE. Allons où tu voudras [1]; il me sera bien plus facile de te perdre, en parlant devant la multitude.

LE JUSTE. Toi, me perdre? qui es-tu donc?

L'INJUSTE. Le raisonnement.

LE JUSTE. Mais le faible.

L'INJUSTE. Toi qui te prétends plus fort que moi, je te vaincrai.

LE JUSTE. Par quel art?

L'INJUSTE. Par la nouveauté de mes inventions.

LE JUSTE. Il est vrai, cela est en vogue aujourd'hui, grâce à ces fous.

L'INJUSTE. Dis plutôt à ces sages.

LE JUSTE. Je te perdrai.

L'INJUSTE. Comment t'y prendras-tu?

LE JUSTE. Je ne dirai rien que de juste.

L'INJUSTE. En un moment je renverserai tout ce que tu diras; et d'abord, je soutiens qu'il n'y a pas de justice.

LE JUSTE. Il n'y a pas de justice.

L'INJUSTE. Non; où est-elle?

LE JUSTE. Chez les dieux.

L'INJUSTE. Si la justice existe, comment Jupiter n'a-t-il pas péri, lui qui a enchaîné son père [2]?

LE JUSTE. Quoi! le mal en vient à ce point! Qu'on me donne un bassin [3]!

L'INJUSTE. Tu es un radoteur et un imbécile!

LE JUSTE. Tu es un infâme et un impudent!

L'INJUSTE. Tu me couvres de roses.

LE JUSTE. Un impie!

L'INJUSTE. Tu me couronnes de lis.

LE JUSTE. Un parricide!

L'INJUSTE. C'est de l'or que tu me prodigues [4].

LE JUSTE. Autrefois c'était du plomb.

L'INJUSTE. Aujourd'hui tout cela m'est glorieux.

LE JUSTE. Tu es bien insolent!

L'INJUSTE. Et toi, bien ganache!

LE JUSTE. Tu es cause que les jeunes gens ne veulent plus fré-

[1] Parodie du *Télèphe* d'Euripide.

[2] Voy. Platon, *Euthyphron*, traduit par M. Cousin, tom. I, pag. 19. (Voy. aussi Eschyle, *les Euménides* et *Prométhée*.)

[3] Pour vomir, tant ce raisonnement lui soulève la bile, dit le Scholiaste.

[4] L'huissier, dans *les Plaideurs*, parle à peu près ainsi, à chaque coup qu'il reçoit.

quenter les écoles : les Athéniens reconnaîtront un jour ce que tu *enseignes* à ces insensés.

L'INJUSTE. Ton air misérable et malpropre me répugne.

LE JUSTE. Tu es riche maintenant ; naguère tu mendiais, et te comparais à Télèphe de Mysie, n'ayant à ronger dans sa besace que les sentences de Pandelète[1].

L'INJUSTE. Insigne sagesse que tu prêches là !

LE JUSTE. Insigne folie des Athéniens et de toi ; ils nourrissent le corrupteur de la jeunesse !

L'INJUSTE. Prétends-tu instruire ce jeune homme, vieux radoteur ?

LE JUSTE. Sans doute, s'il ne veut pas se perdre, et n'apprendre que du bavardage.

L'INJUSTE. Viens ici, et laisse ce fou !

LE JUSTE. Tu te repentiras si tu lui tends la main.

LE CHOEUR. Cessez vos querelles et vos injures. Faites voir, toi, ce que tu enseignais aux hommes d'autrefois ; et toi, ce que c'est que ta nouvelle doctrine. Ce jeune homme, après avoir entendu l'un et l'autre, pourra juger et choisir.

LE JUSTE. Je le veux bien.

L'INJUSTE. Moi aussi.

LE CHOEUR. Voyons, qui parlera le premier ?

L'INJUSTE. Qu'il commence ; et quand il aura parlé, je lancerai sur lui une grêle d'expressions et de pensées nouvelles. Si après cela il veut encore souffler, les traits de mon éloquence le perceront, comme des frelons qui lui piqueraient le visage et les yeux.

LE CHOEUR. Vous allez montrer par toutes les ressources de l'art oratoire, par le choix et la profondeur des pensées, lequel de vous deux doit l'emporter par le talent de la parole. Aujourd'hui s'agitent les destinées de la philosophie, pour laquelle mes amis livrent un grand combat. O toi, qui couronnas nos pères de tant de vertus, élève la voix pour la cause que tu chéris, et fais connaître qui tu es.

LE JUSTE. Je vais dire quelle était l'ancienne éducation, aux jours florissants où j'enseignais la justice, et où la modestie régnait dans les mœurs. D'abord[2], il n'eût pas fallu qu'un enfant fît entendre sa voix. Les jeunes gens d'un même quartier, allant chez le mai-

[1] Sycophante et plaideur de ce temps-là (Scholiaste). Allusion à la pièce d'Euripide, où Télèphe, vêtu de haillons, déployait toutes les ressources de la rhétorique.

[2] Voy. dans Plaute, *Bacchid.*, III, 3, un passage qui rappelle celui-ci.

tre de musique, marchaient ensemble dans les rues, nus et en bon ordre, la neige tombât-elle comme la farine d'un tamis; là ils s'asseyaient les jambes écartées, et on leur apprenait ou l'hymne[1] « Redoutable Pallas, destructrice des villes, » ou « Cri retentissant au loin; » ils conservaient la grave harmonie des airs transmis par les aïeux. Si quelqu'un d'eux s'avisait de faire quelque bouffonnerie ou de chanter avec les inflexions molles et recherchées, introduites par Phrynis[2], il était frappé et châtié comme ennemi des Muses. Au Gymnase, ils devaient être assis les jambes étendues, pour que les voisins ne vissent rien d'indécent; chacun, en se levant, devait balayer l'arène à sa place, pour ne laisser aux amants aucune empreinte de son sexe. On ne voyait alors aucun enfant s'oindre au-dessous du nombril; un léger duvet, comme celui des fruits, voilait le reste de leur corps. Ils n'allaient pas s'offrir eux-mêmes à un amant avec des sons de voix efféminés, et des regards lascifs. On ne leur permettait de manger ni raifort, ni l'*anethum*[3] réservé aux vieillards, ni céleri, ni poisson, ni grives; ils n'eussent jamais croisé les jambes.

L'INJUSTE. Tout cela est bien vieux, et remonte au temps des fêtes Diipoliennes[4], des Cigales[5], de Cécidas[6], et des Bouphonies.

LE JUSTE. C'est pourtant cette même éducation qui forma les guerriers de Marathon. Aujourd'hui tu leur enseignes à s'envelopper tout d'abord de vêtements; aussi je m'indigne lorsqu'il leur faut danser aux Panathénées, de les voir tenir leurs boucliers devant leur corps, sans penser à Pallas. C'est pourquoi, jeune homme, n'hésite pas à me prendre pour guide: tu apprendras à haïr les procès, à ne pas fréquenter les bains, à rougir des choses déshonnêtes, à t'indigner si l'on rit de ta pudeur, à te lever devant les vieillards, à ne donner aucun chagrin à tes parents, à ne faire rien de honteux; car tu dois être l'image de la Pudeur. Tu n'iras pas voir les danseuses, de peur qu'au milieu de ton extase, une

[1] Hymne de Lamproclès.

[2] Sur ce musicien, voy. Burette, Mém. de l'Acad. des Insc., tom. X, pag. 268.

[3] On pense que c'est l'anis. Les Allemands traduisent le premier mot par *Eppich*, le deuxième par *Till*. Du reste, il est aisé de voir que la cause de cette interdiction était, comme pour le poisson, leur vertu aphrodisiaque.

[4] Fêtes diipoliennes et bouphonies, noms différents d'une même fête, consacrée à Jupiter. Bouphonie signifie sacrifice de bœufs.

[5] Mode antique d'Athènes; on attachait les cheveux avec une cigale d'or. (Voy. à la fin des *Chevaliers*.)

[6] Poëte dithyrambique très-ancien.

courtisane ne te jette la pomme [1], et ne flétrisse ta réputation. Tu ne contrediras pas ton père ; tu ne riras point de son grand âge [2] ; tu oublieras les défauts de celui qui t'a élevé.

L'INJUSTE. Crois-le, jeune homme, et, par Bacchus, tu ressembleras aux enfants d'Hippocrate [3] ! tu seras une vraie blette.

LE JUSTE. On te verra briller dans les gymnases ; tu ne t'amuseras pas à débiter des fadaises sur la place publique, comme tant d'autres de nos jours : tu n'auras point de procès pour un sujet frivole, où des récriminations obstinées peuvent causer ta ruine. Tu iras à l'Académie, te promener sous l'ombrage des oliviers sacrés [4], une couronne de joncs en fleur sur la tête, avec un sage ami de ton âge ; au sein d'un heureux loisir, tu jouiras de la douce odeur qu'exhalent le smilax et le feuillage du peuplier blanc, aux beaux jours du printemps, lorsque le platane et l'ormeau confondent leur murmure.

Si tu fais ce que je dis, et que tu suives mes maximes, tu auras toujours la poitrine robuste, le teint frais, les épaules larges, la langue courte, les fesses charnues, et le reste petit [5]. Mais si tu t'abandonnes aux mœurs du jour, tu auras bientôt le teint pâle, les épaules étroites, la poitrine resserrée, la langue longue, les fesses grêles, le reste grand, et l'esprit de chicane. L'autre te fera trouver honnête tout ce qui est honteux, honteux ce qui est honnête, et enfin tu te couvriras d'infamie [6], comme Antimachus.

LE CHOEUR. O toi qui habites le temple élevé de la sagesse [7], tes discours respirent un parfum de vertu. Heureux les hommes d'autrefois, qui vivaient aux jours de ta gloire ! (*A l'Injuste.*) Quant à toi, qui possèdes toutes les ressources de la parole, il te faut trouver des raisons nouvelles ; car l'éloquence de ton adversaire a fait une vive impression. Tu as besoin d'employer des moyens extraor-

[1] En gage d'amour.

« *Malo me Galatea petit lasciva puella.* » VIRGILE.

[2] Littéralement : « tu ne l'appelleras pas Japet. »

[3] Hippocrate, général des Athéniens, avait trois fils renommés par leur stupidité. Blette, légume fade et insipide, espèce de poirée.

[4] L'huile de ces oliviers consacrés à Minerve était donnée en prix aux vainqueurs dans les panathénées. (Voy. Lucien, *Anacharsis*.)

[5] *Penem.*

[6] *Cinædus.*

[7] Καλλίπυργον σοφίαν. Lucrèce a dit :

Sed nil dulcius est bene quam munita *tenere*
Edita doctrina sapientum templa *serena*.

dinaires, si tu veux le vaincre, et ne pas être un objet de risée.

L'INJUSTE. Il y a longtemps que j'étouffe d'impatience, et que je brûle de renverser tous ses arguments. Les philosophes m'appellent l'Injuste, parce que le premier j'ai imaginé les moyens de contredire la justice et les lois ; mais n'est-ce pas un talent bien précieux [1], que de prendre la cause la plus faible, et de la gagner? Vois comme je vais ruiner toute cette éducation dont il est si fier. Il te défend d'abord les bains chauds ; et quelle raison as-tu de blâmer les bains chauds ?

LE JUSTE. Parce qu'ils sont pernicieux, et qu'ils amollissent l'homme.

L'INJUSTE. Arrête : je te tiens, tu ne saurais m'échapper. Réponds-moi : lequel des fils de Jupiter a été le plus courageux, et a accompli le plus de travaux ?

LE JUSTE. Je pense qu'aucun ne peut être mis avant Hercule.

L'INJUSTE. Où as-tu jamais vu des bains froids sous le nom d'Hercule [2] ? et pourtant quel autre fut plus courageux que lui ?

LE JUSTE. Ce sont là les raisons que les jeunes gens ont sans cesse à la bouche, et grâce auxquelles les bains sont fréquentés, et les palestres désertes.

L'INJUSTE. Tu blâmes les harangues de la place publique ; moi, je les défends. Si c'était un mal, Homère n'eût pas fait des orateurs de Nestor ni des autres sages. De là je passe à l'usage de la langue : il dit que les jeunes gens ne doivent pas la cultiver ; moi, je soutiens le contraire. Il recommande la modestie : voilà deux funestes maximes. A qui la modestie profita-t-elle jamais ? Parle, réfute-moi.

LE JUSTE. A bien des gens : ce fut la raison pour laquelle Pélée reçut une épée [3].

L'INJUSTE. Une épée ! Le pauvre malheureux fit là un beau profit ! Hyperbolus n'a-t-il pas gagné avec ses lampes bien mieux que des millions [4], grâces à sa scélératesse ? Il ne s'agit pas là d'une épée.

LE JUSTE. Pélée dut à cette vertu l'honneur d'épouser Thétis...

[1] Littéralement : « ne vaut-il pas plus de dix mille statères... ? » Le statère on tétradrame valait quatre drachmes.

[2] Les sources d'eau chaude s'appelaient bains d'Hercule. (Voy. *les Trachiniennes* de Sophocle.)

[3] Pélée, victime d'une odieuse calomnie, avait été exposé sans armes à la fureur des bêtes féroces. Les dieux lui donnèrent une épée pour se défendre.

[4] C'est-à-dire la démagogie.

L'INJUSTE. Qui s'en alla bientôt et le laissa tout seul. Pélée n'était pas un vigoureux athlète, il n'était pas un homme à passer la nuit entière dans les ébats amoureux : pour la femme c'est une passion. Tu n'es qu'un vieux radoteur.

Vois, mon fils, les inconvénients de la modestie ; elle nous prive de tous les plaisirs, de femmes, de garçons, de jeux, de festins, de boire, et de rire. Vaut-il la peine de vivre, pour renoncer à toutes ces jouissances ? Mais je m'arrête, je passe aux nécessités de notre nature. Tu as fait une faute, tu as aimé, tu as commis un adultère, et l'on t'a surpris ; tu es perdu, car tu ne sais pas plaider ta cause. Mais, avec moi, tu peux jouir de la vie, danser, rire, te moquer de tout. Es-tu surpris en adultère, affirme au mari que tu n'es point coupable ; rejette la faute sur Jupiter ; dis qu'il céda lui-même à l'amour et aux femmes. Pourrait-on plus exiger d'un mortel que d'un dieu ?

LE JUSTE. Mais si, avec tes belles leçons, il se fait épiler ou empaler, pourra-t-il nier alors qu'il ait un large derrière [1] ?

L'INJUSTE. Quel mal y aura-t-il à cela ?

LE JUSTE. Peut-il arriver rien de plus fâcheux ?

L'INJUSTE. Que diras-tu, si j'ai raison contre toi ?

LE JUSTE. Je me tairai. Car que pourrai-je faire ?

L'INJUSTE. Or çà, dis-moi : quelle espèce de gens sont les orateurs ?

LE JUSTE. Des infâmes [2].

L'INJUSTE. Je le crois. Et les auteurs tragiques ?

LE JUSTE. Des infâmes.

L'INJUSTE. Bien. Et les démagogues ?

LE JUSTE. Des infâmes.

L'INJUSTE. Tu vois donc que tu ne disais que des sottises. Examine les spectateurs ; vois quelle est la majorité.

LE JUSTE. Attends, je regarde.

L'INJUSTE. Eh bien, que vois-tu ?

LE JUSTE. Par ma foi, les infâmes sont en grande majorité. En voilà un que je connais ; celui-là encore, et cet autre avec ses longs cheveux.

[1] Les Scholiastes nous apprennent qu'on empalait les adultères avec un gros raifort : de là le mot ῥαφανιδωθῇ. De plus, on épilait le derrière du coupable, et on poudrait la partie épilée avec de la cendre chaude. (Voy. Suidas, au mot παρατίλλεται ; et Lucien, *Mort de Pérégrinus.*)

[2] Εὐρυπρώκτων, que nous avons traduit littéralement quelques lignes plus haut : « large derrière. »

L'INJUSTE. Qu'as-tu à dire maintenant?

LE JUSTE. Je suis vaincu. O infâmes! je vous en prie, recevez mon manteau : je passe dans votre camp.

(Ils s'en vont.)

SOCRATE. Eh bien! veux-tu emmener ton fils, ou me le laisser pour que je le forme à l'art de parler?

STREPSIADE. Instruis-le, châtie-le, et surtout souviens-toi de lui bien affiler la langue des deux côtés; l'un pour les petits procès, l'autre pour les affaires plus importantes.

SOCRATE. Sois tranquille; je t'en ferai un habile sophiste.

PHIDIPPIDE. Bien pâle, je pense, et bien misérable.

STREPSIADE Entrez.

PHIDIPPIDE. Tu pourrais bien t'en repentir un jour.

(Ils entrent chez Socrate.)

LE CHOEUR. Nous voulons apprendre à nos juges ce qu'ils gagneront à se montrer justes envers nous. Au printemps, quand vous voudrez labourer vos terres, nous enverrons la pluie d'abord pour vous; pour les autres, ensuite. Quand vos vignes seront chargées de leurs grappes, nous les garantirons de la sécheresse, aussi bien que de l'humidité excessive. Mais si un de vous, mortels, offensait notre divinité, qu'il songe aux maux que nous lui réservons : il ne recueillera de ses champs ni vin ni moisson; lorsque ses oliviers et ses vignes commenceront à pousser, nous les ravagerons, nous les détruirons par des orages; s'il fait des briques, nous ferons pleuvoir, et la grêle mettra en pièces toutes les tuiles de son toit; s'il se marie, lui, ou quelqu'un de ses amis ou de ses proches, nous ferons tomber toute la nuit [1] l'eau par torrents; en sorte qu'il aimerait mieux être en Égypte [2] que d'avoir jugé injustement.

STREPSIADE. Encore cinq jours, puis quatre, trois, deux, et enfin

[1] C'était la nuit que la mariée devait être conduite à la maison de son époux, à la lueur des torches nuptiales.

[2] L'Égypte passait pour être pleine de voleurs, au dire du Scholiaste; mais il ne pleuvait pas dans ce pays.

celui que je crains le plus, que je déteste, que j'abhorre, ce maudit jour de la vieille et nouvelle lune [1]. Tous mes créanciers menacent de consigner [2], et jurent de me ruiner, de me perdre : mes propositions sont pourtant justes et modérées : « Mon cher, dis-je « à chacun, ne prends pas maintenant cette somme, donne-moi « du temps pour cette autre, et fais-moi quitte du reste. » Ils prétendent que de cette manière ils ne seraient jamais payés ; ils crient que je leur fais tort, et déclarent qu'ils vont m'assigner. Qu'ils m'assignent donc ! je m'en soucie peu, si Phidippide a appris l'art de bien parler. Je vais m'en assurer tout à l'heure : frappons à la porte de l'école. Enfant ! holà ! enfant !

SOCRATE. Je souhaite le bonjour à Strepsiade.

STREPSIADE. Et moi à Socrate. Mais d'abord accepte ceci [3] ; il est juste de faire quelque présent à son maître. Dis-moi, mon fils a-t-il profité de tes leçons ? A-t-il appris ce fameux raisonnement ?

SOCRATE. Il l'a appris.

STREPSIADE. Bien. O divine fourberie !

SOCRATE. Tu pourras gagner tous les procès possibles.

STREPSIADE. Quand même des témoins m'auraient vu emprunter ?

SOCRATE. Bien plus, quand il y en aurait mille.

STREPSIADE. Je puis donc crier à haute voix : Malheur à vous, usuriers ! vous êtes perdus, vous, avec le principal et les intérêts des intérêts ; vous ne me vexerez plus ! Dans cette maison s'élève pour moi un fils dont la langue aura deux tranchants ; il sera mon soutien, le sauveur de ma famille, le fléau de mes ennemis, le libérateur de son père ! Appelle-le vite ! Mon fils ! mon enfant ! accours ! entends la voix de ton père !

SOCRATE. Le voilà en personne.

STREPSIADE. Mon ami ! cher ami !

SOCRATE. Tu peux partir et l'emmener.

(Socrate s'en va.)

[1] Jour marqué pour le paiement des intérêts. Le trentième jour du mois se rend en grec par un mot dont la traduction littérale signifie vieille et nouvelle lune.

[2] Le prêteur à intérêt qui faisait assigner son débiteur déposait d'avance de l'argent pour les frais de procédure.

[3] Un sac de farine. Il lui avait promis plus haut de remplir sa huche.

STREPSIADE. O mon fils ! ho ! ho ! ho ! que j'ai de joie à te voir ce teint ! ta mine indique un homme prêt à tout nier, à tout contredire. A coup sûr tu sais placer ce mot qui sent le terroir : «Qu'as-« tu à dire ?» et cette manière de paraître offensé, lorsqu'on offense, et qu'on maltraite les autres. Tu as même dans ton air le regard attique. Maintenant, vois à me sauver, puisque aussi bien tu m'as perdu.

PHIDIPPIDE. Que crains-tu ?

STREPSIADE. La vieille et nouvelle lune.

PHIDIPPIDE. Qu'est-ce qu'une lune vieille et nouvelle ?

STREPSIADE. Ils me menacent de consigner, sitôt qu'elle sera venue.

PHIDIPPIDE. Ils en seront pour leurs consignations ; la lune ne peut pas être double.

STREPSIADE. Elle ne le peut pas ?

PHIDIPPIDE. Non ; à moins que la même femme ne puisse être à la fois jeune et vieille.

STREPSIADE. Mais la loi le veut.

PHIDIPPIDE. Ils n'en comprennent pas bien le sens.

STREPSIADE. Que veut-elle donc dire ?

PHIDIPPIDE. Le vieux Solon aimait le peuple.

STREPSIADE. Cela ne fait rien à la vieille et nouvelle lune.

PHIDIPPIDE. Il fixa deux jours pour l'assignation : celui de la vieille lune et celui de la nouvelle ; il voulut que les consignations fussent déposées le jour de la nouvelle lune

STREPSIADE. Pourquoi donc a-t-il ajouté la vieille ?

PHIDIPPIDE. Afin, pauvre homme, que ceux qui seraient assignés eussent d'abord un jour pour arranger l'affaire à l'amiable ; sinon, pour qu'on pût redoubler les poursuites, le matin même de la nouvelle lune.

STREPSIADE. Pourquoi donc les magistrats ne reçoivent-ils pas les consignations le premier jour du mois, mais le jour de la vieille et nouvelle lune ?

PHIDIPPIDE. Ils font comme les gourmands [1] ; il anticipent d'un jour, pour profiter plus tôt des sommes consignées.

[1] Le mot grec peut désigner aussi un certain ordre de magistrats, chargés principalement de l'inspection des sacrifices. C'est l'opinion de Brunck. Ces magistrats étaient des espèces de dégustateurs publics.

STREPSIADE. Eh bien ! pauvres sots, qui êtes la proie des habiles[1], que faites-vous là, plantés comme des pierres, troupeau de dupes, vrais moutons, entassés les uns sur les autres comme des cruches ? Il faut que j'entonne un chant de triomphe en l'honneur de mon fils et de moi.

« Heureux Strepsiade ! que tu es habile ! et quel fils tu as « formé ! » Telles sont les félicitations de mes concitoyens et de mes amis, quand ton éloquence aura gagné mes procès. Mais entre ; je veux d'abord te servir un bon repas.

(Ils entrent dans la maison.)

PASIAS[2]. Doit-on jamais sacrifier son bien aux autres ? Non, assurément. J'aurais dû, dès l'abord, secouer cette sotte honte, plutôt que de m'attirer tant d'embarras. Aujourd'hui, pour avoir mon argent, il faut que je te prenne à témoin, et que je me fasse un ennemi d'un voisin ! Quoi qu'il en soit, jamais, tant que je vivrai, je ne me montrerai indigne de ma patrie[3]. J'appellerai Strepsiade en justice...

(Strepsiade revient.)

STREPSIADE. Qui est-ce ?...

PASIAS. Pour le jour de la vieille et nouvelle lune.

STREPSIADE. Je vous prends à témoin qu'il indique deux jours à la fois. Pour quelle cause m'assignes-tu ?

PASIAS. Pour les douze mines que je te prêtai, quand tu achetas ce cheval tigré.

STREPSIADE. Un cheval ? moi, dont vous connaissez tous l'aversion pour l'équitation !

PASIAS. Et tu juras par les dieux de me les rendre.

STREPSIADE. C'est que mon fils Phidippide ne possédait pas encore le raisonnement irrésistible.

PASIAS. Et maintenant, à cause de cela, tu songes à nier ta dette ?

STREPSIADE. Quel autre profit pourrais-je tirer de cette science ?

PASIAS. Et tu oserais le nier devant les dieux, si je te déférais le serment !

[1] « Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs. »
Évidemment cette tirade de Strepsiade s'adresse aux spectateurs, et non aux usuriers comme le dit le Scholiaste.

[2] Il amène avec lui un témoin.

[3] Trait contre l'esprit chicaneur des Athéniens.

STREPSIADE. Quels dieux ?

PASIAS. Jupiter, Mercure, Neptune.....

STREPSIADE. Sans doute. Je donnerais volontiers trois oboles, pour avoir le plaisir de prêter ce serment.

PASIAS. Que les dieux confondent donc ton impudence!

STREPSIADE. Il ferait bon saler un peu cet homme [1].

PASIAS. Ah ! tu te moques de moi !

STREPSIADE. Elle contiendrait bien six conges [2].

PASIAS. Par le grand Jupiter et par tous les dieux, tu ne te joueras pas de moi impunément.

STREPSIADE. Tu me réjouis fort avec tes dieux : Jupiter, par lequel on jure, est risible pour les gens instruits.

PASIAS. Tu porteras un jour la peine de ces blasphèmes. Mais me paieras-tu, oui ou non ? Réponds, et ne me retiens pas davantage.

STREPSIADE. Un peu de patience : je vais tout à l'heure te répondre clairement.

(Il entre dans la maison.)

PASIAS. Que crois-tu qu'il fasse ?

LE TÉMOIN. Je crois qu'il paiera.

STREPSIADE. Où est celui qui me demande de l'argent ? Dis-moi, comment appelles-tu cela ?

PASIAS. Cela ? une huche.

STREPSIADE. Et tu me demandes de l'argent, ignorant que tu es ! Non, jamais je ne paierai une obole à un homme qui appelle *huche* une *huchée*.

PASIAS. Tu ne me paieras point ?

STREPSIADE. Non pas, que je sache. Auras-tu bientôt fini ? Vite, hors d'ici !

PASIAS. Je m'en vais ; mais que je meure si de ce pas je ne vais déposer la consignation.

STREPSIADE. Ce sera autant de perdu à ajouter aux douze mines. Je suis vraiment fâché que tu souffres cette perte, pour t'être mépris sur le genre des noms.

AMYNIAS. Hélas ! malheureux que je suis !

[1] C'est-à-dire l'écorcher, pour faire de sa peau une outre à vin, à cause de sa vaste capacité.

[2] Mesure attique pour les liquides.

STREPSIADE. Holà ! qui gémit ainsi ? Ne serait-ce point quelqu'un des dieux de Carcinus [1] ?

AMYNIAS. Quoi ! vous voulez savoir qui je suis ? je suis un infortuné.

STREPSIADE. Passe ton chemin.

AMYNIAS. Dieu cruel ! fortune ennemie, qui as brisé mon char ! O Pallas ! tu m'as perdu [2] !

STREPSIADE. Quel mal t'a donc fait Tlépolème ?

AMYNIAS. Ne me raille point ; ordonne plutôt à ton fils de me rendre l'argent qu'il me doit, aujourd'hui surtout que je suis dans le malheur.

STREPSIADE. Quel argent ?

AMYNIAS. Celui qu'il m'a emprunté.

STREPSIADE. Vraiment, tu me parais à plaindre.

AMYNIAS. Hélas ! je suis tombé en faisant galoper des chevaux.

STREPSIADE. Tu extravagues ; tu seras tombé de quelque âne [3].

AMYNIAS. J'extravague, parceque je demande ce qu'on me doit !

STREPSIADE. Il n'est pas possible que tu sois dans ton bon sens.

AMYNIAS. Pourquoi donc ?

STREPSIADE. Tu me parais avoir la cervelle troublée.

AMYNIAS. Par Mercure ! je te fais assigner, si tu ne me rends mon argent.

STREPSIADE. Dis-moi ; quand il pleut, crois-tu que ce soit toujours de l'eau nouvelle, ou bien est-ce toujours la même que le soleil attire là-haut ?

AMYNIAS. Je ne sais pas, et ne m'en soucie guère.

STREPSIADE. Comment mériterais-tu qu'on te payât ? tu n'as aucune connaissance des choses célestes.

AMYNIAS. Si tu es trop gêné, paie-moi au moins l'intérêt.

STREPSIADE. L'intérêt ? quelle bête est cela ?

AMYNIAS. C'est l'argent qui s'accroît sans cesse chaque mois et chaque jour, à mesure que le temps s'écoule.

[1] Poëte tragique. Il avait introduit dans quelqu'une de ses pièces des dieux qui se lamentaient.

[2] Parodie d'une tragédie, où Alcmène déplorait en ces termes la mort de son frère Lycimnius, tué par Tlépolème. Cette pièce était de Xénoclès, fils de Carcinus.

[3] Il y a dans le grec un calembour. Ces mêmes mots peuvent signifier tomber en démence : ἀπ' ὄνου ou ἀπὸ νοῦ.

STREPSIADE. Fort bien. Mais dis-moi ; crois-tu que la mer soit maintenant plus grande qu'autrefois ?

AMYNIAS. Non certes ; elle est toujours la même. Il n'est pas bon qu'elle s'accroisse.

STREPSIADE. Comment, misérable ! la mer ne grossit pas malgré les fleuves qui s'y jettent ; et tu prétends que ton argent augmente tous les jours ? Veux-tu bien te sauver d'ici ! Vite ! un bâton ! [1].

AMYNIAS. Des témoins ! des témoins !

STREPSIADE. Allons ; qu'attends-tu ? Marcheras-tu, rosse ?

AMYNIAS. N'est-ce pas une indignité ?

STREPSIADE. T'en iras-tu ? Je te piquerai sous la queue, vieux cheval d'attelage. Te sauveras-tu ? (*Il sort.*) Je t'aurais mené bon train, avec tes roues et ton chariot.

(Strepsiade rentre dans la maison.)

LE CHOEUR. Ce que c'est que d'aimer le mal ! Ce vieillard en a la passion, et il veut frustrer ses créanciers. Mais il est impossible qu'il ne lui arrive aujourd'hui quelque affaire fâcheuse, en punition des friponneries auxquelles se livre ce sophiste. Il verra bientôt l'accomplissement de ses souhaits ; il voulait que son fils fût assez habile pour contredire sans cesse la raison, et gagner, contre tous, les causes les plus injustes. Mais peut-être souhaitera-t-il bientôt qu'il devienne muet.

STREPSIADE, *sortant avec précipitation.* Oh ! là là ! voisins, parents, citoyens, secourez-moi de tout votre pouvoir ! on me tue ! Ah ! la tête ! Ah ! les mâchoires ! Scélérat, tu bats ton père !

PHIDIPPIDE. Il est vrai, mon père.

STREPSIADE. Vous l'entendez, il avoue qu'il me frappe.

PHIDIPPIDE. Sans doute.

STREPSIADE. Scélérat ! parricide ! enfonceur de murailles !

PHIDIPPIDE. Répète encore ; ajoute de nouvelles injures : sais-tu que j'y prends plaisir ?

STREPSIADE. Infâme !

PHIDIPPIDE. Couvre-moi de roses.

STREPSIADE. Tu bats ton père !

[1] Mot à mot : un aiguillon.

PHIDIPPIDE. Et je te prouverai que j'ai eu raison de te battre.

STREPSIADE. Scélérat ! peut-on jamais avoir raison de battre son père ?

PHIDIPPIDE. Je le démontrerai, et tu seras convaincu.

STREPSIADE. Je serai convaincu ?

PHIDIPPIDE. Rien de plus simple. Dis seulement lequel des deux raisonnements tu veux que j'emploie.

STREPSIADE. Lequel des deux raisonnements ?

PHIDIPPIDE. Le fort ou le faible ?

STREPSIADE. Ma foi, j'ai bien réussi à te faire apprendre à contredire la justice, si tu me prouves qu'il est bon et juste que les enfants battent leur père !

PHIDIPPIDE. Je te le prouverai si bien, qu'après m'avoir entendu tu n'auras rien à répondre.

STREPSIADE. Je suis curieux d'entendre ce que tu as à dire.

LE CHOEUR. C'est à toi, vieillard, de songer aux moyens de le réduire ; il ne serait pas si insolent s'il n'était sûr du succès. Il à sans doute quelque appui : son assurance est manifeste. Mais d'abord, dis au chœur à quel propos a commencé votre querelle.

STREPSIADE. Je vais vous dire sur quel sujet s'est élevé notre débat. A la fin du repas, je l'engageai à prendre sa lyre et à chanter la chanson de Simonide sur la Toison d'or. Là-dessus il se met à dire que c'était une niaiserie de jouer de la lyre et de chanter à table [1], comme une femme qui moud le grain.

PHIDIPPIDE. N'y avait-il pas là de quoi te faire battre et assommer ? vouloir qu'on chante à table comme des cigales !

STREPSIADE. Voilà précisément ce qu'il m'a dit à la maison ; il prétendait aussi que Simonide était un mauvais poëte. Je me contins d'abord, non sans peine, et l'invitai au moins à prendre la branche de myrte [2], et à me dire quelque morceau d'Eschyle. Il me répond : « Sans doute, Eschyle est le premier des poëtes ; il est « plein d'enflure, inégal, ampoulé, désordonné. » Vous pensez comme mon cœur fut ému à ces mots ; cependant je me fis violence. « Eh bien, lui dis-je, chante-moi quelque morceau des poëtes « modernes, quelques-uns des plus beaux. » Et lui de réciter aussitôt une tirade d'Euripide, où un frère [3], grands dieux ! viole sa

[1] Euripide dit dans sa *Médée* que la musique devrait être bannie des festins.

[2] C'était un usage à table de tenir une branche de myrte ou de laurier lorsqu'on chantait.

[3] Macarée. Sujet de l'*Éole* d'Euripide, tragédie dont il ne reste que des fragments.

propre sœur. Alors j'éclatai ; je l'accable de reproches : la querelle s'anime ; les injures s'échangent ; et alors il s'élance sur moi, et puis il me frappe, il me maltraite, il m'étrangle, et m'assomme.

PHIDIPPIDE. N'avais-je pas raison ? Critiquer Euripide, le plus sage des poëtes !

STREPSIADE. Le plus sage, lui ? Oh !... comment dirai-je ? Mais tu me battrais encore.

PHIDIPPIDE. Oui, et j'aurais raison.

STREPSIADE. Tu aurais raison ? Impudent ! moi qui pris soin de ton enfance, et qui devinais tes desirs à tes premiers bégaiements ! Si tu disais « bryn, » je te comprenais, et te donnais à boire. Disais-tu « maman, » je t'apportais du pain. A peine le mot «caccan» était-il sorti de ta bouche, je te portais dehors et te soutenais moi-même [1]. Aujourd'hui, j'ai beau me plaindre et crier que je fais tout sous moi, tu ne prendrais pas la peine de me porter dehors, scélérat ! au contraire, tu m'étouffes, et je suis contraint de lâcher tout ici même.

LE CHOEUR. Je crois bien que le cœur des jeunes gens palpite, dans l'impatience de l'entendre ; car s'il parvient par le talent de la parole à faire approuver sa conduite, je ne donnerais pas une obole [2] de la peau des vieillards. C'est à toi maintenant, grand inventeur, grand promoteur de paroles nouvelles [3], à trouver des moyens de persuasion pour faire paraître ta cause bonne.

PHIDIPPIDE. Qu'il est doux de vivre au milieu des nouveautés, des inventions ingénieuses, et de pouvoir mépriser les lois établies ! Lorsque l'équitation m'occupait seule tout entier, je ne pouvais dire trois mots sans faire de faute ; mais maintenant que cet homme m'a arraché à ces goûts, et que je suis formé aux pensées subtiles, à l'art de la parole et à la méditation, je crois pouvoir prouver qu'il est juste de châtier son père.

STREPSIADE. Retourne donc à tes chevaux ; j'aime encore mieux en nourrir quatre, que d'être roué de coups.

PHIDIPPIDE. Je reprends mon discours où tu l'as interrompu, et

[1] Parodie des vers de *l'Iliade*, où Phénix parle des soins qu'il donna à l'enfance d'Achille, 9e livre.

[2] Grec : un pois.

[3] Parodie d'un vers de *Médée* (1314):

Τι τάσδε κινεῖς κἀναμοχλεύεις πύλας;

Porson conjecture que dans la première édition de la *Médée*, il y avait λόγους, au lieu de πύλας, qui a été substitué dans la seconde, que nous avons.

d'abord je te ferai cette question : me battais-tu dans mon enfance ?

STREPSIADE. Sans doute, je le faisais pour ton bien.

PHIDIPPIDE. Dis-moi, n'est-il pas juste que je te témoigne le même intérêt, et que je te batte, puisque c'est aimer les gens que de les battre ? Conviendrait-il que ton corps fût exempt de coups plutôt que le mien ? je suis né libre aussi bien que toi. Les enfants pleurent, et les pères ne pleureraient pas [1] ?

STREPSIADE. Pourquoi cela ?

PHIDIPPIDE. Diras-tu que la loi admet ce châtiment pour l'enfance ? Je répondrai que les vieillards sont deux fois enfants. Il est d'autant plus juste de les châtier, que leurs fautes sont moins excusables.

STREPSIADE. Mais nulle part la loi n'admet qu'un père doive subir ce châtiment.

PHIDIPPIDE. N'était-il pas homme comme nous, celui qui porta le premier cette loi, et la fit adopter à ceux de son temps ? Pourquoi ne pourrais-je pas également faire une loi nouvelle, qui permette aux fils de battre les pères à leur tour ? Nous vous faisons grace de tous les coups que nous avons reçus avant l'établissement de cette loi ; nous voulons bien avoir été battus impunément. Mais vois les coqs et les autres animaux ; ils se défendent contre leurs pères : et cependant quelle différence y a-t-il entre eux et nous, si ce n'est qu'ils ne rédigent pas de décrets ?

STREPSIADE. Si tu imites en tout les coqs, que ne manges-tu aussi le fumier, et que ne dors-tu sur une perche ?

PHIDIPPIDE. Ce n'est pas la même chose, mon cher ; Socrate n'admettrait pas ce raisonnement.

STREPSIADE. Ne me frappe donc pas ; autrement, c'est agir contre toi-même.

PHIDIPPIDE. Et comment ?

STREPSIADE. Il est juste que je puisse te châtier, comme tu pourras châtier ton fils, si tu en as un.

PHIDIPPIDE. Et si je n'en ai point ? j'aurai pleuré pour rien, et tu mourras en te moquant de moi !

STREPSIADE. Vraiment, mes amis, mon fils paraît avoir raison ; il faut se rendre à ce qui est juste. Pourquoi ne serions-nous pas punis, si nous agissons mal ?

[1] Parodie d'Euripide, *Alceste*, v. 710.

PHIDIPPIDE. Écoute encore un autre argument.

STREPSIADE. Je suis un homme perdu!

PHIDIPPIDE. Peut-être ne seras-tu pas fâché d'avoir été traité ainsi.

STREPSIADE. Comment cela? Parle; quel avantage m'en reviendra-t-il?

PHIDIPPIDE. Je battrai aussi ma mère.

STREPSIADE. Que dis-tu là? que dis-tu? Voilà qui est bien pire encore!

PHIDIPPIDE. Qu'auras-tu à dire, si je te prouve par le raisonnement qu'il faut battre sa mère[1]?

STREPSIADE. Que veux-tu? Après cela, tu n'auras plus qu'à te jeter dans le Barathrum[2] avec Socrate et ton raisonnement. O Nuées! vous êtes cause de mes malheurs; je m'étais abandonné entièrement à vous.

LE CHOEUR. C'est bien toi-même qui t'es attiré ces disgraces, en te tournant vers le mal.

STREPSIADE. Pourquoi ne me le disiez-vous pas, au lieu d'abuser la crédule ignorance d'un vieillard?

LE CHOEUR. C'est ainsi que nous agissons à l'égard des hommes portés au mal, jusqu'au moment où nous leur envoyons quelque infortune, qui leur apprenne à craindre les dieux.

STREPSIADE. Hélas! ô Nuées! ce châtiment est bien dur, mais il est mérité : il ne fallait pas frustrer mes créanciers de ce qui leur était dû. Mon cher fils, viens avec moi te venger de ce coquin de Chéréphon et de Socrate, qui nous ont indignement trompés.

PHIDIPPIDE. Je n'ai garde de maltraiter mes maîtres.

STREPSIADE. Crois-moi, respecte Jupiter Paternel.

PHIDIPPIDE. Jupiter Paternel! que tu es simple! Est-ce qu'il y a un Jupiter?

STREPSIADE. Sans doute.

PHIDIPPIDE. Non, il n'y en a pas : c'est Tourbillon qui règne; il a détrôné Jupiter[3].

STREPSIADE. Non, il ne l'a pas détrôné : je le croyais à cause de ce

[1] Allusion aux maximes d'Euripide sur le rôle inférieur des femmes. Ainsi Oreste, s'excusant de son parricide, dit que le père est le seul auteur de notre existence, etc. (*Oreste*, v. 541.)

[2] Voy. la note des *Chevaliers*, pag. 97.

[3] Phidippide rappelle ici les propres expressions de son père. (Voy. pag. 97.)

Tourbillon que tu vois. Malheureux ! j'ai pris pour un dieu un globe d'argile [1].

PHIDIPPIDE. Je t'abandonne ici à ton extravagance.

(Il s'en va.)

STREPSIADE. Funeste délire ! Quelle était ma folie, de rejeter les dieux, à la persuasion de Socrate ! Mais, ô cher Mercure ! ne te mets pas en colère contre moi ; ne m'accable pas, je te prie ; pardonne à un homme que le bavardage des sophistes avait égaré. Conseille-moi : leur intenterai-je un procès, ou bien quel autre parti prendre ?... Oui, ton avis est sage [2] : je n'attendrai pas les lenteurs de la justice ; je cours mettre le feu à la maison de ces charlatans. Ici, ici, Xanthias ; viens, apporte une échelle, prends une hache, monte sur l'école, et si tu aimes ton maître, frappe le toit jusqu'à ce que la maison s'écroule sur eux. Que l'on m'apporte une torche ardente ; j'espère bien me venger aujourd'hui de leur arrogance.

1er DISCIPLE. Hélas ! hélas !

STREPSIADE. O torche ! jette une flamme dévorante.

1er DISCIPLE. Eh bien, que fais-tu là ?

STREPSIADE. Ce que je fais ? Rien ; je subtilise avec les poutres de la maison.

2e DISCIPLE. Holà ! qui met le feu à notre logis ?

STREPSIADE. Celui dont vous avez pris le manteau.

2e DISCIPLE. Tu vas nous tuer ! tu vas nous tuer !

STREPSIADE. C'est précisément ce que je veux, pourvu que la hache ne trompe pas mes espérances, et que je ne me rompe pas le cou.

SOCRATE. Holà ! que fais-tu sur le toit ?

STREPSIADE. Je marche dans les airs, et je contemple le soleil.

SOCRATE. Malheur à moi ! je vais étouffer.

CHÉRÉPHON. Infortuné ! je vais périr dans les flammes !

STREPSIADE. Qui vous forçait d'outrager les dieux et de contem-

[1] Les Athéniens mettaient dans leur vestibule une colonne en l'honneur d'Apollon ; Brunck suppose que sur le théâtre, devant la maison de Socrate, la colonne était remplacée par quelque vase d'argile.

[2] Il suppose que le dieu l'inspire.

pler la place de la lune? Poursuis, frappe, détruis [1]; ils ont bien des torts à expier, mais surtout celui de s'être joués des dieux.

LE CHOEUR. Retirons-nous; le chœur a figuré assez aujourd'hui.

[1] Ceci doit s'adresser à Xanthias.

FIN DES NUÉES.

LES GUÈPES,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES GUÊPES.

—

Le principal personnage de la comédie des *Guêpes* est un juge que la manie de juger a presque rendu fou. Mais en lui ce n'est pas une classe particulière de la société que le poëte met en scène; le ridicule tombe sur le peuple athénien tout entier. En effet, il ne faut pas se figurer les fonctions judiciaires, à Athènes, comme l'apanage d'un ordre de l'État, tel que la robe dans notre ancien régime; ce n'était pas même une profession spéciale, comme aujourd'hui la magistrature de nos tribunaux et de nos cours royales. Tous les citoyens pouvaient être appelés à rendre la justice; c'était comme l'exercice d'un droit politique, auquel tous participaient, sans distinction de rang ou de fortune: la seule condition d'éligibilité était d'avoir atteint l'âge de trente ans. Les juges étaient renouvelés tous les ans par les tribus; ensuite ils étaient répartis dans les divers tribunaux, par la voie du sort: les Thesmothètes présidaient à cette opération. Le nombre total des juges était de six mille, ainsi qu'Aristophane le dit lui-même dans cette comédie; ce n'était pas tout à fait le tiers de la population active, puisqu'on évalue à vingt mille le nombre des citoyens, sans compter les étrangers domiciliés. Outre l'Aréopage, il y avait dix tribunaux, dont le principal était celui des *Héliastes*, ainsi appelé de ce qu'il siégeait dans la place Héliée, en plein air. Il était composé de cinq cents membres: assez souvent on lui adjoignait un autre tribunal, et alors il était composé de mille juges: quinze cents y siégeaient, lorsque dans des causes de haute importance on réunissait trois tribunaux; enfin, on peut inférer d'un passage de Lysias, qu'il y siégeait quelquefois deux mille juges.

On voit, d'après cela, que jouer les juges sur le théâtre, c'était jouer tout le peuple d'Athènes. Les Athéniens avaient en effet la manie des procès; c'était une passion populaire, et plusieurs causes contribuaient à l'entretenir parmi eux. On a attribué ce goût des procès au caractère même des Athéniens; ils aimaient naturellement les discussions, les controverses, les plaidoyers contradictoires, qui fournissaient un aliment à leur esprit vif, léger, subtil: cependant il ne faut pas voir dans cette passion si générale le seul résultat d'un esprit de chicane inné en eux. Un motif intéressé pouvait s'y joindre; chacun de ceux qui remplissaient les fonctions de juge, recevait du trésor public un salaire qui, malgré sa modicité, était souvent une ressource nécessaire pour une foule de citoyens

désœuvrés, habitués à vivre sans travail. Aristote (*Politique*, l. II, 9) attribue à Périclès l'introduction de ce salaire. Il éprouva des variations ; après avoir été originairement d'une obole par séance, il était de trois oboles au temps d'Aristophane, comme le témoignent *les Chevaliers* et *les Guêpes*. Cette augmentation est attribuée à Cléon. En outre, au sein d'une démocratie inquiète et ombrageuse, toujours divisée par les partis, les débats entre particuliers se transformaient aisément en accusations publiques ; tout homme distingué était bien vite exposé au soupçon d'aspirer à la tyrannie ; le droit d'accuser, que la loi donnait à tout citoyen, secondait les animosités, les vengeances, et surtout ces passions malignes et envieuses que l'on reproche aux États populaires ; les dénonciations étaient devenues un métier, et quiconque signalait un conspirateur était toujours sûr d'être bien accueilli : voilà donc une source abondante de procès. Enfin cette vie passée tout entière sur la place publique faisait naître le besoin continuel de distractions et de passe-temps ; les orateurs, les sophistes, les rhéteurs, gens qui faisaient métier de pérorer, trouvaient toujours une multitude d'oisifs avides de les entendre : les discours des avocats dans les tribunaux n'étaient pas moins suivis que les harangues politiques ; c'était pour eux un spectacle, et tous les jours la foule se pressait autour de la corde qui marquait l'enceinte où siégeaient les juges, dans la place Héliée.

Ainsi, non seulement la manie de juger, mais le besoin de plaider, de pérorer, tel est le sujet de la comédie des *Guêpes*. Une pareille organisation judiciaire devait donner lieu à bien des abus : la confusion des lois, une populace ignorante et accessible à toutes les passions, appelée à prononcer sur la vie et la fortune des accusés, sans avoir jamais de comptes à rendre ; l'arbitraire des jugements rendus sans appel, même dans les causes civiles, arbitraire qui allait jusqu'à annuler des testaments, comme on le verra dans la pièce ; tout cela pouvait bien prêter à la moquerie, et l'on conçoit qu'Aristophane ait versé le ridicule sur tous ces abus, dans un temps où la comédie était une satire audacieuse des mœurs publiques et du gouvernement. Ainsi, bien qu'il ne mette plus en scène un personnage connu, comme Socrate ou Cléon, nous trouvons ici encore la comédie politique, puisque les institutions de l'État sont en jeu, et que le poëte fait rire le peuple à ses propres dépens.

L'auteur suppose que le vieux juge maniaque, nommé Philocléon (ami de Cléon), est enfermé par son fils, qui le fait garder à vue, dans la maison, pour tâcher de le guérir. La scène s'ouvre par l'entretien de deux esclaves qui veillent sur leur maître ; mais pendant qu'ils font la garde à la porte, il essaie de s'évader par la cheminée. Bientôt les juges, confrères de Philocléon, passent pour se rendre au tribunal ; ils sont travestis en guêpes, et armés d'un aiguillon, emblème de leur naturel : ils forment le Chœur et donnent leur nom à la pièce. Philocléon implore leur secours pour sa délivrance. Un combat s'engage entre les juges et les gardiens. Par accommodement, le fils, pour donner le change à la passion de son père, lui propose de juger sans sortir de chez lui, et de punir dans les

formes tous les délits domestiques. Au même instant, le chien Labès vient de voler dans la cuisine un fromage de Sicile. Ici, Aristophane lance des traits en passant contre Lachès, général athénien, qui avait commandé la flotte envoyée en Sicile, quatre ans auparavant. Aussitôt la cause s'instruit; après l'acte d'accusation et le plaidoyer de l'avocat, le juge, qui siége sur son tribunal, se met en devoir de prononcer l'arrêt; mais, par une méprise, il absout au lieu de condamner. On voit tout ce que Racine a imité dans ses *Plaideurs*, indépendamment du comique de détail. Philocléon se désespère d'avoir absous le coupable, mais son fils le console, et l'engage à essayer d'une vie moins austère.

Ici, le sujet change totalement : le vieux juge, qui n'a cédé qu'avec répugnance aux conseils de son fils, se convertit subitement, abjure son ancien rigorisme, et tombe dans l'excès contraire. A peine a-t-il goûté des plaisirs mondains, qu'il devient une espèce de ci-devant jeune homme, il fait le libertin et le tapageur, et porte dans ses désordres tout l'entêtement qu'il avait montré dans sa première manie. Ceci est un des exemples faits pour mettre en garde ceux qui voudraient appliquer à la comédie antique les règles faites pour nos comédies de salons. Peut-être le poëte a-t-il eu l'intention de faire ressortir deux excès opposés, par un contraste saillant. Toutefois ne nous pressons pas de prêter à un génie aussi libre, à une imagination aussi dévergondée qu'Aristophane, les combinaisons de nos rhétoriques modernes. Quoi qu'il en soit, on ne saurait nier que la fin de cette pièce, qui se termine par des exercices de danse, ne présente un spectacle singulièrement bizarre. Il s'y trouve d'ailleurs une foule d'allusions et de parodies, dont le sel est tout à fait perdu pour nous.

Cette comédie fut représentée la deuxième année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, la neuvième année de la guerre du Péloponèse, 423 avant Jésus-Christ. Dans la parabase, il est question des *Nuées*, jouées un an auparavant.

LES GUÊPES.

PERSONNAGES.

SOSIE, XANTHIAS, esclaves de Philocléon.
PHILOCLÉON.
BDELYCLÉON.
CHOEUR DE VIEILLARDS travestis en GUÊPES.
ENFANTS.
UN CHIEN.
UN COQ, personnage muet.
UNE COURTISANE, personnage muet.
UNE BOULANGÈRE.
CHÉRÉPHON, témoin, personnage muet.
UN ACCUSATEUR.
UN TÉMOIN, personnage muet.

Le lieu de la scène est à Athènes, devant la maison de Philocléon. L'action commence au point du jour.

SOSIE. Eh bien ! que fais-tu là, pauvre Xanthias ?

XANTHIAS. Je me dispose à faire trêve à ma garde nocturne.

SOSIE. Tes côtes méritaient sans doute quelque châtiment. Mais sais-tu quel animal nous gardons ?

XANTHIAS. Je le sais ; mais je veux dormir un peu.

SOSIE. Eh bien, cours-en le risque ; je sens moi-même un doux sommeil fermer mes paupières.

XANTHIAS. Es-tu en délire, ou saisi de la fureur des corybantes ?

SOSIE. Non ; je suis pris d'un assoupissement qui me vient de Sabazius [1].

XANTHIAS. Tu adores donc le même dieu que moi ; car tout à l'heure aussi, le lourd sommeil est venu fondre comme un Mède [2] sur mes paupières, et vraiment je viens de faire un rêve merveilleux.

SOSIE. Moi aussi, j'en ai fait un, tel que je n'en eus jamais. Mais conte d'abord le tien.

XANTHIAS. J'ai vu un aigle énorme s'abattre sur la place publique, saisir avec ses serres un bouclier [3] d'airain, et l'emporter jusqu'au ciel ; et ensuite ce bouclier tomber des mains de Cléonyme [4].

[1] Bacchus, ainsi appelé par les Thraces. (Voy. *les Oiseaux*, v. 874, et *Lysistrata*, 389.)

[2] C'est-à-dire un ennemi.

[3] Le mot grec signifie aussi un serpent.

[4] Lâche qui jeta son bouclier dans une bataille. (Voy. *les Nuées*, v. 353, 400, 673 ; *les Acharniens*, 88, 844 ; *les Chevaliers*, 958 ; *la Paix*, v. 449, 674.

SOSIE. C'est là un véritable griphe [1]. Mais comment, demandera quelqu'un des convives, le même monstre perd-il son bouclier sur terre, dans le ciel et sur les flots ?

XANTHIAS. Hélas ! à quels malheurs dois-je m'attendre après un tel rêve ?

SOSIE. Ne t'inquiète pas ; tu n'as rien à craindre, je te jure.

XANTHIAS. C'est pourtant une terrible chose qu'un homme qui jette ses armes. Mais dis-moi le tien.

SOSIE. Le mien est un grand rêve : il a rapport au vaisseau de l'État.

XANTHIAS. Montre-moi vite le fond de cale de l'affaire.

SOSIE. Il m'a semblé, dans mon premier sommeil, que je voyais une troupe de moutons assemblés dans le Pnyx, avec des manteaux et des bâtons [2], et au milieu de ces moutons une baleine vorace, dont la voix ressemblait à celle d'un porc que l'on grille.

XANTHIAS. Fi ! fi !

SOSIE. Qu'y a-t-il ?

XANTHIAS. C'est assez, n'en dis pas davantage ; ce songe sent trop la mauvaise odeur du cuir [3].

SOSIE. Cette baleine maudite tenait une balance et pesait de la graisse de bœuf [4].

XANTHIAS. Hélas ! c'en est fait, il veut vendre notre peau.

SOSIE. Près d'elle était assis par terre Théorus [5], ayant une tête de corbeau ; et Alcibiade me dit en grasseyant [6] : « Regalde Théo- « lus, il a la tête d'un colbeau [7]. »

XANTHIAS. Jamais Alcibiade ne grasseya plus à propos.

SOSIE. N'est-ce pas là un présage horrible ? Théorus devenu corbeau !

XANTHIAS. Du tout ; c'est au contraire fort heureux.

SOSIE. Comment ?

[1] Énigmes et questions captieuses que les convives se proposaient par manière de jeu.

[2] Le bâton était la marque distinctive des juges.

[3] Par la baleine, il désigne ici Cléon, qui avait exercé le métier de corroyeur. (Voy. *les Chevaliers*.)

[4] Le même mot signifie *graisse* et *peuple* ; il n'y a de différence que dans l'accent. Ce calembour se retrouve aussi dans *les Chevaliers*, v. 953.

[5] Il a été question de lui dans *les Acharniens, les Chevaliers, les Nuées*.

[6] Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, parle aussi de son grasseyement, et il cite ce passage d'Aristophane.

[7] Par le changement de *r* en *l*, le mot grec signifie un flatteur.

XANTHIAS. Tu le demandes ? d'homme il est devenu corbeau : ne doit-on pas en conclure avec évidence qu'il nous quittera pour aller les joindre [1] ?

SOSIE. Et je ne te donnerais pas deux oboles de récompense, à toi qui interprètes si habilement les songes ?

XANTHIAS. Attends que j'expose le sujet aux spectateurs, et que je leur soumette d'abord quelques courtes observations. Qu'on n'attende de nous rien de trop élevé ; qu'on n'attende pas non plus un rire dérobé à Mégare [2]. Nous n'avons ni esclaves qui jettent aux spectateurs des noix de leur corbeille [3], ni un Hercule [4] dont la gloutonnerie soit trompée ; Euripide n'aura pas à essuyer encore une fois de mordantes railleries [5] ; et Cléon, malgré le succès qu'il doit à la fortune [6], ne se verra plus assaisonné par nous à la sauce piquante [7]. Notre sujet a une intention ; sans passer votre sagacité, il a plus de sens qu'une comédie banale. Voici le fait : notre maître dort là-haut, dans l'étage supérieur de la maison. Il nous a chargés de garder son père, et d'empêcher qu'il ne sorte de l'appartement où il l'a enfermé. Ce père a une maladie singulière, dont personne ne saurait s'aviser, si je ne vous en informais. Devinez plutôt. Voici Amynias [8], fils de Pronapus, qui dit que c'est l'amour du jeu [9].

SOSIE. Ce n'est pas cela ; mais il en juge d'après lui-même.

XANTHIAS. Non. Il y a bien quelque amour pour principe de ce

[1] On disait « aller aux corbeaux » dans le sens de « aller se pendre, » ou comme nous disons, « aller au diable. »

[2] Le *rire de Mégare* était devenu proverbial, pour désigner un genre de plaisanteries grossières. Dans *les Acharniens*, le marchand qui vend des petites filles pour des truies, dit qu'il va employer une ruse mégarienne. L'antique comédie avait, au rapport d'Aristote (*Poét.*, ch. III), pris naissance à Mégare.

[3] Les poëtes comiques faisaient souvent jeter aux spectateurs, quand le jeu de leurs pièces le permettait, les fruits ou les friandises qui avaient été apportés sur la scène. (Voy. *Plutus*, v. 797, et *la Paix*, v. 962.)

[4] Les poëtes plaisantaient souvent sur la voracité d'Hercule. (Voy. *Lysistrata*, v. 921, et *les Grenouilles*.)

[5] Déjà Aristophane l'avait tourné en ridicule dans *les Acharniens*. Par la suite, il le plaisanta encore dans *les Fêtes de Cérès*, *les Grenouilles*.

[6] Allusion à l'affaire de Pylos. (Voyez *les Chevaliers*.)

[7] Μυττωτεύσομεν. Selon le Scholiaste, le μυττωτόν était une sauce faite d'ail, de fromage et de vinaigre.

[8] Amynias était archonte, lors de la représentation des *Nuées*. Aristophane le signale comme un joueur.

[9] De dés.

mal... Voici Sosias [1] qui dit à Dercylus que c'est l'amour de la boisson.

SOSIE. Du tout; c'est là une passion d'honnêtes gens.

XANTHIAS. Nicostrate, le Scambonide [2], prétend que c'est l'amour des sacrifices, ou de l'hospitalité [3].

SOSIE. Par le chien [4] ! ce n'est pas possible, car Philoxène est un prostitué.

XANTHIAS. Vous perdez votre temps; vous ne trouverez pas. Si vous êtes curieux de le savoir, faites silence : je vais vous dire la maladie de mon maître : c'est..... l'amour des tribunaux. Juger est sa passion; il se désespère, s'il n'occupe pas le premier banc des juges [5]. La nuit, il ne goûte pas un instant de sommeil. Ferme-t-il par hasard les yeux? la nuit même, son esprit observe encore la clepsydre [6]. L'habitude qu'il a de tenir les suffrages [7], fait qu'il se réveille en serrant ses trois doigts, comme celui qui offre de l'encens aux dieux, à la nouvelle lune. Trouve-t-il écrit sur une porte : « Charmant Démus [8], fils de Pyrilampe! » il va écrire à côté : « Charmante urne aux suffrages ! » Son coq ayant chanté le soir, il dit que des accusés avaient sans doute gagné ce pauvre animal pour l'éveiller plus tard qu'à l'ordinaire [9]. A peine a-t-il soupé,

[1] Ce nom semble altéré. Il paraît que l'acteur faisait là un jeu de théâtre, en regardant les spectateurs.

[2] Du nom d'un bourg de la tribu Léontide.

[3] Il y a dans le grec *philoxène*, c'est-à-dire ami de l'hospitalité; plus bas cet adjectif est employé comme nom propre.

[4] Exclamation habituellement employée par Socrate.

[5] « Tous les jours le premier aux plaids et le dernier. »

RACINE, *Plaideurs*.

Il parle aussi des premiers bancs, au commencement des *Acharniens*.

[6] Horloge d'eau qui mesurait le temps accordé aux orateurs pour leurs harangues. Il en a été question dans *les Acharniens*.

[7] Le petit caillou au moyen duquel on donnait son suffrage.

[8] Δῆμος et καλός. Ce Démus, cité pour sa beauté, avait des amants, selon les mœurs grecques. (Voy. *le Gorgias* de Platon, traduit par M. Cousin, t. 3, p. 289.) Dans *les Acharniens*, p. 13, on a déja vu un exemple de cet usage d'inscrire les noms des personnes aimées.

[9] « Il fit couper la tête à son coq, de colère,
« Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire.
« Il disait qu'un plaideur, dont l'affaire allait mal,
« Avait graissé la patte à ce pauvre animal. »

RACINE, *Plaideurs*.

PLAUTE, *Aulularia*, III, 4, 10;

« Obtrunco gallum, furem manifestarium.
« Credo edepol illi mercedem gallo pollicitos coquos,
« Si id palam fecisset. »

Il est curieux d'observer la tradition des plaisanteries.

qu'il demande sa chaussure ; il court au tribunal avant le jour, et s'endort, collé comme une huître au pied de la colonne. Sa sévérité lui fait toujours tracer sur les tablettes la ligne[1] de condamnation, et il revient comme l'abeille et le bourdon, les doigts chargés de cire. Dans la crainte de manquer de cailloux pour les suffrages, il entretient chez lui une grève qu'il renouvelle sans cesse. Telle est sa manie[2] ; et les observations ne font que l'exciter davantage. Aussi le tenons-nous sous le verrou, pour l'empêcher de sortir ; car cette maladie fait le désespoir du fils. D'abord il employa la douceur, il l'engagea à ne plus porter le manteau[3] et à rester chez lui : celui-ci n'en fit rien. Ensuite il le baigna, le purifia ; ce fut en vain. Il le soumit aux exercices sacrés des corybantes : le père s'enfuit avec le tambour, et courut au tribunal, pour juger. Voyant le peu de succès de ces initiations, il le mena à Égine, et le fit coucher la nuit dans le temple d'Esculape[4] : dès le point du jour, on le retrouva devant l'enceinte réservée aux juges. Dès lors nous ne lui permîmes plus de sortir. Il s'échappa par les gouttières et par les lucarnes ; partout où il y avait des trous, nous les avons bouchés, nous avons fermé les issues ; mais il enfonçait des piquets dans le mur, et sautait de l'un à l'autre comme un choucas. Enfin nous avons tendu des filets tout autour de la cour, et nous le gardons ainsi. Le nom du vieillard est Philocléon[5] ; aucun assurément ne lui convenait mieux : celui du fils est Bdelycléon[6] ; il travaille à guérir le caractère fougueux de son père[7].

BDELYCLÉON, *paraissant à la fenêtre.* Xanthias ! Sosie ! dormez-vous ?

XANTHIAS. Oh ! oh !

[1] On traçait, pour la condamnation, une longue ligne sur une tablette enduite de cire.

[2] Parodie d'un vers de *Sténobée,* tragédie d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

[3] Qu'on portait au tribunal.

[4] Sur cet usage d'envoyer les malades coucher dans le temple d'Esculape, voyez *Plutus*, v. 411.

[5] C'est-à-dire ami de Cléon, qui avait une grande influence dans les assemblées populaires et les tribunaux.

[6] C'est-à-dire ennemi de Cléon.

[7] Ici le poëte forge un mot composé, dont le sens est : « qui travaille à guérir un caractère fougueux. »

SOSIE. Qu'est-ce ?

XANTHIAS. C'est Bdelycléon qui nous appelle.

BDELYCLÉON. Vite, que l'un de vous deux accoure ici. Mon père est entré dans la cuisine[1] ; il gratte comme une souris qui se cache dans un trou. Toi, prends garde qu'il ne s'évade par les tuyaux des bains ; et toi, reste contre la porte.

SOSIE. Oui, mon maître.

BDELYCLÉON. Par Neptune ! qui fait ce bruit dans la cheminée ? Holà ! qui es-tu ?

PHILOCLÉON. C'est la fumée qui sort.

BDELYCLÉON. La fumée ! et de quel bois ?

PHILOCLÉON. De figuier[2].

BDELYCLÉON. Ah ! c'est la plus âcre de toutes. Rentreras-tu bientôt ? Où est le couvercle pour fermer la cheminée ? Rentre. Ajoutons encore une traverse. Maintenant cherche une autre ruse pour sortir. Vraiment, je suis le plus malheureux des hommes ; on dira que j'ai pour père L'Enfumé[3]. Toi, tiens la porte ; appuie ferme. Examine la serrure et le verrou ; prends garde qu'il ne ronge le pêne[4].

PHILOCLÉON. Que prétendez-vous, coquins ? Ne me laisserez-vous pas aller juger ? Dracontidès[5] va être absous.

BDELYCLÉON. Cela te chagrinerait donc bien ?

PHILOCLÉON. Le dieu de Delphes me répondit un jour que je mourrais alors qu'un accusé échapperait de mes mains.

BDELYCLÉON. O Apollon sauveur ! quel oracle !

PHILOCLÉON. Allons, je t'en conjure, laisse-moi sortir ; ne me fais pas crever ici.

BDELYCLÉON. Non, Philocléon, non jamais, par Neptune !

PHILOCLÉON. Eh bien, je rongerai le filet à belles dents.

BDELYCLÉON. Des dents ? tu n'en as pas.

[1] D'autres entendent le four qui servait à chauffer les bains.

[2] Le Scholiaste dit que la fumée du figuier est des plus âcres, ce qui est en rapport avec le caractère du juge. Là se retrouve de plus l'allusion perpétuelle aux sycophantes.

[3] Καπνίας. Le Scholiaste nous apprend que ce surnom était donné aussi à Ecphantide, poëte comique contemporain de Cratinus, à cause de l'obscurité de ses sujets et de son style.

[4] Il l'a comparé plus haut à un rat.

[5] Citoyen mal famé, qui avait déjà subi plusieurs condamnations, selon le Scholiaste.

PHILOCLÉON. Malheureux que je suis ! si je pouvais te tuer ? Quel moyen ? Vite, une épée, ou la tablette de condamnation[1] !

BDELYCLÉON. Cet homme veut faire quelque mauvais coup.

PHILOCLÉON. Eh ! non ; je veux aller vendre mon âne avec son bât ; c'est la nouvelle lune[2].

BDELYCLÉON. Ne pourrais-je pas le vendre aussi bien ?

PHILOCLÉON. Non, pas aussi bien que moi.

BDELYCLÉON. Bien mieux, au contraire. Amène-moi l'âne.

(Philocléon va chercher l'âne.)

XANTHIAS. Le bon tour qu'il a imaginé là pour s'échapper !

BDELYCLÉON. Mais son hameçon n'a rien pris ; j'ai deviné sa ruse. Je vais moi-même emmener l'âne, pour que le vieillard ne s'échappe plus. Pauvre baudet ! tu pleures ! Serait-ce de ce qu'on va te vendre ? Avance ; pourquoi gémir ? Porterais-tu un Ulysse ?

XANTHIAS. Par Jupiter, il porte quelqu'un sous lui.

BDELYCLÉON. Qui donc ? Voyons.

XANTHIAS. C'est lui.

BDELYCLÉON. Qu'y a-t-il ? Qui es-tu ?

PHILOCLÉON. Personne[3].

BDELYCLÉON. Personne ? et de quel pays ?

PHILOCLÉON. De Drasippide[4], en Ithaque.

BDELYCLÉON. Ma foi, Personne, tu n'auras pas à t'applaudir de ta ruse. Tire-le au plus tôt. Malheureux ! où s'est-il fourré ? Il ressemble au petit d'une ânesse[5] !

PHILOCLÉON. Si vous ne me laissez, nous plaiderons.

BDELYCLÉON. Et sur quoi ?

PHILOCLÉON. Sur l'ombre de l'âne[6].

BDELYCLÉON. Tu es vaurien et audacieux, mais sans habileté.

[1] Tablette enduite de cire, sur laquelle le juge traçait avec son ongle la longue ligne dont il a été question plus haut.

[2] Jour de marché.

[3] Réponse d'Ulysse au Cyclope. Toute cette scène est une parodie de *l'Odyssée* chant IX[e].

[4] Nom forgé, qui exprime l'idée de fuite.

[5] Parcequ'il était placé sous le ventre de la bête, comme l'ânon qui tette sa mère.

[6] Proverbe grec qui, disent les commentateurs, dut son origine à une historiette contée par Démosthène. Ne pouvant fixer l'attention des Athéniens sur une affaire sérieuse, il se mit à leur conter une fable. « Un jeune homme avait loué un âne pour aller à Mégare. Au milieu du chemin, la chaleur étant extrême, il voulut se mettre un moment à couvert sous le ventre de sa monture. Le conducteur prétendit qu'il n'avait pas loué l'ombre de l'âne, et la dispute s'échauffa, etc. » Les Athéniens étant deve-

PHILOCLÉON. Moi, vaurien? non certes. Tu ne sens pas maintenant ce que je vaux; tu le sauras peut-être quand tu goûteras la viande délicate [1] du vieil Héliaste [2].

BDELYCLÉON. Rentre au logis avec l'âne.

PHILOCLÉON. O juges, mes amis, et toi, Cléon, secourez-moi.

BDELYCLÉON. Crie si tu veux, là dedans, la porte fermée. Toi, roule des pierres à l'entrée, remets le verrou, et appuie au plus tôt ce grand mortier contre cette pièce de bois, pour barricader la porte.

SOSIE. Holà! d'où cette motte de terre est-elle tombée sur moi?

XANTHIAS. C'est peut-être quelque souris qui te l'a jetée.

SOSIE. Une souris? non vraiment! mais c'est cet Héliaste de gouttières, qui s'est glissé sur les tuiles [3].

XANTHIAS. Ah! que suis malheureux! Le voilà devenu moineau; il s'envolera. Où est le filet?... Pschit! pschit [4]!...

BDELYCLÉON. En vérité, j'aimerais mieux garder Scione [5] qu'un tel père.

SOSIE. Maintenant que nous l'avons chassé, et qu'il ne peut nous échapper furtivement, pourquoi ne dormirions-nous pas un peu?

BDELYCLÉON. Mais, mon pauvre garçon, dans un instant viendront les juges, ses confrères, qui l'appelleront à grands cris.

SOSIE. Que dis-tu? Il ne fait pas encore jour.

BDELYCLÉON. Il est vrai : ils se lèvent aujourd'hui plus tard que de coutume. Ils viennent ordinairement dès le milieu de la nuit, leurs lanternes à la main, et l'appellent en chantant les antiques vers des Phéniciennes de Phrynichus [6].

nus fort attentifs à ce récit, Démosthène leur fit alors sentir toute la puérilité de leur conduite, et reprit la suite de son premier discours. Mais le proverbe est nécessairement antérieur à Démosthène, qui vécut après Aristophane.

[1] C'est-à-dire son héritage. Il y a des jeux de mots intraduisibles. Le mot πονηρός est pris en double sens : par Bdelycléon, pour *inhabile*; par Philocléon, pour *inutile*.

[2] Ce nom désignait les juges. La place Héliée était celle où l'on rendait la justice. Le tribunal se tenait en plein air. (Voy. *les Chevaliers*.)

[3] « ... Le voilà, ma foi, dans les gouttières.

....

« ... Vous verrez qu'il va juger les chats. »

Plaideurs.

[4] Bruit qu'il fait avec la bouche, comme pour faire sauver un moineau.

[5] Ville de Thrace, qui avait abandonné le parti des Athéniens pendant la guerre du Péloponèse, la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade. Elle ne fut reprise qu'après un siége de deux ans.

[6] Très ancien poëte tragique, disciple de Thespis; il florissait 512 ans avant J.-C.

SOSIE. Eh bien, s'il en est besoin, nous leur jetterons des pierres.

BDELYCLÉON. Mais, malheureux, cette race de vieillards ressemble aux guêpes, quand on l'irrite. Ils ont sous leurs flancs un aiguillon perçant [1], dont ils piquent, ils dansent en criant, et le dardent comme des étincelles.

SOSIE. Ne t'inquiète pas; que j'aie seulement des pierres, et je disperserai tout un essaim de juges.

(Ils rentrent, et le Chœur arrive.)

LE CHOEUR. Avancez, marchez ferme. Tu traînes, Comias : tu valais mieux autrefois; tu étais roide comme une lanière à laquelle on attache les chiens; maintenant Charinade est meilleur marcheur que toi. O Strymodore [2] de Conthyle [3], le meilleur de nos confrères! Évergidès ou Chabès le Phlyen sont-ils ici? Bien. Ah! ah! je vois ici tout ce qui reste de cette jeunesse qui se signalait à Byzance, alors que toi et moi nous gardions ensemble les remparts : la nuit, dans nos courses, nous dérobions le pétrin de la boulangère, nous le fendions, et nous faisions cuire quelques mauvais légumes. Mais hâtons-nous, mes amis; c'est aujourd'hui le jugement de Lachès [4]. On dit partout que ses ruches regorgent d'argent. C'est pour cela qu'hier Cléon, notre soutien, nous a dit de venir de bonne heure, avec une bonne provision de colère [5], pour le punir du mal qu'il a fait. Hâtons-nous, mes amis, avant que le jour ne paraisse. Marchons en regardant bien de tous côtés, à l'aide de nos lanternes, pour éviter les embûches que des malveillants pourraient nous tendre [6].

UN ENFANT. Oh! cher père, prends garde à ce bourbier.

LE CHOEUR. Ramasse un brin de paille pour moucher la lampe.

L'ENFANT. Non, non; je le ferai bien avec les doigts.

LE CHOEUR. Petit sot, de quoi t'avises-tu d'allonger la mèche, quand

[1] Allusion à l'accoûtrement sous lequel il présentait les juges travestis en guêpes.

[2] Le nom de Charinade se retrouve dans *la Paix*; Strymodore, dans *les Acharniens* et *Lysistrata*.

[3] Bourg d'Attique de la tribu Pandionide.

[4] Général athénien qui avait commandé la flotte envoyée en Sicile. Ici il fait allusion à l'avarice de Lachès, qu'il suppose enrichi des deniers de l'État.

[5] Littéralement : « avec de la colère pour trois jours. » Allusion à la provision ordinaire des soldats. (Voy. *les Acharniens* et *la Paix*.)

[6] Comme il ne fait pas encore jour, des enfants les éclairent avec des lanternes.

il y a disette d'huile? On voit qu'il ne t'en coûte rien, quand il faut la payer[1].

L'ENFANT. Si vous nous frappez encore, nous éteindrons les lampes, et nous retournerons chez nous; vous resterez alors sans lumière, et vous pataugerez dans les bourbiers, comme l'attagas[2].

LE CHOEUR. Certes, j'en châtie de plus grands que toi. Mais je crois que je marche dans la boue. Je serais bien étonné si, avant quatre jours au plus, il ne venait à pleuvoir abondamment, tant la mèche de ces lampes se couronne d'énormes champignons! c'est ordinairement un signe de grande pluie. Du reste, les fruits tardifs ont besoin d'eau, et le souffle de Borée leur est bon. Mais, qu'est-il donc arrivé à notre collègue, habitant de ce logis, pour qu'il ne paraisse pas au milieu de notre troupe? D'ordinaire, il ne se faisait pas traîner à la remorque; il marchait à notre tête, en chantant les airs de Phrynichus; car il est amateur de musique. Mes amis, mon avis serait de nous arrêter ici, et de l'appeler en chantant. Le plaisir qu'il aura à nous entendre le fera peut-être sortir.

D'où vient que ce vieillard ne paraît pas sur sa porte, et ne nous répond pas? Aurait-il perdu ses souliers? ou bien se serait-il heurté la jambe dans l'obscurité, de manière à se faire une entorse? Peut-être aussi a-t-il une hernie. Il était le plus âpre d'entre nous tous, et le seul inexorable : le suppliait-on, il baissait la tête en disant : « Tu veux cuire une pierre[3]. » Peut-être est ce à cause de cet homme qui nous a échappé hier à force de mensonges, en disant qu'il était dévoué à la ville d'Athènes, et qu'il avait révélé le premier les desseins des habitants de Samos[4]; la douleur de le voir absous lui aura donné la fièvre, car voilà l'homme..... Allons, cher ami, lève-toi; ne te laisse pas ainsi dévorer de ressentiment. Nous tenons aujourd'hui un de ces richards qui ont livré la Thrace[5]. Viens l'envoyer au supplice. Avance, enfant, avance.

[1] « L'argent ne nous vient pas si vite que l'on pense.
« Chacun de tes rubans me coûte une sentence. »
Plaideurs.

[2] Espèce d'oiseau qui se trouve dans les marais.

[3] Locution proverbiale; c'est ainsi que nous disons : « blanchir un maure. »

[4] Les Athéniens, alliés des Milésiens, avaient attaqué Samos sous la conduite de Périclès, et y avaient établi le gouvernement populaire. Les Samiens, pour secouer le joug, entretenaient des intelligences avec les Barbares. Un certain Carystion en donna avis aux Athéniens, qui se rendirent de nouveau maîtres de la ville, et détruisirent les murailles.

[5] Peut-être Cléon. Il périt l'année suivante devant Amphipolis.

UN ENFANT. Me donneras-tu, mon père, ce que je te demanderai ?

LE CHOEUR. Oui, mon cher fils ; mais, dis-moi, que veux-tu que je t'achète de beau ? Je m'imagine que tu me vas demander des osselets.

L'ENFANT. Non, cher papa ; mais des figues, c'est bien meilleur.

LE CHOEUR. Tu n'en auras pas, quand tu devrais te pendre.

L'ENFANT. Eh bien, je ne t'escorterai plus.

LE CHOEUR. Quoi ! avec mon chétif salaire j'ai à acheter du pain, du bois et de la viande, et tu me demandes encore des figues !

L'ENFANT. Et si l'archonte ne convoque plus le tribunal, où prendrons-nous à dîner ? As-tu à nous offrir quelque espoir, ou seulement « le chemin sacré d'Hellé[1] ? »

LE CHOEUR. Ah dieux ! hélas ! hélas ! je ne sais, en vérité, avec quoi nous dînerions.

L'ENFANT. O malheureuse mère ! pourquoi m'as-tu enfanté, si je devais avoir tant de peine à soutenir ma vie[2] ?

LE CHOEUR. Ainsi, mon petit sac, tu n'es plus qu'un vain ornement[3].

L'ENFANT. Hélas ! les larmes sont notre partage.

PHILOCLÉON[4]. Mes amis, je sèche d'impatience depuis que je vous entends de cette fenêtre ; mais je ne puis chanter avec vous. Que faire ? Ces gens me gardent, parceque je brûle d'aller avec vous, joindre nos urnes, et prononcer quelque condamnation. O Jupiter ! fais gronder ton tonnerre, et change-moi en fumée ; ou bien, fais que je ressemble à Proxénide ou au fils de Sellus, ce grand hâbleur[5]. Accorde-moi cette faveur, par pitié pour ma misère ; ou

[1] C'est-à-dire d'aller nous noyer. Allusion à un passage de Pindare, suivant le Scholiaste. Hellé, enlevée dans les airs par un bélier, fut effrayée du bruit des flots en traversant la mer ; elle tomba et se noya dans le détroit appelé depuis Hellespont.

[2] Vers du *Thésée* d'Euripide, suivant le Scholiaste : tragédie perdue.

[3] Il apostrophe ainsi le petit sac dans lequel il devait rapporter des figues ou de la farine achetées avec l'argent qu'il recevait pour sa séance au tribunal. (Voy. *les Harangueuses*, v. 383.)

[4] Il parle au chœur par la fenêtre, parcequ'il ne peut sortir.

[5] Il veut devenir fumée, afin de s'échapper. Les anciens exprimaient par ce mot de *fumée* la vanité qui porte un homme à se vanter d'avantages qu'il n'a pas. Proxénide est mentionné encore dans *les Oiseaux*. Le fils de Sellus est Eschine, qui est nommé plus bas, et qu'il ne faut pas confondre avec le rival de Démosthène.

que ta foudre me réduise en cendres, et que ton souffle m'emporte ensuite dans une saumure acide et bouillante; ou enfin, fais de moi la pierre sur laquelle on compte les suffrages.

LE CHOEUR. Qui donc te retient ainsi, et te ferme les portes ? Parle; nous sommes tes amis.

PHILOCLÉON. C'est mon fils : n'élevez pas la voix, il dort sur le devant de la maison; parlez plus bas.

LE CHOEUR. Mais, pauvre homme, que prétend-il te défendre ? Quel prétexte allègue-t-il ?

PHILOCLÉON. O mes amis, il ne veut pas me laisser juger, ni prononcer une condamnation. Il veut me faire faire bonne chère, et moi, je ne le veux pas.

LE CHOEUR. Ce scélérat, ce Démolochocléon[1] n'en vient à une telle audace que parceque tu dis la vérité sur la flotte.

PHILOCLÉON. Il n'aurait pas eu cette audace, s'il ne tramait quelque conspiration.

LE CHOEUR. Mais il est temps de chercher quelque moyen de t'évader et de descendre ici.

PHILOCLÉON. Lequel ? cherchez; je consentirai à tout, tant je desire parcourir les bancs avec ma coquille[2].

LE CHOEUR. N'y a-t-il pas en dedans quelque ouverture, par où tu puisses pratiquer une issue, et disparaître sous des haillons, comme l'industrieux Ulysse ?

PHILOCLÉON. Tout est bouché; un moucheron ne trouverait pas où passer. Cherchez quelque autre voie; celle-là est impraticable.

LE CHOEUR. Ne te souviens-tu plus qu'à la prise de Naxos[3], tu descendis du rempart à l'aide de quelques broches volées, que tu fichais dans le mur ?

PHILOCLÉON. Je le sais; mais à quoi bon ? La situation n'est plus la même. J'étais jeune alors, plein de vigueur et de dextérité pour voler; personne ne me gardait, et je pouvais fuir sans crainte. Maintenant, des sentinelles armées sont disposées sur les routes; deux entre autres sont ici, à cette porte, des broches en main, et m'observent comme un chat qui aurait volé de la viande.

LE CHOEUR. Trouve donc au plus tôt quelque nouvelle ruse; car voici l'aurore, doux ami.

[1] Nom forgé, contenant une injure pour Cléon.

[2] Pour donner son suffrage.

[3] Le Scholiaste dit que cet événement date du temps de Pisistrate. C'est plutôt du temps de Cimon, environ cinquante ans avant la représentation des *Guêpes*.

PHILOCLÉON. Je ne vois rien de mieux que de ronger mon filet. Que la déesse de la chasse[1] me pardonne !

LE CHOEUR. C'est là le fait d'un homme qui travaille pour sa liberté. Allons, joue des mâchoires.

PHILOCLÉON. Le voilà rongé. Ne criez point : prenons garde que Bdélycléon ne s'en aperçoive.

LE CHOEUR. Ami, ne crains rien; s'il bouge, je le forcerai à se ronger le cœur, et à combattre pour sa propre défense; nous lui apprendrons à ne pas violer les lois des vénérables déesses[2]. Attache une corde à la fenêtre, entoures-en ton corps, et laisse-toi descendre, animé de la fureur de Diopithe[3].

PHILOCLÉON. Mais dites, s'ils s'en aperçoivent, s'ils veulent retirer la corde et me repêcher ainsi, que ferez-vous ?

LE CHOEUR. Nous viendrons à ton secours, nous réunirons toutes nos forces pour qu'ils ne puissent te retenir. Voilà ce que nous ferons.

PHILOCLÉON. Eh bien ! soit; je m'en rapporte à vous. S'il m'arrive quelque malheur, souvenez-vous, après m'avoir baigné de vos larmes, de m'ensevelir sous le tribunal.

LE CHOEUR. Il ne t'arrivera rien, sois-en sûr. Descends avec confiance, en invoquant les dieux de la patrie[4].

PHILOCLÉON. Lycus, génie tutélaire, héros mon voisin, tu te plais ainsi que moi aux larmes et aux plaintes éternelles des accusés. Sans doute tu as choisi ce séjour pour ne rien perdre de leurs soupirs; tu es, de tous les héros, le seul qui ait voulu vivre au milieu des malheureux. Aie pitié de moi; sauve un de tes plus fidèles adorateurs. Je te promets de ne plus faire aucune ordure près de ta balustrade[5].

BDÉLYCLÉON. Holà ! debout.

[1] Littéralement : « Déesse des filets. » On s'en servait à la chasse.

[2] Cérès et Proserpine. La violation des mystères était un des chefs d'accusation les plus ordinaires à Athènes.

[3] Orateur dont les emportements ont souvent donné lieu aux plaisanteries des comiques.

[4] Apollon et Jupiter étaient les dieux tutélaires d'Athènes. Le poëte suppose que la divinité de Philocléon est Lycus, fils de Pandion, dont la statue était placée près de l'endroit où l'on payait le triobole, salaire des juges.

[5] La statue de Lycus était entourée d'une balustrade faite avec des pieux et des joncs. Il paraît que c'était un rendez-vous pour les gens pressés de certains besoins. La traduction littérale serait : « *nec mingam, nec ventrem exonerabo cum crepitu*.

SOSIE. Qu'y a-t-il donc ?

BDELYCLÉON. J'entends comme le son d'une voix.

SOSIE. Est-ce que le vieillard se glisse quelque part ?

BDELYCLÉON. Non pas, mais il descend à l'aide d'une corde.

SOSIE. Malheureux ! que fais-tu ? ne t'avise pas de descendre.

BDELYCLÉON. Monte vite par l'autre fenêtre, et frappe-le de cette branche sèche [1], pour le forcer à rebrousser chemin.

PHILOCLÉON. Ne viendrez-vous pas à mon secours, vous tous qui devez avoir des procès cette année, Smicythion, Tisiade, Chrémon et Phérédipne ? Quand donc me secourrez-vous, si vous ne le faites maintenant, avant que je sois de nouveau renfermé ?

LE CHOEUR. Eh bien ! que tardons-nous à nous armer de cette colère dont nous châtions quiconque irrite nos essaims ? Notre aiguillon vengeur se dresse. Enfants, jetez là vos manteaux ; courez, en poussant de grands cris, annoncer ceci à Cléon ; dites-lui de venir combattre un ennemi de la république, vraiment digne de mort, puisqu'il ose prétendre qu'il ne faut ni procès ni jugements.

BDELYCLÉON. Mes amis, écoutez, ne criez pas.

LE CHOEUR. Nous crierons jusqu'aux cieux ; je ne l'abandonnerai pas.

BDELYCLÉON. N'est-ce pas une chose inouïe, une tyrannie manifeste ?

LE CHOEUR. O citoyens ! ô Théorus [2], ennemi des dieux ! et vous tous, flatteurs qui nous présidez !

XANTHIAS. Par Hercule ! ils ont des aiguillons ; ne les vois-tu pas, mon maître ?

BDELYCLÉON. Ce sont les mêmes qui percèrent Philippe [3], fils de Gorgias.

LE CHOEUR. Tu seras aussi notre victime. Tournez tous de ce côté ; tombons sur lui à coups d'aiguillons, les rangs serrés, le cœur plein de fureur et de rage, pour qu'il sache désormais à quel essaim il s'est attaqué.

XANTHIAS. S'il s'agit de combattre, je commence à craindre ; car la vue de ces aiguillons m'épouvante.

LE CHOEUR. Lâche cet homme, ou je te promets que tes côtes envieront aux tortues leurs dures écailles.

[1] C'était la coutume d'attacher de ces branches aux portes des maisons. (Voy. *les Chevaliers*.)

[2] Aristophane en parle souvent comme d'un débauché et d'un parjure.

[3] Voyez *les Oiseaux*, v. 1700.

PHILOCLÉON. Allons, juges mes collègues, guêpes irritables, élancez-vous sur lui, piquez-lui le derrière, les yeux et les doigts.

BDELYCLÉON. Midas, Phrygien, Masyntias [1], au secours ! saisissez-le, et ne le lâchez pas ; sinon, je vous ferai jeûner dans les fers. J'ai souvent entendu craquer au feu des feuilles de figuier [2].

LE CHOEUR. Si tu ne le lâches, tu sentiras mon aiguillon.

PHILOCLÉON. O Cécrops, notre roi, dont le corps se termine en dragon, souffriras-tu que je sois ainsi le jouet de ces barbares, à qui j'ai appris à verser quatre mesures de larmes [3] par chenix ?

LE CHOEUR. La vieillesse n'est-elle pas bien malheureuse ! oui certes : ces deux misérables retiennent leur vieux maître de force ; ils oublient les peaux, les petites tuniques, et les bonnets de peau de chien qu'il leur achetait, et le soin qu'il prenait de garantir leurs pieds de la rigueur du froid. Ils n'ont ni pudeur dans le regard, ni souvenir reconnaissant de leurs vieilles chaussures.

PHILOCLÉON. Veux-tu bien me lâcher, mauvaise bête ? Ne te souviens-tu plus qu'un jour, t'ayant surpris à voler des raisins, je t'attachai à un olivier, et t'écorchai [4] vigoureusement, au point que tu faisais des jaloux ? Mais tu es un ingrat. Laisse-moi ; et toi aussi, avant que mon fils accoure.

LE CHOEUR. Vous ne tarderez pas à recevoir le châtiment que vous méritez ; vous apprendrez à connaître les hommes au caractère irritable, juste et sévère.

BDELYCLÉON. Frappe, frappe, Xanthias, et chasse ces guêpes de la maison.

XANTHIAS. C'est ce que je fais ; toi, fais de ton côté une épaisse fumée [5].

SOSIE. Eh bien, vous sauverez-vous ? Ah ! vous ne voulez pas partir ? joue du bâton.

XANTHIAS. Toi, pour faire de la fumée, jette au feu cet Eschine [6], fils de Selartius. Enfin, nous devions venir à bout de vous chasser.

[1] Noms d'esclaves.

[2] Proverbe qui se disait de ceux qui font beaucoup de bruit et peu de besogne, c'est-à-dire qu'il s'inquiète peu des menaces du Chœur.

[3] Au lieu de dire « à pétrir quatre pains par chenix. »

[4] *Est in voce græcâ ex ambiguo jocus, quum verberandi et pellicandi notio insit.* BOISSONADE.

[5] Virgile : « *Fumos prætende sequaces.* » La fumée chasse les abeilles.

[6] Voyez plus haut la même plaisanterie. Selartius au lieu de Sellus, d'un mot qui signifie *flamme*.

BDELYCLÉON. Tu ne t'en serais pas tiré si aisément, s'ils s'étaient nourris des vers de Philoclès [1].

LE CHOEUR. N'est-il pas manifeste pour les pauvres que la tyrannie s'est introduite à notre insu? Scélérat, partisan de l'arrogant Amynias, tu foules aux pieds les lois établies par la république, sans que le moindre prétexte ni de douces paroles excusent ton usurpation.

BDELYCLÉON. Ne serait-il pas possible de conférer ensemble, et de nous entendre sans nous battre et sans crier?

LE CHOEUR. Conférer avec toi, ennemi du peuple, partisan de la monarchie, et ami de Brasidas [2], toi qui portes des franges de laine et laisses croître ta barbe [3]?

BDELYCLÉON. En vérité, je ferais mieux d'abandonner tout à fait mon père, que d'essuyer chaque jour de pareilles bourrasques.

LE CHOEUR. Eh bien, tu n'en es pas encore au persil ni à la rue [4], comme dit le proverbe. Ce n'est rien que cela; tu verras, lorsque l'accusateur dénoncera tes crimes, et citera les conspirateurs tes complices.

BDELYCLÉON. Au nom des dieux, partirez-vous enfin? autrement je suis résolu à vous éreinter tout le jour.

LE CHOEUR. Non, jamais, tant qu'il me restera un souffle de vie. Je vois bien que tu aspires à la tyrannie.

BDELYCLÉON. Tout est pour nous tyrannie et conspiration; que les griefs soient sérieux ou frivoles, peu importe. Pendant cinquante ans, ce mot n'avait pas frappé mes oreilles : aujourd'hui il est plus commun que le poisson salé; il retentit dans tous les coins du marché. Que l'un achète des orphes, et dédaigne les membrades [5], le marchand de membrades crie aussitôt : « La cuisine de cet homme-« là sent furieusement la tyrannie. » Qu'un autre demande du poireau pour assaisonner des anchois, la marchande de légumes le regarde de travers et lui dit : « Tu demandes du poireau [6], est-ce

[1] Il paraît lui reprocher la dureté de ses vers. (Voy. *les Oiseaux* et *les Fêtes de Cérès*.)

[2] Général lacédémonien. Il périt dans la guerre du Péloponèse, dans un combat où Cléon perdit aussi la vie.

[3] Costume des Lacédémoniens, ennemis d'Athènes; ὑπήνη est à proprement parler *la moustache*. (Voy. une note curieuse de Bothe.)

[4] C'était la bordure ordinaire des jardins. Ce proverbe s'appliquait à ceux qui n'étaient qu'au commencement d'une affaire.

[5] Espèce de poissons.

[6] Une chère si délicate excitait les soupçons.

« que tu vises à la tyrannie? Penses-tu qu'Athènes doive te fournir « des assaisonnements?

XANTHIAS. Hier à midi, j'entrai chez une courtisane, et lui proposai de faire un tour d'équitation[1]; elle me demanda avec colère si je voulais rétablir la tyrannie d'Hippias[2].

BDELYCLÉON. Ces propos-là plaisent au peuple; et moi, parceque je veux procurer à mon père la vie agréable de Morychus[3], et l'arracher aux procès, aux délations, qui lui ôtent le sommeil, on m'accuse de conspiration et de tyrannie.

PHILOCLÉON. Tu le mérites bien; car pour moi, je préfère aux plus brillantes prospérités[4] la vie que tu veux me faire quitter. Je n'aime ni la raie ni l'anguille; un petit procès à l'étouffade est un plat qui me plairait bien mieux.

BDELYCLÉON. Sans doute; c'est un plaisir dont tu t'es fait l'habitude[5]. Mais fais silence un instant, et consens à m'entendre; je te ferai voir comme tu t'abuses.

PHILOCLÉON. Je m'abuse, quand je rends la justice?

BDELYCLÉON. Tu ne sens pas que tu es le jouet de ces hommes[6], à qui tu rends presque un culte. Sans t'en douter, tu n'es qu'un esclave.

PHILOCLÉON. Que parles-tu d'esclavage? je suis vraiment roi.

BDELYCLÉON. Ce n'est pas toi du moins; tu sers, et tu crois régner. Dis-nous, mon père, quel honneur te revient-il des tributs de la Grèce?

PHILOCLÉON. Beaucoup assurément: j'en fais juges mes confrères.

BDELYCLÉON. Et moi aussi. Vous, laissez-le en liberté; donnez-moi une épée. Si je perds ma cause, je m'en percerai le sein. Et toi, si tu récuses l'arrêt des arbitres...

PHILOCLÉON. Que je ne boive jamais de vin en l'honneur du Bon Génie[7].

[1] Horace, *Satires*, l. 2, VII, 50.

« *Clunibus aut agitavit equum lasciva supinum.* »

[2] Il joue sur ce mot dont la racine signifie « cheval. »

[3] Poëte tragique, amateur de bonne chère. (Voy. *les Acharniens, la Paix*.)

[4] Littéralement: « au lait des poules; » locution proverbiale pour exprimer un bonheur imaginaire, comme nous disons « une vie de cocagne. »

[5] Ce reproche qu'il fait à Philocléon, s'adresse indirectement aux Athéniens, si curieux de dénonciations et de procès.

[6] Les démagogues et les orateurs.

[7] Locution proverbiale. (Voy. *les Chevaliers*, pag. 59, et *la Paix*.) On buvait au Bon Génie, en se levant de table.

LE CHOEUR. C'est à toi, notre champion, à trouver des arguments nouveaux, afin de...

BDELYCLÉON. Qu'on m'apporte vite des tablettes.

LE CHOEUR. Quel air tu te donneras avec cet attirail[1] !... afin de ne pas parler dans les principes de ce jeune homme. Tu vois l'importance du combat; tout est perdu si, ce qu'à Dieu ne plaise, tu viens à succomber.

BDELYCLÉON. Je veux prendre note de ce qu'il dira, pour ne pas l'oublier.

PHILOCLÉON. Et vous, que dites-vous, si je viens à succomber?

LE CHOEUR. La troupe des vieillards ne servirait plus de rien. Nous serions tournés en ridicule dans les rues, et appelés partout thallophores[2] et sacs à procès. Toi donc, qui vas défendre notre souveraineté, déploie hardiment toute ton éloquence!

PHILOCLÉON. Je vais, dès le début même, prouver que notre pouvoir ne le cède à aucune royauté. Quel être est plus heureux, plus fortuné qu'un juge? Quelle vie est plus délicieuse que la sienne? Quel animal plus redoutable, surtout quand il est vieux? A peine je sors du lit, des hommes, hauts de quatre coudées, m'escortent au tribunal: dès que je parais, je me sens doucement pressé par une main[3] qui a dérobé les deniers de l'État: le coupable tombe à mes pieds, en disant d'une voix lamentable: « Aie pitié de moi, mon « père, je t'en conjure, par les larcins que tu as pu faire toi-même, « dans l'exercice des charges publiques, ou dans l'approvisionne« ment des troupes. » Eh bien, il ne saurait pas même que j'existe, si je ne l'avais acquitté une première fois.

BDELYCLÉON. Bon; l'article des suppliants... je note cela sur mes tablettes.

PHILOCLÉON. Ensuite je prends place au tribunal, chargé de supplications qui désarment un peu ma sévérité: je ne fais rien de ce que j'ai promis. De tous côtés les plaintes des accusés se font entendre. Quelles caresses ne fait-on pas alors au juge? Les uns déplorent leur misère, et ajoutent des maux supposés à leurs maux

[1] Le Chœur répond d'abord à l'interruption de Bdelycléon; puis il reprend ce qu'il disait au père. Cependant l'édition de Didot, qui suit celle de Dindorf, attribue le premier vers à Bdelycléon. Dans ce cas, il faudrait traduire : « quel air important tu auras, si tu l'excites ainsi? »

[2] Vieillards qui portaient des branches d'olivier dans les grandes panathénées. Cela se disait aussi de ceux qui semblaient n'être bons qu'à cette fonction.

[3] Xénophon (*Rep. Ath.*) mentionne aussi cet usage des accusés, pour se rendre les juges favorables.

réels, pour les égaler aux miens; les autres me racontent des histoires ou quelque trait comique d'Ésope[1]; ceux-là disent quelque bon mot pour me faire rire et désarmer ma rigueur. Si rien de tout cela ne me touche, ils amènent leurs enfants par la main, filles et garçons : j'écoute; ils s'inclinent et se mettent à bêler tous ensemble. Le père, tremblant, me supplie comme un dieu de l'absoudre, par pitié pour eux : « Aimes-tu la voix d'un agneau? sois sensible « à celle de ce petit garçon. » Si j'aime les petites truies[2], il tâche de me toucher par la voix de sa fille. Alors notre humeur se radoucit un peu. N'est-ce pas là régner, et être au-dessus des richesses[3]?

BDELYCLÉON. Autre note : le mépris des richesses. Dis-moi maintenant quels avantages tu retires de cette souveraineté sur la Grèce, dont tu te vantes?

PHILOCLÉON. S'agit-il de constater l'âge des enfants[4]? nous avons le droit de les voir nus. Qu'Œagre[5] soit cité en justice, il ne sera pas absous avant de nous avoir récité la plus belle tirade de Niobé[6]. Un joueur de flûte gagne-t-il sa cause? En reconnaissance, il nous joue une marche à notre sortie[7]. Si un père en mourant désigne par testament l'époux qu'il destine à sa fille, son unique héritière, nous laissons là le pauvre testament et la coquille qui recouvre le cachet[8], et nous donnons la fille à celui dont les prières ont su nous attendrir. Et tout cela, sans avoir de compte à rendre : privilége qui n'appartient à aucune autre magistrature.

BDELYCLÉON. De tels avantages sont précieux, et je t'en félicite; mais casser le testament de l'héritière me semble injuste.

PHILOCLÉON. Ce n'est pas tout. Quand le sénat et le peuple sont

[1] Il ne s'agit pas ici de l'auteur des fables, mais d'un acteur comique fort plaisant.

[2] Voyez *les Acharniens*, pag. 32. La même équivoque est reproduite ici.

[3] Dandin fait aussi valoir les avantages de sa condition :

> Qu'est-ce qu'un gentilhomme? un pilier d'antichambre.
> Combien en as-tu vus, je dis des plus huppés,
> A souffler dans leurs doigts dans ma cour occupés, etc.?
>
> RACINE, *Plaideurs*, acte I, sc. IV.

[4] Voyez Petit, *Leg. Att.*, p. 227. Les enfants des hommes libres, pour être inscrits au nombre des citoyens, devaient faire leur déclaration devant les magistrats. C'est alors qu'avait lieu la vérification du sexe.

[5] Comédien célèbre.

[6] Tragédie de Sophocle ou d'Eschyle, dans laquelle OEagre jouait le principal rôle.

[7] Littéralement : « en se bridant la bouche avec une courroie. » Usage des joueurs de flûte.

[8] On recouvrait le cachet d'une coquille, pour le conserver.

partagés sur quelque grande affaire, un décret renvoie les accusés devant les juges. On voit alors Évathlus[1] et le lâche Colaconyme[2] protester qu'ils ne vous trahiront pas, et qu'ils combattront pour le peuple. Enfin, nul orateur ne fait adopter son avis dans l'assemblée, s'il ne dit que les juges devraient pouvoir se retirer après avoir jugé une affaire. Cléon lui-même, avec sa voix tonnante, ne mord pas sur nous ; mais il veille auprès de nous, et il écarte les mouches. Tu n'as jamais rien fait de semblable pour ton père. Théorus, digne rival d'Euphémius[3], prend l'éponge du bassin et décrotte nos souliers. Vois de quels biens tu veux me priver, me dépouiller ; voilà ce que tu appelles de l'esclavage et de la servitude.

BDELYCLÉON. Parle tant que tu voudras : tu connaîtras un jour la vanité de ce bel empire ; tu auras beau te laver, tu n'en seras pas plus propre[4].

PHILOCLÉON. J'oubliais le meilleur : quand je rentre à la maison avec mon salaire, cet argent m'attire mille caresses : d'abord ma fille me lave, me parfume les pieds[5], elle se penche pour me baiser ; et, tout en me donnant les noms les plus tendres, elle réussit à tirer avec sa langue le triobole de ma bouche[6]. Ma femme, pleine de complaisance, me sert un gâteau léger ; elle s'assied près de moi et me fait des instances : « Mange ceci, goûte cela. » Tout cela me réjouit ; je n'ai pas besoin de te demander à toi ou au sommelier, quand il lui plaira de me faire dîner, tout en me maudissant et en murmurant ; je n'ai pas à l'observer, pour qu'il ne me pétrisse pas un mauvais gâteau. Voici[7] qui me servira de rempart contre tous les maux, et me garantira de tous les traits : si tu me refuses du vin, ce vase en est rempli ; je me pencherai pour en boire ; ses glouglous résonneront au loin, et surmonteront tes cris[8].

[1] Orateur mal famé. Il a été question de lui dans *les Acharniens*.

[2] Colaconyme, parodie du nom de Cléonyme, dans lequel le poëte fait entrer un mot qui veut dire *flatteur*.

[3] Lâche flatteur.

[4] Littéralement : « *et videberis podex loturam pervincens*. » Locution proverbiale empruntée à des termes de comparaison qui répugnent à notre délicatesse moderne. Du reste, l'usage fréquent du bain rendait ces termes plus familiers.

[5] Usage antique qui se retrouve dans *le Nouveau-Testament*.

[6] Encore aujourd'hui, dans l'Orient, les juifs et autres marchands portent dans leur bouche une quantité incroyable de petites monnaies, sans que cela les empêche de parler.

[7] Son salaire du juge.

[8] Le même mot exprime en grec un *vase* et un *âne*. De là un jeu de mots continuel.

N'est-ce pas là une souveraineté véritable, égale à celle de Jupiter ? on parle de nous comme de ce dieu même. Si nous faisons du bruit dans notre assemblée, tous les passants s'écrient : « O Jupiter, « quel orage gronde dans le tribunal ! » Quand je fais éclater ma foudre, les riches et les plus huppés se mettent à m'adorer et à tressaillir d'effroi [1]. Toi-même, tu me crains fort; oui, par Cérès ! tu me crains.

BDELYCLÉON. Que je meure, si je te crains !

LE CHOEUR. Jamais je n'entendis plaider avec tant d'habileté et de prudence.

PHILOCLÉON. Il pensait vendanger une vigne abandonnée [2] ; il connaissait pourtant bien mon talent.

LE CHOEUR. Comme il a su tout dire, sans rien omettre ! je me sentais grandir à mesure qu'il parlait ; au charme de son éloquence, il me semblait juger aux îles Fortunées.

PHILOCLÉON. Comme ils se pâment de plaisir ! ils sont transportés. Va, je te ferai rêver aujourd'hui de coups de fouet [3].

LE CHOEUR. Toi, tu as besoin de mettre en œuvre toutes tes ressources, pour gagner ta cause. Il est difficile de me fléchir, en parlant contre moi. Si donc tu n'as rien de bon à dire, cherche vite quelque bonne meule, capable de briser ma colère.

BDELYCLÉON. Il est vrai, c'est une entreprise difficile, hardie, et supérieure aux forces d'un poëte comique, de guérir une maladie invétérée dans un État. Mais, ô mon père ! fils de Saturne [4]...

PHILOCLÉON. Cesse d'invoquer ce nom de père. Si tu ne me prouves à l'instant qu'un juge est esclave, rien ne m'empêchera de te faire mourir, dût-on m'exclure du festin des sacrifices [5] !

BDELYCLÉON. Mon père, écoute-moi d'un air un peu moins sévère. Fais d'abord un calcul bien simple, sur tes doigts, et non avec des cailloux, de tous les tributs [6] qui nous sont payés par les villes alliées; compte en outre les impôts personnels, les centièmes, les

Ces vases étaient sans doute dans le genre de ceux qu'on appelait *dyota*, *vase à deux oreilles*, c'est-à-dire à deux anses. Littéralement : *Tum si mihi vinum sitienti non infuderis*, asinum *hunc adluli vino plenum; deindè pandus ipse memet ingurgito : ille autem hians rudit ; et contra tuum turbinem grande et horrendum pedit.*

[1] *Incacare.*

[2] Locution proverbiale, pour dire : déserter une cause.

[3] Locution proverbiale, pour exprimer la frayeur qu'il croit lui inspirer.

[4] C'est-à-dire vieil insensé. C'est une citation d'Homère, *Iliade*, I.

[5] Comme homicide.

[6] Sur les tributs des villes grecques, voyez Plutarque, *Vie d'Aristide*, ch. 57, et Boeckh, *Staatshaush. der Athener.*

prytanies[1], le produit des mines, les droits des marchés et des ports, les taxes, le produit des confiscations : la somme de tous ces revenus monte à près de deux mille talents. Compte maintenant ce qui revient pour les honoraires annuels des juges, au nombre de six mille ; car il n'y en eut jamais davantage ici : cela fait pour vous cent cinquante talents[2].

PHILOCLÉON. Nous n'avons donc pas même le dixième des revenus publics[3].

BDELYCLÉON. Non certes.

PHILOCLÉON. Où va donc le reste?

BDELYCLÉON. A ces gens qui ne cessent de crier : « Je ne trahirai » jamais la populace d'Athènes; je combattrai toujours pour le « peuple. » Et toi, mon père, séduit par leurs paroles, tu te soumets, à leur empire. Ils extorquent des villes des cinquantaines de talents, en les effrayant de leurs menaces : « Payez, leur disent-ils, ou je « foudroie votre ville. » Toi, tu te contentes de ronger les restes de ta royauté. Les alliés, voyant toute votre bande se contenter de brouet et de la nourriture la plus chétive, ne font pas plus de cas de toi que du suffrage de Connus[4]. C'est à ces démagogues, qu'ils apportent des écuelles de salaison, du vin, des tapis, du fromage, du miel, du sésame, des coussins, des fioles, des manteaux précieux, des couronnes, des colliers, des coupes, les richesses enfin compagnes du bien-être. Et toi, aucun de ceux que tu gouvernes, après tant de fatigues sur terre et sur mer, ne te donne même une tête d'ail pour assaisonner de petits poissons.

PHILOCLÉON. Il est vrai, il m'a fallu envoyer chercher trois gousses d'ail chez Eucharides[5]. Mais enfin, tu ne me prouves pas cette prétendue servitude.

BDELYCLÉON. Et n'est-ce pas une vraie servitude, de voir tous ces intrigants investis de magistratures, et leurs flatteurs richement sa-

[1] Les frais de justice, notamment les consignations.

[2] Voici le compte, d'après les données d'Aristophane. On sait que chaque juge recevait 3 oboles par jour :

6,000 juges, à 3 oboles par jour, font	540,000 oboles	par mois.
La drachme étant de 6 oboles, ce sera.	90,000 drachmes,	*id.*
La mine se composant de 100 drachmes, ce sera.	900 mines,	*id.*
Le talent étant de 60 mines, ce sera.	15 talents,	*id.*
Et pour une année de 10 mois.	150 talents.	

[3] En effet, la totalité des revenus étant de 2,000 talents, le dixième serait 200 ; or les juges n'en reçoivent que 150.

[4] Voyez *les Chevaliers*, v. 534.

[5] Marchand de légumes.

souvent cette ville dans les combats, aux temps où le Barbare vint ravager tout le pays, et le couvrir de feu et de fumée, dans le dessein de nous ravir nos ruches. Aussitôt chacun de nous saisit la lance, le bouclier, et marche à l'ennemi ; nous combattîmes [1], animés par la colère, homme contre homme, les lèvres serrées de fureur ; la multitude des traits dérobait la vue du ciel [2]. Enfin nous les mîmes en déroute vers le soir, avec l'aide des dieux. Avant le combat, une chouette avait passé au-dessus de notre armée. Nous les poursuivîmes en pressant leurs flancs de nos aiguillons [3] : ils fuyaient, le corps tout couvert de nos piqûres. Aussi, encore aujourd'hui les Barbares ne connaissent rien de plus redoutable que la guêpe attique.

Terrible était alors son courage; nulle crainte ne l'arrêtait : montés sur nos trirèmes, nous achevâmes de détruire nos ennemis. Nous pensions alors, non à tourner artistement un discours, ou à calomnier autrui, mais à devenir bons rameurs. Nous enlevâmes aux Mèdes nombre de villes [4] ; c'est donc surtout à notre valeur que sont dus ces tributs que dilapident les jeunes gens [5].

Examinez-nous avec soin, vous trouverez en nous une entière ressemblance avec les guêpes, pour le caractère et la manière de vivre. D'abord nul animal n'est plus colère et plus terrible quand on l'irrite : ensuite toutes nos occupations rappellent celles des guêpes. Nous formons comme elles divers essaims qui se dispersent en différentes ruches ; ceux-ci vont juger chez l'archonte, ceux-là chez les onze [6], d'autres à l'Odéon [7] : quelques-uns, serrés contre les murs, la tête baissée, remuant à peine, ressemblent à des chenilles dans leurs alvéoles [8]. Notre industrie

[1] Allusion à la bataille de Marathon.

[2] Ceci rappelle le mot de Léonidas.

[3] Littéralement : « en les aiguillonnant dans leurs pantalons, comme si nous eussions harponné des thons. »

[4] Notamment les îles de Samos, Lesbos, Naxos, Paros, et autres, situées dans ces parages.

[5] Les démagogues, tels que Cléon, etc.

[6] Magistrats qui connaissaient principalement des vols et des condamnés. Socrate, en prison depuis son jugement jusqu'au jour où il but la ciguë, resta sous la surveillance des onze.

[7] Théâtre construit par Périclès. On y distribuait les farines au peuple ; ce qui donnait lieu à des querelles qui exigeaient la présence de l'archonte.

[8] Ceci regarde les magistrats préposés à l'entretien des murs. Du reste, cet office n'était pas une magistrature proprement dite, mais seulement une commission temporaire selon les besoins. C'est ainsi que Démosthène fut élu par la tribu Pandionide ;

fournit abondamment à tous les besoins de la vie : nous n'avons pour cela qu'à piquer avec nos aiguillons. Mais nous avons parmi nous des frelons paresseux, dépourvus de cette arme, qui, sans partager nos peines, en dévorent les fruits. C'est vraiment une chose intolérable, de nous voir ravir notre salaire par celui qui ne va jamais au combat, et qui jamais ne gagna d'ampoules à manier la lance ou la rame, pour la défense de son pays. En un mot, mon avis est qu'à l'avenir, quiconque n'aura point d'aiguillon, ne touche pas le triobole.

PHILOCLÉON. Non ; je ne quitterai de ma vie ce manteau, qui seul me sauva dans cette bataille où Borée [1] déchaîna sa fureur.

BDELYCLÉON. Tu parais peu curieux de ce qui est bon.

PHILOCLÉON. Je ne me soucie guère de beaux vêtements. Dernièrement, je mangeais des goujons frits avec de la saumure ; il me fallut ensuite donner au foulon trois oboles [2].

BDELYCLÉON. Essaie un peu de la vie que je te propose, puisque tu t'es confié à moi.

PHILOCLÉON. Qu'exiges-tu donc ?

BDELYCLÉON. Laisse ce manteau grossier, et mets à la place ce manteau plus fin.

PHILOCLÉON. Faites donc des enfants, et élevez-les ! Le mien ne veut-il pas m'étouffer ?

BDELYCLÉON. Va, prends, et ne dis mot.

PHILOCLÉON. Au nom des dieux, qu'est-ce que cela ?

BDELYCLÉON. Une persique, d'autres disent une gaunacé [3].

PHILOCLÉON. Je le prenais pour une sisyra thymétide [4].

BDELYCLÉON. Cela ne m'étonne pas ; tu n'es jamais allé à Sardes. Si tu y avais été, tu connaîtrais cela, au lieu que tu ne le connais pas.

ce qui nous a valu les deux célèbres discours de Démosthène et d'Eschine pour et contre Ctésiphon.

[1] Allusion à la violente tempête qui détruisit la flotte des Perses près d'Artémisium.

[2] Pour dégraisser les taches.

[3] Sorte de robe à pluche et fort chaude.

[4] Surtout fait avec des peaux cousues ensemble. Il servait de couverture. Thymètes, bourg de l'Attique, de la tribu Hippothoontide.

PHILOCLÉON. Moi? du tout. Cela ressemble assez à la houppelande de Morychus [1].

BDELYCLÉON. Nullement; cela se tisse à Ecbatane.

PHILOCLÉON. Est-ce qu'à Ecbatane on fait des intestins de laine [2]?

BDELYCLÉON. Crois-tu la chose possible? Mais chez les Barbares, cette étoffe se tisse à grands frais; cette robe mange pour un talent de laine.

PHILOCLÉON. Il serait donc plus juste de l'appeler mange-laine que gaunacé.

BDELYCLÉON. Allons, tiens-toi, et endosse-la.

PHILOCLÉON. Ouf! quelle chaleur étouffante cette maudite robe m'envoie!

BDELYCLÉON. Ne veux-tu pas la mettre?

PHILOCLÉON. Non certes; mettez-moi plutôt dans un four.

BDELYCLÉON. Allons, je te la passerai moi-même; approche.

PHILOCLÉON. Prends donc au moins ce croc.

BDELYCLÉON. Pourquoi?

PHILOCLÉON. Pour me retirer avant que je sois fondu en eau.

BDELYCLÉON. Ote ces maudits souliers, et mets vite cette chaussure lacédémonienne.

PHILOCLÉON. Moi! je souffrirais à mes pieds une chaussure faite par nos ennemis!

BDELYCLÉON. Entre dedans [3], et appuie ferme.

PHILOCLÉON. Cela n'est pas bien; tu me forces à mettre le pied en pays ennemi.

BDELYCLÉON. Allons, l'autre pied.

PHILOCLÉON. Celui-là, c'est impossible; un des doigts de ce pied déteste Lacédémone.

BDELYCLÉON. Il ne peut pas en être autrement.

PHILOCLÉON. Je suis malheureux de n'avoir pas d'engelure dans ma vieillesse.

BDELYCLÉON. Mets vite; puis imite la démarche des riches, et leur allure efféminée.

PHILOCLÉON. Tiens, regarde ma tournure, et dis-moi à quel riche je ressemble ainsi?

[1] Poëte déjà mentionné pour sa mollesse voluptueuse.

[2] Parceque l'étoffe était frisée et pluchée.

[3] Il y a ici un jeu de mots, perdu en français. L'épithète s'applique à la fois au territoire lacédémonien et à la chaussure.

BDELYCLÉON. A qui? à un bouton enflammé, et frotté d'ail [1].

PHILOCLÉON. Je voudrais déja frétiller des fesses.

BDELYCLÉON. Voyons, saurais-tu tenir une conversation grave, dans une société d'hommes instruits et bien élévés?

PHILOCLÉON. Certainement.

BDELYCLÉON. De quoi parlerais-tu?

PHILOCLÉON. De bien des choses. Je dirai d'abord comment Lamia fut prise et punie [2]; puis comment Cardopion saisissant sa mère...

BDELYCLÉON. Laisse là les fables, et parle-nous des choses ordinaires de la vie, de ce qui fait le sujet de nos entretiens domestiques.

PHILOCLÉON. J'en sais aussi de ce genre. « Il y avait une fois une « souris et un chat...

BDELYCLÉON. « Être sot et grossier, » comme dit Théogène au vidangeur en lui faisant des reproches, que parles-tu de souris et de chats à des hommes?

PHILOCLÉON. De quoi faut-il donc que je parle?

BDELYCLÉON. De personnages illustres; de la députation dont tu fis partie [3] avec Androclès et Clisthène.

PHILOCLÉON. Moi? jamais je n'allai en députation, si ce n'est à Paros; et je fus payé sur le pied de deux oboles.

BDELYCLÉON. Eh bien! raconte au moins comment Éphudion combattit glorieusement au pancrace avec Ascondas; quoique vieux et blanchi par les ans, il avait néanmoins des reins, des poignets, des flancs, et une forte cuirasse [4].

PHILOCLÉON. Arrête, arrête; tu ne sais ce que tu dis. Comment aurait-il combattu au pancrace avec une cuirasse [5]?

BDELYCLÉON. Ainsi conversent les sages. Mais dis-moi autre chose: si tu étais dans un festin avec des étrangers, quel est, parmi les

[1] Sorte de proverbe pour désigner des choses contraires, qui se repoussent.

[2] *Pederit.* — Horace parle de ces contes :

Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
(*Art poét.*, v. 337.)

[3] Des députés appelés *théores* étaient choisis pour aller dans différentes villes faire des sacrifices, consulter des oracles, ou assister à des solennités. Ils étaient défrayés par l'État. Aristophane reproche aux Athéniens de choisir souvent les hommes les plus méprisables, tels qu'Androclès et Clisthène : le premier, esclave, mendiant, voleur; l'autre, infâme débauché, livré à la risée des poëtes comiques.

[4] Le mot grec signifie aussi *poitrine*.

[5] C'était l'usage de combattre nu.

beaux faits de ta jeunesse, celui dont tu aimerais à les entretenir ?

PHILOCLÉON. Le plus beau, oui, le plus beau de mes exploits est sans contredit d'avoir dérobé les échalas d'Ergasion [1] ?

BDELYCLÉON. Tu m'assommes : où vas-tu parler d'échalas ? Conte plutôt que tu poursuivis un sanglier, un lièvre ; que tu courus sans laisser éteindre ta torche [2]. Cite enfin quelque trait de hardiesse et de courage.

PHILOCLÉON. En voici un des plus hardis : encore enfant, je poursuivis le coureur Phayllus pour injures, et je gagnai sur lui de deux voix.

BDELYCLÉON. Cesse. Mets-toi plutôt sur ce lit, afin d'apprendre ce qu'il faut faire pour être bon convive, et avoir de belles manières.

PHILOCLÉON. Comment faut-il se tenir ? dis-moi vite.

BDELYCLÉON. Avec bonne grâce.

PHILOCLÉON. Comme cela ?

BDELYCLÉON. Nullement.

PHILOCLÉON. Comment donc ?

BDELYCLÉON. Étends les jambes, et comme un athlète habile, parfume ton corps dans les couvertures ; ensuite fais l'éloge des vases d'airain, contemple les lambris, admire les toiles tendues sur la cour [3]... de l'eau pour les mains ; on apporte les tables ; nous nous mettons à manger ; essuyons-nous ; faisons les libations [4].

PHILOCLÉON. Par les dieux, est-ce en rêve que nous soupons ?

BDELYCLÉON. La joueuse de flûte s'est fait entendre. Les convives sont Théorus, Eschine, Phanus, Cléon, Acestor, et un autre étranger à côté d'Acestor. Tu es du nombre ; fais en sorte de répondre comme il faut à leurs chansons [5].

PHILOCLÉON. En vérité ! nul montagnard [6] ne s'en tirerait mieux que je ne ferai moi même.

[1] Nom de villageois.

[2] Jeu où le vainqueur était celui qui achevait sa course sans laisser éteindre la torche qu'il portait.

[3] Athénée dit qu'il est de la politesse qu'un convive ne se mette pas sur-le-champ à table, mais que d'abord il considère les ornements de la salle, etc. (liv. IV). M. Boissonade propose αὐτῆς au lieu d'αὐλῆς : le sens serait alors : « Admire les toiles travaillées par la maîtresse. »

[4] Cette scène présente un abrégé des usages qu'on observait dans les festins.

[5] A la fin du repas on se mettait à chanter.

[6] Plutarque, *Vie de Solon*. « La ville d'Athènes se divisa en autant de ligues et « de partialités qu'il y avait diverses sortes de territoires dedans le pays de l'Atti-

BDELYCLÉON. Je vais voir. Je suis Cléon ; le premier j'entonne Harmodius [1] ; tu reprendras après moi. « On ne vit jamais dans « Athènes... »

PHILOCLÉON. « Un voleur si rusé. »

BDELYCLÉON. C'est là ce que tu répondras ? Tu ne tiendras pas contre ses cris : il menacera de te perdre, de te ruiner, de te chasser du pays.

PHILOCLÉON. S'il menace, je lui chanterai ceci : « Holà ! homme « furieux ! veux-tu bouleverser encore cette ville ? Elle penche déjà « vers sa ruine [2]. »

BDELYCLÉON. Et lorsque Théorus, couché à tes pieds, chantera en tenant la main de Cléon : « Ami, tu connais l'histoire d'Admète ; « aime donc les braves, » par quelle chanson lui répliqueras-tu ?

PHILOCLÉON. Je lui répondrai sur le même ton : « Je ne saurais « avoir la duplicité du renard [3], ni caresser à la fois les deux partis. »

BDELYCLÉON. Eschine, fils de Sellus, homme sage et habile musicien, reprendra après lui, et dira : « Biens et richesses, pour Clitagora [4] et pour moi, avec les Thessaliens [5]... »

PHILOCLÉON. « Nous en avons bien dépensé l'un et l'autre [6]. »

BDELYCLÉON. Là-dessus, tu en sais tout autant qu'il en faut. Mais il est temps que nous allions souper chez Philoctémon. Enfant ! enfant ! Chrysus ! mets le repas dans la corbeille [7] ; nous voulons nous enivrer un peu.

PHILOCLÉON. Non, non ; il est dangereux de boire. Quand on a bu on brise les portes ; les pierres, les coups de bâton vont leur train ; et puis, quand on a cuvé son vin, il faut payer les frais de ses sottises.

BDELYCLÉON. Ce n'est pas ainsi que cela se passe parmi les honnêtes

« que. Car il y avait les gens de la montagne, les gens de la plaine, et les gens de la « marine (des bords de la mer). » (Traduction d'Amyot.)

[1] Voyez les *Acharniens*, page 39.

[2] Parodie d'*Alcée*.

[3] Trait contre Théorus, vil flatteur. Le poëte suppose que les cinq convives qu'il vient de nommer commencent chacun à leur tour une chanson, et les répliques de Philocléon sont autant d'épigrammes.

[4] Femme poëte.

[5] Chanson faite au temps où les Thessaliens secoururent Athènes contre les Pisistratides. Chaque convive commence une chanson connue.

[6] Cet Eschine voulait se faire passer pour riche.

[7] Quand on allait manger chez les autres, souvent on y portait son écot.

gens. Ils s'empressent de vous excuser auprès de l'offensé; ou vous-même vous dites quelque bon mot, quelque conte ésopien ou sybaritique, que vous avez appris à table; vous tournez la chose en plaisanterie, et il vous laisse aller.

PHILOCLÉON. Il faut donc que j'apprenne bon nombre de contes, puisque c'est le moyen de ne pas être puni du mal qu'on fait. Allons, partons; que rien ne nous retienne.

LE CHOEUR. J'ai souvent fait preuve de savoir-vivre, et jamais de grossièreté comme Amynias, fils de Sellus, de la race de Crobylus, que j'ai vu autrefois manger à la table de Léogoras [1], et apporter pour écot une pomme et une grenade; il n'est pas moins affamé qu'Antiphon [2]; il est allé en députation à Pharsale; mais là, seul, il ne communiquait qu'avec les Pénestes [3], et il était lui-même plus misérable que tous les autres.

O fortuné Automène, nous envions ton bonheur! Tu as pour enfants les plus habiles artistes. Le premier, homme instruit et chéri de tout le monde, excelle sur la cithare, et la grâce l'accompagne en tout: le second est comédien, et l'on ne saurait dire à quel point il réussit dans son art; puis vient Ariphrade, le plus étonnant de tous; son père assure qu'il n'eut jamais de maître, et que la nature seule lui enseigna les turpitudes auxquelles il se livre, dans les mauvais lieux qu'il fréquente chaque jour [4].

Quelques-uns ont dit que j'avais changé de ton, lorsque Cléon s'acharnait à me persécuter, et m'accablait d'outrages: pendant que j'étais si indignement maltraité, les spectateurs riaient de mes cris, sans s'inquiéter de moi, mais seulement pour voir si, dans ma détresse, je lâcherais quelque trait mordant. Je m'en aperçus, et je fis alors quelques singeries doucereuses. Mais voilà qu'aujourd'hui l'échalas manque à la vigne [5].

---

[1] Fameux gastronome. (Voy. *les Nuées*.)

[2] Antiphon avait été riche et avait mangé sa fortune.

[3] Jeu de mots. Pénestes désigne une classe de mercenaires thessaliens: ce mot signifie aussi *pauvre, misérable*. Les ambassades étaient un moyen de s'enrichir, et Amynias n'en a pas profité.

[4] Il est aussi question de cet Ariphrade dans *les Chevaliers*, où le poëte dévoile audacieusement ses turpitudes.

[5] Proverbe qui se dit de ceux qui sont frustrés dans leurs espérances. Cléon avait espéré qu'il ne serait plus attaqué.

XANTHIAS. O tortues trois fois heureuses! que je vous envie la dure enveloppe qui recouvre vos flancs! Avec quelle sage prévoyance vous avez garni votre dos d'une écaille impénétrable! le mien est sillonné de coups de bâton.

LE CHOEUR. Qu'y a-t-il, enfant? car un vieillard même mérite ce nom, quand il se laisse battre.

XANTHIAS. Il y a que notre vieillard est devenu pire que la peste, et le plus dévergondé des convives. Quoiqu'il y eût avec lui Hippyllus, Antiphon, Lycon, Lysistrate, Théophraste, Phrynichus, il les a tous surpassés en effronterie. Une fois qu'il se fut rempli de bons morceaux, il se mit à danser, à sauter, à rire, à péter comme un âne gorgé d'orge, et à me rosser vigoureusement, criant: « Garçon! garçon! » Lisistrate, le voyant dans cet état, l'apostropha en ces termes: « Vieillard, tu ressembles à un gueux enrichi, ou à « un âne qui court à l'écurie. Et toi, reprit l'autre en criant, tu « ressembles à une sauterelle transie de froid[1], ou à Sthénélus[2] « dépouillé de sa garde-robe. » Tous d'applaudir, à l'exception d'un seul, Théophraste, qui se mordait les lèvres, en homme de bon ton. Le vieillard alors s'adresse à lui: « Dis moi, pourquoi « es-tu si fier et fais-tu le suffisant, toi qui passes ta vie à amuser « les riches par tes bouffonneries? » C'est ainsi qu'il distribuait à chacun son paquet, avec des plaisanteries grossières, debitant les propos les plus saugrenus et les plus impertinents. Il rentre enfin dans un état d'ivresse complète, et frappant tous ceux qu'il rencontre. Mais le voici qui s'avance d'un pas chancelant: je me sauve pour éviter ses coups.

PHILOCLÉON. *(Il est suivi des gens qu'il a maltraités, et il amène avec lui une joueuse de flûte.)* Qu'on me laisse; qu'on se retire. Je ferai un mauvais parti à quelques-uns de ceux qui m'escortent. Eh bien, partirez-vous, marauds? ou je vous grille avec cette torche.

BDELYCLÉON. Demain, sois-en sûr, tu nous paieras tout cela, malgré ton impudence de jeune fat. Nous viendrons en foule t'assigner.

PHILOCLÉON. Oh! oh! m'assigner! Ce n'est plus de mode. Savez-

[1] Littéralement: « dont le manteau est usé jusqu'à la corde. »

[2] Acteur tragique dont les créanciers avaient fait vendre la garde-robe.

vous que je ne puis plus même entendre le mot de procès? Non, non; j'ai d'autres passe-temps; jetez les urnes. Partirez-vous; enfin? Où est le juge? qu'il aille se pendre. (*A la courtisane.*) Monte ici, mon joli petit hanneton, en serrant cette corde [1] dans ta main. Prends, mais avec précaution; car la corde est usée; cependant elle se laisse encore manier. Tu vois comme je t'ai soustraite avec adresse aux sales caprices [2] des convives. En reconnaissance, tu devrais avoir un peu de complaisance pour moi [3]. Mais tu ne le feras pas; tu n'essaieras pas même, je le sais. Tu te moqueras de moi, tu me riras au nez, comme tu as fait à tant d'autres. Si cependant tu voulais n'être plus méchante, aussitôt après la mort de mon fils, je te rachèterais, et te prendrais pour concubine, mon petit bijou. Maintenant je ne puis disposer de mes biens: je suis jeune, on m'observe avec soin; mon très-cher fils ne me perd pas de vue; c'est un être grondeur, d'une avarice sordide; il s'inquiète à mon sujet, et craint de me perdre, car je suis son père unique; mais le voici qui accourt vers nous. Toi, fais bonne contenance, et prends ces torches; je lui ferai de ces tours de jeune homme qu'il me jouait, avant que je fusse initié.

BDELYCLÉON. Oh! oh! vieux libertin, il paraît que tu aimes les jolis cercueils; mais, je le jure, cela ne se passera pas ainsi.

PHILOCLÉON. Tu voudrais bien te régaler d'un procès à la sauce piquante.

BDELYCLÉON. N'est-ce pas bien mal, de faire de ces tours, et d'enlever aux convives leur joueuse de flûte?

PHILOCLÉON. Quelle joueuse de flûte? Perds-tu l'esprit, ou sors-tu du tombeau?

BDELYCLÉON. Je veux dire cette Dardanienne [4] que tu as avec toi.

PHILOCLÉON. Ceci? c'est une torche qui brûle sur la place publique en l'honneur des dieux [5].

BDELYCLÉON. Une torche [6]?

[1] Équivoque des plus indécentes.

[2] Λεσβιεῖν Il est impossible d'expliquer les turpitudes cachées sous ce mot.

[3] Τῷ πέει τῳδί.

[4] La Dardanie fournissait beaucoup de joueuses de flûte.

[5] Il paraît que les païens même allumaient de ces espèces de cierges en l'honneur des dieux, au renouvellement de chaque mois. Voyez Dion Chrysostôme, *Discours contre ceux qui observent les Néoménies.*

[6] On donnait quelquefois ce nom aux courtisanes.

At flagrans odiosa loquacula λαμπάδιον *fit.* LUCRÈCE.

PHILOCLÉON. Assurément. Tu ne vois pas qu'elle est de différentes couleurs ?

BDELYCLÉON. Qu'est-ce que j'aperçois de noir dans le milieu ?

PHILOLÉON. C'est la poix qu'elle laisse couler en brûlant.

BDELYCLÉON. Que vois-je de l'autre côté ? N'est-ce pas un derrière ?

PHILOCLÉON. C'est l'autre branche de la torche.

BDELYCLÉON. Que dis-tu là ? quelle branche ? Allons, viens ici...

PHILOCLÉON. Oh ! oh ! que prétends-tu faire ?

BDELYCLÉON. Te l'enlever ; tu es trop usé ; tu ne peux plus rien faire.

PHILOCLÉON. Écoute un instant. J'assistais aux jeux olympiques, quand Éphudion[1] combattit glorieusement contre Asconda ; il était vieux, et pourtant d'un coup de poing il renversa le jeune homme. Ainsi, prends garde d'avoir quelque œil poché.

BDELYCLÉON. Par Jupiter ! tu connais bien Olympie.

UNE BOULANGÈRE. Au nom des dieux, viens à mon secours. Cet homme m'a ruinée ; il m'a pourchassée avec sa torche, et m'a renversé dix pains d'une obole, et quatre autres par-dessus le marché.

BDELYCLÉON. Vois-tu ce que tu as fait là ? Ton ivrognerie va nous attirer des affaires et des procès.

PHILOCLÉON. Du tout ; de petits contes arrangeront l'affaire. Je saurai bien me raccommoder avec elle.

LA BOULANGÈRE. Par les deux Déesses[2], tu n'auras pas gâté ma marchandise pour rien ; Myrtia, fille d'Ancylion et de Sostrata, ne se laissera pas jouer impunément.

PHILOCLÉON. Écoute, petite, je vais te raconter une jolie histoire.

LA BOULANGÈRE. Je ne veux rien entendre.

PHILOCLÉON. Un soir, Ésope, revenant de souper, se voyait poursuivi par les aboiements d'une chienne ivre et effrontée. « Chienne, « lui dit-il, tu ferais bien mieux d'échanger ta méchante langue « contre un morceau de pain. »

LA BOULANGÈRE. Ah ! tu te moques de moi ! Eh bien, qui que tu

[1] Voyez plus haut, page 196.

[2] Cérès et Proserpine.

tois, je t'assigne devant les agoranomes, en réparation du dommage que tu m'as fait ; Chéréphon [1] que voici sera témoin.

PHILOCLÉON. Mais au moins écoute-moi ; je puis avoir quelque chose de bon à te dire. Lasus et Simonide faisaient un jour assaut de talent ; Lasus dit alors : « Peu m'importe [2] ! »

LA BOULANGÈRE. Vraiment ! c'est comme cela ?

PHILOCLÉON. Et toi, Chéréphon, tu vas donc témoigner pour une femme au teint de buis [3], pour Ino [4], se précipitant d'un rocher aux pieds d'Euripide ?

BDELYCLÉON. En voici un autre qui paraît venir t'assigner. Il a un témoin avec lui.

UN ACCUSATEUR [5]. Malheureux que je suis !... Vieillard, je t'assigne pour cause d'outrage.

BDELYCLÉON. Pour outrage ? Au nom des dieux, je t'en conjure : ne l'assigne pas. Je te ferai en sa place telle réparation que tu exigeras, et j'en aurai en outre bien de la reconnaissance.

PHILOCLÉON. Je veux me réconcilier moi-même avec lui : je conviens de l'avoir battu, et de lui avoir jeté des pierres. Avance ici, me laisses-tu le soin d'évaluer moi-même la réparation qui t'est due, ou préfères-tu la fixer ?

L'ACCUSATEUR. Dis toi-même ; car je déteste les procès et les affaires.

PHILOCLÉON. Un Sybarite tomba d'un char, et se blessa grièvement à la tête ; ce n'était pas un écuyer fort habile. Un de ses amis survint, et lui dit : « Que chacun fasse son métier. » De même, toi, tu n'as qu'à aller trouver Pittalus [6].

BDELYCLÉON. Tu es toujours le même.

L'ACCUSATEUR (*à son témoin*). Toi, rappelle-toi bien sa réponse.

PHILOCLÉON. Écoute, ne t'éloigne pas. Un jour, à Sybaris, une femme brisa le coffre aux procès [7].

L'ACCUSATEUR. Je te prends à témoin.

[1] Disciple de Socrate. (Voy. *les Nuées*.)

[2] Lasus, rival de Simonide. Sa confiance dans ses talents lui faisait mépriser ses rivaux. (Voy. Burette, t. XIII des Mém. de l'Acad. des Inscr.)

[3] Allusion à la pâleur de Chéréphon. (Voy. *les Nuées*.)

[4] *Ino*, sujet d'une pièce d'Euripide.

[5] Quelques commentateurs prétendent qu'Euripide paraissait aussi comme accusateur.

[6] Médecin d'Athènes. C'est-à-dire, va te faire soigner.

[7] Ἐχῖνον. Coffre où se conservaient les dépositions des témoins et les pièces des procès.

PHILOCLÉON. Le coffre prit donc un témoin : la Sybarite lui dit alors : « Par Proserpine ! tu ferais bien plus sagement de laisser là « les témoins, et d'acheter vite des ligatures. »

L'ACCUSATEUR. Fais l'insolent, jusqu'à ce que l'archonte appelle l'affaire.

BDELYCLÉON. Par Cérès ! tu ne resteras pas plus longtemps ici ; je t'emporterai de force.

PHILOCLÉON. Que fais-tu ?

BDELYCLÉON. Ce que je fais? Je veux te tirer d'ici : autrement les témoins manqueront bientôt à tous ceux qui t'accusent.

PHILOCLÉON. Un jour Ésope, étant à Delphes [1]...

BDELYCLÉON. « Peu m'importe. »

PHILOCLÉON. Fut accusé d'avoir volé les vases sacrés d'Apollon ; alors il leur raconta qu'un jour l'escarbot...

BDELYCLÉON. Ah ! tu m'assommes avec tes escarbots.

(On l'entraîne.)

LE CHOEUR. Je te félicite, vieillard. — Quel changement dans sa vie dure et maussade ! Converti à d'autres principes, il goûtera désormais les douceurs du luxe et des plaisirs. Peut-être au reste s'y refusera-t-il ; car il est difficile de dépouiller le caractère qu'on eut toujours. Plusieurs l'ont fait pourtant ; les conseils d'autrui ont quelquefois changé nos habitudes. Quoi qu'il arrive, tout homme sage donnera, ainsi que moi, des éloges aux tendres soins du fils de Philocléon. Je ne vis jamais un jeune homme si doux, et aucun de mœurs si aimables, et qui me donnât tant de joie. Dans toutes les raisons qu'il a opposées à son père, n'a-t-il pas toujours eu l'avantage ? Il voulait seulement le ramener à des goûts plus honorables.

XANTHIAS. Par Bacchus ! quelque dieu a amené chez nous le trouble et le désordre ! Notre vieillard, échauffé par le vin et par les sons de la flûte, répète toute la nuit, dans ses transports infatigables, les danses antiques figurées par Thespis ! Il prétend démontrer tout à l'heure, en dansant, que les tragiques de nos jours sont des sots.

[1] Pendant que son fils l'emporte, il continue son histoire.

lariés; tandis que toi, tu te contentes des trois oboles qu'on te donne et que tu as gagnées par mille combats sur terre, sur mer, et au siége des villes ? Mais ce qui m'indigne encore plus, c'est que tu sois obligé de te rendre à l'assemblée sur l'ordre d'autrui, alors qu'un jeune débauché, le fils de Chéréas aux jambes écartées, à la démarche efféminée et lascive, t'enjoint de venir juger de bon matin et à l'heure prescrite : car quiconque se présentera après le signal ne touchera pas les trois oboles. Mais lui, il reçoit une drachme, en qualité d'orateur public [1], quelque tard qu'il vienne. Si un accusé lui fait quelque présent, il le partage avec un de ses collègues ; ils s'entendent tous deux pour arranger l'affaire, et se la renvoient de l'un à l'autre comme deux scieurs de long ; tandis que toi, la bouche béante, tu regardes le payeur public [2], sans t'apercevoir du manége.

PHILOCLÉON. Quoi ! c'est ainsi qu'ils me traitent ? hélas ! que dis-tu ? Tu me bouleverses l'esprit ! Voilà qui me donne bien à penser ; je ne sais réellement plus où j'en suis.

BDELYCLÉON. Considère encore que tu pourrais t'enrichir, ainsi que tous les autres ; mais ces éternels flatteurs du peuple t'en ôtent le moyen [3]. Tu règnes sur une foule de villes, depuis le Pont jusqu'à la Sardaigne, et tu n'as pour toute jouissance que ce misérable salaire; encore te le dispensent-ils avec parcimonie, et goutte à goutte, comme l'huile à la mèche d'une lampe ; car ils veulent que tu sois pauvre, et je t'en dirai la raison : c'est pour que tu sentes la main qui te nourrit, et qu'au moindre signe tu t'élances sur l'ennemi qu'ils désignent à tes attaques. Assurer la subsistance du peuple serait, s'ils le voulaient, chose aisée. Mille villes [4] nous paient le tribut. Que l'on enjoigne à chacune d'entretenir vingt citoyens, vingt mille hommes seront dans les délices [5]; ils auront en abon-

[1] Συνήγοροι ; les orateurs ou avocats, recevaient une drachme par jour, lorsqu'ils étaient chargés de la défense d'une ville ou d'un citoyen. Ils formaient aussi une magistrature annuelle composée de dix citoyens choisis par le sort (Scholiaste).

[2] Le colacrète, chargé de payer aux juges le triobole.

[3] Littéralement : « te font disparaître de la scène au moyen de leurs machines. » Ἐγκυκλεῖν, terme de théâtre, qui exprime l'emploi des machines au moyen desquelles se faisaient les changements à vue.

[4] Quelques-uns prennent ce nombre d'une manière indéterminée.

[5] Démosthène évalue aussi à 20,000 le nombre des citoyens d'Athènes. Dans *les Harangueuses*, Aristophane le porte au delà de 30,000, mais en y joignant les habitants étrangers.

dance du lièvre, des couronnes, du lait le plus doux[1]; enfin, tous les biens que méritent notre patrie et les vainqueurs de Marathon. Loin de là, vous quêtez votre salaire, comme les mercenaires qui cueillent les olives.

PHILOCLÉON. Quel froid subit engourdit ma main! Je ne puis tenir mon épée[2], mes forces m'abandonnent.

BDELYCLÉON. Mais ces hommes, lorsqu'ils craignent pour eux-mêmes, vous donnent l'Eubée, et vous promettent cinquante médimnes de froment; eux qui ne t'ont jamais donné que cinq médimnes d'orge : encore tu ne les reçus qu'à grand'peine, par chénix[3] et en te justifiant de l'accusation d'être étranger. C'est pour cela que je t'ai toujours tenu renfermé, afin de te nourrir moi-même, et de te soustraire à leurs insolentes risées. Et maintenant je suis résolu à te donner tout ce que tu desireras, hors le lait du payeur public[4].

LE CHOEUR. On a toujours eu raison de dire : « Entends les deux « parties, avant de juger. » C'est toi maintenant qui me parais avoir gagné la cause. Ma colère se calme, je jette ces bâtons. O toi, notre ami et notre confrère, cède à ces raisons, ne fais preuve ni de folie ni d'opiniâtreté inflexible. Que n'ai-je eu moi-même un ami, un parent qui me donnât de tels avis! Aujourd'hui une divinité vient à ton secours, et t'offre ses faveurs; accepte-les sans hésiter.

BDELYCLÉON. Oui, je le nourrirai, et lui donnerai tout ce qui convient à un homme de son âge; il aura du gruau, une tunique, un manteau bien fin, une courtisane qui lui frottera les reins[5]. Mais il garde le silence, et ne souffle mot; cela ne peut me plaire.

LE CHOEUR. Il revient à la raison sur les points où il extravaguait; il a reconnu sa folie, et se reproche de n'avoir pas suivi tes conseils. Peut-être que, devenu plus sage, il se dispose à conformer désormais sa conduite à tes desirs.

[1] Littéralement : *colostra et lac decoctum*. Le colostre est le premier lait des femelles qui ont mis bas. On lit dans Martial :

Surripuit pastor quæ nondum stantibus hœdis
De primo matrum lacte *colostra* damus.

[2] Philocléon avait dit plus haut qu'il se percerait d'une épée s'il était vaincu. Il parodie aussi en cet endroit un vers de l'*Andromaque* d'Euripide ou l'*Ajax* de Sophocle.

[3] C'est-à-dire par petites portions. On croit que le poëte fait allusion à une distribution de blé qui avait eu lieu vingt-trois ans auparavant, dans un temps de disette. Le chénix n'était que la quarante-huitième partie du médimne.

[4] Du colacrète; c'est-à-dire les trois oboles qu'il recevait comme juge.

[5] *Quæ penem et lumbosque fricabit.*

PHILOCLÉON. Hélas! hélas!

BDELYCLÉON. Eh bien! qu'as-tu à crier?

PHILOCLÉON. Laisse là toutes ces promesses. « Ah! que plutôt je « sois en ces lieux[1] » où le héraut s'écrie: « Qui n'a pas encore dé« posé son vote? qu'il se lève. » Que ne puis-je me retrouver auprès des urnes, et être le dernier à déposer mon suffrage! Hâtetoi, ô mon âme! Où donc est mon âme? « Ténèbres, ouvrez-moi un passage[2]. » Par Hercule! que ne puis-je siéger aujourd'hui parmi les juges, et convaincre Cléon de vol!

BDELYCLÉON. Au nom des dieux, mon père, cède à mes instances.

PHILOCLÉON. Que veux-tu de moi? Demande-moi tout, hors une seule chose.

BELYCLÉON. Laquelle? dis.

PHILOCLÉON. Que je cesse de juger. Avant que j'y consente, Pluton aura porté ma sentence.

BDELYCLÉON. Eh bien! si tu aimes tant à rendre la justice, tu n'as pas besoin pour cela de sortir de chez toi[3]; reste ici, et juge tes serviteurs.

PHILOCLÉON. Et sur quoi? tu badines.

BDELYCLÉON. Tu feras tout comme au tribunal. Si ta servante ouvre la porte clandestinement, tu décréteras contre elle une simple amende, ainsi que tu faisais au tribunal. Tout se passera dans l'ordre convenable: si le soleil luit dès le matin, tu jugeras au soleil; s'il pleut ou s'il neige, tu instruiras l'affaire au coin de ton feu, et s'il t'arrive de te lever à midi, tu n'auras pas à craindre d'être exclu par le thesmothète[4].

PLILOCLÉON. Cela me plaît assez.

BDELYCLÉON. On outre, si l'orateur plaide longuement, et que la faim te presse, tu n'auras pas à en souffrir, et à t'en venger sur l'avocat[5].

PHILOCLÉON. Comment pourrais-je bien posséder l'affaire, si je mange dans l'intervalle?

BDELYCLÉON. Bien mieux qu'à jeun; ne dit-on pas que les juges, entourés de faux témoins, ne découvrent la vérité qu'en ruminant?

[1] Parodie d'un vers d'Euripide; *Alceste*, v. 887.

[2] Vers du *Bellérophon* d'Euripide.

[3] *Plaideurs*, acte II, scène XIII.

[4] Six des neuf archontes avaient le titre de thesmothètes, et présidaient à l'administration de la justice.

[5] Il suppose que le juge, lorsqu'il avait faim, se hâtait de condamner.

PHILOCLÉON. Tu me décides. Mais tu ne dis pas qui me paiera mes honoraires?

BDELYCLÉON. Moi.

PHILOCLÉON. Bon, je suis bien aise d'être payé à part, et non avec les autres. Car dernièrement ce bouffon de Lysistrate [1] m'a friponné indignement : il avait reçu une drachme pour nous deux; il me mena au marché pour changer la pièce, et il me donna trois écailles de poisson, que je mis aussitôt dans ma bouche, les prenant pour des oboles [2]. La mauvaise odeur me les fit cracher à l'instant, et je le citai en justice.

BDELYCLÉON. Eh bien! que répliqua-t-il?

PHILOCLÉON. Bon! il répondit que j'avais un estomac de coq. « C'est ainsi que tu digères l'argent? » me dit-il en riant.

BDELYCLÉON. Tu vois le profit que tu feras.

PHILOCLÉON. Il n'est pas mince; mais exécute ton projet.

BDELYCLÉON. Attends un moment, je vais tout apporter.

PHILOCLÉON. Voilà pourtant comme les oracles s'accomplissent! j'avais toujours ouï dire qu'un temps viendrait où chaque Athénien rendrait la justice dans sa maison, et se bâtirait dans son vestibule un petit tribunal, comme les statues d'Hécate qu'on voit partout devant les portes.

BDELYCLÉON. Voilà. Qu'as-tu à dire? Je t'apporte tout ce que je t'ai promis, et beaucoup plus encore. En cas de besoin [3], ce vase sera suspendu près de toi à un petit clou.

PHILOCLÉON. Excellente idée! C'est pour un vieillard un bon préservatif contre la rétention d'urine.

BDELYCLÉON. Voici du feu avec des lentilles dessus, si tu as besoin de manger.

PHILOCLÉON. Fort bien encore. Ainsi quand même j'aurais la fièvre, je toucherai toujours mon salaire. Je pourrai sans bouger, manger mes lentilles. Mais à quoi bon m'avez-vous apporté ce coq?

BDELYCLÉON. Si tu viens à dormir pendant la plaidoirie, il te réveillera par son chant.

PHILOCLÉON. Tout cela me convient fort; mais je voudrais encore une chose.

BDELYCLÉON. Quoi?

[1] Il l'a déja nommé dans *les Acharniens* et dans *les Chevaliers*.

[2] Sur l'usage de mettre l'argent dans la bouche, voyez plus haut la note 6, pag. 178.) La drachme valait six oboles, on en donnait une pour deux juges.

[3] *Si mingere velis.*

PHILOCLÉON. Qu'on pût apporter ici la statue de Lycus [1].

BDELYCLÉON. La voilà devant toi ; c'est le héros lui-même.

PHILOCLÉON. Héros notre chef, que ton regard est terrible ! tel nous apparaît Cléonyme !

SOSIE. Il n'a donc pas d'armes non plus, tout héros qu'il est.

BDELYCLÉON. Si tu te dépêchais de siéger, j'appellerais vite une cause.

PHILOCLÉON. Appelle ; il y a longtemps que je siége.

BDELYCLÉON. Voyons, quelle cause appellerai-je d'abord ? Quelqu'un de la maison a-t-il fait une sottise ?... La servante Thratta [2], ayant laissé brûler dernièrement la marmite...

PHILOCLÉON. Holà ! arrête : tu me feras mourir [3] ! Tu veux appeler une cause avant d'avoir posé une balustrade ! C'est pourtant la première chose à voir dans les sacrifices [4].

BDELYCLÉON. Vraiment, il n'y en a pas : mais je cours en chercher. Ce que c'est pourtant ; combien l'habitude des lieux a de puissance !

XANTHIAS. Peste soit de l'animal ! Peut-on garder un pareil chien ?

BDELYCLÉON. Qu'y a-t-il donc ?

XANTHIAS. Ne voilà-t-il pas Labès, votre chien, qui tout à l'heure vient d'entrer dans la cuisine, et de manger un fromage de Sicile [5] !

BDELYCLÉON. Bon ! voilà le premier délit à déférer devant mon père. Toi, porte l'accusation.

XANTHIAS. Non pas moi ; mais un autre chien sera l'accusateur, si l'on permet d'informer.

BDELYCLÉON. Eh bien ! amène-les tous deux.

XANTHIAS. C'est ce que je vais faire.

PHILOCLÉON. Qu'apportes-tu là ?

[1] Voyez plus haut la note de la page 171.

[2] Elle porte le nom de son pays, la Thrace : comme dans nos comédies les valets s'appellent Champagne, Bourguignon, etc.

[3] Ce serait exactement : « Tu me feras damner, » si ce mot n'était un anachronisme.

[4] Le sacrificateur était dans une enceinte fermée par une balustrade. Les juges en avaient une également dans la place Héliée. C'est ce que nous avons appelé depuis *le barreau*.

[5] Lachès, désigné sous le nom du chien Labès, avait commandé la flotte envoyée en Sicile, la deuxième année de la quatre-vingt-huitième olympiade. Il fait entendre que ce général s'était laissé corrompre par l'ennemi. (Voy. plus haut, v. 240.)

BDELYCLÉON. Le panier d'osier où l'on engraisse les cochons destinés aux sacrifices domestiques [1].

PHILOCLÉON. Tu oses y porter une main sacrilége?

BDELYCLÉON. Non; mais je sacrifierai, en commençant par les dieux Lares [2].

PHILOCLÉON. Appelle vite la cause; je vois déjà la peine encourue.

BDELYCLÉON. Attends; je t'apporte les tablettes et le stylet.

PHILOCLÉON. Hélas! tu m'assommes, tu me tues avec tous ces délais; je me serais contenté de tracer les lignes sur le sable [3].

BDELYCLÉON. Voici.

PHILOCLÉON. Appelle maintenant la cause.

BDELYCLÉON. J'y suis.

PHILOCLÉON. Quel est d'abord celui-ci?

BDELYCLÉON. Peste soit de moi! j'ai oublié les urnes aux suffrages.

PHILOCLÉON. Eh bien! où cours-tu?

BDELYCLÉON. Chercher les urnes.

PHILOCLÉON. C'est inutile; ces vases en tiendront lieu.

BDELYCLÉON. Fort bien. Rien ne nous manque... hors la clepsydre.

PHILOCLÉON. Et ce pot [4]? n'est-ce pas une clepsydre?

BDELYCLÉON. On ne saurait mieux observer nos usages. Vite! que l'on apporte du feu, des branches de myrte et de l'encens, afin que nous invoquions les dieux.

LE CHOEUR. Et nous, pendant les libations et les prières, nous célébrerons vos louanges et la noble réconciliation qui a suivi vos vives querelles.

BDELYCLÉON. Faites donc entendre des paroles favorables.

LE CHOEUR. O Phébus! ô Apollon Pythien! fais que cette affaire, instruite par ce juge devant sa porte, ait pour nous un heureux succès, et délivre-nous de l'erreur! io Péan!

BDELYCLÉON. Dieu notre maitre, ô toi qui présides à l'entrée de ma demeure [5], reçois ces nouveaux sacrifices que nous t'offrons

[1] Il l'apporte pour en faire la balustrade du tribunal.

[2] Le foyer domestique : cet usage était passé en proverbe, comme on a dit : *ab Jove principium*.

[3] Voyez la note de la page 165.

[4] Le pot de chambre.

[5] On plaçait des statues d'Apollon, ou de quelque autre dieu, sous le vestibule des maisons.

pour la première fois en faveur de mon père ; adoucis son humeur âpre et austère, répands sur son cœur quelques gouttes de miel, afin que désormais il soit clément pour les hommes, favorable à l'accusé plus qu'à l'accusateur, enfin sensible aux prières de ceux qui l'implorent; ôte à son caractère tout fiel et toute aigreur[1].

LE CHOEUR. Unis de cœur aux sentiments que tu viens d'exprimer, nous joignons nos vœux aux tiens, dans cette nouvelle charge que tu exerces ; car tu nous es devenu cher, depuis que nous te voyons plus zélé pour le peuple qu'aucun de ceux qui sont plus jeunes que toi.

BDELYCLÉON. Si quelque juge est dehors, qu'il se hâte d'entrer ; une fois les plaidoiries commencées, on ne sera plus admis[2].

PHILOCLÉON. Quel est cet accusé ? quelle condamnation il va encourir !

XANTHIAS, *accusateur*. Écoutez maintenant l'acte d'accusation. Le chien cydathénéen[3] accuse Labès d'Æxone d'avoir seul, et contre toute justice, dévoré un fromage de Sicile. Que la peine soit un collier[4] de figuier.

PHILOCLÉON. Ou plutôt une mort de chien[5], s'il est convaincu.

BDELYCLÉON. Voici Labès, l'accusé.

PHILOCLÉON. Oh ! le scélérat ! il a bien la mine d'un voleur. Il se flatte de me tromper, en serrant les dents. Où est le plaignant, le chien cydathénéen ?

LE CHIEN. Hau ! hau !

BDELYCLÉON. Le voici.

PHILOCLÉON. Celui-là est un autre Labès, bon aboyeur et lécheur de marmites.

SOSIE, *en hérant*. Silence ! assis ! Toi, monte à la tribune, motive l'accusation.

PHILOCLÉON. Pendant ce temps-là, je vais boire un coup.

XANTHIAS, *accusateur*. O juges ! vous avez entendu ma plainte contre cet accusé. Il a commis envers moi et envers la flotte un attentat indigne. Il s'est retiré dans un coin, et il a dérobé un énorme fromage de Sicile, dont il s'est repu dans les ténèbres[6]....

[1] Littéralement : les pointes de l'ortie.

[2] Le poëte conserve ici, comme dans tout le reste de la scène, les formules judiciaires alors en usage.

[3] Cydathène, bourg de la tribu Pandionide. Æxone, bourg de la tribu Cécropide.

[4] Pour le serrer fortement.

[5] Le mot grec semble faire allusion à la ciguë. BOISSONADE.

[6] Il y a dans tout cela des traits lancés contre l'expédition maritime de Lachès et ses concussions.

PHILOCLÉON. Il est suffisamment convaincu ; le coquin vient de me lâcher un rot au fromage, d'une odeur révoltante.

XANTHIAS. Et il a refusé de m'en faire part [1]. Or, qui voudra vous rendre service, si l'on ne me jette rien à moi, votre chien fidèle ?

PHILOCLÉON. Il ne lui en a rien donné ?

XANTHIAS. Rien ; à moi, son camarade.

PHILOCLÉON. Voilà un gaillard qui n'est pas moins bouillant que ces lentilles [2].

BDELYCLÉON. Au nom des dieux, mon père, ne prononce pas avant de les avoir entendus tous les deux.

PHILOCLÉON. Mais, mon cher, la chose est claire ; elle parle d'elle-même.

XANTHIAS. Gardez-vous bien de l'absoudre ; c'est de tous les chiens le plus glouton et le plus égoïste ; il parcourt en un clin d'œil tous les coins d'une casserole, et dévore toute la croûte [3].

PHILOCLÉON. Je n'ai pas même de quoi boucher les fentes de ma cruche.

XANTHIAS. Châtiez-le donc ; une seule cuisine ne pourrait nourrir deux voleurs. Je ne veux pas aboyer le ventre vide ; sinon, je n'aboierai plus.

PHILOCLÉON. Oh ! oh ! quel amas de scélératesses ! voilà un fier fripon. Qu'en penses-tu, mon coq ? Par ma foi, il dit que oui. Thesmothète ! où est-il donc ? qu'on me donne le pot de chambre.

SOSIE, *thesmothète*. Prends-le toi-même, je suis occupé à citer les témoins. Que les témoins à la charge de Labès paraissent : un plat, un pilon, une racloire à fromage, un gril, une marmite, et autres ustensiles de cuisine. Est-ce que tu pisses encore ? tu n'as pas fini ?

PHILOCLÉON. Pas encore. Mais celui-là, je pense qu'il fera quelque chose de pis [4] aujourd'hui.

BDELYCLÉON, *au chien accusateur*. Seras-tu donc toujours si sé-

[1] Xanthias parle ici pour le chien accusateur.

[2] Il mangeait des lentilles bouillantes.

[3] Littéralement : « il navigue autour des bords d'un mortier, et dévore le ciment des villes. » Le même mot signifie *plâtre* ou *ciment*, et cette croûte qui se forme autour du fromage, qu'on pilait autrefois dans des mortiers. Allusion aux côtes de la Sicile. Les accusations qu'il dirige contre le chien, ont aussi dans le grec un sens qui peut se tourner contre Lachès et sa rapacité.

[4] *Cacaturum*.

vère et si intraitable envers les accusés? Pourquoi cet acharnement?

PHILOCLÉON, *à l'accusé*. Monte à la tribune; défends toi. D'où vient ce silence? Parle.

SOSIE. Sans doute il n'a rien à dire.

BDELYCLÉON. Tu te trompes; mais il lui arrive ce qui arriva autrefois à Thucydide [1] accusé : la surprise lui ferma tout à coup la bouche. Retire-toi; je prendrai ta défense. C'est une tâche difficile, magistrats, de faire l'apologie d'un chien en butte aux imputations les plus odieuses : je parlerai néanmoins. Ce chien est brave, et il chasse les loups.

PHILOCLÉON. C'est un voleur et un conspirateur.

BDELYCLÉON. Ne le pense pas. Il n'y a pas au monde un meilleur chien; il serait capable de garder un grand troupeau de moutons.

PHILOCLÉON. Qu'importe cela s'il mange le fromage?

BDELYCLÉON. Qu'importe? Il se bat pour ta défense; il garde ta maison, et il a d'ailleurs toutes les qualités. S'il a fait quelque larcin, il faut lui pardonner : il n'est pas, je l'avoue, grand joueur de cithare [2].

PHILOCLÉON. Je voudrais qu'il ne sût pas même lire; il n'eût pas fait l'apologie de son crime.

BDELYCLÉON. O juge équitable! écoute mes témoins. Approche, petit couteau, et parle à haute voix. Tu étais alors préposé aux distributions [3]; réponds clairement : n'as-tu pas coupé les parts qui devaient être distribuées aux soldats?.... Il affirme l'avoir fait.

PHILOCLÉON. Par Jupiter! il ment.

BDELYCLÉON. Juge compatissant, aie pitié de l'infortune. Ce pauvre Labès ne vit que de têtes de poisson et d'arêtes; il ne reste jamais en place. Cet autre [4] n'est bon qu'à garder le logis. Il a bien ses raisons; on n'apporte rien céans, qu'il n'en demande sa part; et, si on la lui refuse, il mord.

[1] Thucydide, autre que l'historien; fils de Mélésias, homme sage et bon orateur, il était l'adversaire de Périclès. Accusé de trahison, il demeura muet et fut banni par l'ostracisme.

[2] C'est-à-dire il ne se pique pas d'en savoir bien long. Ou plutôt, il ne sait que voler, ce qui est dans sa nature de chien.

[3] Littéralement : « tu exerçais alors la charge de payeur. »

[4] Il paraît désigner ici Cléon, accusateur de Lachès.

PHILOCLÉON. Ouf ! d'où vient que je me sens pris de compassion? Qu'est-ce qui m'arrive là ? me voilà tout ému !

BDELYCLÉON. Ah ! mon père, je t'en conjure. Ayez pitié [1] de lui. Ne le sacrifiez point... Où sont les enfants ?... Venez, famille désolée [2], faites entendre vos cris, vos prières, vos larmes.

PHILOCLÉON. Descends, descends, descends, descends.

BDELYCLÉON. Je descends; cette invitation a souvent été trompeuse; je descendrai pourtant.

PHILOCLÉON. Va te faire pendre ! Faut-il que j'aie avalé ces lentilles brûlantes ! Il m'est échappé des larmes; chose qui ne me serait jamais arrivée, sans ces maudites lentilles.

BDELYCLÉON. Ne lui feras-tu pas grâce ?

PHILOCLÉON. Je ne sais.

BDELYCLÉON. O père chéri ! prends des sentiments plus humains. Reçois ce suffrage, passe du côté de la seconde urne [3], en fermant un peu les yeux; qu'il soit absous, ô mon père !

PHILOCLÉON. Impossible ; je ne sais pas jouer de la cithare [4].

BDELYCLÉON, Viens ; je t'y mènerai moi-même.

PHILOCLÉON. Est-ce là la première urne ?

BDELYCLÉON. Oui, c'est la première.

PHILOCLÉON. J'y jette mon suffrage.

BDELYCLÉON. Il est attrapé; il vient d'absoudre sans le vouloir.

PHILOCLÉON. Attends ; que je verse les suffrages. Voyons le résultat.

BDELYCLÉON. Tu vas le voir. Labès est absous. Mon père, mon père, qu'as-tu donc ?

PHILOCLÉON. Ah dieux ! vite de l'eau !

BDELYCLÉON. Reviens à toi.

PHILOCLÉON. Dis-moi : il est vraiment absous ?

BDELYCLÉON. Sans doute.

PHILOCLÉON. C'est fait de moi.

BDELYCLÉON. Ne t'afflige pas ; reprends courage.

PHILOCLÉON. Comment supporterai-je l'idée d'avoir absous un accusé? Que vais-je devenir ? Dieux révérés, pardonnez-moi. Je l'ai fait involontairement; ce n'est pas mon habitude.

[1] Il parle au pluriel, comme si le tribunal était complet.

[2] *Plaideurs*, acte III, scène 3.

[3] Il y avait deux urnes : la première, placée devant, dans laquelle on déposait les suffrages de condamnation ; la seconde, placée derrière, pour les suffrages d'absolution.

[4] C'est-à-dire je ne sais pas absoudre.

BDELYCLÉON. Calme ta douleur, ô mon père ! je veux te donner une existence agréable ; je t'emmènerai partout avec moi, aux festins, aux banquets, aux spectacles ; tu passeras la vie la plus heureuse ; et Hyperbolus ne se jouera plus de toi [1]. Mais entrons.

PHILOCLÉON. Fais donc ce que tu voudras.

LE CHOEUR. Allez où la joie vous appelle. Vous, innombrables spectateurs, gardez-vous de laisser tomber à terre les sages avis que l'on va vous donner : une telle faute conviendrait à des ignorants, et non à vous.

(Parabase.)

Maintenant, citoyens, prêtez-nous votre attention, si vous aimez un langage sincère. Le poëte desire à présent vous adresser quelques reproches. Il prétend avoir à se plaindre de vous, lui qui fut souvent le premier à vous être agréable ; d'abord sans se nommer, produisant ses comédies sous le nom d'autres poëtes [2] ; alors il imitait la manie du devin Euryclès [3], et vous parlait par un organe emprunté. Bientôt, affrontant lui-même le péril en face, il prit en main les rênes, et guida sa propre muse dans la carrière. Environné de gloire et d'honneurs, tels que nul autre n'en reçut jamais, il ne croit pas avoir atteint le comble de la perfection, et n'a pas conçu pour cela plus d'orgueil ; jamais il ne parcourut les palestres pour y corrompre la jeunesse [4] : si quelque amant accourait se plaindre à lui du ridicule que la comédie jetait sur l'objet de ses amours, il ne se rendit jamais à ses instances, dans le louable dessein de ne pas faire jouer aux muses qui l'inspirent le rôle d'entremetteuses. La première fois qu'il [5] parut sur le théâtre, ce n'est pas des hommes qu'il eut à combattre : il dut s'armer de la force d'Hercule contre des monstres redoutables ; il osa dès l'abord assaillir ce cerbère aux dents aiguës, dont les regards terribles lançaient la flamme comme ceux de Cynna [6], et dont le front était léché par les langues perver-

[1] Aristophane en parle souvent dans *les Acharniens*, 846 ; *les Chevaliers*, 1304 ; 1363 ; *les Nuées*, 551.

[2] Il avait donné plusieurs de ses pièces sous les noms de *Philonide* et de *Callistrate*.

[3] Euryclès, devin d'Athènes, qui, disait-on, portait dans son ventre le génie prophétique.

[4] Ceci paraît dirigé contre Eupolis, d'après le Scholiaste. (Voy. *la Paix*, où le même reproche se trouve reproduit, ainsi que plusieurs vers de cette parabase.)

[5] La comédie des *Chevaliers*, où il attaqua Cléon si vivement, fut la première pièce qu'il avoua. On a vu qu'il y joua lui-même.

[6] Courtisane. (Voy. *les Chevaliers*, v. 765, et *la Paix*, 753.)

ses de cent flatteurs, rangés en cercle autour de lui; il avait la voix d'un torrent destructeur, l'odeur d'un phoque, les cuisses hideuses d'une Lamie, et le cul d'un chameau : à la vue de ce monstre, la crainte ne lui arracha pas de présents pour l'apaiser. Cependant, aujourd'hui encore, il combat pour vous; et l'année dernière il attaqua en outre d'autres fléaux, d'autres vampires [1], qui, la nuit, étranglaient les pères, et étouffaient les grands-pères; assis à la couche des citoyens inoffensifs, ils les persécutaient, les accablaient de procès, d'assignations et de chicanes; aussi les vit-on, dans leur effroi, courir en foule implorer le polémarque [2]. Vous aviez trouvé un défenseur, un sauveur; mais vous l'avez abandonné l'année dernière [3], lorsqu'il semait les pensées les plus neuves, qui, faute d'avoir été bien comprises, n'ont pu prendre leur croissance. Cependant, au milieu des libations il atteste encore Bacchus, que jamais on n'entendit de meilleurs vers comiques. C'est une honte pour vous de n'en avoir pas aussitôt compris le mérite; mais le poëte n'en est pas moins estimé des sages, pour avoir été frustré de la victoire, en surpassant ses rivaux.

A l'avenir, chers Athéniens, aimez et honorez mieux les poëtes qui chercheront des idées et des inventions nouvelles : conservez leurs pensées, recueillez-les précieusement, comme des fruits dans vos armoires : si vous avez ce soin, vos vêtements exhaleront toute l'année un parfum de sagesse!

O nous, autrefois si vaillants à la danse, si vaillants au combat, et encore plus vaillants par cet autre endroit [4], ces beaux jours sont passés! Maintenant, la blancheur de nos cheveux égale celle du cygne; mais ces restes retrouveront encore la vigueur du jeune âge. Ma vieillesse vaut mieux que les parures, l'air efféminé et la débauche de bien des jeunes gens.

Si quelqu'un de vous, spectateurs, à l'aspect de mon costume, s'étonne de me voir avec le grêle corsage d'une guêpe, et armé de cet aiguillon, je lui expliquerai la chose, et dissiperai son ignorance [5]. Cette gent armée de l'aiguillon est la gent attique, seule indigène et seule noble; race pleine de courage, et qui défendit

[1] Les sophistes, qu'il avait joués dans *les Nuées*.

[2] C'était à Athènes le troisième archonte, chargé spécialement de protéger les étrangers. La qualité d'étranger, et l'exclusion des droits de citoyen qu'elle entraînait, étaient le prétexte d'un grand nombre de procès.

[3] On sait que la première représentation des *Nuées* eut un mauvais succès.

[4] Il fait un geste indécent.

[5] Vers de *la Sthénobée* d'Euripide.

PHILOCLÉON (*déclamant*). Qui se tient à l'entrée du vestibule [1] ?

XANTHIAS. Voilà le fléau qui approche.

PHILOCLÉON. Abaissez les barrières... Voici la danse qui commence.

XANTHIAS. C'est plutôt le commencement de la folie.

PHILOCLÉON. Elle presse mes flancs avec impétuosité. Comme mes narines mugissent, comme mes vertèbres résonnent !

XANTHIAS. Prends de l'ellébore.

PHILOCLÉON. Phrynichus frappe ses rivaux de terreur comme un coq [2]...

XANTHIAS. Tu risques de m'atteindre.

PHILOCLÉON. En lançant ses jambes en l'air [3].

XANTHIAS. Prends garde.

PHILOCLÉON. Avec quelle souplesse mes membres tournent dans leurs articulations !

BDELYCLÉON. Il n'y a rien de bon dans tout cela ; c'est de la folie.

PHILOCLÉON. Voyons ; je défie mes rivaux. Si quelque tragique prétend danser avec grace, qu'il vienne jouter avec moi. Se présente-t-il quelqu'un ?

BDELYCLÉON. Un seul se présente.

PHILOCLÉON. Quel est ce malheureux !

BDELYCLÉON. C'est le second fils de Carcinus [4].

PHILOCLÉON. Il sera bientôt hors de combat ; je l'écraserai sous mes coups en cadence, car il n'entend rien au rhythme.

BDELYCLÉON. Mais, malheureux ! son frère, autre tragique Carcinite, s'avance.

PHILOCLÉON. Eh bien, voilà des provisions pour mon souper.

BDELYCLÉON. Ma foi, tu n'auras rien que des cancres [5]. Voici encore un autre fils de Carcinus.

PHILOCLÉON. Qu'est-ce que je vois là ? est-ce la bouteille au vinaigre, ou une araignée ?

[1] Évidemment il y a ici des parodies perdues pour nous.

[2] On prétend que Phrynichus, ayant fait une pièce intitulée *la Prise de Milet*, fut condamné par les Athéniens à une amende de 1,000 drachmes, pour avoir rouvert une plaie si amère à la nation. Sa disgrace passa en proverbe.

[3] Il ajoute : « *Eiat podes*. » Ici Philocléon veut imiter la danse des pièces de Phrynichus. Les anciens tragiques mêlaient beaucoup de danses aux chœurs.

[4] Carcinus, autre auteur tragique. Il eut des fils également poëtes tragiques, ou danseurs, entre autres Xénoclès, qui remporta une fois le prix sur Euripide. (Voy. Ælian, v. IV, l. II, c. 8.)

[5] Jeu de mots sur Carcinus, qui signifie *cancre* ou *écrevisse*.

BDÉLYCLÉON. C'est un pinnotère [1], le dernier de la famille, auteur de tragédies.

PHILOCLÉON. O Carcinus, père fortuné, quelle foule d'orchiles [2] vient fondre ici ! cependant il faut que j'entre en lice avec eux ! qu'on prépare de la saumure, si je suis vainqueur.

LE CHOEUR. Allons, laissons-leur un peu d'espace, afin qu'ils puissent librement pirouetter devant nous.

Ier DEMI-CHOEUR. Illustres enfants d'un père marin, frères des squilles, sautez sur le sable et sur le rivage aride de la mer.

IIe DEMI-CHOEUR. Agitez en rond vos pieds légers ; faites des écarts à la manière de Phrynichus, et qu'à la vue de vos jambes en l'air, le spectateur se récrie d'admiration.

LE CHOEUR. Fais des ronds de jambe, tourne sur toi-même, frappe-toi le ventre, lance ta jambe en l'air, pirouette comme un tonton. Voici le maître de la mer lui-même [3], le père de tes rivaux, qui s'avance tout fier de sa triple postérité. Mais, si ces danses vous plaisent, faites-nous sortir au plus tôt : car on n'a jamais vu jusqu'ici une comédie finir par un chœur de danse [4].

[1] Sorte de petit crabe. Allusion à un des fils de Carcinus, nommé Xénoclès, mauvais poëte tragique. Son corps était mince et grêle.

[2] Nom d'oiseau. La signification de *danseur* entre aussi dans ce mot.

[3] Carcinus.

[4] Le Chœur formait des danses en entrant sur la scène, jamais en se retirant. (Scholiaste.)

FIN DES GUÊPES.

LA PAIX,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DE LA PAIX.

La dixième année de la guerre du Péloponèse, Cléon, général des Athéniens, et Brasidas, général des Lacédémoniens, étaient morts le même jour, dans un combat près d'Amphipolis, en Thrace. La mort de ces deux chefs, qui avaient été constamment opposés à la paix, parut faciliter un rapprochement. C'est ainsi qu'en parlent Aristophane dans cette comédie, et Thucydide, l. V de son histoire. Athènes et Sparte, également affaiblies, également lasses d'hostilités ruineuses et indécises, concluent, sous la médiation de Plistonax et de Nicias, une trêve de cinquante ans : cette trêve fut convertie peu après en une ligne offensive et défensive entre les deux républiques. Observée en apparence pendant six ou sept ans, elle fut réellement rompue par des hostilités indirectes, un an après la conclusion du traité. C'est néanmoins cette paix, dite de Nicias, qui fut l'occasion et le sujet de la comédie d'Aristophane.

Ici, comme dans *les Acharniens*, le dessein du poëte est d'opposer les douceurs de la paix aux souffrances de la guerre. Un vigneron, nommé Trygée, prend la résolution de monter au ciel sur un escarbot, pour demander à Jupiter la cause des maux dont il afflige la Grèce. Il ne trouve que Mercure; car tous les dieux s'étaient retirés au plus haut de la demeure céleste, pour s'épargner la vue des discordes qui divisent les Grecs. Mercure, dont il a séduit la gourmandise, consent à répondre à ses questions ; il lui montre la Guerre personnifiée, se disposant à broyer les villes grecques dans un immense mortier, tandis que la Paix est prisonnière et reléguée au fond d'une caverne, dont l'ouverture est obstruée par des monceaux de pierres. Trygée ne songe plus qu'aux moyens de délivrer la captive. Dans ce dessein, il convoque des citoyens de tous les pays, et particulièrement des laboureurs, des vignerons, des gens de la campagne, qui plus que tous les autres avaient à souffrir de la guerre. C'est une scène fort comique que celle où Aristophane fait paraître les divers peuples, armés de câbles et de leviers, pour débarrasser la caverne, et travaillant à la délivrance de la Paix : il les montre tirant bien ou mal à droite ou à gauche, selon les dispositions qui les animent. Les Béotiens font semblant de se mettre à l'ouvrage; les Argiens, qui ne demandent que querelles et combats, pour obtenir tour à tour des subsides des deux partis, tirent en sens contraire : les Lacédémoniens y vont de

tout cœur. Enfin, après bien des efforts, la captive est libre; avec elle reviennent l'abondance et les fêtes. Les armuriers seuls ne partagent pas l'allégresse publique : les marchands d'aigrettes, de cuirasses, de casques, de javelots, viennent en foule se plaindre qu'ils sont ruinés. La pièce se termine par le mariage de Trygée avec l'Abondance, compagne de la Paix.

Cette comédie fut représentée la treizième année de la guerre du Péloponèse, la première année de la quatre-vingt-dixième olympiade, 420 ans avant Jésus-Christ. Un passage de la pièce marque cette date avec précision. Trygée témoigne à la Paix sa joie de la revoir après treize ans d'absence. (Vers 988.)

Le lieu de la scène est d'abord devant la maison de Trygée; puis l'action continue dans le ciel. Enfin les acteurs reviennent sur la terre. Mais dans l'imagination du poëte, ces transitions ne sont pas toujours bien nettement indiquées.

LA PAIX.

PERSONNAGES.

DEUX ESCLAVES DE TRYGÉE.
TRYGÉE.
JEUNES FILLES DE TRYGÉE.
MERCURE.
LA GUERRE.
LE TUMULTE.
CHOEUR DE LABOUREURS ATHMONÉENS.
GRECS DE DIFFÉRENTES VILLES, } personnages muets.
LAMACHUS, } personnages muets.
LA PAIX, } personnages muets.
OPORA ou L'ABONDANCE, } personnages muets.
THÉORIA, } personnages muets.
UN PRYTANE, } personnages muets.
HIÉROCLÈS, devin.
UN MARCHAND DE FAUX.
UN FABRICANT D'AIGRETTES.
UN MARCHAND DE CUIRASSES.
UN TROMPETTE.
UN FABRICANT DE CASQUES.
UN FABRICANT DE JAVELOTS.
UN FILS DE LAMACHUS.
UN FILS DE CLÉONYME.

Ier ESCLAVE. Vite, vite, apporte la pâtée pour l'escarbot [1].

IIe ESCLAVE. Voilà.

Ier ESCLAVE. Donne à ce maudit insecte.

IIe ESCLAVE. Jamais il n'en mangera de meilleure.

Ier ESCLAVE. Donne-lui-en d'autre, faite de crottin d'âne.

IIe ESCLAVE. Voilà encore.

Ier ESCLAVE. Où est donc celle que tu apportais à l'instant ? Est-ce qu'il l'a déja dévorée ?

IIe ESCLAVE. Assurément ; il l'a roulée dans ses pattes, et l'a avalée en entier.

Ier ESCLAVE. Fais-en tout de suite beaucoup, et de bien épaisse.

IIe ESCLAVE. Vidangeurs [2], au nom des dieux, venez à mon aide, si vous ne voulez pas me laisser suffoquer.

[1] L'escarbot ou fouille-merde se nourrit de fiente ; ce qu'Aristophane appelle ici plaisamment μᾶζαν, gâteau (pâtée.)

[2] Dans la composition du mot grec Κοπρολόγοι, il y a aussi une allusion aux orateurs.

Ier ESCLAVE. Encore, encore; prends-en à un enfant de débauche; l'escarbot dit qu'il l'aime bien broyée.

IIe ESCLAVE. Voilà. Je me crois du moins à l'abri d'un soupçon; l'on ne dira pas que je mange la farine en la pétrissant[1].

Ier ESCLAVE. Pouah! encore, encore, encore; ne cesse pas de broyer.

IIe ESCLAVE. Par Apollon! je ne puis; je ne saurais supporter davantage l'odeur de ce cloaque; je vais rentrer le tout avec l'escarbot.

Ier ESCLAVE. Peste soit du cloaque et de toi-même!

IIe ESCLAVE. Que l'un de vous me dise, s'il le sait, où je pourrai acheter un nez sans ouverture. Je ne connais pas de besogne plus misérable que de broyer des aliments pour un escarbot. Un porc ou un chien avalent sans façon nos excréments; mais celui-ci fait le dédaigneux, et refuse de rien toucher, si je n'ai passé tout le jour à lui pétrir les morceaux, comme pour une femme délicate. Mais voyons s'il a cessé de manger; entr'ouvrons seulement la porte, pour qu'il ne m'aperçoive pas. Mange donc, bourre-toi de nourriture jusqu'à en crever. Le maudit animal, avec quelle avidité il dévore! Il joue des mâchoires, comme un lutteur de ses bras nerveux. Il agite sa tête et ses pattes, comme ceux qui fabriquent des câbles pour les vaisseaux. Bête hideuse, puante et vorace! à quel dieu est-elle consacrée? Je ne sais; mais je ne pense pas que ce soit à Vénus ni aux Graces.

Ier ESCLAVE. A qui donc?

IIe ESCLAVE. Sans doute à Jupiter fulminant[2].

Ier ESCLAVE. N'entends-je pas déja quelque spectateur, quelque jeune suffisant, demander : « Qu'est-ce que cela veut dire? Que signifie cet escarbot? » et un Ionien, assis à ses côtés, lui répond : « Tout cela, si je ne me trompe, regarde Cléon : on sait qu'il se « nourrissait d'ordures[3]; » mais je rentre pour donner à boire à l'escarbot.

---

[1] Pour empêcher les esclaves de manger de la farine en faisant le pain, on leur passait le cou dans une espèce de collier en bois, dont le rayon était assez étendu pour ôter la possibilité de porter leurs mains à leur bouche. (Voy. Jul. Pollux, VII, 20.)

[2] Les uns prétendent que c'est pour comparer la voracité de l'escarbot à la foudre qui consume tout : d'autres veulent que le mot grec, qui signifie *descendre*, se rapporte à la bassesse de cet animal.

[3] Ce mot signifie aussi rognures de cuir. Allusion au métier de Cléon.

LE IIe ESCLAVE. Moi, je vais expliquer le sujet aux enfants, aux jeunes gens, aux hommes faits, aux vieillards, et à ceux qui ont passé le terme ordinaire de la vie. Mon maître a une étrange folie, non la vôtre [1], mais une autre folie toute nouvelle. Tout le jour, les yeux levés vers le ciel, et la bouche béante, il se plaint à Jupiter et lui dit : « O Jupiter ! que veux-tu donc faire ? Dépose ton balai ; ne « balaie pas la Grèce. »

TRYGÉE (*sans être vu*). Hélas ! hélas !

LE IIe ESCLAVE. Silence ! je crois entendre sa voix.

TRYGÉE [2]. O Jupiter ! que veux-tu donc faire du peuple athénien ? Tu ne prends pas garde que tu dépeuples nos villes.

IIe ESCLAVE. Voilà précisément la manie dont je vous parlais. Vous avez là un échantillon de sa folie. Mais je veux vous apprendre les propos qu'il tenait dans le premier accès de son mal. Il se disait ici même : « Que ne puis-je aller droit à Jupiter ! » Puis, fabriquant de petits échelons, il y grimpait des pieds et des mains, pour escalader le ciel ; jusqu'à ce qu'il vint à se casser la tête en tombant par terre. Mais hier, étant allé je ne sais où, il revint à la maison avec un grand escarbot agile comme un coursier de Sicile [3], et il fit de moi le palefrenier de cet animal. Il le flatte de la main, comme un jeune cheval. « O mon petit Pégase ! lui dit-il, généreux volatile, « puisses-tu, dans ton essor, me porter droit à Jupiter ! » Mais regardons par cette fente ce qu'il fait. Ah ! le malheureux ! accourez, voisins, accourez ! Mon maître s'envole dans les airs, à cheval sur un escarbot.

TRYGÉE (*sur la scène*). Là, là, doucement, ma chère monture [4] ; pas trop d'ardeur ; ne va pas trop vite dès le commencement ; attends que tu sois échauffé, et que le battement de tes ailes ait assoupli tes membres. Je t'en conjure, ne va pas me lâcher quelque mauvaise odeur ; si tu t'y sens disposé, reste plutôt à la maison.

[1] Sans doute celle qu'il a jouée dans *les Guêpes*.

[2] Nom qui signifie « vigneron. »

[3] *Etnéen*. Les chevaux de Sicile étaient renommés pour leur agilité. (Voy. *Œdipe à Colone*, v. 278.)

[4] Il emploie κάνθων, âne, au lieu de κάνθαρος, escarbot. On pensait que l'escarbot naissait du fumier de l'âne.

LE IIe ESCLAVE. O mon maître, tu es en délire!

TRYGÉE. Silence! silence!

IIe ESCLAVE. Où vas-tu te perdre dans les airs?

TRYGÉE. L'intérêt des Grecs guide mon vol, et préside à mes hardis projets.

IIe ESCLAVE. Pourquoi voler? quelle est cette folie?

TRYGÉE. Point de propos de mauvais augure! Fais entendre plutôt des paroles favorables et des cris de joie. Ordonne à chacun de se taire, de garnir les latrines avec des tuiles neuves, et de se boucher le derrière[1].

IIe ESCLAVE. Je ne me tairai point, que tu ne me dises où tu as dessein de diriger ton vol.

TRYGÉE. Où irais-je ailleurs qu'au ciel, vers Jupiter?

IIe ESCLAVE. Dans quel but?

TRYGÉE. Pour lui demander ce qu'il prétend faire de tous les Grecs.

IIe ESCLAVE. Et s'il ne te le dit pas?

TRYGÉE. Je l'accuserai en justice de trahir la Grèce pour les Perses[2].

IIe ESCLAVE. Par Bacchus! tu ne le feras pas de mon vivant.

TRYGÉE. Il n'en peut être autrement.

IIe ESCLAVE. Hélas! hélas! hélas! jeunes filles, votre père vous abandonne; il part secrètement pour le ciel. Infortunées, conjurez votre père.

UNE FILLE DE TRYGÉE. Mon père, mon tendre père! ce que j'entends dire à la maison serait-il vrai? On dit que tu nous quittes, pour aller avec les oiseaux, dans la région des corbeaux. Ce bruit est-il donc fondé? O mon père! parle, si je te suis chère.

TRYGÉE. Oui, mes filles, vous devez le croire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne puis sans douleur vous entendre me demander du pain, en m'appelant papa, tandis que je n'ai pas même chez moi l'ombre d'une obole[3]. Mais si ce voyage réussit, vous aurez chaque jour un gros pain, avec un soufflet pour assaisonnement[4].

[1] De peur que l'escarbot ne soit alléché par l'odeur.

[2] Les Perses songeaient à profiter des dissensions des Grecs.

[3] Littéralement : « une goutte d'argent. »

[4] « S'il te demande du vin, donne-lui un soufflet, » était une phrase proverbiale, pour signifier que les enfants ne doivent pas demander de choses superflues. (Voyez *le Médecin malgré lui*.)

LA JEUNE FILLE. Et comment comptes-tu faire ce voyage? il n'y a pas de vaisseau pour un tel trajet.

TRYGÉE. Je n'irai pas en vaisseau; cette monture ailée me portera.

LA JEUNE FILLE. Quelle idée, mon père, d'aller vers les dieux, monté sur un escarbot!

TRYGÉE. Les fables d'Ésope nous apprennent que c'est le seul des animaux ailés qui soit arrivé jusqu'aux dieux.

LA JEUNE FILLE. O mon père, c'est une fable vraiment incroyable, qu'un insecte si puant ait paru devant les dieux.

TRYGÉE. Il y alla pour se venger de l'aigle son ennemi, et faire tomber ses œufs [1].

LA JEUNE FILLE. Que ne montais-tu plutôt Pégase, le cheval ailé, pour paraître devant les dieux avec un air plus tragique [2]?

TRYGÉE. Mais, petite sotte, il m'aurait fallu double provision; tandis que celui-ci se contentera des aliments que j'aurai digérés.

LA JEUNE FILLE. Et s'il vient à tomber dans l'humide abîme des mers [3], comment pourra-t-il s'en tirer, étant volatile?

TRYGÉE. J'ai avec moi un gouvernail [4] dont j'userai; j'aurai pour vaisseau un escarbot de Naxos [5].

LA JEUNE FILLE. Et quel port te recevra dans ton naufrage?

TRYGÉE. N'y a-t-il pas dans le Pirée le port de l'escarbot [6]?

LA JEUNE FILLE. Prends bien garde de heurter et de choir; devenu boiteux, tu pourrais fournir un sujet à Euripide [7], et donner ton nom à une tragédie.

TRYGÉE. Je veillerai à tout cela; adieu. (*Ses filles s'en vont.*) Vous autres, pour qui j'endure ces fatigues, ne faites de trois jours aucune ordure [8]; car si mon coursier, planant dans les airs, venait à sentir quelque odeur, il me précipiterait la tête la première, et ruinerait mes espérances.

[1] Voyez, *Fables* de La Fontaine, *l'Aigle et l'Escarbot*.

[2] Allusion au *Bellérophon* d'Euripide.

[3] Parodie.

[4] *Obscenè dictum*. Τὸ αἰδοῖον δείκνυσι παίζων.

[5] Jeu de mots. On appelait *cantharus* (escarbot) une sorte de vaisseaux construits à Naxos.

[6] Autre jeu de mots. L'un des trois ports du Pirée s'appelait Cantharus (escarbot), du nom d'un héros.

[7] Voyez *les Acharniens*. Plusieurs des héros d'Euripide étaient boiteux, notamment Bellérophon, Philoctète, Télèphe.

[8] *Ne visite, neu cacate*.

Allons, mon Pégase, marche bravement; fais sonner ton frein doré, dresse l'oreille. Que fais-tu? que fais-tu? pourquoi tourner ton nez du côté des latrines? Élance-toi hardiment de terre, déploie tes ailes rapides, va droit au palais de Jupiter, sans fourrer ton nez dans la merde et dans tes aliments ordinaires. Holà! que fais-tu là-bas, toi qui chies dans le Pirée, près de la demeure des courtisanes? Tu vas me faire tuer, tu vas me faire tuer. Cache vite, couvre tout d'un grand tas de terre, plantes-y du serpolet, et répands des essences; car si je venais à tomber d'ici, et qu'il m'arrivât mal, ton derrière serait la cause que la ville de Chio [1] paierait cinq talents pour ma mort. Pour le coup, j'ai grand'peur! je ne plaisante plus; machiniste, fais attention à moi. Je sens déja certains vents qui me tourmentent le bas-ventre; et si tu ne prends pas garde, je vais faire de la pâture pour l'escarbot. Mais je ne dois pas être loin des dieux; j'aperçois déja le palais de Jupiter. Quel est celui qui se tient à la porte? Ouvrez donc!

(Il y a nécessairement ici un changement de décoration.)

MERCURE. D'où vient cette odeur de mortel, qui arrive jusqu'à moi [2]? O Hercule! qu'est-ce que cette bête?

TRYGÉE. Un hippocanthare [3].

MERCURE. Scélérat, effronté, impudent! O le plus scélérat des scélérats! comment es-tu monté ici, infâme scélérat? quel est ton nom? ne le diras-tu pas?

TRYGÉE. Scélérat.

MERCURE. Quel est ton pays?

TRYGÉE. Scélérat.

MERCURE. Quel est ton père?

TRYGÉE. Mon père? Scélérat.

MERCURE. Par la terre! tu vas mourir, si tu ne me déclines ton nom.

TRYGÉE. Je suis Trygée, Athmonéen [4], honnête vigneron, point délateur, et peu ami des procès.

[1] Les habitants de Chio étaient renommés pour leurs mœurs dissolues. Le mot grec se prête au même jeu que le mot français. *Notat Chios et culi laxitatem iis objicit, tanquam semper paratis ad alvum egerendam, vel aliud turpius.*

[2] « *Olet homo quidam,* » dit Mercure, dans l'*Amphitryon* de Plaute. Et don Juan, dans l'opéra italien : « *Mi par sentir odor di femina.* »

[3] C'est-à-dire escarbot servant de coursier. Allusion à l'hippocentaure.

[4] Athmone, bourg de l'Attique, de la tribu Cécropide.

MERCURE. Que viens-tu faire ici ?

TRYGÉE. T'apporter ces viandes.

MERCURE. Pauvre garçon, comment es-tu venu ?

TRYGÉE. Ah ! gourmand [1] ! je ne suis donc plus un scélérat ? Allons, fais-moi venir Jupiter.

MERCURE. Oh bien ! tu n'es pas encore près de parvenir jusqu'aux dieux. Ils sont tous partis hier.

TRYGÉE. Pour quel lieu de la terre ?

MERCURE. De la terre, dis-tu ?

TRYGÉE. Où sont-ils enfin ?

MERCURE. Bien loin ; dans l'endroit le plus reculé des cieux.

TRYGÉE. Comment donc es-tu resté seul ici ?

MERCURE. Pour garder la vaisselle céleste, les petits pots, les tablettes, les petites amphores.

TRYGÉE. Et pour quelle raison les dieux sont-ils partis ?

MERCURE. Par colère contre les Grecs. Aux lieux jadis réservés aux dieux, ils ont logé la Guerre, en vous livrant à sa discrétion : les dieux se sont en allés le plus loin possible, pour n'être plus témoins de vos combats, et ne plus entendre vos supplications.

TRYGÉE. Et pourquoi nous traitent-ils ainsi ? dis-moi.

MERCURE. Parceque vous avez préféré la guerre à la paix, qu'ils ne cessaient de vous offrir. Les Lacédémoniens, s'ils avaient un instant l'avantage, disaient : « Par Castor et Pollux [2], les Athéniens « seront punis. » Si les Athéniens avaient à leur tour quelque succès, et que des Lacédémoniens vinssent parler de la paix : « Par « Minerve, disiez-vous, on nous trompe ; par Jupiter, il ne faut pas « les écouter : ils reviendront toujours, tant que nous tiendrons « Pylos [3]. »

TRYGÉE. C'est bien là notre langage.

MERCURE. Aussi je ne sais si jamais vous reverrez la Paix.

TRYGÉE. Où est-elle allée ?

MERCURE. La Guerre l'a plongée dans une caverne profonde.

TRYGÉE. Où cela ?

MERCURE. Ici, dans cet abîme. Vois-tu que de pierres elle a entassées, pour vous empêcher de la reprendre ?

TRYGÉE. Dis-moi ; quelle calamité nous prépare t-elle ?

[1] Dans *le Plutus*, le poëte raille encore Mercure sur sa gourmandise.

[2] Serment ordinaire aux Lacédémoniens.

[3] Voyez *les Chevaliers*. Les Lacédémoniens négocièrent plusieurs fois au sujet de Pylos, et furent toujours rebutés.

MERCURE. Je ne sais ; seulement elle apporta hier soir un mortier d'une grandeur prodigieuse.

TRYGÉE. Que veut-elle faire de ce mortier ?

MERCURE. Elle veut y piler les villes. Mais je m'en vais ; car si je ne me trompe, elle va paraître : je l'entends s'agiter avec fracas.

TRYGÉE. Malheur à moi ! je me sauve : il me semble entendre le retentissement du mortier belliqueux.

LA GUERRE[1]. Mortels, mortels, misérables mortels ! Comme vos mâchoires vont souffrir !

TRYGÉE. O Apollon ! quel énorme mortier ! quelle vilaine chose, que le seul aspect de la Guerre ! C'est donc là ce monstre terrible et cruel que nous fuyons[2] ?

LA GUERRE. Malheureuse, mille fois malheureuse Prasie[3], te voilà perdue !

TRYGÉE. Citoyens, cela ne nous regarde pas encore : ce coup-là tombe sur la Laconie.

LA GUERRE. Mégare ! ô Mégare ! comme tu vas être broyée, et complétement mise en capilotade[4].

TRYGÉE. Hélas ! hélas ! que de larmes amères pour les Mégariens[5] !

LA GUERRE. O Sicile[6], toi aussi tu dois périr ! Tes malheureuses cités seront réduites en poudre. Voyons, versons aussi dans le mortier ce miel attique[7].

[1] Elle entre en scène avec un vaste mortier.

[2] Il est assez difficile de choisir entre les diverses conjectures proposées pour expliquer les mots : ὁ κατὰ τοῖν σκελοῖν. Voici les autorités : « *Supplendum videtur* ἑστὼς, βεβηκὼς, *vel simile quid.* » BRUNCK. — « *Scilicet* ἱέμενος, *qui ad affligenda, confrin-* « *genda crura tendit.* » REISK. — « *Esse videtur in* σκελοῖν *ex ambiguo jocus, et res-* « *pici* τὰ Μεγαρικὰ σκέλη, *quæ circà acriter pugnatum fuerat.* » BOISSONADE. Enfin Bothe change ὁ en ὢ, dont il fait une exclamation, et traduit : « qui n'est que trop « ferme sur ses deux jambes. »

[3] Petite ville sur la côte de la Laconie, que les Athéniens avaient prise et détruite. La Guerre, feignant de la jeter dans le mortier, y jette un poireau, d'où le nom de cette ville est tiré.

[4] *Moretum*, espèce de hachis, composé d'ail, de poireau, de fromage, d'œufs, d'huile et de vinaigre. Cette ville fut la première occasion de la guerre du Péloponèse. (Voy. *les Acharniens*.) Elle était soutenue par Lacédémone.

[5] La Guerre jette de l'ail dans le mortier, comme emblème de Mégare ; et du fromage pour la Sicile.

[6] Une partie de la Sicile tenait pour Lacédémone.

[7] C'est-à-dire Athènes.

TRYGÉE. Holà ! je te conseille de prendre un autre miel. Celui-ci coûte quatre oboles ; épargne le miel attique.

LA GUERRE. Holà ! ho ! Tumulte [1] !

LE TUMULTE. Que me veux-tu ?

LA GUERRE. Je te ferai pleurer. Tu restes donc sans rien faire ; tu vas sentir la pesanteur de mon bras.

LE TUMULTE. Ouf ! qu'il est dur ! malheureux que je suis ! Est-ce que tu as de l'ail dans le poing ?

LA GUERRE. Apporte-moi vite un pilon.

LE TUMULTE. Mais nous n'en avons point ; nous ne sommes ici que d'hier.

LA GUERRE. Eh bien, cours vite en chercher à Athènes.

LE TUMULTE. J'y cours. Si je n'en rapporte, malheur à moi !

TRYGÉE. Ah ! que ferons-nous, pauvres mortels ? voyez quel péril nous menace ! s'il apporte le pilon, l'autre va broyer les villes tout à son aise. O Bacchus ! puisse-t-il périr en route !

LA GUERRE [2]. Eh bien !

LE TUMULTE. Quoi ?

LA GUERRE. Tu n'apportes rien ?

LE TUMULTE. Les Athéniens ont perdu leur pilon, ce corroyeur [3] qui bouleversait la Grèce.

TRYGÉE. O vénérable Minerve, comme cela vient à propos pour notre cité ! Qu'il a bien fait de mourir, avant de nous servir son ragoût !

LA GUERRE. Cours donc en chercher à Lacédémone.

LE TUMULTE. J'y vole.

LA GUERRE. Et reviens promptement.

TRYGÉE. Citoyens, qu'allons-nous devenir ? Voici le moment critique. Si quelqu'un de vous est initié aux mystères de Samothrace [4], c'est le moment de souhaiter une entorse à l'envoyé.

LE TUMULTE. Hélas ! malheureux que je suis ! hélas ! hélas !

LA GUERRE. Quoi ! tu n'apportes rien encore ?

[1] Le poëte personnifie ici le Tumulte, comme un des suivants de la Guerre.

[2] S'adressant au Tumulte, qui est de retour.

[3] Cléon, tué près d'Amphipolis, la dixième année de la guerre, un an avant la représentation de cette comédie.

[4] Cette île était célèbre par le culte des dieux Cabires. Les initiés, disait-on, échappaient à tous les périls, et voyaient leurs vœux exaucés.

LE TUMULTE. Lacédémone a perdu aussi son pilon [1].

LA GUERRE. Et comment, scélérat ?

LE TUMULTE. Ils l'avaient prêté, et ils l'ont perdu aux environs de la Thrace.

TRYGÉE. O Dioscures [2] ! quel bonheur ! peut-être tout ira bien : rassurez-vous, mortels.

LA GUERRE. Remporte ces vases ; je vais rentrer, pour faire moi-même un pilon.

TRYGÉE. Voici le moment de répéter ce que chantait Datis [3] en se chatouillant [4] au milieu du jour : « Quel charme ! quelle volupté ! « quelle jouissance ! » C'est maintenant, ô Grecs, que, libres de querelles et de combats, nous devrions délivrer la Paix, que nous chérissons tous, avant qu'un autre pilon ne vienne encore y mettre obstacle [5]. Accourez donc, laboureurs, marchands, artisans, ouvriers, habitants, métèques [6], étrangers insulaires; hommes de tous pays, accourez tous, avec des pioches, des leviers et des câbles. Nous pouvons saisir enfin la coupe du Bon Génie [7].

LE CHOEUR. Que chacun accoure ici travailler au salut commun. O Grecs ! prêtons-nous tous aujourd'hui un mutuel secours, après avoir mis fin aux guerres et aux sanglants démêlés. Le jour qui vient de luire est ennemi de Lamachus [8]. Toi, donne des ordres, et dis-nous ce qu'il faut faire. Car aujourd'hui nous ne saurions abandonner l'ouvrage, avant que nos leviers et nos machines aient rendu à la lumière la plus grande des déesses, la protectrice de nos vignes.

[1] Brasidas, mort dans le même combat que Cléon. (Voy. Thucydide, l. V, ch. 10.

[2] Castor et Pollux.

[3] Général des Perses, sous le règne de Darius. Le poëte lui prête un barbarisme, que l'on appelait *datisme*. Χαίρομαι, au lieu de χαίρω.

[4] *Toccandosi le vergognose parti.*

[5] Ceci paraît dirigé contre Alcibiade, qui, cette même année, traversa le Péloponèse, engagea les habitants de Patras à étendre leurs fortifications jusqu'à la mer, et fit d'autres préparatifs de guerre contre les Lacédémoniens. (Thucyd., V, 52.)

[6] Les métèques étaient les étrangers domiciliés.

[7] Au commencement des repas, on faisait des libations au Bon Génie.

[8] Aristophane le représente partout comme partisan de la guerre. (Voy. *les Acharniens*.)

TRYGÉE. Vous tairez-vous? prenez garde que vos cris de joie ne réveillent la Guerre; elle est près d'ici.

LE CHOEUR. C'est cet édit pacifique qui cause notre joie: il est bien différent de l'ordre de venir avec des vivres pour trois jours [1].

TRYGÉE. Prenez garde à ce Cerbère [2] qui est maintenant aux enfers; il pourrait, à force de crier et de hurler, comme lorsqu'il était ici, nous empêcher de délivrer la déesse.

LE CHOEUR. Si une fois je la tiens dans mes bras, personne au monde ne saurait me la ravir.

TRYGÉE. Encore un coup, vous me ferez mourir, si vous ne retenez ces cris. Car si le monstre vient à paraître, il ruinera d'un coup de pied tout notre ouvrage.

LE CHOEUR. Qu'il ruine, qu'il renverse, qu'il trouble tout; nous ne saurions aujourd'hui modérer notre joie.

TRYGÉE. Qu'est-ce donc, citoyens? qu'avez-vous? Au nom des dieux, ne gâtez pas par des gambades la plus belle des entreprises.

LE CHOEUR. Ce n'est pas que je veuille gambader; mais de plaisir, et sans que j'y songe, mes jambes d'elles-mêmes se mettent à danser.

TRYGÉE. En voilà assez, allons, cesse tes danses.

LE CHOEUR. Tiens, j'ai fini.

TRYGÉE. Tu le dis, mais tu n'en fais rien.

LE CHOEUR. Encore une fois seulement, et je cesse.

TRYGÉE. Une seule donc, et rien de plus.

LE CHOEUR. Nous ne danserons plus, dès que nous pourrons t'être bons à quelque chose.

TRYGÉE. Eh bien! voyez; vous n'avez pas encore fini.

LE CHOEUR. Encore cette échappée de la jambe droite, et nous finissons, je te jure.

TRYGÉE. Je vous le permets, pour que vous ne m'importuniez plus.

LE CHOEUR. Il faut bien faire aller aussi la jambe gauche. Quelle joie! je ne me sens pas d'aise, je pète, je ris: déposer le bouclier, c'est plus pour moi que de dépouiller la vieillesse [3].

TRYGÉE. Contenez vos transports, votre bonheur n'est pas encore certain. Quand nous tiendrons la Paix, riez, chantez, criez alors. Vous pourrez, tant qu'il vous plaira, naviguer, demeurer, prendre vos ébats, dormir, assister aux fêtes, aux banquets, jouer, vivre en Sybarite, et crier: Iou! Iou!

[1] On sait que les soldats appelés à la guerre recevaient cet ordre.

[2] Cléon.

[3] Comme les serpents changent de peau chaque année (Scholiaste). Le mot grec qui signifie *bouclier*, signifie aussi *serpent*.

LE CHOEUR. Puissé-je voir cet heureux jour ! j'ai déjà enduré bien des fatigues, et couché sur la dure comme Phormion [1]. Délivré de mes peines, je ne serai plus un juge sévère, intraitable, inflexible, comme jadis ; on ne trouvera en moi que douceur et mansuétude. Depuis assez longtemps, nous nous tuons, nous nous éreintons à courir dans le lycée [2], pour prendre au sortir de là le bouclier et la lance. Mais dis-nous en quoi nous pouvons t'être agréables, puisque une heureuse fortune t'a choisi pour notre chef.

TRYGÉE. Voyons un peu comment nous enlèverons ces pierres.

MERCURE. Coquin ! drôle ! que prétends-tu faire ?

TRYGÉE. Rien de mal ; seulement ce que fit Cillicon [3].

MERCURE. Misérable, tu es mort.

TRYGÉE. Oui, sans doute, si le sort tombe sur moi [4]. Mais tu es Mercure, et je sais que c'est toi qui en décideras [5].

MERCURE. Tu es mort ; c'est fait de toi.

TRYGÉE. Pour quel jour ?

MERCURE. A l'instant même.

TRYGÉE. Mais je n'ai encore acheté ni farine ni fromage, pour aller à la mort [6].

MERCURE. Te voilà broyé [7].

TRYGÉE. Et comment ne me suis-je pas aperçu de ce bonheur ?

MERCURE. Ignores-tu que Jupiter a menacé de la mort quiconque serait pris à ouvrir cette caverne ?

TRYGÉE. Il faut donc absolument que je meure ?

MERCURE. N'en doute pas.

[1] Général qui gagna deux batailles navales sur les Lacédémoniens. Il menait une vie fort austère. (Voy. *les Chevaliers*, v. 562.)

[2] Gymnase d'Athènes, où les jeunes gens s'exerçaient avant d'aller à la guerre.

[3] Réponse qui était passée en proverbe. Ce Cillicon, voulant trahir la ville de Milet, fut interrogé sur ce qu'il projetait de faire. « Rien de mal, » répondit-il.

[4] Allusion à un usage judiciaire. Lorsqu'il y avait plusieurs criminels condamnés à mort, ils n'étaient pas tous exécutés le même jour : on les faisait tirer au sort, et chaque jour on exécutait celui qui tombait.

[5] Il était le dieu du hasard.

[6] Allusion aux soldats qui devaient faire des provisions pour plusieurs jours.

[7] *Obscœno sensu hoc accipiens Trygæus, respondet : « Ego verò quem subigi et pedicari « ais, quomodo non sensi me tanto bono affici ? »* BRUNCK.

TRYGÉE. Prête-moi donc trois drachmes pour acheter un jeune porc ; car il faut que je me fasse initier avant de mourir[1].

MERCURE. O Jupiter, qui fais gronder la foudre!

TRYGÉE. Par les dieux ! ô mon maître, ne nous dénonce pas, je t'en conjure.

MERCURE. Je ne puis me taire.

TRYGÉE. Je t'en supplie, par les viandes que je me suis empressé de t'offrir.

MERCURE. Mais, misérable, Jupiter me réduira en poudre[2], si je ne te dénonce à grands cris.

TRYGÉE. Ne crie pas, je t'en supplie, mon petit Mercure ! Eh bien, vous autres, que faites-vous là? vous restez immobiles ! Parlez donc, malheureux ! autrement il révélera notre projet.

LE CHOEUR. Non, puissant Mercure, non, non, ne crie pas ; si tu n'as pas oublié avec quel plaisir tu mangeas le jeune porc que je t'offris, sache-m'en gré en cette circonstance.

TRYGÉE. Dieu puissant, n'entends-tu pas leurs paroles flatteuses?

LE CHOEUR. Ne change pas ta faveur en colère, ne refuse pas la Paix à nos instances. Exauce nos prières, ô le plus humain et le plus généreux des dieux, si tu vois avec effroi les aigrettes et les sourcils de Pisandre[3]. Nous t'immolerons sans cesse des vic imes sacrées, et nous t'offrirons des sacrifices magnifiques.

TRYGÉE. Eh ! je t'en supplie, laisse-toi fléchir par leurs prières ; ils observent ton culte avec plus de fidélité que jamais.

MERCURE. Jamais en effet ils n'ont été plus voleurs[4].

TRYGÉE. Je te révélerai un complot affreux formé contre tous les dieux.

MERCURE. Voyons, dis ; peut-être me gagneras-tu.

TRYGÉE. La Lune et ce vaurien de Soleil vous tendent des piéges depuis longtemps, et livrent la Grèce aux Barbares.

MERCURE. Dans quel but agissent-ils ainsi?

TRYGÉE. Parceque nous vous offrons des sacrifices, au lieu de leur en offrir, ainsi que font les Barbares. Aussi ne desirent-ils rien tant que votre ruine, afin d'être seuls à recevoir nos offrandes.

[1] Il paraît qu'avant de mourir, les Athéniens étaient obligés de se faire initier. On croyait que les initiés aux mystères de Cérès devaient jouir d'un meilleur sort après leur vie. (Voy. *les Grenouilles*, v. 454.) On immolait un jeune porc dans le sacrifice de l'initiation.

[2] Parodie.

[3] Ironie. Ce Pisandre est représenté comme un lâche dans *les Oiseaux*, v. 1555.

[4] Mercure était le patron des voleurs.

MERCURE. C'est donc pour cela que depuis longtemps ils nous dérobent une partie des jours, et nous trichent sur le temps de leur révolution annuelle [1] ?

TRYGÉE. Ce n'est que trop vrai. Ainsi, cher Mercure, seconde nos efforts, et aide-nous à délivrer cette captive. Désormais les grandes Panathénées, toutes les fêtes en l'honneur des dieux, les mystères, les diipoliennes, les adoniques, seront des fêtes en l'honneur de Mercure. Partout, les villes, délivrées de leurs maux, sacrifieront à Mercure Préservateur. Je ne parle pas de mille autres avantages que tu en tireras, et d'abord je te fais présent de cette coupe pour les libations.

MERCURE. Ah ! les vases d'or me touchent toujours le cœur ! vous pouvez faire maintenant tout ce qu'il vous plaira, chers amis. Entrez avec vos pioches, et écartez au plus tôt les pierres.

LE CHOEUR. Nous sommes prêts ; mais toi, ô le plus sage des dieux, dirige toi-même artistement nos travaux ; tu ne nous trouveras pas indolents à la besogne.

TRYGÉE. Allons : présente la coupe, afin de nous mettre à l'ouvrage, après avoir invoqué les dieux.

MERCURE. La libation commence ; faites un religieux silence.

TRYGÉE. Demandons par ces libations que ce jour devienne pour tous les Grecs l'aurore du bonheur, et que celui qui aura vaillamment tiré ces câbles ne porte jamais le bouclier.

LE CHOEUR. Oui, et que je passe ma vie au sein de la paix, entre les bras d'une amie, dans les douceurs de la volupté [2].

TRYGÉE. Que celui qui préfère la guerre, ô Bacchus, soit occupé sans cesse à retirer de ses coudes les pointes des dards.

LE CHOEUR. Si un guerrier, jaloux de marcher à la tête des bataillons, t'envie la lumière, ô divine Paix, qu'il lui arrive dans les combats ce qui est arrivé à Cléonyme [3].

TRYGÉE. Si un fabricant de lances ou un brocanteur de boucliers desire la guerre pour vendre davantage, qu'il soit pris par les voleurs, et qu'il n'ait que de l'orge à manger.

LE CHOEUR. Si un ambitieux, pour être général d'armée, nous refuse son aide [4], ou qu'un esclave se prépare à passer vers l'en-

[1] Allusion à plusieurs éclipses de ce temps-là.

[2] Littéralement : « en remuant les charbons. » *Aliquid obscœni videtur latere sub voce* ἄνθρακας ; *forsan, ut Scholiastes putat,* pudendum muliebre.

[3] Il jeta son bouclier.

[4] Trait dirigé contre Alcibiade : voyez son démêlé avec Nicias, au sujet de la guerre. (Thucydide, liv. VI.)

nomi [1], qu'il soit attaché sur la roue et battu de verges. Mais nous, que la fortune nous favorise! Ié, Pæon [2], ié!

TRYGÉE. Point de *Paieïn*; dis seulement, ié.

LE CHOEUR. Ié! ié! je ne dis plus qu'ié.

TRYGÉE. A Mercure, aux Grâces, aux Heures, à Vénus, à Cupidon!...

LE CHOEUR. Et à Mars?

TRYGÉE. Non, non.

LE CHOEUR. Ni à Enyalius [3]?

TRYGÉE. Non.

LE CHOEUR. Allons, faites jouer les leviers, et tirez les pierres.

MERCURE. Courage?

LE CHOEUR. Courage!

MERCURE. Courage!

LE CHOEUR. Courage! à l'ouvrage!

MERCURE. A l'ouvrage!

TRYGÉE. Mais ils ne tirent pas tous également. Agissez donc de concert! Ils font semblant de tirer! Vous vous en repentirez, Béotiens [4].

MERCURE. Courage donc.

TRYGÉE. Courage.

LE CHOEUR. Allons, tirez aussi, vous deux.

TRYGÉE. Est-ce que je ne tire pas? est-ce que je ne suis pas pendu à la corde, et que je ne m'y mets pas tout entier, et de toutes mes forces?

MERCURE. Comment se fait-il donc que la besogne n'avance pas?

TRYGÉE. O Lamachus! ton oisiveté nous fait tort; mon cher, nous n'avons que faire de ta gorgone [5].

MERCURE. Ces Argiens ne tirent pas non plus; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils se rient de nos misères, et ils savent fort bien tirer des subsides des deux partis [6].

[1] Voyez *les Nuées*, v. 6.

[2] Hymne à Apollon, et nom donné à ce dieu. Ce mot signifie aussi « frapper. » Ce qui amène la réponse de Trygée : jeu de mots bien forcé.

[3] Quelquefois on le confond avec Mars.

[4] Il fait entendre qu'ils ne veulent pas de la Paix. Brunck traduit ainsi : « *Ut tergentes simulato nisu operam frustramini. Malè plorabitis, vos Bœotii.* »

[5] Voyez *les Acharniens*.

[6] Les Argiens s'allièrent tour à tour au parti d'Athènes, et aux Lacédémoniens, pendant la guerre du Péloponèse.

TRYGÉE. Mais, mon cher, les Lacédémoniens[1] y vont de tout cœur.

LE CHOEUR. Oui, tous ceux qui travaillent aux instruments de labour; mais les armuriers s'y opposent.

MERCURE. Les Mégariens n'avancent pas non plus : cependant ils tirent en ouvrant de grandes bouches, comme des chiens qui rongent un os; mais ils tombent presque d'inanition [2].

TRYGÉE. Mes amis, ça ne va pas; allons, faisons tous ensemble un nouvel effort.

MERCURE. Courage !

TRYGÉE. Allons, ferme !

MERCURE. Courage !

TRYGÉE. Ferme, donc !

MERCURE. Courage, courage !

LE CHOEUR. Nous n'avançons guère.

TRYGÉE. N'est-il pas indigne que les uns tirent dans un sens, et que les autres tirent en sens contraire ? Vous serez battus, Argiens !

MERCURE. Courage, donc !

TRYGÉE. Courage !

LE CHOEUR. Il y a bien des gens de mauvaise volonté parmi nous !

TRYGÉE. Vous qui desirez la paix avec ardeur, tirez vigoureusement.

LE CHOEUR. Mais il y en a qui empêchent.

TRYGÉE. Mégariens, allez-vous-en au diable ! vous êtes odieux à la déesse; elle se rappelle que vous avez été les premiers à la frotter d'ail[3]. Pour vous, Athéniens, cessez de tirer de ce côté; car vous n'êtes occupés que de procès. Si vous avez le desir de délivrer la Paix, retirez-vous un peu[4] vers la mer.

LE CHOEUR. Allons, c'est à nous autres laboureurs à exécuter seuls ce projet.

MERCURE. Cela marche beaucoup mieux, mes amis.

LE CHOEUR. Il prétend que cela marche; allons, redoublons tous d'efforts.

TRYGÉE. Ce sont les laboureurs seuls qui ont fait avancer l'ouvrage.

[1] Il paraît que vers cette époque ils desiraient assez vivement la paix. (Voy. Plutarque, *Vie d'Alcibiade*, ch. 4.)

[2] On a vu, dans *les Acharniens*, à quelles extrémités la guerre et la famine avaient réduit les Mégariens.

[3] C'est-à-dire à aigrir les passions et à troubler la paix. L'ail était la denrée la plus abondante du sol de Mégare.

[4] Tel avait été le conseil de Thémistocle.

LE CHOEUR. Courage donc, courage! nous sommes près d'arriver. Ne faiblissons pas, tirons plus fort. Voilà qui est fait. Courage! ô eïa! eïa! ô eïa! eïa! Courage!

(La Paix sort de la caverne.)

TRYGÉE. Déesse, qui nous donnes de riches vendanges, de quelles paroles dois-je te saluer? Où trouverai-je, pour te parler, des mots équivalents à dix mille amphores[1]? il ne m'en reste pas. Salut, Opora, et toi, Théoria[2]. Que ton visage est charmant, ô Théoria! quelle odeur s'exhale de ton sein! qu'elle est douce! elle est suave comme le parfum du repos.

MERCURE. Est-ce là l'odeur du havre-sac militaire?

LE CHOEUR. Loin de moi l'odieux havre-sac d'un odieux ennemi! Il infecte tout d'une odeur d'oignon; mais auprès de cette divinité, on ne voit qu'abondance, banquets, dionysiaques, flûtes, poëtes comiques, chants de Sophocle, grives, petits vers d'Euripide.....

TRYGÉE. Garde-toi de la calomnier; elle ne peut se plaire avec un faiseur de plaidoyers.

LE CHOEUR. Lierre, passoire pour le vin, brebis bêlantes, gorges de femmes allant aux champs, servante dans l'ivresse, conge renversé, et beaucoup d'autres bonnes choses.

MERCURE. Tiens, regarde comme ces Villes causent maintenant entre elles avec amitié, comme elles rient avec plaisir! et cependant toutes sont terriblement couvertes de cicatrices et de ventouses.

TRYGÉE. Regarde aussi ces spectateurs; dans les yeux de chacun tu liras son métier.

MERCURE. Hélas! donc, ne vois-tu pas ce fabricant d'aigrettes qui s'arrache lui-même les cheveux[3]? Mais le faiseur de hoyaux se moque[4] de ce fabricant d'épées.

TRYGÉE. Et le fabricant de faux, vois-tu comme il se réjouit, et montre au doigt le faiseur de lances?

[1] C'est-à-dire qui expriment l'abondance de vins dont la Paix garnit ses caves.

[2] Compagnes de la Paix. Elles étaient vêtues et parées comme des courtisanes. Opora est l'automne, qui commençait, chez les Grecs, à l'époque de la canicule, vers le milieu de notre mois de juillet; c'est donc la saison des chaleurs et des fruits, ou de la fécondité. Théoria, fête ou pompe solennelle, dans laquelle on sacrifie aux dieux.

[3] Parceque son métier ne vaut plus rien.

[4] Littéralement : « Pète au nez... »

MERCURE. Allons, dis maintenant aux laboureurs de se retirer.

TRYGÉE. Peuples, écoutez : que les laboureurs retournent au plus vite dans leurs champs, avec leurs instruments aratoires ; mais qu'ils laissent là épées, lances et javelots. Car déjà l'antique Paix remplit tous ces lieux de sa présence. Que chacun retourne à ses travaux champêtres, après avoir chanté un Péan.

LE CHOEUR. O jour desiré des gens de bien et des cultivateurs ! Avec quels transports je saluerai mes vignes, et les figuiers que je plantai dans ma jeunesse ! Quel plaisir de les saluer après une si longue absence !

TRYGÉE. Amis, adorons d'abord la déesse qui nous a délivrés des aigrettes et des gorgones : ensuite nous retournerons dans nos champs, après avoir acheté quelque bonne salaison.

MERCURE. O Neptune, le beau coup d'œil que présente leur troupe ! elle est serrée comme la farine d'une galette, et nombreuse comme les plats d'un banquet public.

TRYGÉE. Certes, c'est une belle chose qu'un maillet bien emmanché, et qu'un hoyau qui brille au soleil : ils nous servent à tracer des plants bien alignés. Aussi ai-je un vif desir de revoir mes champs, et de cultiver, après de longues années, mon petit domaine. O mes amis, rappelez-vous les plaisirs dont cette déesse nous comblait autrefois, figues sèches et figues nouvelles, myrtes, vin doux, prés émaillés de violettes et arrosés par des sources limpides [1], olives tant desirées ; en mémoire de tous ces biens, adorez la déesse !

LE CHOEUR. Salut, ô déesse chérie ! te voilà rendue à nos vœux : consumés du regret de ton absence, nous brûlions du desir de revoir nos campagnes. Tu étais notre plus grand bien, ô déesse desirée de tous ceux qui mènent la vie champêtre ! tu étais notre seul appui. Sous tes auspices, nous goûtions sans peine et sans frais mille doux plaisirs. Tu étais le soutien des villageois, et leur aliment le plus doux ; aussi les vignes, les jeunes figuiers, toutes les plantes sourient à ton approche. (*A Mercure.*) Mais comment s'est-elle si longtemps éloignée de nous ? Dis-le nous, ô le plus bienveillant des dieux !

MERCURE. Sages laboureurs, écoutez bien mes paroles, si vous voulez savoir comment vous l'avez perdue. L'exil de Phidias [2] en

[1] « *Irriguumque bibant violaria fontem.* » Georgic., IV, 32.

[2] Voyez Plutarque, *Vie de Périclès*. Phidias, après avoir fait une statue de Mi-

fut la première cause : bientôt Périclès, craignant de partager le même sort, et redoutant votre naturel irritable, pour en prévenir les effets, mit lui-même l'État en feu. Le décret sur Mégare fut l'étincelle qui alluma l'incendie, dont la fumée a tant fait pleurer les Grecs de tous les partis. A cette nouvelle, nos vignes craquèrent; et le tonneau, violemment heurté, heurta à son tour le tonneau. Il n'était plus au pouvoir de personne d'arrêter le mal, et la Paix disparut.

TRYGÉE. Par Apollon! voilà des faits qui m'étaient inconnus; je ne savais pas non plus que Phidias eût des liaisons avec cette déesse.

LE CHOEUR. Je l'ignorais aussi jusqu'à ce jour. Elle tenait sans doute sa beauté de son alliance avec lui. Que de choses nous ignorons!

MERCURE. Aussitôt que les villes soumises à votre empire eurent connaissance des animosités qui vous divisaient, elles mirent tout en œuvre pour ne plus vous payer de tributs ; et elles gagnèrent à prix d'argent les principaux citoyens de Lacédémone[1]. Ceux-ci, qu'animent la passion d'un gain sordide, et l'aversion pour les étrangers, abandonnèrent honteusement la Paix, pour embrasser la Guerre. Cependant, leur prospérité était la ruine des laboureurs; car bientôt des galères parties de nos ports pour nous venger, dévorèrent les figues des plus innocents.

LE CHOEUR. Ils le méritaient bien; car ils ont abattu un figuier que j'avais planté et élevé moi-même.

TRYGÉE. Sans doute ils le méritaient; ils m'ont brisé d'un coup de pierre un vase qui contenait six médimnes de froment.

MERCURE. Les laboureurs, ayant quitté les champs pour rentrer dans la ville[2], ne s'aperçurent pas qu'ils étaient vendus de la même manière qu'auparavant; mais comme ils n'avaient plus ni raisins ni figues, ils écoutaient les orateurs. Ceux-ci, connaissant la détresse des pauvres et la disette à laquelle ils étaient réduits, chassèrent la Paix à force de cris, comme à coups de fourches, toutes les fois que

nerve, sous la direction de Périclès, fut accusé d'avoir soustrait quelques parcelles d'or, et on le condamna à l'exil. Périclès se crut attaqué dans la personne de son ami. On prétend que ce procès l'effraya sur les comptes qu'il avait à rendre de son administration, et que ce fut un des motifs pour lesquels il engagea les Athéniens dans la guerre du Péloponèse.

[1] Thucydide, I, 58, paraît contredire cette assertion.

[2] Quand la guerre éclatait, les habitants des campagnes se retiraient dans l'intérieur des villes.

son amour pour ce pays la ramenait vers nous ; ils vexaient les plus riches et les plus opulents de nos alliés, en les accusant de favoriser Brasidas : vous tombiez alors sur le pauvre accusé, et le déchiriez comme des chiens voraces ; car la république, pâle de famine et épuisée de crainte, se repaissait avidement de tout ce que lui jetait la calomnie. Et les étrangers, témoins du mal que faisaient ces orateurs, leur fermaient la bouche avec de l'or. C'est ainsi qu'ils s'enrichirent, tandis que la Grèce dépérissait insensiblement ; et l'auteur de tous ces maux était un corroyeur [1] !

TRYGÉE. Cesse, cesse, Mercure, de prononcer ce nom. Laisse cet homme aux enfers, où il est maintenant ; il n'est plus à nous, il t'appartient [2]. Tout ce que tu dirais de lui, quoique de son vivant il fût fourbe, bavard, délateur, brouillon, perturbateur, tomberait maintenant sur un des tiens. Mais, ô déesse ! dis-moi pourquoi tu gardes ainsi le silence ?

MERCURE. Elle ne saurait le dire aux spectateurs ; elle a trop à se plaindre de ce qu'ils lui ont fait souffrir.

TRYGÉE. Qu'au moins elle te dise quelques mots.

MERCURE. Chère amie, dis-moi en quelles dispositions tu es à leur égard. Réponds, toi qui de toutes les femmes détestes le plus le bruit des armes [3]... Bien ; j'entends. Ce sont là tes griefs ? je comprends. Vous, écoutez ce dont elle se plaint. Elle dit qu'elle s'est présentée d'elle-même [4], après l'affaire de Pylos, avec une corbeille pleine de traités pacifiques, et que trois fois elle a été repoussée dans l'assemblée du peuple.

TRYGÉE. Nous avons eu tort ; mais pardonne ; notre esprit était alors enveloppé de cuirs [5].

MERCURE. Écoute la question qu'elle vient de me faire. Quel était parmi vous le plus malintentionné pour elle ? et quel était son ami celui qui voulait mettre fin aux combats ?

TRYGÉE. Son plus fidèle ami était sans contredit Cléonyme.

MERCURE. Et à l'égard de la Guerre, qu'était-il donc, Cléonyme ?

TRYGÉE. Plein de cœur, si ce n'est qu'il n'est pas fils de celui qu'il

[1] Cléon.

[2] Mercure conduisait les morts aux enfers.

[3] Il suppose qu'elle lui parle à l'oreille.

[4] Les Lacédémoniens proposèrent alors la paix. (Voyez *les Chevaliers.*)

[5] C'est-à-dire Cléon nous dirigeait.

appelle son père ; car lorsqu'il va à l'armée, il prouve assez, en mettant bas les armes, qu'il est enfant supposé [1].

MERCURE. Écoute encore une question qu'elle me fait : qui occupe maintenant la tribune dans le Pnyx ?

TRYGÉE. Hyperbolus [2] y est aujourd'hui souverain. (*A la Paix.*) Eh bien ! qu'as-tu donc ? Où tournes-tu la tête ?

MERCURE. Elle s'indigne que le peuple ait pris un si mauvais chef.

TRYGÉE. Eh bien ! nous ne l'emploierons plus ; mais le peuple se voyant sans guide, et dans une entière nudité, s'en était fait alors comme un manteau.

MERCURE. Elle demande quel avantage en reviendra à la république.

TRYGÉE. Nous serons plus éclairés.

MERCURE. Comment cela ?

TRYGÉE. Parce qu'il est marchand de lanternes [3]. Auparavant nous allions à tâtons dans les ténèbres ; maintenant toutes nos délibérations se feront à la lumière.

MERCURE. Oh ! oh ! quelles questions elle m'ordonne de te faire !

TRYGÉE. De quoi s'agit-il ?

MERCURE. De bien des choses vieilles et oubliées. Elle demande d'abord ce que fait Sophocle.

TRYGÉE. Il va bien, mais il lui est arrivé quelque chose de singulier.

MERCURE. Quoi ?

TRYGÉE. De Sophocle il est devenu Simonide [4].

MERCURE. Simonide ? Comment ?

TRYGÉE. Vieux et avare, il courrait les mers sur une claie pour satisfaire sa cupidité.

MERCURE. Et le sage Cratinus [5], vit-il toujours ?

TRYGÉE. Il est mort, lors de l'invasion des Lacédémoniens.

MERCURE. Comment cela ?

TRYGÉE. Comment ? de douleur. Le chagrin d'avoir vu briser un

[1] Le mot qui signifie *enfant supposé* a dans le grec une grande ressemblance avec celui qui veut dit : *mettre bas les armes* : ἀποβολιμαῖος et ὑποβολιμαῖος.

[2] Un des démagogues qui succédèrent à Cléon. (Voy. *les Chevaliers*, vers la fin, et *les Nuées*.

[3] Voyez *les Nuées*.

[4] C'est-à-dire que comme Simonide, il compose pour de l'argent.

[5] Poëte comique.

de ses tonneaux plein de vin, lui a ôté la vie. Combien d'autres infortunes ont aussi affligé cette cité ! Aussi, ô déesse, désormais rien ne pourra nous séparer de toi.

MERCURE. Eh bien, s'il en est ainsi, prends Opora pour femme ; va vivre avec elle dans tes champs, et vous ferez ensemble de beaux raisins [1].

TRYGÉE. Approche, aimable fille, et donne-moi un baiser. Crois-tu, cher Mercure, qu'il m'arrive mal de me réjouir avec Opora, après une si longue privation [2] ?

MERCURE. Non, si tu prends ensuite une infusion de pouliot [3]. Mais hâte-toi avant tout de conduire Théoria [4] au sénat, son ancienne demeure.

TRYGÉE. O sénat, félicite-toi de posséder Théoria ! Que de brouet tu vas avaler pendant trois jours [5] ! Comme tu vas te régaler de viandes et d'entrailles cuites ! Adieu donc, cher Mercure.

MERCURE. Adieu, brave homme ; bien du plaisir, et souviens-toi de moi.

TRYGÉE. Escarbot ! vite, vite, revolons au logis.

MERCURE. Il n'est plus ici, mon brave.

TRYGÉE. Où est-il allé ?

MERCURE. Il s'est attelé au char de Jupiter, et il porte la foudre [6].

TRYGÉE. Où le malheureux prendra-t-il donc sa pâture ?

MERCURE. Il savourera l'ambroisie de Ganymède [7].

TRYGÉE. Et comment descendrai-je ?

MERCURE. Ne crains rien ; par ici... du côté de la déesse.

TRYGÉE. Venez, belles filles ; suivez-moi. Bien des gens vous desirent, et vous attendent en bonne disposition [8].

LE CHOEUR. Que la joie t'accompagne ! Quant à nous, chargeons

[1] Opora signifie *automne, maturité, abondance, fruits d'automne.*

[2] *Si longo post tempore Oporam subagitavero.*

[3] C'était un remède contre les coliques produites par l'usage immodéré des fruits. *Forte et aliquid obscœni subest ; nam* βληχώ *etiam dicitur pudendum muliebre.* (Voyez *Lysistrata,* 89.)

[4] Théoria, théorie. Tel était le nom des députations religieuses envoyées par le sénat à Delphes, à Délos ; on appelait aussi de ce nom les jeux publics et les spectacles qui avaient lieu dans certaines solennités, par exemple à l'occasion de la paix.

[5] Telle était la durée ordinaire de plusieurs fêtes publiques.

[6] Vers du *Bellérophon* d'Euripide.

[7] Le poëte met ici l'ambroisie en place du mot propre. (Voy. le commencement de cette pièce.)

[8] *Vos expectunt cupidi, arrecto pene.*

ceux de notre suite de veiller sur ces objets [1]; car le théâtre est plus que tout autre lieu, investi de voleurs et d'adroits filous [2]. Gardez tout cela avec soin. Nous, selon notre usage, exposons au spectateur le caractère de nos ouvrages, et ce que nous avons à lui dire.

(*Parabase.*)

Un poëte qui se vanterait lui-même dans les anapestes qu'il adresse aux spectateurs mériterait d'être battu de verges; mais s'il est juste, ô Minerve, d'honorer le meilleur et le plus célèbre de tous les comiques, notre poëte croit avoir droit à de grands éloges; d'abord il est le seul qui ait forcé ses rivaux à ne plus rire des haillons et faire la guerre à la vermine. Le premier, il a décrédité et banni ces Hercules [3] qui broyaient du grain, ces gueux affamés, ces vagabonds, vivant de tromperies, et venant d'eux-mêmes s'offrir aux coups. Il a écarté aussi ces esclaves qui criaient toujours, et cela pour donner lieu à un camarade de leur dire, en riant des coups qu'ils reçoivent : « Pauvre malheureux, « qu'est-il donc arrivé à ta peau? Est-ce qu'une armée de porcs-« épics est tombée sur tes reins, et t'a sillonné le dos? » Supprimant toutes ces inepties et ces bouffonneries ignobles, il a agrandi son art, et l'a relevé par la noblesse du style et l'éclat des pensées, et par des plaisanteries de bon goût. Jamais il ne s'attaqua à des particuliers obscurs, ou à des femmes; mais il s'arma du courage d'Hercule pour affronter des monstres terribles, sans être rebuté par la fétide exhalaison des cuirs et d'un bourbier menaçant. Oui, j'osai le premier assaillir [4] cette bête aux dents aiguës, dont le regard, semblable à celui de Cynna, lançait des feux effrayants; les langues perverses de cent flatteurs léchaient son front à l'envi; elle avait la voix d'un torrent qui sème le ravage, l'odeur d'un phoque, les cuisses d'une lamie, et le derrière d'un chameau. L'aspect de ce monstre ne m'effraya pas; je marchai contre lui, et combattis pour vous et pour les îles. C'est à vous maintenant à vous souvenir de ces services, et à m'en témoigner votre reconnaissance. On ne m'a point vu, dans l'ivresse du succès, parcourir les palestres [5],

[1] Les faux, les câbles, etc.

[2] Déjà, dans *les Acharniens*, il a parlé des voleurs qui s'introduisent sur la scène.

[3] On croit que ceci est dirigé contre Cratinus. Du reste, Aristophane lui-même, dans *les Oiseaux*, nous montre Hercule occupé à voir rôtir des viandes.

[4] Ces vers se trouvent déjà dans la parabase des *Guêpes*.

[5] Trait contre Eupolis, qui dans son *Autolycus*, avait accusé Aristophane d'avoir renversé une statue de la Paix élevée dans l'île d'Égine.

pour y corrompre les jeunes gens; je me retirais aussitôt avec mon bagage, après avoir causé peu de chagrin, beaucoup de gaieté, et fait en tout mon devoir.

Aussi dois-je avoir pour moi la jeunesse et l'âge mûr; les têtes chauves même doivent travailler à décider mon triomphe; car si je suis vainqueur, chacun dira à table et dans les festins : « Offre » au chauve, donne au chauve quelque friandise; ne refuse rien au « plus noble des poëtes et à son front brillant. »

Muse, viens loin des combats avec moi, ton ami, présider à nos danses, célébrer les noces des dieux, les festins des hommes et les banquets des bienheureux : c'est là ton plus doux plaisir. Si Carcinus se présente, et te prie d'admettre ses fils à tes chœurs [1], n'en fais rien, et ne te prête pas à leurs jeux. Souviens-toi que ce sont de vraies cailles domestiques, des danseurs sans grace, des nains, une vile poussière [2], des poëtes à machines [3]. Leur père prétend qu'une de ses pièces, où il avait réussi par un bonheur inespéré, fut étranglée le soir par un chat [4].

Ainsi, le poëte habile doit chanter les hymnes des Graces [5] à la belle chevelure, quand l'hirondelle, au retour du printemps, gasouille sur la branche, tandis que Morsimus et Mélanthius [6] ne trouvent point de chœur; celui-ci m'étourdit de sa voix rauque, lorsque son frère et lui eurent un chœur tragique : Gorgones voraces l'un et l'autre, mangeurs de raies, harpies, amants de vieilles femmes, impurs, sentant le bouc, vrais fléaux des poissons. O Muse, couvre-les de tes mépris [7], et viens célébrer la fête avec moi.

TRYGÉE. Ah! qu'on a de peine à arriver jusqu'aux dieux! j'ai en vérité les jambes toutes rompues. Du haut des cieux vous me

[1] Vers la fin des *Guêpes*, il a parlé du poëte Carcinus, et de ses fils, dont deux étaient danseurs.

[2] Littéralement : « Poussière de crottes de chèvre. »

[3] Le poëte Xénoclès, un des fils de Carcinus, faisait un emploi fréquent des machines.

[4] Le Scholiaste suppose que Carcinus avait fait une pièce intitulée *les Souris*, qui n'eut pas de succès.

[5] Il y a là quelques vers empruntés à Stésichore.

[6] Sur ces poëtes, voyez *les Chevaliers*, v. 401; *les Oiseaux*, v. 151. Mélanthius, poëte tragique connu pour sa gloutonnerie.

[7] Littéralement : « Plonge-les dans un vaste crachat. »

semblies bien petits; il est vrai que votre méchanceté paraissait grande; mais d'ici, c'est bien pis encore.

UN ESCLAVE O mon maître! est-ce bien toi?

TRYGÉE. Mais on l'assure ainsi.

L'ESCLAVE. Que t'est-il arrivé?

TRYGÉE. La longueur de la route fait que je souffre des jambes.

L'ESCLAVE. Dis-moi...

TRYGÉE. Quoi?

L'ESCLAVE. As-tu rencontré quelque autre homme qui errât comme toi dans les airs?

TRYGÉE. Non; si ce n'est peut-être deux ou trois âmes de poëtes dithyrambiques.

L'ESCLAVE. Que faisaient-ils?

TRYGÉE. Ils rassemblaient je ne sais quels débuts lyriques voltigeant dans le vague des airs.

L'ESCLAVE. Tu n'as donc pas vérifié ce qu'on prétend, que nous devenons des astres après notre mort?

TRYGÉE. Si fait.

L'ESCLAVE. Et quel est l'astre qui brille maintenant dans les airs?

TRYGÉE. Ion de Chios, qui fit autrefois le chant de l'Orient[1]. Aussitôt qu'il parut, tous l'appelèrent « astre oriental. »

L'ESCLAVE. Qu'est-ce donc que ces étoiles errantes qui tracent des sillons de lumière[2]?

TRYGÉE. Ce sont des étoiles riches qui reviennent de souper; elles portent des lanternes, et du feu dans leurs lanternes. Mais conduis vite cette jeune femme au logis, nettoie la baignoire, fais chauffer l'eau, et prépare pour elle et pour moi le lit nuptial. Reviens aussitôt que tu auras fini. En attendant, je vais présenter celle-ci au sénat.

L'ESCLAVE. Où as-tu pris ces femmes?

TRYGÉE. Où? dans le ciel.

L'ESCLAVE. Je ne donne plus trois oboles des dieux, s'ils entretiennent des femmes[3], comme nous autres mortels.

TRYGÉE. Non, pas tous; mais quelques-uns d'entre eux vivent de ce métier.

L'ESCLAVE. Eh bien, allons. Dis-moi, lui donnerai-je à manger?

[1] Ion de Chios avait fait un dithyrambe qui commençait par ces mots.

[2] Ce qu'on appelle des étoiles filantes.

[3] *Si lenocinium faciunt.*

TRYGÉE. Rien ; elle ne mange ni pain, ni gâteau ; elle est habituée chez les dieux à boire l'ambroisie.

L'ESCLAVE. A boire [1] ? Il faut donc lui en préparer.

(Il s'en va.)

LE CHOEUR. Autant que j'en puis juger, ce vieillard paraît maintenant bien heureux.

TRYGÉE. Que sera-ce quand vous me verrez brillant comme un nouvel époux ?

LE CHOEUR. On enviera ton bonheur, ô vieillard, en te voyant ainsi rajeuni et parfumé d'essences.

TRYGÉE. Sans doute. Que sera-ce quand je serai couché près d'elle, et que je baiserai sa gorge ?

LE CHOEUR. Tes plaisirs paraîtront préférables aux pirouettes de Carcinus [2].

TRYGÉE. N'ai-je pas bien mérité ces plaisirs ? moi qui, monté sur mon escarbot, ai sauvé tous les Grecs ; ils peuvent maintenant habiter les campagnes en toute sûreté, y dormir et y prendre leurs ébats.

L'ESCLAVE, *revenant*. La jeune fille s'est baignée, et tout est en bon état [3]. Le gâteau est cuit ; le sésame [4] est préparé ; rien ne manque, que ta présence [5].

TRYGÉE. Allons, hâtons-nous de conduire Théoria devant le sénat.

L'ESCLAVE. Quelle est cette femme ? que dis-tu ?

TRYGÉE. Elle ? c'est Théoria, qu'autrefois nous menions à Brauron [6], et que nous caressions dans l'ivresse. Sois-en sûr : j'ai eu de la peine à la prendre.

[1] *Quo Trygæus usus fuerat verbo* λείχειν, *id alio sensu accipit famulus, nempè pro*, medios lambere viros. BRUNCK.

[2] Il y a là des jeux de mots auxquels il faut renoncer en français. Il s'agit ici des fils de Carcinus, qui étaient danseurs. De plus, le mot grec signifie aussi *pomme de pin*. Enfin Carcinus voulant dire *cancre* ou *écrevisse*, le même mot grec peut signifier encore *coquillage*.

[3] *Rectè se habent circà nates omnia.*

[4] On donnait aux jeunes mariés des couronnes et des gâteaux de sésame. (Voy. Athénée, l. XIV.)

[5] *Præter penem.*

[6] Ville de l'Attique, où l'on célébrait la fête de Bacchus tous les cinq ans. Le poëte

L'ESCLAVE. O mon maître, quelle belle réjouissance quinquennale [1] !

TRYGÉE. Voyons. Qui de vous est honnête homme? Qui prendra sous sa garde cette jeune fille, et la mènera au sénat? Holà! toi, que dessines-tu là [2]?

L'ESCLAVE. Certain objet : je me prépare une tente dans l'isthme.

TRYGÉE. Personne de vous ne s'offre à la garder [3]? Suis-moi, que je te place au milieu d'eux.

L'ESCLAVE. En voici un qui fait signe.

TRYGÉE. Qui?

L'ESCLAVE. Qui? Ariphrade [4]; il la demande avec instance.

TRYGÉE. Mais, malheureux! il se jettera sur elle, et la desséchera [5]. Allons, dépose tout cela par terre [6].

Sénateurs, et vous, prytanes, je vous présente Théoria. Considérez quels biens précieux je remets entre vos mains; vous pouvez dès à présent lui lever les jambes en l'air, et consommer le sacrifice. Voyez comme la cuisine [7] est belle! La fumée l'a noircie : c'est là qu'avant la guerre le sénat avait ses casseroles. Avec elle, nous pourrons dès demain commencer les plus brillants combats, lutter à terre [8], nous mettre à quatre pattes [9], renverser l'adversaire, le

fait un jeu de mots continuel sur ce que Théoria est une femme, et aussi, comme on l'a dit, une dénomination commune à toutes les fêtes.

[1] Ici le poëte forge un mot composé : le sens est à peu près : « *Quàm ingentem et festivum habet culum!* »

[2] *Gestus admodum obscœnus sensum declarabat. Seu digito, seu phallo, quo præcinctus erat, in manus sumpto, isthmi* (pudendi muliebris) *amplitudinem in aere circumscribit servus; respondetque interroganti, « Ad isthmia tentorium peni meo designo. »*

[3] Il s'adresse d'abord aux spectateurs; puis à Théoria.

[4] Il parle de cet Ariphrade vers la fin des *Chevaliers*. Il y a à son sujet trois ou quatre vers des plus obscènes.

[5] *Succum ejus lambendo hauriet irruens.*

[6] Il dit à Théoria de quitter ses vêtements. Il paraît que Trygée s'est chargé de remettre lui-même Théoria au sénat. On ne voit pas bien si la scène change, ou seulement s'il s'adresse à ceux des sénateurs qui assistaient au spectacle.

[7] Toujours cette même équivoque de Théoria, prise pour une fête publique ou pour une courtisane. *Quatenùs Theoria est festorum celebratio*, ὀπτάνιον *est culina*, *quatenùs est meretrix*, το αἰδοῖον, *quod monstrat.*

[8] *A ludis solemnibus ad ludos venereos hæc et sequentia transferuntur.* Voyez dans *l'Ane d'or* d'Apulée, l. II, une lutte du même genre, entre Lucius et la servante Fotis. Voyez aussi *l'Ane* de Lucien.

[9] *Est* σχῆμα συνουσίας *quod nebulones nostri nomine è canino genere sumpto indigetant.* BOISSONADE.

mettre à genoux, percer, frapper avec toute l'ardeur de la jeunesse, et, comme au pancrace, combattre du poing [1], et de tous les membres. Le troisième jour [2], vous commencerez les courses équestres; chacun pressera vivement sa partie adverse; les cavaliers, renversés les uns sur les autres, essoufflés et haletants, se donneront de mutuelles secousses; d'autres tomberont épuisés [3] auprès du but. O prytanes! recevez Théoria. Vois-tu avec quel empressement ce prytane l'a accueillie! Il ne ferait pas de même s'il s'agissait d'une affaire gratuite [4]; il alléguerait un jour férié, en ne laissant pas de tendre la main.

LE CHOEUR. Un citoyen tel que toi est un homme précieux pour la république.

TRYGÉE. Quand vous ferez les vendanges, vous m'apprécierez encore mieux.

LE CHOEUR. On en peut juger dès à présent : tu es notre sauveur à tous.

TRYGÉE. Tu diras tout cela quand tu boiras du vin nouveau.

LE CHOEUR. Tu seras toujours pour nous ce qu'il y a de plus grand après les dieux.

TRYGÉE. Oui! vous devez beaucoup à Trygée d'Athmone : j'ai délivré des plus grands maux le peuple des villes et des campagnes, et j'ai réprimé Hyperbolus [5].

LE CHOEUR. Voyons. Que nous reste-t-il à faire?

TRYGÉE. Qu'y a-t-il de mieux que d'offrir à la déesse des légumes cuits dans des marmites [6]?

LE CHOEUR. Dans des marmites? comme au pauvre Mercure?

TRYGÉE. Que vous en semble? Voulez-vous un bœuf gras?

LE CHOEUR. Un bœuf? pas du tout; il y aurait peut-être quelques secours à porter [7].

TRYGÉE. Eh bien, un cochon gros et gras?

LE CHOEUR. Non, non.

[1] On s'attend à ce qu'il va dire : « Des poings et *des pieds*. » Mais au lieu de ce dernier mot, il ajoute τῷ πέει, *pene*.

[2] Tel était l'ordre ordinaire dans les jeux publics.

[3] *Recutiti*.

[4] Une fonction des prytanes était d'introduire dans le sénat ceux qui y avaient quelque affaire; mais ils ne le faisaient pas volontiers gratuitement.

[5] Voyez plus haut, p. 231, note 2.

[6] Comme on en offrait aux divinités inférieures.

[7] Jeu de mots intraduisible en français. Le mot *bœuf* est compris dans le mot grec qui signifie *secourir*.

TRYGÉE. Pourquoi ?

LE CHOEUR. De peur des cochonneries de Théagène [1].

TRYGÉE. Quelle autre victime voulez-vous donc ?

LE CHOEUR. Une brebis.

TRYGÉE. Une brebis ?

LE CHOEUR. Oui.

TRYGÉE. Mais c'est un mot ionien [2].

LE CHOEUR. Sans doute ; et si dans l'assemblée quelqu'un propose de faire la guerre, les assistants effrayés crieront en ionien, oï !

TRYGÉE. Fort bien.

LE CHOEUR. Chacun en sera plus doux : nous serons des agneaux entre nous, et beaucoup moins durs pour les alliés.

TRYGÉE. Va donc vite chercher une brebis ; pendant ce temps, je préparerai l'autel où nous l'immolerons.

LE CHOEUR. Avec l'aide des dieux et la faveur de la fortune, comme tout réussit à souhait ! Chaque chose vient successivement concourir au succès.

TRYGÉE. Rien n'est plus vrai : voici un autel à la porte.

LE CHOEUR. Hâtez-vous donc, tandis que les dieux enchaînent le souffle impétueux de la guerre. Car évidemment une divinité rétablit nos affaires dans un état prospère.

TRYGÉE. Voici la corbeille, avec l'orge, la couronne, le couteau ; voilà aussi du feu : nous n'attendons plus que la brebis.

LE CHOEUR. Dépêchez-vous ; car si Chéris [3] vous aperçoit, il viendra, sans être prié, pour jouer de la flûte, et je suis sûr que vous ne le laisserez pas se fatiguer tant à souffler, sans lui donner quelque chose.

TRYGÉE. Allons, prends la corbeille et le bassin, et fais au plus tôt le tour de l'autel par la droite.

L'ESCLAVE. Voilà qui est fait ; donne d'autres ordres.

TRYGÉE. Attends, que je trempe ce tison dans l'eau.

L'ESCLAVE. Secoue vite.

[1] Dans *les Guêpes*, le poëte suppose que ce Théagène converse avec un vidangeur.

[2] Il se sert, pour exprimer une brebis, du mot *oï* en deux syllabes, tel que le prononçaient les Ioniens. C'est aussi une particule d'exclamation, pour peindre l'horreur qu'on a d'une chose.

[3] Mauvais joueur de flûte, qu'il représente ici comme un parasite. Il parle déjà de lui dans *les Acharniens*.

TRYGÉE. Présente un peu d'orge salé ; donne-moi ce bassin : purifie-toi, et jette des grains [1] aux spectateurs.

L'ESCLAVE. Voilà.

TRYGÉE. As-tu donné ?

L'ESCLAVE. Oui ; il n'est aucun des spectateurs qui n'ait reçu sa part.

TRYGÉE. Les femmes n'en ont pas eu.

L'ESCLAVE. Les maris la leur donneront ce soir.

TRYGÉE. Eh bien, commençons les prières. Qui est ici ? Où est la foule des gens de bien [2] ?

L'ESCLAVE. Attends, que je donne à ceux-ci ; ils sont nombreux et gens de bien.

TRYGÉE. Les crois-tu de bonnes gens ?

L'ESCLAVE. En peut-il être autrement ? Eux qui, lorsque nous les aspergeons d'eau en abondance, restent fermes et inébranlables au même poste ?

TRYGÉE. Prions donc, prions. Auguste reine, vénérable déesse, ô Paix ! qui présides aux chœurs de danse et aux noces, reçois notre sacrifice.

LE CHOEUR. Reçois-le favorablement, ô la plus chère des déesses ! et ne fais pas ce que font les femmes qui trompent leurs maris ; elles entr'ouvrent la porte pour nous regarder, la referment dès qu'on fait attention à elles, puis se remontrent quand on se retire. Ne fais pas ainsi avec nous.

TRYGÉE. Non ; mais plutôt montre-toi généreusement à nous, tes amants qui, depuis treize années, languissons de ton absence ; éloigne de nous le tumulte et les combats, et mérite le nom de Lysimaque [3]. Réprime cette humeur soupçonneuse, qui excite parmi nous tant d'injurieux bavardages ; verse dans l'esprit des Grecs le suc de l'amitié, dispose-les à la douceur et à l'indulgence ; fais abonder aussi sur notre marché toutes les bonnes choses, de belles têtes d'ail, des concombres précoces, des pommes, des grenades, de petits vêtements de laine pour nos esclaves : qu'on y voie affluer les Béotiens chargés d'oies, de canards, de pigeons, de mauviettes ; que les anguilles de Copaïs [4] y viennent par paniers, et que, pres-

[1] *Vox græca « hordeum » notat etiam virile membrum.* De là la réponse que l'esclave fait plus bas, au sujet des femmes.

[2] C'étaient les termes employés dans les sacrifices. Le crieur public faisait à haute voix la première question ; les assistants faisaient la réponse.

[3] C'est-à-dire qui met fin aux combats.

[4] Lac de Béotie.

sés autour de ce divin poisson, nous luttions avec Morychus, Téléas, Glaucète [1] et autres gourmands; qu'ensuite Melanthius arrivant le dernier au marché, et trouvant tout vendu, se lamente et s'écrie, comme dans sa *Médée* : « Je suis perdu, je suis mort! Elles m'ont « glissé des mains, et se cachent sous des bettes [2]; » et que chacun rie de ses maux. O déesse, tels sont les vœux que nous t'adressons.

L'ESCLAVE. Prends le couteau, et égorge la brebis en habile cuisinier.

TRYGÉE. Cela ne se peut.

L'ESCLAVE. Pourquoi?

TRYGÉE. La Paix n'aime pas le carnage; jamais on n'ensanglante son autel. Porte la victime au logis, immole-la, et apportes-en ici les cuisses : de cette sorte, la brebis est réservée à celui qui fait les frais du chœur.

(L'esclave sort.)

LE CHOEUR. Pour toi, qui restes ici, rassemble vite les branches, et tout ce qui est nécessaire au sacrifice.

TRYGÉE. Est-ce que je ne dispose pas tout en habile devin?

LE CHOEUR. En serait-il autrement? Ignores-tu rien de ce qu'un sage doit savoir? T'échappe-t-il rien de ce que doit posséder l'homme d'une habileté reconnue et d'une heureuse audace?

TRYGÉE. La fumée du fagot incommode Stilbide [3]. J'apporterai aussi la table, et me passerai d'esclave.

LE CHOEUR. Qui refuserait ses louanges à l'homme qui a bravé tant de périls pour sauver notre ville sacrée? Jamais il ne cessera d'être l'objet de l'admiration.

L'ESCLAVE, *revenant*. Tes ordres sont remplis. Prends ces cuisses, et mets-les sur le feu; je vais chercher les entrailles et les gâteaux.

TRYGÉE. Je m'en charge; mais j'attendais ton retour.

[1] Il parle de Morychus dans *les Acharniens*, de Téléas dans *les Oiseaux*, et de Glaucète dans *les Fêtes de Cérès*.

[2] On accommodait les anguilles avec ce légume. (Voyez *les Acharniens*.)

[3] Il se compare à Stilbide, fameux devin, que les Athéniens emmenèrent à l'expédition de Sicile. Le poëte joue sur ce nom propre, dont la racine veut dire *luire*, *briller*. (Voy. Plutarque, *Vie de Nicias*.)

L'ESCLAVE. Eh bien, me voilà. Trouves-tu que j'aie tardé?

TRYGÉE. Fais-moi bien griller ceci. Mais voici un homme qui s'avance, couronné de lauriers : quel est-il?

L'ESCLAVE. Quel air insolent! c'est un devin.

TRYGÉE. Non; c'est Hiéroclès[1].

L'ESCLAVE. C'est le devin, l'habitant d'Orée[2]. Que va-t-il nous dire?

TRYGÉE. Il est clair qu'il vient s'opposer à la paix.

L'ESCLAVE. Non; il est attiré par l'odeur des viandes.

TRYGÉE. Faisons semblant de ne pas le voir.

L'ESCLAVE. Tu as raison.

HIÉROCLÈS. Quel est ce sacrifice? à quel dieu l'offre-t-on?

TRYGÉE. Fais rôtir cela en silence; prends garde qu'il ne touche au râble[3].

HIÉROCLÈS. Ne me direz-vous pas à qui vous sacrifiez? la queue est de bon augure.

L'ESCLAVE, *à part*. Oui, sans doute, Paix auguste et chérie.

HIÉROCLÈS. Allons, découpe la pièce, et offre les prémices.

TRYGÉE. Il faut d'abord que ce soit bien rôti.

HIÉROCLÈS. Cela l'est suffisamment.

TRYGÉE. Qui que tu sois, mêle-toi de tes affaires. Coupe.

HIÉROCLÈS. Où est la table?

TRYGÉE. Apporte les libations.

HIÉROCLÈS. La langue se met à part.

TRYGÉE. Nous le savons; mais sais-tu ce que tu devrais faire?

HIÉROCLÈS. Dis-le-moi.

TRYGÉE. Ne nous parle pas davantage : nous sacrifions à la sainte Paix.

HIÉROCLÈS. Mortels misérables et imbéciles...

TRYGÉE. Que ces imprécations retombent sur ta tête!

HIÉROCLÈS. Qui comprenez si mal la volonté des dieux, et faites alliance avec des singes cruels[4]...

L'ESCLAVE. Ah! ah!

[1] Devin connu par son arrogance plus que par son art. Le poëte le représente comme contraire à la paix.

[2] Ville de l'Eubée. Les habitants de cette île tenaient pour la guerre.

[3] Trygée et l'esclave se parlent bas pendant qu'Hiéroclès les questionne.

[4] Les Lacédémoniens.

TRYGÉE. De quoi ris-tu ?

L'ESCLAVE. J'aime assez les singes cruels.

HIÉROCLÈS. Faibles colombes, vous vous fiez à des renards, dont l'ame et l'esprit sont façonnés à la ruse.

TRYGÉE. Puissent tes poumons, ô charlatan, être aussi brûlants que ces entrailles !

HIÉROCLÈS. Si les nymphes ne trompèrent point Bacis [1], si les mortels n'ont pas été trompés par Bacis, ni Bacis par les nymphes...

TRYGÉE. Puisses-tu crever, si tu ne cesses de parler de Bacis !

HIÉROCLÈS. Les destins ne permettaient pas encore de rompre les chaînes de la Paix ; mais d'abord...

TRYGÉE. Sale-moi bien ceci.

HIÉROCLÈS. La volonté des dieux est que la guerre ne cesse, avant que le loup s'accouple à la brebis.

TRYGÉE. Et comment, maudit hâbleur, le loup s'accouplera-t-il jamais à la brebis ?

HIÉROCLÈS. Tant que la punaise de bois [2] exhalera en fuyant une odeur infecte, et que la levrette, pressée de mettre bas, fera des petits aveugles, on ne doit pas penser à la paix.

TRYGÉE. Que fallait-il donc faire ? Ne mettre aucun terme à la guerre, tirer au sort à qui pleurerait le plus ? Tandis qu'en nous unissant par un traité, nous pouvions régner en commun sur la Grèce.

HIÉROCLÈS. Tu ne pourras jamais faire que l'écrevisse marche droit.

TRYGÉE. Tu ne souperas plus désormais au Prytanée [3], et tu ne rendras plus d'oracles sur ce qui est passé.

HIÉROCLÈS. Tu ne rendras jamais douce la peau du hérisson.

TRYGÉE. Cesseras-tu enfin d'en imposer aux Athéniens ?

HIÉROCLÈS. En vertu de quel oracle avez-vous offert un sacrifice aux dieux ?

TRYGÉE. En vertu de celui qu'Homère a rendu en si beaux termes : « Ainsi ils dissipèrent le nuage odieux de la guerre, ils se jetèrent

[1] Célèbre devin des temps antiques. Il est question de lui dans *les Chevaliers*, v. 123, et dans *les Oiseaux*, v. 958.

[2] J'ai adopté une idée de M. Boissonade. Je transcris sa note : « *Interpretes putant* « σφονδύλην *larvam esse melolonthæ vel gryllum talpam; sed illa insecta non* βδέουσι. « *Cogitabam de cimice quodam hortensi, qui lacessitus liquorem emittit fœdissimum.* « *Auduinus, vir entomologiæ peritissimus, potius significari credit Branchinum displosorem, vel aliam Branchini generis speciem.* »

[3] Les devins étaient nourris aux dépens de l'État, surtout en temps de guerre.

« dans les bras de la Paix, et consacrèrent son retour par un sacri-
« fice. Quand les cuisses des victimes furent consumées, et qu'ils se
« furent repus des entrailles, ils firent des libations; j'étais leur
« guide; mais personne ne présentait au devin la coupe écla-
« tante[1]. »

HIÉROCLÈS. Rien de ceci ne me concerne: la sibylle n'en dit pas un mot.

TRYGÉE. Mais le sage Homère dit fort bien :

« Il n'a ni patrie, ni lois, ni foyers, celui qui se plaît aux hor-
« reurs d'une guerre intestine. »

HIÉROCLÈS. Prends garde que le milan, t'abusant par quelque ruse, ne ravisse.....

TRYGÉE. Esclave, fais attention; car voilà un oracle menaçant pour ces entrailles. Fais les libations, et apporte ici une portion des entrailles.

HIÉROCLÈS. Mais, s'il vous semble bon, je me servirai moi-même.

TRYGÉE. Libation! libation!

HIÉROCLÈS. Verse-m'en aussi, et donne-moi un morceau des intestins.

TRYGÉE. Cela ne plaît pas encore aux dieux; ce qu'ils veulent, c'est que nous fassions les libations, et que tu t'en ailles. O Paix auguste, demeure à jamais parmi nous!

HIÉROCLÈS. Apporte ici la langue.

TRYGÉE. Toi, emporte la tienne.

HIÉROCLÈS. La libation!

TRYGÉE, *à l'esclave*. Emporte vite ceci avec la libation.

HIÉROCLÈS. Quoi! on ne me donnera pas une part des intestins?

TRYGÉE. Cela ne se peut, « avant que le loup s'accouple à la « brebis. »

HIÉROCLÈS. Je me mets à tes genoux.

TRYGÉE. Mon cher, tu supplies en vain : « tu ne rendras jamais « douce la peau du hérisson! » Vous, spectateurs, régalez-vous des entrailles avec nous.

HIÉROCLÈS. Et moi?

TRYGÉE. Mange la sibylle.

HIÉROCLÈS. Non, par la Terre, vous ne mangerez pas cela à vous seuls; j'en prendrai ma part; c'est à tout le monde.

TRYGÉE. Frappe, frappe ce Bacis.

[1] Le poète rapproche ici des vers pris en différents endroits de *l'Iliade* et de *l'Odyssée*.

HIÉROCLÈS. Je prends à témoin...

TRYGÉE. Que tu es un gourmand, un hâbleur. Frappe ferme; chasse-moi ce charlatan à coups de bâton.

L'ESCLAVE. Charge-t'en; moi, je vais lui reprendre les peaux des victimes qu'il a volées. Veux-tu bien laisser là ces peaux, beau sacrificateur? Entends-tu? quel est ce corbeau qui nous est venu d'Orée? Allons vite, prends ton vol vers Élymnium.

(Il s'en va.)

LE CHOEUR. Quelle joie, quel plaisir, de laisser là casque, fromag et oignons? J'aime non à combattre, mais à boire près du feu avec des amis, à la lueur d'un bois sec et pétillant; j'aime à faire griller des pois sur des charbons ardens; à faire rôtir le gland du hêtre, et à caresser la jeune Thratta[1], pendant que ma femme est au bain.

Est-il rien de plus agréable, quand les semailles sont faites, et que Jupiter les arrose d'une pluie bienfaisante, de causer ainsi avec son voisin : « Dis-moi, qu'allons-nous faire, cher Comarchide? « J'aimerais assez à boire, tandis que le ciel féconde nos sillons. « Allons, femme, fais sécher trois chénix de fèves; mêles-y un « peu de froment, et donne-nous des figues. Que Syra rappelle « Manès des champs; il n'y a pas moyen d'ébourgeonner la vigne « aujourd'hui, ni de briser les mottes; la terre est trop humide. « Qu'on apporte[2] de chez moi la grive et les deux pinsons. Il doit « y avoir encore du colostre et quatre morceaux de lièvre, à moins « que le chat n'en ait volé, hier soir; car j'ai entendu je ne sais « quel bruit dans la maison. Enfant! apportes-en trois pour nous, « et donnes-en un à mon père. Demande à Eschinade des myrtes « avec leur fruit; et par la même occasion, car c'est sur le che- « min, qu'on invite Charinade à venir boire avec nous, tandis que « le dieu propice féconde nos semences. »

Pendant que la cigale fait entendre sa douce chanson, j'aime à voir si le raisin de Lemnos commence à mûrir; car le fruit en est précoce : je me plais à voir grossir la jeune figue, à la manger quand elle est mûre, à en savourer le goût, et à m'écrier : « Jours de bonheur! » puis je bois une infusion de thym broyé; et j'engraisse dans cette saison de l'été, bien plus que quand je vois un

[1] Nom d'esclave.

[2] Ici Comarchide répond à son tour à l'invitation de son hôte.

taxiarque[1] haï des dieux, avec ses trois aigrettes, et une chlamyde de pourpre éclatante qu'il prétend être une teinture de Sardes; mais dans un jour de bataille, cette chlamyde risque fort de se teindre d'une autre couleur[2] : il est le premier à fuir, comme un grand coq jaune[3], en agitant ses aigrettes; pour moi, je garde les filets[4]. Lorsqu'ils sont à la ville, ces taxiarques font des choses intolérables : ils inscrivent les uns sur la liste d'enrôlement ; ils effacent deux ou trois fois les autres, selon leur caprice. Demain, jour du départ[5]. Le citoyen n'a pas acheté de vivres, car il ne savait rien en sortant de chez lui ; mais en passant près de la statue de Pandion[6], il voit son nom inscrit ; et, dans son embarras, il court en pleurant amèrement. C'est ainsi qu'ils nous traitent, nous autres villageois : l'habitant de la ville est mieux traité par ces lâches, méprisés des dieux et des hommes. Mais ils recevront le châtiment qu'ils méritent, si le ciel le permet. J'ai eu assez à souffrir de ces gens, lions près de leurs foyers, et renards dans l'action[7].

TRYGÉE. Oh! oh! que de monde est venu au festin nuptial! Tiens, essuie les tables avec cette aigrette; elle n'est plus bonne à rien. Ensuite sers les gâteaux, les grives, le plat de lièvre et les pains.

UN MARCHAND DE FAUX. Où est Trygée? où est-il?

TRYGÉE. Je fais cuire des grives.

LE MARCHAND DE FAUX. O mon cher, ô Trygée, que de biens tu nous as procurés, en nous donnant la paix! personne auparavant n'eût offert une obole d'une faux : aujourd'hui je les vends cinquante drachmes. Ceux-ci vendent leurs tonneaux trois drachmes, pour la campagne. O Trygée! choisis parmi ces faux et dans tous

[1] Officier.

[2] La peur rend sujet à certains accidents *Ex sardianicâ tingitur tincturâ merdianicâ*. Le texte dit : teinture de Cyzique. Il paraît qu'elle était jaune, comme celle de Sardes était pourpre.

[3] Voyez *les Oiseaux*, v. 798; et *les Grenouilles*, v. 944.

[4] C'est-à-dire je reste à mon poste, et j'attends les ordres.

[5] Ce sont les termes de l'avis publié par le taxiarque.

[6] Une des douze statues sur lesquelles on inscrivait les noms des citoyens enrôlés. Il y avait la tribu Pandionide.

[7] Le même rapprochement se trouve dans Pindare, od. XI. Montaigne, l. 2 : « Le « pape Boniface huitième entra, dict-on, en sa charge, *comme un regnard*, s'y porta « *comme un lion*, et mourut *comme un chien*. »

ces objets, ce qui peut te faire plaisir; accepte ces présents. Nous t'offrons pour tes noces les produits de notre commerce et de notre industrie.

TRYGÉE. Bien; déposez tout cela ici, et entrez vite pour le festin; car voici un armurier qui s'avance tout chagrin.

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Ô Trygée, tu m'as ruiné sans ressource!

TRYGÉE. Qu'as-tu, pauvre malheureux? tu ne fabriques donc plus d'aigrettes?

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Tu m'as enlevé mon état et ma vie; tu m'as ruiné, moi, cet autre, et ce fabricant de javelots.

TRYGÉE. Voyons. Que veux-tu que je te donne de ces deux aigrettes?

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Toi-même, qu'en donnes-tu?

TRYGÉE. Ce que j'en donne? j'ai honte de le dire. Cependant, comme le travail en est soigné, j'en donnerai trois chénix de figues sèches; elles me serviront à essuyer la table.

LE FABRICANT D'AIGRETTES. Fais donc apporter ces figues; mieux vaut encore cela que rien.

TRYGÉE. Va-t'en, va te promener avec tes aigrettes; les crins ne tiennent pas : elles ne valent rien. Je n'en voudrais pas pour une seule figue.

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Et moi, malheureux, que ferai-je de cette cuirasse estimée dix mines, et d'un travail achevé?

TRYGÉE. Tu ne perdras pas dessus.

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Prends-la-moi au prix coûtant.

TRYGÉE. Elle serait tout à fait commode en un besoin pressant [1].

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Cesse de te moquer de moi, et de ma marchandise.

TRYGÉE. Comme ceci... au moyen de trois cailloux [2]. N'est-ce pas juste ce qu'il faut?

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Et comment t'essuierais-tu, imbécile?

TRYGÉE. En passant l'une des mains par l'ouverture pratiquée pour les bras; et l'autre...

[1] *Ut quis in eam exonèret alvum.*

[2] *Lapillis usos fuisse veteres abstergendis natibus, postquam alvum exonerâssent, ostendit etiam* Pluti *locus*, v. 817.

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Quoi ! des deux mains ?

TRYGÉE. Sans doute ; pour n'être pas pris à boucher le trou du vaisseau [1].

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Et tu ferais dans un vase de dix mines ?

TRYGÉE. Assurément. Penses-tu donc, misérable, que je donnerais mon derrière pour dix mille drachmes [2] ?

LE MARCHAND DE CUIRASSES. Allons, compte-moi l'argent.

TRYGÉE. Mais, mon cher, elle me gêne trop les fesses ; reprends-la : je n'en veux point.

LE TROMPETTE. Que ferai-je de cette trompette, qui m'a coûté jadis soixante drachmes ?

TRYGÉE. Verse dedans du plomb fondu, fixe en haut une baguette un peu longue, et tu auras un cottabe suspendu [3].

LE TROMPETTE. Hélas ! tu te moques de moi.

TRYGÉE. Veux-tu un autre conseil ? Verse du plomb, comme je te le disais ; attaches-y des cordes et adaptes-y une balance : tu pourras peser dans les champs les figues destinées à tes esclaves.

LE FABRICANT DE CASQUES. O sort implacable ! tu me ruines, moi, qui autrefois ai payé ces casques une mine. Qu'en ferai-je maintenant ? Qui voudra me les acheter ?

TRYGÉE. Va les vendre aux Égyptiens ; c'est excellent pour mesurer du syrméa [4].

---

[1] Trait contre les triérarques qui faisaient boucher des trous à rames dans les vaisseaux, pour faire tourner à leur profit la solde des rameurs supprimés.

[2] La mine valait cent drachmes.

[3] Jeu célèbre chez les Grecs. On scellait en terre un bâton dans une position perpendiculaire ; il était surmonté d'un autre mis horizontalement ; et à chaque extrémité de ce dernier était suspendu un petit bassin en forme de balance, de manière à former un équilibre parfait. Au-dessous de chacun de ces bassins on en mettait un plus grand rempli d'eau, au milieu duquel était une petite figure en airain. Il fallait, d'une distance convenue, jeter du vin dans un des petits bassins, de manière à ce qu'il penchât et allât frapper la statue. (Voy. plus haut, v. 343.)

[4] Selon le Scholiaste, c'était une espèce de suc dont les Égyptiens faisaient usage pour arrêter la diarrhée.

LE MARCHAND DE JAVELOTS. Hélas! fabricant de casques, que notre sort est misérable!

TRYGÉE. Le sien n'a rien de malheureux.

LE FABRICANT DE CASQUES. Comment?

TRYGÉE. Ces casques peuvent encore servir. En y mettant des anses [1], tu les vendras plus cher qu'à présent.

LE FABRICANT DE CASQUES. Retirons-nous, marchand de javelots.

TRYGÉE. Non, non; je lui achèterai ces piques.

LE MARCHAND DE JAVELOTS. Combien en donnes-tu?

TRYGÉE. A condition qu'on les fendra en deux : j'en ferai des échalas; cent pour une drachme.

LE MARCHAND DE JAVELOTS. On nous insulte : allons-nous-en, mon cher.

TRYGÉE. C'est fort bien fait; car voilà les enfants des convives qui sortent pour satisfaire leurs besoins [2], et si je ne me trompe, pour préluder à leurs chants. Mon enfant, viens ici près de moi, essayer les chansons que tu te proposes de chanter.

1er ENFANT. « Maintenant commençons par célébrer les jeunes guerriers [3]...

TRYGÉE. Cesse, malheureux, de chanter les guerriers; et cela en présence de la Paix. Tu es un mal-appris et un vaurien.

1er ENFANT. « Lorsqu'ils se furent avancés les uns contre les au-« tres, ils s'entre-choquaient avec leurs boucliers arrondis [4]. »

TRYGÉE. Boucliers! ne cesseras-tu pas de nous parler de boucliers?

1er ENFANT. « Alors on entendit les cris et la voix plaintive des « mourants. »

TRYGÉE. Les cris des mourants! Par Bacchus! je te ferai repentir de nous chanter les cris et les boucliers.

1er ENFANT. Que chanterai-je donc? dis-moi ce que tu aimes.

[1] Pour en faire des tonneaux ou des espèces d'amphores, appelées en latin *diotæ*.

[2] *Mieturi.*

[3] Vers des *Épigones*, poëme très-ancien, où l'on célébrait la deuxième guerre de Thèbes. Hérodote, l. IV, c. 32, l'attribue à Homère.

[4] Ces vers, que chante l'enfant, sont tirés d'Homère, *Il.* Δ, 446; et Θ, 60.

TRYGÉE. Chante-nous : « Alors ils dévoraient la chair des bœufs, » ou bien : « Ils préparaient un festin, et tout ce qu'il y a de plus dé- « licieux à manger. »

Ier ENFANT. « Alors ils dévoraient la chair des bœufs, et dételaient « leurs coursiers couverts de sueur ; car ils s'étaient rassasiés de « combats. »

TRYGÉE. Soit : rassasiés de combats, ils se mirent à manger. Chante, chante-nous comment ils mangèrent après s'être rassasiés.

Ier ENFANT. « Quand ils eurent fini, ils se cuirassèrent l'esto- « mac [1]... »

TRYGÉE. Avec grand plaisir, je pense.

Ier ENFANT. « Puis ils se précipitèrent des tours, et un grand cri « s'éleva. »

TRYGÉE. Puisses-tu y périr, dans tes combats, petit sot ! tu ne chantes que des guerres ! De qui es-tu fils ?

Ier ENFANT. Moi ?

TRYGÉE. Oui, toi.

Ier ENFANT. Je suis fils de Lamachus [2].

TRYGÉE. Ah ! j'eusse été bien surpris, à ton langage, que tu ne fusses pas fils de quelque ami des combats ou des larmes [3]. Loin d'ici, va chanter tes chansons aux lanciers. Où est le fils de Cléonyme ? Viens, toi ; chante un peu avant d'entrer : je suis sûr qu'au moins tu ne chanteras pas de batailles ; ton père est prudent.

IIe ENFANT. « Quelque guerrier de Saïs s'enorgueillit du bouclier « sans tache que j'abandonnai malgré moi près d'un buisson [4]. »

TRYGÉE. Dis-moi, petit, chantes-tu cela pour ton père [5] ?

IIe ENFANT. « Et j'ai sauvé mes jours. »

TRYGÉE. Mais tu as couvert ta famille de honte. Mais entrons ; car je suis sûr que tu n'oublieras pas ce que tu viens de dire sur le bouclier : tu tiens de ton père. Vous qui restez à ce festin, ne songez

[1] Le même mot signifie « s'armer d'une cuirasse, » et « boire du vin, s'enivrer. » Trygée l'entend dans ce dernier sens.

[2] Le mot *combat* entre dans la composition de ce nom.

[3] De quelque Boulomachus, ou Clausimachus.

[4] Ces vers sont du poëte Archiloque. Il jeta son bouclier dans un combat contre les Saïens, peuple de Thrace, et célébra lui-même sa honte. Horace en fit autant : voyez ses odes, l. II, 7 : « *Sensi relictà non benè parmulâ.* »

[5] On sait que Cléonyme jeta aussi son bouclier.

plus qu'à manger, à dévorer tout cela, et à bien jouer des mâchoires. Donnez vaillamment sur tous les plats, et mettez les morceaux doubles. A quoi servent de bonnes dents, si ce n'est à manger?

LE CHOEUR. Nous n'y manquerons pas : tu donnes de bons avis.

TRYGÉE. Vous qui avez souffert de la famine, tombez sur le lièvre : on ne rencontre pas tous les jours des gâteaux abandonnés et sans maître; avalez donc, ou vous en aurez bien du regret.

LE CHOEUR. Voilà le moment de se réjouir, de faire paraître l'épouse, et d'apporter les torches [1] ! Que tout le peuple fasse éclater sa joie, et forme des danses. Que chacun remporte dans les champs tous ses ustensiles, après que nous aurons dansé, fait les libations, chassé Hyperbolus, et supplié les dieux de combler les Grecs de richesses, d'accorder à tous d'abondantes récoltes en orge, en vin, en figues, de rendre les femmes fécondes, de nous faire recouvrer tous les biens que nous avons perdus, enfin d'abolir l'usage du fer meurtrier.

TRYGÉE. Chère épouse, viens dans nos champs partager ma couche et l'embellir [2]. O Hymen ! ô Hyménée !

LE CHOEUR. O Hymen ! ô Hyménée ! Heureux mortel ! tu mérites bien ton bonheur.

TRYGÉE. O Hymen ! ô Hyménée !

LE CHOEUR. O Hymen ! ô Hyménée !

LE DEMI-CHOEUR. Que lui ferons-nous ?

LE DEMI-CHOEUR. Que lui ferons-nous ?

LE DEMI-CHOEUR. Nous jouirons de ses charmes [3].

LE DEMI-CHOEUR. Nous jouirons de ses charmes.

LE CHOEUR. Acquittons-nous de notre devoir : nous qui sommes au premier rang, c'est à nous de prendre l'époux et de le conduire. O Hymen ! ô Hyménée !

TRYGÉE. O Hymen ! ô Hyménée !

LE CHOEUR. Vous vivrez heureux, sans chagrin, occupés à cueillir vos figues. O Hymen ! ô Hyménée !

TRYGÉE. O Hymen ! ô Hyménée !

LE CHOEUR. Celui-ci en a de grosses; celle-là en a de douces [4].

[1] Nuptiales.

[2] *Mecum bella belle cubes.*

[3] Τρυγήσομεν αὐτήν. Il joue sur le nom de Trygée.

[4] *Non obscurum quid sibi velit hic jocus.*

TRYGÉE. Après avoir bien mangé, après avoir bu à longs traits, tu chanteras : ô Hymen ! ô Hyménée !

LE CHOEUR. Ô Hymen ! ô Hyménée !

TRYGÉE. Amis, livrez-vous à la joie ! Si vous me suivez, vous mangerez des gâteaux [1].

[1] Il y a plusieurs lacunes dans cette dernière scène.

FIN DE LA PAIX.

LES OISEAUX,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES OISEAUX.

Deux citoyens, Pisthétérus et Évelpide, dégoûtés de la vie qu'on mène à Athènes, se décident à aller vivre parmi les oiseaux. Ils s'adressent d'abord à la Huppe, jadis Térée, et lui conseillent de bâtir une ville. La Huppe convoque les oiseaux pour leur faire part de cette proposition. A la vue des deux étrangers, les oiseaux se croient trahis, et se disposent à fondre sur eux ; mais la Huppe les arrête ; on entre en pourparler, et Pisthétérus leur expose son plan. Il rappelle que l'empire du monde leur avait jadis appartenu ; il les exhorte à le reprendre sur Jupiter, et à bâtir une ville dans les airs. Son projet est adopté. Les deux Athéniens sont naturalisés ; il leur pousse même des ailes, et les voilà métamorphosés en oiseaux. Sur-le-champ on se met à bâtir *Néphélococcygie*, ou la ville des Nuées et des Coucous. A peine offre-t-on le sacrifice de consécration, qu'une foule d'aventuriers accourent dans l'espoir de trouver quelque chose à gagner : un pauvre diable de poëte, qui versifie en l'honneur de la ville nouvelle, pour attraper un morceau de pain ou un habit ; un devin avec ses oracles ; Méton le géomètre, qui vient arpenter le terrain ; un inspecteur des provinces, un crieur de décrets.

Mais on apprend qu'un dieu a paru dans les airs ; les sentinelles, disposées pour garder les passages, arrêtent Iris, la messagère céleste : elle répond qu'elle est envoyée par Jupiter vers les hommes, pour leur enjoindre de sacrifier aux dieux de l'Olympe. Pisthétérus lui fait connaître qu'il n'y a plus d'autres divinités que les oiseaux, et que le passage à travers la ville nouvelle est interdit aux anciens dieux.

Les hommes envoient une couronne d'or au fondateur de Néphélococcygie ; ils accourent pour y obtenir droit de bourgeoisie, et se faire donner des ailes. On voit paraître successivement un jeune homme qui attend avec impatience la mort de son père ; puis Cinésias, poëte dithyrambique, habitué à se perdre dans les nuées ; un sycophante vient aussi demander des ailes, afin de poursuivre plus rapidement ses délations. Enfin Prométhée accourt furtivement annoncer la famine à laquelle les dieux sont réduits, par suite du blocus établi par les oiseaux, qui interceptent les offrandes. Neptune, Hercule, et un autre dieu barbare, arrivent en qualité d'ambassadeurs, pour traiter de la paix. Pisthétérus im-

pose pour conditions, que Jupiter rendra le sceptre aux oiseaux, et qu'on lui donnera à lui-même la Souveraineté en mariage. Hercule se laisse bientôt gagner par la gourmandise; ses deux collègues souscrivent à leur tour au traité, et la pièce se termine par le mariage de Pisthétérus avec la Souveraineté.

Cette comédie est une des plus fantastiques d'Aristophane, et l'intention en paraît d'abord assez difficile à saisir. Elle fut jouée la deuxième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, 415 ans avant Jésus-Christ, la dix-huitième année de la guerre du Péloponèse, et la première de la guerre de Sicile, vers le temps où Alcibiade, qui commandait l'expédition, fut rappelé pour venir répondre à Athènes sur l'accusation de sacrilége. On sait qu'il ne jugea pas à propos de paraître devant les juges, et qu'il se retira à Sparte, où il exhorta les Lacédémoniens à fortifier Décélie, ville de l'Attique, dont ils firent une place d'armes, et qui devint une position redoutable aux Athéniens. Le père Brumoy a bâti sur ce fait toute l'explication allégorique de la pièce des *Oiseaux*. Mais, dans tout le cours de l'ouvrage, rien n'indique la moindre allusion à Décélie. A l'exception d'un mot sur la galère salaminienne, sur laquelle on ramenait à Athènes les généraux déposés, et qui pourrait s'appliquer à l'aventure d'Alcibiade, il n'y est pas même fait mention de la guerre de Sicile, quoiqu'elle fût déjà commencée. Aristophane était contraire à cette guerre, de même que Nicias, bien que celui-ci eût été promu au commandement de l'expédition. Mais il paraît que le poëte crut devoir éviter de blesser le peuple, au sujet d'une affaire sur laquelle il n'entendait pas raison.

Lorsque Aristophane prend la peine de faire des allusions, elles sont ordinairement assez claires et assez directes. Si donc on veut soulever le voile de cette allégorie, et se rendre compte du but de la pièce, il ne faut pas en aller chercher si loin l'explication. Il me semble qu'à une lecture attentive, on y verra une sorte d'utopie comique, une république imaginaire comme celle de Platon, réalisée d'une manière bouffonne. Tout ce qui précède la fondation de la ville n'est que le préambule de l'action. Sans le lien de cette idée générale, la pièce n'offrirait qu'une suite de scènes inintelligibles. Mais de ce point de vue, c'est un cadre ingénieux, où l'esprit satirique du poëte se joue à l'aise et passe en revue tous les ridicules. Il met la morale de la ville des oiseaux en contraste avec les mœurs d'Athènes. Un fils, qui souhaite la mort de son père, reçoit de l'exemple des cigognes une leçon de piété filiale. L'auteur attaque tour à tour le pédantisme des savants et des philosophes, l'ignorance et l'avidité des devins et des sacrificateurs, les prétentions des poëtes, la cupidité des magistrats, les turpitudes des délateurs, enfin les charlatans de toute espèce.

D'un autre côté, ce qu'il y avait de fantastique dans la composition, et l'étrangeté même du spectacle, entrait sans doute aussi pour quelque chose dans l'agrément de la représentation. Nous avons déjà vu que l'emploi des machines était assez fréquent sur le théâtre antique; et Aristophane, pour égayer son parterre, pouvait bien mettre en scène un

chœur d'Oiseaux, qui n'offrait rien de plus extraordinaire qu'un chœur de Guêpes, de Grenouilles ou de Nuées.

Enfin un des traits caractéristiques de cette pièce, c'est la hardiesse avec laquelle les dieux y sont tournés en ridicule. Nous avons déjà vu les Nuées détrôner Jupiter, et prétendre qu'il n'y a pas d'autre dieux que les Nuées. Ici ce sont les Oiseaux qui réclament à leur tour l'empire du monde, et qui se font céder le sceptre par Jupiter. Prométhée raconte que depuis la fondation de Néphélococcygie, les offrandes sont interceptées, et la fumée des victimes n'arrive plus jusqu'aux dieux ; aussi meurent-ils de faim. Hercule, qu'on raille sur sa bâtardise et sur sa gloutonnerie, vend tous les droits des dieux à la souveraineté, pour la promesse d'un bon diner.

Les Oiseaux d'Aristophane obtinrent le second prix; Amipsias le premier, et Phrynichus le troisième.

LES OISEAUX.

PERSONNAGES.

ÉVELPIDE.	UN INSPECTEUR.
PISTHÉTÉRUS.	UN CRIEUR PUBLIC.
XANTHIAS, } esclaves, personnages muets.	MESSAGERS.
MANODORE ou MANÈS, }	IRIS.
LE ROITELET, ESCLAVE DE LA HUPPE.	UN JEUNE HOMME.
	CINÉSIAS, poëte dithyrambique.
LA HUPPE.	UN SYCOPHANTE.
LE PHÉNICOPTÈRE.	PROMÉTHÉE.
CHOEUR D'OISEAUX.	NEPTUNE.
UN HÉRAUT.	UN TRIBALLE.
LE ROSSIGNOL.	HERCULE.
UN SACRIFICATEUR.	UN SERVITEUR DE PISTHÉTÉRUS.
UN POETE.	UN ENVOYÉ.
UN DEVIN.	LA SOUVERAINETÉ, personnage muet.
MÉTON, géomètre.	

La scène représente un endroit sauvage, rocailleux, et hérissé de buissons. Dans le fond, on voit une forêt ; et sur le côté, un rocher, demeure de la Huppe.

ÉVELPIDE (*au geai qui lui sert de guide*). Est-ce tout droit qu'il faut aller ? est-ce du côté de cet arbre ?

PISTHÉTÉRUS (*tenant une corneille*). La peste te crève ! Voici cette corneille qui croasse pour revenir sur nos pas.

ÉVELPIDE. A quoi bon, mon pauvre garçon, errer ainsi au hasard ? Nous nous tuons à chercher en vain notre route de côté et d'autre.

PISTHÉTÉRUS. Faut il que j'aie eu la sottise de suivre cette corneille, qui m'a fait parcourir plus de mille stades [1] de chemin ?

[1] Le stade équivaut à cent quatre-vingt-cinq mètres, mille stades valent cent quatre-vingt-cinq kilomètres, ou dix-huit myriamètres et demi, ce qui fait environ quarante-six lieues.

ÉVELPIDE. Et moi, de suivre ce geai [1] maudit, qui m'a rongé les ongles des doigts?

PISTHÉTÉRUS. Je ne sais vraiment plus en quel endroit nous sommes.

ÉVELPIDE. Pourrais-tu d'ici trouver ta patrie?

PISTHÉTÉRUS. Non, ma foi; pas plus qu'Exécestidès [2].

ÉVELPIDE. Hélas!

PISTHÉTÉRUS. Prends ce chemin, mon brave.

ÉVELPIDE. Oh! comme il nous a trompés, l'oiseleur du marché à la volaille, ce fou de Philocrate! Il disait que ces deux oiseaux, mieux que tous les autres, nous indiqueraient la demeure de Térée, qui fut changé en huppe. Il nous a vendu ce geai, fils de Tharrelide [3], une obole, et la corneille trois; mais ils ne savent l'un et l'autre que mordre. — Eh bien, qu'as-tu maintenant à ouvrir ainsi le bec? Vas-tu nous conduire encore à travers les rochers? Il n'y a point de route ici.

PISTHÉTÉRUS. Ni de sentier non plus.

ÉVELPIDE. Ta corneille ne dit-elle rien de notre route?

PISTHÉTÉRUS. Non; elle croasse maintenant comme elle faisait tout à l'heure.

ÉVELPIDE. Que dit-elle donc de la route?

PISTHÉTÉRUS. Que veux-tu qu'elle dise, sinon qu'à la fin elle me mangera les doigts?

ÉVELPIDE. N'est-il pas étrange qu'avec tout notre desir d'aller aux corbeaux [4], et toutes les dispositions que nous prenons pour cela, nous ne puissions en trouver le chemin? Car enfin, vous qui m'écoutez, vous saurez que notre maladie est tout à fait contraire à celle de Sacas. Il n'est pas citoyen, et il veut l'être à toute force: et nous, citoyens reconnus, nous d'une tribu et d'une naissance illustres, sans que l'on nous chasse, nous prenons notre vol loin de notre patrie [5]. Ce n'est point par haine pour notre ville natale; ce n'est pas qu'elle ne soit grande, opulente, et ouverte à tous ceux qui

[1] Le κολοιός est une espèce de corneille, ou le choucas, plutôt que le geai.

[2] Étranger qui s'était fait passer pour Athénien. Plus bas Aristophane en fait un esclave, v. 762 et 1525.

[3] Marchand d'oiseaux, selon quelques commentateurs. Wieland suppose qu'il était très bavard. Un des Scholiastes dit que c'était un petit homme, qui ressemblait à un choucas.

[4] On a déja vu que c'est une imprécation dont l'équivalent serait en français « aller au diable. » Ici c'est pour « aller au pays des oiseaux. »

[5] Il ajoute ἀμφοῖν ποδοῖν, « des deux pieds, » c'est-à-dire à toutes jambes.

veulent s'y ruiner [1]. En effet, les cigales ne chantent qu'un mois ou deux sur les figuiers, tandis que les Athéniens chantent toute leur vie, perchés sur les procès. C'est là ce qui nous fait entreprendre ce voyage : pourvus d'une corbeille, d'une cruche, et de branches de myrte [2], nous allons cherchant partout un lieu bien tranquille, où nous puissions nous établir et passer en paix nos jours. Nous allons de ce pas vers Térée, la Huppe, pour lui demander si, dans les contrées qu'il a parcourues, il a jamais vu une ville pareille à celle que nous cherchons.

PISTHÉTÉRUS. Holà, hé !

ÉVELPIDE. Quoi ?

PISTHÉTÉRUS. Depuis longtemps la corneille me fait signe qu'il y a quelque chose en haut.

ÉVELPIDE. Ce geai regarde aussi en l'air, comme pour me montrer quelque chose. Il faut qu'il y ait des oiseaux ici. Nous le saurons tout de suite en faisant du bruit.

PISTHÉTÉRUS. Sais-tu ce qu'il faut faire ? Frappe avec la jambe contre cette roche.

ÉVELPIDE. Et toi, avec la tête, pour que le bruit soit double.

PISTHÉTÉRUS. Eh bien, frappe avec une pierre.

ÉVELPIDE. A la bonne heure, si tu le veux. Esclave ! esclave !

PISTHÉTÉRUS. Qu'est-ce que tu dis donc ? Tu veux appeler une huppe, et tu cries : « Esclave ! » Au lieu d'esclave, ne devrais tu pas plutôt crier : « Huppe ! »

ÉVELPIDE. Huppe ! huppe ! Faudra-t-il que je frappe encore une fois ? Huppe ! huppe !

LE ROITELET. Qui va là ? Qui appelle mon maître ?

ÉVELPIDE. O Apollon préservateur ! quel large bec [3] !

LE ROITELET. Dieux ! que vois-je ? ce sont des oiseleurs.

ÉVELPIDE. Quel aspect affreux ! Et son langage n'est pas plus beau [4].

[1] Allusion à l'esprit chicaneur des Athéniens, et aux procès nombreux suscités par les délateurs.

[2] Pour offrir des sacrifices, à l'inauguration de la ville nouvelle. On ne fondait pas une colonie sans offrir un sacrifice.

[3] L'accoutrement des acteurs qui représentaient des oiseaux était approprié à leur personnage.

[4] Le texte de ce vers a été très tourmenté, ainsi que les interprétations qu'on en a tentées.

LE ROITELET. Malheur à vous !

ÉVELPIDE. Mais nous ne sommes pas des hommes.

LE ROITELET. Qu'êtes-vous donc?

ÉVELPIDE. Je suis le Trembleur[1], oiseau d'Afrique.

LE ROITELET. Tu me fais des contes.

ÉVELPIDE. Regarde plutôt à mes pieds[2].

LE ROITELET. Et cet autre, quel oiseau est-ce? parleras-tu?

PISTHÉTÉRUS. Je suis l'Emmerdé, oiseau du Phase[3].

ÉVELPIDE. Et toi, quel animal es-tu, je te prie?

LE ROITELET. Je suis un oiseau esclave.

ÉVELPIDE. Est-ce que tu as été vaincu par quelque coq?

LE ROITELET. Non; mais lorsque mon maître fut changé en huppe, il demanda que je fusse moi-même changé en oiseau, afin d'avoir quelqu'un pour le suivre et le servir.

ÉVELPIDE. Un oiseau a-t-il donc besoin de serviteur?

LE ROITELET. Lui du moins; sans doute parce qu'il a été homme. Quelquefois il veut manger des anchois de Phalère[4]; je prends une écuelle, et je cours chercher des anchois. Il veut de la bouillie; il faut alors une cuiller et une marmite : je cours chercher une cuiller.

ÉVELPIDE. Cet oiseau est vraiment le coureur[5]. Sais-tu ce qu'il faut faire, roitelet? appelle-nous ton maître.

LE ROITELET. Mais il vient de s'endormir, après avoir mangé des baies de myrte et des fourmis.

ÉVELPIDE. N'importe; éveille-le.

LE ROITELET. Il se fâchera, j'en suis sûr. Cependant je le ferai pour vous complaire.

(Il sort.)

PISTHÉTÉRUS (*au Roitelet*). Que la peste t'étouffe! tu as failli me faire mourir de peur[6].

ÉVELPIDE. Ah! malheureux que je suis! mon geai vient de s'envoler de frayeur.

[1] Il en fait un nom d'oiseau étranger.

[2] *Fingit se præ timore cacasse, et defluente merdâ pedes inquinatos habere.*

[3] Il continue la bouffonnerie précédente, et joue sur le mot Φασιανικὸς, qui désigne l'espèce des faisans. Il y a peut-être aussi une allusion aux sycophantes.

[4] Phalère, un des trois ports d'Athènes.

[5] Le radical du mot grec que nous avons traduit par roitelet, signifie « courir. » Buffon appelle cet oiseau *le troglodyte*.

[6] Avec son large bec, ou peut-être par le bruissement de ses ailes, en s'en allant.

PISTHÉTÉRUS. O le plus lâche des animaux! la frayeur t'a fait perdre ton geni!

ÉVELPIDE. Et toi, n'as-tu pas laissé échapper la corneille, en tombant?

PISTHÉTÉRUS. Non certes.

ÉVELPIDE. Où est-elle donc?

PISTHÉTÉRUS. Elle s'est envolée.

ÉVELPIDE En ce cas, tu ne l'as pas laissée échapper. O le brave!

LA HUPPE. Ouvre la forêt[1], que je sorte.

ÉVELPIDE. Par Hercule! quel est cet animal? Quel plumage! quelle triple aigrette!

LA HUPPE. Quelles sont les gens qui me demandent?

ÉVELPIDE. Les douze grands dieux paraissent t'avoir bien maltraité.

LA HUPPE. Vous riez sans doute à la vue de mon plumage. Mais, ô étrangers, j'étais homme comme vous.

ÉVELPIDE. Ce n'est pas de toi que nous rions.

LA HUPPE. De qui donc?

PISTHÉTÉRUS. Ton bec nous paraît risible[2].

LA HUPPE. Voilà pourtant comme Sophocle[3] me traite, moi, Térée, dans ses tragédies!

ÉVELPIDE. Tu es donc Térée? Es-tu coq[4] ou paon?

LA HUPPE. Je suis oiseau.

ÉVELPIDE. Où sont donc tes plumes?

LA HUPPE. Elles sont tombées.

ÉVELPIDE. Par suite de maladie?

LA HUPPE. Non; mais pendant l'hiver tous les oiseaux muent, pour se revêtir ensuite d'un nouveau plumage. Mais, dites-moi, qui êtes-vous?

ÉVELPIDE. Nous? des mortels.

LA HUPPE. De quel pays?

[1] Le mot grec qui signifie *forêt*, ressemble beaucoup au mot qui signifie *porte*, il n'a qu'une lettre de moins.

[2] Voyez Buffon, article de la Huppe.

[3] Sophocle avait représenté, dans sa tragédie de *Térée*, la métamorphose de ce roi en oiseau, et il paraît qu'Aristophane avait copié le masque de la tragédie de Sophocle.

[4] Ici le mot ὄρνις est pris dans un double sens. La question naturelle serait: Es-tu oiseau, ou homme?

ÉVELPIDE. Du pays des belles trirèmes [1].

LA HUPPE. Êtes-vous héliastes [2] ?

ÉVELPIDE. Du tout. C'est le contraire. Nous sommes anti-héliastes [3].

LA HUPPE. On sème donc là-bas de cette graine ?

ÉVELPIDE. On aurait beau en chercher dans nos champs, on en trouverait peu.

LA HUPPE. Quelle affaire vous amène ici ?

ÉVELPIDE. Le desir de nous entretenir avec toi.

LA HUPPE. Sur quoi ?

ÉVELPIDE. D'abord tu as été homme comme nous ; tu as dû de l'argent comme nous, comme nous tu aimais à ne pas le rendre ; depuis lors, métamorphosé en oiseau, tu as parcouru la terre et les mers ; tu as à la fois l'expérience de l'homme et de l'oiseau. Voilà ce qui nous amène vers toi, pour te prier de nous indiquer quelque ville paisible, où l'on puisse goûter les douceurs du repos [4].

LA HUPPE. Eh bien, cherches-tu une ville plus grande que celle de Cranaüs [5] ?

ÉVELPIDE. Non pas plus grande, mais qui nous convienne mieux.

LA HUPPE. Évidemment, tu veux un gouvernement aristocratique.

ÉVELPIDE. Moi ? pas du tout. Je déteste même le fils de Scellius [6].

LA HUPPE. Quelle est donc la ville que vous voudriez habiter ?

ÉVELPIDE. Celle où la plus grande affaire serait d'entendre le matin un ami qui viendrait à ma porte me dire : « Au nom de Jupiter Olympien, viens de grand matin chez moi, toi et tes enfants, « au sortir du bain ; je dois donner un repas de noces : n'y manque « pas ; sinon, ne viens jamais chez moi quand je serai dans le malheur [7]. »

LA HUPPE. Vraiment, tu as la passion du malheur. Et toi ?

[1] Athènes.

[2] C'est-à-dire juges, amis des procès. On a vu dans *les Guêpes* la manie des Athéniens pour les jugements.

[3] C'est-à-dire ennemis des procès.

[4] Littéralement : « comme une couverture moelleuse où l'on puisse se coucher. »

[5] Athènes.

[6] Jeu de mots : il se nommait Aristocrate. Démosthène parle de lui, *contre Theocrin*.

[7] Aristophane retourne ici la maxime ordinaire sur les amis infidèles à l'adversité.

PISTHÉTÉRUS. Mes goûts sont aussi les mêmes.

LA HUPPE. Lesquels?

PISTHÉTÉRUS. Je voudrais une ville où le père d'un beau garçon me dit en m'abordant, d'un ton de reproche: « Vraiment, Stilbonide, j'ai à me louer de toi! Tu rencontres mon fils revenant du « bain et du gymnase, et tu ne le baises point, tu ne lui dis mot; tu « ne le caresses pas[1]; toi, l'ami de la famille! »

LA HUPPE. Le pauvre homme! à quel malheureux sort il se résigne! Eh bien, il y a une ville fortunée, telle que vous la souhaitez, sur les côtes de la mer Rouge.

ÉVELPIDE. Ah! ne nous parle point de ville maritime, où par un beau matin arriverait la galère salaminienne[2] portant un huissier. As-tu une ville grecque à nous indiquer?

LA HUPPE. Pourquoi n'iriez-vous pas habiter à Léprée en Élide?

ÉVELPIDE. Par les dieux! sans l'avoir vue, je l'ai en horreur à cause de Mélanthius[3].

LA HUPPE. Il y a encore dans la Locride la ville des Opuntiens, où vous pourriez habiter.

ÉVELPIDE. Je ne voudrais pas être Opuntius[4] pour un talent d'or. Mais quelle est la vie que l'on mène chez les oiseaux? Tu dois savoir cela parfaitement.

LA HUPPE. La vie n'y est pas désagréable: premièrement il faut s'y passer de bourse.

ÉVELPIDE. Vous avez là ôté de la vie une grande source de fraude.

LA HUPPE. Dans les jardins, le blanc sésame, le myrte, les pavots et la menthe parfumée nous fournissent notre pâture.

ÉVELPIDE. C'est vraiment une vie de nouveaux mariés[5].

PISTHÉTÉRUS. Ah! ah! oui, je conçois un beau dessein pour la race des oiseaux! et qu'ils deviendraient puissants si vous suiviez mes conseils!

[1] *Non gli hai toccati i testicoli.*

[2] Galère sacrée qui n'était employée que dans les plus pressants besoins de la république. Elle servait quelquefois à ramener les généraux déposés. Vers ce temps-là elle avait été envoyée en Sicile pour ramener Alcibiade, accusé de sacrilége. Il y avait à Athènes deux galères destinées au service public; *la Salaminienne*, employée pour le service, et *la Paralos*, pour les cérémonies religieuses.

[3] Poëte tragique, qui avait la lèpre. (Scholiaste.) (Voy. *la Paix*, v. 804.)

[4] Nom d'un personnage de ce temps, qui était borgne.

[5] Les jeunes mariés se couronnaient de ces plantes, et mangeaient un gâteau de sésame.

LA HUPPE. Quels conseils?

PISTHÉTÉRUS. Lesquels? D'abord de ne point voltiger çà et là le bec ouvert; car c'est une chose malséante. Et d'abord, ici, parmi nous, si tu demandes, à la vue de ces têtes volages : « Quel est cet « oiseau? » Téléas[1] répondra : « C'est un inconstant, un oiseau « qui voltige sans cesse, qui ne saurait demeurer en place. »

LA HUPPE. Par Bacchus, tes railleries portent juste. Qu'avons-nous donc à faire?

PISTHÉTÉRUS. Bâtissez une ville.

LA HUPPE. Quelle ville pourrions-nous bâtir, nous autres oiseaux?

PISTHÉTÉRUS. Vraiment? Oh, la sotte question! Regarde en bas.

LA HUPPE. Je regarde.

PISTHÉTÉRUS. Regarde maintenant en haut.

LA HUPPE. Je regarde.

PISTHÉTÉRUS. Tourne la tête de tous côtés.

LA HUPPE. En vérité, je gagnerai beaucoup à me tordre ainsi le cou.

PISTHÉTÉRUS. Ne vois-tu rien?

LA HUPPE. Rien, que les nuées et le ciel.

PISTHÉTÉRUS. Eh bien, tout cela, n'est-ce pas le pôle des oiseaux?

LA HUPPE. Le pôle? Comment cela?

PISTHÉTÉRUS. Comme qui dirait le lieu. Comme cela tourne[2] et traverse tout, on l'appelle pour cela du nom de pôle. Si vous bâtissez dans cet espace, et que vous y éleviez une enceinte de murailles, ce ne sera plus le pôle, mais une ville[3]; alors vous régnerez sur les hommes comme vous régnez sur les sauterelles; et les dieux, vous les ferez mourir de faim[4].

LA HUPPE. Comment?

PISTHÉTÉRUS. L'air est entre le ciel et la terre; et de même que, pour aller à Delphes, nous demandons passage aux Béotiens, ainsi quand les hommes sacrifieront aux dieux, vous pourrez, si les dieux

[1] Dans *la Paix*, Téléas est cité comme un gourmand.

[2] Πολεῖν, tourner.

[3] Le mot qui signifie *ville* ressemble beaucoup en grec à celui qui veut dire « pôle. » πόλος et πόλις.

[4] Mot à mot : « d'une faim mélienne. » L'île de Mélos (aujourd'hui Milo), assiégée par Nicias, avait souffert une horrible famine, la seizième année de la guerre du Péloponèse.

ne vous paient pas tribut, empêcher la fumée des sacrifices de traverser votre ville et les plaines de l'air.

LA HUPPE. Oh ! oh ! par la terre et les nues [1], par les rets et les filets, je n'ai jamais rien vu de mieux imaginé. Je suis tout prêt à fonder cette ville avec toi, si les autres oiseaux approuvent le projet.

PISTHÉTÉRUS. Qui donc leur exposera l'affaire ?

LA HUPPE. Toi-même. Jadis ils étaient barbares ; mais depuis le long séjour que j'ai fait parmi eux, je leur ai appris à parler.

PISTHÉTÉRUS. Comment les convoqueras-tu ?

LA HUPPE. C'est facile. Je vais entrer dans le bocage ; j'éveillerai Philomèle, ma compagne, et nous les appellerons de concert ; et dès qu'ils entendront notre voix, ils acccourront au plus vite.

PISTHÉTÉRUS. Ne tarde pas, ô le plus chéri des oiseaux ! Je t'en supplie, entre vite dans le bocage, et éveille Philomèle.

LA HUPPE. O ma compagne fidèle, cesse de sommeiller ; fais entendre ces hymnes sacrés que soupire ta bouche divine, en déplorant le triste sort d'Itys, notre fils, par tes gazouillements harmonieux et variés [2]. Ta voix s'élève pure à travers le smilax touffu jusqu'au trône de Jupiter, là où Phébus à la chevelure d'or répond à tes chants plaintifs par les sons de sa lyre d'ivoire, et préside aux danses des dieux ; et les accords de leurs voix immortelles forment un céleste concert de bienheureux.

(On entend le son d'une flûte : sans doute elle imitait les chants du rossignol.)

PISTHÉTÉRUS. O Jupiter souverain ! quel chant délicieux dans un oiseau si petit ! quel charme il répand dans tout le bocage !

ÉVELPIDE. Holà !

PISTHÉTÉRUS. Qu'est-ce ?

ÉVELPIDE. Te tairas-tu ?

PISTHÉTÉRUS. Pourquoi ?

ÉVELPIDE. La Huppe se dispose à de nouveaux chants.

LA HUPPE. Epopoi, popoi, popopo, popoi, popoi, popoi, io ! io ! Venez, venez, venez, venez, accourez par ici, compagnes chéries. Venez tous, vous qui fourragez les campagnes fertiles, innombrables tribus au vol rapide et aux gosiers mélodieux, qui pillez

[1] Le mot grec signifie aussi des réseaux très déliés.

[2] Parodie de l'*Hélène* d'Euripide, v. 1109.

les graines des terres ensemencées ; vous qui vous plaisez au milieu des sillons à gazouiller d'une voix grêle : tiò, tiò, tiò, tiò, tiò, tiò, tiò ; et vous qui dans les jardins sautillez sous le feuillage du lierre, ou qui, sur les montagnes, becquetez le fruit de l'olivier sauvage et de l'arbousier, accourez à ma voix : trioto, trioto, trioto, totobrix. Vous aussi, qui, dans les vallées marécageuses, vous nourrissez de moucherons à la trompe aiguë ; vous qui habitez les lieux humides de rosée, et les riantes prairies de Marathon ; attagas [1], au plumage émaillé de mille couleurs, troupe ailée qui voltigez avec les Alcyons sur les vagues de la mer, venez entendre une grande nouvelle. Nous rassemblons ici tout le peuple des oiseaux au long cou. Un vieillard habile est venu, avec des idées neuves et de neuves entreprises. Venez tous donner votre avis. Vite, vite, vite, vite. Torotorotorotorotinx. Ciccabau, ciccabau. Torotorotorotorolililinx [2].

PISTHÉTÉRUS. Vois-tu quelque oiseau ?

ÉVELPIDE. Par Apollon, je n'en vois pas du tout ; j'ai beau regarder en l'air.

PISTHÉTÉRUS. C'est donc inutilement que la Huppe est entrée dans le bocage, pour y pousser des cris comme l'oiseau qui couve, et imiter la voix du pluvier [3].

UN PHÉNICOPTÈRE. Torotinx, torotinx.

PISTHÉTÉRUS. Ah! voici un oiseau qui vient.

ÉVELPIDE. Oui, vraiment, c'est un oiseau. Mais quel est-il ? N'est-ce pas un paon [4] ?

PISTHÉTÉRUS. La Huppe va nous le dire. Quel oiseau est-ce là ?

LA HUPPE. Ce n'est pas un de ces oiseaux ordinaires que vous voyez tous les jours ; c'est un oiseau de marais.

PISTHÉTÉRUS. Dieux ! qu'il est beau ! Il est rouge comme la flamme.

LA HUPPE. Il est vrai : aussi s'appelle-t-il le flammant [5].

[1] Buffon traduit ce nom par le francolin ; d'autres par la gélinotte.

[2] Imitation de la voix des chouettes.

[3] Oiseau qui fait son nid dans les trous de rocher.

[4] A cette époque, les paons étaient très rares à Athènes, et on les y montrait pour de l'argent. Plus haut, lorsqu'il demande à la Huppe, « es-tu un paon ? » c'est donc, comme ici, à cause de la rareté de cet oiseau, alors plus connu.

[5] Le grec dit : « il est d'un rouge de Phénicie. » Aussi s'appelle-t-il le phœnicoptère.

ÉVELPIDE. Oh ! oh ! dis donc !

PISTHÉTÉRUS. Qu'y a-t-il ?

ÉVELPIDE. Voici un autre oiseau.

PISTHÉTÉRUS. Oui, c'en est un autre : il doit être étranger. Quel est ce prophète fanfaron, cet oiseau des montagnes [1] ?

LA HUPPE. Son nom est le Mède [2].

PISTHÉTÉRUS. Le Mède ? Oh ! par Hercule ! Et comment, s'il est Mède, est-il venu sans chameau [3] ?

ÉVELPIDE. En voici un autre qui a pris une crête.

PISTHÉTÉRUS. Quel prodige est-ce là ? Tu n'es donc pas la seule huppe qu'il y ait au monde ?

LA HUPPE. Celle-ci est née de Philoclès [4], par la huppe ; moi, je suis le grand-père de cette dernière. C'est comme dans la généalogie de Callias, Callias est père d'Hipponicus, et Hipponicus père de Callias [5].

PISTHÉTÉRUS. Callias est donc un oiseau ? Comme toutes ses plumes tombent [6] !

ÉVELPIDE. C'est qu'il est généreux ; les sycophantes le plument, et les femelles aussi.

PISTHÉTÉRUS. O Neptune ! en voici un autre tout barbouillé ; comment se nomme-t-il ?

LA HUPPE. Lui ? le Catophagas [7].

PISTHÉTÉRUS. Il y en a donc d'autre que Cléonyme ? Comment se fait-il, si c'est Cléonyme, qu'il n'ait pas perdu son aigrette [8]. Ciel !

[1] Selon le Scholiaste, il y a ici allusion à un vers des *Idonee*, tragédie perdue d'Eschyle.

[2] Le Scholiaste dit que c'est le coq, originaire de Perse.

[3] C'était, dit le Scholiaste, la monture ordinaire des Mèdes dans leurs expéditions militaires.

[4] Allusion au plagiat de Philoclès, poëte tragique, qui, dans son *Térée*, n'avait fait que retourner la pièce de Sophocle. Il y a aussi, dit-on, une allusion à la laideur de Philoclès.

[5] Voyez, sur la famille des Callias, Clavier, Nouv. Mém. de l'Acad. des Inscr., t. III, p. 153. Voyez aussi *les Grenouilles*. D'après la note du Scholiaste sur ce vers, il paraît que Callias était *dadouque* dans les mystères de Cérès ; mais ses mœurs dépravées le rendaient indigne de cette fonction. C'est chez Callias que se donne le banquet dont Xénophon a fait le récit.

[6] Callias avait dissipé la fortune de ses pères.

[7] C'est-à-dire glouton.

[8] On sait que Cléonyme jeta son bouclier ; voyez *les Nuées*. Dans *les Chevaliers* on parle de sa voracité.

que signifient tous ces oiseaux avec leurs crêtes? Viennent-ils courir le diaule[1]?

ÉVELPIDE. Ils font comme les Cariens, qui habitent la crête des montagnes[2], pour cause de sûreté.

PISTHÉTÉRUS. O Neptune! Vois-tu quelle multitude d'oiseaux?

ÉVELPIDE. O Apollon! quelle nuée! Leurs ailes étendues ne laissent plus voir l'entrée[3].

PISTHÉTÉRUS. Tiens, voilà une perdrix.

ÉVELPIDE. Voilà, ma foi, un attagas.

PISTHÉTÉRUS. Celui-ci est le Pénélops.

ÉVELPIDE. Celui-là est l'alcyon. Quel est celui qui est derrière?

LA HUPPE. Ceci? le cérylus.

ÉVELPIDE. Le Ceirylus[4] est donc un oiseau?

PISTHÉTÉRUS. Est-ce qu'il n'y a pas Sporgile? Voici la chouette.

ÉVELPIDE. Que dis-tu? Qui a donc amené une chouette à Athènes[5]?

PISTHÉTÉRUS. Tiens: la pic, la tourterelle, l'alouette, l'éléas, l'hypothymis, le pigeon.

ÉVELPIDE. Le Nertos, l'épervier, le ramier, le coucou, l'érythrope, le céblépyris.

PISTHÉTÉRUS. Le porphyris, le cerchné, le plongeon, la piegrièche, l'orfraie, le dryops.

ÉVELPIDE. Ah! ah! que d'oiseaux!

PISTHÉTÉRUS. Ah! ah! que de merles! comme ils gazouillent, comme ils accourent à grands cris!

ÉVELPIDE. Est-ce qu'ils nous menacent? Vois tu? ils ouvrent le bec et me regardent, ainsi que toi.

PISTHÉTÉRUS. Je le crois aussi.

LE CHOEUR. Popopopopopopopo, opoi. Où est celui qui m'a appelé? où se tient il?

LA HUPPE. Je suis ici depuis longtemps: je ne quitte pas mes amis.

LE CHOEUR. Titititititititi. Qu'as-tu de bon à nous communiquer?

[1] Le diaule, ou double stade: course où l'on devait faire deux fois la longueur de la carrière; c'était un des jeux olympiques.

[2] Mauvais jeu de mots.

[3] De la scène, par laquelle le Chœur arrivait. (Voy. Burette, Mém. de l'Acad. des Inscr., t. 3.)

[4] La racine de ce mot, ainsi écrit, signifie « raser. » De là une allusion au barbier Sporgile.

[5] Proverbe équivalent à celui en latin: « *In silvam ne ligna feras.* » La chouette était l'oiseau de Minerve et d'Athènes.

LA HUPPE. Une affaire d'intérêt public, sûre, juste, agréable, utile. Deux hommes experts sont venus me trouver.

LE CHOEUR. Où? Comment? Que dis-tu?

LA HUPPE. Je dis qu'il est venu du pays des hommes, deux vieillards, pour nous proposer une entreprise de la plus haute importance.

LE CHOEUR. Tu as bien fait la plus grande faute que je sache depuis que j'existe. Que dis-tu là?

LA HUPPE. Ne t'effraie pas encore.

LE CHOEUR. Qu'as-tu fait là?

LA HUPPE. J'ai accueilli deux hommes qui recherchent vivement notre alliance.

LE CHOEUR. Tu as pu faire une chose semblable?

LA HUPPE. Et je me réjouis de l'avoir faite.

LE CHOEUR. Où sont-ils maintenant?

LA HUPPE. Ils sont chez vous, comme j'y suis moi-même.

LE CHOEUR. Ah! ah! nous sommes trahis, nous sommes indignement trompés! Notre ami, celui qui partageait avec nous les produits de nos champs, a violé nos antiques lois, et les serments du peuple oiseau. Il m'a attiré dans un piége, et m'a livré en proie à une race impie, qui, depuis qu'elle existe, m'a déclaré la guerre. Nous aurons plus tard une explication avec lui; mais il faut commencer par le châtiment de ces deux vieillards, et les mettre en pièces.

PISTHÉTÉRUS. C'est fait de nous.

ÉVELPIDE. C'est pourtant toi qui es cause de tout ce qui nous arrive. Pourquoi m'as-tu emmené?

PISTHÉTÉRUS Pour t'avoir avec moi.

ÉVELPIDE. Pour me réduire à pleurer mon malheureux sort.

PISTHÉTÉRUS. En vérité, tu radotes. En effet, comment pleureras-tu, si une fois tu as les yeux arrachés?

LE CHOEUR. Io! io! marche, avance, précipite-toi sur l'ennemi, verse son sang, déploie tes ailes de toutes parts, et enveloppe-les tous deux; il faut qu'ils nous servent de pâture. Ni les montagnes ombragées, ni les nuées du ciel, ni la mer blanchissante, ne les déroberont à notre poursuite. Allons, hâtons-nous de fondre sur eux et de les déchirer. Où est le commandant [1]? qu'il fasse avancer l'aile droite [2].

[1] Le taxiarque, qui venait immédiatement après le stratége, ou général en chef.

[2] On trouve une scène à peu près semblable dans *les Acharniens* et dans *les Guêpes*. Celles-ci attaquent Bdélycléon; ceux-là Dicéopolis.

ÉVELPIDE. Nous y voilà. Où fuir, malheureux ?

PISTHÉTÉRUS. Eh bien ! tu ne restes pas à ton poste ?

ÉVELPIDE. Pour être mis en pièces ?

PISTHÉTÉRUS. Et comment penses-tu leur échapper ?

ÉVELPIDE. Je n'en sais rien.

PISTHÉTÉRUS. Moi je dis qu'il faut combattre de pied ferme, et prendre les marmites.

ÉVELPIDE. Que nous servira la marmite ?

PISTHÉTÉRUS. La chouette ne nous attaquera pas [1].

ÉVELPIDE. Mais ces oiseaux aux serres crochues ?

PISTHÉTÉRUS. Prends la broche, et brandis-la devant toi.

ÉVELPIDE. Et mes yeux ?

PISTHÉTÉRUS. Couvre-les avec le vinaigrier, ou avec le plat.

ÉVELPIDE Quel esprit de ressource ! Tu as eu là une idée heureuse et digne d'un bon général. Tes inventions triomphent des machines de guerre de Nicias [2].

LE CHOEUR. Eleleleu [3] ? en avant bec baissé ! plus de retard. Tire, arrache, frappe, assomme, brise d'abord la marmite.

LA HUPPE. Dites-moi, ô les plus cruelles de toutes les bêtes, pourquoi voulez-vous tuer et mettre en pièces deux hommes qui ne vous ont fait aucun mal, tous deux parents de ma femme, et de la même tribu ?

LE CHOEUR. Devons-nous les épargner plus que des loups ? De quels ennemis plus odieux pourrions-nous tirer vengeance ?

LA HUPPE. Mais si, quoique nés vos ennemis, ils sont vos amis de cœur, et s'ils viennent vous donner un conseil utile ?

LE CHOEUR. Quel utile conseil pourrions-nous recevoir de ceux qui furent les ennemis de nos pères ?

LA HUPPE. Ne savez-vous pas que les sages apprennent beaucoup de leurs ennemis même [4] ? La défiance est la mère de la sûreté. Ce n'est pas avec un ami qu'on apprend à s'en servir ; un ennemi vous y contraint. C'est de leurs ennemis et non de leurs amis que les villes ont appris à bâtir de hautes murailles, et à construire des vaisseaux longs [5]. Or, c'est là l'expérience qui garantit nos enfants, nos maisons et nos biens.

[1] L'oiseau de la ville de Minerve n'attaquerait pas des Athéniens.

[2] Nicias était célèbre alors par le siége de Mélos, dont il a été parlé plus haut.

[3] Cri de guerre, dans le genre de *Aurra !* Voyez un passage d'Achæus, dans Athénée.

[4] Fas est et ab hoste doceri. (OVIDE.)

[5] C'étaient les vaisseaux de guerre.

LE CHOEUR. Il est vrai : il serait bon de les entendre d'abord : on peut apprendre quelque chose d'un ennemi.

PISTHÉTÉRUS. Leur colère paraît se calmer. Recule d'un pas.

LA HUPPE. C'est une justice; et vous m'en devez de la reconnaissance.

LE CHOEUR. Jamais jusqu'ici nous n'avons été contraires à tes vœux.

PISTHÉTÉRUS. Leurs dispositions semblent être plus pacifiques. Mets à terre la marmite et les plats [1]. Puis, la lance, c'est-à-dire la broche à la main, promenons-nous dans le camp, près de la marmite, sans la perdre de vue; car il ne faut pas fuir.

ÉVELPIDE. Bien; et si l'on nous tue, où serons-nous enterrés?

PISTHÉTÉRUS. Le Céramique [2] nous recevra. Pour être enterrés aux frais du public, nous dirons aux magistrats que nous sommes morts en combattant l'ennemi à Ornées [3].

LE CHOEUR. Que chacun reprenne son poste. Déposons notre colère et notre ressentiment, comme le soldat pose ses armes; et informons qui sont ces gens-là, d'où ils viennent, et dans quel dessein. La Huppe! écoute.

LA HUPPE. Que me veux-tu?

LE CHOEUR. Qui sont ces hommes? d'où viennent-ils?

LA HUPPE. Des étrangers; ils viennent de la Grèce, ce pays des lumières.

LE CHOEUR. Quelle aventure a pu les amener parmi les oiseaux?

LA HUPPE. Le goût de notre genre de vie, le desir d'habiter et de demeurer avec nous.

LE CHOEUR. Que dis-tu là? Mais enfin quels sont leurs discours?

LA HUPPE. Incroyables, inouïs.

LE CHOEUR. Ils trouvent donc quelque avantage à rester avec nous, quelque moyen de vaincre leurs ennemis ou de servir leurs amis?

LA HUPPE. Ils parlent d'une prospérité infinie, inexprimable, in-

[1] Qu'ils s'étaient mis sur la tête en guise de casque et de cuirasse.

[2] Lieu de sépulture des guerriers morts en combattant. Il y avait deux Céramiques, l'un dans la ville, l'autre hors la ville.

[3] Mot qui signifie *oiseau*. C'est aussi le nom d'une ville du Péloponèse, située entre Corinthe et Sicyone. Peu de temps avant la représentation, les Athéniens y avaient essuyé une défaite.

croyable ; ils prétendent que tout t'appartient, dans l'univers, ici, là, et partout.

LE CHOEUR. Est-ce qu'ils sont fous ?

LA HUPPE. Rien n'égale leur sagesse.

LE CHOEUR. Quoi ! ils ont leur bon sens ?

LA HUPPE. Ce sont les plus adroits renards ; c'est la subtilité même, tout ce qu'il y a de plus retors, de plus roué, de plus fin.

LE CHOEUR. Dis-leur de venir nous parler au plus tôt. De tout ce que tu me dis, je ne me sens pas de joie[1].

LA HUPPE. Allons, vous deux[2], reprenez cette armure, et suspendez-la, avec la faveur des dieux, dans l'âtre, près de la crémaillère[3]. (*A Pisthétèrus.*) Toi, expose à l'assemblée le projet pour lequel je l'ai convoquée.

PISTHÉTÈRUS. Non, je n'en ferai rien ; à moins qu'ils ne conviennent avec moi, comme ce singe d'armurier fit avec sa femme, de ne point me mordre, de ne point me déchirer, de ne point me percer[4]....

LE CHOEUR. Le... ? Ne crains rien.

PISTHÉTÈRUS. Non cela, mais les yeux.

LE CHOEUR. Je te le promets.

PISTHÉTÈRUS. Affirme-le par serment.

LE CHOEUR. Je le jure à une condition, c'est que j'obtiendrai les suffrages de tous les juges et de tous les spectateurs !

PISTHÉTÈRUS. Accordé.

LE CHOEUR. Et si je manque à ma parole, je ne l'emporterai que d'une voix.

LE HÉRAUT. Peuples, écoutez ! Que les soldats emportent leurs armes, et retournent chez eux ; et qu'ils s'informent des ordres qui seront affichés sur les tableaux.

LE CHOEUR. L'homme est un être essentiellement trompeur : néanmoins je consens à t'entendre. Peut-être as-tu à proposer quelque avis utile, ou quelque moyen d'agrandir notre puissance, qui m'a échappé, et que tu auras vu. Parle pour le bien général. Les avantages dont je te serai redevable te seront communs avec nous. Dis donc avec confiance pour quel motif tu t'es décidé à

[1] Grec : « les ailes m'en viennent au dos. »

[2] Il parle à deux esclaves.

[3] Selon Spanheim, le mot grec désigne le dieu qui préside au foyer.

[4] Il emploie ce mot pour amener l'équivoque grossière qui suit.

venir; nous ne romprons pas la trêve avant de l'avoir entendu.

PISTHÉTÉRUS. Je suis tout prêt; déjà mon discours est en pâte; il n'y a plus qu'à le pétrir. Esclave, apporte une couronne[1]. Vite, de l'eau pour les mains.

ÉVELPIDE. Est-ce que nous allons nous mettre à table?

PISTHÉTÉRUS. Non, mais je voudrais dire quelque chose de grand, d'éclatant, qui pût leur toucher le cœur : tant je m'intéresse à vous, qui, ayant été rois....

LE CHOEUR. Nous, rois! et de qui?

PISTHÉTÉRUS. De tout ce qui existe; de moi premièrement, de celui-ci, et de Jupiter lui-même; car vous êtes plus anciens que Saturne, que les Titans et que la terre.

LE CHOEUR. Que la terre?

PISTHÉTÉRUS. Oui, par Apollon!

LE CHOEUR. En vérité, je ne m'en doutais pas.

PISTHÉTÉRUS. C'est que vous n'avez pas étudié, et que vous êtes ignorants et sans curiosité; vous n'avez pas même lu Ésope, qui dit que l'alouette naquit avant tous les autres oiseaux, avant la terre même; que son père mourut de maladie; la terre n'existait point encore; il resta cinq jours sans sépulture, et l'alouette, dans cet embarras extrême, ensevelit enfin son père dans sa tête.

ÉVELPIDE. Le père de l'alouette gît donc maintenant à Céphalé[2].

LA HUPPE. Eh bien, si les oiseaux ont existé avant la terre et avant les dieux, la royauté ne leur appartient-elle pas par droit d'ancienneté?

ÉVELPIDE. Oui certes. Aussi dois-tu travailler à rendre ton bec plus redoutable : Jupiter ne se pressera pas de rendre le sceptre au pic.

PISTHÉTÉRUS. Que les oiseaux et non les dieux aient régné autrefois sur les hommes, nous en avons des preuves nombreuses; je vous citerai le coq, par exemple, qui a régné et commandé aux Perses avant Darius et Mégabyze; aussi l'appelle-t-on l'oiseau de Perse, en mémoire de cette antique souveraineté.

ÉVELPIDE. C'est donc pour cela qu'aujourd'hui encore, seul de tous les oiseaux, il marche, comme le grand roi, la tête ornée de la tiare droite[3].

[1] On se couronnait à table, et pour parler en public. On en verra des exemples dans *les Fêtes de Cérès*, dans *l'Assemblée des Femmes*, etc.

[2] Ce mot signifie *tête*. C'était aussi le nom d'un bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide.

[3] Les autres personnages portaient la tiare penchée. (Voy. le Scholiaste.)

PISTHÉTÉRUS. Il était alors si grand, si puissant, si redoutable, qu'aujourd'hui encore, par un effet de son ancien pouvoir, dès qu'il fait entendre son chant matinal, tous courent à l'ouvrage, forgerons, potiers, corroyeurs, cordonniers, baigneurs, boulangers, armuriers et luthiers, et même ceux qui exercent leur industrie nocturne[1].

ÉVELPIDE. Je puis t'en dire des nouvelles : le coq a été cause que j'ai perdu un manteau de laine de Phrygie. J'avais été invité à la ville, pour le banquet du dixième jour après la naissance d'un enfant[2] ; je bus et je m'endormis. Le coq s'étant mis à chanter avant les convives, je crus qu'il était jour, et je sortis pour revenir à Alimonte[3]. A peine étais-je hors des murs, qu'un voleur me décharge un grand coup de bâton sur le dos : je tombe, et j'allais crier à l'aide, mais il m'avait déja volé mon manteau.

PISTHÉTÉRUS. Le milan régnait aussi alors sur les Grecs.

LA HUPPE. Sur les Grecs?

PISTHÉTÉRUS. Ce fut lui qui leur apprit, quand il était roi, à se jeter à genoux à la vue des milans[4].

ÉVELPIDE. Oui, par Bacchus ! Un jour que je m'étais ainsi prosterné à la vue d'un milan, je m'étendis la bouche ouverte, et j'avalai une obole ; il me fallut revenir à la maison avec mon sac vide[5].

PISTHÉTÉRUS. Le coucou a été roi d'Égypte et de toute la Phénicie, et quand il criait coucou, tous les Phéniciens moissonnaient le blé et l'orge dans les champs.

ÉVELPIDE. De là sans doute le proverbe : « Coucou, les circoncis[6] « aux champs. »

PISTHÉTÉRUS. Telle était leur autorité, que dans toutes les villes de la Grèce, gouvernées par un roi, comme Agamemnon ou Ménélas, un oiseau siégeait sur le sceptre, et partageait les présents offerts au roi.

[1] Les voleurs. Lucien, dans *le Coq*, donne une autre explication du chant matinal de cet oiseau.

[2] C'était le jour où l'on nommait l'enfant. La cérémonie du sacrifice était suivie d'un festin auquel les parents et amis étaient invités.

[3] Bourg de l'Attique, de la tribu Léontide.

[4] Cet oiseau de passage paraissait en Grèce au commencement du printemps. Les pauvres se réjouissaient, à sa venue, de voir l'hiver fini.

[5] Sur l'usage de mettre des pièces de monnaie dans la bouche, voyez *les Guêpes*, v. 604. Le sac dont il parle ici est le sac dans lequel il devait rapporter de la farine achetée avec son obole. (Voy. *les Harangueuses*, v. 813.)

[6] Les Égyptiens avaient adopté l'usage de la circoncision. Voyez Hérodote, II, 104. Sur ce proverbe, voyez Érasme, *Adag.*

ÉVELPIDE. Vraiment j'ignorais cela; aussi m'étonnais-je, dans les tragédies, de voir paraître Priam avec un oiseau qui se mettait à observer Lysicrate[1], et les présents par lesquels il se laisse corrompre.

PISTHÉTÉRUS. Mais voici le plus fort : Jupiter, qui règne aujourd'hui, est représenté avec un aigle sur la tête, en sa qualité de roi[2]; sa fille porte une chouette; Apollon, comme serviteur, un épervier.

ÉVELPIDE. Par Cérès, tu dis vrai. Pourquoi donc ont-ils des oiseaux?

PISTHÉTÉRUS. Afin que dans les sacrifices, quand selon l'usage on offre les entrailles aux dieux, les oiseaux en aient leur part avant Jupiter même. Alors on ne jurait pas par les dieux; tous juraient par les oiseaux. Lampon encore ne jure que par l'oie[3], quand il dit quelque mensonge; tant autrefois vous étiez saints et révérés! Aujourd'hui on vous traite comme des sots ou de vils esclaves; on vous jette des pierres comme à des fous; et jusque dans les lieux sacrés[4] les oiseleurs tendent des lacets, des piéges, des gluaux, des réseaux, des filets; une fois pris, ils vous vendent en masse; les acheteurs vous tâtent. Encore, puisqu'ils en usent ainsi envers vous, s'ils se contentaient de vous rôtir! mais ils font une sauce de fromage râpé, d'huile, de silphium[5] et de vinaigre, ils y mêlent un assaisonnement plus doux et plus gras, et ils versent sur vous cette sauce toute bouillante, comme sur des charognes.

LE CHOEUR. Homme, tu nous as fait un bien triste récit. Combien je déplore la lâcheté de nos pères, qui n'ont pas su nous transmettre les honneurs que leur avaient légués leurs aïeux. Enfin les dieux et la bonne fortune nous envoient en toi un sauveur. Je te confie sans crainte mes petits et moi-même. Dis-nous maintenant ce qu'il faut faire : la vie sera désormais sans prix pour nous, si nous ne trouvons les moyens de recouvrer notre antique souveraineté.

PISTHÉTÉRUS. Mon avis est d'abord qu'il n'y ait qu'une seule ville

[1] Général athénien, dont le poëte attaque ici la vénalité.

[2] Pausanias nous apprend que le sceptre de Jupiter, dans la statue faite par Phidias, était surmonté d'un aigle. (Voy. *le Jupiter Olympien*, de Quatremère de Quincy.)

[3] En grec, il n'y a qu'une lettre de différence entre le nom de Jupiter et le nom de l'oie : Ζῆνα et χῆνα. Lampon était un devin et un sacrificateur.

[4] Allusion à *l'Ion* d'Euripide, où l'on chasse les oiseaux du temple de Delphes, v. 106.

[5] Le silphium paraît être l'*assa fœtida*, ou le *laser;* il venait de Cyrène, en Afrique. Il y a cependant quelque doute.

pour toute la nation des oiseaux, et d'entourer tout l'espace immense d'un mur circulaire en briques cuites, comme Babylone.

LA HUPPE. O Cébryonès, ô Porphyrion [1], quel rempart redoutable!

PISTHÉTÉRUS. Et quand ce mur sera élevé, vous réclamerez l'empire à Jupiter : s'il n'y consent pas, s'il s'y refuse, s'il ne revient pas aussitôt à la raison, déclarez-lui une guerre sacrée, et défendez aux dieux d'aller en vrais libertins à travers votre domaine, souiller comme autrefois de leurs amours adultères les Alcmène, les Alopés, les Sémélé; sinon, traitez-les de manière à les mettre hors d'état de jouir des femmes [2]. Il faudra aussi députer un oiseau vers les hommes, pour qu'ils aient à sacrifier désormais aux oiseaux, maîtres du monde, et ensuite aux dieux. Ils devront adjoindre à chaque divinité l'oiseau qui lui convient. Sacrifie-t-on à Vénus? il faudra offrir de l'orge [3] à la piette. Offre-t-on une brebis à Neptune? il faudra donner du froment au canard. Un bœuf à Hercule? la mouette recevra des gâteaux au miel. Si l'on immole un bélier au roi des dieux, le roitelet [4], en qualité de roi, devra recevoir, avant Jupiter même, le sacrifice d'un moucheron mâle.

ÉVELPIDE. J'aime fort ce sacrifice d'un moucheron. Que le grand Jupiter lance maintenant sa foudre!

LA HUPPE. Et comment les hommes nous prendront-ils pour des dieux, et non pour des geais, nous qui volons et qui avons des ailes?

PISTHÉTÉRUS. Tu n'y entends rien. Mercure, tout dieu qu'il est, ne vole-t-il pas? n'a-t-il pas des ailes, ainsi que bien d'autres dieux? La Victoire déploie ses ailes d'or, l'Amour a les siennes [5]; et Homère, en parlant d'Iris [6], la compare à une colombe timide.

[1] Ces noms d'oiseaux sont aussi des noms de géants.

[2] Le texte dit : « mettre le scellé sur leur membre viril. »

[3] Il y a là des équivoques obscènes. *Venerem cum phaleride* (la piette) *jungit, alludens ad phaletem seu phallum, qui erat coriaceus penis. Offertur hordeum, quia id nomen ambiguæ significationis est, undè more suo jocum captat Comicus, gratam Veneri mentulam innuens.*

[4] Le poëte joue sur le mot ὀρχίλος, roitelet, à cause de la ressemblance du mot ορχεις, *colei seu testes.*

[5] Le Scholiaste donne la représentation de l'Amour et de la Victoire avec des ailes comme toute moderne. Ast prétend que l'épithète d'*ailé*, appliquée à l'Amour, était commune avant Platon. (Voy. une note de M. Cousin, sur *le Phèdre.*)

[6] Cette comparaison, qui se trouve dans *l'Iliade*, V, 778, est appliquée à Junon et à Minerve, et non pas à Iris. Mais on sait que le texte d'Homère ne nous est pas parvenu tel qu'il était au temps d'Aristophane.

LA HUPPE. Jupiter ne tonnera-t-il point, ne lancera-t-il point sur nous sa foudre ailée?

PISTHÉTÉRUS. Si les hommes, par ignorance, vous comptent pour rien et ne reconnaissent point d'autres dieux que ceux de l'Olympe, alors il faut lancer sur leurs terres des nuées de moineaux et d'oiseaux granivores, qui pilleront toutes les semences. Après cela, que Cérès leur mesure du blé, quand ils mourront de faim.

ÉVELPIDE. Elle n'en fera rien; tu la verras alléguer mille prétextes.

PISTHÉTÉRUS. En outre, que les corbeaux aillent crever les yeux aux bœufs qui labourent la terre, et aux troupeaux, comme échantillon de votre puissance divine; et qu'ensuite Apollon, le médecin, les guérisse; il est payé pour cela.

ÉVELPIDE. Attends au moins que j'aie vendu mes deux petits bœufs.

PISTHÉTÉRUS. Mais si au contraire les hommes vous regardent l'un comme dieu, l'autre comme la vie, toi comme la Terre, toi comme Saturne, toi comme Neptune, alors tous les biens leur seront donnés.

LA HUPPE. Dis-moi un seul de ces biens.

PISTHÉTÉRUS. Premièrement, les sauterelles ne rongeront plus leurs vignes en fleurs; un bataillon de chouettes et de cercbnis[1] suffira pour détruire ces insectes. De plus, les vers et les chenilles cesseront de ronger les figuiers; une seule troupe de grives nettoiera tout cela.

LA HUPPE. Et pour les enrichir, comment nous y prendre? Chez eux, c'est une passion.

PISTHÉTÉRUS. Quand ils consulteront les oiseaux, ceux ci leur indiqueront les mines les plus riches, et révéleront au devin les trafics les plus lucratifs; il ne périra pas un seul marchand sur mer.

LA HUPPE. Comment cela?

PISTHÉTÉRUS. Toujours l'oiseau consulté sur la navigation répondra: « Ne t'embarque pas, le temps sera contraire; embarque-« toi, le gain est sûr. »

ÉVELPIDE. J'achète un navire, et je me fais armateur; je ne veux plus rester ici.

PISTHÉTÉRUS. Ils indiqueront aux hommes les trésors enfouis par leurs pères; car ils les connaissent. Aussi dit-on partout: « Per-

[1] Espèce d'oiseau.

« sonne ne sait où est mon trésor, si ce n'est peut-être quelque « oiseau [1]. »

ÉVELPIDE. Je vends mon navire, j'achète une pioche, et je déterre les vases remplis d'or.

LA HUPPE. Mais comment leur donner la santé ? Elle habite chez les dieux.

PISTHÉTÉRUS. S'ils sont heureux, n'ont-ils pas la santé ? Crois-moi, un homme malheureux ne se porte jamais bien.

LA HUPPE. Comment parviendront-ils à la vieillesse ? car elle habite aussi l'Olympe. Faudra-t-il qu'ils meurent au berceau ?

PISTHÉTÉRUS. Non pas ; les oiseaux prolongeront leur vie de trois cents ans.

LA HUPPE. Par la grace de qui ?

PISTHÉTÉRUS. De qui ? d'eux-mêmes. Ignores-tu que la corneille vit cinq âges d'homme ?

ÉVELPIDE. Ah ! combien ils méritent mieux que Jupiter de régner sur nous !

PISTHÉTÉRUS. Qui en doute ? d'abord, il ne sera pas besoin de leur bâtir des temples de marbre, avec des portes d'or ; ils habiteront dans les bois et sous le feuillage des chênes ; les oiseaux les plus vénérables auront pour temple un olivier. Il ne faudra point aller à Delphes, ou au temple d'Ammon, offrir des sacrifices. Debout, parmi les arbousiers et les oliviers sauvages, nous leur présenterons une poignée d'orge et de blé, et là, les mains étendues, nous les prierons de répandre sur nous leurs bienfaits ; et il ne nous en aura coûté qu'un peu de froment.

LE CHOEUR. O vieillard, qui m'es devenu si cher, après m'avoir été si odieux, rien ne pourrait désormais me faire dévier de tes avis. Plein de confiance dans tes discours, j'ai annoncé, j'ai juré que si, fidèle à tes saintes promesses, tu t'engageais sans détour à t'unir avec moi contre les dieux, ceux-ci ne tiendraient pas longtemps le sceptre qui m'appartient. Tout ce que la force doit exécuter, nous nous en chargeons : tout ce qui dépend du conseil et de la délibération, ce sera ton affaire.

LA HUPPE. Par Jupiter ! ce n'est plus le moment de s'endormir ou de temporiser à la manière de Nicias [2] ; il faut agir au plus tôt.

[1] Proverbe.

[2] Plutarque cite ce passage dans la vie de Nicias. (Voy. aussi, sur les lenteurs de ce général, Thucydide, VI, 25.)

Venez, entrez dans mon nid, asseyez-vous sur ma paille et mes feuilles sèches, et dites-nous votre nom.

PISTHÉTÉRUS. C'est facile. Je m'appelle Pisthétérus.

LA HUPPE. Et celui-ci?

PISTHÉTÉRUS. Évelpide, du bourg de Thrie.

LA HUPPE. Soyez heureux l'un et l'autre.

PISTHÉTÉRUS. Nous acceptons l'augure.

LA HUPPE. Entrez donc.

PISTHÉTÉRUS. Soit. Conduis-nous.

LA HUPPE. Venez.

PISTHÉTÉRUS. Ah! mais diantre! Reviens vite sur tes pas. Voyons, dis-nous un peu : lui et moi, nous n'avons point d'ailes; comment pourrons-nous vivre avec la gent ailée?

LA HUPPE. Ce sera facile.

PISTHÉTÉRUS. Penses-y : Ésope dit dans ses fables que le renard fit un jour fort imprudemment société avec l'aigle [1].

LA HUPPE. Ne crains rien. Vous mangerez d'une certaine racine, qui vous donnera des ailes.

PISTHÉTÉRUS. Entrons donc. Xanthias, et toi, Manodore [2], prenez notre bagage.

LE CHOEUR. Holà! dis donc, dis donc.

LA HUPPE. Que me veux-tu?

LE CHOEUR. Emmène tes hôtes dîner avec toi; mais laisse-nous ta compagne, rivale des Muses, le rossignol à la voix mélodieuse; fais-la venir pour nous amuser avec elle.

PISTHÉTÉRUS. Oh! je t'en prie, cède à leurs desirs. Fais-la sortir des joncs fleuris; fais-la sortir, je t'en conjure; que nous puissions aussi voir le rossignol.

LA HUPPE. Vous le voulez, il faut vous obéir. Procné, sors, et montre-toi à nos hôtes.

(Procné paraît [3].)

PISTHÉTÉRUS. O Jupiter! quel joli petit oiseau! qu'elle est délicate! qu'elle est gentille!

ÉVELPIDE. Sais-tu que je l'embrasserais volontiers [4]?

[1] Il reste un court fragment d'Archiloque sur cette fable.

[2] Ce sont deux esclaves.

[3] Selon le Scholiaste, ce personnage réunissait la parure d'une courtisane et le costume d'un oiseau.

[4] Nous n'avons pu mettre en français qu'un très faible équivalent du mot grec.

PISTHÉTÉRUS. Quelle riche parure! On dirait une jeune vierge.

ÉVELPIDE. Je suis bien tenté de lui donner un baiser.

PISTHÉTÉRUS. Mais, mon pauvre garçon, elle a un bec long de deux broches.

ÉVELPIDE. Eh bien! il n'y a qu'à enlever l'écaille qui lui couvre le visage, comme la coque d'un œuf, et à la baiser ensuite.

LA HUPPE. Allons-nous-en.

PISTHÉTÉRUS. Guide-nous sous d'heureux auspices.

LE CHOEUR. O la plus aimable, la plus gracieuse, la plus chérie de mes compagnes ailées, ô rossignol, qui présides à nos chants, te voilà donc parmi nous! Viens-tu faire entendre tes sons mélodieux? toi qui, au printemps, fais retentir sur la flûte des airs si suaves, prélude à nos anapestes [1].

(On entend le son d'une flûte.)

(Parabase [2].)

Faibles humains, semblables à la feuille légère, impuissantes créatures pétries de limon et privées d'ailes, pauvres mortels, condamnés à une vie éphémère et fugitive comme l'ombre ou comme un songe léger, écoutez les oiseaux, êtres immortels, aériens, exempts de vieillesse, occupés d'éternelles pensées; vous apprendrez de nous à connaître les phénomènes célestes, la nature des oiseaux, l'origine des dieux et des fleuves, de l'Érèbe et du Chaos; vous pourrez désormais dire adieu à Prodicus [3].

Au commencement était le Chaos, la Nuit, le noir Érèbe, et le vaste Tartare : la terre, l'air et le ciel n'étaient point encore; enfin la Nuit aux noires ailes enfante, dans le sein infini de l'Érèbe, un œuf sans germe, d'où, après une longue révolution d'années, naquit l'Amour : deux ailes d'or brillent sur ses épaules, et sa vitesse égale celle des vents. L'Amour, s'unissant aux ténèbres du Chaos ailé, engendra notre race au sein du vaste Tartare, et la mit au jour la première. Avant que l'Amour eût tout mêlé, la race

[1] La parabase se chantait d'ordinaire avec l'accompagnement de la flûte. Il paraît que Procné jouait aussi de la flûte, comme les courtisanes qu'on faisait venir dans les festins.

[2] Clément d'Alexandrie (Stromat., l. IV) cite le commencement de cette parabase, qu'il compare à un passage de Musée.

[3] Il est nommé dans *les Nuées*, v. 359. On se moquait alors des philosophes, comme livrés à l'étude de la météorologie.

des immortels n'existait pas encore; mais quand le mélange de toutes choses fut accompli, alors parut le ciel, l'Océan, la terre et la race immortelle des dieux. Ainsi nous sommes beaucoup plus anciens que tous les dieux. Nous sommes fils de l'Amour, mille preuves l'attestent. Nous volons comme lui, et nous nous plaisons à vivre aves les amants. Nombre de beaux garçons qui avaient abjuré l'amour, au déclin de leur jeune âge, n'ont pu résister à notre douce influence, et ont cédé au don d'une caille, d'un porphyrion, d'une oie, d'un coq. Les mortels tirent de nous les plus grands services. D'abord nous leur indiquons les saisons, le printemps, l'hiver, l'automne : ils apprennent à semer quand la grue, traversant les airs, émigre vers la Libye [1]. Elle avertit le nocher de suspendre le gouvernail [2], et de se livrer au sommeil; elle dit à Oreste [3] de se tisser un manteau, pour que le froid ne le porte plus à dépouiller les passants. Le milan annonce, par sa venue, une autre saison, et le moment de tondre la toison printanière des brebis. Puis l'hirondelle dit quand il faut quitter le manteau pour acheter un vêtement plus léger. Nous remplaçons pour vous Ammon, Delphes, Dodone, Apollon; c'est sur l'avis des oiseaux que vous réglez toutes choses, entreprises de commerce, subsistance, mariages : vous désignez sous le nom d'augure [4] tout ce qui vous sert à deviner l'avenir. Une voix [5], un éternument, une rencontre, un son, un esclave [6], un âne, sont autant d'augures [7]. Nous sommes donc pour vous l'oracle d'Apollon?

Si vous nous honorez comme des dieux, vous trouverez en nous des Muses prophétiques, les vents les plus doux, les saisons, l'hiver, l'été, une chaleur modérée. Nous n'irons pas, à l'exemple de Jupiter, siéger orgueilleusement au-dessus des nuages; nous resterons au milieu de vous, pour donner à vous, à vos enfants, à vos petits-fils, richesse, santé, bonheur, fortune, paix, jeunesse, rires, danses, festins, délices de tout genre [8]; enfin, perdus dans cette surabondance de biens, vous en serez accablés.

[1] Voyez ces pronostics dans Hésiode : *Œuvres et Jours*, v. 45, 448, 629.
[2] Le gouvernail se détachait des navires, lorsqu'ils n'étaient pas en mer.
[3] Brigand fameux alors. Il est encore nommé plus bas, ainsi que dans *les Acharniens*.
[4] Littéralement : « d'oiseau. »
[5] Entendue fortuitement.
[6] Dont le nom est heureux ou malheureux.
[7] D'oiseaux.
[8] Littéralement : « le lait des oiseaux. » Expression proverbiale, pour exprimer les choses les plus rares, ou une extrême prospérité. (Voy. *les Guêpes*.)

Muse bocagère, aux accords variés, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx, souvent avec toi dans les bois et sur la cime des montagnes, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx, reposant sous le feuillage d'un frêne, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx, je tire de mon gosier flexible des chants sacrés, qui animent les danses religieuses en l'honneur de Pan et de la mère des dieux. Totototototototototinx. Là Phrynichus [1] va cueillir, comme l'abeille, les fruits délicieux dont il compose ses airs ravissants, tiò, tiò, tiò, tiotinx.

Si l'un de vous, spectateurs, desire mener désormais avec les oiseaux une vie heureuse, qu'il vienne parmi nous. Ce qui sur la terre est honteux ou interdit par les lois, est en honneur parmi les oiseaux. Battre son père est un crime odieux chez les hommes; chez nous, il est beau de s'élancer contre son père, de le frapper et de lui dire : « Dresse les ergots [2], si tu veux combattre. » Un esclave fugitif a-t-il été marqué [3]? ce sera chez nous un attagas au plumage bigarré. S'il se trouve parmi vous un barbare, un Phrygien, tel que Spintharus, ce sera ici l'oiseau de Phrygile [4], de la race de Philémon [5]. S'il y a chez vous un esclave de Carie, comme Exécestidès, qu'il choisisse parmi nous ses aïeux [6], il trouvera des confrères. Le fils de Pisias veut-il livrer les portes de la ville aux infâmes? digne fils de son père, qu'il se fasse perdrix : chez nous, il n'y a pas de honte à fuir [7].

Tels sont les concerts des cygnes : tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx, lorsque, unissant leurs voix, et battant des ailes, ils chantent Apollon, tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx, sur les rivages de l'Hèbre : tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx. Leur voix a traversé les nuages de l'éther; les tribus des animaux sauvages s'arrêtent étonnées; le calme et la paix règnent sur les flots : to to to to to to to to to tinx; l'Olympe en retentit au loin, et l'étonnement a saisi les dieux; les Graces et les Muses répètent ces chants avec joie : tiò, tiò, tiò, tiò, tiotinx.

[1] Poëte lyrique et tragique. Voyez *les Grenouilles*.

[2] Les mots grecs signifient également : « dresse les ergots, » ou « prends un bâton. » On sait que dans les combats de coqs, on armait leurs ergots d'éperons de cuivre.

[3] On marquait au front les esclaves fugitifs.

[4] Le pinson.

[5] Il lui reproche une origine étrangère.

[6] Le mot grec signifie à la fois *aïeux* et le nom d'un oiseau.

[7] Le mot *perdrix* entre dans la composition du verbe grec. On ne sait quel était ce fils de Pisias. Il paraît qu'il se rendit coupable de trahison ainsi que son père, et qu'il était en prison à l'époque où l'on représentait cette pièce.

Rien n'est plus utile, rien n'est meilleur que d'avoir des ailes! Et d'abord un spectateur qui aurait des ailes pourrait, lorsqu'il se sent pressé par la faim, se dérober à l'ennui d'une tragédie trop longue, s'envoler chez lui pour dîner, et revenir parmi vous le ventre plein. Patroclide, surpris par un besoin pressant, ne souillerait pas son manteau; il s'envolerait, et reviendrait ensuite le ventre libre et dégagé [1]. Celui qui, possédé d'un amour adultère, apercevrait l'époux sur les siéges des sénateurs, partirait en déployant ses ailes, et reviendrait ensuite prendre sa place, après avoir satisfait sa passion. Diitréphès n'a que des ailes d'osier [2]; il a été élu phylarque, puis hipparque [3]. Sorti du néant, il s'est élevé très haut: c'est aujourd'hui le coq de son quartier [4].

PISTHÉTÉRUS [5]. Voilà ce que c'est; en vérité, je ne vis jamais rien de plus plaisant.

ÉVELPIDE. Qu'as-tu à rire?

PISTHÉTÉRUS. Je ris de tes ailes. Sais-tu à quoi tu ressembles avec ton plumage? A un oison grossièrement ébauché.

ÉVELPIDE. Et toi à un merle tondu tout ras.

PISTHÉTÉRUS. C'est cela même; et comme dit Eschyle [6]: « Ce ne « sont pas là les plumes d'autrui, ce sont bien les nôtres. »

LA HUPPE. Eh bien! que faut-il faire?

PISTHÉTÉRUS. Il faut d'abord donner à notre ville un nom magnifique et pompeux, et ensuite offrir un sacrifice aux dieux.

ÉVELPIDE. C'est aussi mon avis.

LA HUPPE. Voyons, quel nom donnerons-nous à la ville?

PISTHÉTÉRUS. Voulez-vous ce beau nom emprunté à Lacédémone, le nom de Sparte?

ÉVELPIDE. Moi! donner le nom de Sparte à ma ville! je n'en vou-

[1] Grec: « après avoir pété et repris haleine. »

[2] Il faisait des corbeilles d'osier.

[3] Il y avait dix phylarques, un par tribu, et deux hipparques: c'étaient les titres des officiers qui commandaient la cavalerie.

[4] Mot à mot: un grand coq jaune. Le poëte attaque ici un parvenu. (Voy. *la Paix*, v. 1178, *les Grenouilles*, v. 944.

[5] Ils reviennent tous les deux avec des ailes.

[6] Vers tiré des *Myrmidons* d'Eschyle. Un aigle percé d'une flèche s'exprime ainsi, en reconnaissant les plumes qui garnissent l'extrémité de la flèche. Allusion à une fable d'Ésope, la cent trente-troisième, édition de Coraï.

drais pas même pour mon grabat [1], quand je n'aurais qu'une natte de jonc.

PISTHÉTÉRUS. Quel nom lui donnerons-nous donc?

ÉVELPIDE. Quelque nom magnifique emprunté aux nuées et aux régions éthérées.

PISTHÉTÉRUS. Veux-tu Néphélococcygie [2]?

LA HUPPE. Ah! le beau nom! le grand nom que tu as trouvé là!

ÉVELPIDE. N'est-ce pas précisément à Néphélococcygie que se trouvent les biens immenses de Théagène et d'Eschine [3]?

PISTHÉTÉRUS. Ou bien encore dans la plaine de Phlégra [4], où les dieux foudroyèrent l'arrogance des géants.

ÉVELPIDE. Ce sera une bien belle ville. Mais quelle en sera la divinité protectrice? pour qui tisserons-nous le péplus [5]?

PISTHÉTÉRUS. Que ne laissons-nous cet honneur à Minerve Poliade?

ÉVELPIDE. Serait-ce une ville bien ordonnée, que celle où une femme porterait la lance, et Clisthène [6] la navette?

PISTHÉTÉRUS. Qui gardera les remparts [7]?

LA HUPPE. Un d'entre nous, un oiseau originaire de Perse [8], qui partout passe pour redoutable, un enfant de Mars [9].

ÉVELPIDE. O enfant maître! voilà un dieu tout fait pour habiter sur les rochers.

PISTHÉTÉRUS. Ah çà, maintenant, toi, va-t'en dans les airs aider les maçons qui travaillent; porte des moellons, déshabille-toi, et

[1] Jeu de mots. Le *sparte* est une plante à longue tige, dont on fait des cordes et des nattes.

[2] Nuées et coucous.

[3] Personnages qui se glorifiaient de richesses qu'ils n'avaient point. (Voy. *la Paix*, v. 928; *les Guêpes*, 1265.)

[4] Lieux imaginaires, qui n'avaient d'existence que dans les fictions des poëtes: c'est là que se trouvaient les richesses d'Eschine et de Théagène.

[5] Voyez *les Chevaliers*, v. 562. L'usage était, à Athènes, de tisser un péplus pour Minerve, dans la fête des Panathénées; on construisait un vaisseau, que l'on promenait à travers la ville, et sur lequel était un voile où étaient représentés certains faits, tels que les combats des Titans, etc. (Voy. Meursius, *Panathénées*.)

[6] Débauché. — *Nuées*, 355; *Guêpes*, 1187; *Chevaliers*, 1374; *Acharniens*, 118, etc.

[7] Grec: « Le mur pélargique, » au lieu de pélasgique. Allusion au nom des cigognes. Du reste le peuple disait le premier nom pour le second.

[8] Le coq.

[9] Il y a ici un jeu de mots. Νεοττός veut dire à la fois *enfant*, et *poulet*. La réponse d'Évelpide signifie aussi: « ô poulet maître! »

prépare du mortier ; monte l'auge, tombe de l'échelle, et casse-toi le cou ; pose des sentinelles, garde du feu sous la cendre, fais ta ronde la clochette à la main [1], et endors-toi ; envoie ensuite deux hérauts, l'un en haut vers les dieux, l'autre en bas vers les hommes, et ensuite auprès de moi.

ÉVELPIDE. Toi, reste ici, et pleure auprès de moi.

PISTHÉTÉRUS. Va, mon cher, où je t'envoie ; car rien de tout cela ne peut se faire sans toi. Pour moi, je vais offrir un sacrifice aux nouveaux dieux, et faire venir le prêtre pour conduire la procession. Esclaves, apportez la corbeille et le bassin [2].

LE CHOEUR. Je m'unis à toi, à tes vœux ; je t'exhorte à faire aux dieux des prières solennelles, et à immoler une victime en signe de reconnaissance. Faisons entendre les chants pythiens, et que Chéris [3] accompagne nos hymnes.

PISTHÉTÉRUS. Cesse de souffler. Par Hercule ! qu'est-ce que cela ? J'ai vu déja bien des prodiges ; mais je n'avais point encore vu de corbeau avec une muselière [4].

LA HUPPE. Prêtre, fais ton office ; sacrifie aux nouveaux dieux.

LE SACRIFICATEUR. Je vais le faire. Où est celui qui tient la corbeille ? Invoquez la Vesta des oiseaux [5], le milan, dieu tutélaire, tous les oiseaux, olympiens et olympiennes, dieux et déesses.....

LE CHOEUR. Salut, Épervier de Sunium [6], roi pélargique !

LE SACRIFICATEUR. Invoquez le Cygne de Delphes et de Délos, et Latone, déesse des cailles [7], et Diane Chardonneret.....

PISTHÉTÉRUS. On ne dira plus Diane Colénis [8], mais Chardonneret.

[1] Ceux qui faisaient la ronde sur les murs portaient avec eux une clochette. Les sentinelles devaient y répondre.

[2] Qui contenait l'eau lustrale. On y trempait un tison, avec lequel on aspergeait les assistants.

[3] Ce musicien est nommé dans *les Acharniens* et dans *la Paix*.

[4] Les joueurs de flûte se bridaient la bouche avec une courroie. L'acteur qui représente ici le musicien avait le masque d'un corbeau.

[5] Les noms des dieux et des oiseaux sont mêlés dans cette invocation burlesque.

[6] Le poète altère ici des épithètes données ordinairement à Neptune, pour y introduire plaisamment des noms d'oiseaux.

[7] Ορτυγομήτρα : le même mot grec signifie *caille*, et l'île d'*Ortygie* ou Délos.

[8] Un des noms donnés à cette déesse.

LE SACRIFICATEUR. Et Bacchus Phrygile [1], et l'Autruche, auguste mère [2] des dieux et des hommes.....

LE CHOEUR. Divine Cybèle, Autruche, mère de Cléocrite, donne la santé et le bonheur aux Néphélococcygiens et aux citoyens de Chio [3].

PISTHÉTÉRUS. J'aime à voir les citoyens de Chio partout.

LE SACRIFICATEUR. Et les héros, et les oiseaux, et les enfants des héros, le porphyrion, le pélican, le pélécin, le phlexide, la pintade, le paon, l'éléa, la sarcelle, l'élasa, le héron, le cataractès, le becfigue, la mésange.....

PISTHÉTÉRUS. Finis donc, maudit homme, finis tes invocations. Hé! hé! malheureux! à quel sacrifice invites-tu les aigles de mer et les vautours? Ne vois-tu pas qu'un milan suffirait pour dévorer ces viandes? Hors d'ici, toi et tes bandelettes : je sacrifierai bien moi-même.

LE SACRIFICATEUR. Il faut encore que pour l'aspersion j'entonne un hymne religieux, et que j'invoque les divinités, une au moins, si toutefois vous avez assez de provisions; car vos prétendues victimes se réduisent à de la barbe et à des cornes.

PISTHÉTÉRUS. Adressons nos sacrifices et nos prières aux dieux ailés.

UN POÈTE. Muse, célèbre dans tes chants le bonheur de Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS. Qu'est-ce que cela veut dire? qui es-tu?

LE POÈTE. Je suis un chantre dont les vers ont la douceur du miel, un zélé serviteur des Muses, comme parle Homère.

PISTHÉTÉRUS. Quoi! tu es esclave, et tu as les cheveux longs [4]?

LE POÈTE. Non; mais nous autres poëtes, nous sommes les zélés serviteurs des Muses, comme parle Homère.

PISTHÉTÉRUS. Je ne m'étonne pas que tu aies un manteau si usé [5]. Mais, pauvre poëte, quel malheureux sort t'amène ici?

[1] Pinson.

[2] Il applique à l'autruche les épithètes données ordinairement à Cybèle. Il nomme ensuite Cléocrite par allusion à sa taille et à sa tournure, selon le Scholiaste.

[3] Les Athéniens, étant liés étroitement avec cette île, lui donnaient toujours une part dans leurs prières publiques.

[4] On voit par là que les esclaves étaient distingués par les cheveux rasés.

[5] Puisqu'il a tant servi. Il y a là un jeu de mots à peu près intraduisible en français. L'épithète ὀτρηρὸν s'applique à la fois au serviteur et au manteau troué.

LE POÈTE. J'ai composé des vers en l'honneur de Néphélococcygie ; nombre de beaux dithyrambes et de parthénies [1], dans le goût de Simonide.

PISTHÉTÉRUS. Tu as composé des vers ; et depuis quand ?

LE POÈTE. Il y a longtemps, longtemps que je chante cette noble ville.

PISTHÉTÉRUS. Mais je célèbre à l'instant même le sacrifice de sa consécration [2] ! je ne fais encore que lui donner un nom, comme à un enfant nouveau-né.

LE POÈTE. La parole des Muses est prompte et vole comme les coursiers rapides. Mais, ô mon père, fondateur de la ville d'Etna [3], toi qui partages les honneurs sacrés [4], accorde-moi avec bienveillance les biens que tu voudrais pour toi-même.

PISTHÉTÉRUS. Ce maudit poëte ne nous laissera pas en repos, si nous ne lui donnons quelque chose, pour nous débarrasser de lui. Holà, toi [5], qui as un surtout de peau et une tunique, donne un des deux au poëte. — Tiens, prends ce surtout ; aussi bien tu parais tout transi.

LE POÈTE. Ma muse reçoit volontiers ce présent : mais prête une oreille attentive à ce chant pindarique [6].

PISTHÉTÉRUS. Le maudit homme ! il ne nous délivrera pas de lui.

LE POÈTE. « Parmi les Scythes nomades erre l'infortuné Straton, « qui ne possède pas même un léger tissu pour se vêtir ; mais il « s'en va sans gloire et sans tunique. » Comprends-tu ces paroles ?

PISTHÉTÉRUS. Oui, je comprends que tu veux la tunique. — Allons, dépouille-toi ; il faut rendre service aux poëtes. — Prends, et va-t'en.

LE POÈTE. Je m'en vais, et en même temps je composerai ces

[1] Vers chantés par des chœurs de jeunes filles.

[2] Δεκάτην, le dixième jour.

[3] Aristophane intercale ici un passage de Pindare sur Hiéron, fondateur de la ville d'Etna. En même temps il parodie les formes du style lyrique.

[4] Ζαθέων ἱερῶν ὁμώνυμε : il y a sur le nom d'Hiéron un jeu de mots perdu en français. Littéralement : « homonyme des temples divins, » ou « toi dont le nom rappelle les hiérons sacrés. »

[5] Il s'adresse à un des assistants, peut-être à un des esclaves, ou même au prêtre selon M. Boissonade,

[6] Pindare avait reçu d'Hiéron des mulets. Il lui demandait encore un char par les vers que notre poëte a parodiés.

vers en l'honneur de votre ville : « Dieu au trône d'or, chante la « ville aérienne et transie de froid ; j'ai visité ces plaines couvertes « de neige et fertiles [1]. Tralla la la ! »

(Il s'en va.)

PISTHÉTÉRUS. Oui, mais avec cette tunique te voilà bien défendu contre le froid. Par Jupiter ! je n'aurais jamais cru que cet homme entendît sitôt parler de notre ville. (*Au prêtre.*) Reprends l'aspersoir, et fais le tour de l'autel.

LE SACRIFICATEUR. Faites silence !

UN DEVIN. Ne touche pas au bouc [2].

PISTHÉTÉRUS. Qui es-tu ?

LE DEVIN. Moi ? un devin.

PISTHÉTÉRUS. Va te promener.

LE DEVIN. Mon cher, ne méprise pas les choses divines : il y a un oracle de Bacis [3] qui concerne clairement Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS. Que n'en parlais-tu donc avant que j'eusse bâti cette ville ?

LE DEVIN. Le ciel ne me le permettait pas.

PISTHÉTÉRUS. Mais il n'y a rien de tel que d'entendre les paroles mêmes de l'oracle.

LE DEVIN. « Quand les loups et les vieilles corneilles habiteront « ensemble l'espace qui sépare Corinthe et Sicyone [4]... »

PISTHÉTÉRUS. Qu'est-ce que les Corinthiens ont de commun avec nous ?

LE DEVIN. Par ces mots, Bacis veut parler de l'air. « Que d'abord « on immole à Pandore un bélier à la toison blanche ; et que le de- « vin qui annoncera le premier mes paroles, reçoive un riche man- « teau et des souliers neufs. »

PISTHÉTÉRUS. Les souliers y sont aussi ?

LE DEVIN. Tiens, lis : « Et il faudra lui donner une coupe pleine « de vin, et un bon morceau des entrailles de la victime. »

PISTHÉTÉRUS. Il faut lui donner un morceau des entrailles ?

LE DEVIN. Tiens, lis : « Divin jeune homme, si tu obéis fidèlement

[1] Galimatias poétique.

[2] Que le sacrificateur se disposait à immoler.

[3] Sur Bacis, voyez *les Chevaliers*, v. 123, et *la Paix*, v. 1070.

[4] C'est la situation de la ville d'Ornée. (Voyez plus haut.)

« à ces ordres, tu seras un aigle dans les nues. Si tu t'y refuses, tu « ne seras ni tourterelle, ni aigle, ni pie [1]. »

PISTHÉTÉRUS. Cela y est aussi ?

LE DEVIN. Tiens, lis.

PISTHÉTÉRUS. Cet oracle ne s'accorde guère avec celui qu'Apollon m'a dicté : « Lorsqu'un charlatan viendra, sans être invité, trou- « bler les sacrifices, et réclamer sa part des entrailles, il faudra « lui briser les côtes... »

LE DEVIN. Tu plaisantes.

PISTHÉTÉRUS. Tiens, lis : « Ne l'épargne pas ; fût-il l'aigle dans « les nues, fût-ce Lampon [2] ou le grand Diopithe [3]. »

LE DEVIN. Cela y est aussi ?

PISTHÉTÉRUS. Tiens, lis. Allons, hors d'ici ! veux-tu te sauver !

LE DEVIN. Hélas ! malheureux que je suis !

PISTHÉTÉRUS. Veux-tu aller bien vite débiter ailleurs tes oracles !

MÉTON [4]. Je viens auprès de vous...

PISTHÉTÉRUS. Autre fâcheux. Que viens-tu faire ici ? quel est ton dessein ? dans quel but ? pourquoi cette démarche si fière ?

MÉTON. Je veux toiser les plaines de l'air et vous les partager en rues.

PISTHÉTÉRUS. Au nom des dieux, qui es-tu ?

MÉTON. Je suis Méton, connu de toute la Grèce et du bourg de Colone.

PISTHÉTÉRUS. Dis-moi, qu'est-ce que ces outils que tu tiens là ?

MÉTON. Ce sont des règles pour mesurer l'air. D'abord tu sauras que l'air ressemble tout à fait à un four [5]. Appliquant donc par en haut cette règle courbe et y ajustant le compas... tu comprends ?

PISTHÉTÉRUS. Je ne comprends pas.

MÉTON. J'appliquerai une règle droite, et je prendrai mes dimen-

[1] Il y a dans *les Chevaliers* un oracle à peu près semblable, où il s'agit de l'aigle.

[2] Lampon était un devin, que les poëtes comiques raillaient sur sa gourmandise. Aristophane l'a déja nommé dans cette pièce, v. 529.

[3] Diopithe est cité comme un voleur dans *les Chevaliers*, v. 1081, et dans *les Guêpes*, v. 380.

[4] Méton, géomètre et astronome célèbre, auteur du cycle qui porte son nom. Il est nommé aussi dans *les Nuées*.

[5] Voyez *les Nuées*, v. 95. Le Scholiaste dit que cette opinion était déja ridiculisée dans une comédie de Cratès.

sions de manière à faire un cercle carré, au centre duquel sera la place publique ; à ce centre aboutiront de toutes parts des rues bien alignées, comme du soleil, qui est rond lui-même, partent des rayons droits.

PISTHÉTÉRUS. Méton est un nouveau Thalès.

MÉTON. Eh bien?

PISTHÉTÉRUS. Sais-tu que je t'aime bien? Si tu veux m'en croire, retire-toi vite.

MÉTON. Qu'ai-je à craindre?

PISTHÉTÉRUS. Ici, comme à Lacédémone, on chasse les étrangers, et les coups de bâton pleuvent comme la grêle dans la ville.

MÉTON. Est-ce que vous êtes en sédition?

PISTHÉTÉRUS. Nullement.

MÉTON. Qu'est-ce donc?

PISTHÉTÉRUS. Nous avons pris la résolution unanime de chasser tous les charlatans.

MÉTON. Je me sauve vite.

PISTHÉTÉRUS. Je ne sais pas si tu seras à temps ; voici l'orage qui gronde [1].

MÉTON. Holà là ! au secours!

PISTHÉTÉRUS. Ne le disais-je pas bien? t'en iras-tu prendre tes mesures ailleurs?

UN INSPECTEUR [2]. Où sont les Proxènes [3]?

PISTHÉTÉRUS. Quel est ce Sardanapale?

L'INSPECTEUR. Je suis un inspecteur, nommé par le sort [4] pour surveiller Néphélococcygie.

PISTHÉTÉRUS. Un inspecteur ! et qui t'a envoyé ici?

L'INSPECTEUR. Un mauvais décret de Téléas [5].

PISTHÉTÉRUS. Veux-tu, moyennant salaire, te retirer sans faire de bruit?

L'INSPECTEUR. Très-volontiers : aussi bien, j'aurais voulu rester

[1] Il le bat.

[2] Magistrat chargé d'inspecter les villes tributaires d'Athènes.

[3] Citoyens chargés de donner l'hospitalité aux étrangers et aux ambassadeurs. Chaque cité étrangère, telle que Mégare, Corinthe, etc., avait à Athènes ses proxènes, dont les fonctions avaient quelque rapport avec celles de nos consuls.

[4] Littéralement : « par la fève. »

[5] Il a été question de Téléas, plus haut, v. 169, et dans *la Paix*, v. 1008.

à Athènes pour assister à l'assemblée; je suis chargé d'une affaire pour Pharnace [1].

PISTHÉTÉRUS. Tiens, emporte cela; ce sera ton salaire [2].

L'INSPECTEUR. Qu'est-ce que cela veut dire?

PISTHÉTÉRUS. C'est l'assemblée relative à Pharnace.

L'INSPECTEUR. Des témoins! on me frappe; un inspecteur!

PISTHÉTÉRUS. Veux-tu bien te sauver, et emporter tes urnes! N'est-ce pas une chose incroyable! ils envoient à cette ville des inspecteurs, avant même qu'on ait offert le sacrifice de consécration!

UN CRIEUR PUBLIC. « Si quelque habitant de Néphélococcygie fait « tort à un citoyen d'Athènes... »

PISTHÉTÉRUS. Quel est cet autre avec ses paperasses?

LE CRIEUR. Je suis un crieur de décrets, et je viens ici vous vendre des lois nouvelles.

PISTHÉTÉRUS. Lesquelles?

LE CRIEUR. « Que les habitants de Néphélococcygie adoptent les « mesures, poids et règlements des Olophyxiens [3]. »

PISTHÉTÉRUS. Tu vas connaître tout à l'heure ceux des Ototyxiens [4].

LE CRIEUR. Holà! que fais-tu?

PISTHÉTÉRUS. Vite, remporte tes lois: je t'en ferai sentir aujourd'hui de bien dures.

L'INSPECTEUR, *revenant*. J'assigne Pisthétérus à comparaître en justice, pour cause d'outrage, dans le mois de munychion [5].

PISTHÉTÉRUS. En vérité? quoi! tu es encore ici?

LE CRIEUR. « Et si quelqu'un chasse les magistrats et ne les reçoit « point, conformément aux décrets affichés sur la colonne [6]... »

PISTHÉTÉRUS. Ah! quelle misère! toi aussi, te voilà encore?

[1] Satrape d'une province de Perse. Les étrangers entretenaient fréquemment des intrigues à Athènes ou à Lacédémone, et ils soudoyaient même des orateurs pour maintenir le peuple dans leur parti.

[2] Il lui donne des coups.

[3] Habitants de la Thrace. D'autres disent de l'Attique. La ville nouvelle, fondée par deux Athéniens, était regardée comme une colonie d'Athènes; or, toute colonie devait adopter les règlements de la mère patrie.

[4] D'un mot qui signifie « verser des larmes. »

[5] Ce mois répond à peu près au mois d'avril.

[6] Les actes publics étaient affichés sur des colonnes destinées à cet usage. (Voyez *Lysistrata*, v. 513; Lysias contre Ératosthène.)

L'INSPECTEUR. Tu me le paieras! je te ferai condamner à une amende de dix mille drachmes.

PISTHÉTÉRUS. Et moi, je briserai tes urnes.

L'INSPECTEUR. Te souviens-tu qu'un soir tu fis tes ordures près de la colonne?

PISTHÉTÉRUS. Fi! qu'on le saisisse. Eh bien! tu ne restes pas?

LE SACRIFICATEUR. Partons d'ici au plus vite, et allons à la maison sacrifier le bouc aux dieux [1].

(Ils sortent tous.)

DEMI-CHOEUR. Désormais tous les mortels m'offriront des vœux et des sacrifices à moi, divinité souveraine, dont les regards embrassent l'univers. Car rien sur la terre n'échappe à ma vue; je conserve les fruits, en détruisant ces insectes innombrables qui dévorent de leurs dents insatiables les germes sortant de leur enveloppe et le tendre feuillage des arbres. Je tue ceux dont le contact funeste ravage les jardins embaumés; tous les reptiles et les animaux voraces périssent sous les coups de mes ailes.

LE CHOEUR. Puisqu'en ce jour on proclame l'édit suivant: « Celui « qui tuera Diagoras de Mélos [2] recevra un talent: celui qui tuera « un des tyrans morts [3] recevra un talent; » nous aussi, voici le décret que nous proclamons: « Celui qui tuera Philocrate [4] le « Struthien [5] recevra un talent, et celui qui l'amènera vif en re« cevra quatre. C'est lui qui enfile les pinsons en paquet, et les « vend sept pour une obole; il souffle les grives, il les étale et les « martyrise; il passe des plumes dans les narines des merles; il « réunit des pigeons en grand nombre, il les retient captifs dans « un filet, et les contraint d'en piper d'autres. » Voilà le décret que nous voulons publier: si quelqu'un de vous tient encore des oiseaux captifs dans sa cour, qu'il les remette en liberté. Celui qui ne se conformera pas à cet ordre sera saisi par les oiseaux, chargé

[1] Il ne sacrifie pas la victime en public, afin de la garder pour lui.

[2] Diagoras de Mélos fut condamné à mort la dix-septième année de la guerre du Péloponèse, comme athée, et pour avoir tourné en ridicule les mystères de Cérès. Il prit la fuite, et périt dans un naufrage. (Voy. Thucydide, l. VI.)

[3] On sait comme les Athéniens prodiguaient les accusations de tyrannie. Aristophane raille ici les orateurs qui abusaient de ce prétexte banal. (Voy. aussi *les Guêpes*.)

[4] Marchand de volailles. (Voy. au v. 14.)

[5] D'un nom d'oiseau (l'autruche), le poëte forge un nom de pays.

de chaines, et servira à son tour d'appât pour piper d'autres hommes.

DEMI-CHOEUR. Que le sort des oiseaux est doux ! l'hiver, ils peuvent se passer de manteau : l'été, ils n'ont point à souffrir des brûlants rayons du soleil ; ils reposent dans des vallons fleuris, à l'ombre du feuillage, alors que la cigale, brûlée par les ardeurs du soleil, au milieu du jour, fait entendre ses cris aigus. Ils passent l'hiver dans le creux des antres, en jouant parmi les nymphes des montagnes : au printemps, ils moissonnent les tendres baies du myrte aimé des vierges, et les fleurs les plus fraîches dans les vergers des Grâces.

LE CHOEUR. Nous voulons dire aux juges un mot sur la victoire. Si c'est à nous qu'ils l'adjugent, ils recevront de nous des biens plus précieux que ceux qui furent donnés à Pâris [1]. Et d'abord, chose ardemment desirée de tous les juges, les chouettes [2] du Laurium ne vous manqueront jamais ; elles logeront dans l'intérieur de vos maisons, elles nicheront dans vos bourses, et y feront éclore des petits. En outre, vous habiterez comme dans des temples, car nous élèverons le faite de vos maisons en forme d'aigle [3]. Si vous exercez une charge publique, et que vous vouliez rapiner, nous armerons vos mains des serres crochues d'un épervier. Si vous allez à un festin, nous vous donnerons une panse [4] spacieuse. Mais, si vous nous êtes contraires, ayez soin de vous faire faire des ombelles, comme celles dont on couvre les statues [5] : car celui de vous qui n'en sera point pourvu doit s'attendre à notre vengeance ; lorsqu'il sera vêtu d'une tunique bien blanche, tous les oiseaux la saliront de leurs ordures.

PISTHÉTÉRUS. Oiseaux, notre sacrifice a été favorable. Mais je m'étonne qu'il ne vienne des remparts aucun messager nous infor-

[1] Pour son jugement entre les trois déesses.

[2] Effigie empreinte sur la monnaie d'Athènes. Laurium était une montagne de l'Attique, où il y avait des mines d'argent.

[3] Il y a là un jeu de mots qui n'a nul sel en français. En grec, ἀετός, *aigle*, veut dire aussi *fronton*.

[4] Littéralement : « jabot. »

[5] Les anciens, pour garantir les statues des ordures des oiseaux, mettaient au-dessus des couvertures en métal, qu'ils appelaient *petites lunes*.

« *Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis*
« *Corvorum.* » HORACE, *Sat.* I, 6, 36.

mer de ce qui s'y passe. Ah! en voici un qui accourt hors d'haleine [1].

UN MESSAGER. Où est-il? où est-il? où est-il? où est Pisthétérus, notre chef?

PISTHÉTÉRUS. Me voici.

LE MESSAGER. Les murailles sont achevées.

PISTHÉTÉRUS. Fort bien.

LE MESSAGER. On ne peut rien voir de plus beau ni de plus magnifique : telle en est la largeur, que Proxénide le fanfaron [2], et Théagène, y feraient passer deux chars de front, les chevaux fussent-ils aussi grands que le cheval de Troie.

PISTHÉTÉRUS. Ah! ah!

LE MESSAGER. La longueur (je l'ai mesurée moi-même) est de cent toises.

PISTHÉTÉRUS. O Neptune, quelle longueur! Quels ouvriers ont pu élever ces murs gigantesques?

LE MESSAGER. Les oiseaux. Nul autre qu'eux n'y a mis la main, ni tuilier d'Égypte, ni tailleur de pierre, ni architecte; ils ont tout fait eux-mêmes; j'en suis émerveillé. Trente mille grues, venues de la Libye, y ont déposé leur provision de pierres. Ces pierres, destinées aux fondements, ont été taillées par le bec des râles. Dix mille cigognes portaient les briques, tandis que les pluviers et les autres oiseaux aquatiques apportaient l'eau dans les airs.

PISTHÉTÉRUS. Qui préparait le mortier?

LE MESSAGER. Des hérons dans des auges.

PISTHÉTÉRUS. Et comment s'y prenaient-ils?

LE MESSAGER. L'invention est merveilleuse. Les oisons se servaient de leurs pattes comme de pelles, pour battre le mortier et le passer dans des auges.

PISTHÉTÉRUS. Que ne ferait-on pas avec les pattes [3]?

LE MESSAGER. Les canes, avec leur ceinture blanche, portaient aussi des briques; les hirondelles arrivaient le mortier dans le bec

[1] Littéralement : « Alpheum spirans. » L'Alphée coulait à Olympie. Le sens est donc : « comme s'il courait dans le stade olympique, sur les bords du fleuve Alphée. » Telle est, du moins, l'interprétation du Scholiaste.

[2] Le poëte fait de ce mot un nom de pays. Théagène a déjà été nommé plus haut et Proxénide dans *les Guêpes*.

[3] Proverbe. On disait : « Que ne ferait-on pas avec les mains? »

et la truelle derrière le dos, comme une mère porte ses petits enfants.

PISTHÉTÉRUS. Quel besoin, après cela, de payer des ouvriers? Mais dis-moi : qui a construit la charpente des murs?

LE MESSAGER. De très habiles charpentiers, les pélicans; ils ont équarri le bois des portes avec leurs becs : au bruit de leurs coups de hache [1], on eût dit un arsenal de marine. Maintenant tout est garni de portes, tout est fermé au verrou et gardé soigneusement; on fait la ronde, on fait circuler la cloche, et il y a des sentinelles posées partout, et des feux allumés au haut des tours. Mais je cours me laver; c'est à toi maintenant de faire le reste.

LE CHOEUR. Eh bien! qu'est-ce? tu t'étonnes de ce que les murs ont été bâtis si vite?

PISTHÉTÉRUS. Oui, par les dieux; et ce n'est pas sans raison : tout cela vraiment ressemble à des fables. Mais voici un des gardes de la ville qui accourt vers nous; il a le regard enflammé.

SECOND MESSAGER. Oh! oh! oh!

PISTHÉTÉRUS. Qu'y a-t-il donc?

SECOND MESSAGER. Une chose indigne. Un des dieux de la cour de Jupiter a pris son vol dans les airs à travers les portes, et trompé la surveillance des geais, qui sont gardes de jour.

PISTHÉTÉRUS. Voilà une terrible affaire! un indigne attentat! quel est ce dieu?

SECOND MESSAGER. Nous l'ignorons; on sait seulement qu'il avait des ailes.

PISTHÉTÉRUS. Il fallait sur-le-champ envoyer des gardes à sa poursuite.

SECOND MESSAGER. Nous avons envoyé trente mille éperviers en qualité d'archers. Tous les oiseaux aux serres crochues, les cerchnis, les buses, les vautours, les cymindis, les aigles, sont en campagne : l'air est agité par l'impétuosité de leur vol et les battements de leurs ailes, tant ils ont d'ardeur à poursuivre l'ennemi; il n'est pas loin, il doit être près d'ici.

PISTHÉTÉRUS. Il faut s'armer de la fronde et de l'arc! Amis, ve-

[1] Les mots grecs qui signifient *hache* et *pélican* ont beaucoup de ressemblance.

nez tous, que chacun lance des flèches; qu'on me donne une fronde.

LE CHOEUR. Une guerre se déclare, guerre terrible, entre moi et les dieux. Gardez soigneusement l'air, fils de l'Érèbe, et les nuages qui l'environnent, pour qu'aucun dieu ne traverse à notre insu. Que vos regards veillent alentour; un bruit d'ailes comme celui d'un dieu qui plane dans les airs, se fait entendre[1].

PISTHÉTÉRUS. Holà! où diriges-tu ton vol? halte-là. Arrête, n'avance pas. Qui es-tu? d'où es-tu? dis vite d'où tu viens.

IRIS. Je viens de l'Olympe, séjour des dieux.

PISTHÉTÉRUS. Comment te nommes-tu? navire ou casque[2]?

IRIS. La prompte Iris.

PISTHÉTÉRUS. Salaminienne ou paralienne[3]!

IRIS. Que veux-tu dire?

PISTHÉTÉRUS. Ne verrai-je pas une buse fondre sur elle[4]?

IRIS. Fondre sur moi? qu'est-ce que cela signifie?

PISTHÉTÉRUS. Tu verseras bien des larmes.

IRIS. C'est vraiment absurde.

PISTHÉTÉRUS. Par quelles portes es-tu entrée dans la ville, scélérate?

IRIS. Je ne sais vraiment pas par quelles portes.

PISTHÉTÉRUS. Entendez-vous comme elle se moque de nous? T'es-tu présentée aux capitaines des geais? tu ne réponds pas? As-tu un passeport des cigognes[5]?

IRIS. Qu'est-ce que cela veut dire?

PISTHÉTÉRUS. Tu n'en as point?

IRIS. Es-tu bien sain d'esprit?

PISTHÉTÉRUS. Aucun chef des oiseaux ne t'a donné de sauf-conduit?

[1] Ici l'on voit paraître Iris dans les airs; elle semble vouloir traverser, mais on l'arrête au passage.

[2] Navire, à cause de ses ailes qui lui servent de rames. Casque, sans doute à cause du panache : d'autres disent que c'est par allusion au bonnet de Mercure. Du reste, toutes ces plaisanteries sont bien froides pour nous.

[3] Noms des deux galères sacrées. Elles étaient renommées pour leur vitesse : on les employait dans les messages pressés.

[4] *Facetè Buteonem in puellam immittit, ad græci nominis etymon respiciens, alitem benè coleatum.* Τρίορχος.

[5] Littéralement : « un cachet. »

IRIS. Aucun, assurément, pauvre fou!

PISTHÉTÉRUS. Et c'est ainsi que tu prends ton vol, sans mot dire, à travers une ville étrangère, et l'air qui l'environne?

IRIS. Par où faut-il donc que les dieux volent à l'avenir?

PISTHÉTÉRUS. Je ne sais; mais que ce ne soit pas par ici. Maintenant tu es en faute. Sais-tu que si l'on te traitait comme tu le mérites, on se saisirait de toi, et l'on te ferait mourir?

IRIS. Mais je suis immortelle.

PISTHÉTÉRUS. Tu n'en mourrais pas moins. Ce serait en vérité chose étrange, si tandis que nous commandons à tout l'univers, vous autres dieux refusiez seuls de vous soumettre, et d'obéir à votre tour aux plus forts. Dis-moi où tu diriges ta navigation aérienne[1].

IRIS. Moi? je vole vers les hommes, par ordre de mon père, pour leur enjoindre de sacrifier aux dieux de l'Olympe, d'immoler sur les autels bœufs et brebis, et de faire monter à nous la fumée et l'odeur des victimes.

PISTHÉTÉRUS. Que dis-tu? à quels dieux?

IRIS. A quels dieux? à nous, les dieux du ciel.

PISTHÉTÉRUS. Vous êtes des dieux?

IRIS. Est-ce qu'il y en a d'autres?

PISTHÉTÉRUS. Apprends que les oiseaux sont aujourd'hui les dieux des hommes; c'est à eux, par Jupiter, qu'il faut sacrifier, et non pas à Jupiter.

IRIS. Insensé! insensé! n'excite pas le courroux terrible des dieux; crains que la Justice, s'armant de la cognée redoutable de Jupiter, n'extermine toute ta race, et que les traits de sa foudre vengeresse ne réduisent en cendres toi et tes palais[2].

PISTHÉTÉRUS. Écoute: cesse ces criailleries, et tiens-toi tranquille. Penses-tu, avec ce langage, m'épouvanter comme un pauvre esclave de Lydie ou de Phrygie[3]? Sais-tu que si Jupiter m'importune davantage, j'enverrai des aigles, ministres de la foudre, incendier sa demeure et le palais d'Amphion[4]? Je détacherai

[1] ..... *Volat ille per aëra magnum*
Remigio alarum. VIRGILE.

[2] Il parodie ici le style tragique. (Voyez *l'Agamemnon* d'Eschyle, v. 504.) Il ajoute : « par des coups licymniens. » Ceci est une allusion à la tragédie de *Licymnius* d'Euripide, dans laquelle il y avait un vaisseau frappé de la foudre.

[3] Parodie d'un vers de *l'Alceste* d'Euripide, v. 686.

[4] Passage parodié de *la Niobé* d'Eschyle.

contre lui des porphyrions revêtus de peaux de léopard, au nombre de plus de six cents. Un seul porphyrion[1] lui donna jadis tant de mal ! Et toi, sa messagère, belle Iris, si tu me fâches, je t'écarterai les jambes, et te montrerai que tout vieillard que je suis, j'ai encore de la vigueur[2].

IRIS. Puisses-tu crever, vieille bête, avec toutes tes paroles !

PISTHÉTÉRUS. Veux-tu te sauver bien vite ! au large ! gare les coups !

IRIS. Si mon père ne réprime ton insolence.....

PISTHÉTÉRUS. Quelle misère ! va-t'en ailleurs faire peur aux novices avec tes foudres.

LE CHOEUR. Défense est faite aux dieux de la race de Jupiter de traverser désormais notre ville, et aux mortels qui leur offrent des sacrifices de faire passer par ici la fumée des victimes.

PISTHÉTÉRUS. En vérité, il est surprenant que le héraut envoyé vers les hommes ne soit pas encore revenu.

LE HÉRAUT. O Pisthétérus, heureux, sage Pisthétérus ! O le plus illustre, le plus habile, le plus charmant, le plus fortuné, ô....., impose-moi donc silence[3].

PISTHÉTÉRUS. Qu'as-tu à dire ?

LE HÉRAUT. Tous les peuples, en considération de ta sagesse, t'offrent cette couronne d'or et te rendent hommage.

PISTHÉTÉRUS. Je l'accepte. Et pourquoi les peuples me rendent-ils cet hommage ?

LE HÉRAUT. O glorieux fondateur d'une ville aérienne, tu ne sais pas toute la vénération que les hommes ont pour toi, et quel amour passionné excite ce pays. Avant que tu n'eusses fondé cette ville, Lacédémone était à la mode, c'était une manie universelle : on laissait croître ses cheveux, on jeûnait, on vivait salement et à la façon de Socrate[4], on portait des bâtons : maintenant la mode a changé, on a la manie des oiseaux ; on se plaît à les imiter et à faire tout à leur manière. D'abord, dès le point du jour, tous dé-

[1] Nom d'oiseau et de géant. Cet oiseau est la mouette, ou poule d'eau.

[2] *Tentigine laboro, priapum extendo.*

[3] Tel est le sens du Scholiaste. M. Boissonade propose un autre sens : « souffle-moi donc. »

[4] Voyez *les Nuées*, v. 835.

nichent comme nous pour aller à la pâture [1]; on vole droit aux affiches; on y dévore les décrets. Leur manie est si forte, qu'un grand nombre d'entre eux ont des noms d'oiseaux : un cabaretier boiteux s'appelle Perdrix; Ménippe se nomme Hirondelle; Opuntius [2], Corbeau borgne; Philoclès, Alouette; Théagène, Oie-Renard; Licurgue, Ibis; Chéréphon [3], Chauve-Souris; Syracosius, Pie; Midias, on l'appelle Caille; car il a l'air d'une caille assommée d'un coup sur la tête [4]. Enfin cètte passion pour les oiseaux envahit jusqu'aux chansons; ils y font entrer l'hirondelle, le pénélops, l'oie, la tourterelle, ou au moins des ailes ou des plumages : voilà ce qui se passe là-bas. Je n'ai plus qu'une chose à te dire; c'est que plusieurs milliers d'hommes vont venir ici te demander des ailes et des serres crochues; il faut donc que tu t'en procures pour ces nouveaux hôtes.

PISTHÉTÉRUS. S'il en est ainsi, nous n'avons pas de temps à perdre. Toi, va au plus vite remplir d'ailes toutes les corbeilles et tous les paniers; que Manès [5] m'apporte ici les ailes; moi, je recevrai ceux qui se présenteront.

LE CHOEUR. Cette ville ne tardera pas à devenir populeuse.

PISTHÉTÉRUS. Pourvu que la fortune nous favorise.

LE CHOEUR. Pour notre ville tous les cœurs sont épris d'amour.

PISTHÉTÉRUS, *à l'esclave*. Apporte donc vite.

LE CHOEUR. Que manque-t-il à cette ville, pour en rendre le séjour agréable aux hommes? la Sagesse, l'Amour, les Grâces immortelles, la Paix au front serein, l'ont choisie pour asile.

PISTHÉTÉRUS, *à l'esclave*. Que tu es lent! ne peux-tu donc aller plus vite?

LE CHOEUR. Qu'on apporte vite un panier plein d'ailes. Stimule-le encore à coups de bâton, comme je fais : il est lent comme un âne!

PISTHÉTÉRUS. Oui, Manès est un paresseux.

[1] Le mot grec signifie *loi* et *pâturage*. Cette équivoque ne peut se reproduire en français.

[2] Il en a *été* question plus haut, v. 153.

[3] Chéréphon, disciple de Socrate, maigre et pâle. Voyez *les Nuées*. Ces noms d'oiseaux faisaient allusion à quelques défauts physiques ou moraux. Syracosius fit passer un décret contre la licence des poëtes comiques. Midias est nommé plusieurs fois par Aristophane, comme voleur des deniers publics, et comme sycophante.

[4] Il y avait à Athènes des combats de cailles comme des combats de coqs. Les Athéniens se donnaient même cet amusement dans leurs maisons, en particulier.

[5] Esclave. Sans doute le même que Manodore.

LE CHOEUR. Toi, dispose ces ailes en ordre, les musicales [1], les prophétiques [2], les ailes marines [3]. Tu donneras à chacun le plumage qui convient à son caractère.

PISTHÉTÉRUS. Par les cerchnis! je ne supporterai pas plus longtemps ta paresse et ta lenteur.

(On voit arriver successivement les nouveaux colons annoncés par le héraut.)

UN JEUNE HOMME [4]. Que ne suis-je l'aigle qui plane au haut des airs [5], pour voler au-dessus des flots azurés de la plaine stérile!

PISTHÉTÉRUS. Le messager nous a dit vrai : en voici un qui s'avance en chantant les aigles.

LE JEUNE HOMME. Ah ! il n'est rien de plus doux que de voler dans les airs. J'aime les lois des oiseaux, je suis fou des oiseaux, je vole, je veux habiter avec vous ; je suis passionné pour vos lois.

PISTHÉTÉRUS. Lesquelles [6]? les oiseaux en ont de bien des sortes.

LE JEUNE HOMME. Toutes ; mais surtout celle en vertu de laquelle il est beau chez les oiseaux d'étrangler et de mordre son père.

PISTHÉTÉRUS. En effet, nous regardons comme brave celui qui, jeune encore, bat son père.

LE JEUNE HOMME. C'est là ce qui m'amène parmi vous : je desire étrangler mon père, pour avoir tout son bien.

PISTHÉTÉRUS. Mais il y a chez nous une loi antique, inscrite sur les registres publics [7] des cigognes : « Quand la cigogne a élevé « ses petits et les a mis en état de voler, ceux-ci doivent à leur tour « nourrir leurs parents. »

LE JEUNE HOMME. Par Jupiter, j'ai bien gagné à venir ici, s'il me faut encore nourrir mon père.

PISTHÉTÉRUS. Cela n'est pas nécessaire; mon pauvre ami, puisque tu es venu ici dans des sentiments de bienveillance pour nous,

[1] C'est-à-dire celle des cygnes, des rossignols.

[2] Des aigles, des corbeaux, etc.

[3] Des poules d'eau, etc.

[4] La traduction littérale du mot grec serait : « qui frappe, ou qui tue son père, « c'est-à-dire parricide. »

[5] Parodie de l'*Œnomaüs* de Sophocle, selon le Scholiaste.

[6] On a vu plus haut qu'en grec, le mot *loi* signifie aussi *pâturage*.

[7] Les colonnes ou obélisques sur lesquelles on gravait les lois.

je vais t'emplumer comme oiseau orphelin [1]. Au reste, jeune homme, je te donnerai un avis qui n'est pas mauvais, et que j'ai reçu moi-même quand j'étais enfant. Ne bats pas ton père. Prends d'une main cette aile, de l'autre ces ergots; suppose que tu as une crête de coq [2], monte la garde, va à la guerre, vis de ta solde, et laisse vivre ton père. Puisque tu as l'humeur guerrière, prends ton vol vers la Thrace [3], et vas y combattre.

LE JEUNE HOMME. Par Bacchus, tu me donnes là un bon avis; je le suivrai.

PISTHÉTÉRUS. Tu feras sagement.

CINÉSIAS. « Je vole vers l'Olympe sur mes ailes légères [4]; dans « mon vol, je parcours tour à tour les sentiers divers de la « poésie... »

PISTHÉTÉRUS. En voilà un qui va nous prendre toute une charge d'ailes.

CINÉSIAS. D'un esprit et d'un corps intrépides, j'en cherche de nouveaux.

PISTHÉTÉRUS. Salut à Cinésias Philyrin [5]. Que viens-tu faire ici avec ton pied éclopé?

CINÉSIAS. Je veux devenir oiseau, rossignol à la voix mélodieuse.

PISTHÉTÉRUS. Cesse de chanter, et explique-moi ce que tu veux dire.

CINÉSIAS. Adapte-moi des ailes, je veux m'envoler dans les airs, et emprunter aux nues de nouveaux préludes aériens et vaporeux.

PISTHÉTÉRUS. Aller prendre des préludes [6] dans les nues!

CINÉSIAS. Oui, c'est la source où puise notre génie. Les plus pom-

[1] Il y avait sans doute là une allusion à quelque espèce d'oiseau.

[2] Il a dit précédemment que les jeunes coqs se battaient contre leur père.

[3] Les Athéniens assiégeaient alors Amphipolis en Thrace. (Voy. Thucydide, l. VII.) Τἀπί Θρᾴκης, la lisière de la Thrace, habitée par des colonies grecques.

[4] Imité d'Anacréon. Cinésias était poëte dithyrambique. Aristophane parodie dans cette scène le style ampoulé de ce genre de poésie.

[5] Philyrin, c'est-à-dire : « de tilleul. » Il était fort grand, mince et grêle; il portait, dit-on, pour soutenir sa taille, une espèce de cuirasse ou de corset fait de bois de tilleul.

[6] Ἀναβολάς veut dire aussi manteau. Jeu de mots intraduisible.

peux dithyrambes sont aériens, obscurs, nébuleux, et volatiles. Écoute seulement.

PISTHÉTÉRUS. Non certes.

CINÉSIAS. Si, par Hercule! « Je décrirai l'empire des airs, les « formes des oiseaux ailés au long cou, qui planent dans les régions « éthérées. »

PISTHÉTÉRUS. Hop [1]!

CINÉSIAS. « Puissé-je, prenant mon essor, courir sur les flots « écumeux, porté par l'haleine des vents... »

PISTHÉTÉRUS. Par Jupiter, j'étoufferai ton haleine.

(Il le bat.)

CINÉSIAS. « Et tantôt vers les feux du midi, tantôt vers Borée, « sillonner les vagues de l'air sans rivage. » — Vieillard, tu as imaginé là un procédé ingénieux et habile pour m'apprendre à voler [2].

PISTHÉTÉRUS. Tu n'aimes donc pas à t'élancer dans les airs [3]?

CINÉSIAS. C'est ainsi que tu traites un poëte cyclique, que toutes les tribus se disputent!

PISTHÉTÉRUS. Veux-tu rester chez nous, et apprendre à la tribu Cécropide un chœur [4] d'oiseaux volants?

CINÉSIAS. Tu te ris de moi, je le vois. Mais n'importe, je n'aurai pas de repos que je n'aie des ailes pour parcourir les plaines de l'air.

UN SYCOPHANTE. Quels sont ces oiseaux [5] indigents [6], au plumage bigarré, dis-moi, hirondelle aux ailes étendues et tachetées [7]?...

PISTHÉTÉRUS. Nos embarras ne seront pas peu de chose. En voici encore un autre qui vient en fredonnant.

[1] Cri par lequel, sur les galères, on commandait aux rameurs de s'arrêter.

[2] Les derniers mots ne sont pas dans le texte. Cinésias, pendant qu'on le battait, faisait des bonds, comme pour s'envoler.

[3] Il répète les mots de Cinésias.

[4] Littéralement : « un chœur Léotrophidien, » c'est-à-dire léger, par allusion à la maigreur de Léotrophidès, autre poëte dithyrambique. On sait que des chœurs tragiques, comiques ou dithyrambiques, faisaient partie essentielle des fêtes religieuses. Les citoyens les plus riches de chaque tribu faisaient les frais de ces chœurs, et s'appelaient *chorèges*. En outre, le poëte qui avait composé l'ouvrage dramatique ou lyrique dirigeait les répétitions du chœur, et s'appelait *didascalus*, ou maître.

[5] Vers d'Alcée.

[6] Les sycophantes ne recherchaient guère que les riches pour les dénoncer.

[7] Vers d'Alcée. Voyez dans ses fragments.

LE SYCOPHANTE. Hirondelle aux ailes étendues et tachetées, je le répète.

PISTHÉTÉRUS. C'est sans doute à son manteau que s'applique cette chanson ; il paraît attendre impatiemment le retour des hirondelles [1].

LE SYCOPHANTE. Quel est celui qui distribue les ailes aux arrivants ?

PISTHÉTÉRUS. C'est moi ; mais il faut dire pour quel usage.

LE SYCOPHANTE. Des ailes ! il me faut des ailes [2] ; ne me questionne pas davantage.

PISTHÉTÉRUS. Est-ce que tu veux voler droit à Pellène [3] ?

LE SYCOPHANTE. Du tout. Je suis huissier près les îles [4], sycophante...

PISTHÉTÉRUS. Bon métier !

LE SYCOPHANTE. Et chercheur de procès. Je veux avoir des ailes pour faire ma ronde dans les villes, et citer les accusés en justice.

PISTHÉTÉRUS. Les citeras-tu mieux avec des ailes ?

LE SYCOPHANTE. Non ; mais c'est pour n'avoir pas à craindre les voleurs ; je reviendrai avec les grues, après m'être lesté de procès.

PISTHÉTÉRUS. C'est donc là ton métier ? Quoi ! jeune et robuste comme tu es, tu fais profession de dénoncer les étrangers ?

LE SYCOPHANTE. Que ferais-je ? je ne sais pas bêcher.

PISTHÉTÉRUS. Mais il est d'autres occupations honnêtes, par lesquelles un homme de ton âge pourrait gagner sa vie bien plus convenablement qu'à tramer des procès.

LE SYCOPHANTE. L'ami, je te demande des ailes, et non des leçons.

PISTHÉTÉRUS. En te parlant ainsi, je te donne des ailes.

LE SYCOPHANTE. Comment des paroles peuvent-elles donner des ailes ?

PISTHÉTÉRUS. C'est ce qui arrive à tout le monde.

[1] C'est-à-dire du printemps. Son habit usé lui laissait sentir la rigueur du froid. Il portait sans doute un manteau sale, dont les lambeaux déchirés pendaient comme des ailes.

[2] Parodie d'un passage des *Myrmidons* d'Eschyle : « des armes ! il me faut des « armes. »

[3] Ville de l'Achaïe, où l'on fabriquait des manteaux de laine de bonne qualité, et l'on en donnait aux athlètes pour prix de leurs victoires.

[4] Les Athéniens forçaient les habitants des îles sujettes, de venir faire juger leurs affaires à Athènes.

LE SYCOPHANTE. A tout le monde ?

PISTHÉTÉRUS. N'entends-tu pas chez les barbiers les pères dire souvent à des jeunes gens : « Les discours de Diitréphes[1] ont « donné des ailes à mon fils pour l'équitation ? » Un autre dit que son fils, porté sur les ailes de l'imagination, a pris son vol vers la poésie tragique.

LE SYCOPHANTE. Ainsi les discours donnent des ailes ?

PISTHÉTÉRUS. Oui ; ils élèvent l'esprit, ils lui donnent de l'essor. C'est ainsi que je veux élever le tien, et te ramener par de sages conseils à des occupations honorables.

LE SYCOPHANTE. Moi, je ne veux pas.

PISTHÉTÉRUS. Que feras-tu donc ?

LE SYCOPHANTE. Je ne veux point dégénérer ; le métier de délateur est héréditaire dans notre famille. Donne-moi donc des ailes rapides et légères, d'épervier ou de cerchnis, afin qu'après avoir été assigner les étrangers, je puisse revenir à Athènes soutenir l'accusation, et ensuite revoler bien vite là-bas[2].

PISTHÉTÉRUS. J'entends... afin que l'étranger soit condamné ici avant d'être arrivé.

LE SYCOPHANTE. C'est cela même.

PISTHÉTÉRUS. Et qu'ensuite, tandis qu'il fait voile vers nos côtes, tu revoles chez lui pour ravir ses biens confisqués.

LE SYCOPHANTE. Précisément ; il faut que j'aille comme une toupie.

PISTHÉTÉRUS. Une toupie ? j'entends. Ma foi, j'ai là d'excellentes ailes de Corcyre[3].

LE SYCOPHANTE. Holà ! holà ! c'est un fouet.

PISTHÉTÉRUS. Non ; ce sont des ailes, pour te faire aller comme une toupie.

LE SYCOPHANTE. Aïe ! aïe !

PISTHÉTÉRUS. Allons, qu'on déniche au plus tôt. Décampe vite d'ici, misérable drôle ! je te ferai sentir ce qu'on gagne à pervertir la justice. Pour nous, ramassons les ailes, et partons.

LE CHOEUR. Dans notre vol à travers les airs, mille nouvelles merveilles, mille objets incroyables se sont offerts à nos regards. Nous

[1] Il s'était enrichi subitement, et il avait beaucoup de chevaux.

[2] Dans les îles.

[3] Il lui montre un fouet en cuir. Les fouets de Corcyre étaient passés en proverbe.

avons vu un arbre d'une espèce singulière [1], appelé Cléonyme, inutile d'ailleurs, et tremblant. Au printemps, il bourgeonne et produit des calomnies : l'hiver, au lieu de feuilles, il jonche la terre de boucliers.

Il y a au loin un pays, vers la région des ténèbres, dans les déserts obscurs, où les hommes dînent et vivent avec les héros, si ce n'est le soir ; car alors il ne serait pas sûr de les rencontrer. Si quelque mortel rencontrait de nuit le héros Oreste [2], il était dépouillé et roué de coups.

PROMÉTHÉE. Malheureux que je suis ! prenons garde d'être vu de Jupiter. Où est Pisthétérus ?

PISTHÉTÉRUS. Oh ! oh ! qu'est-ce que cela ? quelle est cette figure voilée ?

PROMÉTHÉE. Vois-tu quelque dieu derrière moi ?

PISTHÉTÉRUS. Non, vraiment. Mais qui es-tu ?

PROMÉTHÉE. A quelle heure sommes-nous de la journée ?

PISTHÉTÉRUS. Quelle heure ? un peu plus de midi. Mais qui es-tu ?

PROMÉTHÉE. Le soir approche-t-il [3], ou est-il plus tard ?

PISTHÉTÉRUS. Oh ! que tu es ennuyeux !

PROMÉTHÉE. Que fait Jupiter [4] ? chasse-t-il ou assemble-t-il les nuages ?

PISTHÉTÉRUS. Peste soit de l'animal !

PROMÉTHÉE. En ce cas, je me découvre.

PISTHÉTÉRUS. Ah ! mon cher Prométhée !

PROMÉTHÉE. Prends garde, ne crie pas.

PISTHÉTÉRUS. Qu'y a-t-il donc ?

PROMÉTHÉE. Silence ! ne prononce pas mon nom ; je suis perdu, si Jupiter me voit ici. Mais si tu veux que je te dise tout ce qui se passe là-haut, prends-moi ce parasol, et tiens-le élevé sur ma tête, pour que les dieux ne me voient point.

PISTHÉTÉRUS. Ah ! ah ! idée excellente, et bien digne de Prométhée ! mets-toi vite dessous, et parle hardiment.

[1] Dans le texte il y a en outre : « loin de Cardie. » Ce qui fait un calembour. Cardie est une ville de Thrace; mais en grec, cela peut signifier aussi : « sans cœur. »

[2] Fameux bandit, malgré son nom héroïque. Voyez plus haut.

[3] « Est-il l'heure où l'on ramène les bœufs à l'étable ? »

[4] Pour dire : « quel temps fait-il ? »

PROMÉTHÉE. Écoute donc.

PISTHÉTÉRUS. J'écoute.

PROMÉTHÉE. C'est fait de Jupiter.

PISTHÉTÉRUS. Depuis quand ?

PROMÉTHÉE. Depuis que vous avez bâti dans les airs. Aucun homme ne sacrifie plus aux dieux ; depuis ce temps, l'odeur des victimes rôties n'est point montée jusqu'à nous. Nous jeûnons comme aux fêtes de Cérès [1], privés de sacrifices. Les dieux barbares affamés, et hurlant comme des Illyriens, menacent Jupiter de faire une descente contre lui, s'il ne fait rouvrir les marchés, pour qu'on puisse y importer des victimes.

PISTHÉTÉRUS. Il y a donc encore des dieux barbares au-dessus de vous ?

PROMÉTHÉE. N'est-ce pas parmi des barbares qu'Exécestidès a trouvé un patron [2] ?

PISTHÉTÉRUS. Et quel est le nom de ces dieux barbares ?

PROMÉTHÉE. Leur nom ? Triballes [3].

PISTHÉTÉRUS. J'entends. De là sans doute vient le mot : « Puisses-« tu crever [4] ! »

PROMÉTHÉE. Assurément. Mais voici une chose certaine ; des députés de Jupiter et des Triballes vont venir ici pour traiter de la paix : vous, ne consentez à rien, que Jupiter n'ait restitué le sceptre aux oiseaux, et ne te donne en mariage la Souveraineté [5].

PISTHÉTÉRUS. Qu'est-ce que la Souveraineté ?

PROMÉTHÉE. Une fille charmante ; c'est elle qui administre la foudre de Jupiter, et tout le reste, prudence, équité, sagesse, marine, calomnie, trésorier, triobole.

PISTHÉTÉRUS. Elle est donc intendante générale ?

PROMÉTHÉE. Oui ; et si tu l'obtiens de lui, tu seras maître de tout. Je suis venu pour te donner cet avis ; car je suis toujours plein d'affection pour les hommes.

PISTHÉTÉRUS. En effet, c'est à toi seul que nous devons les grillades [6].

[1] Les fêtes de Cérès duraient cinq jours : on jeûnait le troisième.

[2] Tout citoyen d'Athènes avait Apollon pour patron. Exécestidès, étant réputé étranger, ne pouvait avoir pour patron qu'un dieu barbare.

[3] C'est le nom d'un peuple de la Thrace. Il signifie aussi « délateur. »

[4] Ces mots dans le grec ont quelque ressemblance avec le nom de Triballe.

[5] Comme, dans *la Paix*, Trygée épouse Opora ou l'Abondance.

[6] Il avait fait présent du feu aux hommes.

PROMÉTHÉE. Tu sais aussi que je hais tous les dieux.

PISTHÉTÉRUS. Tu fus toujours leur ennemi.

PROMÉTHÉE. Un vrai Timon [1] pour eux. Mais il faut que je m'en retourne vite; donne-moi le parasol; si Jupiter m'aperçoit d'en haut, il croira que je marche à la suite d'une canéphore [2].

PISTHÉTÉRUS. Tiens, prends aussi cette escabelle.

LE CHOEUR [3]. Dans le pays des Ombres [4], est un marais où Socrate, qui ne se lave jamais, évoque les ames [5]. Là vint aussi Pisandre [6], pour y voir son ame qui l'avait quitté, même de son vivant; il amenait pour victime un chameau en guise d'agneau : il l'égorgea, et, comme Ulysse, se retira à l'écart. Alors sortit des enfers, pour sucer le sang du chameau, Chéréphon [7], la chauve-souris.

NEPTUNE. Voici la ville de Néphélococcygie, vers laquelle nous sommes députés. Eh bien ! qu'est-ce que tu fais [8]? tu mets ton manteau sur l'épaule gauche? tu ne le jettes pas à droite? Malheureux! as-tu donc le même mal que Lespodias [9]? O démocratie [10] ! à quoi nous réduis-tu, puisque les dieux ont élu un tel représentant?

LE TRIBALLE. Te tairas-tu?

NEPTUNE. Peste de toi ! Je n'ai jamais vu de dieu si barbare. Çà, Hercule, que ferons-nous?

HERCULE. Je te l'ai dit; j'ai résolu d'étrangler l'homme qui a ainsi bloqué les dieux.

NEPTUNE. Mais, mon cher, nous sommes députés pour traiter de la paix.

[1] Célèbre misanthrope.

[2] On portait derrière les canéphores un parasol et un siége pour leur usage.

[3] Ce chœur fait suite au précédent : il continue de raconter ce qu'il a vu dans ses voyages aériens.

[4] Des Sciapodes.

[5] On a vu dans *les Nuées* qu'Aristophane compare la maison de Socrate à l'antre de Trophonius.

[6] Voy. *la Paix*, v. 395. C'était un guerrier sans courage.

[7] Disciple de Socrate. Voy. plus haut, page 301.

[8] Il parle au dieu barbare qui l'accompagne.

[9] Général athénien. Il avait des ulcères aux jambes, et il laissait tomber son manteau pour les cacher.

[10] Il transporte chez les dieux le gouvernement d'Athènes.

HERCULE. Je n'en suis que plus résolu à l'étrangler.

PISTHÉTÉRUS. Que l'on me donne la râpe au fromage; apporte du silphium; donne-moi du fromage; ranime les charbons.

HERCULE [1]. Mortel, trois dieux, ici présents, viennent te saluer.

PISTHÉTÉRUS. Je vais ratisser le silphium.

HERCULE. Quelles sont ces viandes?

PISTHÉTÉRUS. Ce sont des oiseaux coupables de conspiration contre la liberté populaire.

HERCULE. Et tu y mets d'abord un assaisonnement de silphium?

PISTHÉTÉRUS. Ah! salut, Hercule; qu'y a-t-il?

HERCULE. Nous sommes envoyés par les dieux pour vous parler d'accommodement.

UN SERVITEUR. Il n'y a point d'huile dans la bouteille.

PISTHÉTÉRUS. Il faut cependant que les viandes soient bien marinées.

HERCULE. Écoutez, nous ne gagnons rien à vous faire la guerre; d'autre part, si vous devenez nos amis, vous aurez de l'eau du ciel dans vos citernes, et des jours continuellement sereins. C'est à ce sujet que nous sommes députés vers vous avec pleins pouvoirs.

PISTHÉTÉRUS. Nous n'avons point commencé la guerre, et nous sommes prêts à faire la paix, si vous voulez consentir à ce qui est juste. Nos conditions sont que Jupiter restituera le sceptre aux oiseaux. Ces articles une fois réglés, j'invite les ambassadeurs à dîner.

HERCULE. Pour moi, cela me suffit; j'y consens.

NEPTUNE. Quoi! malheureux, tu es si sot et si gourmand! tu dépouilleras ainsi ton père de son autorité?

PISTHÉTÉRUS. Vraiment! et ne serez-vous pas plus puissants, si les oiseaux règnent sur la terre? Aujourd'hui les hommes se parjurent impunément, à la faveur des nues qui les cachent: mais si vous avez les oiseaux pour alliés, quand un homme aura juré par le corbeau et par Jupiter, le corbeau s'approchera furtivement du parjure, et lui crèvera l'œil à coups de bec.

NEPTUNE. Par Neptune, c'est bien dit.

HERCULE. Je pense de même.

PISTHÉTÉRUS. Et toi, que dis-tu?

LE TRIBALLE. Nabaisatreu [2].

PISTHÉTÉRUS. Tu vois, il est du même avis. Écoutez encore un

[1] A la seule vue de ces apprêts de cuisine, Hercule se radoucit.

[2] Le poëte prête à son dieu barbare un jargon inintelligible.

autre avantage de notre alliance. Si un homme, après avoir voué un sacrifice à quelque divinité, élude l'accomplissement de son vœu, en disant : « Les dieux peuvent attendre, » et s'y refuse par avarice, nous punirons cet impie.

NEPTUNE. Voyons, de quelle manière ?

PISTHÉTÉRUS. Lorsque cet homme sera à compter son argent, ou qu'il sera dans le bain, un milan viendra à la dérobée lui enlever la valeur de deux brebis, et la porter au dieu.

HERCULE. Je suis d'avis de leur rendre le sceptre.

NEPTUNE. Demande maintenant au Triballe.

HERCULE. Triballe, es-tu d'avis... de te pendre ?

LE TRIBALLE. Saunaca bactaricrousa.

HERCULE. Il dit que c'est fort bien parler.

NEPTUNE. Si c'est votre avis à tous deux, c'est aussi le mien.

HERCULE. Eh bien ! nous sommes d'accord pour ce qui regarde le sceptre.

PISTHÉTÉRUS. Par ma foi, il y a encore une autre condition que j'oubliais : je laisse Junon à Jupiter ; mais il faut me donner pour femme la Souveraineté.

NEPTUNE. Tu n'as pas envie de faire la paix. Allons-nous-en.

PISTHÉTÉRUS. Peu m'importe. Cuisinier, songe à faire une bonne sauce.

HERCULE. Neptune, ô le plus divin des hommes, où vas-tu ? ferons-nous la guerre pour une femme ?

NEPTUNE. Que veux-tu donc ?

HERCULE. Ce que je veux ? que nous fassions la paix.

NEPTUNE. Quoi ! malheureux, ne vois-tu pas qu'on te dupe ? tu te ruines toi-même. Que Jupiter meure après leur avoir livré l'empire, te voilà réduit à la misère. C'est à toi qu'appartiennent tous les biens que Jupiter laissera en mourant.

PISTHÉTÉRUS. Ah ! bon dieu ! comme il t'abuse ! Approche, que je te dise deux mots. Ton oncle te trompe, pauvre garçon. D'après la loi, il ne te revient pas la moindre part des biens paternels ; car tu es bâtard, et non fils légitime.

HERCULE. Moi, bâtard ? que dis-tu ?

PISTHÉTÉRUS. Sans doute, puisque ta mère était étrangère. Eh ! comment Minerve serait-elle unique héritière, elle qui est fille, si elle avait des frères légitimes ?

HERCULE. Et si mon père en mourant me lègue la part que la loi accorde aux bâtards ?

PISTHÉTÉRUS. La loi ne le lui permet pas. Ce même Neptune, qui

t'excite maintenant, sera le premier à te disputer l'héritage, en qualité de frère du mort. Voici la loi de Solon [1] : « Le bâtard est exclu de la succession, s'il y a des enfants légitimes : à défaut « d'enfants légitimes, l'héritage passe aux collatéraux les plus « proches. »

HERCULE. Je n'ai donc aucune part dans les biens de mon père?

PISTHÉTÉRUS. Aucune. Dis-moi : ton père t'a-t-il jamais fait inscrire sur le registre d'une tribu [2]?

HERCULE. Non, et vraiment je m'en étonnais.

PISTHÉTÉRUS. Pourquoi cet air effaré et ces regards de travers? Si tu te mets avec nous, je te ferai roi, et te ferai vivre dans les délices.

HERCULE. La demande que tu fais de cette jeune fille me paraît juste, et je te l'accorde.

PISTHÉTÉRUS. Et toi, que dis-tu?

NEPTUNE. Je m'y oppose.

PISTHÉTÉRUS. Tout dépend maintenant du Triballe. Quel est ton avis?

LE TRIBALLE. La belle fille et grande Souveraine, à l'Oiseau je la donne [3].

HERCULE. Tu es d'avis de la donner?

NEPTUNE. Non, il ne dit pas cela; à moins qu'il ne dise qu'elle marche comme les hirondelles [4].

PISTHÉTÉRUS. Il dit donc qu'il faut la donner aux hirondelles?

NEPTUNE. Traitez entre vous deux, et arrangez-vous. Pour moi, puisque vous le voulez ainsi, je me tairai.

HERCULE. Tout ce que tu demandes, je te l'accorde. Viens au ciel avec nous, pour y recevoir la Souveraineté et tout le reste.

PISTHÉTÉRUS. Ces oiseaux-là ont été tués fort à propos pour la noce.

HERCULE. Voulez-vous pendant ce temps-là que je reste ici à faire cuire les viandes? Allez toujours.

[1] Le texte de la loi est en prose.

[2] La loi enjoignait aux Athéniens de porter leurs enfants aux chefs des tribus, pour les faire inscrire au rang des citoyens : chose qui ne se faisait pas pour les bâtards.

[3] Tel est à peu près le sens des mots prononcés par le Triballe. Ses compagnons ne comprennent pas son langage barbare, et l'estropient à leur tour.

[4] Ce dernier vers ne présente pas de sens, et nul commentateur n'est parvenu à l'éclaircir.

NEPTUNE. Faire cuire les viandes? tu es bien glouton ! Viens avec nous.

HERCULE. Je m'en serais bien donné.

PISTHÉTÉRUS. Que l'on m'apporte ici une robe nuptiale.

LE CHOEUR [1]. A Phanes [2], près de la clepsydre, est la race malfaisante des englottogastres [3], dont la langue sème, moissonne, vendange, cueille les figues [4]. On y trouve aussi des Barbares, les Gorgias, les Philippes [5]. C'est à cause de ces Philippes englottogastres, que partout dans l'Attique on met à part la langue des victimes.

UN MESSAGER. Heureuse nation des oiseaux, plus heureuse qu'on ne saurait le dire, recevez votre roi dans vos demeures fortunées. Il s'avance vers son palais étincelant d'or, environné d'un éclat dont nul astre ne brilla jamais; les rayons du soleil même n'ont jamais lui avec tant de splendeur, que l'incomparable beauté de la femme qu'il amène avec lui; sa main brandit les foudres ailés de Jupiter : les plus doux parfums embaument la voûte des cieux. Spectacle enchanteur ! un nuage d'encens s'élève en tourbillon. Mais le voici lui-même : que la muse divine ouvre ses lèvres saintes à des chants propices.

DEMI-CHOEUR. Reculez, écartez-vous de côté, en avant [6] ! voltigez autour de cet homme fortuné; quel bonheur l'accompagne! Ah ! quels charmes! que de beauté ! O hymen heureux pour notre ville! de quelles prospérités la race des oiseaux est redevable à cet homme généreux ! Accueillez par un chant nuptial son arrivée et celle de la

[1] Continuation des voyages du Chœur.

[2] C'est le nom d'un port de l'île de Chio ; mais sa racine signifie *délation*. Le poëte le prend ici dans un sens allégorique contre les orateurs.

[3] Composé de deux mots qui signifient *langue* et *ventre ;* c'est-à-dire qui vivent du produit de leur langue, ou dont la langue nourrit le ventre.

[4] Racine du mot sycophante, délateur.

[5] Fameux rhéteurs du temps.

[6] Termes consacrés pour la danse, comme nous disons encore, *en avant*, etc. Peut-être y a-t-il là une parodie des *Troyennes*, v. 302. (Voy. aussi *les Guêpes*.)

belle Souveraineté. C'est au bruit d'un pareil concert que les Parques unirent jadis le maître des dieux à la céleste Junon. Hymen! ô Hyménée! l'Amour, paré de ses ailes d'or, tenait les rênes, et présidait à ces noces sacrées. O Hymen! ô Hyménée!

PISTHÉTÉRUS. Je suis charmé de vos hymnes; je suis ravi de vos chants; je suis content des paroles. Maintenant chantez les mugissements souterrains du tonnerre, les éclairs brillants du nouveau Jupiter, sa foudre étincelante et terrible.

LE CHOEUR. O éclairs étincelants, traits enflammés de Jupiter, tonnerres retentissants, messagers d'orages, par qui il ébranle la terre. C'est à toi qu'il doit l'empire de l'univers et la possession de la Souveraineté. Hymen! ô Hyménée!

PISTHÉTÉRUS. Venez, tribus ailées de toute espèce; suivez les époux au palais de Jupiter, et jusqu'au lit nuptial. Chère épouse, présente ta main, saisis mes ailes, et danse avec moi. Je t'enlèverai dans les airs.

LE CHOEUR. Io! Io! Péan! triomphe[1]! victoire! O le plus grand des dieux!

[1] *Tenella!* était un refrain des hymnes.

FIN DES OISEAUX.

LYSISTRATA,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DE LYSISTRATA.

Le but du poëte, dans cette pièce, comme dans plusieurs autres, telles que *les Acharniens, la Paix, les Oiseaux*, est d'engager ses concitoyens à terminer une guerre désastreuse pour la Grèce.

Lysistrata, épouse d'un des premiers citoyens d'Athènes, pour contraindre les hommes à conclure la paix, réunit les femmes de son pays et celles des principales villes grecques, et leur fait jurer de n'avoir plus de commerce avec leurs maris, jusqu'à ce qu'ils aient mis fin à la guerre. En même temps, elle s'empare de la citadelle et des trésors qui y sont renfermés. L'argent manque bientôt aux hommes pour l'entretien de l'armée. Une troupe de vieillards se présente devant la citadelle, et se dispose à en faire le siége; ils sont repoussés. Cependant on ne tarde pas à sentir les inconvénients d'une pareille résolution. D'un côté Lysistrata a beaucoup de peine à contraindre les femmes à garder leurs serments; chacune invente des prétextes pour retourner à la maison, et aller rejoindre son mari. D'un autre côté, les maris souffrent cruellement de leur veuvage, et ne peuvent se résoudre à vivre plus longtemps séparés de leurs femmes. Des rapprochements ont lieu; on entre en explication. Sparte et Athènes envoient des ambassadeurs avec pleins pouvoirs pour traiter des conditions de la paix. L'accord une fois terminé, les portes de la citadelle s'ouvrent : chaque mari retrouve sa femme : les villes rivales oublient leurs inimitiés dans la joie des danses et des festins.

On voit que cette comédie a un côté politique, en ce qu'on y agite la question de la paix et de la guerre. On y traite des affaires publiques avec cette liberté dont le théâtre d'Athènes nous a déjà offert tant d'exemples. Mais, sous un autre rapport, les peintures qu'elle présente sont de nature à donner une idée étrange des mœurs antiques : les images et les paroles les plus licencieuses, tranchons le mot, les plus obscènes, y reviennent continuellement. Toute la pièce roule sur le singulier supplice infligé aux hommes pour les réduire à faire la paix, et sur l'état violent qui résulte pour eux de l'absence de leurs femmes. Nous ne saurions dire ici en quels termes crus s'exprime leur refrain continuel. Nous renvoyons aussi au texte (v. 1145) pour voir le parti extrême que les ambassadeurs lacédémoniens menacent de prendre, si les femmes les poussent à bout. Sous le rapport de l'art, il y a une scène des plus comiques et admirablement filée, entre Myrrhine, une des femmes athéniennes, et son époux Cinésias. Le mari, qu'une continence longue et for-

cée a rendu amoureux de sa femme, lui fait de vives instances pour qu'elle se rende à ses desirs. Celle-ci, dans une situation prolongée et merveilleusement soutenue, a l'air de compatir à sa peine et de céder à sa passion, tout en se moquant de lui : elle met en œuvre toutes les ruses de la coquetterie féminine, toutes les ressources de cette malice et de cette fausseté qui paraissent être un don de nature, et appartenir à tous les siècles et à tous les pays. Mais quelle que soit la perfection de l'art, on ne peut s'empêcher de remarquer quelle distance sépare de nos mœurs et de nos idées un théâtre où une pareille scène pouvait être jouée publiquement, et où l'on voyait le mari et la femme faire longuement tous les apprêts nécessaires pour coucher ensemble. Aussi, malgré les chefs-d'œuvre de l'art antique, malgré l'éclat que la glorieuse élite des hommes de génie jeta sur la société athénienne, on ne peut méconnaître l'état d'imperfection où s'arrêta la culture morale de cette société. Les détails cités plus haut sont l'indice d'une civilisation encore bien matérielle ; on y reconnaît un peuple bien enfoncé dans la vie des sens ; et si les louangeurs du temps passé ont encore quelque peine à convenir qu'au fond nos mœurs soient réellement épurées, ils ne contesteront pas du moins aux temps modernes les progrès de la pudeur publique.

Quant à la date de cette comédie, plusieurs passages de la pièce même servent à la déterminer avec assez de certitude. Lysistrata se plaint (v. 104) que son mari est depuis sept mois à Pylos : cette place était donc encore au pouvoir des Athéniens. Or, elle fut reprise par les Lacédémoniens la vingt-troisième année de la guerre du Péloponèse, sous l'archonte Dioclès, selon Diodore (l. XIII). Puis elle ajoute (v. 108) : « Depuis que les Milésiens nous ont trahis... » La défection des Milésiens eut lieu, à l'instigation d'Alcibiade, au commencement de la vingtième année de la guerre (*Thucydide*, VIII, 17). La représentation de *Lysistrata* est donc postérieure à la vingtième année de la guerre, et antérieure à la vingt-troisième année. D'autres endroits, qui font allusion à des désastres récents, ne peuvent se rapporter qu'à la défaite essuyée en Sicile (v. 586 : « Nous enfantons des fils, pour les voir partir à l'armée. — Tais-toi, ne rappelle pas nos malheurs. » — V. 1041 : « C'est assez des maux présents »). Enfin deux autres passages relatifs au gouvernement des Quatre-Cents à Samos et à Athènes (v. 315 et v. 388), font supposer que ce régime tyrannique était renversé lorsque Aristophane faisait jouer sa comédie. Il parle de Pisandre, un des chefs des Quatre-Cents, comme d'un voleur. Sans doute, sous leur règne, le poëte n'aurait pu attaquer de front un homme tout-puissant, même sans parler de la loi qui défendait de traduire les magistrats sur le théâtre. Or, l'abolition du gouvernement des Quatre-Cents, et la fuite de Pisandre, sont rapportées par Thucydide (l. VIII) à l'été de la vingt et unième année de la guerre. Tout s'accorde donc avec une des préfaces grecques, publiée par Kuster, pour fixer la représentation de *Lysistrata* à la première année de la quatre-vingt-douzième olympiade, 412 ans avant Jésus-Christ.

LYSISTRATA.

PERSONNAGES.

LYSISTRATA.
CALONICE.
MYRRHINE.
LAMPITO.
CHOEUR DE VIEILLARDS.
CHOEUR DE FEMMES.
STRATYLLIS.
UN MAGISTRAT,
SCYTHES, personnages muets,
QUELQUES FEMMES.
CINÉSIAS.
UN ENFANT.
MANÈS, personnage muet.
UN HÉRAUT DE LACÉDÉMONE.
AMBASSADEURS LACÉDÉMONIENS.
UN ATHÉNIEN.
LA PAIX, personnage muet.
QUELQUES FLANEURS.
UN SERVITEUR.

LYSISTRATA, *d'abord seule*. Voyez pourtant! si on les avait convoquées au temple de Bacchus, ou de Pan, ou de Vénus Coliade, ou de Génétyllide [1], la foule des tambourins ne permettrait pas même de passer. Ici, aucune d'elles n'est encore arrivée, excepté cette voisine qui sort de chez elle. Bonjour, Calonice.

CALONICE. Bonjour, Lysistrata. Qu'est-ce donc qui te tracasse? Quitte cet air sombre, mon enfant; ne fronce pas les sourcils, cela ne te sied pas.

LYSISTRATA. Calonice, le sang me bout dans les veines, et je souffre, pour notre sexe, de voir les hommes nous regarder toutes comme des êtres malfaisants.

CALONICE. C'est que nous le sommes en effet.

[1] Toutes les divinités qu'elle vient de nommer sont favorables à la débauche. Vénus Coliade est ainsi nommée, du temple qui lui avait été élevé dans le bourg d'Anaphlye en Attique, sur les hauteurs du promontoire Colias, à vingt stades du port de Phalère. On trouvera dans le Scholiaste, sur ce vers, la raison pour laquelle ce lieu était appelé Colias. Pausanias (*Attic.*, I) parle de ce temple, de la statue de Vénus Coliade, et de celles des déesses Génétyllides, qu'on y adorait avec Vénus : leur nom paraît signifier, *qui préside à la génération*. Coliade présidait à l'amour physique, comme l'indique son nom, qui dérive de κῶλον. (Voy. *Nuées*, v. 51.)

LYSISTRATA. On leur avait dit de se trouver ici, pour délibérer sur une affaire qui n'est pas de peu d'importance; elles dorment, au lieu de venir.

CALONICE. Elles viendront, ma chère : il n'est pas si aisé aux femmes de sortir de la maison. L'une est occupée auprès de son mari; l'autre réveille son esclave; celle-ci couche son enfant, celle-là le baigne; une autre lui donne à manger.

LYSISTRATA. Il y a des affaires plus pressantes qui les attendent.

CALONICE. Mais, ma chère Lysistrata, dans quel dessein as-tu convoqué les femmes? Quelle est donc cette affaire? est-elle grande?

LYSISTRATA. Elle est grande.

CALONICE. Et est-elle grosse?

LYSISTRATA. Oui, elle est grosse.

CALONICE. Alors, comment se fait-il qu'elles ne soient pas toutes venues?

LYSISTRATA. Ce n'est pas ce que tu penses; car nous serions déjà au grand complet : mais il s'agit d'une affaire que j'ai méditée, et retournée en tous sens, pendant de longues insomnies.

CALONICE. Il faut que ce soit bien mince et bien subtil [1], pour avoir été retourné en tous sens.

LYSISTRATA. Si subtil, que le salut de la Grèce entière est entre les mains des femmes.

CALONICE. Entre les mains des femmes? Il tenait donc à bien peu de chose.

LYSISTRATA. Il dépend de nous d'assurer le sort de la république, de détruire entièrement les Péloponésiens...

CALONICE. Les détruire est une excellente idée.

LYSISTRATA. Et d'anéantir tous les Béotiens.

CALONICE. Non pas tous; épargne au moins les anguilles [2].

LYSISTRATA. Pour Athènes, je ne ferai pas contre elle un vœu semblable : imagine autre chose. Si les femmes de Béotie et du Péloponèse viennent se joindre à nous, nos efforts réunis sauveront la Grèce.

CALONICE. Mais les femmes pourraient-elles exécuter un dessein si grand, si glorieux, elles qui restent toujours à la maison, bien

[1] Je suis forcé de mettre deux mots, pour un seul qu'il y a en grec.

[2] Celles du lac Copaïs en Béotie étaient fort estimées. (Voy. *les Acharniens* et *la Paix*.)

fardées, bien parées, vêtues de robes jaunes, de cimbériques [1] flottantes, et chaussées de péribarides [2] ?

LYSISTRATA. C'est précisément là ce qui nous sauvera, je l'espère; oui, les petites robes jaunes, les parfums, les péribarides, l'orcanette [3], les tuniques transparentes.

CALONICE. Comment cela ?

LYSISTRATA. Grace à ces parures, nul homme ne s'armera plus de la lance...

CALONICE. En ce cas, je vais me faire teindre une robe en jaune.

LYSISTRATA. Ni du bouclier...

CALONICE. Je mettrai une cimbérique.

LYSISTRATA. Ni de l'épée.

CALONICE. J'achèterai des péribarides.

LYSISTRATA. Eh bien! les femmes ne devraient-elles pas être arrivées ?

CALONICE. Sans doute; depuis longtemps elles auraient dû voler ici.

LYSISTRATA. Hélas! ma pauvre Calonice, tu verras qu'en véritables Athéniennes, elles feront toujours tout trop tard. Je ne vois non plus aucune femme de la côte, ni de Salamine.

CALONICE. Je sais pourtant que celles-ci ont monté en bateau dès le matin [4].

LYSISTRATA. Les Acharniennes même, que je croyais devoir être les premières à venir, ne paraissent pas encore.

CALONICE. Cependant l'épouse de Théagène, voulant venir ici, a consulté la statue d'Hécate. Mais en voilà qui arrivent : en voici d'autres encore. Tiens, tiens! d'où sont-elles ?

LYSISTRATA. D'Anagyre [5].

CALONICE. Tu as raison : on dirait Anagyre [6] en mouvement.

[1] Littéralement : « de cimbériques, toutes droites. » Sorte de robes traînantes auxquelles on n'adaptait pas de ceintures. Leur nom venait sans doute du lieu où on les faisait.

[2] Espèce de chaussure élégante.

[3] Plante qui servait à teindre les laines, et dont les femmes se servaient aussi comme de fard.

[4] Pour faire le trajet de Salamine à Athènes. — Il y a dans le grec une équivoque indécente. Le même mot κέλης signifie un *bateau* et un *cheval de selle;* de là une troisième signification, sur laquelle on peut consulter *les Guêpes, les Fêtes de Cérès*, et *la Paix*.

[5] Bourg de l'Attique, de la tribu Érechthéide.

[6] Proverbe qui s'applique, dit-on, à ceux qui se font du mal à eux-mêmes. On ajoute qu'il y avait une plante ainsi nommée, et d'une odeur désagréable.

MYRRHINE. Est-ce que nous sommes en retard, Lysistrata? Quoi! tu ne dis mot?

LYSISTRATA. Je n'ai pas à te louer, Myrrhine, d'arriver si tard, pour une affaire si importante.

MYRRHINE. C'est que j'ai eu de la peine, dans l'obscurité, à trouver ma ceinture. Mais si la chose est pressante, parle, nous voilà.

LYSISTRATA. Non; attendons un peu que les femmes de la Béotie et du Péloponèse soient venues.

MYRRHINE. Tu as raison. Tiens, voici déja Lampito qui s'avance.

LYSISTRATA. Salut, Lampito, Lacédémonienne chérie. Que tu es belle, ma douce amie! quel teint frais! quel air de santé! tu étranglerais un taureau.

LAMPITO [1]. Par Castor et Pollux, je le crois bien; je m'exerce au gymnase, et je me frappe du talon dans le derrière [2].

LYSISTRATA. Que tu as une belle gorge!

LAMPITO. Vous me tâtez comme une victime.

LYSISTRATA. Et cette autre jeune fille, de quel pays est-elle?

LAMPITO. C'est une Béotienne des plus nobles, qui vous arrive.

LYSISTRATA. Ah! oui, c'est une Béotienne; elle a un joli jardin.

CALONICE. Et parfaitement soigné; on en a arraché le pouliot [3].

LYSISTRATA. Quelle est cette autre enfant?

LAMPITO. Elle est de bonne race, mais de Corinthe.

LYSISTRATA. Oui, elle doit être de bonne race, comme toutes celles de ce pays [4].

LAMPITO. Mais enfin, qui a convoqué cette assemblée de femmes?

LYSISTRATA. C'est moi.

LAMPITO. Dis ce que tu veux de nous.

LYSISTRATA. Oui, ma chère, à l'instant.

MYRRHINE. Dis-nous donc cette affaire si sérieuse.

[1] Elle parle, comme les autres Lacédémoniens de cette pièce, le dialecte dorien. Platon, dans le *premier Alcibiade*, nous apprend que Lampito était fille de Léotychidas, femme d'Archidamus, et mère d'Agis, tous trois rois de Lacédémone. (Voyez la traduction de M. Cousin, t. V, pag. 84.)

[2] C'était une espèce de danse, appelée *bibasis*.

[3] Le pouliot est une plante qui venait en abondance dans la Béotie. *Sed intelligit hortum muliebrem, unde pilos adurere aut evellere solebant.*

[4] Il y avait beaucoup de courtisanes à Corinthe.

LYSISTRATA. Je vais la dire ; mais auparavant je veux vous faire une question.

MYRRHINE. Voyons.

LYSISTRATA. Ne regrettez-vous pas que les pères de vos enfants soient retenus loin de vous par la guerre ? car je sais que nous avons toutes nos maris absents.

CALONICE. Le mien, depuis cinq mois, est en Thrace à garder Eucratès [1].

LYSISTRATA. Le mien est depuis sept mois passés à Pylos [2].

LAMPITO. Le mien revient à peine de l'armée, qu'il reprend son bouclier et repart.

LYSISTRATA. Il ne nous reste pas une ombre de plaisir. Depuis que les Milésiens nous ont trahis, je n'ai pas même vu le moindre instrument propre à adoucir nos regrets [3]. Voudriez-vous donc, si j'inventais quelque moyen, vous unir à moi pour mettre fin à la guerre ?

MYRRHINE. Oui, par les déesses, dussé-je mettre ce manteau en gage, et en boire l'argent aujourd'hui même.

CALONICE. Pour moi, je serais prête à me partager en deux, comme une sole, et à donner la moitié de ma personne [4].

LAMPITO. Moi, je gravirais jusqu'au sommet du Taygète, si je devais y voir la paix.

LYSISTRATA. Eh bien, je vais parler ; je ne dois plus vous en faire un mystère. O femmes ! si nous voulons forcer les hommes à faire la paix, il faut nous abstenir...

MYRRHINE. De quoi ? dis.

LYSISTRATA. Le ferez-vous ?

MYRRHINE. Nous le ferons, dussions-nous mourir.

LYSISTRATA. Il faut donc nous abstenir des hommes... Pourquoi détournez-vous les yeux ? où allez-vous ? pourquoi vous mordre

[1] C'est-à-dire une chose prête à s'échapper. On a vu dans *les Chevaliers* que cet Eucratès s'était tiré d'un mauvais pas en s'évadant. Il paraît qu'à cette époque des troupes athéniennes étaient occupées à surveiller les peuples de la Thrace, dont la foi était douteuse. (Voy. Thucydide, l. VIII.)

[2] Les Athéniens avaient enlevé cette ville à Lacédémone. (Voyez *les Chevaliers*.)

[3] « *Sed nec moechi relicta est scintilla. Ex quo enim nos prodiderunt Milesii, ne* « *olisbum quidem vidi octo digitos longum, qui nobis esset coriaceum auxilium.* » — Le révérend père dom Lobineau, bénédictin, auteur d'une traduction d'Aristophane, dont on ne connaît que le fragment publié par Chardon La Rochette, dans ses *Mélanges*, a fait un savant commentaire sur ce passage. (Voy. t. III, p. 237.) Il paraît que les femmes de Milet étaient renommées sous ce rapport.

[4] Dans *le Banquet* de Platon, Aristophane se sert de la même comparaison.

les lèvres et secouer la tête ? vous changez de visage ? vous versez des larmes ? Le ferez-vous ou ne le ferez-vous pas ? que décidez-vous ?

MYRRHINE. Je ne le ferai pas : que la guerre continue.

CALONICE. Ni moi non plus : que la guerre continue.

LYSISTRATA. C'est toi qui dis cela, belle sole ? Tout à l'heure tu donnais la moitié de ta personne.

CALONICE. Oui, pour toute autre chose. Fallût-il passer au milieu des flammes, je suis toute prête. Mais s'abstenir de cela, ce n'est pas possible, ma chère Lysistrata.

LYSISTRATA. Et toi ?

LAMPITO. J'aime mieux aussi passer au milieu des flammes.

LYSISTRATA. O sexe dissolu ! je ne m'étonne pas que nous fournissions des sujets de tragédies ! nous ne sommes bonnes qu'à une seule chose [1]. O ma chère Lacédémonienne, car tu peux encore tout sauver en t'unissant à moi, je t'en prie, seconde mes projets.

LAMPITO. J'avoue qu'il est bien difficile pour des femmes de dormir seules [2]. Il faut pourtant s'y résoudre ; car la paix doit passer avant tout.

LYSISTRATA. O la plus chérie des femmes, et la seule digne de ce nom !

MYRRHINE. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, nous nous abstenions rigoureusement de ce que tu dis, en aurions-nous plus tôt...

LYSISTRATA. La paix ? Assurément. Si nous nous tenions chez nous, bien fardées, sans autre vêtement qu'une tunique fine et transparente [3], quelle impression feraient nos attraits [4] ? Et si alors

[1] Littéralement : « nous ne sommes que Neptune et bateau. » Expression proverbiale.

[2] *Sine mentulâ.*

[3] Ἀμοργίνοις. Les tissus d'Amorgos étaient chers : plus fins que le *bissus* et le *carpasus*, ils étaient presque transparents ; il y en avait de colorés. Leur nom a dû venir de l'île d'Amorgos où on les fabriquait, quoiqu'on prétende aussi qu'il venait de leur couleur, ou de la plante dont ils étaient faits (ἀμόργη). Cette plante avait probablement donné son nom à l'île même (BOECKH, *Staatshaush. der Athener*, l. I, c. 18). Il y avait à Amorgos des manufactures d'une étoffe qui portait le nom de cette île, et dont la couleur était rouge écarlate. On les appelait *amorgides* (Suidas, *Etym. magn.*; Jul. Pollux, l. VII, c. 16, Hesychius). Encore aujourd'hui on recueille une plante ou lichen très commun sur les rochers d'Amorgos et de Nicouria, pour la teinture en rouge. On en envoie à Alexandrie et en Angleterre. (TOURNEFORT, *Voyage dans le Levant*.)

[4] *« Si enim... in Amorginis subuculis nudæ incederemus glabro cunno, arrigerent viri « et coire cuperent. »*

nous résistions aux instances des hommes, doutez-vous qu'ils tardassent à faire la paix?

LAMPITO. En effet, Ménélas, quand il vit la gorge nue d'Hélène, jeta son épée [1].

MYRRHINE. Et si nos maris nous laissent là?

LYSISTRATA. Alors, comme dit Phérécrate, tu écorcheras un chien écorché [2].

MYRRHINE. Ces simulacres ne sont que de la viande creuse. Mais s'ils nous entraînent de force dans leur chambre?

LYSISTRATA. Cramponne-toi à la porte.

MYRRHINE. Et s'ils nous battent?

LYSISTRATA. Cède, mais de mauvaise grace. Le plaisir s'évanouit quand la violence s'en mêle. Il faut les tourmenter par tous les moyens; ils se lasseront bientôt: il n'y a point de véritable volupté pour l'homme, si la femme ne la partage.

MYRRHINE. Si c'est là votre avis, c'est aussi le nôtre.

LAMPITO. Nous saurons bien décider nos maris à faire la paix franchement et sans détour. Mais comment engager la cohue athénienne à la vouloir sérieusement?

LYSISTRATA. Sois sans inquiétude; nous répondons des nôtres.

LAMPITO. N'y compte pas, tant que leurs galères auront des ailes [3], et qu'on gardera des sommes immenses dans le temple de Minerve [4].

LYSISTRATA. J'y ai pourvu aussi: nous nous emparerons aujourd'hui de la citadelle. Tandis que nous sommes ici à nous concerter, les plus âgées ont ordre de s'en emparer, sous le prétexte d'un sacrifice.

LAMPITO. Tout ira bien, de la manière que tu dis.

LYSISTRATA. Ma chère Lampito, pourquoi ne pas nous engager mutuellement par un serment inviolable?

LAMPITO. Prononce le serment: nous jurerons ensuite.

LYSISTRATA. Tu as raison. Où est la femme scythe [5]? Que regar-

[1] Allusion à un passage de *l'Andromaque* d'Euripide, v. 620. — Pélée reproche cette faiblesse à Ménélas.

[2] Proverbe qui se dit de ceux qui se donnent une peine inutile. *Intelligit femina penem coriaceum de quo supra.*

[3] J'adopte la leçon de Walckenaër et de M. Boissonade, πόδας; mais notre langue n'admet qu'un équivalent.

[4] Il y avait mille talents en réserve dans la citadelle. Suidas. (Voy. aussi *le Plutus*, v. 1194.)

[5] A Athènes, les huissiers et les archers étaient la plupart des Scythes. (Voyez *les Fêtes de Cérès*.)

dis-tu? pose ici, devant nous, un bouclier renversé. Qu'on m'apporte la victime.

MYRRHINE. Lysistrata, par quel serment vas-tu nous engager?

LYSISTRATA. Tu le demandes? Sur un bouclier, comme autrefois dans Eschyle[1], et sur une brebis immolée.

MYRRHINE. Mais, Lysistrata, point de bouclier pour jurer la paix!

LYSISTRATA. Quel sera donc notre serment?

MYRRHINE. Si nous prenions un cheval blanc[2], pour le sacrifier?

LYSISTRATA. Où trouver un cheval blanc?

MYRRHINE. Sur quoi jurerons-nous donc?

LYSISTRATA. Je vais te le dire; écoute. Plaçons là une grande coupe noire[3]; immolons dedans une amphore de vin de Thasos, et jurons...

CALONICE. De n'y mettre jamais d'eau.

LAMPITO. Ah! le beau serment! je ne saurais dire à quel point je l'approuve.

LYSISTRATA. Qu'on apporte une coupe et une amphore.

CALONICE. O mes amies, quelle énorme cruche!

MYRRHINE. Cette coupe va répandre la joie.

LYSISTRATA. Pose-la, et mets la main sur la victime. Divine Persuasion, et toi coupe de l'Amitié, recevez ce sacrifice, et soyez favorables aux vœux des femmes!

MYRRHINE. Quel beau sang! que la couleur en est vermeille!

LAMPITO. Par Castor, il a un bouquet délicieux.

LYSISTRATA. O femmes, laissez-moi jurer la première!

MYRRHINE. Non, par Vénus! il faut tirer au sort[4].

LYSISTRATA. Lampito, et vous autres, mettez toutes la main sur la coupe, et qu'une seule répète en votre nom ce que je vais dire: vous ferez le même serment, et vous vous obligerez à l'observer: Aucun amant ni aucun époux...

MYRRHINE. « Aucun amant ni aucun époux... »

[1] Allusion aux *Sept Chefs devant Thèbes*, v. 42. (Boileau dans Longin.)

[2] *Mentulam innuit.*

[3] Parodie du vers d'Eschyle.

[4] Il paraît que c'était un usage dans les festins, de tirer au sort l'ordre dans lequel les convives devaient boire. Voyez aussi *le Plutus*, v. 973; et ce vers d'Ovide:

« *Huic, si sorte bibes, sortem concede priorem.* »

(De Arte amandi, v. 581.)

LYSISTRATA. Ne pourra m'approcher [1]... Répète.

MYRRHINE. « Ne pourra m'approcher... » Ah! mes genoux fléchissent, Lysistrata!

LYSISTRATA. Je mènerai chez moi une vie chaste...

MYRRHINE. « Je mènerai chez moi une vie chaste... »

LYSISTRATA. Je soignerai ma parure...

MYRRHINE. « Je soignerai ma parure... »

LYSISTRATA. Afin d'exciter les desirs de mon époux.

MYRRHINE. « Afin d'exciter les desirs de mon époux. »

LYSISTRATA. Je ne m'y prêterai pas de bon gré.

MYRRHINE. « Je ne m'y prêterai pas de bon gré. »

LYSISTRATA. Et s'il me prend de force...

MYRRHINE. « Et s'il me prend de force... »

LYSISTRATA. Je ne ferai rien que de mauvaise grace et avec froideur [2].

MYRRHINE. « Je ne ferai rien que de mauvaise grace et avec froi-« deur. »

LYSISTRATA. Je n'élèverai pas mes pieds au plancher.

MYRRHINE. « Je n'élèverai pas mes pieds au plancher. »

LYSISTRATA. Je ne m'accroupirai pas comme la figure de lionne qu'on met sur les manches de couteau [3].

MYRRHINE. « Je ne m'accroupirai pas comme la figure de lionne « qu'on met sur les manches de couteau. »

LYSISTRATA. Puissé-je boire de ce vin, si je reste fidèle à mon serment!

MYRRHINE. « Puissé-je boire de ce vin, si je reste fidèle à mon ser-« ment! »

LYSISTRATA. Si je l'enfreins, que cette coupe se remplisse d'eau.

MYRRHINE. « Si je l'enfreins, que cette coupe se remplisse « d'eau [4]. »

LYSISTRATA. Le jurez-vous toutes?

CALONICE. Oui, nous le jurons.

LYSISTRATA. Je vais donc sacrifier la victime.

(Elle boit.)

MYRRHINE. Laisse-m'en un peu, ma chère, pour cimenter désormais notre amitié.

[1] Ἐστυκώς, *rigente nervo.*

[2] *Et lentus non addam.*

[3] Voyez *la Paix.*

[4] Voyez, à la fin de la pièce, toute cette scène du serment, traduite en vers par le révérend père Lobineau, bénédictin.

LAMPITO. Quels sont ces cris?

LYSISTRATA. Ce que je vous disais tout à l'heure. Ce sont les femmes qui s'emparent de la citadelle. Toi, Lampito, va-t'en chez vous, mettre ordre à ce qui vous regarde, et laisse-nous celles-ci en otage. Nous, allons nous barricader dans la citadelle, avec les femmes qui l'occupent.

MYRRHINE. Ne penses-tu pas que les hommes vont bientôt accourir contre nous?

LYSISTRATA. Je m'en inquiète peu : ni la flamme, ni toutes leurs menaces ne pourront leur ouvrir ces portes, s'ils n'accèdent à nos conditions.

MYRRHINE. Par Vénus, non jamais; ou ce serait à tort qu'on parlerait de notre opiniâtreté et de notre malice.

(Elles s'en vont.)

CHOEUR DE VIEILLARDS. Allons, Dracès, avance tout doucement, bien que ce fardeau d'olivier vert pèse à tes épaules. Que l'on voit de choses inattendues dans le cours d'une longue vie! Ah! qui eût jamais pensé, ô Strymodore, qu'un jour ces femmes nourries par nous, vrai fléau de nos maisons, s'empareraient du temple de Minerve, envahiraient la citadelle, et en barricaderaient l'entrée! Hâtons-nous d'y aller, ô Philurge; investissons d'un rempart de fascines toutes celles qui ont conçu et exécuté ce complot; ne formons qu'un seul bûcher, et d'un commun accord brûlons toutes les femmes de nos propres mains, et la femme de Lycon la première.

Non, j'en jure par Cérès, tant que j'aurai un souffle de vie, elles ne se joueront pas ainsi de nous. Cléomène[1], qui jadis s'empara de la citadelle, ne s'en retira pas sans perte : malgré sa fierté lacédémonienne, il fut contraint de me livrer ses armes : il portait une casaque usée; il était sale, malpropre, tout velu, et depuis six ans il ne s'était pas baigné. Voilà pourtant l'homme que j'ai su réduire, avec mes troupes rangées sur seize rangs, et en dormant sous les remparts. Et ces femmes, haïes des dieux et d'Euripide, ma présence ne viendrait pas à bout de réprimer leur audace? Alors il faut abattre les trophées érigés en mon honneur dans la Tétrapole[2].

[1] Roi de Lacédémone. Cet événement était arrivé un siècle auparavant. (Hérodote, l. IV, 72.)

[2] District de l'Attique, composé de quatre bourgades, entre autres Marathon. Les trois autres étaient Cbnoé, Probalinthe et Tricorythe.

Mais il reste encore tout ce chemin à monter pour arriver à la citadelle; tâchons de traîner ces fascines, sans recourir aux bêtes de somme; car mes crochets m'écrasent les épaules. Il faut pourtant marcher : soufflons le feu, de peur qu'il ne s'éteigne et ne vienne à nous manquer au terme de notre route. Phu! phu! Dieux! quelle fumée!

O divin Hercule, que cette âcre fumée qui s'exhale de ce réchaud est cuisante dans les yeux [1]! c'est, en vérité, comme le feu de Lemnos; autrement il ne me ferait pas tant souffrir. Marche vite à la citadelle, et porte secours à la déesse. O Lachès! n'est-ce pas aujourd'hui le cas, ou jamais? Phu! phu! (*Il souffle encore.*) Dieux! quelle fumée!

Ce feu s'entretient et se conserve par une faveur particulière des dieux. Mais si nous déposions d'abord nos leviers? ne ferions-nous pas bien aussi d'allumer nos brandons de vigne au réchaud, et de les lancer contre la porte? Si, à notre ordre, les femmes n'enlèvent pas les barricades, il faut mettre le feu aux portes, et les envelopper de fumée. Déposons donc notre fardeau. Ah! quelle fumée! peste! Lequel des généraux de l'expédition de Samos [2] nous aidera à décharger ces leviers? Ah! voilà enfin mes épaules soulagées de ce poids accablant! C'est à toi, mon réchaud, de rendre les charbons bien ardents. Qu'on m'apporte au plus tôt une torche allumée. Seconde-nous, céleste Victoire, et fais-nous triompher de l'audace de ces femmes.

CHOEUR DE FEMMES [3]. Femmes, il me semble voir de la fumée et des flammes; on dirait un grand feu. Courons vite. Vole, vole,

[1] Littéralement : « me mord les yeux comme un chien enragé. »

[2] Ce passage fixe la date de la représentation à la vingt et unième année de la guerre du Péloponèse. C'est à cette époque que le pouvoir des Quatre-Cents fut aboli à Samos, et que Thrasybule et Thrasylle, partisans de la démocratie, furent mis à la tête du gouvernement. Ainsi le chœur appelle à son secours les partisans du régime populaire. (Voy. Thucydide, l. VIII.)

[3] Ce chœur de femmes est nécessairement différent de la bande qui s'est retirée dans la citadelle, sous la conduite de Lysistrata. Ce sont de nouvelles femmes qui ne s'étaient pas encore jointes aux premières, et qui, en sortant de la ville, aperçoivent la flamme et la fumée qui menacent leurs compagnes : ce qui est confirmé plus bas, vers 353, lorsque le chœur des vieillards s'écrie : « Voici un essaim de femmes qui « vient au secours de la citadelle. » Enfin, au vers 430, Lysistrata sort de la citadelle, et vient se joindre à ses auxiliaires.

Nicodice, avant que Calyca et Critylla périssent étouffées dans les flammes, et victimes des lois les plus barbares et de la méchanceté des vieillards. Hélas! c'est ce que je crains : suis-je accourue trop tard? Dès le point du jour, j'étais à la fontaine, où j'ai eu bien de la peine à emplir ce vase, à cause du tumulte, de la foule, et du fracas des cruches; enfin, après avoir été poussée par les servantes et de vils esclaves, je retirai cette urne à la hâte, et maintenant je m'empresse de porter cette eau à celles de mes compagnes que menace la flamme.

Car j'entends dire que d'insolents vieillards, portant une charge de fascines du poids de trois talents, comme s'ils voulaient chauffer un bain, marchent sur la citadelle, et disent, en proférant d'horribles menaces, qu'il faut brûler ces femmes abominables. Mais, ô déesse! qu'au lieu d'être la proie des flammes, elles délivrent la Grèce et ses citoyens des fureurs de la guerre! C'est dans ce noble but qu'elles se sont emparées de ton temple, ô déesse tutélaire, Minerve au casque d'or! J'invoque ton aide, ô Tritogénie; si quelque homme veut les brûler, viens porter de l'eau avec nous.

STRATYLLIS. Holà! arrêtez.

CHOEUR DE FEMMES. Qu'y a-t-il donc, ô les plus méchants des hommes? Jamais des gens de bien ni des hommes pieux n'eussent été capables de pareils excès.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Voici à quoi nous ne nous attendions pas; tout un essaim de femmes qui vient au secours de la citadelle.

CHOEUR DE FEMMES. Ah! vous avez peur de nous? notre nombre vous effraie? mais vous n'en voyez pas même la dix-millième partie.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Phédrias, les laisserons-nous bavarder ainsi? ne serait-il pas bien de leur rompre quelques bâtons sur les reins?

CHOEUR DE FEMMES. Mettons aussi nos urnes à terre, pour n'être pas embarrassées, si l'on porte la main sur nous.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si on leur avait deux ou trois fois frotté les oreilles [1], comme celles de Bupalus, elles n'auraient pas tant de babil.

CHOEUR DE FEMMES. Eh bien! frappe; je m'offre aux coups : mais nulle autre chienne désormais ne te touchera plus [2].

[1] Mot à mot : « les mâchoires. » — Allusion à un vers d'Hipponax, où il menaçait de battre ce Bupalus.

[2] *Testiculis te prehendet*; elle sous-entend, *nam ego tibi priùs avellam.*

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si tu ne te tais, j'épuiserai sur toi le reste de mes forces.

STRATYLLIS. Touche seulement du doigt Stratyllis.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Et si je t'éreinte de coups de poing, que me feras-tu ?

STRATYLLIS. Je t'arracherai sans pitié le cœur et les entrailles.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Oui, Euripide est le plus sage des poëtes ; il n'est pas d'animal aussi effronté que la femme.

STRATYLLIS. Prenons nos cruches d'eau, Rhodippe.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Qu'es-tu venue faire ici avec cette eau, femme haïe des dieux ?

STRATYLLIS. Et toi, avec ce feu, vieux cadavre? est-ce pour te brûler toi-même ?

CHOEUR DE VIEILLARDS. Moi, c'est pour allumer ce bûcher, et faire griller tes compagnes.

STRATYLLIS. Et moi, c'est pour éteindre ton bûcher.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Tu éteindras mon feu?

STRATYLLIS. Le fait va te le prouver.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Tu doutes que je te rôtisse avec cette torche?

STRATYLLIS. Si tu es malpropre, je te donnerai un bain.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Toi, me donner un bain, sale que tu es !

STRATYLLIS. Oui, un bain nuptial.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Entendez-vous l'impudence?

STRATYLLIS. Je suis une femme libre.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Je saurai bien te faire taire.

STRATYLLIS. Mais tu ne siégeras plus sur la place Héliée [1].

CHOEUR DE VIEILLARDS. Mets le feu à sa chevelure.

STRATYLLIS. Fais ton devoir, Achéloüs [2].

CHOEUR DE VIEILLARDS. Ah ! ciel !

STRATYLLIS. Est-ce qu'elle était chaude?

CHOEUR DE VIEILLARDS. Comment, chaude? Finiras-tu? que fais-tu là?

STRATYLLIS. Je t'arrose pour te faire reverdir.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Mais je suis tout desséché et tremblant.

STRATYLLIS. Puisque tu as du feu, réchauffe-toi.

---

[1] C'est-à-dire en qualité de juge.

[2] Nom de fleuve. En même temps elle l'inonde d'eau.

UN MAGISTRAT [1]. Les femmes font-elles assez de vacarme avec leurs orgies, le bruit de leurs tambours, leurs continuelles bacchanales, et ces lamentations des fêtes d'Adonis [2], que j'entendis un jour du lieu même de l'assemblée? Démostrate, cet orateur que le ciel confonde, proposait de faire voile vers la Sicile; et sa femme criait en dansant: « Hélas! hélas! Adonis [3]! » Démostrate proposait de lever des troupes à Zacynthe; et sa femme, déjà ivre, criait du haut de sa maison: « Pleurez Adonis. » Pendant ce temps l'infâme Cholozygès [4] redoublait d'efforts pour se faire entendre. Voilà leurs chansons désordonnées.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si tu savais jusqu'où elles portent l'audace! Entre autres outrages, elles nous ont inondés avec l'eau de leurs cruches; et maintenant il nous faut secouer nos habits, comme si nous avions pissé dedans.

LE MAGISTRAT. Par Neptune, vous le méritez bien. Nous secondons nous-mêmes la perversité des femmes, nous leur enseignons la débauche; et de pareils complots sont les fruits de notre complaisance. N'allons-nous pas dans les boutiques des orfévres dire à l'ouvrier: « Tu avais fait un collier à ma femme; mais hier soir, « en dansant, elle a laissé tomber le gland du fermoir: je suis « forcé d'aller à Salamine; tâche de t'échapper un soir, s'il est « possible, et de le lui remettre en bon état. » Un autre dit à un cordonnier jeune et vigoureux [5]: « Mon ami, la courroie blesse le « pied de ma femme, elle lui sert le petit doigt, qui est très-délicat: « viens vers midi, et aie bien soin de l'élargir. » Or voici ce qui résulte de tout cela: moi, proviseur, après avoir levé des rameurs,

[1] Πρόβουλος, que l'on traduit en latin *provisor*. Aristote (*Politiq.*, IV, 9) parle de ces magistrats, qu'il appelle aussi *gardiens des lois*, et paraît en faire des espèces de rapporteurs, chargés de préparer les sujets de discussion. D'autres auteurs, d'après un passage d'Hérodote (l. VII) et un passage de Thucydide (VIII, *initio*), veulent y voir une magistrature extraordinaire, à laquelle on avait recours dans les temps de crise, comme lors de l'invasion de Xerxès, ou après la défaite de Sicile.

[2] Οὔπι τῶν τεγῶν, *sur les toits*. Ces mots semblent indiquer que les femmes athéniennes se tenaient sur les terrasses des maisons, pour pleurer Adonis. (Voyez Ézéch., c. 8, v. 14.)

[3] L'orateur Démostrate, adversaire de Nicias, avait proposé l'expédition de Sicile le jour même qui était consacré à pleurer Adonis, jour de mauvais augure. Aristophane, attaché au parti politique de Nicias, venge ici ce général, qui fut victime de l'expédition. (Voy. Plutarque, *Vie de Nicias*, 12; *Alcibiade*, 18.) Démostrate fut aussi attaqué par Eupolis, dans sa comédie intitulée Δῆμοι.

[4] Parodie du nom de Buzygès, que l'on donnait à Démostrate. SCHOLIASTE.

[5] *Qui penem habet haudquaquam puerilem.*

lorsque j'ai besoin d'argent pour leur entretien, les femmes me ferment les portes [1]. Mais que sert de rester ainsi? Qu'on m'apporte des leviers, je veux châtier leur insolence. Eh bien, drôle! que fais-tu, le nez en l'air? Et toi, pourquoi rester là sans rien faire, que chercher de l'œil le cabaret? Allons, faites sauter ces portes à force de leviers. Attendez, je vais y mettre aussi la main.

LYSISTRATA. Ne faites rien sauter : me voici moi-même. A quoi bon des leviers? Ce ne sont pas des leviers qu'il vous faut, mais du bon sens.

LE MAGISTRAT. C'est donc toi, perfide? Où est l'archer? Saisis cette femme, et attache-lui les mains derrière le dos.

LYSISTRATA. J'en atteste Diane, s'il me touche du bout du doigt, le misérable s'en repentira [2].

LE MAGISTRAT. Eh bien, tu as peur? Prends-la par le milieu du corps; et toi aussi; à vous deux vous l'aurez bientôt garrottée.

STRATYLLIS. Par Pandrose! si tu mets seulement la main sur elle, je t'écrase sous mes pieds [3].

LE MAGISTRAT. Voyez, écraser! Un autre archer! Commence par garrotter celle-là, parce qu'elle parle.

LYSISTRATA. Par Diane! si tu la touches du doigt, tu auras bientôt besoin de ventouses [4].

LE MAGISTRAT. Qu'est-ce que cela veut dire? Où est l'archer? Tiens-la bien. Ah! je saurai mettre fin à vos sorties.

STRATYLLIS. J'en jure par Diane de Tauride, si tu approches de cette femme, je t'arracherai les cheveux, et te ferai pleurer amèrement.

LE MAGISTRAT. Oh! malheureux que je suis! L'archer m'a laissé là; mais il serait honteux de céder à des femmes. Scythes, marchons contre elles en bon ordre.

LYSISTRATA. Par les déesses! nous vous ferons voir que nous avons ici quatre vaillants bataillons de femmes bien armées.

LE MAGISTRAT. Scythes, attachez-leur les mains derrière le dos.

LYSISTRATA. Accourez, vaillantes compagnes. Marchandes de graines, d'œufs et de légumes, cabaretières, boulangères, mar-

[1] De la citadelle, où était gardé le trésor.

[2] Δημόσιος ὤν, tout agent de la force publique qu'il est.

[3] *Mox cacabis calcatus.*

[4] Pour guérir ses meurtrissures.

chandes d'ail ; frappez ferme, déchirez, mettez-les en déroute, prodiguez les injures, faites assaut d'effronterie... Ah ! cessez ; retirez-vous, ne les dépouillez pas.

LE MAGISTRAT. Dieux ! quelle rencontre fatale pour mes archers !

LYSISTRATA. Quelle était donc ton idée ? Pensais-tu n'avoir affaire qu'à des servantes ? ou croyais-tu que les femmes sont sans courage ?

LE MAGISTRAT. Elles n'en ont que trop, ma foi ; surtout quand le cabaret est proche.

CHOEUR DE VIEILLARDS. O magistrat, voilà bien des paroles perdues. Pourquoi entrer en pourparlers avec ces êtres malfaisants ? Ignores-tu dans quel bain elles nous ont trempés tout à l'heure, et cela sans lessive ?

CHOEUR DE FEMMES. Mais, mon cher, il ne faut pas se permettre légèrement de porter la main sur autrui ; autrement tu auras les yeux pochés. J'aime à me tenir paisible, comme une jeune fille, sans faire de mal à personne, sans déranger même un fétu ; mais il ne faut pas irriter la guêpe.

CHOEUR DE VIEILLARDS. O Jupiter ! que faire de ces méchantes créatures ? tant d'audace n'est pas tolérable. Mais voyons, cherchons la cause de leur conduite ; quel était leur dessein en s'emparant de la citadelle de Cranaüs, de ce roc inaccessible, de ce temple sacré ? Questionne-les, sois peu crédule, emploie tous les moyens : il serait honteux de ne pas savoir à quoi nous en tenir là-dessus, par notre négligence.

LE MAGISTRAT. Je desirerais savoir, avant tout, pourquoi vous avez ainsi barricadé la citadelle ?

LYSISTRATA. Pour mettre le trésor en sûreté, et vous ôter tout sujet de guerre.

LE MAGISTRAT. L'argent est donc la cause de la guerre ?

LYSISTRATA. Oui, et de tous les désordres. C'est pour avoir le moyen de voler, que Pisandre [1] et les autres ambitieux suscitent continuellement de nouveaux troubles. Qu'ils fassent maintenant tout ce qui leur plaira ; ils ne toucheront plus à cet argent.

LE MAGISTRAT. Que feras-tu donc ?

[1] Pisandre, un des chefs du gouvernement des Quatre-Cents, établi pendant la vingtième année de la guerre. Ce gouvernement ayant été renversé l'année suivante, Pisandre prit la fuite. (Voy. Thucydide, l. VIII ; voy. aussi *les Oiseaux*, v. 1556 ; *la Paix*, v. 395.)

LYSISTRATA. Tu le demandes? nous l'administrerons nous-mêmes.

LE MAGISTRAT. Vous l'administrerez?

LYSISTRATA. Qu'y a-t-il là d'étonnant? n'est-ce pas nous qui administrons les dépenses de nos maisons?

LE MAGISTRAT. Mais ce n'est pas la même chose.

LYSISTRATA. Pourquoi pas la même chose?

LE MAGISTRAT. C'est avec cet argent qu'on fait la guerre.

LYSISTRATA. Mais d'abord il n'est pas besoin de faire la guerre.

LE MAGISTRAT. Quel autre moyen de nous défendre?

LYSISTRATA. Nous vous défendrons.

LE MAGISTRAT. Vous?

LYSISTRATA. Oui, nous.

LE MAGISTRAT. C'est trop fort.

LYSISTRATA. Nous te défendrons malgré toi.

LE MAGISTRAT. C'est affreux.

LYSISTRATA. Tu te fâches? il le faut pourtant.

LE MAGISTRAT. Par Cérès, c'est de la tyrannie.

LYSISTRATA. Il faut bien se défendre, mon cher.

LE MAGISTRAT. Et si je ne le veux pas?

LYSISTRATA. Raison de plus.

LE MAGISTRAT. Mais d'où vous est venue l'idée de vous mêler de la guerre et de la paix?

LYSISTRATA. Nous vous le dirons.

LE MAGISTRAT. Dis donc vite, ou tu t'en repentiras.

LYSISTRATA. Écoute, et tâche de modérer tes gestes.

LE MAGISTRAT. Je ne puis; j'ai peine à me contenir, tant je suis en colère.

UNE FEMME. Tu n'en auras que plus de regrets.

LE MAGISTRAT. Garde pour toi ce triste présage[1], ma vieille. (*À Lysistrata.*) Mais parle.

LYSISTRATA. Je vais te satisfaire. Précédemment, dans la dernière guerre, nous avons supporté votre conduite avec une modération exemplaire : vous ne nous permettiez pas d'ouvrir la bouche. Vos projets étaient peu faits pour nous plaire; cependant ils ne nous échappaient pas, et souvent au logis nous apprenions vos résolutions funestes sur des affaires importantes. Alors, cachant notre douleur sous un air riant, nous vous demandions : « Qu'est-ce « que l'assemblée a résolu aujourd'hui? quel décret avez-vous

[1] Littéralement : « Croasse cela pour toi-même. »

« rendu [1] au sujet de la paix? — Qu'est-ce que cela te fait? di« sait mon mari : tais-toi ; » et je me taisais.

UNE FEMME. Moi, je ne me serais pas tue.

LE MAGISTRAT. Il te serait arrivé mal de ne pas te taire.

LYSISTRATA. Aussi me taisais-je. Une autre fois, vous voyant prendre une résolution des plus mauvaises, je disais : « Mon ami, « comment pouvez-vous agir si follement? » Il me regardait aussitôt de travers, en disant : « Tisse ta toile, ou ta tête s'en ressentira : « la guerre est le partage des hommes [2] ! »

LE MAGISTRAT. Par Jupiter, il avait raison.

LYSISTRATA. Raison? Comment, misérable! il ne nous sera pas permis de vous avertir, quand vous prenez des résolutions funestes? Enfin, lasses de vous entendre dire hautement dans les rues : « Il n'y a plus d'homme en ce pays. — Non, en vérité, il n'y « a plus d'homme ; » les femmes ont résolu de se réunir, pour travailler de concert au salut de la Grèce. Qu'aurait servi d'attendre? Si donc vous voulez écouter nos sages conseils, et vous taire à votre tour, comme nous faisions alors, nous pourrons rétablir vos affaires.

LE MAGISTRAT. Vous, rétablir nos affaires? Ah! vraiment, c'est trop fort.

LYSISTRATA. Tais-toi.

LE MAGISTRAT. Tu prétends me faire taire, toi, avec ton voile sur la tête? j'aimerais mieux mourir.

LYSISTRATA. Si c'est là ce qui t'offusque, tiens, prends ce voile, mets-le sur ta tête, et garde le silence. Prends aussi ce panier; file la laine; mange des fèves [3]; la guerre sera le partage des femmes.

CHOEUR DE FEMMES. Femmes, laissez là les cruches, pour qu'à notre tour nous venions à l'aide de nos amies. Jamais je ne me lasserai de danser; jamais mes genoux ne fléchiront. Je veux braver tous les périls avec ces femmes pleines de caractère, de graces, d'audace, de sagesse, en qui le patriotisme s'unit à la prudence. Filles de femmes courageuses, de mères intrépides, marchez avec ardeur, et ne faiblissez pas; le vent vous est encore favorable.

LYSISTRATA. Si le doux Amour et la déesse de Cypre répandent

[1] Littéralement : « qu'avez-vous résolu de faire graver sur la colonne, au sujet de « la paix? » Sur ces colonnes, voy. *les Oiseaux*, v. 1354.

[2] Ces derniers mots sont les paroles d'Hector à Andromaque. *Iliad.*, VI.

[3] C'est-à-dire occupe-toi à juger. (Voyez la première scène des *Chevaliers*.)

l'attrait du désir sur notre sein et sur toute notre personne, s'ils inspirent aux hommes l'ardeur de la passion [1], j'espère que les Grecs nous donneront un jour le nom de Lysimaque [2].

LE MAGISTRAT. Pour quel exploit ?

LYSISTRATA. Pour avoir fait cesser leurs folies et leurs courses en armes sur le marché.

UNE FEMME. Par Vénus, voilà qui est bien !

LYSISTRATA. On les voit à présent parcourir tout armés, et comme des corybantes, le marché aux marmites et aux légumes.

LE MAGISTRAT. Sans doute; ainsi doivent faire des braves.

LYSISTRATA. C'est vraiment une chose ridicule, de voir un homme, portant un bouclier orné d'une gorgone, acheter du poisson.

UNE FEMME. Moi, j'ai vu un phylarchonte à cheval [3], avec sa longue crinière, jeter dans son casque d'airain un œuf qu'il prenait à une vieille femme. Un Thrace, agitant son bouclier et son javelot, comme Térée, effrayait une marchande de figues et avalait les plus mûres.

LE MAGISTRAT. Comment pourrez-vous donc mettre fin à tant de désordres ?

LYSISTRATA. Fort aisément.

LE MAGISTRAT. Voyons : dis-moi.

LYSISTRATA. Quand notre fil est embrouillé, nous le prenons de cette façon sur nos fuseaux, et nous le tirons de côté et d'autre : il en sera ainsi de cette guerre; nous la débrouillerons en envoyant des ambassadeurs de différents côtés.

LE MAGISTRAT. Ainsi donc, pauvres folles, vous pensez terminer les affaires les plus critiques avec de la laine, du fil, et des fuseaux !

LYSISTRATA. Oui : si vous aviez le moindre bon sens, vous prendriez, en politique, exemple sur notre manière de travailler la laine.

LE MAGISTRAT. Comment cela ? voyons.

LYSISTRATA. De même que nous lavons la laine pour en séparer le suint, il fallait d'abord faire le triage et expulser les pervers : puis ceux qui s'agglomèrent en peloton pour s'emparer des charges, les diviser et leur tondre la tête ; ensuite jeter tout pêle-mêle dans une

[1] « *Si viris tentiginem jucundam ingeneraverint, ut quasi baculos penes erigant...* »
[2] C'est-à-dire qui met fin aux combats.
[3] Chef de cavalerie d'une tribu.

corbeille pour le bien commun, et carder indistinctement étrangers domiciliés, hôtes, amis, débiteurs du trésor; quant aux villes peuplées de colons de ce pays, les regarder comme autant de pelotons, tirer jusqu'ici le fil de chaque et n'en faire qu'un seul, pour former de tout cela une grosse pelote, et en tisser une tunique pour le peuple.

LE MAGISTRAT. N'est-il pas étrange qu'elles prétendent trier et pelotonner tout cela, elles qui ne prennent aucune part à la guerre?

LYSISTRATA. Eh! misérable, ne supportons-nous pas plus de la moitié du fardeau? D'abord nous enfantons des fils, pour les voir partir à l'armée.

LE MAGISTRAT. Tais-toi; ne rappelle pas nos malheurs [1].

LYSISTRATA. Ensuite, au lieu de nous livrer au plaisir et de jouir de notre jeunesse, nous languissons, privées de nos époux. Mais passons sur ce qui nous regarde; je m'afflige pour ces vierges qui vieillissent dans leur couche solitaire.

LE MAGISTRAT. Les hommes vieillissent-ils moins?

LYSISTRATA. Quelle différence! Un homme, à son retour de la guerre, eût-il des cheveux blancs, épouse une jeune fille. Mais la saison d'une femme est courte; si elle n'en profite, personne ne l'épouse: elle passe sa vie à interroger les augures [2].

LE MAGISTRAT. Mais tout vieillard qui a encore quelque vigueur... [3].

LYSISTRATA. Et toi, qu'attends-tu pour mourir? Il est temps, achète une bière: je vais te préparer un gâteau de miel [4]; ceins-toi la tête de cette couronne.

Ire FEMME. Reçois de moi ces bandelettes.

IIe FEMME. Prends aussi cette couronne.

LYSISTRATA. Que te manque-t-il? que desires-tu? la barque est prête; Caron t'appelle [5]: tu l'empêches de partir.

LE MAGISTRAT. N'est-il pas cruel d'être traité ainsi? Oui, par Jupiter, j'irai me montrer en cet état à mes collègues.

[1] Il y a là une allusion à la défaite de Sicile; on voit que le poëte craint de s'arrêter sur un souvenir si douloureux.

[2] Pour savoir quand son tour viendra.

[3] « *Qui penem adhuc arrigere valet.* »

[4] Pour offrir à Cerbère.

[5] *Alceste* d'Euripide, v. 254.

LYSISTRATA. Te plains-tu de n'être pas encore exposé [1] ? Dans trois jours tu recevras de nous dès le matin l'offrande d'usage [2].

CHOEUR DE VIEILLARDS. Il ne s'agit plus de dormir : vous tous, hommes libres, disposez-vous pour cette grande affaire. Elle me paraît en présager bien d'autres plus grandes encore : je pressens ici la tyrannie d'Hippias ; j'appréhende fort surtout que des Lacédémoniens rassemblés chez Clisthène n'excitent artificieusement ces femmes ennemies des dieux à s'emparer de nos trésors et de l'argent dont je vivais. Il est indigne qu'elles osent donner des conseils aux citoyens, parler de boucliers d'airain, malgré leur sexe, et discuter avec nous sur la paix à faire avec les Lacédémoniens, auxquels on ne doit pas se fier plus qu'au loup dévorant. Oui, tout ce qu'elles trament tend à la tyrannie. Mais jamais elles ne régneront sur moi ; je serai sur mes gardes ; je porterai toujours mon épée sous une branche de myrte [3] ; je me tiendrai tout armé sur la place publique, auprès d'Aristogiton [4] ; je resterai à ce poste, car il me prend envie de frapper la mâchoire de cette vieille, haïe des dieux.

CHOEUR DE FEMMES. Vos mères même ne vous reconnaîtraient pas à votre retour. Chères vieilles, posons d'abord ceci à terre. Nous avons à vous dire, ô citoyens, des choses qui importent à cette cité : et elle le mérite bien ; car elle m'a élevée au sein des plaisirs et de l'éclat. Dès l'âge de sept ans, je portai les offrandes mystérieuses dans la fête de Cérès ; puis je broyai l'orge sacrée en l'honneur de Minerve, notre souveraine : à dix ans, revêtue d'une robe jaune flottante, je fus consacrée à Diane, dans les Brauronies [5] : devenue

[1] C'était l'usage, chez les anciens, d'exposer les morts devant leur porte. (Voy. Euripide, *Phœniss.*, 1329; Perse, *sat.* III.)

[2] Sacrifice funéraire qu'on offrait aux mânes, trois jours après la sépulture.

[3] Ceci est un vers tiré de la chanson d'Harmodius. (Voy. Athénée.)

[4] C'est-à-dire, de sa statue.

[5] Brauronies, fêtes de Diane à Athènes, ainsi nommées de Brauron, bourg de l'Attique, où cette déesse avait un culte. Il y a dans le texte une expression étrange : « Je fus *ourse* dans les Brauronies. » Le Scholiaste en donne l'explication suivante : Une ourse furieuse, qui ravageait un des cantons de l'Attique, fut prise, apprivoisée, et consacrée à Diane. Malheureusement, une jeune fille, ayant voulu jouer trop familièrement avec cet animal, en reçut une blessure assez grave. Ses frères, indignés, se jetèrent sur l'ourse, et la tuèrent. Diane, irritée, suscita contre les Athéniens une maladie pestilentielle. L'oracle, consulté, répondit que, pour apaiser la déesse, il fallait

une belle fille, je fus canéphore, et je portai un collier de figues [1]. Ne dois-je pas, d'après cela, de sages conseils à la patrie? Quoique femme, qu'on me permette de proposer l'avis qui me paraît le meilleur aujourd'hui. D'ailleurs, je suis pour ma part dans la contribution générale, puisque je donne des hommes à l'État. Quant à vous, tristes vieillards, vous n'y êtes pour rien : car, après avoir épuisé la cotisation de nos pères [2], lors de la guerre médique, vous ne contribuez plus à votre tour ; nous courons même risque d'être ruinées par vous. Avez-vous un mot à répondre? — Si tu me fâches, je te frapperai la mâchoire avec ce lourd cothurne.

CHOEUR DE VIEILLARDS. N'est-ce pas le comble de l'insolence! Mais le mal empirera encore. Tout homme digne de ce nom [3] doit s'empresser d'y porter remède. Otons cette tunique; il faut que l'homme sente l'homme : il ne convient pas qu'il s'enveloppe de vêtements. Allons, nous tous, qui allâmes à Lipsydrion [4], dans notre bon temps, il nous faut aujourd'hui reprendre la vigueur du jeune âge, nous redresser, et dépouiller notre vieillesse. Car, pour peu que nous donnions prise aux femmes, elles ne mettront point de relâche à leurs efforts : elles construiront des navires; elles voudront combattre sur mer, à l'exemple d'Artémise, et nous livrer bataille. Si une fois elles s'adonnent à l'équitation, j'efface des rôles nos cavaliers. La femme aime le cheval [5]; elle s'y tient ferme; il a beau galoper, elle ne tombe point : vois les Amazones que Micon [6] a représentées combattant à cheval contre des hommes. Oui, il faut s'assurer de ces femmes, et leur mettre à toutes le carcan.

CHOEUR DE FEMMES. Par les déesses, si tu m'irrites, je lâcherai la

lui consacrer, sous le nom d'*ourses*, quelques-unes de leurs filles. Il fut donc décidé qu'aucune fille ne pourrait se marier avant de s'être soumise à cette consécration. La fête où elle se faisait s'appelait ἀρκτεία, et la cérémonie ἀρκτεύειν, ou δεκατεύειν, parceque c'était ordinairement à dix ans que les jeunes filles subissaient cette épreuve; elle ne pouvait se faire ni après dix ans, ni avant cinq. Pendant la fête elles s'appelaient ἄρκτοι, et après la fête, ἀρκτευόμεναι.

[1] Sur certains monuments antiques, on voit des figures portant ainsi des colliers de figues sèches.

[2] Au temps de la guerre médique, il avait été ordonné que chacun contribuerait en raison de ses moyens, pour aider à repousser les barbares.

[3] « *Quicumque coleatus est vir.* »

[4] Endroit de l'Attique, près du mont Parnès, où se retirèrent les Alcméonides, pour faire la guerre aux fils de Pisistrate.

[5] Il y a là une équivoque dans le genre de celle qui a été indiquée page 321.

[6] Ce tableau était exposé dans le Pécile. (Voy. Pausanias, *Attic.*)

bride à ma colère, et je t'arrangerai [1] de manière à te faire jeter les hauts cris. Nous aussi, ô femmes, quittons nos vêtements; faisons-leur sentir notre colère. Qu'un de vous s'avance, je lui ferai passer le goût de l'ail et des fèves noires. Ose dire un seul mot : je suis si irritée ! je te traiterai comme l'escarbot traita le nid de l'aigle.

UNE FEMME. Je n'ai pas peur de vous, tant que vivront Lampito et Isménie, cette noble et chère Thébaine. Quand tu ferais sept décrets, ils ne pourraient rien sur nous, misérable, toi qui es détesté de tes voisins et de tout le monde. Hier, pour célébrer une fête en l'honneur d'Hécate, je voulus faire venir du voisinage une amie de mes enfants, fille honnête et aimable, une anguille de Béotie ; on me l'a refusée à cause de tes décrets. Jamais vous ne cesserez d'en faire de pareils, tant qu'on ne vous prendra pas par les pieds pour vous jeter en bas, la tête la première.

CHOEUR DE FEMMES. O toi, qui présides à notre glorieuse entreprise, pourquoi viens-tu à nous avec cet air de tristesse?

LYSISTRATA. C'est l'indigne conduite des femmes, c'est le caractère féminin qui me décourage et me tourmente.

CHOEUR DE FEMMES. Que dis-tu? que dis-tu ?

LYSISTRATA. La vérité, la vérité.

CHOEUR DE FEMMES. Qu'y a-t-il de fâcheux ? dis-le à tes amies.

LYSISTRATA. La chose est honteuse à dire, et difficile à taire [2].

CHOEUR DE FEMMES. Ne me cache pas ce qui nous est arrivé de fâcheux.

LYSISTRATA. Pour tout dire enfin, les desirs charnels nous dévorent.

CHOEUR DE FEMMES. O Jupiter !

LYSISTRATA. Que sert de l'invoquer? cela n'est que trop vrai. Je ne puis plus longtemps les priver d'hommes ; elles désertent. J'ai surpris l'une à ouvrir l'issue qui conduit à l'antre du dieu Pan [3] ; une autre se laissait glisser à l'aide d'une poulie ; celle-ci préparait son évasion ; celle-là, perchée sur un oiseau, songeait déja à

[1] Πεκτούμενον répond littéralement à la locution populaire *bien peigné*, qui se dit d'un homme roué de coups.

[2] Parodie d'un vers d'Eschyle, *Prométhée*, 197.

[3] Cet antre était au nord de la citadelle.

s'abattre sur la maison d'Orsilochus [1], lorsque je l'arrêtai par les cheveux. Elles inventent mille prétextes pour s'en aller. Tiens, en voici une. Holà! où cours-tu?

Ire FEMME. Je veux aller chez moi; j'ai à la maison de la laine de Milet qui se mange aux vers.

LYSISTRATA. Quels vers? Allons, rentre.

Ire FEMME. Je reviendrai tout de suite, j'en jure par les déesses; je n'ai qu'à étendre sur le lit...

LYSISTRATA. Il n'y a rien à étendre : reste ici.

Ire FEMME. Faut-il laisser gâter ma laine?

LYSISTRATA. Oui, si l'on ne peut faire autrement.

IIe FEMME. Malheureuse! malheureuse! mon lin que j'ai laissé chez moi sans le teiller!

LYSISTRATA. En voici une autre qui veut aller teiller son lin. Rentre vite.

IIe FEMME. J'en jure par la lune, je reviendrai aussitôt après l'avoir mis en état.

LYSISTRATA. Non, non, tu ne le mettras pas en état; car si tu commençais, une autre en voudrait faire autant.

IIIe FEMME. Divine Lucine! retarde l'enfantement jusqu'à ce que je sois arrivée dans un lieu profane.

LYSISTRATA. Que nous contes-tu là?

IIIe FEMME. Je vais accoucher.

LYSISTRATA. Tu n'étais pas enceinte hier.

IIIe FEMME. Je le suis aujourd'hui. Laisse-moi vite m'en aller trouver la sage-femme.

LYSISTRATA. Quel conte tu nous fais! qu'as-tu là de dur?

IIIe FEMME. Un garçon.

LYSISTRATA. Non, par Vénus; on dirait quelque chose de creux comme un chaudron : je vais le savoir. Ah! est-elle comique? Tu as le casque sacré de Pallas! et tu te disais grosse?

[1] Le Scholiaste en parle comme d'un débauché.

IIIe FEMME. Oui, je suis grosse.

LYSISTRATA. Pourquoi donc ce casque?

IIIe FEMME. Pour y faire mon nid, comme une colombe, si les douleurs de l'enfantement m'eussent surprise dans la citadelle.

LYSISTRATA. Que dis-tu? ce sont de mauvaises défaites; la chose est claire. N'attendras-tu pas ici le cinquième jour des couches[1]?

IVe FEMME. Je ne puis plus dormir dans la citadelle, depuis que j'ai vu le serpent qui en est le gardien[2].

Ve FEMME. Je n'y tiens plus; les cris continuels des chouettes troublent mon sommeil.

LYSISTRATA. Malheureuses! ne me parlez point de ces prétendues terreurs. Vous regrettez vos maris : croyez-vous qu'ils ne vous regrettent pas? Je le sais, ils passent des nuits cruelles. Chères amies, tenez bon, patientez encore un peu; un oracle nous promet la victoire, si nous restons unies. Voici cet oracle.

CHOEUR DE FEMMES. Ah! dis-nous l'oracle.

LYSISTRATA. Silence donc! « Quand les hirondelles se réuniront « ensemble pour fuir les huppes, et s'abstiendront de tout com« merce avec les mâles, alors finiront les maux, et Jupiter tonnant « mettra dessus ce qui était dessous. »

CHOEUR DE FEMMES. Nous aurons le dessus?

LYSISTRATA. « Mais si les hirondelles se divisent et s'envolent du « temple sacré, nul autre oiseau ne leur sera comparé pour l'in« continence. »

CHOEUR DE FEMMES. L'oracle est clair. O dieux! ne nous laissons donc pas décourager : rentrons. Chères amies, il serait trop honteux de ne pas accomplir l'oracle.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Je veux vous conter une histoire dont autrefois on a entretenu mon enfance. La voici : il y avait un jeune homme appelé Mélanion, qui par haine pour le mariage s'enfonça dans les déserts; il vivait sur les montagnes; il allait à la chasse aux

[1] Littéralement : « l'amphidromie, » parceque, le cinquième jour, on portait le nouveau-né en courant autour de l'autel domestique. C'était aussi une espèce de purification. Le dixième jour, on donnait le nom à l'enfant.

[2] Hérodote, VIII, 41.

lièvres, faisait des filets, avait un chien : il ne revint pas chez lui, tant il détestait les femmes. Nous ne sommes pas moins chastes que Mélanion.

UN VIEILLARD. Ma vieille, je veux te baiser...

Ve FEMME. Tu pourras te passer d'oignon [1].

UN VIEILLARD. ...Et te donner des coups de pied.

Ve FEMME. Tu as la barbe bien épaisse [2].

UN VIEILLARD. Myronide était noir et velu ; les ennemis le redoutaient. Il en était de même de Phormion [3].

CHOEUR DE FEMMES. Je veux aussi vous conter une histoire en réponse à celle de Mélanion. Il y avait un certain Timon, homme intraitable, tout hérissé d'aspérités, véritable rejeton d'Érinnys. Ce Timon, plein de haine pour la perversité des hommes, s'éloigna d'eux en les maudissant. C'est ainsi qu'il haïssait les hommes pervers : mais les femmes faisaient ses délices.

Ve FEMME. Veux-tu que je te brise la mâchoire?

UN VIEILLARD. Je n'ai pas peur.

Ve FEMME. Je te donnerai des coups de pied.

UN VIEILLARD. Tu montreras ton derrière.

Ve FEMME. Toute vieille que je suis, tu le verras en fort bon état; la flamme de la lampe l'a dégarni [4].

LYSISTRATA. Femmes, femmes, venez vite à moi.

Ire FEMME. Qu'y a-t-il ? pourquoi ces cris ?

LYSISTRATA. C'est un homme, un homme que je vois accourir tout furieux, tout enflammé des feux de Vénus.

IIe FEMME. Déesse de Cypre, de Cythère et de Paphos, suis invariablement la route que tu as commencée.

Ire FEMME. Où est-il donc?

LYSISTRATA. Près du temple de Cérès [5].

Ire FEMME. Oui, par Jupiter, voilà quelqu'un. Quel est-il?

[1] C'est-à-dire, tu pleureras bien sans manger d'oignon.

[2] C'est-à-dire qu'il y a de quoi en arracher.

[3] Myronide et Phormion étaient deux généraux : Thucydide les mentionne (l. I). Aristophane a rappelé une victoire navale du second dans *les Chevaliers*. Sur Myronide, voy. une note de *l'Assemblée des Femmes*, v. 314.

[4] « *Sed tamen non videbis, licet vetula sim, cum crinitum, at deglabratum lucernæ* « *flammulâ*. »

[5] Ce temple était voisin de la citadelle.

LYSISTRATA. Voyez si l'une de vous le connaît.

MYRRHINE. Ma foi ! c'est Cinésias, mon mari.

LYSISTRATA. C'est à toi de le faire languir, d'user de coquetterie, de paraître l'aimer sans l'aimer, de lui accorder tout, hormis... ce que la coupe interdit [1].

MYRRHINE. Sois tranquille ; je n'y manquerai pas.

LYSISTRATA. Je reste ; je t'aiderai à le payer de belles paroles et à prolonger son martyre. Vous autres, retirez-vous.

CINÉSIAS. Ah ! grands dieux, quel supplice ! quel horrible tourment [2] ! c'est comme si j'étais sur une roue !

LYSISTRATA. Quel est celui-là, qui se tient en deçà des sentinelles ?

CINÉSIAS. Moi.

LYSISTRATA. Un homme ?

CINÉSIAS. Sans doute, un homme.

LYSISTRATA. Vite, éloigne-toi d'ici.

CINÉSIAS. Qui es-tu, pour me chasser ainsi ?

LYSISTRATA. La sentinelle de jour.

CINÉSIAS. Au nom des dieux, appelle-moi Myrrhine.

LYSISTRATA. Bon ! que j'appelle Myrrhine ? Et toi, qui es-tu ?

CINÉSIAS. Son mari, Cinésias Péonide [3].

LYSISTRATA. Ah ! bonjour, mon cher ; ton nom n'est point inconnu parmi nous. Ta femme l'a sans cesse à la bouche. Qu'elle prenne un œuf ou une pomme : « Voilà, dit-elle, pour Cinésias. »

CINÉSIAS. Ah ! grands dieux !

LYSISTRATA. Oui, par Vénus ! si l'on vient à parler des hommes, ta femme s'écrie aussitôt : « Tout le reste n'est rien, au prix de « Cinésias. »

CINÉSIAS. Vite, appelle-la.

LYSISTRATA. Mais me donneras-tu quelque chose ?

CINÉSIAS. Assurément ; et tout de suite, si tu veux. Voici ; je te donne ce que j'ai.

[1] Elle rappelle le serment qu'elles ont fait sur une coupe remplie de vin.

[2] « *Quantà discrucior convulsione et tentigine !* »

[3] On suppose qu'il joue sur ces noms, dont les racines peuvent prêter à des équivoques indécentes. Cinésias, poëte dithyrambique, qu'Aristophane a déjà mis en scène dans *les Oiseaux*, v. 1373—1410. (Voy. aussi *les Grenouilles*.)

LYSISTRATA. Je descends, et je cours te l'appeler.

CINÉSIAS. Hâte-toi. La vie n'a plus de charmes pour moi, depuis qu'elle est sortie de la maison; j'y rentre avec ennui; tout me semble désert; rien de ce que je mange ne me fait plaisir, car je souffre [1].

MYRRHINE. Je l'aime, oui, je l'aime; mais il ne veut pas de mon amour. Ne m'engage pas à aller le trouver.

CINÉSIAS. Chère petite Myrrhinette, pourquoi agir ainsi? descends auprès de moi.

MYRRHINE. Je m'en garderai bien.

CINÉSIAS. Myrrhine, tu ne descends pas à ma voix?

MYRRHINE. Tu m'appelles sans besoin.

CINÉSIAS. Sans besoin? Mais je n'en peux plus.

MYRRHINE. Je m'en vais.

CINÉSIAS. Non, je t'en conjure; écoute au moins ton petit garçon. Eh bien! tu n'appelles pas ta maman?

UN ENFANT. Maman! maman! maman!

CINÉSIAS. Quoi! tu n'as pas pitié de cet enfant, qui depuis six jours n'a pas été lavé, et est privé de nourriture?

MYRRHINE. Oui, j'en ai pitié; mais son père est si négligent!

CINÉSIAS. Descends au moins pour l'amour de ton enfant.

MYRRHINE. Ce que c'est que d'être mère! il faut que je descende.

CINÉSIAS. Qu'est-ce qui m'arrive? Elle me semble bien rajeunie; son regard est plus caressant; ses refus et ses dédains ne font qu'irriter mes désirs.

MYRRHINE. Aimable enfant d'un méchant père, viens, que je t'embrasse; ta mère te chérit tendrement.

CINÉSIAS. Pourquoi donc, mauvaise, agir ainsi, et suivre l'exemple des autres femmes? tu me rends malheureux, et tu t'affliges toi-même.

MYRRHINE. Ne me touche pas.

CINÉSIAS. Tu veux donc laisser perdre nos biens, à la maison?

MYRRHINE. Je ne m'en soucie guère.

CINÉSIAS. Tu ne t'inquiètes donc pas de ce que les poules déchirent ta tapisserie?

MYRRHINE. Pas le moins du monde.

CINÉSIAS. Il y a bien longtemps que tu n'as sacrifié à Vénus. Ne veux-tu pas revenir?

[1] « *Nam riget mihi nervus.* »

MYRRHINE. Non, à moins que vous ne fassiez la paix, et que vous ne mettiez fin à la guerre.

CINÉSIAS. Eh bien, si tu le veux, nous ferons la paix.

MYRRHINE. Alors, si tu le veux, je reviendrai; mais jusque-là, je suis liée par un serment.

CINÉSIAS. Au moins, couche un instant avec moi.

MYRRHINE. Non pas! et pourtant je ne saurais nier que je t'aime.

CINÉSIAS. Tu m'aimes? Pourquoi donc, chère Myrrhine, ne pas coucher avec moi?

MYRRHINE. Y penses-tu? devant cet enfant?

CINÉSIAS. Eh! non. — Manès, porte-le à la maison! — Ton fils ne nous gêne plus. Eh bien, ne veux-tu pas?

MYRRHINE. Et où pourrait-on faire cela?

CINÉSIAS. Nous serions bien dans la grotte de Pan.

MYRRHINE. Comment me purifier pour rentrer dans la citadelle?

CINÉSIAS. C'est fort aisé; tu te laveras à la Clepsydre [1].

MYRRHINE. Mais quoi! puis-je ainsi me parjurer?

CINÉSIAS. Que la faute retombe sur moi. Ne t'inquiète pas de ton serment.

MYRRHINE. Eh bien, je vais chercher un petit lit.

CINÉSIAS. Eh! non; la terre nous suffit.

MYRRHINE. Impossible. Quelle que soit ton impatience, je ne te laisserai pas coucher par terre.

CINÉSIAS. Ma femme m'aime, je le vois.

MYRRHINE. Allons, couche-toi; je me déshabille. Ah! peste! il nous faut une natte.

CINÉSIAS. A quoi bon une natte? Pas pour moi du moins.

MYRRHINE. Par Diane, il serait honteux de coucher sur des sangles.

CINÉSIAS. Donne-moi un baiser.

MYRRHINE. Tiens.

CINÉSIAS. Oh! reviens bien vite.

MYRRHINE. Voilà une natte. Couche-toi; je me déshabille. Ah! tu n'as pas d'oreiller.

CINÉSIAS. Je n'en ai pas besoin.

MYRRHINE. Moi, il m'en faut.

[1] Fontaine dont la source était dans la citadelle.

CINÉSIAS. Tu me traites comme Hercule [1].

MYRRHINE. Allons, lève-toi.

CINÉSIAS. Tout est prêt.

MYRRHINE. Tout est-il prêt?

CINÉSIAS. Viens, mon bijou.

MYRRHINE. Je détache ma ceinture. Souviens-toi de ta promesse; ne me manque pas de parole au sujet de la paix.

CINÉSIAS. Je n'y manquerai pas; que je meure!

MYRRHINE. Tu n'as pas de couverture.

CINÉSIAS. Ce n'est pas nécessaire: je veux te presser dans mes bras [2].

MYRRHINE. Sois tranquille, tu seras satisfait; je reviens à l'instant.

CINÉSIAS. Cette femme-là me fera mourir, avec ses couvertures.

MYRRHINE. Tiens-toi droit.

CINÉSIAS. Il y a longtemps que je le fais.

MYRRHINE. Veux-tu que je te parfume?

CINÉSIAS. Eh! non, non, encore une fois.

MYRRHINE. Par Vénus, il le faut, que tu le veuilles ou non.

CINÉSIAS. Tout-puissant Jupiter, fais que nous en finissions avec ce parfum!

MYRRHINE. Tends la main, prends et frotte-t'en.

CINÉSIAS. Ce parfum-là n'est pas agréable, à moins qu'il ne le devienne en frottant; il ne sent pas la couche nuptiale.

MYRRHINE. Ah! bon Dieu, j'ai apporté du parfum de Rhodes.

CINÉSIAS. C'est bon; laisse, folle que tu es.

MYRRHINE. Tu badines.

CINÉSIAS. Que les dieux confondent le premier qui a distillé des parfums!

MYRRHINE. Prends cette fiole.

CINÉSIAS. J'en tiens une autre. Allons, mauvaise, couche-toi, et ne m'apporte plus rien.

MYRRHINE. Me voilà, j'en atteste Diane. Je me déchausse. Mais, mon ami, fais en sorte de décider quelque chose au sujet de la paix.

CINÉSIAS. J'y songerai. (*Myrrhine s'en va.*) Eh bien! elle m'a fait

[1] Dont la voracité et l'attente étaient souvent trompées. (Voyez *les Guêpes*.) — « *Profecto penis iste ut Hercules hospitio excipitur.* »

[2] « *Sed futuere volo.* »

mourir d'attente, de langueur; et elle me laisse en cet état [1]. Dieu! que ferai-je? sur qui me satisfaire, maintenant que la plus belle m'échappe? — Comment élèverai-je cet enfant [2]? — Où est Cynalopex [3]? — Trouve-moi donc une nourrice.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Pauvre malheureux, ton supplice est vraiment étrange : tes desirs ont été cruellement trompés. Tu me fais compassion. Hélas! hélas! quels reins pourraient y tenir! quelle vigueur! quels muscles! quelle tension affreuse [4]! Et n'avoir personne à caresser le matin!

CINÉSIAS. O Jupiter, quelles convulsions horribles!

CHOEUR DE VIEILLARDS. Voilà donc l'état où t'a mis la plus méchante des femmes!

CINÉSIAS. Dis la plus douce et la plus chérie.

CHOEUR DE VIEILLARDS. La plus douce? Non, la plus cruelle. O Jupiter, puisse-t-elle, comme la paille légère, être enlevée par un tourbillon de vent, tournoyer dans les airs, puis tout à coup retomber à terre, et s'embrocher [5]!

UN HÉRAUT. Où est le sénat d'Athènes? où sont les prytanes? j'ai des nouvelles à leur communiquer.

LE MAGISTRAT. Qui es-tu? un homme ou un satyre?

LE HÉRAUT. Je suis un héraut, j'en atteste Castor et Pollux; je viens de Sparte, pour traiter de la paix.

LE MAGISTRAT. En portant ta lance sous le bras?

LE HÉRAUT. Du tout.

LE MAGISTRAT. Pourquoi te détournes-tu? pourquoi tirer ainsi ton manteau? Te serais-tu écorché dans la route?

[1] *Excoriatum.*

[2] *De pene loquitur tanquam de puellâ recenti partu editâ, cui nutrice opus sit.*

[3] Selon le Scholiaste, il désigne ici Philostrate, qui tenait alors une maison de prostitution. Il le nomme aussi dans *les Chevaliers*, v. 1069.

[4] « *Quis penis intentus, nec manè permolens aliquam!* »

[5] « *Deindè in mentulam incidat, et infigatur.* » — *Vix est verisimile iratos illos senециones rem adeo mulieribus istis impudicis jucundam et optabilem à Jove summo petere voluisse. Fere puto, post* ἐς τὴν γῆν, *non exspectata dirarum clausula, à mulieribus senes interrumpi, easque, oratione in melius continuata, eventum, qui sibi sit faustus ac felix, deprecari.* BOISSONADE.

LE HÉRAUT. Par Castor, voilà un sot personnage.

LE MAGISTRAT. Mais, drôle, tu es dans un état scandaleux [1].

LE HÉRAUT. Non, en vérité; cesse de plaisanter.

LE MAGISTRAT. Mais qu'as-tu là?

LE HÉRAUT. C'est une scytale [2] laconienne.

LE MAGISTRAT. Soit; c'est une scytale laconienne. Mais dis-moi la vérité; je sais tout: comment vont vos affaires à Lacédémone?

LE HÉRAUT. Lacédémone et tous les alliés sont en l'air: il leur faut Pellène [3].

LE MAGISTRAT. D'où vous est venu ce fléau? serait-ce de Pan [4]?

LE HÉRAUT. Non. Lampito, je crois, a donné le signal: les autres femmes de Sparte se sont jointes à elle; et toutes, d'un commun accord, ont exclu leurs maris de leur couche.

LE MAGISTRAT. Comment vous en trouvez-vous?

LE HÉRAUT. Nous souffrons le martyre; nous marchons dans les rues tout courbés, comme si nous portions des lanternes. Les femmes ne veulent pas même se laisser toucher, avant que nous ayons, par un accord unanime, rendu la paix à la Grèce.

LE MAGISTRAT. Je comprends maintenant: c'est un complot formé par toutes les femmes. Va vite dire à tes compatriotes d'envoyer ici des députés, avec pleins pouvoirs pour traiter de la paix. Je vais dire au sénat d'en envoyer aussi; il suffira de lui montrer en quel état nous sommes.

LE HÉRAUT. Je vole; ton avis est excellent.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Il n'y a point d'être plus intraitable que la femme; ni le feu, ni la panthère, ne sont aussi à craindre.

CHOEUR DE FEMMES. Tu le sais, et cependant tu fais la guerre, tandis que tu pourrais trouver en moi une amie.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Non, jamais je ne cesserai de haïr les femmes.

CHOEUR DE FEMMES. Comme tu voudras. Quoi qu'il en soit, je ne te laisserai pas dans cette nudité. Car je vois... dieux! est-il ridicule! allons, je vais te mettre cette tunique.

[1] « *Sed arrigis, impurissime.* »

[2] Rouleau de bois en usage chez les Lacédémoniens, pour leur correspondance.

[3] Ville d'Achaïe, dont les tuniques étaient fort estimées. (Voyez *les Oiseaux*, v. 1421.) Le Scholiaste dit que c'est le nom d'une courtisane.

[4] Divinité lubrique.

CHOEUR DE VIEILLARDS. C'est fort bien fait à vous; je l'avais ôtée, de colère.

CHOEUR DE FEMMES. Au moins tu as l'air d'un homme, et tu n'es plus si ridicule. Si tu ne m'avais pas tant maltraitée, je retirerais cette petite bête que tu as dans l'œil.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Elle me tourmente fort en effet. Tiens, voici un anneau ; retire l'insecte, et montre-le-moi. Il y a longtemps qu'il me pique l'œil.

CHOEUR DE FEMMES. Je le veux bien, quoique tu sois un être si déplaisant. O Jupiter, quel énorme moucheron! vois : il doit être de Tricorythe [1] !

CHOEUR DE VIEILLARDS. Ah! que tu m'as soulagé! il me creusait l'œil comme un puits. Aussi, depuis qu'il est retiré, mes larmes coulent en abondance.

CHOEUR DE FEMMES. Je t'essuierai, tout méchant que tu es; je t'embrasserai même.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Ne m'embrasse pas.

CHOEUR DE FEMMES. Que tu le veuilles, ou non.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Que les dieux vous confondent! comme elles savent bien le secret de flatter! et qu'on a raison de dire : « Rien avec elles, rien sans elles! » Convenons ensemble, dès ce moment, de ne plus nous faire à l'avenir aucun mal. Réunissons-nous donc, et confondons nos chants.

CHOEUR DE FEMMES. Notre intention n'est pas de dire le moindre mal d'aucun citoyen, mais plutôt d'en dire et de leur faire tout le bien possible ; c'est assez des maux présents. Quiconque, homme ou femme, a besoin d'argent ou desire deux ou trois mines [2], qu'il le fasse connaître; nos bourses sont pleines. Si la paix se fait, ceux qui nous emprunteront aujourd'hui ne rendront pas ce qu'ils auront reçu. Nous devons traiter quelques hôtes de Caryste [3] fort recommandables. Nous avons de la purée, un petit porc récemment immolé; la chair en sera tendre et délicate. Venez donc chez moi aujourd'hui, de bonne heure, après le bain, vous et vos enfants; vous entrerez sans parler à personne, tout droit, comme chez vous... Mais la porte sera fermée.

---

[1] Bourg de l'Attique.

[2] La mine valait cent drachmes, et la drachme six oboles.

[3] Ville d'Eubée. Ses habitants passaient pour être de mœurs dissolues. SCHOLIASTE.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Voici les députés de Sparte, avec leurs longues barbes; on dirait qu'ils ont un panier [1] entre les cuisses. Salut, ô Lacédémoniens! dites-nous en quel état vous vous trouvez.

UN DES AMBASSADEURS. Est-il besoin de longs discours? vous voyez assez notre état.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Oh! oh! le mal acquiert une intensité effrayante; il ne fait qu'empirer.

L'AMBASSADEUR. A un point inexprimable. Que vous dirai-je? envoyez-nous quelqu'un, et concluons la paix à tout prix.

CHOEUR DE VIEILLARDS. En voici d'autres; ce sont des Athéniens: comme des lutteurs, ils ne peuvent souffrir sur eux aucun vêtement; il faut que ce soit une maladie d'athlète.

1er ATHÉNIEN. Qui nous dira où est Lysistrata? voilà l'état où nous sommes réduits.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Leur maladie ressemble aussi à celle des autres. Vous éprouvez des tensions de nerfs le matin?

1er ATHÉNIEN. Sans doute, et nous ne pouvons plus y tenir. Si l'on ne conclut la paix promptement, il nous faudra tomber sur Clisthène.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Si vous êtes sages, vous mettrez vos vêtements, de peur d'être aperçus de ceux qui mutilent les hermès [2].

1er ATHÉNIEN. Par ma foi, tu as raison.

L'AMBASSADEUR. En vérité, c'est très juste. Couvrons-nous.

1er ATHÉNIEN [3]. Salut, Lacédémoniens: nous sommes dans un piteux état.

L'AMBASSADEUR. Oui, cher ami [4]; c'eût été une triste chose pour nous d'être vus par ces hommes, avec un tel inconvénient.

1er ATHÉNIEN. Voyons, Lacédémoniens. Parlez franchement. Pourquoi êtes-vous venus ici?

[1] Le grec dit une espèce de cage où l'on engraissait les porcs. (Voy. *les Guêpes*.)

[2] Sur cette mutilation, arrivée la dix-septième année de la guerre, voy. Thucydide, VI, 27.

[3] L'Athénien, occupé de son mal, ne voyait pas les Lacédémoniens; leur prononciation dorique le tire de sa distraction.

[4] Il y a dans le grec Polycharide: ce n'est pas un nom propre, c'est un terme d'amitié.

L'AMBASSADEUR. Nous venons pour traiter de la paix.

1er ATHÉNIEN. Fort bien : et nous aussi. Que n'appelons-nous Lysistrata ? Elle peut seule nous mettre d'accord.

L'AMBASSADEUR. Oui, et Lysistratus[1] si vous voulez.

CHOEUR DE VIEILLARDS. Il n'est pas besoin de l'appeler ; elle nous a entendus : la voici.

1er ATHÉNIEN. Salut, ô la plus courageuse des femmes. Voici le moment de te montrer brave ou timide, bonne ou méchante, sévère ou indulgente, enfin de déployer toutes les ressources de ton esprit. Les chefs de la Grèce, vaincus par tes charmes, s'abandonnent à toi et te remettent le jugement de leurs griefs.

LYSISTRATA. L'affaire sera facile à arranger, si, en proie aux desirs, ils ne se consolent pas mutuellement. Je le saurai bientôt. Où est la Paix ? — Amène-moi d'abord les Lacédémoniens, mais sans dureté, sans hauteur; non avec le fol orgueil de nos époux[2], mais avec la douceur qui sied aux femmes. S'ils ne t'offrent pas la main, prends-les par l'endroit sensible[3]. Amène-moi aussi les Athéniens, et prends-les par où ils voudront. — Lacédémoniens, mettez-vous près de moi. — Vous, de ce côté. — Écoutez ce que j'ai à vous dire. Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du bon sens; la nature ne m'a pas mal partagée sous ce rapport, et les leçons d'un père et des vieillards ont encore développé en moi cet heureux don. J'ai à vous adresser à tous des reproches également fondés. Vous qui, à Olympie, aux Thermopyles, à Delphes (combien d'autres lieux pourrais-je citer, si je voulais m'étendre !), arrosez les autels de la même eau lustrale, et ne formez qu'une seule famille, vous ruinez par la guerre les Grecs et leurs villes, en présence des Barbares vos ennemis. Voilà déja une partie de ce que j'ai à vous dire.

1er ATHÉNIEN. Je meurs de desirs.

LYSISTRATA. Pour vous, Lacédémoniens (car je m'adresse à vous en particulier), ne vous souvient-il plus comme Périclide[4] de Lacédémone vint en suppliant au pied des autels, pâle, et vêtu de

[1] Il vivait au temps de Cimon. On a déja vu que ce nom signifie : « qui termine la guerre. »

[2] Allusion à la dureté avec laquelle les Athéniens avaient reçu les ambassadeurs de Lacédémone, dans l'affaire de Pylos.

[3] *Mentula prehensum duc.*

[4] Voyez Thucydide, l. I; et Plutarque, *Vie de Cimon*.

pourpre [1], demander aux Athéniens des troupes auxiliaires? car alors Messène vous inquiétait, et un dieu ébranlait votre terre [2]. Cimon partit avec quatre mille hommes, et Lacédémone fut sauvée. Tels ont été les bienfaits des Athéniens; vous portez le ravage dans un pays qui a si bien mérité de vous!

1er ATHÉNIEN. Oui, Lysistrata, ils ont tort.

L'AMBASSADEUR. Nous avons tort: mais ceci est bien beau [3]!

LYSISTRATA. Et vous, Athéniens, pensez-vous que je veuille vous absoudre? Avez-vous oublié comment les Lacédémoniens, vous trouvant dans l'esclavage, vinrent à votre secours, tuèrent un grand nombre de Thessaliens et de partisans d'Hippias, et seuls en cette journée vous rendirent la liberté, qui permit au peuple athénien de reprendre le manteau, au lieu de la tunique servile [4]?

L'AMBASSADEUR. Je ne vis jamais de plus digne femme.

1er ATHÉNIEN. Ni moi de plus brillants appas.

LYSISTRATA. Après vous être rendu tant de services, pourquoi donc vous faire la guerre, et vous nuire sans cesse? Pourquoi ne pas vous réconcilier? Qui vous en empêche?

L'AMBASSADEUR. Nous y consentons, si l'on veut nous rendre l'Encyclus [5].

LYSISTRATA. Qu'est-ce que c'est, mon brave?

L'AMBASSADEUR. Pylos, que nous réclamons et convoitons depuis longtemps.

1er ATHÉNIEN. Par Neptune, vous ne l'aurez jamais.

LYSISTRATA. Cédez-la-leur, mes amis.

1er ATHÉNIEN. Que nous restera-t-il après cela?

LYSISTRATA. Demandez une autre place en échange.

1er ATHÉNIEN. Eh bien, donnez-nous donc d'abord Échinus, et

[1] Le vêtement militaire des Lacédémoniens était de cette couleur.

[2] Il s'agit ici d'un tremblement de terre et d'une révolte des Ilotes. (Voyez les auteurs cités plus haut.)

[3] Ὁ πρακτός. Voici le commentaire de Paulmier. *Sensus est: « Injurios nos esse « dicitis; sed scitote, si duriores conditiones pacis proponatis, nos valedicturos mulie- « ribus, et ad Venerem masculam defecturos, ut remedium* τῆς στύσεως *habeamus. » Hæc Laco breviter, ut solent Lacones, loquitur.*

[4] On raconte qu'Hippias, fils de Pisistrate, avait fait passer dans les campagnes une partie de la population oisive d'Athènes, pour cultiver la terre et planter des oliviers, et qu'il les força à porter la robe courte des esclaves, pour que la honte les empêchât de retourner à la ville. (MEURSIUS.)

[5] Vêtement de femme, et aussi « enceinte de murailles. »

le golfe de Malie qui la baigne, et les longs murs[1] de Mégare.

L'AMBASSADEUR. Non, mon cher, non, pas tout cela.

LYSISTRATA. Laissez donc, ne disputez pas pour une pareille chose.

1er ATHÉNIEN. Je voudrais déjà mettre habit bas et labourer la terre.

L'AMBASSADEUR. Et moi, je voudrais d'abord la couvrir de fumier.

LYSISTRATA. Vous ferez tout cela, une fois la paix conclue. Si donc vous en avez le désir, mettez l'affaire en délibération, et allez en faire part à vos alliés.

1er ATHÉNIEN. A quels alliés? Mais nous n'en pouvons plus. Croyez-vous que nos alliés ne veuillent pas tous la fin d'un si horrible mal?

L'AMBASSADEUR. Je suis sûr des miens.

1er ATHÉNIEN. Et moi des Carystiens.

LYSISTRATA. Bien. Maintenant purifiez-vous; nous vous recevrons ensuite dans la citadelle, à un festin où nous vous offrirons tout ce que nous avons dans nos corbeilles. Vous vous jurerez une foi mutuelle; puis chacun de vous se retirera avec sa femme.

1er ATHÉNIEN. Allons vite.

L'AMBASSADEUR. J'irai où tu voudras.

1er ATHÉNIEN. Allons, le plus tôt possible.

CHOEUR DE FEMMES. Tuniques, manteaux, étoffes précieuses, vases d'or, tout ce que je possède, je vous le donne de bon cœur, pour vos enfants, pour vos filles, lorsqu'elles seront canéphores. Je vous permets à tous de prendre chez moi tout ce qui m'appartient; il n'y a rien de si bien scellé, que vous ne puissiez rompre le cachet, et emporter ce qui est dedans. Mais vous aurez beau chercher, vous n'y trouverez rien, à moins d'avoir la vue plus perçante que moi. Si quelqu'un de vous n'a point de provisions pour nourrir ses esclaves et sa nombreuse progéniture, il trouvera chez moi des grains tout broyés; j'ai même un énorme pain d'un boisseau. Tous les pauvres qui voudront peuvent venir chez moi avec des sacs et des besaces : ils recevront du grain; Manès, mon esclave,

[1] Littéralement : « les jambes. » Plusieurs mots de la phrase grecque peuvent prêter à une équivoque de ce genre.

leur en donnera. Toutefois, j'en préviens, qu'on n'approche pas de ma porte, et que l'on prenne garde au chien [1].

UN FLANEUR [2]. Ouvrez la porte.

UN SERVITEUR. Retirez-vous. Que faites-vous là? Voulez-vous que je vous brûle avec cette torche? Vous nous gêneriez.

LE FLANEUR. Je ne me retirerai pas.

LE SERVITEUR. S'il le faut absolument pour vous plaire, nous tiendrons ferme au poste.

LE FLANEUR. Et nous aussi nous tiendrons ferme.

LE SERVITEUR. Vous ne voulez pas partir? vos cheveux en pâtiront. Éloignez-vous, que les Lacédémoniens s'en aillent tranquillement chez eux, après avoir fait bonne chère.

1er ATHÉNIEN. Je ne vis jamais un pareil festin. Les Lacédémoniens y étaient charmants. Pour nous, le vin nous avait rendus sages ; à jeun nous radotons. Si les Athéniens veulent m'en croire, nous nous enivrerons dans toutes nos ambassades. Entrons-nous à jeun dans Lacédémone, nous cherchons aussitôt des sujets de trouble. Nous n'entendons pas ce qu'ils disent, et nous interprétons mal ce qu'ils ne disent pas ; nous dénaturons les faits dans les récits que nous en faisons. Mais aujourd'hui tout nous plaît. Qu'au lieu de la chanson de Clitagora [3] on nous chante celle de Télamon, nous applaudirons tout de même; si l'on veut, nous sommes prêts à nous parjurer.

LE SERVITEUR. Les voici qui reviennent ici. Vous en irez-vous, canailles?

LE FLANEUR. Oui, les voilà qui sortent.

L'AMBASSADEUR. Allons, cher ami, prends tes flûtes, que je danse et que je chante en l'honneur des Athéniens et de nous-mêmes.

[1] Voyez Pétrone, 29 : « *Canis ingens, catena vinctus, in pariete erat pictus, superque « quadrata litera scriptum :* Cave canem. »

[2] Une foule d'oisifs se présentent pour être admis au festin.

[3] Voyez *les Guêpes*. La chanson de Télamon était une chanson guerrière, peu convenable pour un banquet donné en réjouissance de la paix.

1er ATHÉNIEN. Prends tes flûtes, au nom des dieux; rien ne me réjouit tant que de vous voir danser.

L'AMBASSADEUR. O Mnémosyne, inspire ces jeunes gens, et la Muse qui connaît nos exploits et ceux des Athéniens. Ceux-ci, près d'Artémisium, s'élancèrent comme des dieux sur les vaisseaux ennemis, et défirent les Mèdes. Pour nous, Léonidas nous menait comme autant de sangliers qui ont aiguisé leurs défenses : une sueur abondante coulait de notre visage et de notre corps. Car les Perses égalaient en nombre les grains de sable de la mer. Diane chasseresse, reine des bois, viens, ô vierge divine, présider à notre alliance, et consacrer notre éternelle union. Que désormais l'amitié règne entre nous, et bannisse la ruse. Sois-nous propice, ô vierge chasseresse !

LYSISTRATA. Allons. Puisque tout se termine heureusement, Lacédémoniens, emmenez vos femmes; et vous, reprenez les vôtres. Que le mari se tienne près de sa femme, et la femme près de son mari. Formons des danses en l'honneur des dieux, et en réjouissance de cet heureux événement; et gardons-nous à l'avenir de retomber dans les mêmes fautes.

CHOEUR D'ATHÉNIENS. Faites paraître le chœur; amenez les Grâces. Invoquez Diane, invoquez Apollon qui préside aux danses, et le dieu de Nysa, dont l'œil étincelle à la vue des Ménades, et Jupiter qui fait briller la foudre, et son épouse auguste, et les autres dieux, éternels témoins de la paix jurée sous les auspices de Cypris. Io ! io Péan ! formez des danses, comme pour célébrer une victoire ! Io ! Évoé ! Évoé ! Lacédémonien, fais entendre un nouveau chant.

CHOEUR DE LACÉDÉMONIENS. Muse de Lacédémone, descends une seconde fois de l'aimable Taygète, et viens célébrer avec nous Apollon dieu d'Amyclée, Minerve [1], et les vaillants Tyndarides [2], qui s'exercent sur les bords de l'Eurotas. Élance-toi, saute avec légèreté; Sparte aime les chœurs religieux et le bruit des danses; sur les bords de l'Eurotas, les jeunes filles bondissent comme de jeunes coursiers; elles frappent la terre d'un pied léger, et agitent leur chevelure, comme les bacchantes agitent leurs thyrses en se

[1] Chalciœca : surnom de Minerve chez les Spartiates; soit qu'elle eût chez eux un temple d'airain, soit qu'il eût été bâti par les Chalcidiens.

[2] Castor et Pollux.

jouant. La belle et chaste fille de Léda les précède, et conduit le chœur. Allons, rattache avec une bandelette ta chevelure flottante, et bondis comme une biche légère; anime la danse par tes applaudissements, et chante la plus vaillante des déesses, l'invincible Minerve.

FIN DE LYSISTRATA.

LES THESMOPHORIES,

OU

FÊTES DE CÉRÈS

ET DE PROSERPINE,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES FÊTES DE CÉRÈS

ET DE PROSERPINE.

Le titre de cette pièce est littéralement *les Thesmophoriazuses*, c'est-à-dire les femmes qui célèbrent les fêtes de Cérès et de Proserpine.

Les femmes prennent occasion de la fête qui les réunit dans le temple de Cérès, dont l'entrée était interdite aux hommes, pour délibérer entre elles sur les moyens de perdre Euripide ; car elles brûlent de se venger des injures que ce poëte ne cesse de leur prodiguer dans ses tragédies. Euripide, apprenant le péril qui le menace, prie Agathon, autre poëte tragique, dont il raille les mœurs efféminées, d'aller au temple, déguisé en femme, et d'y prendre sa défense ; car il y a peu de risque que son sexe puisse être reconnu. Sur le refus d'Agathon, Mnésilochus, beau-père d'Euripide, consent à cette démarche périlleuse ; il se glisse donc au milieu des femmes, sous le costume d'Agathon. Là, il plaide avec force en faveur de son gendre, et il soutient qu'Euripide n'a pas révélé la millième partie des choses qu'il aurait pu dire. Là-dessus l'orateur devient suspect : bientôt son sexe est reconnu ; on se saisit de lui, on l'attache, et il est au moment de périr, lorsque Euripide survient, et met en jeu divers stratagèmes pour le délivrer. Toute la dernière partie de cette pièce se compose de longues parodies des tragédies d'Euripide, notamment son *Palamède*, son *Andromède* et son *Hélène*. Mnésilochus, vieux barbon, représente la belle Hélène et la jeune Andromède ; Euripide paraît tour à tour sous les traits de Ménélas, de Persée, de la nymphe Écho, etc. Il finit par faire aux femmes des propositions de paix, qui sont acceptées : il s'engage à ne plus dire de mal d'elles, à condition qu'elles rendront la liberté à son beau-père.

Divers passages de cette pièce servent à en déterminer la date. Le poëte fait (v. 805) une allusion à la défaite navale de Charminus, qui se laissa battre par le Lacédémonien Antiochus, et qui perdit six vaisseaux près de l'île de Simé. Cet événement, qui arriva l'hiver de la vingtième année de la guerre du Péloponèse (voy. Thucydide, l. VIII), est donc antérieur à la représentation des *Fêtes de Cérès*. De plus, Charminus mourut l'été suivant : or, il y avait une loi qui défendait de jouer les morts sur la scène. Il est donc naturel d'en conclure que la pièce fut donnée dans

l'intervalle de la défaite de Charminus et de sa mort, car il est nommé comme encore vivant. En outre, il y a (v. 809) un trait dirigé contre les sénateurs de l'année antérieure, qui s'étaient laissé lâchement déposséder par les *Quatre-Cents*, et qui avaient laissé abolir la démocratie ; ce qui eut lieu la vingtième année de la guerre du Péloponèse (voy. Thucydide). D'après tout cela, on peut donc fixer la représentation des *Fêtes de Cérès* à la vingt et unième année de la guerre du Péloponèse, quatre-cent douze ans avant Jésus-Christ, quatre-vingt-douzième olympiade, première année, sous l'archonte Callias.

Il y eut deux pièces d'Aristophane sous ce nom, soit différentes, soit la même retournée ; car elle eut peu de succès. Un passage cité par Aulu-Gelle (l. XV, c. 20), et par Clément d'Alexandrie (*Stromat.*, l. VI), comme de la première édition, se trouve dans la pièce telle que nous l'avons aujourd'hui : un autre, que cite Athénée comme appartenant à la seconde, ne s'y trouve point ; d'où il résulte que nous avons la première.

LES THESMOPHORIES,

OU

FÊTES DE CÉRÈS

ET DE PROSERPINE.

PERSONNAGES.

MNÉSILOCHUS, beau-père d'Euripide.
EURIPIDE.
UN SERVITEUR D'AGATHON.
AGATHON.
CHOEUR D'AGATHON.
THRATTA, personnage muet.
UNE FEMME HÉRAUT.
CHOEUR DE FEMMES célébrant les fêtes de Cérès.
QUELQUES FEMMES.
CLISTHÈNE.
UN PRYTANE.
UN SCYTHE ou ARCHER.
UNE COURTISANE, personnage muet.
TÉRÉDON, joueuse de flûte.

Le lieu de la scène est d'abord devant la maison d'Agathon ; et ensuite dans le Thesmophorion, ou temple de Cérès.

MNÉSILOCHUS. O Jupiter ! quand verrai-je paraître l'hirondelle [1] ? Cet homme-là me tuera, à force de me faire courir depuis ce matin. Pourrai-je, avant que ma rate ne crève, savoir de toi où tu me mènes, Euripide ?

EURIPIDE. Il est inutile que tu entendes ce que tu verras tout à l'heure de tes yeux [2].

MNÉSILOCHUS. Comment dis-tu ? répète. Il est inutile que j'entende ?...

EURIPIDE. Ce que tu vas voir.

MNÉSILOCHUS. Et par conséquent il ne faut pas que je voie...

EURIPIDE. Ce que tu dois entendre.

[1] Locution proverbiale, pour dire : quand viendra le temps desiré, ou la fin de quelques maux ?

[2] Parodie de l'*Oreste* d'Euripide, v. 81.

MNÉSILOCHUS. Que me dis-tu là? Cependant tu parles à merveille. Tu prétends donc que je ne dois ni voir ni entendre?

EURIPIDE. Ce sont deux fonctions naturellement distinctes.

MNÉSILOCHUS. Ne pas voir, et ne pas entendre?

EURIPIDE. Sans doute.

MNÉSILOCHUS. Comment sont-elles distinctes?

EURIPIDE. Voici comment cette distinction s'est faite. Quand l'Éther commença à se séparer du Chaos, et à engendrer des animaux doués de mouvement, pour leur donner la vue, il fit d'abord l'œil rond comme le disque du soleil; puis il creusa les oreilles en guise d'entonnoir.

MNÉSILOCHUS. Et cet entonnoir fait que je n'entends ni ne vois? Par Jupiter, je suis bien aise de savoir cela. Les belles choses qu'on apprend dans la société des sages!

EURIPIDE. Je pourrais t'en apprendre bien d'autres du même genre.

MNÉSILOCHUS. Que ne puis-je trouver, outre ces belles choses, le moyen d'apprendre à ne plus boiter?

EURIPIDE. Approche ici, et prête attention.

MNÉSILOCHUS. Me voici.

EURIPIDE. Vois-tu cette petite porte?

MNÉSILOCHUS. Sans doute; je le crois du moins.

EURIPIDE. Fais silence.

MNÉSILOCHUS. Que je fasse silence à la porte?

EURIPIDE. Ecoute.

MNÉSILOCHUS. Que j'écoute, et que je fasse silence à la porte?

EURIPIDE. C'est là que demeure Agathon [1], le célèbre poëte tragique.

MNÉSILOCHUS. Quel est cet Agathon?

EURIPIDE. C'est un certain Agathon...

MNÉSILOCHUS. Le basané, le vigoureux?

EURIPIDE. Non, c'est un autre. Est-ce que tu ne l'as jamais ?

MNÉSILOCHUS. Il a une barbe épaisse?

EURIPIDE. Tu ne l'as jamais vu?

MNÉSILOCHUS. Non vraiment, que je sache.

[1] Poëte qui, jeune encore, remporta le prix de la tragédie. Ce fut chez lui, et à cette occasion, que se fit le banquet qui a donné son nom à un des dialogues de Platon. Socrate l'y appelle le bel Agathon. Aristophane, qui est aussi un des interlocuteurs de ce dialogue, accuse ici Agathon de mollesse et même de débauche.

EURIPIDE. Tu l'es pourtant rencontré avec lui [1]; mais peut-être sans le connaître. Mais retirons-nous à l'écart ; voici un de ses serviteurs qui sort, portant du feu et des branches de myrte ; c'est, j'imagine, un sacrifice pour le succès de sa poésie.

LE SERVITEUR. Peuple, prête un religieux silence, et ferme la bouche. Le chœur sacré des Muses est dans la demeure de mon maître, et compose des chants poétiques [2]. Que l'air paisible retienne l'haleine des vents, et que le calme règne sur l'azur des flots.

MNÉSILOCHUS. Oh ! oh !

EURIPIDE. Silence ! pourquoi parles-tu ?

LE SERVITEUR. Que le sommeil enchaîne les oiseaux, et la course errante des sauvages habitants des bois !

MNÉSILOCHUS. Taratatatata.

LE SERVITEUR. Car notre maître Agathon, au beau langage, se dispose...

MNÉSILOCHUS. A se faire caresser [3] ?

LE SERVITEUR. Qui a parlé ?

MNÉSILOCHUS. L'air paisible.

LE SERVITEUR. A construire la charpente d'un drame : il arrondit de nouvelles formes pour ses vers ; il travaille les uns au tour, les autres en marqueterie ; il forge des pensées, invente des métaphores, façonne ses vers comme la cire, les arrondit, et les jette en moule.

MNÉSILOCHUS. Et se prostitue [4].

LE SERVITEUR. Quel rustre approche de cette enceinte ?

MNÉSILOCHUS. Un homme en état de percer cette enceinte, et de montrer, à toi et à ton maître au beau langage, un outil bien arrondi, bien tourné et bien moulé [5].

LE SERVITEUR. Par ma foi, vieillard, tu devais être un bien mauvais sujet, dans ta jeunesse.

EURIPIDE. Mon cher, laisse cet homme tranquille : et toi, va en toute hâte appeler Agathon.

[1] *Obscœno sensu.* Βεβίνηκας.

[2] C'est-à-dire qu'Agathon fait une tragédie.

[3] *An pedicari ?*

[4] *Et clunem agitat.*

[5] « *Qui paratus est tibi et poetæ illi suaviloquo, perforato septo, rotundatum hunc penem et contortum in culi formam fundere.* » BRUNCK.

LE SERVITEUR. Il n'est pas besoin de m'en prier ; il ne tardera pas lui-même à sortir, car il est en train de faire des vers. Et, dans cette saison rigoureuse [1], il n'est pas aisé de tourner des strophes, sans venir se réchauffer au soleil.

(Il s'en va.)

MNÉSILOCHUS. Et moi, que dois-je faire ?

EURIPIDE. Attends, il va venir. O Jupiter ! que me réserves-tu aujourd'hui ?

MNÉSILOCHUS. Par les dieux, je veux savoir ce que cela signifie. Tu gémis, tu te lamentes ! qu'as-tu ? tu ne dois rien avoir de caché pour ton beau-père.

EURIPIDE. Je suis menacé du plus grand malheur.

MNÉSILOCHUS. Lequel ?

EURIPIDE. Ce jour décidera si Euripide doit vivre ou périr.

MNÉSILOCHUS. Comment cela ? Les tribunaux ne jugent point aujourd'hui ; le sénat ne s'assemble point ; car c'est le troisième jour de la fête, le jour du milieu des Thesmophories [2].

EURIPIDE. C'est précisément là ce qui me présage ma perte. Les femmes ont tramé un complot contre moi ; et aujourd'hui même elles se réunissent dans le temple des Thesmophores [3], pour délibérer sur ma ruine.

MNÉSILOCHUS. Et pour quelle raison ?

EURIPIDE. Parceque je les maltraite dans mes tragédies [4].

MNÉSILOCHUS. Par Neptune, tu l'as bien mérité. Mais quel expédient as-tu pour te tirer de là ?

EURIPIDE. Je voudrais engager le poëte Agathon à se rendre aux Thesmophories.

MNÉSILOCHUS. Pourquoi faire ? dis-moi.

EURIPIDE. Pour assister à l'assemblée des femmes, et prendre ma défense au besoin.

MNÉSILOCHUS. Quoi ! ouvertement, ou par ruse ?

EURIPIDE. Par ruse ; il revêtirait une robe de femme.

[1] L'hiver. Les Thesmophories se célébraient au mois Pyanepsion (novembre).

[2] On conclut de là que les Thesmophories, ou fêtes de Cérès et de Proserpine, duraient cinq jours. (Voy. la note à la fin de la pièce.)

[3] Cérès et Proserpine.

[4] On connaît les déclamations d'Euripide contre les femmes. (Voyez *Hippolyte*, v. 664, etc.)

MNÉSILOCHUS. Oh ! l'idée ingénieuse, et bien digne de toi ! la palme[1] est à nous en fait d'astuce.

EURIPIDE. Paix !

MNÉSILOCHUS. Qu'y a-t-il ?

EURIPIDE. Agathon s'avance.

MNÉSILOCHUS. Où est-il donc ?

EURIPIDE. Le voici qui paraît dans la machine[2].

MNÉSILOCHUS. Je suis donc aveugle ; je n'aperçois pas d'homme céans ; je ne vois que Cyrène[3].

EURIPIDE. Silence : il s'apprête à faire entendre des chants.

MNÉSILOCHUS. Que va-t-il chanter avec sa voix grêle ? une marche de fourmis[4] ?

AGATHON[5]. Jeunes filles, prenez la torche consacrée aux déesses infernales[6] ; et, au sein de votre patrie et de la liberté, mêlez les danses aux cris de joie.

LE CHOEUR[7]. De quel dieu célèbre-t-on la fête ? dis-moi ; je suis tout disposé à rendre hommage aux dieux.

AGATHON. O Muse, célèbre Phébus à l'arc d'or, qui éleva les remparts d'une ville sur la terre du Simoïs.

LE CHOEUR. Salut ! ô Phébus, dont la gloire est consacrée par des chants sublimes, et qui remportes le prix dans les combats des Muses.

AGATHON. Chantez aussi Diane chasseresse, qui se plaît sur les montagnes couvertes de forêts.

LE CHOEUR. Célébrons à l'envi la chaste Diane, auguste postérité de Latone.

AGATHON. Et Latone, et les sons de la lyre asiatique[8], imitant les danses des Grâces phrygiennes et leur rhythme bien cadencé.

[1] Littéralement : « le gâteau » que dans les festins on donnait pour prix à celui qui avait passé toute une nuit à boire sans dormir.

[2] C'est ainsi que le poëte fait paraître Euripide dans *les Acharniens*.

[3] Fameuse courtisane. Aristophane en parle aussi dans *les Grenouilles*. Trait contre les mœurs efféminées d'Agathon.

[4] Locution proverbiale pour désigner les petites choses.

[5] Dans toute cette scène, Aristophane prête ironiquement à Agathon le langage tragique et dithyrambique.

[6] On sait que Cérès était armée d'une torche, lorsqu'elle cherchait Proserpine.

[7] Ce chœur est celui des acteurs qu'Agathon formait pour la représentation de ses tragédies. Il ne faut pas le confondre avec le chœur de cette comédie, composé des femmes qui célèbrent la fête de Cérès.

[8] C'est-à-dire lydienne. Le poëte suppose qu'Agathon devait aimer cette musique, dont les accents étaient efféminés et voluptueux.

LE CHOEUR. Je révère la divine Latone, et la lyre mère des hymnes, avec de mâles et nobles accents, dont l'éclat soudain fait étinceler l'œil de la déesse. Célèbre donc le divin Phébus [1]. Salut, heureux fils de Latone!

MNÉSILOCHUS. Vénérables Génétyllides [2], quelle douce et voluptueuse mélodie, plus tendre et plus lascive que tous les baisers! tous mes sens en ont tressailli de plaisir [3]. O jeune homme, qui que tu sois, je veux t'interroger à la manière d'Eschyle dans son Lycurgue [4]. D'où vient cet efféminé? quelle est sa patrie? son vêtement? Que signifie cette vie désordonnée? cet instrument de musique avec cette robe [5] couleur de safran? cette lyre avec ce réseau? cette fiole de gymnase avec cette ceinture? Quel étrange contraste! comment allier une épée et un miroir? Toi-même, jeune enfant, qui es-tu? un homme. Mais où en est la preuve [6]? le manteau? l'épaisse chaussure? Serais-tu femme? alors où est ta gorge? Eh bien, tu te tais? Au reste, si tu refuses de le dire toi-même, ta voix te fait assez connaître [7].

AGATHON. O vieillard, vieillard! la jalousie te dicte ces injures; mais je n'en suis pas affecté. Mon costume est conforme aux pensées qui m'occupent. Un poëte doit prendre le ton des sujets qu'il traite. Ses pièces roulent-elles sur des femmes? sa personne même doit reproduire leurs habitudes et leurs mœurs.

MNÉSILOCHUS. Tu montes donc le coursier [8], quand tu composes Phèdre?

AGATHON. Traite-t-il des sujets virils? son corps en a toute la vigueur. L'imitation tâche de suppléer à ce que la nature nous refuse.

MNÉSILOCHUS. Lors donc que tu mettras en scène des satyres [9],

[1] M. Boissonade serait d'avis d'attribuer ceci à Agathon; le chœur reprendrait: « Salut, heureux, etc. »

[2] Divinités qui président à la génération.

[3] *Ità ut audienti mihi podicem ipsum subierit titillatio.*

[4] Selon le Scholiaste, *le Lycurgue* d'Eschyle était un drame satyrique, faisant partie d'une tétralogie, nommée *la Lycurgie*, et dont les trois premières pièces étaient *les Idones*, *les Bassarides*, et *les Jeunes Gens*, νεανίσκοι. Welcker et Gruppe ont essayé de reconstruire cette trilogie.

[5] Robe de femme.

[6] *Ove hai tu il membro virile?*

[7] Railleries contre les manières efféminées d'Agathon.

[8] Voyez *les Guêpes*, et *Lysistrata*, première scène.

[9] Il parle ici des pièces bouffonnes appelées *satyres*, genre dont il ne nous reste que *le Cyclope* d'Euripide.

appelle-moi ; je t'aiderai en me tenant derrière toi dans l'attitude requise [1].

AGATHON. D'ailleurs, on n'aime pas à voir un poëte grossier et velu. Vois Ibycus, Anacréon de Téos, Alcée, qui ont donné des graces à l'harmonie : ils portaient des mitres, et figuraient les danses ioniennes [2]. Et Phrynichus (tu en as entendu parler) joignait à la beauté du corps la beauté des vêtements; aussi ses pièces étaient pleines de beautés. Chacun fait ses œuvres à l'image de son caractère.

MNÉSILOCHUS. C'est pour cela que le laid Philoclès [3] fait de laids ouvrages, le méchant Xénoclès [4] de méchants vers, le froid Théognis [5] de froides tragédies.

AGATHON. Cela est de toute nécessité; aussi, quand j'ai vu cela, ai je soigné ma personne.

MNÉSILOCHUS. Comment, je te prie?

EURIPIDE. Cesse d'aboyer : j'étais de même à cet âge, quand je commençai à faire des tragédies.

MNÉSILOCHUS. Certes, je ne suis pas jaloux de ton éducation.

EURIPIDE. Allons, laisse-moi dire le motif qui m'amène.

MNÉSILOCHUS. Dis.

EURIPIDE. Agathon, « c'est le propre d'un sage de dire beaucoup « de choses en peu de mots [6]. » Accablé d'un revers inouï, je viens à toi en suppliant.

AGATHON. Que veux-tu donc?

EURIPIDE. Les femmes ont résolu de me perdre aujourd'hui, pendant les fêtes de Cérès, pour avoir mal parlé de leur sexe.

AGATHON. Eh bien, que puis-je faire pour toi?

EURIPIDE. Tout. Va furtivement prendre place au milieu des femmes, fais-toi passer pour une d'elles, prends ma défense, et je

[1] *Arrecto veretro.*

[2] *Motus doceri gaudet Ionios*
Matura virgo, et fingitur artubus;
Jam nunc et incestos amores
De tenero meditatur ungui.
HORACE, *Od.* III, 6, 21.

[3] Voyez *les Oiseaux*, v. 281, 1295; *les Guêpes*, v. 462.

[4] Xénoclès, fils de Carcinus : il en parle encore plus bas, et dans *les Grenouilles*, v. 86.

[5] Voyez *les Acharniens*, v. 11, et 140.

[6] Vers de *l'Éole* d'Euripide, tragédie perdue.

suis sauvé. Tu es seul en état de parler dignement en ma faveur.

AGATHON. Et que ne vas-tu toi-même te défendre ?

EURIPIDE. Je vais te le dire. D'abord je suis connu, ensuite je suis chauve, et j'ai de la barbe. Pour toi, ta figure est belle, blanche, et sans poil ; tu as une voix de femme, un air mignon et gracieux.

AGATHON. Euripide...

EURIPIDE. Quoi ?

AGATHON N'as-tu pas dit quelque part : « La vie t'est précieuse ; « crois-tu qu'elle le soit moins à ton père [1] ? »

EURIPIDE. Oui.

AGATHON. N'espère donc pas que je m'expose pour toi, ce serait une folie. Supporte comme il faut ton infortune. Ce n'est pas avec la ruse qu'on supporte le malheur, c'est avec la patience.

MNÉSILOCHUS. En effet, débauché, ce n'est pas en paroles que tu as gagné ton infamie, c'est par la patience [2].

EURIPIDE. Par quel motif craindrais-tu de t'y rendre ?

AGATHON. Je serais encore plus maltraité que toi.

EURIPIDE. Comment ?

AGATHON. Comment ? j'aurais l'air de dérober les mystères nocturnes des femmes, et les plaisirs qui leur sont réservés [3].

MNÉSILOCHUS. De dérober ? dis plutôt de te prostituer. Mais vraiment le prétexte est spécieux.

EURIPIDE. Eh bien ! y consens-tu ?

AGATHON. Ne t'en flatte pas.

EURIPIDE. Malheureux que je suis ! Pauvre Euripide, je suis perdu !

MNÉSILOCHUS. Mon ami, mon gendre, ne te désespère point !

EURIPIDE. Comment faire ?

MNÉSILOCHUS. Envoie-le promener, et fais de moi ce que tu voudras.

EURIPIDE. Eh bien ! puisque tu te dévoues pour moi, quitte cet habit.

MNÉSILOCHUS. Le voilà par terre ; mais que veux-tu faire de moi ?

EURIPIDE. Raser ce poil, et brûler le reste plus bas [4].

[1] Vers de *l'Alceste* d'Euripide, v. 710.

[2] *Enim vero, tu impudice, latiorem culum habes, non dicendo, sed patiendo.*

[3] *Femineam venerem.*

[4] *Mos erat veteribus barbam novaculâ radere ; pudendorum autem pilos admotâ flammâ amburere.* (Voy. *les Harangueuses.*)

MNÉSILOCHUS. Fais comme tu l'entends, puisque j'ai tout fait que de me dévouer.

EURIPIDE. Agathon, tu ne vas jamais sans rasoir; prête-nous-en donc un.

AGATHON. Prends-le dans cet étui.

EURIPIDE. Je te remercie. Assieds-toi : enfle la joue droite.

MNÉSILOCHUS. Holà!

EURIPIDE. Qu'as-tu à crier? Je te mettrai un bâillon si tu ne te tais.

MNÉSILOCHUS. Holà là! holà là!

EURIPIDE. Eh bien, où cours-tu?

MNÉSILOCHUS. Au temple des Euménides [1]. Non, par Cérès, je ne resterai pas là à me faire hacher.

EURIPIDE. Tu te feras moquer de toi avec ta figure à demi rasée.

MNÉSILOCHUS. Peu m'importe.

EURIPIDE. Au nom des dieux, ne m'abandonne pas. Viens ici.

MNÉSILOCHUS. Suis-je assez malheureux?

EURIPIDE. Ne remue pas; lève la tête. Où te tournes-tu?

MNÉSILOCHUS. Mu! mu!

EURIPIDE. Pourquoi grognes-tu? tout est fini.

MNÉSILOCHUS. Hélas! malheureux! je combattrai donc à la légère [2].

EURIPIDE. Ne t'inquiète pas : tu seras charmant. Veux-tu te regarder?

MNÉSILOCHUS. Oui, donne un miroir.

EURIPIDE. Te vois-tu?

MNÉSILOCHUS. En vérité ce n'est pas moi, c'est Clisthène [3].

EURIPIDE. Lève-toi, que je te brûle les poils; penche-toi.

MNÉSILOCHUS. Hélas! tu veux donc me griller comme un porc?

EURIPIDE. Qu'on m'apporte une torche ou une lampe; penche-toi.

MNÉSILOCHUS. Prends garde à la queue.

EURIPIDE. J'y prendrai garde.

MNÉSILOCHUS. Mais je brûle! Aïe! aïe! de l'eau, de l'eau, voisins, avant que la flamme n'atteigne mon derrière!

[1] Près de l'Aréopage. Les suppliants s'y réfugiaient.

[2] Il y a dans le grec une équivoque. Le même mot signifie *rasé, lisse, sans poil*, et *armé à la légère*.

[3] Aristophane l'attaque souvent par ses manières efféminées et ses débauches. Il le fera paraître dans cette pièce même.

EURIPIDE. Sois tranquille.

MNÉSILOCHUS. Et puis-je être tranquille, quand je me sens brûler?

EURIPIDE. Tu n'as plus à t'inquiéter, le plus pénible est fait.

MNÉSILOCHUS. Oh! oh! je suis tout noir. Tout est brûlé à l'entour [1].

EURIPIDE. Ne t'inquiète pas, on te lavera cela avec une éponge.

MNÉSILOCHUS. Malheur à celui qui me lavera le derrière!

EURIPIDE. Agathon, puisque tu refuses de te dévouer toi-même, du moins prête-nous cette robe et cette ceinture; tu ne saurais dire que tu n'en as pas.

AGATHON. Prenez, faites-en usage, je le veux bien.

MNÉSILOCHUS. Que faut il prendre?

AGATHON. Mets d'abord cette robe couleur de safran.

MNÉSILOCHUS. Par Vénus, elle exhale une bonne odeur d'homme [2].

AGATHON. Mets-la vite.

MNÉSILOCHUS. Donne la ceinture.

EURIPIDE. Voici.

MNÉSILOCHUS. Maintenant donne-moi ce qu'il faut pour orner mes jambes.

EURIPIDE. Il te faut un réseau et une mitre.

AGATHON. Voici le bonnet que je porte la nuit.

EURIPIDE. Vraiment c'est ce qu'il faut.

MNÉSILOCHUS. M'ira-t-il bien?

AGATHON. Il va parfaitement.

EURIPIDE. Voyons le manteau [3].

AGATHON. Prends-le sur le lit.

EURIPIDE. Il faut des souliers.

AGATHON. Prends les miens.

MNÉSILOCHUS. M'iront-ils?

EURIPIDE. Tu n'aimes pas à te chausser large [4].

AGATHON. Essaie-les. Tu as maintenant tout ce qu'il te faut. Vite, que l'on me ramène chez moi [5].

---

[1] *Circa podicem.*

[2] *Odorem mentulæ.*

[3] Pour mettre par-dessus la robe.

[4] *Inest obscœni aliquid, quod verbo monerè satis sit. Loquutionem è sutoria lingua sic metaphorice detorsit Fontainius:* « Frère Roc à vingt se chaussait. » BOISSONADE.

[5] Sur la machine qui l'a amené.

EURIPIDE. Il a vraiment l'air d'une femme. Songe bien, quand tu parleras, à imiter le son de voix féminin.

MNÉSILOCHUS. Je tâcherai.

EURIPIDE. Va donc.

MNÉSILOCHUS. Non pas ; à moins que tu ne me jures...

EURIPIDE. Quoi ?

MNÉSILOCHUS. D'employer tous les moyens pour me sauver, s'il m'arrive quelque disgrace.

EURIPIDE. « Je jure par l'Éther, séjour de Jupiter [1]. »

MNÉSILOCHUS. Pourquoi pas par la famille d'Hippocrate [2] ?

EURIPIDE. Eh bien ! je jure par tous les dieux sans exception.

MNÉSILOCHUS. Souviens-toi que « c'est le cœur, et non la langue, qui a juré [3]. » Je ne veux pas lier celle-ci par un serment.

(On entend les acclamations des femmes. La scène change, et l'on voit le temple de Cérès.)

EURIPIDE. Va-t'en vite ; le signal de l'assemblée paraît sur le Thesmophorion [4]. Je me retire.

MNÉSILOCHUS. Viens, Thratta [5] ; suis-moi. Regarde, Thratta, combien toutes ces torches ardentes répandent de fumée ! Thesmophores éclatantes de beauté, veuillez m'accorder ici un accueil favorable, et protéger également mon retour. Thratta, pose à terre la corbeille ; tire-s-en le gâteau, pour que j'en fasse l'offrande aux déesses. Auguste divinité, Cérès adorée, et toi, Proserpine, permettez que je puisse souvent vous offrir des sacrifices, ou du moins échapper aujourd'hui aux regards. Accordez aussi à ma fille un époux riche, d'ailleurs sot et imbécile, et qu'elle n'ait à songer qu'au plaisir [6]. Mais où trouverai-je une place commode pour en-

[1] Vers de *la Mélanippe* d'Euripide.

[2] Selon Brunck, Mnésilochus veut faire entendre qu'il ne fait pas plus de cas de Jupiter que d'Hippocrate et de ses fils. Dans *les Nuées*, v. 1001, il a déjà été question d'un Hippocrate et de ses fils. Selon le Scholiaste, il s'agit ici du même personnage. Mais le rôle que joue l'éther dans la doctrine hippocratique a fait supposer qu'il pourrait bien y avoir ici une allusion à Hippocrate le médecin. (Voy. une note de M. Littré, dans le premier volume de sa traduction d'Hippocrate.)

[3] Parodie d'un vers d'Euripide dans *l'Hippolyte*, 612.

[4] Temple de Cérès. Le Scholiaste dit que lorsqu'il devait y avoir assemblée publique, on arborait un signal. Il en est de même ici pour l'assemblée des femmes.

[5] Il parle à sa servante.

[6] *Ad phallum.*

tendre les orateurs? Thratta, va-t'en vite; les esclaves n'ont pas le droit d'assister à l'assemblée.

UNE FEMME HÉRAUT. Faites un religieux silence. Implorez les Thesmophores, Cérès et Proserpine, Plutus et Calligénie [1], et la Terre nourricière, et Mercure et les Grâces, pour que cette assemblée soit propice, qu'elle soit utile à la ville d'Athènes, et heureuse pour tous. Demandez aussi que celle qui aura le mieux mérité du peuple athénien et des femmes par ses actions et par ses harangues, remporte la victoire. Faites au ciel ces vœux pour votre propre bonheur. Io Péan! Io Péan! réjouissons-nous [2].

LE CHOEUR DES FEMMES. Telles sont nos prières, et nous conjurons les dieux de s'y montrer favorables. Venez tous parmi nous, ô puissant Jupiter; dieu de Délos [3] à la lyre d'or; et toi, déesse invincible [4], vierge aux yeux bleus et à la lance d'or, protectrice de la plus glorieuse des villes; et toi aussi, qu'on adore sous tant de noms divers, vierge chasseresse, noble rejeton de la belle Latone [5]. Vénérable Neptune, souverain des flots, quitte le gouffre de Nérée, qu'habitent les poissons et qu'agitent les tempêtes, et unis-toi aux nymphes des mers et des montagnes. Que les sons de la lyre dorée se mêlent à nos prières. Nobles Athéniennes, qu'un ordre parfait préside aux délibérations de notre assemblée.

LA FEMME HÉRAUT. Invoquez les dieux et les déesses de l'Olympe, de Delphes, de Délos, enfin toutes les divinités. S'il est quelque perfide qui conspire contre le peuple femme, ou qui offre la paix à Euripide et aux Perses, dans des vues contraires aux intérêts des femmes; qui projette d'usurper le pouvoir, ou de ramener un usurpateur; s'il est un délateur qui dénonce la femme coupable d'avoir supposé un enfant; une servante qui, après avoir servi les galanteries de sa maîtresse, aille les dire à l'oreille du mari, ou qui, chargée d'un message, fasse un rapport infidèle; un débauché

[1] Calligénie, ou la Fécondité. Elle avait un autel dans la citadelle. Du Theil pense que c'est un des noms de Cérès. On donnait aussi ce nom à un des cinq jours de la fête des Thesmophories. Sainte-Croix pense que c'était Proserpine. Cette opinion est confirmée par un passage du Lexique de Photius.

[2] Tout ce couplet est en prose.

[3] Apollon.

[4] Minerve.

[5] Littéralement: « aux yeux d'or. »

qui séduise une femme par de belles paroles, et ne lui donne rien de ce qu'il a promis ; une vieille qui fasse des présents à un débauché, ou qui enlève par trahison l'amant de son amie ; un cabaretier ou une cabaretière qui trompe sur la nature du conge ou des cotyles[1] ; demandez aux dieux leur perte et celle de leur famille, mais suppliez-les de vous combler vous-mêmes de biens.

LE CHOEUR. Toutes d'un commun accord nous demandons que nos vœux en faveur du peuple et de la république s'accomplissent, et que la victoire reste, comme il est juste, à celles qui ouvriront les meilleurs avis. Quant à celles qui usent de tromperies, et qui violent leurs serments solennels pour leur intérêt particulier et aux dépens de l'intérêt public, ou qui cherchent à changer les lois et les décrets ; celles enfin qui révèlent nos secrets à nos ennemis, et qui introduisent les Perses dans notre pays pour le ruiner, celles-là sont ennemies des dieux et de la patrie. O Jupiter, dieu tout-puissant, exauce nos prières, et que les dieux nous soient propices, quoique nous soyons des femmes.

LA FEMME HÉRAUT. Que chacun écoute. « Le conseil des femmes « a décrété ce qui suit : Timoclée présidait ; Lysilla était secrétaire, « et Sostrata, orateur[2]. Une assemblée sera tenue le matin du « jour du milieu des Thesmophories[3], temps où nous avons le « plus de loisir, à l'effet de délibérer avant tout sur le châtiment « que mérite Euripide, pour les outrages dont il s'est rendu cou- « pable envers nous. » Qui demande la parole ?

UNE FEMME. Moi.

LA FEMME HÉRAUT. Ceins donc cette couronne[4] avant de haranguer. Qu'on se taise. Silence ! attention ! voilà l'orateur qui crache, comme cela est d'usage[5]. Elle paraît en avoir long à dire.

Ire FEMME. Femmes, j'en jure par nos déesses, aucun motif d'ambition ne me fait prendre la parole ; mais seulement l'indignation que j'éprouve à vous voir depuis si longtemps en butte aux injures d'Euripide, ce fils d'une vile marchande d'herbes, et à ses attaques

[1] Mesures des liquides. Le *cotyle* était la douzième partie du *conge*. Le conge équivalait à trois litres vingt-trois centilitres ; le cotyle, à vingt-sept centilitres.

[2] Formule des décrets.

[3] Elles duraient cinq jours à Athènes. (Voyez, à la fin de la pièce, la note sur *les Thesmophories*.)

[4] C'était l'usage des orateurs. (Voy. *les Harangueuses*, v. 131, 147, 163.)

[5] Saint-Évremond, t. I, p. 122 : « Il toussa trois fois avec méthode... et il parla « de cette sorte. » La Fontaine, *Psyché* : « Ayant toussé pour se nettoyer la voix, il « commença par ces vers. » BOISSONADE.

sans cesse renaissantes. Quels outrages ne nous prodigue-t-il pas? cesse-t-il de nous calomnier? Partout où il peut réunir des spectateurs, des acteurs, et des chœurs tragiques, il nous appelle adultères, débauchées; il nous accuse d'aimer le vin, d'être trompeuses, bavardes, de ne rien valoir, et d'être le fléau des hommes. Aussi nos maris, au sortir du théâtre [1], rentrent à la maison d'un air inquiet, et cherchent aussitôt s'il n'y a pas quelque amant caché. Nous ne jouissons plus de la même liberté qu'autrefois, tant il a donné de mauvaises idées à nos époux! Tressons-nous une couronne? ils nous supposent amoureuses [2]. Une femme, en courant par la maison, laisse-t-elle tomber un vase; le mari demande aussitôt « en l'honneur de qui on le casse : ce ne peut être que pour « l'étranger de Corinthe [3]. » Une fille est-elle malade? son frère dit aussitôt : « Je n'aime pas ce teint pour une fille. » Une femme qui n'a pas d'enfants voudrait s'en supposer un : elle ne le peut faire; car les hommes ne la quittent point. On voyait autrefois des vieillards épouser de jeunes filles; maintenant nul vieillard ne veut plus se marier, depuis qu'Euripide a fait ce vers calomnieux :

« Tout vieillard qui prend femme épouse son tyran [4]. »

Il est cause que l'on scelle nos appartements [5], qu'on y met des verrous, et que l'on nourrit pour nous garder ces dogues molosses, épouvante des amants. Encore passe pour cela : mais nous n'avons plus, comme autrefois, la liberté de prendre nous-mêmes, dans le cellier, de la farine, de l'huile, du vin. Les hommes portent toujours avec eux je ne sais quelles petites clefs laconiennes [6], à trois dents, et des plus perfides. Toutefois nous avions su ouvrir les portes au moyen d'un cachet de trois oboles [7]. Mais ce maudit

[1] Le mot ἰκρίων, qui est dans le texte, nous apprend que les théâtres étaient en planches, avant qu'on les construisît en pierres.

[2] Les amants s'envoyaient en présents des couronnes, des fleurs, des fruits, etc.

[3] Allusion à *la Sthénobée* d'Euripide. C'était l'usage d'offrir aux mânes de ses amis les miettes du repas. Dans Euripide, Sthénobée, croyant que Bellérophon était mort, ne laissait rien tomber de ses mains sans dire : « Pour l'étranger de Corinthe. » (Voy. Athénée.)

[4] Vers du *Phénix* d'Euripide, conservé par Stobée.

[5] Passage curieux sur la clôture des femmes. Il paraît qu'on ne se bornait pas à fermer leurs appartements, mais qu'on les scellait aussi d'un cachet. (Voy. un fragment de *la Danaé* d'Euripide; voy. aussi *l'Andromaque*, v. 933.)

[6] Plaute en fait aussi mention. Mostell. II, I, 57. « *Clavim mi harunce ædium* « *Laconicam jam jube efferri intus : hasce ego ædes occludam hinc foris.* »

[7] On a vu que les maris, indépendamment des serrures, appliquaient aux portes un

Euripide, ce fléau des familles, a appris aux hommes à faire usage de cachets vermoulus, dont on ne saurait imiter l'empreinte. D'après tout cela, mon avis est qu'il faut travailler à nous défaire de cet ennemi de manière ou d'autre, par le poison ou par quelque autre moyen. Voilà ce que je dis hautement; je consignerai le reste sur le registre de la secrétaire [1].

LE CHOEUR. Je n'ai jamais entendu de femme pérorer avec plus de sagacité et d'éloquence. Tout ce qu'elle dit est vrai; elle a envisagé toutes les faces de la question, elle a tout pesé. Ses arguments sont tellement serrés, elle les fait valoir avec tant d'habileté, que si Xénoclès, fils de Carcinus, parlait à côté d'elle, vous jugeriez toutes qu'il ne dit que des sottises.

IIe FEMME. Je n'ai que peu de mots à dire. L'orateur qui m'a précédée a fort bien déduit nos griefs; je vous parlerai seulement de ceux qui me sont propres. Mon mari est mort à Chypre, et m'a laissé cinq petits enfants, que j'ai beaucoup de peine à nourrir en tressant des couronnes [2] sur le marché aux myrtes. Jusqu'alors je gagnais ma vie tant bien que mal : mais voilà que cet homme, avec ses tragédies, persuade à tout le monde qu'il n'y a point de dieux [3]; et mon commerce a diminué de moitié. Je le dis et je le répète, mille raisons doivent vous déterminer à le punir. La grossièreté avec laquelle il nous traite tient à l'éducation grossière qu'il a reçue parmi les légumes de sa mère [4]. Mais je vais au marché; car j'ai à faire vingt couronnes que l'on m'a commandées.

cachet avec de la cire. Mais les femmes faisaient faire pour trois oboles un cachet pareil à celui de leurs maris, et elles ouvraient ainsi le cellier et le garde-manger. Les maris prirent alors des cachets de bois vermoulu, dont il n'était pas possible d'imiter l'empreinte.

[1] Le mot grec est également masculin; Aristophane y joint l'article féminin par plaisanterie.

[2] C'était l'objet d'un commerce très-actif, vu la consommation qu'on faisait de couronnes pour les sacrifices, pour les banquets, pour les orateurs, etc.

[3] On cite un fragment du *Bellérophon* d'Euripide, où il dit : « Prétend-on qu'il y « a des dieux dans le ciel? il n'y en a pas; non, il n'y en a pas. » Il paraît que *le Sisyphe* surtout offrait des passages de ce genre. On sait du reste qu'Aristophane n'était pas avare de l'imputation d'athéisme. Il lui suffisait d'un passage tel que ces mots de Clytemnestre à Achille, dans *Iphigénie en Aulide* : « S'il est des dieux, homme « de bien comme vous l'êtes, vous devez réussir : s'il n'en est pas, à quoi bon tant « d'efforts? » (Vers 1024.)

[4] Plutarque, dans sa comparaison d'Aristophane et de Ménandre, cite ce passage comme appartenant aux premières *Thesmophories*.

LE CHOEUR. Cette liberté de langage a quelque chose de plus piquant que le premier discours. Que de trait et d'à-propos ! que de bon sens et de finesse ! tout est clair, tout porte la conviction. Oui, il faut tirer une vengeance éclatante de ces outrages.

MNÉSILOCHUS. Je ne m'étonne point, ô femmes, que des torts si graves excitent en vous un vif ressentiment contre Euripide, et échauffent votre bile. Moi-même, j'en jure par la vie de mes enfants, je le déteste ; autrement je serais dans le délire. Cependant il convient de peser entre nous nos raisons. Nous sommes seules ; nous n'avons pas à craindre que nos paroles soient divulguées. Dites-moi, à quoi bon l'accuser si vivement pour avoir révélé deux ou trois de nos défauts, lorsqu'il y a tant et tant de mal à dire de notre conduite ? car, pour ne parler que de moi, j'ai commis nombre de forfaits ; mais voici le trait le plus noir. J'étais mariée depuis trois jours, et mon mari dormait auprès de moi. J'avais un amant qui m'avait séduite à l'âge de sept ans ; conduit par sa passion, il vint gratter à la porte ; je compris sur-le-champ, et je me glissai hors du lit. Mon mari me demande : « Où vas-tu ? — Où ? « lui répliquai-je : j'ai la colique, je souffre ; je vais aux lieux d'ai« sances. — Va, » me dit-il. Et là-dessus il se met à broyer des fruits de cèdre, de l'anis et de la sauge. Moi, je versai de l'eau sur les gonds [1], et j'allai trouver mon amant ; je me livrai à lui, en me penchant [2] sur l'autel d'Apollon [3], et me tenant attachée au laurier. Et voyez pourtant ! Euripide n'a jamais parlé de cela, ni de nos complaisances pour des esclaves et des muletiers, à défaut d'autres galants ; ni du soin que nous avons de manger de l'ail le matin, après nous être livrées la nuit au libertinage, pour ne laisser aucun soupçon au mari qui revient de monter la garde sur le rempart. Vous le voyez, il n'en dit rien. S'il maltraite Phèdre, que nous importe ? il n'a jamais parlé de ces femmes qui, tandis qu'elles déploient au jour leur manteau et en font admirer au mari la beauté, facilitent ainsi l'évasion de leur amant : il n'en dit pas un mot. J'en

[1] « *Placide egredere, et sonitum prohibe forum et crepitum cardinum,*
« *Ne quod hic agimus herus percipiat fieri, mea Planesium :*
« *Mane, suffundam aquam.* »

PLAUTE, *Curcul.*, I, 3.

[2] Κύβδα *situm et habitum mulieris exprimit se componentis, ut ab amatore iniri possit.* BRUNCK. (Voyez une note au vers 895 de *la Paix*, et au vers 231 de *Lysistrata*.)

[3] Autel en forme de colonne, qu'on élevait sous le vestibule des maisons.

nis une qui fit accroire qu'elle était dans les douleurs de l'enfantement pendant dix jours de suite, jusqu'à ce qu'elle eût acheté un enfant. Le mari courait par toute la ville chercher des drogues propres à hâter sa délivrance. Une vieille apporte dans une marmite un enfant dont la bouche était pleine de miel, pour qu'il ne criât pas. Elle fait un signe, et la femme de s'écrier : « Retire-toi, retire-« toi, mon mari; je vais accoucher : l'enfant remue dans la mar-« mite [1]. » Lui, s'éloigne tout joyeux. On ôte le miel ; l'enfant crie. La vieille sorcière qui l'a apporté court vers l'époux, et lui dit avec un sourire : « Un lion, un vrai lion vient de naître ; c'est ton por-« trait vivant : ce sont bien tous tes traits [2], » N'est-ce pas là les tours que nous faisons? j'en atteste Diane. Devons-nous donc en vouloir à Euripide, qui n'en dit pas plus long que nous n'en avons fait?

LE CHOEUR. Voilà qui est prodigieux ! D'où vient une pareille invention, et quel pays a produit une femme si effrontée ? Je n'aurais pas cru qu'il y en eût d'assez débontée pour oser raconter hautement de pareilles choses, même entre nous. Maintenant on doit s'attendre à tout, et j'approuve ce vieux proverbe : « Il faut regar-« der sous toutes les pierres, de peur qu'il n'en sorte un orateur [3] « prêt à mordre. » Il n'y a rien de pire que les femmes naturellement effrontées, si ce n'est les femmes elles-mêmes.

IIIe FEMME. Par Aglaure [4], ô femmes, vous avez perdu le sens : il faut que vous soyez ensorcelées, ou qu'il vous soit arrivé quelque chose d'étrange, pour nous laisser ainsi insulter par cette peste publique. Ah ! si quelqu'une de vous le voulait... autrement nous pouvons nous-mêmes, avec nos servantes, aller prendre quelque part de la cendre, et lui épiler le corps [5], afin de lui apprendre désormais à ne pas médire de son sexe.

MNÉSILOCHUS. N'en faites rien, ô femmes ! Si, dans une assemblée où il est permis à toute citoyenne de dire franchement son avis, j'ai cru devoir exposer ce qui rendait Euripide excusable, faut-il pour cela que je sois épilée ?

IIIe FEMME. Ne mérites-tu pas d'être châtiée, toi qui seule as eu

[1] Ce mot lui échappe ; elle voulait dire « dans mon sein. »

[2] « *Tum etiam mentula tua similis, tortuosa, instar nucamenti pinei.* »

[3] Le proverbe dit « un scorpion ; » Aristophane y substitue un *orateur.*

[4] Fille de Cécrops, et prêtresse de Minerve. Les femmes d'Athènes juraient par son nom.

[5] *Cunnum. — Ad vulsuram utuntur cinere, ut pili firmius prehendi possint.*

le front de défendre un homme qui nous couvre d'opprobre, et qui choisit pour sujet de ses pièces tout ce qu'il peut trouver de femmes criminelles, des Mélanippe, des Phèdre; et jamais une Pénélope, parceque'elle passait pour vertueuse.

MNÉSILOCHUS. J'en sais la raison. Tu ne pourrais nommer une seule Pénélope parmi les femmes de nos jours : elles sont toutes des Phèdres.

IIIe FEMME. Vous entendez, ô femmes, comme cette effrontée parle encore de nous.

MNÉSILOCHUS. Par Jupiter! je n'ai pas dit tout ce que je sais. En voulez-vous davantage?

IIIe FEMME. Tu ne le pourrais : tu as exhalé tout ce que tu savais.

MNÉSILOCHUS. En vérité, je n'ai pas dit la dix millième partie de ce que nous faisons. Ainsi, par exemple, ai-je dit que nous usons de nos lames d'or [1], en guise de chalumeaux, pour pomper le vin?

IIIe FEMME. Crève donc, maudite femme!

MNÉSILOCHUS. Je n'ai pas dit qu'à la fête des Apaturies [2], nous donnons les viandes à nos amants, et qu'ensuite nous accusons le chat.

IIIe FEMME. C'est trop fort! — Tu ne sais ce que tu dis.

MNÉSILOCHUS. Que celle-ci a tué son mari d'un coup de hache; qu'une autre l'a rendu fou au moyen de certains philtres; et qu'un jour, sous l'emplacement de la baignoire...

IIIe FEMME. Que la peste t'étouffe!

MNÉSILOCHUS. Acharnica a enterré son père.

IIIe FEMME. Peut-on entendre patiemment de pareilles choses?

MNÉSILOCHUS. Que ta servante étant accouchée d'un garçon, tu l'as pris, et tu lui as substitué ta petite fille.

IIIe FEMME. Par les déesses, ce dernier trait ne restera pas impuni; je t'arracherai les cheveux.

MNÉSILOCHUS. Par Jupiter! tu ne me toucheras pas.

IIIe FEMME. Tiens, vois.

[1] Espèce d'ornement dont les femmes paraient leur tête, selon le Scholiaste, suivi par Brunck.

[2] La fête des Apaturies durait trois jours. C'était l'époque à laquelle les citoyens présentaient leurs enfants pour les faire inscrire sur les registres publics. Le second jour, on offrait des sacrifices à Jupiter et à Minerve. (Voy. le Scholiaste sur le v. 146 des *Acharniens*.)

MNÉSILOCHUS. Vois aussi.

IIIe FEMME. Prends mon manteau, Philista.

MNÉSILOCHUS. Approche seulement ; et par Diane ! je te...

IIIe FEMME. Que feras-tu ?

MNÉSILOCHUS. Je te ferai rendre [1] le gâteau de sésame que tu as mangé.

LE CHOEUR. Faites trêve aux injures ; voici une femme qui accourt ici en toute hâte. Taisez-vous avant qu'elle n'arrive, pour que nous puissions entendre paisiblement ce qu'elle a à nous dire.

CLISTHÈNE. Femmes chéries, auxquelles m'unit une heureuse conformité de goûts, mes joues [2] témoignent assez mon attachement pour vous. J'ai la passion des femmes, et partout je prends votre défense. Tout à l'heure j'ai entendu parler d'une affaire importante qui vous concerne, et dont on s'entretenait sur le marché ; je viens donc vous en faire part, et vous avertir de vous tenir en garde contre un événement des plus graves, qui pourrait vous surprendre.

LE CHOEUR. Qu'y a-t-il donc, mon enfant ? car ce nom te convient parfaitement, tant que tu auras des joues si fraiches.

CLISTHÈNE. On dit qu'Euripide a envoyé ici même, aujourd'hui, un vieillard de ses parents.

LE CHOEUR. Pourquoi faire ? dans quelle intention ?

CLISTHÈNE. Pour épier vos discours, afin d'être au courant de vos projets et de vos résolutions.

LE CHOEUR. Et comment un homme n'a-t-il pas été reconnu parmi nous ?

CLISTHÈNE. Euripide lui a brûlé et arraché les poils, et il l'a complétement déguisé en femme.

MNÉSILOCHUS. Pouvez-vous croire cela ? Quel est l'homme assez fou pour se laisser épiler ? je n'en crois rien, ô vénérables déesses !

CLISTHÈNE. Tu ne sais ce que tu dis : mais je ne serais pas venue vous dire cette nouvelle, si je ne la tenais de gens bien instruits.

LE CHOEUR. Voilà, en vérité, une terrible nouvelle. O femmes, sans tarder davantage, voyons, cherchons où il a pu se cacher.

[1] *Cacare.*

[2] Imberbes.

Cherche aussi avec nous, Clisthène; tu auras de doubles droits à notre reconnaissance.

CLISTHÈNE. Eh bien; voyons; toi d'abord, qui es-tu?

MNÉSILOCHUS, *à part*. Où me fourrer?

CLISTHÈNE. On va vous examiner de près.

MNÉSILOCHUS, *à part*. Malheureux que je suis!

IVe FEMME. Tu me demandes qui je suis? Je suis la femme de Cléonyme.

CLISTHÈNE. Vous connaissez cette femme?

LE CHOEUR. Oui. Passe à d'autres.

CLISTHÈNE. Quelle est celle-ci, qui porte un enfant?

IVe FEMME. C'est ma nourrice.

MNÉSILOCHUS, *à part*. Je suis perdu!

(Il fait un mouvement pour s'enfuir.)

CLISTHÈNE. Holà! toi, où vas-tu? reste ici. Qu'est-ce qu'il y a donc?

MNÉSILOCHUS. Laisse-moi aller pisser.

CLISTHÈNE. Tu es une effrontée. Va-s-y; je t'attends.

LE CHOEUR. Oui, attends-la, et ne la perds pas de vue. C'est la seule ici, mon cher, que nous ne connaissions pas.

CLISTHÈNE. Tu es bien longtemps à pisser.

MNÉSILOCHUS. Il est vrai; j'ai une rétention d'urine, hier j'ai mangé du cresson.

CLISTHÈNE. Que nous parles-tu de cresson? Allons, viens ici.

MNÉSILOCHUS. Pourquoi me tirer ainsi? moi qui suis malade?

CLISTHÈNE. Dis-moi, quel est ton mari?

MNÉSILOCHUS. Tu me demandes quel est mon mari? Connais-tu un certain homme de Cothocide[1]?

CLISTHÈNE. Un certain homme? Qui?

MNÉSILOCHUS. C'est un certain homme, qui une fois... cet homme, fils d'un autre...

CLISTHÈNE. Tu te moques, je crois. Es-tu déja venue ici?

MNÉSILOCHUS. Sans doute, tous les ans.

CLISTHÈNE. Quelle est la femme qui fait chambre commune avec toi[2]?

MNÉSILOCHUS. C'est celle... je suis perdu!

CLISTHÈNE. Tu ne réponds pas.

[1] Bourg de l'Attique. L'orateur Eschine était de ce bourg.

[2] Il paraît que pendant le temps qu'elles passaient ensemble dans les fêtes de Cérès,

Ve FEMME. Laisse ; je vais la questionner comme il faut sur les cérémonies de l'année dernière. Éloigne-toi ; car tu es homme, tu ne dois rien entendre de cela. — Voyons ; dis-moi quelle fut la première cérémonie qui fut accomplie par nous ? Réponds ; quelle fut la première ?

MNÉSILOCHUS. La première ? ce fut de boire.

Ve FEMME. Et après, quelle fut la seconde ?

MNÉSILOCHUS. Ce fut de boire à nos santés.

Ve FEMME. Tu auras su cela de quelqu'un. Et en troisième lieu ?

MNÉSILOCHUS. Xenylla demanda une coupe ; car il n'y avait pas de pot de chambre.

Ve FEMME. Cela ne veut rien dire. Viens, Clisthène, viens ; voilà l'homme dont tu nous parles.

CLISTHÈNE. Que faut-il faire ?

Ve FEMME. Dépouille-le de ses vêtements ; il répond tout de travers.

MNÉSILOCHUS. Quoi ! vous dépouillerez une mère de neuf enfants ?

CLISTHÈNE. Détache vite cette ceinture, effrontée !

Ve FEMME. Comme elle paraît robuste et vigoureuse ! Ma foi, elle n'a pas de gorge comme nous.

MNÉSILOCHUS. C'est que je suis stérile ; je n'ai jamais eu d'enfant.

Ve FEMME. Ah ! maintenant. Et tout à l'heure tu en avais neuf.

CLISTHÈNE. Tiens-toi droit, qu'on t'examine [1].

Ve FEMME. Voyez : il n'y a pas à s'y tromper [2].

CLISTHÈNE. Où donc ?

Ve FEMME. De l'autre côté maintenant.

CLISTHÈNE. Je ne vois rien.

Ve FEMME. Le voilà qui revient par ici, maintenant.

CLISTHÈNE. C'est vraiment un isthme : tu vas et viens plus souvent que les Corinthiens [3].

les femmes logeaient deux à deux. Le Scholiaste dit qu'elles se dressaient des tentes auprès du temple.

[1] *Quò penem trudis deorsum ?*

[2] *Prominet, et optimi coloris est.*

[3] *Sursum et deorsum penem trahis retrahisque frequentius quàm Corinthii.* — Les Corinthiens, pour n'avoir pas à faire le tour du Péloponèse, traînaient leurs navires avec des machines à travers l'isthme, d'une mer à l'autre.

V° FEMME. Le scélérat ! c'était dans l'intérêt d'Euripide qu'il nous outrageait ainsi.

MNÉSILOCHUS. Malheureux ! dans quel horrible embarras je me suis jeté !

V° FEMME. Que ferons-nous ?

CLISTHÈNE. Veillez soigneusement à ce qu'il ne s'échappe pas : je vais déclarer la chose aux prytanes.

LE CHŒUR. Maintenant donc allumons les lampes, quittons nos manteaux, et, vêtues à la légère, cherchons soigneusement si quelque autre homme ne se serait pas glissé parmi nous. Parcourons tout le Pnyx [1], les tentes et les passages.

Allons, partons d'un pied léger [2], et examinons tout en silence : hâtons-nous ; tout retard serait hors de saison : avant tout, ce qui importe est de faire au plus vite notre ronde. Fais tes perquisitions, explore tous les coins, pour voir si quelque traître ne serait pas encore caché. Promène tes yeux de tous côtés ; regarde bien à droite et à gauche. Le coupable qui serait surpris sera châtié sévèrement, et son exemple montrera aux autres où conduisent l'effronterie, le crime et le sacrilége. Il reconnaîtra qu'il y a des dieux, et à l'avenir les hommes apprendront par lui à les respecter, à se conformer aux lois, à pratiquer la justice et la vertu. S'ils y manquent, voici ce qui leur arrivera : tout homme surpris à commettre un crime, enflammé de fureur, égaré par le délire, deviendra pour tous les mortels, hommes et femmes, un exemple de la promptitude des dieux à punir l'impiété.

Nous croyons avoir bien cherché : nous ne découvrons pas d'autre homme caché parmi nous.

VI° FEMME. Holà ! holà ! où cours-tu ? Arrête ! arrête ! Suis-je assez malheureuse ! il se sauve, après avoir arraché mon enfant de mon sein.

MNÉSILOCHUS. Crie tant que tu voudras ; mais jamais tu ne reverras ton nourrisson, si l'on ne me rend la liberté ; ici même je

[1] Elle appelle ainsi le temple où se tient l'assemblée.

[2] On voit que cette perquisition amène ici les danses, comme dans *les Acharniens*, *les Oiseaux*, etc.

vais lui ouvrir les veines avec ce coutelas, et arroser l'autel de son sang[1].

VIe FEMME. Ah ! malheureuse que je suis ! ô femmes, ne viendrez-vous pas à mon secours ? me refuserez-vous vos cris et votre aide, pour tirer vengeance de ce monstre ? me laisserez-vous ravir ainsi mon unique enfant ?

LE CHOEUR. Oh ! oh ! vénérables Parques ! quel nouvel attentat frappe mes regards ! toujours des traits de l'audace la plus effrontée ! quel nouvel excès, mes chères amies, quel excès !

MNÉSILOCHUS. Ah ! j'ai un moyen de réprimer votre excessive insolence.

LE CHOEUR. N'est-ce pas une scélératesse indigne, inouïe ?

VIe FEMME. Oui, c'est une chose indigne, qu'il m'ait ravi mon enfant.

LE CHOEUR. Que dire à cela ? Il ne rougit même pas.

MNÉSILOCHUS. Ce n'est pas tout encore.

VIe FEMME. De quelque lieu que tu viennes, tu ne t'échapperas pas d'ici ; tu ne te vanteras pas d'avoir impunément joué un pareil tour ; tu en porteras la peine.

MNÉSILOCHUS. Loin de moi ce triste présage !

LE CHOEUR. Quel dieu viendrait au secours d'un impie tel que toi ?

MNÉSILOCHUS. Vous criez en vain : je ne lâcherai pas cette enfant.

LE CHOEUR. Par les déesses, tu ne te moqueras plus de nous impunément, et tu vas cesser tes propos impies. Le châtiment le plus rigoureux nous fera raison de toi. Peut-être la fortune te fera à ton tour sentir ses vicissitudes.

VIe FEMME, *à une de ses compagnes*. Prends avec toi ces femmes, et apporte du bois pour brûler ce scélérat et le griller au plus vite. Allons chercher des sarments, Mania[2] ; je veux aujourd'hui te réduire en charbon[3].

MNÉSILOCHUS. Grillez, brûlez. Pour toi, ma petite, quitte vite ta robe crétoise[4], et n'accuse que ta mère seule de ta mort. Qu'est-ce à dire ? Cette fille n'est plus qu'une outre pleine de vin, portant

[1] Il se réfugie à l'autel avec l'enfant prétendu, et il menace de le tuer. Il y a là quelque parodie, peut-être d'une scène de l'*Andromaque* d'Euripide.

[2] Nom de servante.

[3] Elle adresse ces derniers mots à Mnésilochus.

[4] Vêtement fort court, fait d'une étoffe légère. HÉSYCHIUS.

une chaussure persique. O femmes biberonnes et adonnées au vin! que de ruses vous inventez pour boire! Providence des cabaretiers et fléau des maris, fléau du ménage[1]!

VIe FEMME. Apporte des fagots, Mania.

MNÉSILOCHUS. Oui, apporte. Mais toi, réponds à ceci : tu te dis mère de cet enfant?

VIe FEMME. Je l'ai porté dix mois dans mon sein.

MNÉSILOCHUS. Tu l'as porté?

VIe FEMME. Oui, j'en jure par Diane.

MNÉSILOCHUS. Combien contient-il? Trois cotyles? dis-moi.

VIe FEMME. Qu'as-tu fait là? misérable! tu dépouilles mon enfant, qui est si petit!

MNÉSILOCHUS. Si petit?

VIe FEMME. Sans doute, il est petit.

MNÉSILOCHUS. Quel âge a-t-il? trois ou quatre ans de bouteille[2]?

VIe FEMME. Il est né à peu près aux dernières fêtes de Bacchus. Rends-le-moi.

MNÉSILOCHUS. Non, j'en jure par Apollon que voici[3].

VIe FEMME. Nous allons te brûler.

MNÉSILOCHUS. Brûlez-moi : je l'égorge à l'instant même.

VIe FEMME. N'en fais rien, je t'en conjure : fais-moi plutôt tout le mal que tu voudras.

MNÉSILOCHUS. Tu parais bonne mère. Quoi qu'il en soit, je l'égorgerai.

VIe FEMME. Ah! mon enfant! Donne un vase, Mania, pour que je recueille au moins le sang de ma fille.

MNÉSILOCHUS. Place-le dessous; je veux bien t'accorder cette grace.

VIe FEMME. Crève donc, animal! on n'est pas plus méchant et plus dur.

MNÉSILOCHUS. Cette peau[4] est pour la prêtresse.

VIe FEMME. Qu'est-ce qu'il y a pour la prêtresse?

MNÉSILOCHUS. Tiens, prends.

[1] Littéralement : « des meubles et des étoffes, » pour indiquer que les femmes adonnées au vin ne s'occupent guère de filer.

[2] Littéralement : « trois ou quatre fêtes des Coupes, » qui étaient le second jour des Anthestéries. Il en a été question dans *les Acharniens*.

[3] Il y avait sans doute là une image d'Apollon. Plus bas, il est question de certaines statues de bois.

[4] Il lui jette la robe crétoise, dont elle avait enveloppé l'outre. On donnait au sacrificateur la peau et les pieds de la victime.

IIe FEMME. Infortunée Mica, qui t'a privée de ta fille [1]? qui t'a ravi ton enfant chéri?

Ire FEMME. C'est ce scélérat. Puisque te voilà, garde-le bien, pendant que je vais avec Clisthène dénoncer ses crimes aux prytanes.

MNÉSILOCHUS. Voyons; quel moyen inventerai-je pour me sauver? Que faire? qu'imaginer? l'auteur de l'embarras où je me trouve ne paraît pas encore; quel messager pourrais-je lui envoyer? Ah! Palamède [2] me fournit un expédient. J'écrirai comme lui sur le plat d'une rame, que j'abandonnerai aux flots. Mais je n'ai pas de rames ici. Où trouverai-je donc des rames? Eh! pourquoi ne pas jeter à bas ces statues? j'écrirai dessus; cela vaudra bien mieux. Elles sont de bois, comme étaient les rames. O mes mains, mettez-vous à l'œuvre qui doit me tirer d'affaire. Allons, feuillets de mes tablettes bien polies, recevez les empreintes du stylet, messagères de mon infortune. — Oh! oh! voilà un vilain R; par où s'en va-t-il donc? — Partez, feuilles légères, volez de tous côtés; hâtez-vous, il le faut.

(Parabase.)

LE CHOEUR. Tournons-nous vers les spectateurs, et chantons nous-mêmes nos louanges, bien que chacun parle mal des femmes; car on dit que nous sommes un fléau pour les hommes, et que de nous viennent tous les maux, procès, querelles, séditions funestes, chagrins, guerre. Mais, je vous le demande, si nous sommes un fléau, pourquoi nous épousez-vous? Oui, si nous sommes un fléau, pourquoi nous empêcher de sortir, et défendre qu'aucune de nous se montre à la fenêtre? Pourquoi mettez-vous tant de soins à garder une peste? Que votre femme soit allée quelque part, et que vous ne la trouviez pas à la maison, aussitôt la fureur vous possède, vous qui devriez vous réjouir et remercier les dieux de ne plus trouver la peste à la maison, et de ce qu'elle a fui vos pénates. Si, fatiguées de jouer, nous nous endormons un instant chez les autres, chacun recherche à l'envi cette peste, et rôde autour des lits. Regardons-

[1] Dans le grec il y a équivoque : « qui t'a ôté ta virginité? »

[2] Tragédie d'Euripide. Aristophane se moque d'un moyen que le frère de Palamède employait pour faire savoir ses malheurs à son père Nauplius.

nous à la fenêtre, chacun veut voir la peste; qu'un mouvement de pudeur nous fasse retirer, l'empressement de revoir la peste redouble [1]. Il est donc clair que nous valons bien mieux que vous. Le plus simple examen le prouve. Comparons les deux sexes; voyons quel est le pire : c'est le nôtre, dites-vous : nous prétendons le contraire. Examinons; mettons-les en présence; opposons individuellement homme et femme l'un à l'autre. Charminus ne vaut pas Nausimacha [2]; les faits parlent. Cléophon est fort au-dessous de Salabaccha [3]. Depuis longtemps aucun de vous n'ose se mesurer avec Aristomacha [4], cette héroïne de Marathon, ni avec Stratonice. Parmi les sénateurs qui l'an passé abandonnèrent à d'autres leurs fonctions, en est-il un qui l'emporte sur Eubula [5]? vous n'oseriez le dire. Nous pouvons donc nous vanter de valoir bien mieux que les hommes. On ne voit point de femmes se faire traîner sur un char à deux chevaux, après avoir volé cinquante talents au trésor public. Tout au plus, si elles dérobent un peu de froment à leur mari, elles le rendent le jour même.

Combien n'en pourrions-nous pas montrer parmi vous qui en font autant, et qui en outre sont bien plus que nous gourmands, voleurs et parasites! Et même ils ne savent pas, comme nous, conserver l'héritage de leurs pères. Nous avons encore nos bobines, nos navettes, nos corbeilles, nos parasols; mais plusieurs de nos époux n'ont plus à la maison ni brassières ni lance, et d'autres ont jeté leur bouclier [6] dans le combat.

Certes, parmi tous les reproches que nous autres femmes nous serions bien fondées à faire aux hommes, celui-ci est le plus grave.

[1] Le mot κακόν, peste ou fléau, est employé plusieurs fois par Euripide, dans un discours d'Hippolyte, vers 612 et suivants.

[2] Sous le voile de ce nom, qui signifie *combat naval*, Aristophane désigne la bataille perdue par Charminus, près de l'île de Simé, contre le Lacédémonien Antiochus, la vingtième année de la guerre du Péloponèse (Thucydide, l. VIII). Ce fait sert à fixer la date de cette comédie. Charminus mourut l'été suivant à Samos. Or, il n'était pas permis de railler les morts, comme le remarque un Scholiaste sur *la Paix*; bien qu'Aristophane n'ait pas toujours été fidèle à cette règle d'épargner les morts.

[3] Courtisane à laquelle il a déjà comparé Cléon dans *les Chevaliers*. Il parle encore de Cléophon dans *les Grenouilles*, v. 692.

[4] Aristomacha désigne allégoriquement le *glorieux combat* de Marathon. Stratonice signifie *victoire de l'armée*.

[5] Eubula est encore un nom allégorique, que le poëte oppose aux sénateurs qui cédèrent lâchement au gouvernement tyrannique des Quatre-Cents, et laissèrent renverser la démocratie. (Voy. Thucydide.)

[6] Dans le grec il y a *parasol*; tout objet propre à nous couvrir.

N'était-il pas convenable qu'une femme qui aurait donné le jour à un citoyen utile, à un taxiarque, ou à un général, reçût quelques honneurs, et obtînt la première place dans les Sténies[1], les Scires[2], et les autres fêtes que nous célébrons? Celle qui aurait donné le jour à un lâche, à un mauvais citoyen, à un triérarque poltron, à un pilote inhabile, paraîtrait la tête rasée, et prendrait place après la mère d'un brave. Est-il juste, en effet, citoyens, que la mère d'Hyperbolus vienne s'asseoir, vêtue de blanc et la chevelure flottante, près de la mère de Lamachus[3], et qu'elle prête de l'argent à usure, elle à qui ses débiteurs devraient refuser les intérêts qu'elle réclame, et lui dire en emportant son argent : « Tu mé- « rites bien qu'on te paie des intérêts, après nous avoir donné un « si beau fruit[4]? »

MNÉSILOCHUS. Je suis devenu louche à force de fixer mes yeux du côté où j'attends du secours... Euripide ne paraît pas encore. Qui peut l'arrêter? Certes, il est impossible qu'il n'ait pas honte du froid Palamède. Par quelle pièce dois-je donc l'attirer? Ah! je sais. Je vais contrefaire sa nouvelle Hélène. J'ai un habillement de femme complet.

VIIe FEMME. Quel tour médites-tu encore? que cherches-tu? Tu n'auras pas à te louer de ton Hélène, si tu ne restes tranquille jusqu'à l'arrivée d'un prytane.

MNÉSILOCHUS, *en Hélène*[5]. « Voici le fleuve du Nil, renommé « pour la beauté de ses nymphes, dont les eaux remplacent la rosée « céleste pour le sol de la blanche Égypte, et pour ses habitants « avides du noir syrméa[6]. »

VIIe FEMME. Par la brillante Hécate, tu es pétri de ruses.

[1] Fêtes dans lesquelles les femmes d'Athènes faisaient assaut d'injures et de plaisanteries; probablement dans le genre de notre carnaval. (Voy. Suidas, Hésychius et Photius; voy. aussi *les Harangueuses*.)

[2] Voyez une note sur le v. 18 de *l'Assemblée des Femmes*.

[3] Aristophane s'était moqué autrefois de Lamachus, comme partisan de la guerre, notamment dans *les Acharniens*. Mais Lamachus s'était distingué comme général.

[4] Le même mot grec signifie à la fois *intérêt de l'argent*, et le *fœtus*, le *fruit d'une femme*.

[5] Ce sont les deux premiers vers de *l'Hélène* d'Euripide; le troisième est parodié.

[6] Syrméa, plante purgative, abondante en Égypte. (Voy. *la Paix*.) C'est par plaisanterie qu'il dit la *blanche* Égypte, dont on citait toujours le *noir* limon.

MNÉSILOCHUS. « Ma patrie n'est pas sans gloire; Sparte m'a vue « naître, et Tyndare est mon père [1]. »

VII[e] FEMME. C'est là ton père, infâme! dis plutôt Phrynondas [2].

MNÉSILOCHUS. « Hélène est mon nom [3]. »

VII[e] FEMME. Tu te déguises encore en femme, avant d'avoir été puni de ton premier déguisement!

MNÉSILOCHUS. « Mille guerriers sont morts pour moi sur les rives « du Scamandre [4]. »

VII[e] FEMME. Que n'as-tu partagé leur sort!

MNÉSILOCHUS. « Je suis en ces lieux; et mon époux infortuné [5], « Ménélas, ne paraît pas encore! Ah! pourquoi me laisser la vie, « corbeaux trop insouciants? Mais un doux espoir chatouille mon « cœur. O Jupiter! ne trompe pas mon espérance. »

EURIPIDE, *en Ménélas.* « Quel est le maître de ce palais magni« fique [6]? donnera-t-il l'hospitalité à de malheureux étrangers, bal« lottés par la tempête et jouets du naufrage? »

MNÉSILOCHUS. « Ce palais est celui de Protée [7]. »

EURIPIDE. De quel Protée?

VII[e] FEMME. Oh! l'insigne menteur! Protée est mort depuis dix ans [8].

EURIPIDE. « Sur quelle terre notre navire a-t-il abordé? »

MNÉSILOCHUS. En Égypte.

EURIPIDE. « Infortuné! où la tempête nous a-t-elle jetés! »

VII[e] FEMME. Bon homme, ne crois pas ce misérable, ce maudit bavard. Tu es dans le temple de Cérès.

EURIPIDE. « Protée est-il en ces lieux, ou dehors [9]? »

VII[e] FEMME. Il faut que tu te ressentes encore du mal de mer, ô

[1] Vers 16 et 17 de *l'Hélène* d'Euripide.

[2] Homme mal famé.

[3] Vers 22 de *l'Hélène*.

[4] Vers 52.

[5] Vers 49.

[6] Vers 68. C'est Teucer qui dit ces mots dans Euripide.

[7] Parodie du vers 459 de *l'Hélène*.

[8] Elle confond l'antique Protée avec un Athénien de ce nom, dont parle Thucydide (l. I). — Molière prête un quiproquo semblable à la comtesse d'Escarbagnas, sc. XVI. « Quoi! Martial fait-il des vers? je pensais qu'il ne fît que des gants. »

[9] *Hélène*, vers 466.

étranger ! On t'a dit que Protée était mort, et tu demandes s'il est ici ou dehors.

EURIPIDE. « Ah, ciel ! il est mort ! en quel lieu est sa sépulture ? »

MNÉSILOCHUS. « Tu me vois assise sur sa tombe [1]. »

IIIe FEMME. Pour le coup, c'est trop fort ! tu mériterais d'être pendu ! oser dire qu'un autel est un tombeau !

EURIPIDE. « Pourquoi, étrangère, t'asseoir sur ce monument sé« pulcral, enveloppée de vêtements lugubres ? »

MNÉSILOCHUS. « On veut me contraindre à partager la couche « nuptiale du fils de Protée [2]. »

IIIe FEMME. Pourquoi, scélérat, tromper encore cet étranger ? Non, mon ami ; ce fourbe n'est venu parmi les femmes que pour dérober notre or.

MNÉSILOCHUS. « Crie ; outrage ma personne [3]. »

EURIPIDE. « Étrangère, quelle est cette vieille qui t'insulte ? »

MNÉSILOCHUS. « C'est Théonoé, fille de Protée. »

IIIe FEMME. Non, par les déesses ! je suis Critylle, fille d'Antithée, de Gargette [4]. Toi, tu es un scélérat.

MNÉSILOCHUS. « Dis ce que tu voudras. Je n'épouserai jamais ton « frère ; je ne trahirai pas Ménélas, mon époux, qui combat sous « les murs de Troie. »

EURIPIDE. « Femme ! qu'as-tu dit ? Tourne vers moi tes yeux « brillants. »

MNÉSILOCHUS. « Je n'ose les lever : mes joues portent l'empreinte « de nombreux outrages. »

EURIPIDE. « Mais quoi !... la surprise m'empêche de parler. « Dieux ! quels traits ont frappé ma vue ! ô femme ! qui es-tu ? »

MNÉSILOCHUS [5]. « Et toi, qui es-tu ? j'ai autant que toi sujet d'être « surprise. »

EURIPIDE. « Es-tu Grecque, ou née en ce pays ? »

MNÉSILOCHUS. « Je suis Grecque. Dis-moi aussi quelle est ta pa« trie ? »

EURIPIDE. « Plus j'examine, plus je retrouve en toi les traits « d'Hélène. »

[1] *Hélène*, vers 465.

[2] *Hélène*, vers 62.

[3] Tournure ordinaire à Euripide.

[4] Bourg de l'Attique.

[5] Les six ou huit vers suivants sont presque littéralement pris de l'*Hélène*, v. 557 et suiv.

MNÉSILOCHUS. « Et moi, ceux de Ménélas ; je sens du moins l'o« deur des légumes [1]. »

EURIPIDE. « Tu vois devant toi ce mortel infortuné. »

MNÉSILOCHUS. « Oh ! que tu as tardé à te rendre dans les bras de « ton épouse [2] ! Prends-moi, prends-moi, presse-moi dans tes « bras ; laisse-moi te baiser. Vite, vite, emmène-moi, arrache-moi « de ces lieux. »

VII[e] FEMME. Par les déesses, malheur à qui t'emmènera ! je le frapperai de cette torche.

EURIPIDE. « Tu veux m'empêcher d'emmener à Sparte mon « épouse, la fille de Tyndare ? »

VII[e] FEMME. Ah ! tu m'as l'air d'être toi-même passablement rusé et d'intelligence avec lui : ce n'est pas sans raison que vous parliez tant de l'Égypte [3]. Mais celui-ci au moins subira son châtiment : je vois venir le prytane et l'archer.

EURIPIDE. Cela va mal. Il faut que je me retire tout doucement.

MNÉSILOCHUS. Et moi, infortuné, que ferai-je ?

EURIPIDE. Sois tranquille. Jamais je ne t'abandonnerai, tant que j'aurai un souffle de vie, et qu'il me restera quelqu'une de mes ruses inépuisables.

VII[e] FEMME. L'hameçon n'a rien pris [4].

LE PRYTANE. Est-ce là le scélérat dont nous a parlé Clisthène ? Eh ! pourquoi te caches-tu ? Archer [5], attache-le au carcan, tiens-le ferme, et garde-le bien : ne laisse approcher personne de lui ; écarte à coups de fouet quiconque voudrait avancer.

VII[e] FEMME. Fort bien. Tout à l'heure un fripon a failli me l'enlever.

MNÉSILOCHUS. O prytane ! au nom de cette main que tu tends de si bonne grâce à celui qui te donne de l'argent, accorde-moi une légère faveur, quoique je sois près de mourir.

[1] *Hélène*, v. 563. Aristophane parodie la fin de ce vers de manière à rappeler le métier de la mère d'Euripide.

[2] Vers 565 de *l'Hélène*.

[3] Le mot grec signifie aussi « user de ruses. » Les Égyptiens avaient la réputation d'être astucieux.

[4] Proverbe sur ceux qui échouent dans leurs projets. (Voy. *les Guêpes*, vers 175.)

[5] Ces archers étaient Scythes. Ils étaient au nombre de mille. C'étaient à la fois les Suisses et les gendarmes de ce temps-là.

LE PRYTANE. Quelle faveur ?

MNÉSILOCHUS. Ordonne à l'archer de me déshabiller avant de m'attacher au poteau, pour que, vieux comme je suis, je ne sois pas, avec ma robe jaune et ma mitre, un objet de risée pour les corbeaux à qui je servirai de pâture.

LE PRYTANE. Le sénat a décrété qu'on t'attacherait avec ces vêtements, pour que ton crime frappe les yeux de tous les passants.

MNÉSILOCHUS. Ah! maudite robe! en quelle mauvaise affaire tu m'as jeté! Il ne me reste plus aucun espoir de salut.

LE CHOEUR. Livrons-nous à nos jeux, comme nous en avons la coutume, quand nous célébrons les saints mystères des déesses, en ces jours sacrés que Pauson [1] observe aussi par ses jeûnes, en suppliant les déesses de renouveler fréquemment de semblables journées, par égard pour lui.

Élancez-vous, partez d'un pied léger, dansez en rond, prenez-vous par la main ; que chacune marque le rhythme de la danse, et s'avance avec légèreté : que le cercle des danseuses tourne et promène ses regards de tous côtés.

Chantez aussi la race des dieux, et mêlez leurs louanges à vos danses joyeuses. Si l'on s'imagine, parce que je suis femme, que je vais médire des hommes dans ce temple, on se trompe. Mais il faut encore une fois recommencer la danse en rond, et marquer le pas et la mesure. Avance-toi, chante le dieu de la lyre, et la chaste Diane armée du carquois. Salut, ô Apollon ! donne-nous la victoire. Payons aussi un juste tribut d'hommages à Junon, qui préside à toutes les danses, et qui garde les clefs de l'hymen. Je prie Mercure, dieu des bergers, Pan, et vous, nymphes chéries, je vous en conjure, daignez sourire à nos jeux. Allons, bats un entrechat en frappant des mains. Femmes, livrons-nous à nos jeux, selon la coutume, et jeûnons scrupuleusement. Retourne-toi maintenant d'un autre côté; que ton pied marque la cadence, et fais retentir tes chants. Sois ici notre guide, Bacchus couronné de lierre : je célébrerai aussi des danses en ton honneur, ô Évius, ô Bacchus, ô Bromius fils de Sémélé, qui, folâtrant avec les nymphes sur les mon-

[1] Homme ruiné. (Voyez *le Plutus*, v. 602.) Les femmes jeunaient le troisième jour des Thesmophories.

tagnes, répètes, dans des hymnes joyeux, Évius, Évius, Évoé! Autour de toi se fait entendre Écho, nymphe du Cythéron; les montagnes ombragées d'épaisses forêts, et les antres des bois, retentissent; le lierre fleurit, et t'entoure de son abondant feuillage.

L'ARCHER[1]. Tu vas en souffrir de dures ici en plein air[2].

MNÉSILOCHUS. Archer, je te supplie.

L'ARCHER. Ne me demande rien.

MNÉSILOCHUS. Ouvre un peu le carcan.

L'ARCHER. Attends : je vais le faire.

MNÉSILOCHUS. Ah! j'étrangle. Tu le serres encore davantage.

L'ARCHER. Encore un peu, si tu veux.

MNÉSILOCHUS. Holà là! holà là! que la peste t'étouffe!

L'ARCHER. Tais-toi, malheureux vieillard. Je vais prendre une natte, pour te garder à mon aise.

MNÉSILOCHUS. Voilà les biens précieux que je dois à Euripide!... Mais, ô dieux, ô Jupiter sauveur, il y a encore de l'espoir! il ne paraît pas vouloir m'abandonner. Persée[3], en se sauvant, m'a fait signe de me métamorphoser en Andromède. Me voilà en effet attaché. Il est clair qu'il viendra me délivrer; autrement il ne se serait pas envolé dans les airs.

EURIPIDE, *sous le costume de Persée*. Nymphes chéries, que ne puis-je approcher sans être aperçu de ce Scythe! M'entends-tu[4], ô toi qui habites les antres? au nom de la Pudeur, exauce-moi, permets que j'approche d'une épouse.

MNÉSILOCHUS[5]. Il faut être sans pitié, pour enchaîner ainsi le plus infortuné des mortels! Échappé avec peine des mains d'une

[1] Le poëte fait parler au Scythe un grec barbare. Ces plaisanteries se perdent nécessairement dans une traduction. Les Suisses que nos vieux comiques mettent en scène, et les histoires que nos bonnes de l'ancien régime racontent encore, peuvent donner une idée de ce genre de facéties.

[2] Il vient d'attacher Mnésilochus au pilori.

[3] Euripide paraît ici sous le déguisement de Persée. Il avait fait une tragédie d'*Andromède*.

[4] Il implore ici la nymphe Écho.

[5] Mnésilochus parle tantôt en son propre nom, tantôt comme Andromède; ce qui produit un désordre comique.

vieille dégoûtante, je n'en vais pas moins périr. Ce Scythe ne me perd pas de vue ; il m'a exposé sans défense à la voracité des corbeaux. Vous le voyez. Je ne suis point ici parmi les chœurs des jeunes filles de mon âge, avec la corbeille aux suffrages [1] ; étroitement garrottée, je suis en proie à une baleine vorace [2]. O femmes, faites entendre pour moi un chant, non d'hymen, mais de captivité ! car les maux les plus affreux m'accablent. Hélas ! hélas ! malheureuse ! .. et je le suis par mes proches !... J'arracherais des soupirs à Pluton lui-même ; dans cette extrémité, j'implore l'auteur de mes maux, qui d'abord m'a rasé, puis revêtu de cette robe jaune, et envoyé dans ce temple au milieu des femmes assemblées. O sort impitoyable ! maudite destinée ! qui verrait sans en être touché l'excès de mes misères ? Ah ! que les feux du ciel tombent [3]... sur le barbare ! c'est désormais une peine pour moi de voir la lumière éternelle, maintenant que je suis attaché sur l'instrument du supplice, qui m'étrangle à me rendre fou, et me conduit par le plus court chemin chez les morts.

EURIPIDE, *sous la figure d'Écho.* Salut, fille chérie. Que les dieux confondent ton père Céphée, qui t'a exposée ainsi !

MNÉSILOCHUS, *représentant Andromède.* Qui es-tu, toi qui t'attendris sur mon sort ?

EURIPIDE. Je suis Écho, fidèle interprète des sons : c'est moi qui, l'an passé, dans ce même lieu, prêtai mon aide à Euripide. Mais, mon enfant, il te faut faire en sorte de gémir d'une manière lamentable.

MNÉSILOCHUS. Et toi, de répéter mes gémissements.

EURIPIDE. Je n'y manquerai pas. Commence.

MNÉSILOCHUS. Nuit sacrée, que ta course est longue, et que ton char roule lentement à travers la voûte étoilée des cieux [4] et de l'auguste Olympe !

[1] *Sunt qui conjiciant hoc dici de vase illo muliebri, quod tenet lapides virorum ; et Mnesilochum, quasi puella esset, conqueri se cum juvenibus commercium non habere.....* (Voy. *Classical Journal*, XXVIII, p. 238.)

[2] Littéralement : « d'une baleine glaucète, » du nom d'un fameux gourmand. (Voy. *la Paix*.)

[3] Il allait dire : « sur moi ; » mais apercevant le Scythe, il fait retomber l'imprécation sur lui. BOISSONADE.

[4] Ce sont les vers mêmes d'Euripide. Ennius les avait traduits :

Quæ cava cœli signitenentibus
Conficis bigis...

VARRON, *de Linguâ latinâ*, l. IV.

EURIPIDE. Olympe.

MNÉSILOCHUS. Pourquoi Andromède a-t-elle de préférence tous les maux en partage?

EURIPIDE. En partage.

MNÉSILOCHUS. Triste mort!

EURIPIDE. Triste mort!

MNÉSILOCHUS. Tu m'assommes, ô vieille! avec ton babil.

EURIPIDE. Avec ton babil.

MNÉSILOCHUS. En vérité, tu m'excèdes.

EURIPIDE. Tu m'excèdes.

MNÉSILOCHUS. Mon ami, laisse-moi gémir seul, tu me feras plaisir; finis.

EURIPIDE. Finis.

MNÉSILOCHUS. Va te pendre.

EURIPIDE. Va te pendre.

MNÉSILOCHUS. La peste!

EURIPIDE. La peste!

MNÉSILOCHUS. Tu plaisantes.

EURIPIDE. Tu plaisantes.

MNÉSILOCHUS. Pleure.

EURIPIDE. Pleure.

MNÉSILOCHUS. Gémis.

EURIPIDE. Gémis.

L'ARCHER. Ah! tu bavardes.

EURIPIDE. Ah! tu bavardes.

L'ARCHER. J'appellerai les prytanes.

EURIPIDE. J'appellerai les prytanes.

L'ARCHER. Quelle chose étrange!

EURIPIDE. Quelle chose étrange!

L'ARCHER. D'où vient cette voix?

EURIPIDE. D'où vient cette voix?

L'ARCHER. Tu parles?

EURIPIDE. Tu parles?

L'ARCHER. Tu te repentiras.

EURIPIDE. Tu te repentiras.

L'ARCHER. Tu te moques de moi?

EURIPIDE. Tu te moques de moi?

MNÉSILOCHUS. Ce n'est pas moi; c'est cette femme.

EURIPIDE. C'est cette femme.

L'ARCHER. Où est-elle, la scélérate? elle se sauve. Où cours-tu?

EURIPIDE. Où cours-tu?

L'ARCHER. Arrête-la.

EURIPIDE. Arrête-la.

L'ARCHER. Tu jases encore?

EURIPIDE. Tu jases encore?

L'ARCHER. Arrête la coquine.

EURIPIDE. Arrête la coquine.

L'ARCHER. Vieille bavarde et maudite!

EURIPIDE, *reparaissant sous la forme de Persée.* O dieux! en quel pays barbare ai-je été porté par mes ailes rapides? Me frayant une route à travers les airs, à l'aide de mes pieds ailés, moi, Persée, je me dirige vers Argos, avec la tête de la Gorgone.

L'ARCHER. Que parles-tu de Gorgone? tu appelles tête de Gorgone celle d'un scribe [1]?

EURIPIDE. Je parle de la tête de la Gorgone.

L'ARCHER. Et moi aussi, je te dis *Gorgo* [2]!

EURIPIDE. Ah! quel est ce rocher que j'aperçois? quelle est cette jeune vierge, semblable aux déesses, enchaînée comme un vaisseau dans le port [3]?

MNÉSILOCHUS. Étranger, prends pitié de mon infortune; délivre-moi de mes chaînes.

L'ARCHER. Veux-tu te taire! Oses-tu bien, impie, au moment de mourir, bavarder encore?

EURIPIDE. O jeune fille! je souffre de te voir enchaînée.

L'ARCHER. Ce n'est pas une jeune fille; c'est un vieux fripon, un fourbe, un scélérat.

EURIPIDE. Tu radotes, pauvre Scythe; c'est Andromède, fille de Céphée.

L'ARCHER. Regarde ceci [4]; te paraît-il petit?

[1] Il y avait sans doute là quelque personnalité. Ces allusions sont perdues pour nous. De plus, le langage corrompu qu'il prête au Scythe contribue encore à nous dérouter.

[2] Forme d'imprécation.

[3] Cette comparaison était familière aux poëtes tragiques. Euripide l'emploie dans *l'Hercule furieux*, vers 1068. Eschyle s'en était servi également dans les plaintes de Prométhée enchaîné sur le Caucase, dont Cicéron nous a conservé la traduction (*Tusculan.*, l. II) :

« *Adspicite religatum asperis*
« *Vinctumque saxis ; navem ut horrisono freto*
« *Noctem paventes timidi adnectunt navitæ ;*
« *Saturnius me sic infixit Jupiter.* »

[4] *Specta penem hunc* (Mnesilochi).

EURIPIDE. Donne-moi la main, que j'approche de cette fille. Tout homme a son faible; le mien est d'être amoureux de cette fille.

L'ARCHER. Je ne te porte pas envie. Le voilà tourné de ton côté; tu peux en faire ce que tu voudras, je n'en serai pas jaloux [1].

EURIPIDE. Ne peux-tu me permettre, ô Scythe, de détacher ses liens, et de me jeter dans les embrassements et dans la couche d'une épouse?

L'ARCHER. Si tu es si avide des embrassements d'un vieillard, tu peux te satisfaire en perçant la planche [2].

EURIPIDE. Ma foi, je vais briser ses liens.

L'ARCHER. Je te sanglerai des coups de fouet.

EURIPIDE. N'importe, je vais le faire.

L'ARCHER. Je te couperai donc la tête?

EURIPIDE. Hé! hé! que faire? quelles raisons employer? cet esprit grossier ne les comprendrait point. Offrez aux sots les plus fines pensées, vous perdrez vos peines [3]. Cherchons donc quelque autre expédient assorti à sa nature.

L'ARCHER. Le méchant renard! il voudrait bien me jouer quelque tour.

MNÉSILOCHUS. N'oublie pas, ô Persée, le sort misérable dans lequel tu me laisses.

L'ARCHER. Tu veux avoir encore les étrivières.

LE CHOEUR. Nous observons religieusement l'usage d'invoquer dans nos chœurs Pallas, amie des danses, jeune vierge toujours chaste, protectrice de notre cité, qui y a établi son empire, et qui en garde les portes [4]. Parais, noble ennemie des tyrans : le peuple des femmes t'appelle; viens avec la Paix, amie des jeux. Vous aussi, déesses augustes, montrez-vous bienveillantes et propices; venez dans le bois qui vous est consacré, où la vue de vos saints mystères est interdite aux hommes, et où vous découvrez votre visage immortel à la lueur des flambeaux. Venez, approchez, nous vous en conjurons, vénérables Thesmophores [5]. Si jamais, sen-

[1] *Quando quidem igitur podex huc conversus est, tibi non invideo, quin eum prædas.*

[2] *Si tam valdè cupis senem pædicari, tabulâ perforatâ à tergo culum divide.*

[3] Ce sont les propres expressions d'Euripide dans sa *Médée*, v. 301.

[4] Littéralement : « les clefs. »

[5] Cérès et Proserpine.

sibles à nos prières, vous êtes venues parmi nous, rendez-vous aujourd'hui à nos vœux, nous vous en supplions.

EURIPIDE. Femmes, si vous voulez désormais faire la paix avec moi, vous le pouvez ; je m'engage à ne plus dire de mal de vous. Telles sont les conditions que je vous offre.

LE CHOEUR. Par quel motif viens-tu nous faire cette proposition ?

EURIPIDE. Ce prisonnier attaché au carcan est mon beau-père. Si vous me le rendez, je ne dirai plus jamais de mal de vous : si vous me le refusez, je révélerai à vos maris, au retour de la guerre, vos tours secrets en leur absence.

LE CHOEUR. Pour ce qui nous regarde, nous accédons à ta demande ; mais c'est ce barbare qu'il s'agit de persuader.

EURIPIDE. Ceci est mon affaire [1]. Toi, Élaphion, songe à faire ce que je t'ai dit en chemin. Passe devant, et retrousse ta robe. Toi, Térédon, joue-nous l'air de la danse persique [2].

L'ARCHER. Quelle est cette musique ? qui vient ainsi me mettre en train ?

EURIPIDE, *en vieille*. Archer, il faut que cette fille s'exerce ; elle doit aller danser devant des hommes.

L'ARCHER. Qu'elle danse et qu'elle s'exerce, je ne m'y oppose pas. Qu'elle est légère ! on dirait une puce sur une toison.

EURIPIDE. Voyons, ma fille, ôte cette robe ; assieds-toi sur les genoux du Scythe, et présente les pieds, que je te déchausse.

L'ARCHER. Bien, bien ! assieds-toi, oui, assieds-toi, ma belle enfant. Oh ! que sa gorge est ferme [3] !

EURIPIDE. Joue vite un air de flûte. As-tu encore peur du Scythe ?

L'ARCHER. Les belles fesses !

EURIPIDE. Veux-tu bien te cacher [4] !

L'ARCHER. C'est pourtant un beau morceau [5].

EURIPIDE. C'est bien. Reprends ta robe : il est temps de nous retirer.

L'ARCHER. Sans me donner un baiser ?

[1] Euripide paraît ici en vieille ; il amène avec lui une danseuse et une joueuse de flûte.

[2] Joue de la flûte sur le mode persique.

[3] Le texte ajoute : « comme un radis. »

[4] *Scythæ nudatus penis alternis emergit et demergit.*

[5] *Attamen pulchra est species arrectæ hujus mentulæ.*

EURIPIDE. Allons, baise-le.

L'ARCHER. Oh ! oh ! oh ! papapapai ! ce baiser est doux comme du miel attique. Qui l'empêche de coucher avec moi ?

EURIPIDE. Adieu, archer : cela n'est pas possible.

L'ARCHER. Oh ! bonne vieille, fais-moi ce plaisir.

EURIPIDE. Me donneras-tu une drachme ?

L'ARCHER. Oui, oui, je te la donnerai.

EURIPIDE Voyons ton argent.

L'ARCHER. Je n'en ai pas ; mais prends ce carquois.

EURIPIDE. Tu la ramèneras ici.

L'ARCHER. Suis-moi, belle enfant. Toi, ma vieille, garde ce vieillard. Quel est ton nom ?

EURIPIDE. Artémisia.

L'ARCHER Je n'oublierai pas ce nom : Artamouxia [1].

(Il sort avec la danseuse.)

EURIPIDE. Mercure, dieu de la ruse, tu conduis tout à souhait. Pauvre Scythe, va courir avec la jeune fille ; pendant ce temps je délivre le prisonnier. Toi, une fois délivré, hâte toi de fuir, et de courir à la maison auprès de ta femme et de tes enfants.

MNÉSILOCHUS. Je n'y manquerai pas, aussitôt que je serai libre.

EURIPIDE. Te voilà libre. Maintenant, sauve-toi, avant que l'archer ne te surprenne.

MNÉSILOCHUS. C'est ce que je fais.

(Ils s'en vont.)

L'ARCHER. O bonne vieille, que tu as une jolie petite fille, point capricieuse, mais bien complaisante !... Eh bien ! où est donc la vieille ? Ah ! je suis perdu ! Où est allé mon vieillard ? Ah ! vieille, petite vieille, cela n'est pas bien. Artamouxia s'est moquée de moi. Ah ! vieille !... va-t'en loin d'ici, maudit carquois [2]. On a bien raison de t'appeler ainsi [3]. C'est par là que j'ai été mis dedans. Ah ! que faire ? où est la vieille ? Artamouxia !

[1] Il estropie ce mot, comme tous ceux de ce dialogue.

[2] Il pousse du pied son carquois qu'il aperçoit à terre.

[3] Il y a là un jeu de mots intraduisible. Le Scythe le trouve bien nommé συβίνην, *vel quia, hoc pignore dato, meretriculam* ἐβίνησε, *vel potius quia ipse* καταβεβίνηται, *id est, ludibrio est habitus.*

LE CHOEUR. Cherches-tu une vieille, qui avait un instrument de musique?

L'ARCHER. Oui, oui; tu l'as vue?

LE CHOEUR. Elle a passé par là, avec un vieillard qui la suivait.

L'ARCHER. Un vieillard vêtu d'une robe jaune?

LE CHOEUR. Oui. Tu peux encore les atteindre en prenant par là.

L'ARCHER. Vieille scélérate! par où s'est-elle sauvée? Artamouxia!

LE CHOEUR. Va tout droit en montant. Où cours-tu? reviens donc par ici. Tu vas du côté opposé.

L'ARCHER. Que je suis malheureux! pendant ce temps Artamouxia se sauve.

LE CHOEUR. Cours maintenant, cours, va te promener à ton aise. Pour nous, cessons nos jeux : il est temps que chacune de nous se retire chez elle. Que la faveur des Thesmophores soit notre récompense!

FIN DES FÊTES DE CÉRÈS.

NOTE

SUR LES THESMOPHORIES.

M. du Theil a inséré dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (t. XXXIX, p. 203) un savant Mémoire sur les Thesmophories, où il résume tout ce que les auteurs anciens nous apprennent sur ces fêtes. J'en ai tiré la substance, pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de la comédie d'Aristophane, intitulée *les Fêtes de Cérès*. Ce qui suit est presque entièrement extrait du Mémoire de M. du Theil.

L'invention et l'usage du blé ne fut pas le seul bienfait que les Grecs durent à Cérès, ou à celui qui leur fit connaître cette déesse. Le même qui avait enseigné à cultiver la terre, fit en même temps sentir le bonheur de vivre sous des lois : c'était la suite naturelle de la nouvelle manière de vivre que les hommes embrassaient. Ces deux avantages ont fait le double objet de la reconnaissance des Grecs pour la divinité dont ils croyaient les tenir. De là le double culte de Cérès, comme *inventrice du labourage* et comme *législatrice* : de là les *mystères d'Éleusis* et les *Thesmophories*.

Il y avait à Athènes un temple appelé le *Thesmophorion*, destiné particulièrement à la célébration des Thesmophories. On y voyait un autel et une statue de Cérès ; un vers d'Aristophane (895) ferait croire qu'on y gardait un trésor. Ce temple, séjour de la chasteté, était interdit aux hommes, et les lois avaient prononcé les peines les plus sévères contre ceux qui auraient osé s'y introduire. Cependant il y en eut quelquefois qui ne craignirent pas de s'exposer au danger. Le caractère particulier des Thesmophories était que les femmes seules en pouvaient être les ministres ; ce qui les distingue des Mystères. La formule même du serment, νὴ τὼ θεώ, les distinguait des autres.

Triptolème en avait institué la célébration au temps des semailles ; et toutes les cérémonies, en rappelant le rapt de Proserpine, faisaient allusion au temps que le blé allait rester caché dans le sein de la terre, pour reparaître à l'époque de la moisson suivante. Le temps des semailles tombait dans le mois *Pyanepsion*, qui répond à nos mois d'octobre et de novembre.

Toutes les femmes n'avaient pas également part à la célébration de la fête. Il y en avait qui n'étaient que spectatrices de la pompe ; d'autres qui pouvaient l'accompagner jusqu'à une certaine distance, et d'autres

enfin qui pénétraient jusqu'au Thesmophorion. C'étaient ou des vierges, ou des femmes mariées, de mœurs irréprochables. On les appelait *Thesmophoriazuses.*

Toutes les femmes qui devaient participer aux sacrifices secrets se rendaient au Thesmophorion, suivies de leurs esclaves, qui portaient dans des corbeilles des gâteaux, offrandes destinées à la déesse; mais à la porte elles renvoyaient ces esclaves, auxquelles il n'était pas permis de pénétrer dans le temple, ni d'assister à l'assemblée. Cette assemblée se faisait par tribus: chaque tribu élisait deux femmes qui présidaient à la fête; et pour être éligibles, il fallait qu'elles eussent été épousées légitimement, et qu'elles fussent nées d'un mariage légitime.

Comme cette présidence entraînait probablement des frais considérables, on choisissait toujours celles dont les maris étaient en état de payer la dépense : c'était une chose honorable, et les maris ne pouvaient s'en dispenser, lorsqu'ils avaient trois talents en fonds. Le reste des femmes s'arrangeait ensuite par chambrées : un vers d'Aristophane fait croire que ces chambrées n'étaient que de deux. (Voyez page 382.)

Le onzième jour du mois Pyanepsion, elles partaient pour aller chercher à Éleusis la corbeille sacrée appelée *calathus*. Ce jour s'appelait ἄνοδος, ou *jour de la montée*, parceque les femmes montaient à Éleusis. Dans leur marche, elles portaient sur leur tête les livres sacrés où étaient écrites les lois de Cérès, appelées θεσμοί. Il paraît qu'elles couchaient à Éleusis, et même qu'elles y restaient plusieurs jours. Ce temps qu'elles devaient passer dans la plus grande chasteté, elles l'employaient à se purifier.

Il semble, d'après ceci, que ces fêtes devaient être l'école de la plus austère pudeur. Toutefois on ne peut douter qu'il ne s'y passât bien des choses qui feraient rougir la femme la moins sévère. Certains symboles obscènes, objet d'un culte particulier, annoncent ce que pouvaient se permettre ces femmes assemblées, sûres de leur secret entre elles, et n'ayant à craindre les regards indiscrets d'aucun homme. La comédie d'Aristophane, bien qu'on ne puisse prendre à la lettre toutes ses plaisanteries, fait connaître l'idée que les Athéniens avaient de la conduite des femmes pendant ces fêtes mystérieuses. Si l'on eût cru généralement la vertu respectée dans ces assemblées nocturnes, Aristophane n'eût jamais osé en parler avec irrévérence.

Le seizième jour du mois était celui du jeûne, νηστεία, observé par les femmes renfermées dans le temple de Cérès. Vers le soir, la pompe sacrée se mettait en marche. On voyait descendre d'Éleusis *le calathus* sur un char tiré par quatre chevaux blancs, emblème des quatre saisons. Cela s'appelait *la descente*, κάθοδος, comme le jour où les femmes se transportaient à Éleusis s'appelait *la montée*. Le calathus était le symbole des productions de Cérès, tantôt cachées dans le sein de la terre, tantôt reparaissant à la vue des hommes.

En accompagnant la pompe, les Thesmophoriazuses marchaient les

cheveux épars et pieds nus. Ce rit paraît avoir été particulièrement affecté aux Thesmophories, et est d'autant plus singulier, qu'il était réputé indécent pour les femmes de montrer leurs pieds nus. Pendant la marche, on chantait des hymnes, comme l'hymne de Callimaque, que nous avons en entier, ou l'hymne d'Homère, dont il reste des fragments. L'hymne d'Orphée, qui ne contient que l'énumération des noms et des épithètes donnés à la divinité qui y est célébrée, paraît avoir été plus propre aux fêtes d'Éleusis qu'aux Thesmophories. Entrée dans la ville, la pompe devait passer d'abord au Prytanée, et rendre hommage au temple de Vesta. Là, les jeunes filles non initiées quittaient la pompe, et les véritables Thesmophoriazuses continuaient leur route jusqu'au Thesmophorion. Cependant, comme il y avait environ quatre lieues depuis Éleusis jusque-là, celles à qui l'âge ou la grossesse ne permettait pas de faire tout le chemin pouvaient s'arrêter où les forces leur manquaient.

Le jour suivant, qui était le troisième de la fête, et qu'Aristophane appelle *le jour du milieu*, on offrait le sacrifice. Le sénat et les tribunaux vaquaient; on délivrait les prisonniers que leurs crimes ne rendaient pas incapables de participer aux sacrifices. Il paraît, par les vers d'Aristophane, qu'on ne se bornait pas à invoquer Cérès et Proserpine, mais qu'on leur joignait d'autres divinités, telles que Jupiter, Apollon, Diane, Bacchus, et Minerve. Indépendamment du nom de Thesmophore, sous lequel on invoquait Cérès, on l'invoquait aussi sous le nom de Calligénie. Meursius penche à croire que Calligénie était une déesse différente de Cérès, et Aristophane semble en effet la distinguer de l'autre (vers 293).

Toutes les cérémonies des Thesmophories étaient, aussi bien que celles des Mystères, des cérémonies nocturnes qui se faisaient à la lueur des flambeaux. Les vers d'Aristophane supposent presque partout que la scène se passe pendant la nuit. C'est ce qui favorisait la licence des débauches.

Reste à fixer la durée de la fête, par les passages des divers auteurs, qui semblent se contredire. On voit d'abord dans Aristophane (v. 80) : « Les tribunaux ne jugent point aujourd'hui, et le sénat ne s'assemble « pas; car c'est *le troisième jour de la fête, le jour du milieu des Thes- « mophories*. » Et plus bas (v. 376), il l'appelle encore *le jour du milieu*. D'après cela, on est porté à conclure que la fête durait cinq jours. Mais Hésychius s'étonne « qu'Aristophane ait appelé le troisième jour des « Thesmophories *le jour du milieu*, puisqu'*elles ne durent que quatre « jours*. » Le passage d'Aristophane est formel, et le témoignage d'un poëte contemporain ne saurait guère être infirmé par le doute d'un compilateur qui vivait longtemps après. D'un autre côté, Athénée fait dire à un de ses convives : « Quoi donc? sommes-nous au jour du jeûne « (νηστεία), le jour du milieu des Thesmophories? » Pour concilier ces témoignages divers, il faut se rappeler que le premier jour, ἄνοδος, ne comptait pas comme appartenant à la fête; ce n'était qu'une préparation : il était séparé du second par un intervalle de quelques jours. Ainsi le second jour était proprement le premier de la fête : celui du milieu, qui

est celui du jeûne, pourra ainsi être compté comme le second ou le troisième, selon qu'on tiendra ou non compte du jour préparatoire. Les deux derniers jours seront marqués, l'un par le sacrifice secret appelé la *poursuite*, l'autre par le sacrifice de l'expiation.

LES GRENOUILLES,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DES GRENOUILLES.

—

On peut distinguer dans cette pièce deux parties : l'une, qui représente le voyage de Bacchus aux enfers, est une moquerie des dieux, particulièrement de Bacchus et d'Hercule ; dans l'autre, où Eschyle et Euripide se disputent la prééminence tragique, c'est de la critique littéraire sous une forme dramatique.

Bacchus, ennuyé des mauvaises tragédies que l'on jouait à Athènes, depuis que Sophocle, Euripide et Agathon étaient morts, veut aller chercher aux enfers un poëte digne de célébrer ses fêtes. Dans ce dessein, il prend la peau de lion et la massue d'Hercule, travestissement bouffon, que sa poltronnerie, pendant les accidents de la traversée, rend encore plus ridicule. Il passe le Styx dans la barque de Caron, et les grenouilles l'accompagnent de leurs coassements harmonieux. De là le titre de cette comédie. Le chœur, proprement dit, est formé par les ombres des initiés aux mystères d'Éleusis, et ses chants sont pleins d'une admirable poésie. Arrivé au terme de son voyage, Bacchus trouve les enfers en émoi. Euripide, nouveau venu, dispute le trône de la tragédie à Eschyle, qui l'avait occupé avant lui. Pluton nomme Bacchus pour juge de ce débat. Alors commence une scène fort longue, mais riche de comique, où les deux poëtes s'attaquent tour à tour sur les sujets de leurs pièces, sur les prologues, sur les chœurs, etc. Eschyle étale son style pompeux, et parfois boursouflé ; Euripide déploie ses pensées subtiles, ses expressions fines et recherchées. Celui-ci reproche à son rival son enflure, son obscurité, ses grands mots forgés et ronflants, et le vide de l'action : Eschyle accuse Euripide d'avoir énervé le style de la tragédie, de la faire descendre à des détails trop vulgaires, et d'avoir mis sur la scène des crimes révoltants, des caractères vicieux, tels que ceux de Phèdre, de Sthénobée. En dernier lieu, on apporte une balance, chacun met ses vers dans l'un des bassins : mais Euripide a beau faire, elle penche toujours du côté d'Eschyle. A la fin, ce dernier, pour terminer l'épreuve, dit à son adversaire de se mettre lui-même dans la balance avec tous ses ouvrages, sa femme, ses enfants, et son ami Céphisophon, tandis que lui, Eschyle, en mettant deux vers de l'autre côté, est sûr de faire le contre-poids. Bacchus prononce en faveur d'Eschyle, et l'emmène avec lui sur la terre ; et pendant son absence, le sceptre tragique restera à Sophocle.

On voit qu'ici les traits d'Aristophane sont dirigés surtout contre Eu-

ripide, qu'il avait déja mis en scène dans *les Acharniens* et dans *les Fêtes de Cérès*, où il a ridiculisé ses héros et parodié ses tragédies. On a voulu chercher une intention plus sérieuse à cette comédie; on s'est donné beaucoup de peine pour ramener à l'unité d'un but politique les spirituels caprices du poëte : on a cru que son objet était de censurer le gouvernement d'Athènes, qui admettait dans son sein des étrangers, des parvenus, des esclaves. Il est vrai qu'Aristophane y revient souvent dans *les Grenouilles*. Mais la variété des détails, les plaisanteries qu'il sème sur tout ce qu'il rencontre, la facilité avec laquelle il se joue des dieux et des hommes, tout cela voilerait singulièrement l'intention principale, si telle avait été la sienne. Nulle part ne se montre mieux l'allure libre de la comédie antique, qui se complaît surtout dans l'absence de but. Amuser les spectateurs par un dialogue vif, animé, par des épigrammes mordantes contre la corruption et la vénalité, critiquer les formes affaiblies du style tragique, animer tout cela d'une poésie tour à tour vive, légère, grandiose, quelquefois obscène, voilà tout son système. Il n'y a là ni action, ni nœud, ni dénouement.

Outre les préfaces grecques, divers passages de cette pièce servent à marquer la date de la représentation. On y parle (vers 48, 192 et 705) d'une victoire navale, qui est celle des Arginuses, remportée sur les Lacédémoniens la vingt sixième année de la guerre du Péloponèse, sous l'archonte Callias. Le chœur raille (v. 418) un Archidamus, chef du parti populaire à Athènes, lequel était en crédit dans le même temps. D'autres endroits font allusion à la condamnation récente des généraux qui avaient commandé la flotte aux Arginuses (v. 1209), et à l'absence d'Alcibiade, que ses partisans voulaient faire rentrer à Athènes. Le vers 76 a trait à la mort récente de Sophocle, qui cessa de vivre en 406, peu après Euripide. Tout s'accorde donc pour fixer la date des *Grenouilles* à la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse, 406 avant Jésus-Christ. En cette occasion, Aristophane remporta le prix sur Phrynichus et sur Platon le comique. La pièce plut tellement au peuple, qu'on en demanda une seconde représentation, honneur remarquable à cette époque.

LES GRENOUILLES.

PERSONNAGES.

XANTHIAS.
BACCHUS.
HERCULE.
UN MORT.
CARON.
GRENOUILLES.
CHOEUR D'INITIÉS.
ÉAQUE.
SERVANTE DE PROSERPINE.
CABARETIÈRES.
DITYLA, SCEBLYA, PARDOCA, personnages muets.
EURIPIDE.
ESCHYLE.
PLUTON.

Le lieu de la scène est d'abord sur le chemin des enfers ; et ensuite, dans les enfers mêmes.

(Bacchus est vêtu d'une peau de lion, armé d'une massue comme Hercule, et chaussé de cothurnes. Xanthias, monté sur un âne, porte sur son dos le bagage de son maître.)

XANTHIAS. Dirai-je, ô mon maître, quelqu'un de ces propos qui sont en possession de faire rire les spectateurs ?

BACCHUS. Oui, sans doute, dis ce que tu voudras, hors ce mot : « Je n'en puis plus ! » Garde-toi de le prononcer ; car je suis las de l'entendre [1].

XANTHIAS. Ne puis-je lâcher quelque autre facétie ?

BACCHUS. Pourvu que ce ne soit pas : « Je suis éreinté ! »

XANTHIAS. Quoi donc ! ne pourrai-je dire les mots les plus risibles ?

BACCHUS. Si fait, tout ce qui te plaira : je ne te défends qu'une seule chose.

XANTHIAS. Laquelle ?

BACCHUS. De dire, en rejetant ton paquet d'une épaule sur l'autre, que tu fais tout sous toi.

XANTHIAS. Et que, si l'on ne soulage mes reins du fardeau qui les accable, je vais péter.

[1] Trait contre des poëtes qui employaient souvent ce moyen pour provoquer le rire.

BACCHUS. Rien de tout cela, je te prie ; ce sera bon quand je voudrai vomir.

XANTHIAS. Que sert donc de m'être ainsi chargé, si je ne puis me permettre les plaisanteries ordinaires à Phrynichus [1], à Lycis, à Amipsias, qui mettent toujours en scène des porte-faix ?

BACCHUS. N'en fais rien. De pareilles inventions, quand je les vois au théâtre, me vieillissent de plus d'une année.

XANTHIAS. Pauvre épaule ! tu souffres, sans qu'il te soit permis de faire rire !

BACCHUS. N'est-ce pas le comble de l'insolence et de la mollesse ? Moi, Bacchus, fils de Cruche [2], je vais à pied et je me fatigue, tandis que je donne à ce drôle une monture, pour qu'il soit à son aise, et n'ait rien à porter !

XANTHIAS. Est-ce que je ne porte rien ?

BACCHUS. Comment porterais-tu, puisque tu es porté ?

XANTHIAS. Oui, mais avec ce paquet sur moi.

BACCHUS. Comment ?

XANTHIAS. Et il est assez lourd.

BACCHUS. N'est-ce pas l'âne qui porte le paquet que tu portes toi-même ?

XANTHIAS. Non assurément il ne porte pas ce que je porte, moi.

BACCHUS. Comment se fait-il que tu portes, toi qui es porté par un autre ?

XANTHIAS. Je ne sais ; mais mon épaule n'en peut plus.

BACCHUS. Si tu prétends que l'âne ne te sert de rien, tu n'as qu'à prendre l'âne et le porter à ton tour.

[1] Il y eut plusieurs Phrynichus. Celui-ci est le poëte comique, contemporain d'Aristophane. Il y eut aussi de ce nom un poëte tragique plus ancien. (Voyez Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. II, 316 et 483.) Les préfaces grecques nous apprennent que Phrynichus était un des concurrents d'Aristophane, lors de la représentation des *Grenouilles*. Le Scholiaste dit que la faiblesse de ses pièces, dans lesquelles il introduisait toujours des porte-faix, les mots inusités dont il se servait, et le défaut de mesure dans sa versification, l'ont fait regarder comme étranger.

Lycis, poëte comique, contemporain d'Aristophane. Le Scholiaste lui reproche d'être froid.

Amipsias remporta deux fois le prix sur Aristophane : son *Connus* fut préféré aux *Nuées*. Cette comédie était aussi dirigée contre Socrate. Diogène-Laërce en a conservé trois vers (II, 28).

[2] Littéralement : « fils de Stamnion. » Mot grec qui signifie *cruche* ou *amphore*. C'est ainsi que nous avons en France une chanson, dont le refrain est : « Mon père « était pot, ma mère était broc, etc .. »

XANTHIAS. Ah, malheureux ! que n'étais-je au dernier combat naval [1] ! je te ferais bien repentir.

BACCHUS. Descends, maraud. Je vais frapper à cette porte, où je dois m'arrêter d'abord. Enfant ! holà ! enfant !

HERCULE. Qui a frappé à la porte? Qui que ce soit, il heurte en vrai Centaure. Eh bien ! qu'y a-t-il ?

BACCHUS. Dis donc.

XANTHIAS. Qu'est-ce?

BACCHUS. Tu n'as pas remarqué...

XANTHIAS. Quoi?

BACCHUS. La peur que je lui ai faite?

XANTHIAS. Allons, prends garde de radoter.

HERCULE. Par Cérès, je ne puis m'empêcher de rire ; j'ai beau me mordre les lèvres, je ris malgré moi.

BACCHUS. Approche, mon garçon ; j'ai quelque chose à te demander.

HERCULE. Je ne puis en vérité retenir mes éclats de rire, en voyant une peau de lion par-dessus une robe jaune [2]. Que veut dire cet accoutrement ? Quel rapport entre le cothurne et [3] la massue ? Où as-tu voyagé ?

BACCHUS. J'ai monté Clisthène [4].

HERCULE. Et tu as combattu sur mer ?

BACCHUS. Et nous avons coulé bas douze ou treize vaisseaux ennemis.

HERCULE. Vous ?

BACCHUS. Oui, par Apollon.

XANTHIAS. Et ensuite je m'éveillai [5].

BACCHUS. J'étais sur le vaisseau à lire l'Andromède [6], quand un

[1] Bataille des Arginuses, gagnée cette même année sur les Lacédémoniens. Les esclaves y combattirent vaillamment, et reçurent la liberté en récompense.

[2] Vêtement de femme, sous lequel Bacchus était aussi représenté. Il est plus d'une fois question de la *crocota* dans *les Fêtes de Cérès*, *Lysistrata*, etc.

[3] Chaussure de femme.

[4] Il en parle comme d'un navire. Le poëte fait souvent allusion aux mœurs dissolues de Clisthène, et il fait entendre qu'il se prostituait. (Voyez *Lysistrata*, v. 1088.)

[5] Xanthias indique par ces mots le peu de foi qu'il ajoute aux paroles de Bacchus. C'est ainsi que se termine ordinairement le récit de tous les rêves.

[6] Tragédie d'Euripide, dont il ne reste que des fragments. (Voy. *les Fêtes de Cérès*.)

désir soudain s'empare de moi..... Devine avec quelle force.....

HERCULE. Un desir bien vif?

BACCHUS. Tout petit comme Molon [1].

HERCULE. D'une femme?

BACCHUS. Non pas.

HERCULE. D'un garçon?

BACCHUS. Nullement.

HERCULE. D'un homme donc?

BACCHUS. Ah bien, oui!

HERCULE. Il est vrai que tu étais avec Clisthène [2].

BACCHUS. Ne me plaisante pas, cher frère. Je suis vraiment mal à mon aise; un tel desir fait mon supplice.

HERCULE. Quel est-il, cher petit frère?

BACCHUS. Je ne puis le dire; mais je te le ferai entendre par une voie détournée. N'as-tu jamais eu une envie soudaine de purée?

HERCULE. De purée? Oh! oh! mille fois dans ma vie.

BACCHUS. Me fais-je assez comprendre? Faut-il en dire davantage?

HERCULE. Pour ce qui est de la purée, c'est inutile; je comprends fort bien.

BACCHUS. Tel est le desir qui me consume pour Euripide.

HERCULE. Pour un homme mort?

BACCHUS. Et nul mortel ne me dissuaderait d'aller le trouver.

HERCULE. Là-bas, aux enfers?

BACCHUS. Oui certes, et plus bas encore, s'il le faut.

HERCULE. Pourquoi faire?

BACCHUS. J'ai besoin d'un bon poëte. Il n'en existe plus; ceux qui vivent sont mauvais [3].

HERCULE. Quoi! Iophon [4] ne vit-il plus?

BACCHUS. Il ne reste que lui de bon, si toutefois il l'est réellement; car je ne sais pas trop ce qu'il en est [5].

HERCULE. Mais si tu veux tirer quelqu'un des enfers, que n'en retires-tu Sophocle, qui est supérieur à Euripide?

BACCHUS. Je veux auparavant prendre Iophon à part, et m'as-

[1] Ironiquement. Didyme, cité par le Scholiaste, dit qu'il y avait deux hommes de ce nom, l'un comédien, l'autre voleur; mais tous deux d'une taille extraordinaire.

[2] D'où il conclut que Bacchus doit en être rassasié.

[3] Cela intéressait Bacchus; les tragédies se représentaient à ses fêtes.

[4] Un des fils de Sophocle, également poëte tragique.

[5] Il donne à entendre que les pièces d'Iophon pourraient bien être de son père.

surer de ce qu'il est capable de faire sans Sophocle. D'ailleurs Euripide, rusé comme il est, fera ses efforts pour s'échapper avec moi, au lieu que l'autre est aussi simple chez les morts qu'il l'était sur la terre.

HERCULE. Et Agathon [1], qu'est-il devenu ?

BACCHUS. Il m'a quitté, il est parti ; c'était un bon poëte, il emporte les regrets de ses amis.

HERCULE. Où est-il, l'infortuné ?

BACCHUS. Au banquet des bienheureux [2].

HERCULE. Et Xénoclès [3] ?

BACCHUS. Oh ! celui-là, qu'il crève !

HERCULE. Et Pythangelus [4] ?

XANTHIAS. Et de moi pas un mot ! cependant je succombe sous le faix.

HERCULE. N'y a-t-il pas ici d'autres jeunes gens par milliers, faisant des tragédies, et incomparablement plus bavards qu'Euripide [5] ?

BACCHUS. Ce sont de frêles rejetons, babillards, gazouillant comme des hirondelles [6], corrupteurs de l'art, qui tombent exténués de fatigue dès qu'ils ont composé une pièce [7], et obtenu une seule faveur de la Muse tragique. Tu auras beau chercher, tu ne trouveras plus de ces poëtes féconds, qui engendrent de mâles pensées.

HERCULE. Comment, féconds ?

BACCHUS. Oui, féconds, capables d'inventer des expressions hardies, telles que « l'Éther, palais de Jupiter [8], » ou « le pied du

[1] Poëte tragique et comique, chez lequel eut lieu le banquet qui a donné son nom à un dialogue de Platon. (Voy. *les Fêtes de Cérès*.)

[2] A la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine ; c'était l'asile des poëtes de cette époque.

[3] Poëte tragique, fils de Carcinus. Il avait un style dur, et abusait des allégories. Aristophane en parle plusieurs fois, notamment dans *les Fêtes de Cérès*.

[4] Obscur poëte tragique.

[5] Littéralement : « plus bavards qu'Euripide, de plus d'un stade. »

[6] Allusion à un passage de *l'Alcmène* d'Euripide. Sur le babil insignifiant des hirondelles, voy. aussi plus bas, v. 680.

[7] Littéralement : « dès qu'ils ont reçu un chœur, et pissé contre la Muse tragique. » On sait que la charge de *chorége* était donnée aux citoyens les plus riches, qui devaient faire les frais du chœur, dans les représentations dramatiques qui avaient lieu aux grandes fêtes. Mais il y avait concurrence entre les poëtes pour obtenir un chœur, c'est-à-dire pour faire jouer leurs pièces. — Aristophane parle ici de la Muse tragique comme d'une femme qui accorde ses faveurs à des amants.

[8] De *la Mélanippe* d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

« Temps [1], » ou « le cœur qui ne veut pas jurer [2], et la langue qui « jure sans la participation du cœur. »

HERCULE. Voilà donc ce qui te plaît?

BACCHUS. Oui, à la folie.

HERCULE. Ce sont des sottises; je t'en fais juge.

BACCHUS. Ne loge pas tes idées dans ma tête; garde-les pour toi [3].

HERCULE. En vérité, cela me paraît détestable.

BACCHUS. Enseigne-moi plutôt à bien manger [4].

XANTHIAS. Et de moi pas un mot!

BACCHUS. Quant au motif qui m'amène vers toi, sous cet accoutrement assez semblable au tien, c'est pour apprendre de toi, en cas de besoin, les hôtes qui te reçurent à ta descente aux enfers: indique-moi aussi les ports, les boulangeries, les maisons de débauche, les stations, les hôtelleries, les fontaines, les routes, les villes, les logements, les cabarets où il y a le moins de punaises.

XANTHIAS. Et de moi pas un mot!

HERCULE. Malheureux, tu oseras faire ce voyage?

BACCHUS. N'ajoute rien contre ce projet : indique-moi seulement la route la plus courte pour aller aux enfers, une route qui ne soit ni trop chaude ni trop froide.

HERCULE. Voyons, laquelle t'indiquerai-je d'abord? Laquelle? Ce serait, par exemple, de prendre un escabeau et une corde, et de te pendre.

BACCHUS. A une autre! celle-là est étouffante.

HERCULE. Il y a encore un chemin abrégé et bien battu, celui du mortier [5].

BACCHUS. Tu veux dire la ciguë?

---

[1] Fragment de *l'Alexandra* d'Euripide. (Voy. aussi *les Bacchantes*, v. 880.)

[2] Vers de *l'Hippolyte* d'Euripide, souvent critiqué. (Voy. *les Fêtes de Cérès*.)

[3] Littéralement : « n'habite pas mon esprit ; tu as ta maison. » Selon le Scholiaste, c'est la parodie d'un vers de *l'Andromaque* d'Euripide :

Μὴ τὸν ἐμὸν οἴκει νοῦν, ἔγω γὰρ ἀρκέσω.

« *N'habite pas mon esprit, car ce que j'ai me suffira.* »

Mais ce vers ne s'y trouve pas aujourd'hui. Seulement le vers 237 est ainsi conçu :

Ὁ νοῦς ὁ σός μοι μὴ ξυνοικοίη, γύναι.

« *Que ton esprit n'habite pas avec moi, femme.* »

[4] Hercule devait s'y entendre : le poëte parle souvent de sa voracité. Il y a aussi une allusion satirique à *l'Hercule* d'Euripide dans *Alceste*.

[5] Allusion à la manière de préparer la ciguë.

HERCULE. Précisément.

BACCHUS. Ce chemin est d'un froid glacial[1]; il engourdit aussitôt les jambes.

HERCULE. Préfères-tu une pente rapide?

BACCHUS. Oui, d'autant que je ne suis pas bon marcheur.

HERCULE. Rends-toi au Céramique[2].

BACCHUS. Et puis?

HERCULE. Monte au haut de la tour...

BACCHUS. Pourquoi faire?

HERCULE. Aie les yeux sur la torche au moment du signal; et lorsque les spectateurs crieront de lancer, lance-toi alors toi-même.

BACCHUS. Où?

HERCULE. Du haut en bas.

BACCHUS. Mais je me briserais les deux membranes[3] du cerveau. Je ne veux pas de cette route.

HERCULE. Laquelle veux-tu donc?

BACCHUS. Celle que tu pris toi-même jadis.

HERCULE. Le trajet est long. Tu arriveras d'abord à un marais immense et très profond.

BACCHUS. Comment le traverserai-je?

HERCULE. Un vieux nautonnier te passera dans une toute petite barque, moyennant un salaire de deux oboles.

BACCHUS. Vraiment! quel pouvoir ont partout les deux oboles[4]! Comment sont-elles venues jusque-là?

HERCULE. C'est Thésée qui les y porta. Après cela tu verras une multitude de serpents et des monstres effroyables.

[1] Allusion aux effets de la ciguë.

[2] Lieu où se faisaient les *lampadédromies*, ou courses avec des torches allumées. Là était une tour, du haut de laquelle on donnait le signal en lançant une torche. Ces courses avaient lieu à Athènes trois fois par an, en l'honneur de Minerve, de Vulcain, et de Prométhée. On se passait les torches de main en main, et il fallait prendre gardé de les éteindre en courant. Les écrivains font plus d'une allusion à cet usage. (Voy. Lucrèce, II, v. 78.)

[3] Θρίω. Les anciens pensaient que le cerveau était recouvert de deux membranes, qui avaient la forme d'une feuille de figuier. SCHOLIASTE.

[4] Allusion au salaire que recevaient les juges athéniens, ou les citoyens qui allaient voter dans l'assemblée. Ce salaire varia, à diverses époques, de une à trois oboles. Il paraît qu'il était de deux lors de la représentation des *Grenouilles*. Voilà pourquoi Aristophane porte le péage à deux oboles, quoique les autres mythographes supposent que Caron se contentait d'une seule.

BACCHUS. Ne cherche pas à me faire peur et à m'épouvanter; tu n'ébranleras pas ma résolution.

HERCULE. Puis un bourbier épais, et un torrent fangeux; et dans cette fange quiconque a violé les droits de l'hospitalité, fait tort de son salaire à l'enfant dont il abusait, outragé sa mère, frappé son père, commis un parjure, ou transcrit une tirade de Morsimus[1].

BACCHUS. Par ma foi, on devrait y joindre aussi quiconque apprend la pyrrhique de Cinésias[2].

HERCULE. Plus loin, le doux son des flûtes charmera tes oreilles; tu verras comme ici la lumière la plus pure, des bosquets de myrte, des chœurs bienheureux d'hommes et de femmes, et de joyeux applaudissements.

BACCHUS. Quels sont les habitants?

HERCULE. Les initiés...

XANTHIAS. Par Jupiter, je suis l'âne qui porte les mystères[3]; mais je ne les porterai pas davantage.

HERCULE. Qui te donneront tous les renseignements nécessaires; car ils demeurent tout près, sur la route même qui conduit au palais de Pluton. Adieu, mon frère.

BACCHUS. Adieu donc, bonne santé. (*A Xanthias.*) Allons, reprends ton paquet.

XANTHIAS. Quoi! avant même de l'avoir posé à terre?

BACCHUS. Et vite.

XANTHIAS. Épargne-moi, je t'en conjure; fais plutôt marché avec quelqu'un des morts qui s'en vont par là.

[1] Méchant poëte tragique, dont Aristophane se moque aussi dans *les Chevaliers*, v. 401, et dans *la Paix*, v. 803. Selon le Scholiaste, il était de petite taille, et bon oculiste.

[2] Cinésias, poëte dithyrambique. — Comme il s'agitait beaucoup en faisant exécuter ses chœurs, Aristophane le désigne par le nom de *pyrrhique*. Ce Cinésias était très maigre, à en croire un fragment de la comédie d'Aristophane intitulée *Gerytadès*, cité par Athénée. Il l'a mis en scène dans *les Oiseaux*, et dans *Lysistrata*.

[3] On se servait d'ânes pour transporter, d'Athènes à Éleusis, les objets nécessaires aux mystères. L'âne destiné à porter tout ce qui concernait les mystères rappelait un trait mythologique. Typhon, après sa défaite, s'était enfui sur un âne, et l'âne était devenu, pour cette raison, l'objet de la haine publique en Égypte. (Plut., *de Is. et Osir.*, § 31.)

BACCHUS. Et si je n'en rencontre pas ?

XANTHIAS. Alors tu m'emmèneras.

BACCHUS. C'est bien dit. Voici justement un mort que l'on emporte. Holà, hé ! le mort ! c'est à toi que je parle. Dis ; veux-tu porter un petit paquet aux enfers ?

UN MORT. Comment est-il ?

BACCHUS. Le voici.

LE MORT. Tu me donneras deux drachmes.

BACCHUS. Oh ! non, c'est trop cher.

LE MORT. Porteurs, continuez votre route.

BACCHUS. Attends un peu, nous pourrons nous arranger.

LE MORT. Si tu ne donnes deux drachmes, c'est inutile.

BACCHUS. Tiens, voici neuf oboles.

LE MORT. J'aimerais mieux revivre.

XANTHIAS. Est-il insolent, ce drôle-là ! et on ne l'en punira pas ? J'irai moi-même.

BACCHUS. Tu es un brave garçon. Allons, vite à la barque.

CARON. Oop ! aborde [1].

XANTHIAS. Qu'est-ce que cela ?

BACCHUS. Hé ! c'est le marais dont il nous a parlé : j'aperçois la barque

XANTHIAS. Par Neptune ! voilà aussi Caron.

BACCHUS. Bonjour, Caron.

XANTHIAS. Bonjour, Caron.

LE MORT. Bonjour, Caron.

CARON. Qui vient ici, du séjour des troubles et de la misère, dans l'asile du repos et de l'oubli, vers la toison de l'âne [2], chez les Cerbériens ou les corbeaux, au gouffre du Ténare ?

BACCHUS. Moi.

CARON. Entre vite.

[1] Caron est alors au bord opposé, et s'adresse à un des passagers, qu'il a forcé de prendre la rame. Il ne voit pas encore Bacchus et Xanthias; c'est ensuite qu'il revient de leur côté. *Oop*, cri de manœuvre nautique.

[2] Locution proverbiale : se dit d'une chose qui n'existe pas.

BACCHUS. Où vas-tu nous conduire? est-ce réellement aux corbeaux [1]?

CARON. Oui, pour t'obliger. Entre donc.

BACCHUS. Esclave! ici.

CARON. Je ne passe point d'esclave, s'il n'a combattu sur mer pour les cadavres [2].

XANTHIAS. Je ne pouvais; j'avais alors mal aux yeux.

CARON. Eh bien! tu feras le tour du marais.

XANTHIAS. Où m'arrêterai-je?

CARON. A la pierre d'Avénus [3], près des hôtelleries.

BACCHUS. Tu entends?

XANTHIAS. Oui, j'entends. Que je suis malheureux! quelle rencontre [4] ai-je donc faite, au sortir de la maison?

(Il s'en va.)

CARON, *à Bacchus*. Assieds-toi à la rame. — S'il y en a encore qui veulent passer, qu'ils se hâtent. — Eh bien! que fais-tu là [5]?

BACCHUS. Ce que je fais? Je m'asseois à la rame, comme tu me l'as dit.

CARON. Mets-toi donc ici, gros ventru.

BACCHUS. Voilà.

CARON. Avance les bras, étends-les.

BACCHUS. Voilà.

CARON. Ne plaisante pas; mets-toi à l'ouvrage, et rame vigoureusement.

BACCHUS. Comment pourrai-je ramer, moi qui ne connais pas la mer, et qui n'entends rien à la navigation?

CARON. Va toujours. Une fois la main sur la rame, tu entendras les chants les plus doux.

BACCHUS. Et de qui?

[1] On a déjà vu que cela équivaut à la locution française : « aller au diable. »

[2] Trait contre les Athéniens, qui, après la bataille des Arginuses, condamnèrent à mort les chefs de l'armée navale, pour n'avoir pas enseveli les morts malgré la tempête qui les en empêcha. Socrate seul vota contre ce décret. (Voy. la note 1 de la page 413.)

[3] Il y a là un jeu de mots intraduisible. Le mot grec peut être aussi l'impératif d'un verbe qui signifie se dessécher. De là est venu le nom de cette pierre; on supposait que c'était là que se desséchaient les cadavres.

[4] On en tirait un bon ou un mauvais présage.

[5] Bacchus, comprenant mal Caron, s'était assis au-dessus de la rame : l'autre lui disait de la prendre.

CARON. Des grenouilles, des cygnes; tu seras ravi.

BACCHUS. Eh bien, donne le signal.

CARON. Oop, op! Oop, op!

LES GRENOUILLES[1]. Brékékekex, coax, coax. Brekekekex, coax, coax. Filles des eaux marécageuses, unissons nos accents aux sons des flûtes; répétons ce chant harmonieux, coax, coax, que nous faisons entendre dans les marais[2], en l'honneur de Bacchus Nysien[3], fils de Jupiter, quand, à la fête des Marmites[4], la foule dans l'ivresse accourt célébrer les orgies aux lieux qui sont consacrés. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Pour moi, je commence à avoir mal aux fesses. Coax, coax.

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Vous vous en souciez fort peu.

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Peste soit de vous, avec votre coax, coax! C'est toujours le même refrain, coax, coax.

LES GRENOUILLES. Et c'est à bon droit, habile homme. Car je suis aimée des Muses à la lyre harmonieuse, et de Pan aux pieds armés de cornes, qui fait résonner le chalumeau: Apollon, si habile sur la cithare, me chérit, à cause des roseaux que je nourris dans les marécages, pour servir de chevalet à la lyre. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Pour moi, j'ai des ampoules; mon derrière est en sueur, et bientôt, à force de remuer, il dira...

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Maudite race de chanteuses, finirez-vous?

LES GRENOUILLES. Chantons encore. Si jamais, à la clarté d'un jour

[1] Voici la scène qui a donné à la pièce son nom.

[2] Le temple de Bacchus était situé près d'un marais, d'où on l'avait appelé *Limnæum*.

[3] Nysa, ville où Bacchus était né.

[4] La fête de Bacchus se célébrait au mois Anthestérion, et durait trois jours. Le premier jour s'appelait *Anthestérie*; c'était le onzième jour du mois: le second jour s'appelait la fête des *Coupes* ou des Conges; le troisième, la fête des *Marmites* ou Pots, parcequ'on faisait bouillir dans une marmite toutes sortes de légumes qu'on offrait à Bacchus et à Mercure, et dont personne ne mangeait. Selon Théopompe, cet usage remontait au temps du déluge: ceux qui se sauvèrent offrirent un sacrifice semblable à Mercure, pour le rendre favorable aux morts. (Voy. *les Acharniens*.)

serein, nous avons sauté parmi le souchet et le phléos[1], toutes joyeuses des airs que chantent les nageurs; ou si jamais, fuyant les pluies de Jupiter, et retirées au fond de l'abîme, nous avons mêlé les voix de nos chœurs agiles au bruissement des vagues bouillonnantes; c'est maintenant surtout qu'il faut répéter brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Je vous ôterai ce plaisir.

LES GRENOUILLES. Ce serait un supplice pour nous.

BACCHUS. C'est pour moi un plus grand supplice de crever en ramant.

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Peste soit de vous!

LES GRENOUILLES. Peu m'importe. Tant que notre gosier y suffira, nous crierons tout le long du jour: brekekekex, coax, coax.

BACCHUS. Vous ne crierez pas plus fort que moi.

LES GRENOUILLES. Ni toi plus fort que nous.

BACCHUS. Non, vous ne l'emporterez pas sur moi. Je crierai, s'il le faut, toute la journée, jusqu'à ce que je domine votre coax.

LES GRENOUILLES. Brekekekex, coax, coax[2].

BACCHUS. Je savais bien que je réduirais votre coax au silence.

CARON. Allons, finis; aborde. Débarque, et paie ton passage.

BACCHUS. Tiens, voilà deux oboles. — Xanthias! où es-tu? Xanthias! Xanthias!

XANTHIAS. Iau!

BACCHUS. Viens ici.

XANTHIAS. Salut, mon maître.

BACCHUS. Qu'est-ce que tout cela?

XANTHIAS. Ce n'est que ténèbres et que fange.

BACCHUS. As-tu vu quelque part ces parricides, ces parjures, dont il nous parlait?

XANTHIAS. Et toi?

BACCHUS. Par Neptune! j'en vois encore à présent[3]. Ah çà, que faut-il faire?

[1] Le phléos est une espèce de pimprenelle: le souchet est de même une plante odorante qui croît dans les prairies et les lieux humides.

[2] Ici, les grenouilles se taisent.

[3] Il regarde les spectateurs.

XANTHIAS. Le mieux est d'aller plus loin ; car c'est ici le lieu où il disait que se tiennent les monstres horribles.

BACCHUS. Comme il sera vexé ! Il débitait un tas de contes pour me faire peur ; il sait que je suis brave ; c'est pure jalousie. Il n'y a rien de si orgueilleux qu'Hercule [1]. Oui, je souhaiterais quelque rencontre, quelque occasion de signaler dignement mon voyage.

XANTHIAS. Par ma foi, j'entends du bruit.

BACCHUS. Où ? où ?

XANTHIAS. Par derrière.

BACCHUS. Marche derrière.

XANTHIAS. Non, c'est par devant.

BACCHUS. Marche devant.

XANTHIAS. Par Jupiter ! je vois un gros monstre.

BACCHUS. Comment est-il ?

XANTHIAS. Épouvantable. Il prend toutes sortes de formes : tantôt c'est un bœuf, tantôt un mulet, tantôt une femme charmante.

BACCHUS. Où est-elle ? que j'aille à sa rencontre.

XANTHIAS. Ce n'est plus une femme maintenant, c'est un chien.

BACCHUS. C'est donc Empuse [2] ?

XANTHIAS. Tout son visage est en feu.

BACCHUS. Elle a une jambe d'airain ?

XANTHIAS. Oui vraiment, et l'autre est une jambe d'âne [3]. Sois-en sûr.

BACCHUS. Où me sauver ?

XANTHIAS. Et moi ?

BACCHUS. O prêtre [4] ! sauve-moi, nous boirons ensemble.

XANTHIAS. C'est fait de nous, puissant Hercule.

BACCHUS. Ne me nomme pas, je t'en conjure, ne prononce pas mon nom.

XANTHIAS. Bacchus donc !

[1] Parodie d'un vers du *Philoctète* d'Euripide, dont il ne reste que des fragments.

[2] Nom d'un spectre qu'Hécate faisait apparaître sous diverses formes aux malheureux. On disait que ce fantôme n'avait qu'un pied, et que de là venait son nom en grec. Quelques mots de l'*Etymologicon magnum* semblent indiquer que ce spectre était au nombre des objets effrayants offerts aux regards des initiés. Sur Empuse, voyez aussi l'*Assemblée des Femmes*, et Lucien, *de la Danse*.

[3] J'adopte l'explication de Schweighauser, dans ses remarques sur Athénée, VII, page 52. Il traduit βολίτινον par *asininum* et non *stercoreum*, comme ses devanciers.

[4] Il s'adresse au prêtre de Bacchus, qui dans ces fêtes avait au théâtre une place réservée.

BACCHUS. Encore moins ce nom que l'autre.

XANTHIAS. Va droit devant toi. — Ici, ici, mon maître.

BACCHUS. Qu'y a-t-il ?

XANTHIAS. Rassure-toi, tout va bien. Nous pouvons dire avec Hégélochus : « Après la tempête, je revois le chat [1]. » Empuse a disparu.

BACCHUS. Jure par Jupiter.

XANTHIAS. Par Jupiter.

BACCHUS. Jure encore.

XANTHIAS. Par Jupiter.

BACCHUS. Jure.

XANTHIAS. Par Jupiter.

BACCHUS. Ah dieux ! comme j'ai pâli à cette vue ! mais celui-ci a eu encore plus peur que moi. Hélas ! d'où viennent tous ces maux qui m'ont assailli ? Quel dieu dois-je accuser de mon malheureux sort ? Sera-ce « l'Éther, palais de Jupiter, » ou « le pied du Temps [2] ? »

(On entend le son d'une flûte.)

XANTHIAS. Holà !

BACCHUS. Qu'y a-t-il ?

XANTHIAS. Tu n'as pas entendu ?

BACCHUS. Quoi ?

XANTHIAS. Le son des flûtes.

BACCHUS. Si fait, et l'odeur mystique des torches envoie ses exhalaisons jusqu'à moi. Retirons-nous à l'écart pour écouter.

LE CHOEUR [3]. Iacchus, ô Iacchus ! Iacchus, ô Iacchus !

XANTHIAS. C'est cela même, mon maître ; ce sont les jeux des ini-

[1] Ceci est le vers 269 de *l'Oreste* d'Euripide, qui, par la manière dont l'acteur Hégélochus le prononçait, avait un sens ridicule. Toute la plaisanterie roule sur le mot γαλῆν, *chat*, mis au lieu de γαλήν', *calme*. La seule différence d'accentuation produit la différence de sens.

[2] Expressions d'Euripide déja citées, page 415.

[3] Ce chœur est composé des initiés aux mystères de Bacchus. — Iacchus, nom donné à ce dieu dans la célébration des mystères. Selon Sainte-Croix, Iacchus joue ici le rôle d'assistant auprès de Cérès Mystique. Des jeunes gens aidaient les prêtres dans les cérémonies religieuses. (Voy. le Scholiaste sur le v. 326.) Sainte-Croix regarde l'Iacchus d'Éleusis comme le même que l'Horus égyptien, et le Cadmisus des Cabires.

liés dont il nous parlait. Ils chantent Iacchus, comme Diagoras[1].

BACCHUS. Cela me semble aussi. Le mieux est de garder le silence, pour voir ce qu'il en est.

LE CHOEUR. Iacchus, toi qu'on adore dans cette retraite, Iacchus, ô Iacchus! viens, parmi les sectateurs de tes mystères, présider à leurs danses sur le gazon; agite sur ton front la couronne de myrte, et d'un pied hardi figure cette danse libre, joyeuse, pleine de grâce, religieuse et chérie des initiés.

XANTHIAS. Auguste fille de Cérès, que la chair de porc[2] exhale ici une odeur délicieuse!

BACCHUS. Tu ne pourras plus te taire, si une fois tu sens les intestins.

LE CHOEUR. Ranime la flamme des torches, en les agitant dans tes mains, Iacchus, astre brillant de l'initiation nocturne[3]. La prairie est éclairée de mille feux; le jarret des vieillards retrouve sa vigueur; ils chassent les ennuis de l'âge et oublient le poids des années, pour prendre part à tes solennités. O toi, qui brilles d'une vive lumière, viens, à la tête d'une jeunesse agile, sur cette prairie fraîche et émaillée de fleurs.

Silence! qu'ils se retirent et fassent place à nos chœurs, ceux qui, étrangers à nos chants, n'ont point une âme pure, qui n'ont pas été admis aux fêtes des Muses, ni à leurs danses, ni initiés au langage bachique du taurophage[4] Cratinus: ceux qui se plaisent à des propos bouffons et à des plaisanteries déplacées; ceux qui, au lieu d'apaiser une sédition ennemie et d'entretenir la bienveillance parmi leurs concitoyens, excitent et attisent la discorde dans leur intérêt privé; qui, placés à la tête d'une ville en proie aux orages, se laissent corrompre par les présents, livrent une forteresse ou des vaisseaux, ou, comme un autre Thorycion[5], ce misérable per-

[1] On suppose que celui-ci est un poëte dithyrambique, autre que le Diagoras de Mélos, qui fut poursuivi comme athée. (Voy. *les Oiseaux*.)

[2] On sacrifiait des porcs à Cérès et à Proserpine, ainsi qu'à Bacchus.

[3] La dernière initiation, dans les mystères, se faisait à l'issue de la procession d'Iacchus.

[4] C'est-à-dire carnacier, vorace: épithète donnée à Bacchus par Sophocle, dans une pièce perdue, intitulée *Tyro*, et appliquée ici ironiquement à Cratinus, sans doute parcequ'il était gros mangeur. On donnait cette épithète à Bacchus, parceque celui qui avait remporté le prix dans les chœurs immolait un bœuf à ce dieu, ou plutôt, selon le *Grand Étymologique*, parceque le vainqueur recevait un bœuf.

[5] Dans le courant de la quatre-vingt-onzième olympiade, Athènes remplaça le tribut qu'elle imposait aux villes alliées par un vingtième, levé sur les objets importés et

cepteur des vingtièmes, exportent, d'Égine à Épidaure[1], des marchandises prohibées, du cuir, du lin, de la poix; qui conseillent[2] de prêter de l'argent aux ennemis pour construire des vaisseaux; ou souillent[3] les images d'Hécate en mêlant leurs chants aux chœurs qu'accompagne la danse[4]; ou enfin tout orateur[5] qui rogne le salaire des poètes, parcequ'il a été joué sur la scène, pendant les fêtes de Bacchus. Je dis et je redis à tous ces gens-là, et je leur répète encore, de faire place à nos chœurs sacrés. Pour vous, faites entendre vos chants, et les hymnes de nuit en usage pour cette fête.

Que chacun s'avance hardiment dans les vallons fleuris du sombre séjour, et, frappant du pied la terre, donne l'essor à la gaieté, aux plaisanteries et aux bons mots. C'est assez de festins. Marchez; que vos chants célèbrent dignement notre divine protectrice, qui a promis de veiller toujours au salut de ce pays, en dépit de Thorycion.

Commencez maintenant d'autres hymnes en l'honneur de la divine Cérès, mère des fruits; célébrez-la par des chants religieux.

Cérès, qui présides aux saints mystères, sois-nous favorable, et protége le chœur qui t'est consacré; fais que je puisse en tout temps me livrer aux jeux et aux danses, allier au rire de sages propos, et par un agréable badinage, digne de tes solennités, mériter la couronne du vainqueur[6].

Invoque aussi dans tes chants ce dieu aimable qui prend toujours part à nos danses.

Vénérable Iacchus, qui nous enseignas les doux airs qui retentissent dans cette fête, accompagne-nous chez la déesse, et montre que tu sais faire une longue route sans fatigue[7]. Iacchus, ami de

exportés. (Thucydide, l. VII.) Ce Thorycion était percepteur à Égine, et profitait de sa place pour faire la contrebande.

[1] Égine, petite île voisine d'Athènes, et place très-commerçante, était tombée au pouvoir des Athéniens dès le commencement de la guerre du Péloponèse. Épidaure, située sur la côte orientale du Péloponèse, était en face d'Égine.

[2] Alcibiade passait pour avoir engagé Cyrus à fournir de l'argent à Lysandre, après le combat des Arginuses.

[3] *Concacat.*

[4] Allusion à Cinésias. (Voy. plus haut, page 418.)

[5] Dans *les Harangueuses*, v. 102, Aristophane cite un certain Agyrrius, qui rogna le salaire des poëtes.

[6] Littéralement : « être couronné de bandelettes. »

[7] Ceci fait allusion à la procession qui allait du Céramique à Éleusis, où était le temple de Cérès. On y portait une statue de Bacchus, couronné de myrte, et la tor-

la danse, viens avec moi ; c'est toi qui as ainsi déchiré ce brodequin et ces humbles vêtements, qui prêtent à rire, et dont le modeste négligé nous permet de danser avec plus de liberté [1]. Iacchus, ami de la danse, viens avec moi. Tout à l'heure mon œil indiscret a aperçu une jeune fille d'une rare beauté ; elle jouait avec ses compagnes, et la déchirure de sa tunique m'a laissé entrevoir sa gorge. Iacchus, ami de la danse, viens avec moi.

XANTHIAS. Je me mettrai volontiers de la bande joyeuse, et je veux danser avec elle.

BACCHUS. Et moi aussi.

LE CHOEUR. Voulez-vous aussi quelques plaisanteries sur Archédémus [2], qui à sept ans n'avait pas encore son titre de citoyen [3], et maintenant il gouverne le peuple chez les morts d'en haut [4], et il y tient le sceptre de l'iniquité. J'apprends que Clisthène, sur les tombes des morts, s'épile le derrière et se martyrise les joues ; là, tristement étendu, il gémit, il se désole, et appelle à grands cris son cher Sébinus d'Anaphlyste [5]. On dit aussi que Callias, le fameux fils d'Hippobinus, a pris une étrange crinière de lion pour combattre sur mer [6].

che en main ; on y portait aussi le van mystique, symbole de la distinction entre les initiés et les profanes. On y voyait une corbeille et d'autres emblèmes. La route qui conduisait à Éleusis s'appelait la *voie sacrée*. La distance était d'environ quatre lieues.

[1] C'est peut-être un trait contre la parcimonie des choréges. Peut-être s'agit-il seulement de quelques irrégularités de costume, que permettait la licence de ces fêtes.

[2] Cet Archédémus était à la tête du parti populaire à Athènes, quoiqu'il ne fût pas même citoyen, à en croire Aristophane. (Voy. Xénophon, *Hellen.*, I.) Il sera encore question de lui plus loin. Il était en crédit la vingt-sixième année de la guerre ; ce qui marque la date de la représentation.

[3] Il y a ici un jeu de mots que le français ne peut rendre. Le mot grec φράτορας, *confrères de tribu* ou de curie, ressemble à φραστῆρας, *dents de sept ans*, que le commencement de la phrase semblait annoncer. Or il n'y avait d'inscrits sur les registres des *phratries* ou tribus, que les enfants légitimes des citoyens.

[4] Ce sont les Athéniens que le Chœur, habitant des enfers, désigne ainsi.

[5] L'auteur joue sur les mots, et en tire des équivoques obscènes. *Sebinus*, de βινεῖν, *coire* ; — *Anaphlyste*, bourg de l'Attique ; mais ressemblant au mot ἀναφλᾶν, *masturbare*. On sait d'ailleurs quel genre de débauche il reprochait à Clisthène.

[6] Sur ce Callias, voy. Clavier, Nouv. Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. III, pag. 155. Dans *les Oiseaux*, v. 283, Aristophane nomme *Callias, fils d'Hipponicus* ; ici il joue encore sur le mot βινεῖν. M. Dugas-Montbel est d'avis de sous-entendre ici χαίτην, ce qui donne *leonina cunni juba*. Allusion aux débauches de Callias, qui, par ses prodigalités, dissipa en peu de temps l'immense fortune que lui avait laissée son père. (Voy. *le Banquet* de Xénophon, *passim*.)

BACCHUS. Pourriez-vous nous dire où est la demeure de Pluton? nous sommes étrangers, et arrivés récemment.

LE CHOEUR. Ne va pas plus loin, et ne répète pas ta question; la porte est devant toi.

BACCHUS. Xanthias, reprends ton paquet.

XANTHIAS. Il ne sort pas de là; c'est la *Corinthe de Jupiter* [1] dans mes paquets.

LE CHOEUR. Maintenant dansez en rond en l'honneur de la déesse, vous qui êtes admis à cette religieuse solennité, et livrez-vous aux jeux dans ce riant bocage; je vais me joindre aux filles et aux femmes, dans l'enceinte où se célèbre la fête nocturne de la déesse, et je porterai le flambeau sacré [2].

Allons, dans les prés fleuris et parsemés de roses, nous exercer, selon notre usage, à ces danses brillantes auxquelles président les Parques bienheureuses. Le soleil et la lune [3] ne brillent que pour nous seuls, qui sommes initiés [4], et qui, pendant notre vie, avons été bienfaisants envers les étrangers et nos concitoyens.

BACCHUS. Çà, comment frapperai-je à cette porte? De quelle manière les gens de ce pays frappent-ils?

XANTHIAS. Ne perds pas de temps; frappe avec la vigueur d'Hercule, comme tu en as le costume.

BACCHUS. Holà! garçon!

ÉAQUE. Qui est là?

BACCHUS. Hercule le vigoureux.

ÉAQUE. Effronté, impudent, téméraire, le plus scélérat des scélérats, c'est toi qui as enlevé notre Cerbère en lui tordant le cou, c'est toi qui nous as ravi ce chien confié à ma garde. Maintenant je te tiens; les noirs rochers du Styx et le roc ensanglanté de l'Achéron t'enferment; les chiens errants du Cocyte, et l'hydre aux

[1] Pour dire qu'il répète toujours la même chose. — Lorsque Mégare se détacha des Corinthiens, ceux-ci lui firent des représentations et des menaces : et comme leur envoyé répétait sans cesse *la Corinthe de Jupiter* (c'est-à-dire protégée par Jupiter), les Mégariens se moquèrent de lui, en s'écriant : « Au diable la Corinthe de Ju« piter! »

[2] Pausanias rapporte qu'on voyait dans le temple de Cérès, à Athènes, une statue de Bacchus avec une torche.

[3] M. Coray, dans ses notes sur Héliodore, observe que φέγγος joint à ἥλιος signifie *la lune*, et non pas seulement *la lumière*.

[4] On croyait que les seuls initiés étaient admis au séjour des bienheureux.

cent têtes, déchireront tes entrailles; la murène tartésienne [1] te dévorera les poumons; les gorgones tithrasiennes [2] déchireront tes entrailles et tes reins ensanglantés, et je cours les chercher de ce pas.

XANTHIAS. Eh bien! qu'est-ce que tu as fait là?

BACCHUS. J'ai déposé mon cas [3] : invoque le dieu.

XANTHIAS. Tu n'as pas honte! Lève-toi donc vite, avant qu'un étranger ne te voie.

BACCHUS. Je me sens défaillir : applique-moi une éponge sur le cœur.

XANTHIAS. Tiens, voici.

BACCHUS. Approche [4].

XANTHIAS. Où donc? Grands dieux, ton cœur est là?

BACCHUS. La peur l'a fait descendre dans le bas-ventre.

XANTHIAS. O le plus lâche des dieux et des hommes!

BACCHUS. Moi, un lâche? je t'ai demandé une éponge. Aucun autre n'en eût fait autant.

XANTHIAS. Comment?

BACCHUS. Un lâche serait resté dans l'ordure; moi, je me suis levé, et je me suis torché.

XANTHIAS. Par Neptune, voilà de beaux exploits.

BACCHUS. Assurément. Mais n'as-tu pas été effrayé de ses bruyantes menaces?

XANTHIAS. Ma foi, je ne m'en soucie guère.

BACCHUS. Eh bien! puisque tu es brave et vaillant, joue mon rôle; prends la massue et la peau de lion, puisque tu ne trembles pas; et moi, je porterai le paquet à mon tour.

XANTHIAS. Soit, fais vite : il faut bien obéir. Regarde Hercule-Xanthias, vois si j'ai l'air d'un poltron, et si je te ressemble.

BACCHUS. Non certes, on te prendra plutôt pour le vaurien du bourg de Mélite [5]. Allons, je vais me charger du paquet.

[1] Élien dit que la belette tartésienne faisait des morsures plus cruelles que la panthère et le lion. Spanheim prétend qu'ici *murène* est pour *vipère*.

[2] Selon le Scholiaste, Tithrasios était un endroit de la Libye, habité par les Gorgones; d'autres en font un bourg de l'Attique. — Toute cette accumulation d'images sanglantes et épouvantables est une satire de la poésie d'Euripide. Le Scholiaste cite à cette occasion trois vers du *Thésée*, tragédie perdue.

[3] *Cacavi*. Bacchus s'était accroupi. « Invoque le dieu, » formule religieuse, usitée après les libations. *Comicè his verbis significat Bacchus se omnem ventris proluviem effudisse*. BRUNCK.

[4] *Istud dicens, famuli manum spongiam tenentem arripit, sibique ad culum adducit.*

[5] Bourg de l'Attique, où l'on initiait aux petits mystères d'Hercule. Ce dieu y

---

LA SERVANTE DE PROSERPINE. Cher Hercule, est-ce toi ? entre vite. Dès que Proserpine a su ton arrivée, elle a pétri des pains, elle a fait cuire plusieurs marmites de légumes et de purée, elle a fait rôtir un bœuf entier, et griller des galettes et des gâteaux [1]. Entre donc.

XANTHIAS. C'est bien de l'honneur, je te rends grâces.

LA SERVANTE. Oh ! par Apollon, je ne te laisserai pas aller ; elle a fait bouillir de la volaille, rissolé les dragées, et préparé [2] le vin le plus doux. Entre donc avec moi.

XANTHIAS. Infiniment obligé.

LA SERVANTE. Tu te moques ; je ne te lâcherai pas. Tu verras à la maison une joueuse de flûte des plus jolies, et deux ou trois danseuses.

XANTHIAS. Que dis-tu ? des danseuses ?

LA SERVANTE. Dans la fleur de la jeunesse, et récemment épilées. Mais entre ; car le cuisinier allait retirer les poissons du feu, et l'on apportait la table.

XANTHIAS. Eh bien ! va dire aux danseuses que je viens dans un instant. — Esclave, suis-moi de ce côté avec ton paquet.

BACCHUS. Arrête un peu. Tu ne prends pas sans doute au sérieux le rôle d'Hercule, que je t'ai donné en plaisantant ? En voilà assez. Reprends le paquet sur tes épaules.

XANTHIAS. Qu'est ce ? Tu ne songes pas, je suppose, à me reprendre ce que tu m'as donné ?

BACCHUS. Il y a plus, je le fais, et à l'instant même. Quitte cette peau.

avait un très beau temple, où il était honoré sous le nom d'ἀλεξίκακος, préservateur des maux. Le *vaurien* désigne donc Hercule, représenté ici par l'esclave.

[1] Littéralement : « des collabes. » Ce mot signifie en grec une petite clef qui servait à monter les cordes de la lyre, en s'adaptant aux chevilles ; et l'on appelait du même nom de petites pâtisseries qui avaient la forme de ces clefs.

[2] Littéralement : « mélangé. » Selon M. Dugas-Montbel, cette expression vient de ce que, dans les libations qui se faisaient à l'occasion des traités, on mêlait ensemble le vin des deux parties contractantes. Ainsi il ne faut point entendre ici qu'on a mélangé plusieurs sortes de vins, mais seulement que le vin était mis dans les urnes, où on le puisait pour boire. Peut-être alors se croyait-on obligé de le mélanger avec de l'eau. (Voy. la note de M. Dugas-Montbel, *Iliad.*, IX, 202.)

XANTHIAS. J'atteste les dieux, et leur remets le soin de ma vengeance.

BACCHUS. Quels dieux? N'es-tu pas fou, de te croire fils d'Alcmène, toi qui n'es qu'un mortel et un esclave?

XANTHIAS. C'est bon, c'est bon : voici ton costume. Peut-être, un jour, tu auras besoin de moi, s'il plaît à Dieu.

LE CHOEUR. Il est d'un homme sensé, prudent et expérimenté, de se porter toujours sur le côté du navire qui enfonce le moins, plutôt que de rester comme une statue [1] dans la même attitude : mais savoir se retourner, et prendre la position la plus avantageuse, c'est le propre d'un homme habile, d'un Théramène [2].

BACCHUS. Ne serait-il pas ridicule de voir Xanthias, un simple esclave, couché sur des tapis de Milet, embrasser une danseuse, et me demander le pot de chambre, tandis que moi je me gratterais [3] à cette vue; et lui, vaurien comme il l'est, dès qu'il me verrait, d'un coup de poing dans la mâchoire il me briserait les dents de devant?

Ire CABARETIÈRE. Plathane, Plathane, viens ici. Voici le coquin qui entra un jour dans notre cabaret, et nous avala seize pains.

IIe CABARETIÈRE. Oui vraiment, c'est bien lui.

XANTHIAS. Cela va mal pour quelqu'un.

Ire CABARETIÈRE. Et, de plus, vingt portions de viandes bouillies, d'une demi-obole chaque...

XANTHIAS. Quelqu'un en portera la peine.

Ire CABARETIÈRE. Et beaucoup d'ail en outre.

BACCHUS. Femme, tu plaisantes; tu ne sais ce que tu dis.

Ire CABARETIÈRE. Tu t'imaginais, parce que tu as des cothurnes [4],

[1] Littéralement : « comme une peinture. »

[2] L'un des trente tyrans. Ce fut lui qui fit condamner les généraux vainqueurs aux Arginuses. (Xénoph., *Hellen.*) Pour exprimer sa versatilité, on le nommait *Cothurne*, chaussure assez large pour aller bien à tout le monde, ou aux deux pieds indistinctement. C'est ainsi que Napoléon disait de Fouché : « Il est toujours prêt à mettre son « pied dans le soulier de tout le monde. » Thucydide (VIII, 68) représente Théramène comme un homme habile. Il fut le maître d'Isocrate. Après avoir été l'un des trente tyrans, il fut mis à mort sur l'accusation de Critias, qui était aussi l'un des trente. Théramène était encore tout-puissant, lors de la représentation des *Grenouilles* : il ne périt que deux ans après. (Voy. aussi plus bas, p. 445.)

[3] *Mentulam arriperem.*

[4] Le Scholiaste observe que le cothurne appartenait à Bacchus, et non à Hercule.

que je ne te reconnaîtrais pas. Mais je n'ai encore rien dit de tant de salaisons...

IIe CABARETIÈRE. Ni moi, de ce fromage tout frais qu'il a avalé avec le panier ; et comme j'en demandais le paiement, il me regarda de travers, et se mit à mugir.

XANTHIAS. Je le reconnais bien là ; il en fait autant partout.

IIe CABARETIÈRE. Et il tira son épée d'un air furieux.

Ire CABARETIÈRE. Hélas ! oui.

IIe CABARETIÈRE. Nous, saisies de frayeur, nous sautâmes aussitôt dans la soupente ; et lui, il s'échappa en emportant nos nattes.

XANTHIAS. Tout cela est bien digne de lui ; mais il ne fallait pas vous en tenir là.

Ire CABARETIÈRE. Va, appelle Cléon [1], notre protecteur.

IIe CABARETIÈRE. Et toi, tâche de trouver Hyperbolus ; que nous perdions sans ressource ce misérable.

Ire CABARETIÈRE. Gueule vorace ! que j'aurais de plaisir à briser à coups de pierres ces mâchoires qui ont mangé mes provisions !

IIe CABARETIÈRE. Et moi, à te jeter dans le Barathrum [2].

Ire CABARETIÈRE. Je voudrais prendre une faux, et te couper ce gosier par où ont passé les pains que j'avais cuits sous la cendre. Mais je vais chercher Cléon, qui te citera en justice, et qui débrouillera tout cela.

(Elles s'en vont.)

BACCHUS. Que je meure, si je n'aime Xanthias à la folie!

XANTHIAS. Je sais, je sais où tu veux en venir : trêve de belles paroles. Je ne veux plus redevenir Hercule.

BACCHUS. Ne dis pas cela, mon cher petit Xanthias.

XANTHIAS. Un esclave, un mortel, peut-il être fils d'Alcmène?

BACCHUS. Je sais que tu es fâché, et tu as sujet de l'être. Tu me battrais, que je ne t'en voudrais pas. Mais si dorénavant je te reprends ce rôle, que je périsse de la mort la plus affreuse, moi, ma femme, mes enfants, et le chassieux Archédémus [3] !

[1] Cléon et Hyperbolus étaient morts à cette époque. Le poëte leur conserve dans les enfers leur caractère de démagogues.

[2] Précipice où l'on jetait les condamnés. (Voy. *le Plutus, les Nuées.*)

[3] Voyez la note 2 sur le vers 418, page 427. Il avait aussi la réputation de débauché. (Voyez Lysias contre Alcibiade.)

XANTHIAS. Je reçois ton serment ; et à cette condition, je reprends le rôle.

LE CHOEUR. C'est à toi maintenant, après avoir endossé de nouveau ton ancien costume, à te montrer avec la verdeur de la jeunesse, et le regard de travers, à l'exemple du dieu que tu représentes. Si tu laisses échapper quelques sottises, ou si tu agis comme un couard, il te faudra reprendre ton paquet.

XANTHIAS. Votre avis est bon, mes amis ; mais j'ai déja pensé tout cela moi-même. Si les choses tournent bien, il voudra encore me dépouiller, je m'y attends ; mais je n'en montrerai pas moins une constance inébranlable et un regard menaçant [1]. Voici le moment d'agir, j'entends le bruit d'une porte.

ÉAQUE, *à ses estafiers*. Garrottez vite ce voleur de chiens [2] ; qu'on le punisse ; dépêchez.

BACCHUS. Cela va mal pour quelqu'un.

XANTHIAS. Malheur à vous ! n'approchez pas.

ÉAQUE. Ah ! tu résistes ! Allons, Ditylas, Sceblyas, Pardocas, avancez, marchez contre lui.

BACCHUS. N'est-ce pas une indignité, que celui qui vole les autres s'avise encore de les battre ?

XANTHIAS. Cela passe toutes les bornes.

BACCHUS. C'est affreux, c'est indigne !

XANTHIAS. Oui, par Jupiter, je veux mourir, si jamais je suis venu en ces lieux, ou si je t'ai volé la valeur d'un fétu. Je suis prêt à t'en donner une preuve éclatante : prends cet esclave, mets-le à la question [3], et si tu me trouves coupable, fais-moi périr.

ÉAQUE. Quelle question lui ferai-je subir ?

XANTHIAS. Toutes les espèces : attache-le sur le chevalet ; pends-le ; donne-lui les étrivières ; écorche-le ; torture-le ; verse-lui du vinaigre dans les narines ; charge-le de briques ; emploie tous les

[1] Mot à mot : « regardant origan. » Parceque cette plante a une saveur âcre. C'est de même qu'Aristophane dit ἔβλεψε νάπυ, ou δριμύ ; « il regarda moutarde, » ou « âcre. » (*Chevaliers*, v. 628 ; *Grenouilles*, v. 571.) Comme si l'on disait en français : « il a le caractère verjus, » pour « il a le caractère aigre. »

[2] Il le prend pour Hercule, qui avait enlevé Cerbère.

[3] C'était un usage de la jurisprudence athénienne, de soumettre à la torture les esclaves à la place de leurs maîtres. (Voyez Démosthène, *adversus Stephan.*, *adversus Everg.*, et les autres orateurs.) M. Boissonade cite à ce sujet un passage de Lycurgue contre Léocrate.

moyens, excepté de le fouetter avec des poireaux et de l'ail nouveau [1].

ÉAQUE. Fort bien. Et si j'estropie ton esclave [2], tu réclameras des dommages.

XANTHIAS. Du tout; tu peux l'emmener et le mettre à la torture.

ÉAQUE. Je le ferai ici même, pour qu'il parle devant toi. — Toi, dépose ton paquet, et songe à ne pas mentir.

BACCHUS. Je défends qu'on ne me touche, je suis un immortel; autrement tout le mal retombera sur ta tête.

ÉAQUE. Que dis-tu?

BACCHUS. Je dis que je suis un immortel, Bacchus, fils de Jupiter; c'est lui qui est un esclave.

ÉAQUE. Entends-tu?

XANTHIAS. Oui, j'entends; et c'est pour cela qu'il faut frapper plus fort: s'il est dieu, il ne sentira pas les coups.

BACCHUS. Pourquoi, puisque tu prétends être dieu, ne te soumets-tu pas à la même épreuve?

XANTHIAS. C'est juste: celui de nous deux que tu verras pleurer le premier, ou se montrer sensible aux coups, tu peux conclure que celui-là n'est pas dieu.

ÉAQUE. Pour le coup, tu es un brave! tu vas au devant de ce qui est juste. Allons, déshabillez-vous.

XANTHIAS. Comment appliqueras-tu la question avec équité?

ÉAQUE. C'est aisé; on vous distribuera les coups tour à tour.

XANTHIAS. Excellente idée! Tiens, regarde si tu me vois remuer.

ÉAQUE. Je t'ai frappé.

XANTHIAS. Non vraiment.

ÉAQUE. En effet, on ne le dirait pas. Voyons celui-ci, que je le frappe.

BACCHUS. Quand cela sera-t-il fait?

ÉAQUE. Mais je t'ai frappé.

BACCHUS. Comment n'ai-je pas éternué [3]?

ÉAQUE. Je ne sais. Je vais recommencer sur l'autre.

[1] On fouettait les enfants avec une tige de poireau, punition qui lui semble ici trop douce.

[2] Tout homme qui faisait à tort subir la question à l'esclave d'autrui devait au maître des dédommagements. (Samuel Petit, *Leg. Att.*, pag. 355.)

[3] L'éternuement était regardé comme un présage.

XANTHIAS. Dépêche-toi donc! Holà là ! Iattataï !

ÉAQUE. Que signifie cet « holà là ? » Est-ce que tu pleurerais ?

XANTHIAS. Du tout. Je songeais au temps où se célèbre la fête d'Hercule, à Diomée [1].

ÉAQUE. Voilà un pieux personnage ! retournons à l'autre.

BACCHUS. Aïe ! aïe !

ÉAQUE. Qu'est-ce ?

BACCHUS. Je vois des cavaliers.

ÉAQUE. Pourquoi pleures-tu donc ?

BACCHUS. C'est que je sens de l'oignon.

ÉAQUE. Tu te soucies donc peu des coups ?

BACCHUS. Je n'y songe pas.

ÉAQUE. Il faut revenir à celui-ci.

XANTHIAS. Holà !

ÉAQUE. Qu'est-ce ?

XANTHIAS. Ote-moi cette épine.

ÉAQUE. Que signifie cela ? il faut retourner à l'autre.

BACCHUS. O Apollon, qu'on adore à Délos ou à Delphes !

XANTHIAS. Il a gémi : n'as-tu pas entendu ?

BACCHUS. Du tout : je me rappelais un ïambe d'Hipponax [2].

XANTHIAS. Tu n'avances rien comme cela ; frappe sur le ventre.

ÉAQUE. C'est vrai ; allons, présente le ventre.

BACCHUS. O Neptune !

XANTHIAS. On a crié.

BACCHUS. ...Qui règnes sur les promontoires de la mer Égée, ou dans l'abîme de la mer azurée [3].

ÉAQUE. Par Cérès, je ne puis discerner lequel de vous deux est dieu. Mais entrez ; mon maître et Proserpine, qui sont dieux eux-mêmes, en jugeront.

BACCHUS. C'est bien dit ; mais j'aurais souhaité que tu prisses ce parti avant que j'eusse reçu les coups.

LE CHOEUR. Muse, assiste à nos chœurs sacrés ; viens te réjouir à mes chants, et voir cette foule nombreuse d'hommes habiles, et

[1] Bourg de l'Attique, où il y avait un temple consacré à Hercule.

[2] Selon le Scholiaste, Bacchus, troublé par la douleur, attribue à Hipponax un vers d'Ananias. Au reste, ces deux poëtes ont souvent été pris l'un pour l'autre. Ils vivaient à peu près vers la soixantième olympiade. (Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. I.)

[3] Fragment du *Laocoon* de Sophocle.

plus noblement ambitieux que ce Cléophon [1], dont les lèvres infatigables laissent échapper un son aigre, semblable à celui de l'hirondelle de Thrace sur un arbre de ce pays barbare : il répète les chants lamentables du rossignol ; car il périra, lors même que les suffrages seraient partagés également [2].

Il convient au chœur sacré de donner à l'État d'utiles conseils. Notre premier soin doit être d'établir l'égalité entre tous les citoyens, et de les délivrer de toute crainte. Si quelqu'un s'est laissé égarer par les artifices de Phrynichus [3], je pense qu'il faut laisser à ceux qui ont failli alors la faculté de plaider leur cause, et de se justifier. Ensuite je prétends que nul homme indigne ne doit être admis au droit de cité. Car il est honteux que, pour s'être trouvé une fois à un combat naval, on jouisse aussitôt des mêmes droits que les Platéens, et que d'esclave on devienne maître [4]. Ce n'est pas que je veuille dire que cela soit mal fait ; au contraire, j'y applaudis : c'est le seul cas où vous ayez agi avec bon sens. Mais il n'est pas moins juste que ceux qui combattirent si souvent sur mer avec vous, ainsi que leurs pères, et que leur naissance unit à vous, obtiennent le pardon de leur unique faute [5]. Vous donc que la nature a faits si sages, relâchez-vous un peu de votre sévérité ; faisons en sorte que tous ceux qui ont combattu sur nos vaisseaux forment une même famille, qu'ils soient tous réhabilités, et jouissent des droits de citoyen [6]. Si nous montrons tant de hauteur et d'ar-

[1] Général athénien, qui périt dans une sédition, au sujet de plusieurs magistrats, dont les uns avaient été mis à mort, et les autres emprisonnés. (Xénophon, *Hellen*., I.) On voit qu'il n'avait pas encore été condamné, mais que sa disgrace approchait. On dit qu'il était de Thrace; Platon le comique l'avait attaqué comme étranger, dans une pièce faite contre lui.

[2] L'usage était que l'accusé fût absous, quand il y avait partage. Il est encore question de Cléophon dans les derniers vers de cette pièce, et dans *les Fêtes de Cérès*, vers 812. Il y eut un Cléophon au nombre des trente tyrans.

[3] Il y eut plusieurs Phrynichus. Celui-ci n'est pas le poëte dont il a été question plus haut; c'est un général qui s'était opposé au retour d'Alcibiade. (Thucydide, VIII, 50.) Il était favorable à l'oligarchie ; on dit qu'il trahit à la guerre, et qu'il fut tué sur la place publique. Il avait beaucoup contribué à l'établissement du gouvernement des Quatre-Cents : dix-neuvième année de la guerre, 412 ans avant J.-C.

[4] Il fait allusion au combat des Arginuses. Les esclaves qui y avaient pris part avaient été reconnus citoyens. Les Platéens jouissaient du droit de cité à Athènes.

[5] On pense qu'il s'agit de quelques uns des généraux qui s'étaient soustraits à la condamnation prononcée contre eux, au sujet de l'affaire d'Arginuse.

[6] Peut-être y a-t-il un peu d'ironie dans ce morceau ; mais il n'y a pas contradic-

rogance au sujet du droit de cité, lorsque nous sommes à la merci des flots, la postérité ne vantera pas notre sagesse.

Si je m'entends un peu à connaître ceux qui auront à se repentir de leur conduite, le moment fatal n'est pas loin pour ce singe turbulent, le petit Cligène [1], le pire de tous les baigneurs, qui mêlent à leur cendre un nitre de mauvaise qualité, et la craie de Cimolos [2]. Il le sait; aussi est-il toujours sur le pied de guerre, un bâton à la main, de peur qu'on ne le dépouille quand il est ivre.

Nous avons souvent remarqué que dans cette ville on en use à l'égard des honnêtes gens comme à l'égard de l'ancienne monnaie. Celle-ci est sans alliage, la meilleure de toutes, la seule bien frappée, la seule qui ait cours chez les Grecs et chez les Barbares; mais, au lieu d'en user, nous préférons ces méchantes pièces de cuivre nouvellement frappées [3], et de mauvais aloi. Il en est de même des citoyens : ceux que nous savons être bien nés, modestes, justes, probes, habiles aux exercices de la palestre, à la danse, à la musique, nous les outrageons; tandis que nous trouvons bons à tout des infâmes [4], des étrangers, des esclaves, des vauriens de mauvaise famille, des nouveaux venus, dont autrefois la ville n'eût pas même voulu pour victimes expiatoires. Insensés, changez donc de méthode, et rendez votre confiance aux gens de bien. Si cela vous réussit, on vous en louera; si vous échouez, ce sera du moins avec honneur [5].

ÉAQUE. Par Jupiter Sauveur, ton maître est un brave homme.

XANTHIAS. Un brave homme ! je le crois bien; il ne sait que boire et aimer [6].

tion. La pensée du poëte se réduit à dire : « Si vous traitez avec tant de faveur de « simples esclaves, pourquoi vous montrer si sévères à l'égard des généraux? »

[1] On ne sait rien de ce Cligène.

[2] Une des Cyclades. Il paraît que les matières qu'il vient de nommer étaient employées pour le blanchissage.

[3] Sous l'archonte Antigène, un an avant la représentation des *Grenouilles*. Ce passage sur les monnaies athéniennes est intéressant pour la numismatique.

[4] Χαλκοῖς, d'*airain* : comme dans *les Acharniens* il désigne un impudent par σιδηροῦς ἀνήρ, *un homme de fer*. Πυῤῥίαις signifie *roux*, et se traduit ici par *esclave*. C'était un nom comme *Xanthias*, dont la signification est à peu près la même.

[5] Littéralement : « si vous tombez, que ce soit au moins d'un bon bois. » Locution proverbiale, dont on ne peut pas plus rendre raison que de celle-ci en français : « On « verra de quel bois je me chauffe. »

[6] *Futuere*.

ÉAQUE. Comment ne t'a-t-il pas battu, lorsqu'il t'a convaincu de mensonge, toi qui, simple esclave, te donnais pour le maître?

XANTHIAS. Il s'en serait repenti.

ÉAQUE. C'est parler en bon esclave; j'aime à en faire autant.

XANTHIAS. Tu aimes cela, dis-tu?

ÉAQUE. Il me semble être au comble de la félicité [1], quand je maudis mon maître en cachette.

XANTHIAS. Et quand tu grognes en allant à la porte, après qu'il t'a roué de coups?

ÉAQUE. Alors encore j'ai du plaisir.

XANTHIAS. Et quand tu te mêles de ce qui ne te regarde pas?

ÉAQUE. Je ne sais rien de plus divertissant.

XANTHIAS. O Jupiter! et lorsque tu écoutes ce que disent tes maîtres?

ÉAQUE. Alors c'est à en devenir fou.

XANTHIAS. Et quand tu vas le redire aux voisins?

ÉAQUE. Pour le coup, je suis au comble de la jouissance [2].

XANTHIAS. O Apollon! donne-moi ta main, que je t'embrasse; embrasse-moi toi-même, et dis-moi, au nom de Jupiter, compagnon de nos peines [3], quel est ce bruit que j'entends là-dedans, quels sont ces cris et ces disputes.

ÉAQUE. C'est une querelle entre Eschyle et Euripide.

XANTHIAS. Ah!

ÉAQUE. Un débat, un grand débat s'est élevé parmi les morts; c'est une véritable sédition.

XANTHIAS. A quel sujet?

ÉAQUE. Il y a ici une loi qui ordonne que tout homme supérieur à ses rivaux dans les arts les plus nobles et les plus ingénieux sera nourri au prytanée, et siégera près de Pluton...

XANTHIAS. Je comprends.

ÉAQUE. Jusqu'à ce qu'il survienne un plus habile que lui dans son art; alors il doit lui céder la place.

XANTHIAS. En quoi cela peut-il déranger Eschyle?

ÉAQUE. Il occupait le trône tragique, comme étant le premier dans son art.

XANTHIAS. Et qui l'occupe maintenant?

[1] Mot à mot : « *être épople* (voyant). » C'était le dernier degré de l'initiation dans les mystères.

[2] *Semen emittere mihi videor.*

[3] Ainsi doit jurer un esclave, comme les hôtes implorent Jupiter Hospitalier.

ÉAQUE. Sitôt qu'Euripide fut descendu en ces lieux, il donna un échantillon de son savoir-faire aux larrons, aux coupeurs de bourses, aux parricides, aux enfonceurs de portes, race qui foisonne dans les enfers : ces gens-là, voyant son adresse à parler pour et contre, sa souplesse, ses artifices, raffolèrent de lui, et le jugèrent le plus habile ; et, dans sa présomption, il s'empara du trône où siégeait Eschyle.

XANTHIAS. Et on ne l'a pas lapidé ?

ÉAQUE. Non vraiment ; au contraire, la foule criait qu'il fallait un jugement pour décider lequel des deux était le meilleur poëte.

XANTHIAS. La foule de ces misérables ?

ÉAQUE. Oui, et leurs cris allaient jusqu'au ciel.

XANTHIAS. Est-ce qu'Eschyle n'avait pas de défenseurs ?

ÉAQUE. Les gens de bien sont en petit nombre, comme ici [1].

XANTHIAS. Qu'est-ce que Pluton compte faire ?

ÉAQUE. Ouvrir au plus tôt un concours, qui mette à même de juger de leur talent.

XANTHIAS. Et comment Sophocle n'a-t-il pas aussi réclamé le trône ?

ÉAQUE. Il s'en est bien gardé ! en arrivant ici, il a d'abord embrassé Eschyle, il lui a donné la main, et l'a laissé dans la paisible possession de son rang. Mais maintenant, comme dit Clidémide [2], il est prêt à servir de second [3], et si Eschyle est vainqueur, à lui céder le prix ; sinon, à le disputer à Euripide.

XANTHIAS. Eh bien ! que fera-t-on ?

ÉAQUE. Dans un instant, ici même, ce grand combat va commencer. Le mérite des deux rivaux sera pesé dans la balance.

XANTHIAS. Quoi ! on pèsera une tragédie !

ÉAQUE. Ils apporteront des règles, des toises, pour mesurer les vers ; ils y appliqueront des cubes, des diamètres, des équerres [4]. Euripide dit qu'il examinera les tragédies vers par vers.

XANTHIAS. Eschyle doit être irrité.

ÉAQUE. Il baissait la tête, et lançait de sombres regards.

[1] Il montre l'assemblée.

[2] C'était un fils de Sophocle, selon le Scholiaste. D'autres pensent que c'était un des acteurs qu'il employait.

[3] Ἔφεδρος, nom donné à l'athlète qui attendait en repos l'issue de la lutte entre deux autres athlètes, tout prêt à prendre la place du vaincu, et à combattre à son tour contre le vainqueur. (Voy. *Ajax*, v. 600.)

[4] Tout le sel de ce passage consiste dans l'idée d'appliquer des mesures matérielles à l'appréciation d'une œuvre poétique.

XANTHIAS. Mais qui sera juge?

ÉAQUE. C'était là la difficulté; car il y avait disette de gens sensés. Eschyle n'agréait pas les Athéniens...

XANTHIAS. Peut-être voyait-il parmi eux trop de voleurs.

ÉAQUE. Et d'ailleurs il les estimait peu capables d'apprécier le génie des poëtes; enfin ils s'en sont remis au jugement de ton maître, vu qu'il est expert dans l'art dramatique. Mais entrons; car, quand nos maîtres s'intéressent vivement à une chose, les coups pleuvent sur nous.

LE CHOEUR. Oui, le poëte au style pompeux sentira dans son cœur une violente colère, quand il entendra la rapide loquacité de son rival, aiguisant ses dents contre lui. Alors il roulera çà et là ses regards furieux; alors éclatera une guerre terrible entre la sublime élévation du langage et les petites ressources du bel-esprit; l'auteur de tant de subtilités défendra ses bribes contre les mots emphatiques d'un génie inventeur. Celui-ci, agitant son épaisse chevelure, et fronçant un sourcil redoutable, fera retentir, avec le souffle d'un géant, des périodes étroitement liées, comme les ais d'un navire : tandis que l'autre, avec sa langue souple et déliée, rongeant le frein de l'envie, épluchera les phrases, disséquera les vers de son rival, et mettra en pièces le produit d'une inspiration puissante[1].

EURIPIDE. Non, je ne céderai pas le trône, tu as beau dire; je prétends lui être supérieur en poésie.

BACCHUS. Eschyle, tu ne dis mot? tu l'entends.

EURIPIDE. Il va d'abord prendre un air grave; c'était son charlatanisme ordinaire, dans ses tragédies.

BACCHUS. Mon cher, ne parle pas avec trop de présomption.

EURIPIDE. Je connais depuis longtemps son humeur farouche, son langage désordonné, sans règle, sans frein, sans mesure, ampoulé et superbe[2].

[1] Dans ce morceau, où Aristophane a caractérisé la manière d'Eschyle et celle d'Euripide, il imite le style sublime et pompeux du premier : aussi est-il à peu près impossible de rendre littéralement la hardiesse des métaphores, telles que « un style « paré d'aigrettes flottantes, etc. »

[2] Ici, il forge un long mot composé, à la manière d'Eschyle.

ESCHYLE. Vraiment, ô fils d'une déesse rustique [1], c'est toi qui me parles ainsi, arrangeur de niaiseries, faiseur de mendiants [2], qui ne sais que coudre ensemble des haillons? je te ferai repentir de tes propos.

BACCHUS. Cesse, Eschyle; ne te laisse pas emporter à la colère.

ESCHYLE. Je ne cesserai pas, que je n'aie montré si ce faiseur de boiteux [3] a sujet d'être si fier.

BACCHUS. Enfants, apportez une brebis noire [4]; car l'orage va éclater.

ESCHYLE. O toi, qui introduis sur la scène les monologues crétois et d'incestueux hyménées [5]!

BACCHUS. Modère-toi, vénérable Eschyle; et toi, pauvre Euripide, si tu es sage, sauve-toi vite, pour éviter cette grêle, de peur que, dans sa colère, il ne te lance à la tête quelque grand mot, qui en fasse échapper ton Télèphe. Toi, Eschyle, critique sans colère et avec modération, pour être critiqué de même. Il ne convient pas que des poëtes s'injurient comme des boulangères : toi, tu éclates d'abord comme l'yeuse qui s'enflamme.

EURIPIDE. Je suis tout prêt, et je ne crains ni d'attaquer ni d'être attaqué le premier, comme il lui plaira, sur les vers, sur les morceaux lyriques, sur le nerf tragique, sur Pélée, Éole, Méléagre, et même sur Télèphe.

BACCHUS. Et toi, Eschyle, quelle est ton intention?

ESCHYLE. J'aurais desiré ne pas combattre ici; car la partie n'est pas égale.

BACCHUS. Pourquoi?

ESCHYLE. Mes tragédies ne sont pas mortes avec moi [6]; les siennes, au contraire, sont mortes avec lui : il ne sera donc pas embarrassé. Néanmoins, puisque c'est ton desir, il faut s'y résoudre.

[1] Allusion au métier de la mère d'Euripide. Ceci est la parodie d'un vers d'Euripide, cité par le Scholiaste. On suppose qu'il appartient au *Télèphe*.

[2] Voyez *les Acharniens*, où il tourne en ridicule les héros d'Euripide.

[3] Télèphe, Philoctète, Bellérophon.

[4] « *Nigram Hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.* »
(VIRG., *Æn.*, III, 120.)

[5] Allusion à Phèdre, née en Crète, et à *l'Éole* d'Euripide, pièce où Macarée violait sa sœur. (Voy. *les Nuées*.)

[6] Un décret avait ordonné que les pièces d'Eschyle seraient jouées même après sa mort, et que l'on fournirait un chœur à celui qui voudrait les faire représenter. (Voy. la vie d'Eschyle, et le Scholiaste d'Aristophane, sur le vers 10 des *Acharniens*.)

BACCHUS. Allons, qu'on m'apporte du feu et de l'encens ; je veux, avant que le combat ne s'engage, supplier les dieux d'éclairer mon jugement. Vous, chantez un hymne en l'honneur des Muses.

LE CHOEUR. Chastes filles de Jupiter, Muses, dont les regards observent les subtils discoureurs, les féconds artisans de pensées, lorsque l'amour de la dispute les met aux prises, et les arme de leurs artifices les plus déliés, venez contempler la puissance de deux voix éloquentes, venez leur prêter assistance, et inspirer leurs vers[1]. Ce grand combat du génie va s'engager.

BACCHUS. Vous aussi, faites entendre vos invocations, avant de réciter vos vers.

ESCHYLE. O Cérès[2] ! toi qui as formé mon cœur, rends-moi digne de tes mystères.

BACCHUS. Toi aussi, brûle de l'encens.

EURIPIDE. Bien des graces ; j'ai d'autres dieux que j'invoque.

BACCHUS. Des dieux particuliers, de nouvelle fabrique ?

EURIPIDE. Oui, vraiment.

BACCHUS. Eh bien ! invoque tes dieux particuliers.

EURIPIDE. Éther, dont je me nourris, volubilité de la langue, finesse d'esprit, odorat subtil, faites que je réfute victorieusement les raisons de mon adversaire.

LE CHOEUR. Certes, nous brûlons d'entendre les spirituels plaidoyers de ces deux habiles rivaux, et d'assister à leurs savants débats. Leur langue est prête à se déchaîner, leur cœur ne manque pas d'audace, ni leur esprit de chaleur. Il faut donc s'attendre à voir l'un employer tous les raffinements d'une élégance châtiée ; et l'autre, fondant sur lui avec un style nerveux et plein de vigueur, ruiner et anéantir l'industrieux artifice de ses vers.

BACCHUS. Commencez au plus tôt, mais en termes polis, sans figures, sans rien de ce qu'un autre pourrait dire.

EURIPIDE. Je parlerai plus tard de moi-même et de mes titres poétiques : en ce moment, je veux d'abord montrer sa vanité, son charlatanisme, les moyens qu'il employait pour faire illusion à des spectateurs grossiers, formés à l'école de Phrynichus[3]. C'était, par

[1] Mot à mot : « leur fournir de la *limaille*, de la *sciure* de vers. » C'est un trait contre Euripide, qu'il accusait un peu plus haut de ne donner que des bribes, des rognures de vers, une poésie pleine de subtilités, et sans abondance.

[2] Eschyle était d'Éleusis ; c'est pour cela qu'il invoque Cérès.

[3] Euripide fait allusion à l'enfance de l'art. Eschyle passait pour avoir imité quel-

exemple, de mettre en scène des personnages assis et voilés, tels qu'Achille ou Niobé[1], ne découvrant pas leur visage, ne disant mot, vrais figurants de tragédie.

BACCHUS. Je ne saurais dire le contraire.

EURIPIDE. Le chœur débitait quatre tirades de suite, sans qu'ils ouvrissent la bouche.

BACCHUS. J'aimais ce silence; il ne me plaisait pas moins que le bavardage d'aujourd'hui.

EURIPIDE. Tu n'avais pas le sens commun, sois-en sûr.

BACCHUS. Je le crois. Mais pourquoi en usait-il ainsi?

EURIPIDE. Par charlatanisme, pour tenir le spectateur dans l'attente du moment où Niobé parlerait: pendant ce temps la pièce marchait.

BACCHUS. O le vaurien! que j'ai sottement été sa dupe! Mais pourquoi t'étendre ainsi avec impatience?

EURIPIDE. C'est que je suis pressé de le confondre. Puis, après des parades de ce genre, quand la moitié de la pièce était déjà jouée, il lâchait une douzaine de mots ronflants, ampoulés et boursouflés, véritables épouvantails, qui étonnaient les spectateurs.

ESCHYLE. Malheur à moi!

BACCHUS. Silence!

EURIPIDE. Il ne disait rien d'intelligible...

BACCHUS, *à Eschyle*. Ne grince pas des dents.

EURIPIDE. Ce n'était que Scamandres, précipices, aigles d'airain sculptés sur des boucliers, et autres mots, grands comme des montagnes, et difficiles à comprendre.

BACCHUS. En effet, j'ai passé une fois une bonne partie de la nuit[2] à chercher ce que c'était que son grand coq jaune[3].

ESCHYLE. C'est, ô ignorant, la figure dont on décore la poupe des vaisseaux.

BACCHUS. Je le prenais, moi, pour Éryxis[4], fils de Philoxène.

quefois ce Phrynichus, poëte tragique. La préface grecque des *Perses* nous apprend qu'Eschyle avait fait dans cette pièce quelque emprunt aux *Phéniciennes* de Phrynichus.

[1] Ces deux tragédies, *la Niobé*, et *les Phrygiennes* ou *le Rachat d'Hector*, sont citées par l'auteur grec de la vie d'Eschyle.

[2] Parodie d'un vers d'Euripide. (*Hippolyte*, v. 376.)

[3] Ξουθὸν ἱππαλεκτρυόνα, expression employée par Eschyle dans ses *Myrmidons*, selon le Scholiaste. (Voy. *la Paix*, v. 1178. et *les Oiseaux*, v. 798.)

[4] Éryxis était laid et déplaisant (SCHOL.). Quant à Philoxène, Aristophane le nomme comme un débauché (*Guêpes*, v. 84). Élien le représente comme un gourmand. (*Var. Hist.*, X, 9.)

EURIPIDE. Avais-tu donc besoin de coq dans tes tragédies?

ESCHYLE. Et toi, ennemi des dieux, dis-nous ce que tu as fait.

EURIPIDE. Je n'ai représenté ni grands coqs ni capricerfs [1], à ton exemple, et tels qu'on en voit sur les tapis de Perse. J'avais reçu de tes mains la tragédie toute chargée d'enflure et d'un lourd bagage de mots; j'ai d'abord allégé son poids, et diminué cette enflure, au moyen de petits vers, de digressions [2], de légères décoctions de betteraves [3], en y ajoutant le suc de maintes bagatelles [4], extrait des livres anciens; puis je l'ai nourrie de monologues avec un mélange de Céphisophon [5]; et je ne lâchais pas indistinctement toute espèce de propos, je ne faisais pas mes mélanges au hasard: le premier qui paraissait en scène exposait avant tout l'origine de la pièce.

BACCHUS. Il valait mieux pour toi qu'on parlât de celle-là que de la tienne [6].

EURIPIDE. Dès les premiers vers, je ne laissais aucun de mes personnages dans l'inaction; femme, esclave ou maître, jeune fille ou vieille, chez moi tous parlaient indistinctement [7].

ESCHYLE. Ne méritais-tu pas la mort pour une telle hardiesse?

EURIPIDE. Non, certes; je faisais cela pour plaire au peuple.

BACCHUS. Passons sur cet article, mon cher; la discussion ne tournerait pas à ton avantage.

EURIPIDE. De plus, j'ai appris aux Athéniens à parler.

ESCHYLE. J'en conviens. Mais que ne crevais-tu avant cela!

EURIPIDE. Je leur ai montré l'usage des règles les plus subtiles, les mots à double entente, l'art de réfléchir, de voir, de compren-

[1] Voyez Millin, *Monum. inéd.*, tom. I, pag. 63; et sur les tapis de Perse, p. 306. Voy. aussi Plaute, *Stich.* II, I, 54; et Martial, *épigr.* 28.

[2] Il a en vue les dissertations philosophiques qui, dans les pièces d'Euripide, ralentissent quelquefois la marche de l'action.

[3] La betterave est pour désigner la fadeur de la poésie d'Euripide.

[4] C'est ainsi que, dans Molière, le Médecin malgré lui ordonne « une prise de « fuite purgative, avec deux drachmes de matrimonium en pilules. »

[5] Céphisophon, ami d'Euripide, ou son serviteur selon d'autres, ou encore acteur qui jouait dans ses pièces. On prétend qu'il l'aidait dans ses ouvrages. Aristophane l'a mis en scène dans *les Acharniens*. Il paraît qu'il n'y avait pas seulement association de travail entre eux, et que la femme d'Euripide faisait partie de la communauté. Voyez plus bas. (Voyez le Scholiaste et Thomas Magister, dans la vie d'Euripide.)

[6] Encore un trait contre la naissance d'Euripide.

[7] Aristophane critique ici Euripide, non d'avoir donné le même langage à tous ses interlocuteurs, mais d'avoir introduit dans ses pièces des personnages de toute condition.

dre, de ruser, d'intriguer, d'aimer, de supposer le mal, de controuver les faits.....

ESCHYLE. J'en conviens.

EURIPIDE. Je mettais sur la scène les habitudes de la vie commune, choses usuelles et familières, sur lesquelles chacun était à même de me juger. Je ne cherchais pas à troubler l'intelligence par un fracas de mots, ni à frapper d'étonnement les auditeurs par des Cycnus et des Memnon [1], guidant leurs coursiers ornés de sonnettes et de panaches [2]. Tu vas connaître quels sont ses disciples et quels sont les miens. Ceux d'Eschyle, Phormisius et Mégénète de Magnésie [3], armés de lances, de trompettes, de longues barbes, et d'une mordante ironie [4]. Les miens sont Clitophon et l'élégant Théramène.

BACCHUS. Théramène? cet homme habile et propre à tout, qui, s'il se trouve engagé dans quelque mauvaise affaire, s'en tire en se disant non de Chios, mais de Céos [5]?

EURIPIDE. C'est ainsi que je suis parvenu à leur former le jugement, en introduisant dans mes tragédies le raisonnement et la réflexion; en sorte qu'à présent ils savent tout comprendre, tout pénétrer, et mieux gouverner leur maison, enfin se rendre raison de tout, en se disant : « Où en est telle affaire? qu'est devenu ceci? « qui a pris cela [6]? »

BACCHUS. C'est vrai. Un Athénien rentre-t-il chez lui? il appelle

[1] Dans la liste qui nous reste des tragédies d'Eschyle, il y a un Memnon; mais on ne trouve pas de Cycnus.

[2] Pour imiter la versification retentissante d'Eschyle, il forge un mot qui exprime des chevaux parés de sonnettes, dont le bruit les anime : χωδωνοφαλαροπώλους, composé de trois mots signifiant *sonnette, aigrette*, et *cheval*.

[3] Phormisius, dit le Scholiaste, avait la barbe et la chevelure hérissée; il était d'un aspect repoussant. (Voyez aussi le vers 97 des *Harangueuses*.) Quant à Mégénète, c'était un homme grossier. Clitophon était un oisif d'Athènes, qui se tournait toujours du côté du plus fort. On a déjà parlé de Théramène. (Voyez la note, v. 540.)

[4] Ici il y a dans le texte deux grands mots : σαλπιγγολογχυπηνάδαι, composé de trois mots qui signifient *trompette, lanet*, et *barbe*; σαρκασμοπιτυοκάμπται, formé de *sarcasme*, et d'un autre adjectif signifiant *qui courbe les pins* : cette dernière épithète est donnée dans Plutarque (*Vie de Thésée*) à Sinnis, centaure ou brigand, qui attachait ses victimes à des pins qu'il recourbait avec force, et qu'ensuite il abandonnait à leur direction; l'arbre, en se redressant, déchirait les membres du malheureux qui y était attaché.

[5] Locution proverbiale; se disait de ceux qui changeaient de langage selon la circonstance.

[6] Il y a ici une critique très fine des détails minutieux auxquels Euripide fait descendre la tragédie.

ses esclaves, et leur demande : « Où est la marmite ? qui a mangé « la tête de l'anchois ? Le plat que j'achetai l'année dernière est « cassé. Où est l'ail d'hier ? qui a mangé l'olive ? » Auparavant ils restaient tout sots, la bouche béante, comme des niais et des imbéciles [1].

LE CHOEUR. Tu l'entends, vaillant Achille [2] ! Eh bien, voyons, que répliques-tu à cela ? Seulement que la passion ne t'emporte pas au delà des bornes [3] ! car il t'a vivement attaqué. Mais, ô noble Eschyle ! ne réponds pas avec colère : replie les voiles, et n'en livre au vent qu'une faible partie ; avance avec circonspection, et attends le moment où tu sentiras un vent doux et léger [4]. Alors toi, qui le premier des Grecs as donné de la pompe et de l'élévation au langage [5], et une brillante parure aux jeux de la tragédie, déchaîne hardiment le torrent.

ESCHYLE. Un pareil combat excite ma colère ; mon cœur s'indigne d'avoir à répondre à un tel adversaire. Mais qu'il ne croie pas m'avoir réduit au silence : réponds-moi, qu'est-ce qui rend un poëte digne d'admiration ?

EURIPIDE. Les sages leçons par lesquelles on rend les hommes meilleurs.

ESCHYLE. Et si au lieu de cela tu as perverti leurs vertus et leurs bonnes qualités, quel traitement crois-tu avoir mérité ?

BACCHUS. La mort. Ta question est inutile.

ESCHYLE. Eh bien ! vois les hommes sortis de mes mains : je les lui livrai vigoureux et de haute taille [6] ; ils ne refusaient pas les charges publiques ; ils n'étaient pas flâneurs, intrigants, charlatans, comme de nos jours ; ils ne respiraient que lances et jave-

[1] Grec : « comme des Mammacythes et des Mélitides. » Athénée, l. VIII, parle des Mammacythes comme d'une pièce d'Épigène. (Voy. aussi Suidas.) Le Scholiaste dit qu'on l'attribuait à Platon le comique.

[2] Vers des *Myrmidons* d'Eschyle.

[3] Mot à mot : « au delà des oliviers. » La carrière pour les courses de chevaux avait pour limite une rangée d'oliviers, qu'il ne fallait pas dépasser.

[4] Il lui conseille d'attendre que le vent de la colère se soit apaisé.

[5] Littéralement : « as édifié comme des tours des mots pleins de dignité. » Πυργώσας. Ce mot, qu'Aristophane s'est appliqué à lui-même, dans la parabase de *la Paix*, vers 750, se retrouve dans une épigramme d'Antipater de Thessalonique, relative à Eschyle, et recueillie par Brunck (*Analecta*, t. II, p. 109.) — Dans cette dernière phrase, le chœur a changé de rhythme, et s'élève à la dignité du style tragique.

[6] De quatre coudées.

lois, casques aux blanches aigrettes, armets, bottines, boucliers recouverts de sept peaux[1].

BACCHUS. Ah ! nous y voilà ! Il m'assommera avec ses casques.

EURIPIDE. Et comment avec tout cela faisais-tu des héros ?

BACCHUS. Parle, Eschyle ; modère un peu ton orgueil farouche.

ESCHYLE. Avec une tragédie toute remplie de l'esprit de Mars[2].

BACCHUS. Laquelle ?

ESCHYLE. Les Sept Chefs devant Thèbes : tous les spectateurs en sortaient avec la fureur de la guerre.

BACCHUS. Tu as fort mal fait, tu as rendu les Thébains plus guerriers : pour cela tu mérites des coups,

ESCHYLE. Il ne tenait qu'à vous de vous exercer ; mais vous n'avez pas entretenu le goût de la guerre. Depuis, dans *les Perses*[3], je vous inspirai le desir de vaincre toujours vos ennemis, et je produisis un chef-d'œuvre admirable.

BACCHUS. Ce fut pour moi une grande joie d'entendre annoncer la mort de Darius, et le chœur crier en battant des mains : Iau ! Iau !

ESCHYLE. Voilà les sujets que doivent traiter les poëtes. Voyez, en effet, quels services ont rendus dès l'origine les plus illustres d'entre eux : Orphée[4] a enseigné les saints mystères et l'horreur du meurtre ; Musée, les remèdes des maladies et les oracles ; Hésiode, l'agriculture, le temps des récoltes et des semailles : et le divin Homère, d'où lui est venu tant d'honneur et de gloire, si ce n'est d'avoir enseigné mieux que tout autre les vertus, l'art des batailles, et le métier des armes ?

BACCHUS. Il n'a pu cependant rien apprendre au sot Pantaclès ; en effet, naguère devant marcher en tête d'une procession, il avait déja attaché son casque sur sa tête, lorsqu'il songea à y adapter l'aigrette.

[1] « *Clypei dominus septemplicis, Ajax.* » Ovid., *Mét.*, XIII, 2. (Voyez aussi Homère, *Iliad.*, c. 7.)

[2] La Harpe, comprenant mal ce passage, a cru qu'Eschyle avait fait une tragédie intitulée *l'Accouchement de Mars.*

[3] Tragédie d'Eschyle. Cette pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui, ne reproduit pas tout à fait exactement ce qu'on en dit dans le couplet suivant.

[4] *Silvestres homines sacer interpresque deorum*
Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus.
HORACE, *Art poét.*, 391.

(Voy. Euripide, *Rhésus*, v. 943, 944. Démosth. contre Aristog.) Le Scholiaste dit que Musée avait composé un poëme sur les mystères.

ESCHYLE. Mais il a formé bien d'autres héros, et de ce nombre est Lamachus[1]. C'est d'après Homère que j'ai représenté les exploits des Patrocle et des Teucer au cœur de lion, pour inspirer à chaque citoyen le desir de s'égaler à ces grands hommes, dès qu'il entend le son de la trompette. Mais certes, je ne mettais en scène ni des Phèdres impudiques, ni des Sthénobées[2], et je ne sais si jamais j'ai chanté les amours d'une femme[3].

EURIPIDE. Non, assurément; car jamais tu ne connus Vénus.

ESCHYLE. Ni ne veux la connaître. Qu'elle règne toujours sur toi et les tiens! car elle t'a perdu toi-même[4].

BACCHUS. Rien de plus vrai, par Jupiter! Ces désordres que tu imputais aux femmes d'autrui, tu as fini par en souffrir toi-même.

EURIPIDE. Eh! malheureux, quel mal mes Sthénobées font-elles à l'État?

ESCHYLE. C'est le sentiment de honte inspiré par ton Bellérophon qui a porté les femmes les plus nobles à prendre la ciguë[5].

EURIPIDE. Ai-je altéré en rien l'histoire de Phèdre?

ESCHYLE. Non, en vérité. Mais le poëte doit jeter un voile sur le vice, et se garder de le mettre au jour, ou de le produire sur la scène. Le poëte est à l'âge viril ce que l'instituteur est pour l'enfance. Nous ne devons rien dire que d'utile.

EURIPIDE. Est-il donc si utile que tu parles des monts Lycabettes[6] et des hauteurs du Parnasse, au lieu d'employer un langage tout humain?

ESCHYLE. Mais, malheureux, il faut bien inventer des expressions qui répondent à la hauteur des pensées. D'ailleurs, il est naturel que les demi-dieux parlent un langage plus sublime, de même qu'ils sont vêtus d'habits plus magnifiques que les nôtres. J'avais tout ennobli, tu as tout dégradé.

[1] Général athénien, qu'Aristophane avait attaqué autrefois dans *les Acharniens*, comme partisan de la guerre. Mais déjà dans *les Fêtes de Cérès*, v. 249, il rend justice à son mérite comme général; il était d'ailleurs opposé au gouvernement démocratique.

[2] Sthénobée, la même qu'Antée (*Iliad.*, VI, 160), femme de Prœtus, convoita Bellérophon, et n'ayant pu le séduire, l'accusa auprès de son mari.

[3] Le sujet de *l'Agamemnon* d'Eschyle est pourtant l'amour adultère de Clytemnestre.

[4] On a vu plus haut l'opinion accréditée sur la femme d'Euripide.

[5] Sthénobée accuse Bellérophon; mais quand son innocence est prouvée, elle s'empoisonne.

[6] Montagne de l'Attique. Le Parnasse, en Phocide. Allusion aux grands mots employés par Eschyle.

EURIPIDE. Comment cela ?

ESCHYLE. D'abord en couvrant les rois de haillons, pour attirer sur eux la pitié.

EURIPIDE. Quel mal ai-je fait en cela ?

ESCHYLE. Cela fait que pas un riche aujourd'hui ne veut équiper de trirème : chacun se fait pauvre, et s'enveloppe de haillons.

BACCHUS. Par Cérès ! ils ont par dessous une tunique de laine fine ; et tel qui ment ainsi est fort assidu au marché au poisson.

ESCHYLE. C'est à toi qu'est dû ce goût de bavardage et d'arguties, qui a fait déserter les palestres, corrompu [1] les jeunes gens avides de pérorer, et inspiré aux marins un esprit d'insubordination [2]. De mon temps, ils ne savaient que demander leur ration [3], et crier : Rhypapé [4] !

BACCHUS. Et péter au nez des rameurs du rang inférieur [5], souiller d'ordures leurs voisins [6], dépouiller les passants là où ils relâchaient. Maintenant ils disputent ; ils laissent la rame oisive, et naviguent au hasard.

ESCHYLE. De quels crimes n'est-il pas l'auteur ? N'a-t-il pas mis en scène des entremetteuses, des femmes qui accouchent dans des temples [7], des sœurs incestueuses, et d'autres qui disent que la vie n'est pas la vie [8] ? De là vient cette foule de scribes et de charlatans qui pullulent dans Athènes, espèces de singes qui abusent toujours

[1] *Culos contrivit adolescentulorum.*

[2] On ne voit pas trop comment la corruption de la jeunesse et l'insubordination des matelots sont des résultats directs du bavardage reproché aux personnages d'Euripide. Du reste, dans *les Nuées,* Aristophane a déja reproché cette dépravation infâme aux orateurs spécialement.

[3] Μάζαν. Espèce de galette faite avec de la farine, de l'huile et du vin. (Thucydide, III, 49, et Hésychius.)

[4] Cri nautique.

[5] Il y avait trois rangs de rames sur les navires : le plus élevé s'appelait θρανῖται, celui du milieu ζυγῖται, l'inférieur θαλαμῖται. SCHOLIASTE.

[6] *Commensalem concacare.*

[7] Dans une tragédie perdue, Augé, fille d'Aléus, séduite par Hercule, exposait son enfant dans le temple de Minerve. — *Sœurs incestueuses :* les filles d'Éole. Dans la tragédie d'*Éole*, Macarée violait sa sœur Canacé. (Voyez *les Nuées*.)

[8] Le Scholiaste cite un fragment de la tragédie de *Phryxus,* cité aussi par Platon dans *le Gorgias* (édition de H. Estienne, p. 492), et signifiant : « Qui sait si la vie « n'est pas une mort, et la mort une vie ? » Le Scholiaste d'Euripide sur Hippolyte rapporte ce passage à la tragédie de *Polyide*. Il y a dans Stobée un autre fragment du même genre, appartenant au *Phryxus*. Du reste, il est difficile de voir ce que cette belle pensée a de répréhensible aux yeux d'Aristophane.

le peuple; tandis qu'aujourd'hui personne ne sait plus porter le flambeau[1], faute d'exercice.

BACCHUS. Personne, en vérité. Aussi, aux Panathénées, pensai-je mourir de rire, en voyant dans la carrière un petit homme blanc, gros, tout penché, fort en arrière des autres, qui se donnait une peine terrible; ceux qui se trouvèrent aux portes du Céramique le frappèrent sur le ventre, sur les reins, sur les côtes, sur les fesses; à toutes ces claques, il lâcha un vent qui éteignit son flambeau, et il se sauva.

LE CHOEUR. L'affaire est importante; un grand débat, une guerre sérieuse se déclare. Il sera difficile de prononcer entre l'un qui attaque avec vigueur, et l'autre qui se défend et riposte avec adresse. Mais ne restez pas toujours sur le même terrain; il y a bien d'autres points sur lesquels vous pouvez batailler. Tous les moyens que vous avez à faire valoir, vieux ou neufs, exposez-les, déployez-les hardiment; hasardez quelques arguments subtils et ingénieux. Si vous craignez que les spectateurs, par ignorance, n'entendent pas tant vos finesses, rassurez-vous : il n'en est plus ainsi ils ont tous fait la guerre[2]; chacun a son livre, et se forme à la sagesse. Ils ont d'ailleurs de l'esprit naturel, et il est aujourd'hui plus aiguisé que jamais. Soyez donc sans crainte; déployez tout votre talent, vous êtes devant des spectateurs éclairés.

EURIPIDE. Passons d'abord à ses prologues. C'est la première chose qu'on trouve dans une tragédie; ce sera la première que j'examinerai dans cet habile poëte. Chez lui l'exposition est obscure.

BACCHUS. Quel prologue veux-tu critiquer?

EURIPIDE. Une foule. Récite-moi d'abord celui de la trilogie d'Oreste[3].

BACCHUS. Que chacun fasse silence. Parle, Eschyle.

[1] Ceci se rapporte à la course aux flambeaux, qui avait lieu aux Panathénées, ainsi qu'aux fêtes de Prométhée et de Vulcain. (Voy. la note, page 417.) On peut voir une description de ces courses dans *le Voyage d'Anacharsis*.

[2] Ἐστρατευμένοι γάρ εἰσι : « Ils ont fait la guerre, ils ont fait une campagne. » Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler que le jury qui jugeait le concours des poëtes comiques était composé de cinq personnes prises au sort, indistinctement parmi tous les spectateurs; tandis que le jury du concours tragique était composé de dix personnes choisies par l'archonte, parmi les citoyens qui avaient fait le service militaire.

[3] Composée des trois pièces suivantes : *Agamemnon, les Choéphores*, et *les Euménides*. En y ajoutant le drame satirique de Protée, on complète la tétralogie.

ESCHYLE[1]. « Mercure Souterrain, qui veilles sur le royaume pa-« ternel, sois mon protecteur et mon appui : enfin je viens et je « rentre dans ma patrie. »

BACCHUS. As-tu là quelque chose à reprendre?

EURIPIDE. Plus de douze.

BACCHUS. Mais il y n'y a en tout que trois vers.

EURIPIDE. Il y a vingt fautes dans chaque.

BACCHUS. Eschyle, je te conseille de te taire; sinon, avec tes trois ïambes, il y en aura bien d'autres attaqués.

ESCHYLE. Moi, me taire devant lui!

BACCHUS. Si tu m'en crois.

EURIPIDE. Dès le début il a fait la faute la plus lourde. Vois la niaiserie.

BACCHUS. Qu'est-ce que cela me fait?

ESCHYLE. Où dis-tu que j'ai fait des fautes?

EURIPIDE. Répète un peu.

ESCHYLE. « Mercure Souterrain, qui veilles sur le royaume paternel. »

EURIPIDE. Oreste ne dit-il pas cela sur le tombeau de son père?

ESCHYLE. Sans doute.

EURIPIDE. Veut-il dire que Mercure veillait, alors que le père d'Oreste a péri sous les coups d'une femme, par une odieuse perfidie?

ESCHYLE. Ce n'est pas Mercure dieu de la ruse, mais Mercure Secourable, qu'il appelle Souterrain; ce qu'il montre, en disant qu'il tient cet emploi de son père.

EURIPIDE. C'est encore pis; car s'il tient de son père cet emploi souterrain.....

BACCHUS. Ce n'est plus qu'un déterreur de morts.

ESCHYLE. Bacchus, ton vin n'a pas de bouquet.

BACCHUS. Passe à l'autre vers; et toi, observe les fautes.

ESCHYLE. « Sois mon protecteur et mon soutien : enfin je viens et « je rentre dans ma patrie. »

EURIPIDE. L'habile Eschyle nous dit deux fois la même chose.

BACCHUS. Comment, deux fois?

EURIPIDE. Regarde; je vais te le faire voir. « Je viens, dit-il, et « je rentre dans ma patrie. » *Je viens* est la même chose que *je rentre*.

[1] Ce sont les trois premiers vers des *Choéphores* : Oreste, de retour dans sa patrie, visite le tombeau de son père.

BACCHUS. Oui, vraiment. C'est comme si quelqu'un disait à son voisin : Prête-moi ta huche, ou, si tu veux, ton pétrin.

ESCHYLE. Du tout, bavard ; ce n'est pas la même chose : mon vers est excellent.

BACCHUS. Comment cela ? Dis-moi comme tu l'entends.

ESCHYLE. Celui qui jouit des droits de citoyen a toute licence de *venir* dans sa patrie ; car il y *vient* sans avoir souffert de disgrace antérieure ; mais un exilé y vient et y *rentre*[1].

BACCHUS. Fort bien, par Apollon ! Qu'en dis-tu, Euripide ?

EURIPIDE. Je soutiens qu'Oreste n'est pas *rentré* dans sa patrie : il est venu secrètement, sans en avoir obtenu la permission.

BACCHUS. Fort bien, par Mercure ! Mais je ne te comprends pas.

EURIPIDE. Passe à un autre.

BACCHUS. Allons, Eschyle, dis vite ; et toi, relève les fautes.

ESCHYLE. « Au pied de ce tombeau, je prie mon père de m'écou-« ter, de m'entendre[2]. »

EURIPIDE. Voilà encore une répétition : *écouter* et *entendre* sont tout à fait la même chose.

BACCHUS. Mais, malheureux, il parlait à des morts, à qui il ne suffit pas de dire les choses jusqu'à trois fois[3].

ESCHYLE. Et toi, comment faisais-tu tes prologues ?

EURIPIDE. Je vais le dire ; et si je me répète, ou que j'emploie du remplissage, condamne-moi.

BACCHUS. Allons, dis ; je n'ai rien à faire qu'à t'écouter, et à juger des beautés de tes prologues.

EURIPIDE. « Œdipe était heureux d'abord[4]. »

ESCHYLE. Non certes, non ; mais destiné au malheur : puisque avant qu'il fût conçu, Apollon prédit qu'il tuerait son père, et il n'était pas encore né. Comment donc était-il heureux d'abord ?

EURIPIDE. « Et ensuite il devint le plus malheureux des hom-« mes. »

ESCHYLE. Non certes, non ; car il ne cessa jamais de l'être. A

[1] Le mot grec se dit principalement du retour des exilés. (Voyez *Œdipe à Colone*, v. 590.) Toutes ces subtilités grammaticales peuvent plutôt être indiquées, que traduites avec une entière fidélité. Peut-être Aristophane ne fait-il que reproduire un genre de critiques à la mode chez les partisans d'Euripide.

[2] *Choéphores*, vers 4 et 5.

[3] Allusion à l'usage d'appeler les morts trois fois. (*Odyss.*, IX, 65; *Enéid.*, VI, 505.)

[4] Vers de l'*Antigone* d'Euripide, tragédie perdue.

peine né, il fut exposé[1], en plein hiver, de peur qu'en grandissant il ne devînt le meurtrier de son père : ensuite, pour son malheur, il alla chez Polybe avec ses pieds enflés; puis, jeune encore, il épousa une vieille femme, et cette femme était sa mère; puis il se creva les yeux.

BACCHUS. Heureux, s'il eût commandé la flotte avec Érasinis[2] !

EURIPIDE. Tu radotes; moi, j'excelle dans les prologues.

ESCHYLE. Je n'irai pas éplucher chacun de tes vers mot par mot; mais, avec l'aide des dieux, d'un souffle je ruinerai tes prologues.

EURIPIDE. D'un souffle ?

ESCHYLE. Oui, d'un seul. Tu fais tes vers de telle façon qu'on peut y ajouter tout ce qu'on veut, petit sac, petite fiole ou toison. Je le prouverai à l'instant.

EURIPIDE. Tu le prouveras ?

ESCHYLE. Oui.

BACCHUS. Voyons, récite.

EURIPIDE. « Égyptus, selon la tradition commune, faisant voile « vers Argos avec ses cinquante fils .... [3] »

ESCHYLE. A perdu sa fiole [4].

EURIPIDE. Que veut dire cette fiole? Tu t'en repentiras.

BACCHUS. Récite-lui un autre prologue, pour voir encore.

EURIPIDE. « Bacchus, qui, armé de thyrses et couvert de peaux « de faon, danse sur le Parnasse, à la lueur des torches..... [5] »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Hélas ! encore un coup de fiole.

EURIPIDE. Pour le coup, voici un prologue auquel il ne pourra l'appliquer : « Il n'est pas d'homme heureux en tout point : l'un, « issu d'une illustre origine, est sans fortune; l'autre, d'une nais- « sance obscure..... [6] »

[1] « Dans un vase de terre. »

[2] Un des généraux condamnés pour l'affaire des Arginuses. Ironie qui indique un regret pour ces malheureux.

[3] Commencement de *l'Archélaüs,* tragédie perdue d'Euripide. SCHOLIASTE.

[4] Ληκύθιον, petite fiole à mettre de l'huile. Cette locution équivaut au proverbe latin *oleum perdidit,* il a perdu sa peine. C'est le même mot que j'ai traduit plus haut par *un souffle*. Blondel, dans Fontenelle, conjecture que cette phrase pouvait être le refrain d'une chanson alors en vogue. De ce mot, on a formé ληκυθίζειν, *polir à l'excès*. Cela se rattache à la critique qu'Aristophane fait d'Euripide, pour avoir énervé le style tragique par trop d'afféterie.

[5] Prologue d'*Hypsipyle,* tragédie perdue d'Euripide.

[6] Prologue de *Sthénobée*. Aristophane critique l'uniformité des prologues d'Euripide.

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Euripide !

EURIPIDE. Quoi ?

BACCHUS. Je crois qu'il faut plier les voiles ; car cette fiole nous menace d'un violent orage.

EURIPIDE. Par Cérès, cela ne m'inquiète pas ; il va être bientôt désarmé.

BACCHUS. Allons, dis-en un autre ; mais prends garde à la fiole.

EURIPIDE. « Cadmus, fils d'Agénor, étant un jour sorti de la ville « de Sidon..... [1] »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. O mon ami ! achète cette fiole, pour qu'elle ne gâte plus nos prologues.

EURIPIDE. Moi ? j'achèterais quelque chose de lui ?

BACCHUS. Si tu m'en crois.

EURIPIDE. Non certes ; je peux réciter nombre de prologues, où il n'aura pas moyen d'appliquer sa fiole. « Pélops, fils de Tantale, « étant venu à Pise avec ses coursiers rapides..... [2] »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Vois-tu ? il a encore appliqué sa fiole. Allons (*à Eschyle.*), mon cher, vends-la maintenant, à quelque prix que ce soit ; tu en auras une fort belle pour une obole.

EURIPIDE. Non, non ; j'ai encore bien d'autres prologues. « Un « jour, Œnéus dans les champs..... [3] »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

EURIPIDE. Laisse-moi d'abord réciter le vers entier. « Un jour, « Œnéus dans les champs, ayant fait une abondante récolte et of- « fert les prémices aux dieux..... »

ESCHYLE. A perdu sa fiole.

BACCHUS. Pendant le sacrifice ? Qui la lui a enlevée ?

EURIPIDE. Laisse, mon cher ; qu'il essaie avec celui-ci : « Jupiter, « comme l'a dit la vérité même..... [4] »

BACCHUS. Il te fera encore damner, en répétant : A perdu sa fiole. Cette fiole tient à tes prologues, comme le fic aux yeux [5] ; mais, au nom des dieux, passe à ses chœurs.

[1] Prologue de *Phryxus*.

[2] Prologue d'*Iphigénie en Tauride*.

[3] Prologue de *Méléagre*.

[4] Prologue de *Mélanippe*.

[5] Proverbe qui revient à celui-ci : « Il tient comme teigne. » Le fic est une légère

EURIPIDE. Oh ! je puis démontrer qu'il compose mal les chœurs, et qu'il se répète sans cesse.

LE CHŒUR. Comment cela se passera-t-il ? Je suis curieux de savoir ce qu'il trouvera à redire dans un poëte qui a fait tant de chants lyriques, si supérieurs à ceux d'aujourd'hui : je ne sais vraiment ce qu'il pourra reprendre dans ce roi des fêtes de Bacchus, et je crains pour lui.

EURIPIDE. Oui, d'admirables chants lyriques ! on le verra bientôt. Je vais réunir tous ses chœurs en un seul.

BACCHUS. Et moi, j'en compterai les fragments avec ces petits cailloux.

(On entend le son de la flûte.)

EURIPIDE. « [1] Héros de Phthie, Achille, pourquoi, à la nouvelle « du carnage, ne cours-tu pas soulager les travaux [2] ? Habitants de « ce marais, nous honorons Mercure, dieu de cette race. » Tu ne cours pas soulager les *travaux*.

BACCHUS. Eschyle, voilà deux *travaux* pour toi.

EURIPIDE. « O le plus illustre des Grecs, fils d'Atrée, qui règnes « sur un peuple nombreux, écoute [3]. » Tu ne cours pas soulager les *travaux*.

BACCHUS. Eschyle, c'est le troisième de tes travaux.

EURIPIDE. « Silence, chefs des Mélisses [4] ! on va ouvrir le temple « de Diane. » Tu ne cours pas soulager les travaux. « Je puis rap-

excroissance ou tumeur, en forme de figue : c'est sans doute ce qu'on appelle chez nous un *loriot*, et chez les Grecs *epinyctis* (Plin., XXI, 21); elle vient aux yeux et dans les parties les plus couvertes de poil. Martial plaisante ainsi sur Cécilianus atteint de ce mal :

Cum dixi, ficus, *rides quasi barbara verba,*
Et dici ficos, Cæciliane, jubes.
Dicemus ficus, quas scimus in arbore nasci ;
Dicemus ficos, Cæciliane, tuos.
Epigram., lib. I, 66.

[1] Centon ridicule, composé de vers sans liaison et pris de différents côtés.

[2] Vers des *Myrmidons* d'Eschyle. Ce sont les paroles des envoyés qui viennent réclamer le secours d'Achille pour les Grecs, accablés par les Troyens. — Le vers suivant est tiré des *Psychagogues*, c'est-à-dire *conducteurs des âmes*.

[3] Les anciens critiques ne s'accordent pas sur la pièce à laquelle appartiennent ces deux vers. On les attribuait au *Télèphe* d'Eschyle, ou à son *Iphigénie*.

[4] Prêtresses de Diane. On appelait Mélisses des femmes inspirées, attachées au service des temples. Cependant, le Scholiaste explique le mot μελισσονόμοι par οἱ διανέμοντες τὰ τῆς πόλεως, ce qui autorise à rétablir dans le texte πολισσονόμοι, qui d'ailleurs a été employé autre part par Eschyle.

« peler ici le départ menaçant des chefs de nos guerriers [1]. » Tu ne cours pas soulager les travaux.

BACCHUS. O Jupiter, quelle infinité de *travaux!* Je veux aller au bain! les travaux m'ont enflé les reins.

EURIPIDE. Attends; écoute du moins cet autre chant [2], arrangé sur des airs de cithare.

BACCHUS. Allons, vite; mais point de *travaux*.

EURIPIDE [3]. « Comment ce couple de rois, l'honneur de l'Hellé-« nie, » phlattothrattophlattothrat « envoie le sphinx redoutable, « le chien vigilant, » phlattothrattophlattothrat « armé de la lance « et d'un bras vigoureux. L'oiseau guerrier » phlattothrattophlattothrat « livre aux chiens audacieux qui traversent les airs » phlattothrattophlattothrat « ceux qui penchent vers le parti d'Ajax. » Phlattothrattophlattothrat.

BACCHUS. Que signifie ce phlattothrat? vient-il de Marathon? ou bien est-ce la chanson de quelque tireur d'eau?

ESCHYLE. J'ai donné à ce qui était beau une autre forme également belle, pour ne point paraître cueillir dans le jardin sacré des Muses les mêmes fleurs que Phrynichus [4]. Pour Euripide, il emprunte ses chants aux propos des courtisanes, aux chansons [5] de Mélitus, aux airs de flûte cariens [6], aux accents de douleur, aux airs de danse. Je le ferai voir à l'instant. Qu'on m'apporte une lyre. Mais quoi! une lyre pour lui? Non. Où est la joueuse de castagnettes [7]? Viens, viens, Muse d'Euripide; telle est la musique qui convient à tes vers.

[1] Vers 104 de l'*Agamemnon* d'Eschyle.

[2] Στάσιν μελῶν, chant fixe, arrêté, c'est-à-dire que le chœur récitait sans changer de place.

[3] Ce passage est composé de membres de phrases tronqués, sans liaison, et appartenant à des pièces différentes, de manière à former un ensemble ridicule. Ainsi le premier membre est le vers 109 d'*Agamemnon;* d'autres sont tirés du *Sphinx* et des *Thraces,* pièces perdues d'Eschyle. Peut-être Aristophane a-t-il voulu taxer de mauvaise foi et de légèreté les critiques d'Euripide. Les syllabes dépourvues de sens, qu'il y introduit, désignent le fracas du style d'Eschyle.

[4] Ceci doit se rapporter au Phrynichus, poëte tragique, antérieur à Eschyle. D'autres pensent qu'il s'agit du poëte lyrique. (Voyez la note, p. 412; voyez aussi *les Oiseaux,* où il fait l'éloge de ce dernier.)

[5] « Scolies. » (Voy. *les Acharniens,* et *les Guêpes,*) D'après le Scholiaste, ce Mélitus est le même qui accusa Socrate.

[6] C'est-à-dire barbares.

[7] Littéralement : « celle qui joue avec des tessons ou des coquilles. » Elle marquait la mesure aux danseurs.

BACCHUS. Cette Muse n'a t-elle jamais fait de turpitudes[1] ?

ESCHYLE. [2] « Alcyons, qui gazouillez sur les flots intarissables de « la mer, le corps parsemé de gouttes de rosée ; et vous, araignées, « qui, dans les coins de nos maisons, ti-ti-ti-ti-tissez avec vos pattes « la trame d'une toile déliée, chef-d'œuvre de la navette retentis- « sante, là où le dauphin se plaît à bondir, au son de la flûte, autour « des proues azurées, les oracles et les stades. Délices de la vigne « en fleur, soutien de la grappe qui mûrit. Entoure-moi de tes bras, « ô mon fils ! » Vois-tu ce rhythme[3] ?

BACCHUS. Je le vois.

ESCHYLE. Quoi ! tu le vois ?

BACCHUS. Oui, te dis-je.

ESCHYLE. Et après cela tu oses critiquer mes vers, toi qui composes les tiens dans l'antre[4] de Cyrène aux douze postures ? Voilà tes vers lyriques ; mais je veux encore examiner tes monologues[5]. « Noire « obscurité de la nuit, quel est ce songe funeste que tu m'envoies « du fond des ténèbres, ministre de l'enfer, vain fantôme, fils de la « sombre Nuit, d'un aspect repoussant, enveloppé d'un noir linceul, « au regard farouche, aux griffes redoutables ?

« Femmes, allumez la lampe ; allez avec vos urnes puiser l'onde « des fleuves ; chauffez-la, pour que je me purifie de ce songe di- « vin. Dieu de la mer, c'est cela même. O mes compagnes, con- « templez ces prodiges. Glyca a enlevé mon coq et a disparu. Nym- « phes des montagnes, ô Mania, arrête-la. Et moi, infortunée ! « j'étais alors tout entière à mon ouvrage, ti-ti-ti-tissant le lin qui

[1] Λεσβιάζειν, *fellare*. Indice des mœurs dissolues de Lesbos. Eustathe cite plusieurs verbes dérivés ainsi de noms de pays. *Égyptiaser, ciliciser,* pour « agir malhonnêtement ; » *crétiser,* pour « mentir. » Comme nous disons *gasconner*.

[2] Centon formé de différents passages sans liaison, tirés d'*Hypsipyle*, de *Méléagre*, ou parodiés d'*Iphigénie en Tauride*. Les derniers vers ne forment pas même de sens.

[3] Les critiques roulent ici principalement sur le rhythme. Je transcris la note de M. Boissonade : « *Non omnium est ea vitia percipere quæ in hac de lyrico Æschyli et « Euripidis artificio disputatione Aristophanes reprehendit. Hermannis, Bœckhiis, Rei- « sigiis, paucis aliis numeros veterum lyricorum artemque eorum musicam cognoscere « contigit. Vide Hermann., Elem. metr.,* p. 549 ; *Reisig. Conj.,* p. 26. » Les sons prolongés et multipliés sur une même syllabe indiquent que le poëte se moque ici des roulades qui commençaient à s'introduire dans la mélopée. (Voy. le Scholiaste.)

[4] Parodie d'un vers de *l'Hypsipyle* d'Euripide, et jeu de mots obscène. — Cyrène, fameuse courtisane, *quæ profitebatur duodecim schemata coitus*. Il critique à la fois la poésie efféminée d'Euripide, et la multiplicité des ressorts qu'il emploie.

[5] Parodie du monologue d'*Hécube*, et d'une foule de passages bien connus alors, mais perdus pour nous.

« garnissait mon fuseau, faisant un peloton pour le porter de grand « matin au marché et le vendre. Pour lui, il s'élevait, il s'élevait « dans les airs, porté sur ses ailes légères. Il ne m'a laissé que la « douleur, la douleur; des larmes, des larmes[1] coulaient, coulaient « de mes yeux. O Crétois! enfants de l'Ida, prenez vos flèches, ve« nez à mon aide, accourez d'un pied rapide, et investissez la mai« son. En même temps, que Diane, déesse des bois, parcoure avec « sa meute les coins les plus retirés. Et toi, Hécate, fille de Jupi« ter, prends deux torches dans tes mains agiles, et éclaire-moi « jusque chez Glyca, afin que j'y découvre son larcin. »

BACCHUS. Laissez là les chœurs.

ESCHYLE. Moi aussi, j'en ai assez. Je veux maintenant prendre une balance; par ce moyen, on jugera mieux de notre poésie, et du poids de nos expressions.

BACCHUS. Approchez donc. Je vais vendre le génie poétique au poids, comme du fromage.

LE CHOEUR. Les gens d'esprit sont pleins de ressources. Voilà une merveille singulière, inouïe; et quel autre l'eût imaginée? En vérité, si le premier venu eût dit pareille chose, je ne l'aurais pas cru; j'aurais pensé qu'il badinait.

BACCHUS. Allons, venez auprès des balances.

ESCHYLE ET EURIPIDE. Nous voilà.

BACCHUS. Que chacun récite un vers en les tenant, et ne lâchez pas avant que je vous aie dit : Coucou.

ESCHYLE ET EURIPIDE. Nous les tenons.

BACCHUS. Récitez un vers, la main sur la balance.

EURIPIDE. « Plût aux dieux que le navire Argo n'eût jamais volé « sur l'onde [2]! »

ESCHYLE. « Fleuve Sperchius, gras pâturages des génisses [3]! »

BACCHUS. Coucou! lâchez. Ce dernier vers descend bien plus.

EURIPIDE. Pourquoi cela?

BACCHUS. Parcequ'il l'a arrosé d'eau, comme ces marchands qui mouillent la laine. Toi, tu as apporté un vers ailé.

EURIPIDE. Eh bien! qu'il en dise un autre, et le fasse peser.

BACCHUS. Prenez encore la balance.

ESCHYLE ET EURIPIDE. Voici.

BACCHUS. Dites.

[1] Dans Euripide, ces répétitions sont fréquentes.
[2] Vers de la *Médée* d'Euripide.
[3] Vers du *Philoctète* d'Eschyle.

EURIPIDE. « La Persuasion n'a pas d'autre temple que l'élo-« quence [1]. »

ESCHYLE. « La Mort est la seule divinité insensible aux pré-« sents [2]. »

BACCHUS. Lâchez, lâchez. C'est celui-ci qui l'emporte encore. Il a mis la Mort, le plus pesant de tous les maux.

EURIPIDE. Et moi, la Persuasion; mon vers est excellent.

BACCHUS. Mais la Persuasion est légère, et n'a pas de sens. Cherche-s-en un autre des plus lourds, qui fasse pencher le bassin de ton côté, un vers solide et vigoureux.

EURIPIDE. Voyons, où en ai-je de cette espèce?

BACCHUS. Où? je te le dirai. « Achille a amené au jeu deux et « quatre [3]. » Parlez; ceci est la dernière épreuve.

EURIPIDE. « Sa main saisit une massue lourde comme le fer [4]. »

ESCHYLE. « Char sur char, mort sur mort [5]. »

BACCHUS. Tu es encore vaincu.

EURIPIDE. Comment?

BACCHUS. Il a mis deux chars et deux morts; c'est un poids que ne soulèveraient pas cent Égyptiens [6].

ESCHYLE. Qu'il mette dans la balance, non plus un vers, mais lui-même, ses enfants, sa femme, Céphisophon, tous ses livres; à tout cela j'opposerai deux de mes vers.

BACCHUS. Mes amis, je m'abstiendrai de prononcer. Je ne veux pas m'attirer la haine d'aucun des deux : je regarde l'un comme habile, l'autre me charme.

PLUTON. Tu n'auras donc pas rempli l'objet de ton voyage.

BACCHUS. Et si je prononce?

PLUTON. Tu pourras emmener celui des deux que tu auras préféré.

BACCHUS. Je te remercie. Eh bien donc, écoutez : je suis venu chercher ici un poëte.

[1] *Antigone* d'Euripide.

[2] *Niobé* d'Eschyle.

[3] Allusion au *Téléphe*, où Euripide avait introduit des personnages qui jouaient aux dés; ce qu'il supprima ensuite, parceque ce passage fut sifflé.

[4] *Méléagre* d'Euripide.

[5] *Glaucus* d'Eschyle.

[6] Les Égyptiens étaient les portefaix d'Athènes, comme chez nous les Savoyards. (Voy. *les Comiques*, et *les Oiseaux*, v. 1133.)

EURIPIDE. Dans quel but?

BACCHUS. Afin qu'Athènes, sauvée du péril, fasse jouer des pièces. Celui de vous deux qui donnera à la république un bon avis, je l'emmène. Et d'abord que pensez-vous l'un et l'autre d'Alcibiade [1]? car l'État est en souffrance.

EURIPIDE. Qu'en pensent les Athéniens?

BACCHUS. Ce qu'ils en pensent? Ils le desirent, ils le haïssent, et ils ne peuvent s'en passer. Mais vous, dites votre opinion.

EURIPIDE. « Je hais un citoyen lent à servir sa patrie, et prompt « à lui nuire, habile pour lui-même, et inutile pour l'État. »

BACCHUS. Fort bien, par Neptune! Et toi, ton avis?

ESCHYLE. « Il ne faut point nourrir un lionceau dans une ville; « et si on le fait, il faut obéir à ses caprices. »

BACCHUS. Je ne sais vraiment que décider; l'un a parlé habilement, l'autre clairement. Mais je vous ferai encore une question sur les moyens de rétablir les affaires de la république.

EURIPIDE. Ce serait d'attacher Cinésias [2] à Cléocrite, en guise d'ailes, pour que le souffle des vents les emporte à travers les mers.

BACCHUS. Ce serait plaisant; mais qu'est-ce que cela veut dire?

EURIPIDE. En cas de combat naval, ils auraient des fioles pleines de vinaigre, qu'ils jetteraient dans les yeux des ennemis. Mais j'ai une autre idée, dont je veux vous faire part.

BACCHUS. Dis.

EURIPIDE. Confions-nous à ce dont nous nous méfions, et gardons-nous de ce qui a notre confiance.

BACCHUS. Comment? je ne comprends pas. Parle moins doctement et plus clairement.

EURIPIDE. Si ceux des citoyens qui ont maintenant notre confiance nous devenaient suspects, et si l'on employait ceux que nous laissons dans l'inaction, l'État serait sauvé. Car si les uns nous perdent, comment les autres, en faisant le contraire, ne nous sauveraient-ils pas?

BACCHUS. Fort bien, par Palamède! O l'habile homme! As-tu trouvé cela tout seul, ou est-ce Céphisophon?

EURIPIDE. Moi seul : les fioles sont de Céphisophon.

BACCHUS. Toi, Eschyle, que dis-tu?

[1] Alcibiade était alors fugitif d'Athènes, et sans doute quelques personnes travaillaient à son retour.

[2] Voyez ce qui a été dit ailleurs de la maigreur de Cinésias.

ESCHYLE. Dis-moi d'abord qui la république emploie? Les honnêtes gens?

BACCHUS. Elle les déteste.

ESCHYLE. Elle aime donc les méchants?

BACCHUS. Non pas; mais elle s'en sert par nécessité.

ESCHYLE. Comment sauver un État qui ne peut porter ni le drap fin ni la bure [1]?

BACCHUS. Trouve un moyen de le tirer de l'abîme.

ESCHYLE. Je le dirai là-haut; ici je ne veux pas.

BACCHUS. Non pas; envoie-leur d'ici même de bons avis.

ESCHYLE. Ce serait de regarder le pays ennemi comme le nôtre, et le nôtre comme ennemi [2]; nos vaisseaux comme nos revenus, et nos revenus comme une ruine.

BACCHUS. Fort bien. Mais le juge mange cela à lui seul [3].

PLUTON. Prononce.

BACCHUS. La décision vous appartient: moi, je choisirai celui qui me plaît le plus.

EURIPIDE. Fidèle au serment que tu as fait de m'emmener avec toi, choisis tes amis.

BACCHUS. « La langue a juré [4]; » mais je choisis Eschyle.

EURIPIDE. Qu'as-tu fait là, ô le plus odieux des hommes?

BACCHUS. Moi? j'ai donné la victoire à Eschyle. Pourquoi non?

EURIPIDE. Oses-tu bien me regarder, après une action si honteuse?

BACCHUS. « Qu'y a-t-il de honteux, si les spectateurs n'en jugent « pas ainsi [5]? »

EURIPIDE. Cruel, tu me laisseras parmi les morts?

BACCHUS. Qui sait si la vie n'est pas une mort [6], le souffle un dîner, le sommeil une toison?

PLUTON. Bacchus, venez dans mon palais.

[1] C'est-à-dire qui ne s'accommode ni des bons ni des méchants; ou bien, ni de l'aristocratie ni de la démocratie.

[2] Conseil de Périclès, qui disait de laisser dévaster l'Attique, et d'aller attaquer le Péloponèse avec une flotte. Quant aux revenus, ce sont les tributs imposés aux villes alliées, et qui engraissaient une foule d'intrigants.

[3] C'est-à-dire, absorbe tout ce qui devrait être consacré à l'équipement de la flotte. On sait que les tribunaux d'Athènes se composaient de six mille juges, tirés au sort chaque année entre tous les citoyens.

[4] Vers d'Euripide souvent cité.

[5] Parodie d'un vers de *l'Éole* d'Euripide.

[6] Voyez la note, p. 449. Le reste est une parodie.

BACCHUS. Pourquoi ?

PLUTON. Pour que je vous traite avant votre départ.

BACCHUS. C'est bien imaginé; je ne suis pas fâché de l'affaire.

LE CHOEUR. Heureux l'homme d'une sagesse accomplie ! mille preuves l'attestent. Celui-ci, pour s'être montré sage, reverra sa maison, au grand avantage de ses concitoyens, de ses parents et de ses amis : il le devra à sa sagesse. Il est donc bien de ne pas rester près de Socrate à discourir, en dédaignant la musique, et les parties les plus importantes de l'art tragique. C'est folie de perdre son temps en discours oiseux, et en subtilités frivoles.

PLUTON. Pars avec joie, Eschyle ; sauve ta patrie par de sages leçons, et corrige les fous : ils sont nombreux. Porte ceci à Cléophon [1] ; cela aux receveurs publics, Myrmex et Nicomaque, et ceci à Archénomus. Dis-leur de venir bien vite à moi, et sans délai. S'ils ne se dépêchent, je les saisis, et les jette pieds et mains liés avec Adimante [2], fils de Leucolophos au fond des enfers.

ESCHYLE. Je n'y manquerai pas. Donne ma place à Sophocle, pour qu'il la garde et me la conserve, si jamais je reviens ici. Je le crois après moi le plus habile. Mais aie bien soin que cet intrigant, ce menteur, ce charlatan, ne s'asseoie jamais sur mon siége, même de force.

PLUTON. Vous, éclairez-le de vos torches sacrées; et en l'accompagnant, chantez à sa gloire ses hymnes et ses chœurs.

LE CHOEUR. Dieux infernaux, accordez d'abord au poëte qui retourne à la lumière un heureux voyage, et inspirez à la république de salutaires pensées ! Par-là, vous mettriez fin à tant de malheurs, et au tumulte affreux des armes. Quant à Cléophon et à ceux de son goût, qu'ils aillent combattre dans leur patrie [3].

[1] Il lui donnait une corde, ou tout autre emblème de supplice. Ceux qu'il nomme ici étaient des intrigants, aujourd'hui fort obscurs. Cléophon était étranger ; il s'opposait à la paix, et rejetait les propositions de l'ambassadeur lacédémonien.

[2] Grec : « paré d'une aigrette blanche. » Il était étranger, et commandait une partie des forces navales.

[3] Il fait entendre par ces mots que ce sont des étrangers et des Barbares.

FIN DES GRENOUILLES.

LES HARANGUEUSES,

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

COMÉDIE.

NOTICE

SUR L'ASSEMBLÉE DES FEMMES,

OU

LES HARANGUEUSES.

On a vu, dans *Lysistrata*, les femmes conspirer entre elles, s'emparer de la citadelle, et prendre une résolution extrême, pour forcer leurs maris à faire la paix. Ici encore, c'est une conspiration de femmes; mais il ne s'agit de rien moins que d'une révolution sociale. Les Athéniennes, sous la conduite de Praxagora, se déguisent en hommes; elles mettent des barbes postiches, et prennent les manteaux de leurs maris, pour s'introduire dans l'assemblée du peuple. Après s'être assurées ainsi de la majorité, elles font passer un décret qui investit les femmes du gouvernement. Elles établissent ensuite une nouvelle constitution, fondée sur la communauté des biens, des femmes et des enfants. C'est une parodie très spirituelle de la république imaginaire de Platon, et des utopies de ce genre, mises en avant par les philosophes. On sait qu'avant Platon, Protagoras avait fait une république idéale. Il n'y a guère plus d'action dans cette pièce que dans *les Grenouilles*. Une critique libre et hardie, une satire vive et animée des mœurs athéniennes, voilà l'unique but que l'auteur se propose, dans une suite de scènes pleines de gaieté. Toutes les objections qui peuvent s'élever contre ce système de communauté absolue, sont présentées ici de la manière la plus bouffonne. Praxagora expose son plan, et résout toutes les difficultés avec une assurance imperturbable. Il y a surtout une longue scène, d'un comique délicieux, entre deux citoyens, dont l'un est plein de dévouement, et se dispose de la meilleure foi du monde à mettre tous ses biens en commun: tandis que l'autre, circonspect, égoïste, bien résolu à ne rien livrer qu'à la dernière extrémité, raille la bonhomie de son voisin, et le traite comme un niais; et puis, quand le dîner est servi, celui qui n'a pas contribué veut aller se mettre à table avec les autres, tant il a de soumission pour les lois de la république! Dans la dernière partie de la pièce, on voit la réalisation du décret de Praxagora, relatif à la communauté des femmes. Plusieurs vieilles disputent à une jeune fille la possession d'un beau jeune homme. Ici, le génie licencieux d'Aristophane se donne carrière, et va plus d'une fois jusqu'à l'obscénité.

Un seul passage de cette comédie (vers 194) fournit quelque donnée sur

la date de la représentation. L'alliance dont il est question en cet endroit est, selon Paulmier, celle des Athéniens avec ceux de Corinthe, de la Béotie et de l'Argolide, contre les Lacédémoniens; ce qui répond à la fin de la quatre-vingt-seizième olympiade, 393 ans avant Jésus-Christ. Il n'y a pas de parabase.

LES HARANGUEUSES,

OU

L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

PERSONNAGES.

PRAXAGORA.
PLUSIEURS FEMMES.
CHOEUR DE FEMMES.
BLÉPYRUS, mari de Praxagora.
UN CITOYEN.
CHRÉMÈS.
Ier CITOYEN (l'homme dévoné).
SIMON, } personnages muets.
PARMÉNON, }
IIe CITOYEN (l'égoïste).
UN HÉRAUT.
PLUSIEURS VIEILLES.
UN JOUEUR DE FLUTE.
UNE JEUNE FILLE.
UN JEUNE HOMME.
UNE SERVANTE.
LE MAITRE.

PRAXAGORA. Éclatante lumière [1] de ma lampe d'argile, suspendue à une hauteur d'où tu domines les regards; toi dont je veux célébrer l'origine et la destinée, toi qui, façonnée par les mains du potier, reproduis avec tes mèches [2] le radieux éclat du soleil; que ta flamme répande au loin le signal convenu. A toi seule nous confions nos secrets, et ce n'est pas sans raison; n'es-tu pas présente lorsque, dans nos appartements, nous essayons les diverses postures des plaisirs de Vénus? Personne ne redoute d'avoir ta clarté pour témoin de ses ébats voluptueux. Seule tu éclaires nos plus secrets appas [3] : tu nous assistes, lorsque nous ouvrons furti-

[1] Parodie du style tragique. Le poëte parle de l'origine et de la destinée de cette lampe, comme s'il s'agissait d'un héros. Il y a même dans le grec γόνας καὶ τύχας, la *naissance* et les *aventures*.

[2] Grec : μυκτῆρσι, *narines*. C'est ainsi que nous disons : *moucher* la chandelle.

[3] « *Abbrucciando il pullulante pelo.* » Sur cet usage qu'avaient les femmes de s'épiler, voyez *les Fêtes de Cérès*, v. 216, 242, 291 ; *Lysistrata*, v. 821 ; *les Grenouilles*, v. 518.

vement les celliers pleins de fruits et de la liqueur de Bacchus; et, quoique notre complice, jamais tu ne révèles rien aux voisins. Aussi auras-tu la confidence des desseins actuels, formés par mes amies, dans la fête des Scires [1]. Mais je ne vois paraître aucune de celles qui devaient se rendre ici : cependant le jour va luire, et l'assemblée se tiendra dans un instant. Il nous faut prendre place, nous à qui Sphyromachus dit autrefois, s'il vous en souvient : Les courtisanes doivent siéger sans être vues [2]. Que peut-il être arrivé? N'ont-elles pu se mettre des barbes postiches, comme on en était convenu? Auraient-elles eu de la peine à dérober les habits de leurs maris? Mais je vois une lumière qui approche. Retirons-nous un peu, dans le cas où la personne qui s'avance serait un homme.

Iʳᵉ FEMME. Il est temps de marcher; le héraut [3] vient de chanter pour la seconde fois, comme nous sortions de la maison.

PRAXAGORA. Et moi, j'ai passé toute la nuit à vous attendre. Mais voyons, je vais avertir la voisine, en grattant légèrement à la porte; car il ne faut pas que son mari s'en aperçoive.

IIᵉ FEMME. Je t'ai bien entendue gratter, pendant que je me chaussais; je ne dormais pas. Mon mari, ma chère (c'est un marin de Salamine), ne m'a point laissé de repos toute la nuit [4]. Enfin je n'ai eu que ce moment pour m'évader avec ses habits.

Iʳᵉ FEMME. J'aperçois Clinarète, Sostrate, et Philénète avec elles.

PRAXAGORA. Vous dépêcherez-vous? Glycé a fait serment que la dernière venue paierait une amende de trois conges de vin, et d'un chénix de pois [5].

[1] Fête qui se célébrait au mois Scirophorion, correspondant à notre mois de juin. (Voy. *les Fêtes de Cérès*, v. 835.) Le nom de cette fête venait, dit-on, de ce qu'un prêtre de Minerve portait une ombrelle blanche, appelée σκίρος.

[2] On doute si ce décret avait pour objet d'assigner aux femmes une place distincte de celle des hommes dans les spectacles, ou de séparer les courtisanes les femmes libres. Voici la manière dont M. Boissonade explique ce passage : « Puisque le dé« cret de Sphyromachus enjoint aux courtisanes de siéger sans être vues, nous qui ne « valons guère mieux que des courtisanes, le décret nous regarde, et nous devons « prendre place à l'écart. »

[3] Ce héraut n'est autre chose qu'un coq, vu que l'assemblée se tient au point du jour.

[4] *Totâ me nocte usque et usque agitavit in stragulis.*

[5] Le mot grec s'emploie aussi dans un sens obscène.

Ire FEMME. Voyez-vous Melistiché, la femme de Smicythion, qui accourt avec les souliers de son mari? C'est la seule qui me paraisse avoir quitté son époux tout à son aise.

IIe FEMME. Eh! ne voyez-vous pas Geusistrate, la femme du cabaretier, avec sa lampe à la main; et les femmes de Philodorète et de Chérétade?

PRAXAGORA. Oh! j'en aperçois une foule d'autres qui accourent ici; c'est l'élite de la ville.

IIIe FEMME. J'ai eu bien de la peine, ma chère, à m'échapper sans être aperçue. Mon mari a toussé toute la nuit, pour avoir mangé hier soir trop de sardines.

PRAXAGORA. Asseyez-vous donc; et, puisque vous voilà réunies, que je sache si vous avez fait ce qui a été résolu dans les Scires.

IVe FEMME. Oui, pour ce qui me regarde. D'abord, selon nos conventions, j'ai rendu mes aisselles aussi hérissées qu'une fort. Lorsque mon mari sortait pour aller sur la place publique, je me frottais d'huile tout le corps au soleil [1].

Ve FEMME. Moi de même. J'ai aussitôt banni le rasoir, pour devenir toute velue, et ne plus ressembler en rien à une femme.

PRAXAGORA. Avez-vous les barbes [2] dont nous devions toutes nous pourvoir pour cette assemblée?

IVe FEMME. Par Hécate, en voici une belle.

Ve FEMME. Et moi, j'en ai une bien plus belle que celle d'Épicrate [3].

PRAXAGORA. Et vous, que dites-vous?

IVe FEMME. Elles font signe que oui.

PRAXAGORA. Je vois aussi que vous avez tout le reste, chaussure lacédémonienne, bâtons, habits d'homme, comme nous l'avions dit.

VIe FEMME. Moi, j'ai pris à Lamias son bâton, pendant qu'il dormait.

Ire FEMME. Un de ces bâtons sous le poids desquels il gémit [4]?

[1] Afin d'avoir le teint hâlé, comme les hommes. On a vu déja que l'usage des femmes était de s'épiler.

[2] La barbe longue était un signe de gravité. Avec le manteau et le bâton, elle distinguait les sénateurs, les juges, etc...

[3] Selon le Scholiaste, c'était un orateur démagogue, cité pour sa longue barbe. Platon le comique lui donna l'épithète de σακεσφόρος, sans doute parceque sa barbe représentait comme un bouclier sur sa poitrine.

[4] C'était un porte-faix, selon le Scholiaste. D'autres en font un geôlier. Au lieu de *gémit*, le grec dit *pète*.

Par Jupiter Sauveur, s'il avait la peau d'Argus, il saurait mieux que personne se moquer du bourreau [1].

PRAXAGORA. Voyons donc, tandis que les étoiles brillent encore, ce que nous aurons à faire; car l'assemblée pour laquelle nous nous disposons commencera avec l'aurore.

Ire FEMME. C'est vrai! Il faut que tu te places au pied de la tribune, en face des prytanes.

VIIe FEMME, *montrant de la laine*. J'ai apporté ceci, afin de pouvoir carder pendant l'assemblée.

PRAXAGORA. Pendant l'assemblée? malheureuse!

VIIe FEMME. Sans doute, par Diane. Entendrai-je moins bien si je carde? mes enfants sont tout nus.

PRAXAGORA. En voilà une qui veut carder! lorsqu'il faudrait ne laisser voir aux spectateurs aucune partie de notre corps. Ce serait une belle chose, de voir, devant la foule du peuple assemblé, une de nous s'élancer à la tribune, rejeter son manteau, et montrer sa nudité! Si au contraire nous prenons place les premières, nous resterons inconnues, en nous enveloppant de nos manteaux: et quand nous aurons attaché ces longues barbes à notre visage, qui, à cette vue, ne nous prendrait pour des hommes? Agyrrhius [2] n'a pas été reconnu, grâce à la barbe de Pronomus [3]. C'était une femme; et aujourd'hui, vous le voyez, il occupe dans l'État les plus hautes dignités. Osons donc, je vous en conjure au nom du ciel [4], osons nous emparer du gouvernement, afin de rendre service à la république. Car à présent le vaisseau ne va ni à voiles ni à rames.

VIIe FEMME. Et comment, dans une assemblée de femmes, trouvera-t-on des orateurs?

PRAXAGORA. Ce sera fort aisé. On dit, en effet, que les jeunes gens les plus dissolus [5] sont en général les plus beaux parleurs: heureusement cette qualité ne nous manque pas.

VIIe FEMME. Je ne sais. Mais l'inexpérience est dangereuse.

[1] De Mercure. Brunck conjecture que le poëte fait allusion à l'*Inachus* de Sophocle, où l'on voyait Argus gardant Io.

[2] Général athénien, qui succéda à Thrasybule dans le commandement de Lesbos. Il fit supprimer le salaire des poëtes. Aristophane le nomme encore un peu plus bas, ainsi que dans le *Plutus*, vers 176. Il le représente comme un homme de mœurs dissolues et efféminées.

[3] Joueur de flûte, cité pour sa barbe touffue.

[4] Littéralement: « par le jour de demain. »

[5] « *Qui plurimum subiguntur.* »

PRAXAGORA. Aussi l'objet de notre réunion en ces lieux est-il de préparer ce que nous aurons à dire. Hâtez-vous donc d'attacher votre barbe, toi, et toutes celles qui savent parler.

VIIIe FEMME. Et qui de nous ne sait pas parler ?

PRAXAGORA. Allons, attache ta barbe, et deviens homme. Voici les couronnes : je vais aussi mettre ma barbe, à votre exemple, pour le cas où je voudrais parler.

IIe FEMME. O ma chère Praxagora, vois, je te prie, comme cela est ridicule.

PRAXAGORA. Comment, ridicule ?

IIe FEMME. On dirait des sèches grillées, suspendues en guise de barbe.

PRAXAGORA. Que le purificateur porte le chat [1] à la ronde. Ariphrade [2], cesse de bavarder ; passe, et assieds-toi. Qui demande la parole ?

VIIIe FEMME. Moi.

PRAXAGORA. Prends donc cette couronne [3] ; bien du succès !

VIIIe FEMME. Voici.

PRAXAGORA. Parle.

VIIIe FEMME. Parlerai-je donc avant de boire ?

PRAXAGORA. Comment, avant de boire ?

VIIIe FEMME. Pourquoi, en effet, ai-je pris cette couronne [4] ?

PRAXAGORA. Retire-toi vite ; tu nous en aurais peut-être fait autant à l'assemblée.

VIIIe FEMME. Eh quoi ! les hommes ne boivent-ils pas aussi à l'assemblée ?

PRAXAGORA. Tu crois qu'ils boivent ?

VIIIe FEMME. Oui certes, et du plus pur. Aussi tous leurs décrets, pour qui les examine, semblent être des rêves de l'ivresse. Ils font aussi des libations : mais feraient-ils tant de pieuses cérémonies, prieraient-ils tant, si le vin n'y entrait pour quelque chose ? De plus, ils s'injurient comme des gens ivres, et les archers sont obligés de les emporter au milieu de leurs excès.

PRAXAGORA. Va, assieds-toi ; tu n'es bonne à rien.

[1] Au lieu du petit cochon, dont le sang servait à purifier l'assemblée. (Voyez *les Acharniens*.)

[2] Débauché, dont Aristophane a signalé la corruption dans *les Chevaliers* et dans *les Guêpes*. Ici, il le confond avec les femmes.

[3] Usage des orateurs, déjà remarqué dans *les Fêtes de Cérès*.

[4] On se couronnait dans les festins.

VIII

VIIIe FEMME. Assurément j'aurais mieux fait de ne pas prendre de barbe : je pense que je mourrai de soif.

PRAXAGORA. Y en a-t-il d'autre qui demande la parole ?

IXe FEMME. Je la demande.

PRAXAGORA. Eh bien, couronne-toi ; l'affaire est en train. Tâche de parler un langage viril et convenable ; appuie-toi sur ton bâton avec dignité.

IXe FEMME. « J'aurais desiré que quelqu'un de nos orateurs ac-« coutumés m'eût permis, par l'excellence de ses conseils, de de-« meurer auditeur paisible. Mais jamais je ne souffrirai, pour ma « part, que l'on fasse des citernes [1] dans les cabarets. Non, par les « deux déesses !... »

PRAXAGORA. « Par les deux déesses ! » Malheureuse, où as-tu l'esprit ?

IXe FEMME. Qu'y a-t-il ? Je ne t'ai pas encore demandé à boire.

PRAXAGORA. Non ; mais tu es homme, et tu jures par les déesses [2]. Le reste était fort bien.

IXe FEMME. O Apollon ! c'est vrai.

PRAXAGORA. Cesse : je ne saurais faire un pas pour me rendre à l'assemblée, que tout ne soit parfaitement en règle.

VIIIe FEMME. Donne-moi la couronne ; je vais prendre de nouveau la parole. Je crois avoir mûrement médité mon affaire.—Femmes ici assemblées...

PRAXAGORA. Encore ! Tu dis « femmes, » en parlant à des hommes ?

VIIIe FEMME. Épigonus [3] en est la cause. Je regardais de son côté ; j'ai cru parler à des femmes.

PRAXAGORA. Retire-toi aussi, et va t'asseoir. C'est moi qui parlerai pour vous toutes, et qui prendrai cette couronne. Je prie avant tout les dieux de veiller à la réussite de nos projets.

« L'intérêt de ce pays me touche autant que vous-mêmes : mais « je souffre et je m'indigne de tous les désordres qui s'y commet-« tent. Je le vois toujours dirigé par des chefs pervers ; et si l'un

[1] On creusait dans la terre des fossés ronds ou carrés, dont les parois intérieures étaient enduites de ciment, et dans lesquels on conservait de l'huile et du vin. Ici, l'orateur ne veut pas que, chez les cabaretiers, il y ait de l'eau dans les citernes destinées à recevoir le vin.

[2] C'était une forme de serment propre aux femmes.

[3] Trait de satire contre un débauché de ce temps-là. Les Scholies ne disent rien de cet Épigonus.

« d'eux est honnête homme une seule journée, il est scélérat dix « jours. Voulez-vous essayer d'un autre? il fera encore pis. Il est « difficile de corriger votre humeur bizarre : vous avez peur de « ceux qui vous aiment, et vous implorez ceux qui ne vous aiment « pas. Il fut un temps où nous ne tenions pas d'assemblées, et « Agyrrhius [1] passait pour un malhonnête homme : aujourd'hui « des assemblées ont lieu; celui qui y reçoit de l'argent ne trouve « rien de plus beau; mais celui qui n'en reçoit pas juge dignes de « mort ceux qui font un trafic des délibérations publiques. »

Ire FEMME. Par Vénus ! c'est bien dit.

PRAXAGORA. Malheureuse, tu as nommé Vénus. Tu nous rendrais un beau service, si tu disais cela à l'assemblée!

Ire FEMME. Mais je ne le dirais pas.

PRAXAGORA. N'en prends pas l'habitude.

« Quand nous délibérions au sujet de l'alliance [2], on disait que « tout serait perdu, si elle ne se faisait; quand elle fut faite, on « s'en fâcha; l'orateur qui l'avait conseillée s'enfuit, et ne reparut « plus. Le pauvre est d'avis d'équiper des vaisseaux; les riches et « les laboureurs sont d'un avis contraire. Vous fâchez-vous con- « tre les Corinthiens? ils se fâchent contre vous. Aujourd'hui ils « vous veulent du bien; faites de même à leur égard. Argius est-il « un ignorant? alors Hiéronyme [3] est un homme habile. L'espoir « du salut vient-il à renaître? mais Thrasybule [4] lui-même n'a

[1] Voyez la note plus haut, page 470.

[2] Ce passage est le seul de la pièce qui puisse fournir quelque donnée sur la date de la représentation. Paulmier pense que l'alliance dont il est question ici est celle des Athéniens avec ceux de Corinthe, de la Béotie et de l'Argolide, contre les Lacédémoniens; ce qui répond à la fin de la quatre-vingt-seizième olympiade. Quant à l'*orateur qui conseilla* cette alliance, le Scholiaste nomme Conon. Ce fut lui du moins qui obtint du roi de Perse un subside, au moyen duquel il détacha les alliés de Lacédémone, et les amena au parti d'Athènes. L'année suivante, après avoir relevé les murs de la ville, il fut détenu par Téribaze, à Sardes, d'où il ne revint jamais. Du reste, l'absence de documents historiques rend ces allusions très obscures.

[3] Ceci doit s'entendre ironiquement. Selon Diodore (XIV, 81), Conon, lorsqu'il se rendit auprès du roi de Perse, confia le commandement de la flotte à cet Hiéronyme.

[4] On suppose qu'il s'agit ici du Thrasybule dont le nom était populaire à Athènes par l'expulsion des trente tyrans. Il périt la troisième année de la quatre-vingt dix-septième olympiade quatre ans après la représentation des *Grenouilles*; il pourrait donc être ici question de lui. Il y a cependant une Scholie qui dit le contraire. D'ailleurs, plus bas, v. 378, il est encore question d'un Thrasybule, qui évidemment n'est pas le restaurateur de la liberté.

« pas les moyens de vous sauver, si on ne l'appelle au gouverne-« ment. »

Ire FEMME. Quel habile homme !

PRAXAGORA. Voilà un éloge en termes convenables. « O peuple, « vous êtes la cause de ces maux ! Vous vous faites donner un sa-« laire sur les fonds de l'État ; chacun de vous ne considère que « le profit qu'il fera : cependant la chose publique marche comme « Ésimus [1]. Or, si vous voulez m'en croire, vous pouvez encore « être sauvés. Mon avis est qu'il faut remettre le gouvernement « entre les mains des femmes. C'est à elles, en effet, que nous re-« mettons le soin d'administrer et de régler les dépenses de nos « maisons [2]. »

IIe FEMME. Bien, bien, fort bien. Continue, mon cher.

PRAXAGORA. « Je vous ferai voir combien elles sont plus raison-« nables que nous. D'abord il n'en est aucune qui ne lave la laine « dans l'eau chaude, à la manière antique ; on ne les voit point « essayer de nouveautés. Le salut d'Athènes ne serait-il pas assuré « si elle agissait de même, et si elle ne cherchait pas les innova-« tions ? Elles s'asseoient pour faire griller les morceaux, comme « autrefois : elles portent les fardeaux sur leur tête, comme autre-« fois : elles célèbrent les Thesmophories, comme autrefois : elles « pétrissent les gâteaux, comme autrefois : elles maltraitent leurs « maris, comme autrefois : elles ont chez elles des amants, comme « autrefois : elles fraudent sur les dépenses de la cuisine, comme « autrefois : elles aiment le vin pur, comme autrefois : elles se « plaisent aux ébats voluptueux, comme autrefois. Ainsi, Athé-« niens, en leur abandonnant l'administration, n'ayons nul souci, « ne nous enquérons point de ce qu'elles feront. Laissons-les gou-« verner en toute liberté : considérons seulement, d'abord qu'elles « sont mères, et qu'elles auront à cœur d'épargner les soldats. « Ensuite qui assurera mieux les provisions qu'une mère ? La « femme s'entend mieux que personne à amasser des richesses. « Qu'elles gouvernent, elles ne seront jamais trompées ; elles sont « trop habituées à tromper elles-mêmes. J'omets tous les autres « avantages. Suivez mes avis, votre vie se passera au sein du bon-« heur. »

Ire FEMME. Fort bien, ma chère Praxagora ; à merveille ! Où t'es-tu donc si bien instruite ?

[1] Il était boiteux.

[2] Voyez *Lysistrata*, page 335.

PRAXAGORA. Au temps des fuites [1], j'habitai avec mon mari sur le Pnyx ; j'entendis les orateurs, et je me suis formée ainsi.

Ire FEMME. Je ne m'étonne pas de ton éloquence et de ton habileté. Nous autres femmes, nous te choisissons dès à présent pour chef ; c'est à toi d'accomplir tes projets. Mais si Céphalus [2] s'avance pour t'injurier, que lui répliqueras-tu dans l'assemblée?

PRAXAGORA. Je dirai qu'il radote.

Ire FEMME. Tout le monde le sait.

PRAXAGORA. Qu'il est fou.

Ire FEMME. On le sait aussi.

PRAXAGORA. Que, s'il s'entend fort mal à façonner les pots d'argile, il s'entend fort bien à façonner la république.

Ire FEMME. Et si le chassieux Néoclide [3] t'insulte?

PRAXAGORA. Je lui ai déja dit de regarder dans le cul d'un chien [4].

Ire FEMME. Et si l'on te pousse [5] ?

PRAXAGORA. Je rendrai secousse pour secousse ; je ne manque pas d'expérience dans ce genre de lutte.

Ire FEMME. Reste à savoir ce que tu feras, si les archers t'enlèvent.

PRAXAGORA. Je me défendrai ainsi, les poings sur les côtés ; je ne me laisserai pas saisir par le milieu du corps.

Ire FEMME. S'ils t'enlèvent, nous leur ordonnerons de te lâcher.

IIe FEMME. Voilà qui est fort bien imaginé. Mais nous n'avons pas songé aux moyens de nous souvenir de lever les mains [6] dans l'assemblée. Nous sommes plus habituées à lever les jambes [7].

PRAXAGORA. La chose n'est pas aisée. Cependant il faut lever les mains, en découvrant le bras jusqu'à l'épaule. Allons, prenez vos tuniques ; mettez vite la chaussure laconienne, ainsi que font les

[1] Au commencement de la guerre du Péloponèse, quand les habitants de l'Attique vinrent se réfugier dans l'intérieur de la ville.

[2] Démagogue de ce temps-là.

[3] Dans le *Plutus*, Aristophane le suppose tout à fait aveugle, mais plus habile à voler que les clairvoyants.

[4] Phrase proverbiale.

[5] Ὑποκρούειν pulsare *significat; sed et verbum est palestræ venereæ*, subagitare, succutere. *Quod priori sensu mulier dixerat, altero Praxagora accipit.*

[6] On sait que les suffrages se donnaient souvent en levant la main.

[7] *Obscæno sensu*. (Voy. *Lysistrata*, v. 229, p. 327.)

hommes, lorsqu'ils se rendent à l'assemblée ou qu'ils sortent. Quand tout cela sera fait, vous attacherez vos barbes; une fois qu'elles seront bien attachées, et qu'elles vous iront bien, enveloppez-vous du manteau que vous avez dérobé à vos maris; puis mettez-vous en marche, appuyées sur vos bâtons, en chantant quelque vieille chanson [1], d'une façon rustique.

IIe FEMME. Fort bien. Mais prenons les devants; car j'imagine que d'autres femmes se rendront aussi de la campagne dans le Pnyx.

PRAXAGORA. Hâtez-vous. Car il est d'usage que ceux qui ne se sont pas trouvés dès le matin au Pnyx se retirent les mains vides.

CHOEUR. Voici le moment de nous mettre en route, ô hommes! car il faut sans cesse avoir ce mot à la bouche, de peur de l'oublier. Nous aurions fort à craindre, si l'on venait à connaître que nous avons tramé un pareil complot pendant la nuit.

DEMI-CHOEUR. Allons à l'assemblée, ô hommes! Le thesmothète [2] a menacé de ne pas payer le triobole à quiconque n'arriverait pas de grand matin, avant même que le jour ait chassé les ténèbres, tout couvert de poussière, le regard sévère, et se contentant de saumure à l'ail. Vous, Charitimide, Smicythe et Dracès, allez en toute hâte, et ayez soin de ne rien oublier de ce que vous devez faire. Quand nous aurons reçu notre droit de présence, asseyons-nous ensemble, pour rendre des décrets conformes aux intérêts de nos amies. Que dis-je? Il fallait dire : « nos amis. »

DEMI-CHOEUR. Avise aux moyens de chasser tous ces gens qui viennent de la ville [3]. Autrefois, quand à l'assemblée ils ne recevaient qu'une obole [4], on pouvait causer assis tout à l'aise; maintenant on y est étouffé par la foule. Du temps du vaillant Myronide [5], nul n'eût osé recevoir un salaire pour la part qu'il prenait

[1] Dans *les Guêpes*, les juges se rendent au tribunal en chantant.

[2] C'était le nom des six derniers archontes. Une de leurs fonctions était de recueillir les suffrages dans les assemblées. Il a été question du triobole dans *les Chevaliers* et dans *les Guêpes*.

[3] Ceci est un trait satirique, pour donner à entendre que la majorité de l'assemblée n'était pas composée de citoyens véritables; mais que les étrangers ou les habitants de la campagne voulaient eux-mêmes faire passer les habitants de la ville pour intrus.

[4] Ce passage est une nouvelle preuve que le salaire de ceux qui assistaient à l'assemblée, comme le salaire des juges, ont varié. On a vu, dans le couplet précédent, que ce salaire était alors de trois oboles. Dans *les Grenouilles*, v. 140, il est de deux oboles. (Voy. *les Nuées*, v. 854; *les Guêpes*, et *les Chevaliers*.)

[5] Les Scholies parlent de Myronide comme d'un général estimé. Il était archonte

aux affaires publiques. Chacun apportait dans une petite outre de quoi boire, avec du pain, deux oignons, et trois ou quatre olives. Aujourd'hui, quand on fait quelque chose pour la patrie, on demande trois oboles, comme le maçon mercenaire.

(Elles s'en vont.)

BLÉPYRUS, *mari de Praxagora*. Qu'est-ce que cela veut dire? où ma femme peut-elle être allée? Voilà déja l'aurore, et elle ne paraît pas. Depuis longtemps, tourmenté d'un besoin pressant [1], je cherche dans l'obscurité mes souliers et mon manteau. Mais j'ai beau tâtonner, je ne trouve rien, et déja Merdicus [2] frappe à la porte; je vais mettre la mante de ma femme et sa chaussure persique. Mais où trouver un endroit propre, où l'on puisse se soulager à son aise? Ma foi, la nuit, tous les endroits sont bons. Personne ne me verra faire cela. Ah! que je suis malheureux de m'être marié dans un âge avancé! Que je mérite bien d'être châtié d'importance! Elle n'est certainement pas sortie dans de bonnes intentions! Quoi qu'il en soit, il faut que je me soulage.

UN CITOYEN. Qui va là? n'est-ce pas mon voisin Blépyrus? Par Jupiter! c'est lui-même. Dis-moi : qu'est-ce que tu as donc là de rouge [3]? Cinésias t'aurait-il couvert d'ordures [4]?

BLÉPYRUS. Non; mais je suis sorti avec la robe de ma femme.

LE CITOYEN. Où est donc ton manteau?

BLÉPYRUS. Je ne saurais le dire; j'ai longtemps cherché sur mon lit, je ne l'ai pas trouvé.

LE CITOYEN. Tu n'as pas dit à ta femme de te le trouver?

BLÉPYRUS. Non vraiment, car elle n'est pas à la maison; elle s'est évadée furtivement, et je crains qu'elle ne fasse quelque mauvais coup.

LE CITOYEN. Par Neptune! notre aventure est la même. Ma femme a disparu avec le manteau que je porte ordinairement. Ce n'est

à Athènes, vingt-quatre ans après la fuite de Xerxès, et vingt-six ans avant la guerre du Péloponèse. Dans *Lysistrata*, v. 797, Aristophane en parle comme d'un brave guerrier. Il était contemporain de Périclès. Thucydide, I, 105—108, raconte plusieurs victoires de Myronide.

[1] *Cacaturiens*. Ce mot est répété trois ou quatre fois dans ce couplet.

[2] Κοπρεχίος. Il personnifie cet être singulier, *quasi Stercoreum dixeris, vel Merdaceum*.

[3] C'était la couleur de sa robe.

[4] *Concacavit*. Sur Cinésias, voy. *les Grenouilles, Lysistrata*, et *les Oiseaux*.

pas tout; elle a pris aussi mes souliers; je n'ai pu les trouver nulle part.

BLÉPYRUS. Ni moi, ma chaussure laconienne; et comme j'éprouvais un besoin pressant, j'ai vite chaussé ces cothurnes, de peur de faire sur ma couverture; car elle était toute propre.

LE CITOYEN. Qu'y a-t-il donc? Une de ses amies l'aurait-elle invitée à un festin?

BLÉPYRUS. Je le suppose; car elle n'est pas dépravée, que je sache.

LE CITOYEN. Tu fais donc des cordes [1]! Pour moi, je cours à l'assemblée, pour tâcher de retrouver mon manteau, le seul que je possède.

BLÉPYRUS. J'irai aussi, quand j'aurai fini; mais une poire sauvage obstrue le passage et arrête les matières.

LE CITOYEN. Est-ce celle dont parlait Thrasybule, à l'occasion des Lacédémoniens [2]?

BLÉPYRUS. Par Bacchus! elle tient ferme. Que ferai-je? car le mal que j'endure n'est pas tout; je me demande par où passera désormais ce que je mangerai. Cet Achradousien [3], quel qu'il soit, ferme absolument le passage. Qui me fera venir un médecin? et lequel? où est le plus habile dans la partie des derrières? Amynon [4], je le sais fort bien. Mais peut-être ne voudra-t-il pas venir. Qu'on cherche Antisthène [5], à tout prix. A en juger par ses soupirs [6], il doit savoir ce qui convient à un derrière constipé. O vénérable Lucine! ne me laisse pas ainsi crever de constipation, et devenir le plastron [7] des comiques.

CHRÉMÈS. Holà! que fais-tu là? Tu te mets à l'aise, je crois?

BLÉPYRUS. Moi? Non, c'est fini; je me relève.

[1] Littéralement : « *At tu funem cacas.* » Il paraît que Blépyrus était toujours dans la même posture.

[2] Le Scholiaste dit que ce Thrasybule avait promis de parler contre les ambassadeurs de Lacédémone, qui venaient pour conclure un traité de paix. Thrasybule, voulant se dispenser de parler, prétexta qu'il était enroué, pour avoir mangé la veille des poires sauvages.

[3] Ce mot est formé de celui qui signifie *poire sauvage.*

[4] Cet Amynon était un orateur, et non un médecin.

[5] Selon le Scholiaste, Antisthène était un médecin débauché.

[6] Ici, le poëte n'entend pas parler des soupirs de la poitrine.

[7] Littéralement : « le pot de chambre. »

CHRÉMÈS. Tu as mis la robe de ta femme.

BLÉPYRUS. Je l'ai prise sans y voir, dans l'obscurité. Mais d'où viens-tu? dis-moi.

CHRÉMÈS. De l'assemblée.

BLÉPYRUS. Est-ce qu'elle est déja finie?

CHRÉMÈS. Sans doute.

BLÉPYRUS. Dès le point du jour?

CHRÉMÈS. Par Jupiter! la teinture rouge[1] répandue à l'entour m'a bien fait rire.

BLÉPYRUS. Tu as reçu le triobole?

CHRÉMÈS. Je le voudrais bien! Mais je suis arrivé trop tard; et je suis tout honteux de rentrer chez moi avec mon sac vide[2].

BLÉPYRUS. Qui a pu causer cela?

CHRÉMÈS. Une affluence telle qu'on n'en vit jamais dans le Pnyx, En les voyant, nous les primes tous pour des cordonniers. En effet, l'assemblée entière n'offrait que des visages blancs[3]. Aussi, ni moi, ni bien d'autres, nous n'avons reçu le triobole.

BLÉPYRUS. Je ne le recevrais donc pas en y allant maintenant?

CHRÉMÈS. Non certes; fusses-tu même parti au second chant du coq.

BLÉPYRUS. Malheureux que je suis! « Antilochus, pleure sur moi « plus que sur le triobole[4]; car j'ai tout perdu. » Mais quelle affaire a réuni de si bon matin une si nombreuse assemblée?

CHRÉMÈS. Voici ce que c'est. Les prytanes ont mis en délibération les moyens de sauver l'État. Le chassieux Néoclide[5] a paru le premier; et aussitôt le peuple de crier, tu penses avec quelle force: « N'est-il pas indigne que cet homme ose prendre la pa-« role, surtout quand il s'agit du salut de l'État, lui qui n'a pu « conserver ses paupières? » Alors Néoclide, élevant la voix et promenant ses regards autour de lui, s'est écrié: « Que devais-je « donc faire? »

[1] Allusion à la corde teinte en rouge, dont on frappait ceux qui tardaient à se rendre à l'assemblée. Ceux qui en étaient frappés ne recevaient pas le triobole. (Voyez *les Acharniens*, première scène.)

[2] Le sac dans lequel il devait rapporter de la farine achetée avec son salaire. (Voy. *les Guêpes*, page 169.)

[3] Cela vient, dit le Scholiaste, de ce qu'ils travaillaient dans l'intérieur des maisons. Ils étaient donc moins hâlés, ainsi que les femmes.

[4] Parodie d'un passage des *Myrmidons* d'Eschyle, dont il ne reste que des fragments. Il y a dans l'original: « Antilochus, quoique je vive encore, pleure sur moi « plus que si j'étais mort. »

[5] Voyez plus haut la note, page 475.

BLÉPYRUS. « Broyer de l'ail avec du silphium et un mélange de « tithymale de Laconie, et t'en frotter les sourcils le soir. » Voilà ce que je lui aurais dit, si je m'étais trouvé là.

CHRÉMÈS. Après lui, l'habile Évéon [1] s'est avancé tout nu, à ce qu'il semblait au plus grand nombre; mais lui, prétendait qu'il avait un manteau [2]. Il a parlé dans le sens le plus populaire. « Vous « voyez, dit-il, que j'ai moi-même besoin d'être sauvé, et il s'en « faut de quatre statères [3]. Je n'en dirai pas moins les moyens « propres à sauver la république et les citoyens. Qu'aux appro« ches de l'hiver, les foulons soient contraints de fournir des tu« niques à ceux qui en ont besoin; dès lors aucun de nous ne sera « attaqué de pleurésie. Que ceux qui n'ont ni lit ni couverture « aillent coucher après le bain chez les pelletiers. Si un d'eux re« fuse d'ouvrir sa porte en hiver, qu'il soit condamné à donner « trois fourrures. »

BLÉPYRUS. Par Bacchus ! voilà qui est parfait. Il aurait dû ajouter, et nul ne l'eût contredit : que les marchands de farine donneraient aux pauvres trois chénix pour leur nourriture, sinon ils seraient sévèrement punis. Ainsi du moins Nausicyde [4] ferait quelque bien au peuple.

CHRÉMÈS. Après cela, un beau jeune homme [5] au teint blanc, semblable à Nicias [6], s'est élancé pour prendre la parole, et il a commencé par dire qu'il fallait abandonner aux femmes le gouvernement de la république. Aussitôt la bande des cordonniers

[1] Les Scholies, recueillies par Bizet, supposent que cet Évéon est le même que cite Démosthène, dans son discours contre Midias. Cet Évéon, d'après Démosthène, avait tué un Béotien, qui l'avait frappé dans une partie de débauche. Ce pouvait être aussi un surnom, le mot grec signifiant « joyeuse vie. » Dans le *Philoctète* de Sophocle, on trouve cette épithète donnée au sommeil.

[2] Manière comique de dire que ce manteau était si déchiré, qu'il ne lui couvrait pas le corps.

[3] Boeckh (*Staatshaushaltung der Athener*, l. I, c. 18) pense que les quatre statères désignent le prix du manteau dont il avait besoin. Le statère valait quatre drachmes.

[4] Marchand de farines, selon le Scholiaste. D'après Xénophon (*Memorab. Socratis*, II), il avait fait fortune dans ce commerce, ce qui l'avait mis à même de remplir fréquemment les charges publiques onéreuses (*liturgies*).

[5] C'était Praxagora.

[6] Ce Nicias n'est pas le célèbre général dont il est question dans *les Chevaliers*, et qui commanda l'expédition de Sicile, où il périt. On conjecture que celui-ci est son petit-fils.

d'applaudir, et de s'écrier qu'il parle fort bien. Mais les habitants de la campagne firent éclater leur opposition.

BLÉPYRUS. Par Jupiter ! ils avaient raison.

CHRÉMÈS. Mais ils étaient en minorité. Pour lui, il dominait leurs cris, et il continua à dire beaucoup de bien des femmes, et beaucoup de mal de toi.

BLÉPYRUS. Et qu'a-t-il dit ?

CHRÉMÈS. D'abord il a dit que tu étais un vaurien.

BLÉPYRUS. Et toi ?

CHRÉMÈS. Ne me questionne pas encore là-dessus... puis un voleur.

BLÉPYRUS. Moi seul ?

CHRÉMÈS. Puis un délateur.

BLÉPYRUS. Moi seul ?

CHRÉMÈS. Toi, et tous ces gens-ci.

BLÉPYRUS. Qui prétend le contraire ?

CHRÉMÈS. Mais il disait que la femme est la sagesse même, et la source de la fortune ; qu'elle ne divulgue jamais les secrets des Thesmophories, tandis que toi et moi nous révélons toujours les résolutions du sénat.

BLÉPYRUS. Par Mercure ! il n'a pas menti sur ce point.

CHRÉMÈS. Il disait que les femmes se prêtent entre elles des habits, des bijoux, de l'argent, des coupes, et cela sans témoins, seule à seule ; qu'elles rendent tout exactement, et ne se font point tort ; chose, dit-il, trop ordinaire parmi nous.

BLÉPYRUS. Par Neptune ! c'est vrai ; même lorsqu'il y a des témoins.

CHRÉMÈS. Qu'elles ne font ni délations, ni procès, ni conspirations ; enfin il accorde aux femmes toutes les qualités et tous les mérites possibles.

BLÉPYRUS. Et qu'a-t-on enfin résolu ?

CHRÉMÈS. De leur livrer le gouvernement, puisque aussi bien c'était la seule nouveauté dont on ne se fût pas encore avisé à Athènes.

BLÉPYRUS. Cela a é é résolu ?

CHRÉMÈS. Oui.

BLÉPYRUS. Et elles vont être chargées de tous les soins que l'on confiait aux hommes ?

CHRÉMÈS. La chose est ainsi.

BLÉPYRUS. Et je n'irai plus au tribunal ? ce sera ma femme.

CHRÉMÈS. Ce ne sera plus toi qui élèveras tes enfants, ce sera ta femme.

BLÉPYRUS. Je n'aurai plus à me tourmenter dès le point du jour?

CHRÉMÈS. Non certes; cela regardera les femmes. Tu resteras à la maison, sans te fatiguer; tu pourras péter à ton aise.

BLÉPYRUS. Il y a une chose à craindre pour nous autres, quand elles auront pris les rênes du gouvernement; c'est qu'elles ne nous contraignent de vive force...

CHRÉMÈS. A quoi?

BLÉPYRUS. A les posséder[1].

CHRÉMÈS. Et si nous ne pouvons pas?

BLÉPYRUS. Elles ne nous donneront pas à manger.

CHRÉMÈS. Eh bien! fais en sorte d'avoir à manger, et de les bien servir.

BLÉPYRUS. Ce que l'on fait par contrainte est toujours pénible.

CHRÉMÈS. Si le bien de la république l'exige, il faut que tous les hommes s'y soumettent. C'est une remarque souvent faite par nos pères, que nos décrets les plus insensés et les plus fous tournent toujours à notre avantage[2]. Auguste Pallas, et vous autres dieux, faites qu'il en soit ainsi. Je m'en vais; porte-toi bien.

BLÉPYRUS. Et toi aussi, Chrémès.

(Il s'en vont.)

LE CHOEUR. Allez, avancez. Y a-t-il des hommes qui nous suivent? Retourne-toi, fais bien attention; il y a bon nombre de gens rusés; prends garde qu'on ne nous épie par derrière. Fais le plus de bruit possible en marchant. Quelle honte ce serait pour nous vis-à-vis des hommes, si notre ruse était découverte! Enveloppe-toi donc bien; promène tes regards de tous côtés, à droite, à gauche, pour qu'il ne nous arrive point de malheur. Mais hâtons-nous; nous voici près de l'endroit d'où nous sommes parties pour aller à l'assemblée. Déja l'on voit la maison de notre générale, de l'auteur de ce noble projet, sanctionné maintenant par les citoyens. Ainsi donc, sans différer, sans plus attendre, détachons nos barbes: quelqu'un pourrait nous surprendre et nous dénoncer. Retirez-vous à l'ombre, derrière ce mur, avec précaution, et reprenez vos anciens habits. Dépêchez-vous donc; voici notre générale qui revient de

[1] « *Subagitare ipsas.* »
[2] Voyez *les Nuées*, v. 576, pag. 146.

l'assemblée. Hâtez-vous, il est ridicule d'avoir encore vos barbes : voyez les femmes qui s'avancent ; il y a longtemps qu'elles ont repris leur costume.

PRAXAGORA. O femmes ! tout ce que nous avions projeté a réussi à merveille. Dépouillez au plus vite vos manteaux, avant qu'aucun homme ne vous aperçoive ; quittez cette chaussure ; déliez ces courroies laconiennes [1] ; laissez là vos bâtons. Toi, arrange la toilette de ces femmes ; moi, je vais me glisser à la maison sans que mon mari le voie, et remettre son manteau où je l'ai pris, avec les autres objets que j'ai emportés.

LE CHOEUR. Tes ordres sont remplis. C'est à toi maintenant de nous apprendre par quels services nous pouvons te prouver notre obéissance. Je n'ai jamais rencontré de femme plus habile que toi.

PRAXAGORA. Restez, afin que je prenne vos avis sur l'autorité dont je viens d'être investie. J'ai connu votre courage dans le trouble et les dangers.

BLÉPYRUS. Hé ! d'où viens-tu, Praxagora ?

PRAXAGORA. Qu'est-ce que cela te fait, mon cher ?

BLÉPYRUS. Ce que cela me fait ? La belle question !

PRAXAGORA. Tu ne me diras pas du moins que je viens de chez un amant ?

BLÉPYRUS. Pas de chez un seul peut-être.

PRAXAGORA. Tu peux t'en assurer.

BLÉPYRUS. Comment ?

PRAXAGORA. Vois si ma tête exhale l'odeur des parfums.

BLÉPYRUS. Quoi ! est-ce qu'une femme ne peut faire cela [2] sans parfums ?

PRAXAGORA. Pas moi, du moins.

BLÉPYRUS. Où t'es-tu donc enfuie si matin, avec mon manteau ?

PRAXAGORA. Une femme de mes amies, en mal d'enfant, m'a envoyé chercher cette nuit.

BLÉPYRUS. Ne pouvais-tu me prévenir ?

[1] M. Boissonade pense qu'il y a là quelque parodie de poëte tragique.

[2] « *Subagitatur.* »

PRAXAGORA. Fallait-il abandonner une femme en couches, dans un besoin si pressant?

BLÉPYRUS. Il fallait au moins me le dire. Il y a quelque chose là-dessous.

PRAXAGORA. Non, par les déesses! j'y suis allée comme j'étais. Elle me priait de venir en toute hâte.

BLÉPYRUS. Eh bien, ne devais-tu pas prendre tes vêtements? Au lieu de cela tu emportes les miens, et tu me jettes ta robe; puis tu me laisses là comme un mort que l'on expose; si ce n'est que je n'avais près de moi ni couronne, ni fiole à parfums.

PRAXAGORA. Il faisait froid; je suis faible et délicate : je me suis enveloppée, pour me tenir chaudement. Je te laissais au lit dans une douce chaleur, et bien couvert.

BLÉPYRUS. Mes souliers aussi sont partis avec toi; et le bâton, qu'en voulais-tu faire?

PRAXAGORA. C'est pour défendre le manteau [1] que j'ai changé de chaussure; à ta manière, je faisais du bruit en marchant, et je frappais les pierrres avec le bâton.

BLÉPYRUS. Sais-tu bien que tu as perdu un setier de blé, que j'aurais gagné à l'assemblée [2]?

PRAXAGORA. Ne t'en mets pas en peine; elle a fait un beau garçon.

BLÉPYRUS. L'assemblée?

PRAXAGORA. Non : la femme chez qui j'ai été. Est-ce que l'assemblée s'est tenue?

BLÉPYRUS. Sans doute. Ne te souviens-tu pas que je te l'avais dit hier?

PRAXAGORA. Je me le rappelle maintenant.

BLÉPYRUS. Tu ne sais donc pas ce qui y a été résolu?

PRAXAGORA. Vraiment non.

BLÉPYRUS. Tu peux rester tranquille à manger des sèches [3]. On dit que la république est remise entre vos mains.

PRAXAGORA. Pourquoi faire? pour filer?

BLÉPYRUS. Non, pour gouverner.

[1] Probablement contre les voleurs.

[2] Le setier, ou l'*ecteus*, étant la sixième partie du médimne, cela porte le prix du médimne à trois drachmes pour cette époque, puisque la drachme valait six oboles.

[3] C'est-à-dire, vivre dans les délices. Ce poisson était alors très estimé. Cependant il passe aujourd'hui pour être coriace. (Voyez *Dict. d'hist. natur.*, article *Sèche*, par M. Bosc.) Les habitants des îles de la Grèce le font sécher, pour le manger pendant le carême.

PRAXAGORA. Quoi ?

BLÉPYRUS. Tout ce qui concerne les affaires de l'état.

PRAXAGORA. Par Vénus ! la république jouira désormais du bonheur.

BLÉPYRUS. Comment cela ?

PRAXAGORA. Pour mille raisons. Le crime n'osera plus la souiller; plus de faux témoignages, plus de délations.

BLÉPYRUS. Au nom des dieux, arrête; ne va pas m'enlever mon pain [1].

LE CHOEUR. Mon cher, laisse parler ta femme.

PRAXAGORA. On ne volera plus, on ne portera plus envie à son prochain; plus de pauvreté ni de misère, plus d'injures; le débiteur ne donnera plus de gages.

LE CHOEUR. Par Neptune ! voilà de grandes promesses, si ce ne sont pas des mensonges.

PRAXAGORA. Je les réaliserai : tu me rendras justice, et celui-ci sera réduit au silence.

LE CHOEUR. Voici le moment d'éveiller ton espoir fécond en ressources, et ta sollicitude pour les intérêts du peuple, toi qui sais les moyens de servir tes amies. C'est dans l'intérêt de la prospérité générale qu'il faut déployer cette intelligence habile qui assure à un peuple civilisé toutes les jouissances de la vie, et lui montre ce qu'il est capable de faire. Voici le moment : notre république a besoin d'un plan sagement conçu. Mais n'essaie rien qui ait déjà été pratiqué ou proposé; car tout ce qui est ancien les ennuie. Ne tarde point; développe vite tes idées; car la promptitude est ce qui plaît surtout aux spectateurs.

PRAXAGORA. Je suis sûre de l'excellence de mes conseils; mais les spectateurs goûteront-ils les innovations ? ne seront-ils pas trop attachés aux anciens usages ? voilà ce qui m'inquiète.

BLÉPYRUS. Rassure-toi à ce sujet; l'amour des nouveautés, et le dédain des anciens usages, c'est là notre premier mobile.

PRAXAGORA. Que personne ne me contredise et ne m'interrompe, avant de connaître mon projet et de m'avoir entendue. Je dis d'abord que tous les biens doivent être en commun, et que chacun doit en avoir sa part pour vivre; il ne faut pas que l'un soit riche, et l'autre misérable; que l'un possède de vastes domaines, et que l'autre n'ait pas de quoi se faire enterrer; que l'un traîne avec lui

[1] Le grec reproduit les paroles de Philoctète dans Sophocle, v. 933.

une foule d'esclaves, et que l'autre n'ait pas un seul serviteur : enfin j'établis une vie[1] commune, la même pour tous.

BLÉPYRUS. Comment sera-t-elle commune pour tous ?

PRAXAGORA. Toi, tu mangeras de la merde.

BLÉPYRUS. Elle sera aussi en commun ?

PRAXAGORA. Non ; mais tu m'as interrompue. Voici ce que je voulais dire : je mettrai en commun les terres, l'argent, toutes les propriétés. Avec tous ces biens réunis, nous vous nourrirons, en partageant tout soigneusement et avec économie.

BLÉPYRUS. Et celui qui ne possède pas de terres, mais de l'argent, des dariques[2], toutes richesses mobilières ?

PRAXAGORA. Il les apportera à la masse ; et s'il y manque, il sera parjure.

BLÉPYRUS. C'est par le parjure qu'il les a gagnées.

PRAXAGORA. Mais elles ne lui seraient bonnes à rien.

BLÉPYRUS. Comment donc ?

PRAXAGORA. La pauvreté ne commandera plus aucune action : tout appartiendra à tous ; pains, salaisons, gâteaux, tuniques, vin, couronnes, pois chiches ; quel profit y aurait-il à ne pas déposer sa part dans la communauté ? Dis ce que tu en penses.

BLÉPYRUS. Ceux qui possèdent toutes ces choses ne sont-ils pas eux-mêmes les plus grands voleurs ?

PRAXAGORA. Autrefois, sans doute, avec nos anciennes lois. Mais aujourd'hui, que tout sera en commun, que servira de ne pas apporter sa part ?

BLÉPYRUS. Si quelqu'un voit une jeune fille qui lui plaise, et veut en jouir, il pourra lui faire des présents sur ce qu'il a réservé, et, tout en couchant avec elle, participer aux biens de la communauté.

PRAXAGORA. Mais il pourra coucher avec elle gratis. J'entends que toutes les femmes soient communes, et fassent des enfants avec tout homme qui le voudra.

BLÉPYRUS. Mais si tous vont à la plus belle, et veulent la posséder ?

PRAXAGORA. Les plus laides et les plus difformes se tiendront au-

[1] Le mot grec βίοτος, comme *victus*, signifie aussi « nourriture. »

[2] Monnaie d'or, frappée d'abord par Darius, fils d'Hystaspe. Elle passa ensuite chez les Grecs. On l'évalue à vingt drachmes d'argent, ce qui fait cinq dariques pour une mine, et trois cents pour un talent, le rapport de l'argent étant comme un est à dix.

près des plus jolies. Il faudra passer par les premières, pour obtenir les secondes.

BLÉPYRUS. Mais nous autres vieillards, si nous avons affaire aux laides, ne serons-nous pas complétement amortis[1] avant d'en venir où tu dis?

PRAXAGORA. Elles ne résisteront pas.

BLÉPYRUS. A quoi?

PRAXAGORA. Sois tranquille; elles ne résisteront pas.

BLÉPYRUS. A quoi?

PRAXAGORA. A la jouissance. Voilà pour ce qui te regarde.

BLÉPYRUS. Pour ce qui est de vous, vous n'avez pas mal calculé; vous avez pourvu à ce qu'aucune femme ne fût délaissée. Mais les hommes, que feront-ils? Elles fuiront ceux qui sont laids, et courront après les beaux garçons.

PRAXAGORA. Les hommes laids guetteront les jolis garçons au sortir des repas et dans les lieux publics; et les femmes ne pourront coucher avec les plus beaux qu'après s'être livrées aux plus laids et aux plus petits.

BLÉPYRUS. Ainsi, le nez de Lysicrate[2] sera aussi fier que celui des plus beaux jeunes gens.

PRAXAGORA. Par Apollon, c'est un décret tout à fait populaire, et ce sera une étrange mortification pour ces hommes à prétention, qui se couvrent de bagues, de s'entendre dire par un vieillard[3] : « Cède le pas au plus âgé; attends que j'aie fini, tu prendras le « second rôle. »

BLÉPYRUS. Mais en vivant ainsi, comment chacun pourra-t-il reconnaître ses enfants?

PRAXAGORA. A quoi bon? les enfants regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront plus âgés qu'eux.

BLÉPYRUS. N'étrangleront-ils pas bel et bien tout vieillard, faute de le connaître, puisque aujourd'hui même, qu'ils connaissent leur père, ils l'étranglent? Que sera-ce, s'il leur est inconnu? Qui pourrait alors arrêter leurs outrages?

PRAXAGORA. Quiconque en sera témoin s'y opposera. Autrefois ils s'inquiétaient peu que l'on frappât le père d'autrui : maintenant, dès qu'un vieillard sera battu, chacun, craignant que son propre père ne soit la victime, réprouvera cette violence.

[1] « *Nonne deficiet penis?* »

[2] Au dire de Suidas, il avait le nez camus. Il est encore nommé plus bas.

[3] Littéralement : « celui qui porte la chaussure des vieillards. »

BLÉPYRUS. Tout cela est fort bien dit ; cependant si Épicure ou Leucolophas [1] s'avisait de m'appeler son père, ce serait fort désagréable.

PRAXAGORA. Il y aurait quelque chose de plus fâcheux encore.

BLÉPYRUS. Quoi donc ?

PRAXAGORA. Qu'Aristyllus [2] vînt t'embrasser en t'appelant son père.

BLÉPYRUS. Il s'en repentirait cruellement.

PRAXAGORA. Tu sentirais la calamenthe [3]. Au surplus, il est né avant le décret ; tu n'as pas à craindre ses baisers.

BLÉPYRUS. J'en serais au désespoir. Mais qui cultivera la terre ?

PRAXAGORA. Les esclaves. Tu n'auras autre chose à faire que d'aller manger, lorsque l'ombre du cadran sera de dix pieds [4].

BLÉPYRUS. Et les vêtements ? je voudrais savoir comment on s'en procurera.

PRAXAGORA. Vous userez d'abord ceux que vous avez : par la suite nous vous en ferons d'autres.

BLÉPYRUS. Encore une question. Si un citoyen est condamné à une amende, où prendra-t-il de quoi la payer ? Il n'est pas juste que ce soit sur le trésor public.

PRAXAGORA. Mais d'abord il n'y aura pas de procès.

BLÉPYRUS. Que de gens cela va ruiner !

PRAXAGORA. Je l'ai décidé ainsi. Et en effet, à quel sujet y en aurait-il ?

BLÉPYRUS. Pour mille causes ; par exemple, si l'on nie une dette.

PRAXAGORA. Mais si tout est en commun, où le prêteur pren-

[1] Les Scholies ne nous apprennent rien sur ces deux personnages.

[2] Infâme débauché. Il est encore nommé dans le *Plutus*, v. 314.

[3] Espèce de menthe à odeur forte et désagréable. Quand on la brûle, dit le Scholiaste, son odeur chasse les serpents. Sentir la calamenthe était peut-être une locution populaire analogue à celle-ci : « Sentir le fagot. »

[4] Pour former ces cadrans solaires des anciens, on plaçait un style perpendiculaire, de grandeur déterminée, sur une tablette en pierre, divisée en degrés par des lignes à un pied de distance. Depuis le lever du soleil jusqu'au milieu du jour, l'ombre de ce style allait diminuant ; puis, de ce moment-là jusqu'au soir, elle allait en s'allongeant. C'est par la longueur de cette ombre qu'on distinguait les heures. Selon Lucien (*Cronosolon*), l'heure du bain était celle où l'ombre marquait six pieds. Ici, l'heure du repas est au dixième pied. Cette méthode de diviser le temps, bien imparfaite sans doute, était déjà meilleure que la division homérique, qui se réduit à trois parties, le matin, midi, et le soir. Néanmoins elle devait avoir l'inconvénient de varier selon la hauteur du style, et selon les saisons.

dra-t-il de l'argent, pour le prêter à intérêt? Ce serait nécessairement un voleur.

LE CHOEUR. Par Cérès! tes raisons sont excellentes.

BLÉPYRUS. Réponds à ceci : les hommes qui dans l'ivresse battent les passants, avec quoi paieront-ils le dommage? Ceci t'embarrasse, je crois.

PRAXAGORA. Avec la portion qu'ils devaient manger [1]. L'agresseur, ainsi réduit à jeûner, sera peu pressé de renouveler l'insulte.

BLÉPYRUS. Il n'y aura plus de voleur?

PRAXAGORA. Que volerait-on, puisqu'on aura sa part de toutes choses?

BLÉPYRUS. On ne sera plus dépouillé la nuit?

PRAXAGORA. Non, soit que vous couchiez chez vous ou dehors, comme auparavant; car tout le monde aura de quoi vivre : si on vous dépouille, vous céderez vos habits de bonne grace. Car à quoi bon résister? vous en recevrez de meilleurs sur les fonds communs.

BLÉPYRUS. Il n'y aura plus de jeux de hasard?

PRAXAGORA. Que gagnerait-on à jouer?

BLÉPYRUS. Quel est le plan de vie que tu veux établir?

PRAXAGORA. Une communauté parfaite. Je veux faire de la ville entière une seule et même habitation, où tout se tiendra, de sorte que l'on passe librement de l'un chez l'autre.

BLÉPYRUS. Et les repas, où se feront-ils?

PRAXAGORA. Les tribunaux [2] et les portiques deviendront autant de salles à manger.

BLÉPYRUS. A quoi servira la tribune?

PRAXAGORA. J'y placerai les cratères et les cruches d'eau; de jeunes enfants y chanteront la gloire des braves et l'opprobre des lâches, pour que la honte éloigne ceux-ci du festin.

BLÉPYRUS. Par Apollon! voilà qui est fort bien. Et les urnes qui servent à tirer au sort, où les mettras-tu?

PRAXAGORA. Je les mettrai sur la place publique; là, debout, près de la statue d'Harmodius, je tirerai au sort tous les noms, jusqu'à ce que chacun sache à quelle lettre le sort l'envoie dîner [3]. Le hé-

[1] A Lacédémone, où les repas se faisaient en commun, ce genre de punition était usité, selon Athénée, l. III.

[2] On sait que la plupart des tribunaux étaient des enceintes en plein air.

[3] Allusion à l'usage de tirer au sort, chaque année, les tribunaux auxquels étaient

raut criera à ceux qui auront le *bêta*, de se rendre au portique basilique; à ceux qui auront le *thêta*, d'aller au portique dont le nom commence par cette lettre; à ceux du *kappa*, de s'assembler au portique où se vend la farine.

BLÉPYRUS. Pour s'empifrer.

PRAXAGORA. Non, mais pour y dîner.

BLÉPYRUS. Et celui à qui le sort n'aura pas désigné de lettre pour aller dîner, sera-t-il éconduit partout?

PRAXAGORA. Il n'en sera pas ainsi chez nous. Chacun aura de tout en abondance, et se retirera ivre avec sa torche et sa couronne. Les femmes iront au-devant de vous au sortir de table, dans les carrefours, et diront : « Venez ici, nous avons une jolie fille. » — « Venez chez moi, » criera une autre femme, du plus haut de ses appartements; « j'en ai une bien belle et bien blanche; mais il faut « d'abord coucher avec moi. » Les hommes laids suivront les jolis garçons, en leur disant: « Où courez-vous? vous ne gagnerez rien « à aller ainsi. La loi veut que les hommes laids et difformes soient « les premiers admis. Consolez-vous, sous le vestibule, à manier « les feuilles du figuier [1]. » Eh bien, dis-moi : tout cela vous plaît-il?

BLÉPYRUS. Assurément.

PRAXAGORA. Allons. Il faut que j'aille sur la place recevoir les biens mis en commun, et que je prenne pour héraut une femme à la voix sonore. Les devoirs de ma charge l'exigent; il faut aussi que je pourvoie à la table commune, pour que dès aujourd'hui vos banquets commencent.

BLÉPYRUS. Dès aujourd'hui?

PRAXAGORA. Sans doute. Je veux aussi supprimer toutes les courtisanes.

BLÉPYRUS. Pourquoi?

PRAXAGORA. C'est bien clair : afin qu'elles n'aient pas les prémices des jeunes gens. Il ne convient pas que des esclaves bien parées dérobent les plaisirs des femmes libres; qu'elles couchent unique-

attachés les citoyens qui faisaient les fonctions de juges. Chacun des dix tribunaux était désigné par une des dix premières lettres de l'alphabet; et les thesmothètes faisaient connaître aux citoyens la lettre du tribunal pour lequel le sort les avait désignés. Selon le Scholiaste, le Θ (*thêta*) indique le temple de Thésée : mais Meursius pense que c'est plutôt le portique des Thraces. (Voyez aussi le *Plutus*, v. 277, 973, et 1169.)

[1] *Obscœnus hic locus. Per ficûs folia penis intelligitur.* Δέφεσθαι, *masturbari.*

ment avec les esclaves, et qu'elles s'épilent pour plaire à leurs pareils [1].

BLÉPYRUS. Je te suis; je marcherai à tes côtés, pour attirer sur moi les regards, et entendre dire partout: « Voyez-vous le mari de « notre générale? »

(Praxagora et Blépyrus quittent la scène, pour se rendre sur la place publique. Le chœur qui devait se trouver ici est perdu.)

I[er] CITOYEN, *se disposant à mettre ses biens en commun.* Je vais tout préparer pour porter mes meubles sur la place publique, et faire l'inventaire de mes richesses.

(Il range tous ses ustensiles en ordre; il les personnifie, et leur assigne à chacun des fonctions, comme pour un cortége ou une procession solennelle.)

Viens ici, belle cinachyre [2], toi qui es au premier rang dans ce que je possède; tu feras la fonction de canéphore, toi dans laquelle j'ai versé tant de sacs [de farine]. Où est la diphrophore [3]? Parais, marmite; tu es bien noire; tu ne le serais pas davantage, si tu avais fait cuire les drogues dont Lysicrate [4] teint ses cheveux blancs. Toi, coiffeuse [5], tiens-toi près d'elle. Hydriaphore [6], apporte ici cette cruche. Et toi, chanteuse [7], approche, toi qui souvent m'as réveillé la nuit, par ton chant matinal, pour m'envoyer à l'assemblée. Que le scaphéphore [8] s'avance; apportez le miel, pla-

[1] Grec : « pour la catonacé, » vêtement des esclaves.

[2] Espèce de crible ou de van, selon Lefèvre. Le Scholiaste en fait le nom d'une esclave. La suite, ainsi que l'étymologie du mot, justifient la première explication : κινεῖν ἄχυρα, remuer la paille.

[3] L'esclave qui portait un siége et une ombrelle pour la canéphore dans les cérémonies religieuses.

[4] Voyez plus haut, p. 487. On l'accusait aussi de vénalité.

[5] On ne sait pas quel meuble il désigne par ce nom.

[6] C'était probablement le support sur lequel on posait les urnes.

[7] C'est un coq. Il y a dans le grec un jeu de mots : ὄρθριον νόμον, chant matinal, pour ὄρθιον, le mode orthien. C'était un mode vif, et propre à exciter aux combats.

[8] *Scapha,* vase de forme allongée, où l'on mettait le miel employé dans les sacrifices. Les scaphéphores, les hydriaphores, les diphrophores, étaient des emplois analogues dans les cérémonies publiques. Ces emplois subalternes étaient ordinairement remplis par des étrangers ou *métèques;* c'était une des charges ou *liturgies* auxquelles ils étaient soumis. Il y a dans tout ceci une allusion continuelle aux cérémonies observées dans les Panathénées.

cez auprès les rameaux d'olivier ; prenez aussi les deux trépieds et la fiole : laissez la foule des petits pots et des humbles ustensiles.

IIe CITOYEN, *celui qui ne veut pas mettre ses biens en commun.* Irai-je donc livrer ce qui m'appartient ? il faudrait être un pauvre homme, et avoir bien peu de sens. Non, par Neptune ! auparavant, j'examinerai de près cette mesure, et je la pèserai attentivement. Je ne livrerai pas follement et sans raison le fruit de mes sueurs et de mes épargnes, avant d'avoir bien pris mes informations. — Eh ! voisin, que signifient ces meubles, ce déménagement ? vas-tu loger ailleurs, ou mettre tes meubles en gage ?

Ier CITOYEN. Point du tout.

IIe CITOYEN. Pourquoi tout cela est-il rangé en si bon ordre ? est-ce un cortége préparé pour le héraut Hiéron ?

Ier CITOYEN. Non ; je vais les déposer sur la place publique, conformément au décret.

IIe CITOYEN. Tu vas les déposer ?

Ier CITOYEN. Oui.

IIe CITOYEN. Par Jupiter Sauveur ! tu es un pauvre homme.

Ier CITOYEN. Comment ?

IIe CITOYEN. Comment ? rien de plus simple.

Ier CITOYEN. Eh quoi ! ne dois-je pas obéir aux lois ?

IIe CITOYEN. A quelles lois, malheureux ?

Ier CITOYEN. Aux lois décrétées.

IIe CITOYEN. Décrétées ? que tu es imbécile !

Ier CITOYEN. Imbécile !

IIe CITOYEN. Oui, le plus sot des hommes.

Ier CITOYEN. Parceque j'obéis aux lois ? Mais obéir aux lois est le premier devoir de l'honnête homme.

IIe CITOYEN. C'est-à-dire, du niais.

Ier CITOYEN. Tu ne songes donc pas à déposer ce qui t'appartient ?

IIe CITOYEN. Je m'en garderai bien, avant d'avoir vu quel est l'avis du grand nombre.

Ier CITOYEN. Peuvent-ils en avoir d'autre que de se disposer à livrer leurs biens ?

IIe CITOYEN. Je le croirai quand je l'aurai vu.

Ier CITOYEN. On ne parle que de cela dans les rues.

IIe CITOYEN. On en parlera.

Ier CITOYEN. Chacun dit qu'il va déposer son paquet.

IIe CITOYEN. Ils le diront.

Ier CITOYEN. Tu m'assommes, de ne vouloir rien croire.

IIe CITOYEN. On ne croira rien.

Ier CITOYEN. Que Jupiter te confonde !

IIe CITOYEN. On te confondra. Penses-tu qu'un citoyen sensé aille livrer là son bien ? Cela n'est pas dans nos mœurs ; nous ne savons que prendre. Ainsi font les dieux, comme on le voit aux mains de leurs statues : lorsque nous demandons des graces, ne tendent-elles pas la main, non pour donner, mais pour recevoir ?

Ier CITOYEN. Misérable, laisse-moi faire mon devoir. Il faut que je lie ce paquet. Où est la courroie ?

IIe CITOYEN. Quoi ! vraiment, tu vas les porter ?

Ier CITOYEN. Sans doute ; attachons ensemble ces deux trépieds.

IIe CITOYEN. Quelle folie ! ne pas attendre ce que feront les autres ; et alors...

Ier CITOYEN. Eh bien ?

IIe CITOYEN. Attendre et différer encore.

Ier CITOYEN. A quoi bon ?

IIe CITOYEN. Qu'il survienne un tremblement de terre, que la foudre sinistre éclate, qu'une belette vienne à passer ; alors, pauvre sot, ils cesseront de mettre leurs biens en commun.

Ier CITOYEN. Il serait plaisant qu'à force d'attendre, je ne trouvasse plus où déposer tout cela.

IIe CITOYEN. Crains plutôt de ne savoir pas où le retrouver. Sois tranquille ; tu seras toujours à temps de déposer, fût-ce le dernier jour du mois.

Ier CITOYEN. Comment ?

IIe CITOYEN. Je connais nos citoyens ; ils sont prompts à voter des décrets, et une fois rendus, ils ne veulent plus les exécuter.

Ier CITOYEN. Ils déposeront, mon cher.

IIe CITOYEN. Et s'ils ne déposent pas ?

Ier CITOYEN. Sois sûr qu'ils déposeront.

IIe CITOYEN. Et s'ils ne déposent pas ?

Ier CITOYEN. Nous les y forcerons.

IIe CITOYEN. Et s'ils sont les plus forts ?

Ier CITOYEN. Je m'en irai, en laissant mes meubles.

IIe CITOYEN. Et s'ils lès vendent ?

Ier CITOYEN. Crève donc !

IIe CITOYEN. Et si je crève ?

Ier CITOYEN. Tu feras bien.

IIe CITOYEN. Et toi, veux-tu encore déposer ?

Ier CITOYEN. Assurément ; aussi bien, je vois mes voisins qui portent ce qu'ils ont.

IIe CITOYEN. Oui, Antisthène[1] se pressera ! lui qui aimerait mieux pousser une selle pendant plus de trente jours.

Ier CITOYEN. Peste de toi !

IIe CITOYEN. Callimaque[2], le maître des chœurs, contribuera-t-il plus que Callias? Vraiment voilà un homme qui perdra sa fortune.

Ier CITOYEN. C'est mal parler !

IIe CITOYEN. Qu'y a-t-il de mal? Comme si je ne voyais pas chaque jour des décrets semblables ! Ne te rappelles-tu pas celui qui fut rendu sur le sel[3] ?

Ier CITOYEN. Oui.

IIe CITOYEN. Et cet autre décret sur les monnaies de cuivre[4], te le rappelles-tu ?

Ier CITOYEN. Cette monnaie m'a fait assez de tort. J'avais vendu des raisins, et je revenais la bouche pleine de drachmes de cuivre[5] ; j'allai au marché pour acheter de la farine ; au moment où je tenais mon sac ouvert pour la prendre, voilà le héraut qui crie : « Que personne ne reçoive désormais de pièces de cuivre ; « l'argent seul aura cours. »

IIe CITOYEN. Naguère, ne jurions-nous pas tous que l'état retirerait cinq cents talents de ce quarantième imaginé par Euripide[6] ?

[1] Sur Antisthène, voyez plus haut la note, pag. 478. Il y a ici des allusions perdues pour nous.

[2] Callimaque était un pauvre homme, dont le métier était d'instruire ceux qui jouaient dans les chœurs. Quant à Callias, fils d'Hipponicus, il avait été riche, et s'était ruiné par sa vie débauchée. Ce Callias avait été archonte, dans la quatre-vingt-treizième olympiade (voy. les marbres). Ce fut, selon Élien, un des deux amis de Nicias, qui se tuèrent avec lui, après avoir mangé leur fortune.

[3] Selon le Scholiaste, ce décret avait baissé le prix du sel. Mais il ne fut pas exécuté.

[4] De ce passage et des vers suivants, il résulte que certaines monnaies de cuivre furent démonétisées peu avant la représentation de cette comédie. (Voyez une note sur *les Grenouilles*, vers 734, page 426). Cet endroit nous apprend qu'on appelait *monnaie de cuivre* certaines pièces d'or où il entrait beaucoup d'alliage. D'après le Scholiaste, elles avaient été frappées sous l'archonte Antigène, un an avant la représentation des *Grenouilles*, et aussi sous ce Callias dont nous venons de parler, et qui fut archonte dans la quatre-vingt-treizième olympiade. Des *Grenouilles* aux *Haranguеuses*, il se passa environ treize ans. Il paraît que, dans cet intervalle, il y eut beaucoup de mauvaise monnaie de cuivre frappée et mise en circulation.

[5] Sur cet usage de cacher les pièces de monnaie dans la bouche, voyez une note des *Guêpes*, pag. 178.

[6] Ce décret consistait à forcer chaque citoyen à verser dans le trésor le quarantième

et chacun élevait Euripide aux nues. Mais ensuite, avec plus d'attention, on reconnut que c'était comme la Corinthe de Jupiter [1]; et la mesure étant insuffisante, chacun finit par injurier Euripide.

Ier CITOYEN. Ce n'est plus la même chose, mon cher. Nous gouvernions alors ; aujourd'hui ce sont les femmes.

IIe CITOYEN. Par Neptune! je prendrai garde qu'elles ne pissent sur moi.

Ier CITOYEN. Je ne sais ce que tu nous contes là. Esclave, emporte le paquet.

LE HÉRAUT. Citoyens, le nouveau régime commence : hâtez-vous d'aller trouver notre générale, afin qu'elle dise à chacun de vous la place que le sort vous assigne, pour prendre votre repas. Toutes les tables sont prêtes, et chargées de mets exquis ; les lits sont ornés de couvertures et de tapis ; les parfumeuses remplissent les coupes et les rangent en ordre : on fait griller le poisson ; on met les lièvres à la broche ; on pétrit les gâteaux ; on tresse les couronnes ; on apprête les friandises ; les jeunes filles font cuire des marmites de purée ; au milieu d'elles, Smœus [2], portant le manteau de chevalier, essuie la vaisselle des femmes ; Gérès [3] arrive avec une tunique fine et une élégante chaussure ; il ricane sans cesse avec un autre jeune homme ; sa chaussure et son manteau sont à terre. Venez donc, la table est servie ; allons, jouez des mâchoires.

(Elle s'en va.)

IIe CITOYEN. Pourquoi n'irais-je pas? qui me retient, puisque la république l'ordonne ?

Ier CITOYEN. Où veux-tu aller, toi qui n'as pas contribué pour ta part ?

IIe CITOYEN. Au banquet.

de ce qu'il possédait. La mesure ne réussit pas, peut-être parceque l'Attique n'avait pas encore réparé les désastres de la guerre du Péloponèse. Cet Euripide n'est pas le célèbre tragique, qui était mort. Mais Boeckh conjecture que c'est son jeune frère.

[1] Expression proverbiale. (Voyez *les Grenouilles*, v. 440.)

[2] Ce Smœus était un débauché dans le genre d'Ariphrade. (Voyez *les Chevaliers*, page 94.) Les Scholies indiquent dans les mots grecs des équivoques obscènes.

[3] Un peu plus bas, ce Gérès est tourné en ridicule, comme l'amant d'une vieille. Le Scholiaste dit qu'il était misérable, chauve et usé. Le poëte semble en faire ici une espèce de ci-devant jeune homme.

Ier CITOYEN. Certes, si ces femmes sont sages, tu ne seras pas admis avant d'avoir déposé ta part.

IIe CITOYEN. Eh bien, je la déposerai.

Ier CITOYEN. Quand?

IIe CITOYEN. Pour ce qui me regarde, il n'y aura point de retard.

Ier CITOYEN. Comment cela ?

IIe CITOYEN. Je t'assure que d'autres paieront encore après moi.

Ier CITOYEN. Et, en attendant, tu vas te mettre à table?

IIe CITOYEN. Que faire? Tout bon citoyen doit rendre à l'état les services qui dépendent de lui.

Ier CITOYEN. Et si les femmes t'en empêchent ?

IIe CITOYEN. J'irai contre elles, tête baissée.

Ier CITOYEN. Et si elles te battent?

IIe CITOYEN. Je les citerai en justice.

Ier CITOYEN. Et si elles se moquent de toi ?

IIe CITOYEN. Debout, près des portes...

Ier CITOYEN. Que feras-tu ? dis-moi.

IIe CITOYEN. J'enlèverai les plats des mains des porteurs.

Ier CITOYEN. Va-s-y donc après tout le monde.—Vous, Simon et Parménon, emportez tout ce qui m'appartient.

IIe CITOYEN. Je t'aiderai à le porter.

Ier CITOYEN. Non, non ; je craindrais que tu ne voulusses t'approprier devant la générale ce que j'aurais donné moi-même.

(Il s'en va.)

IIe CITOYEN. Par Jupiter ! il faut que j'invente quelque ruse pour garder ce que je possède, et en même temps avoir ma part de la cuisine commune. Bonne idée ! il faut me présenter hardiment au festin, sans plus tarder.

(Il s'en va.)

Ire VIEILLE[1]. Eh bien ! il ne viendra point d'hommes ? Il est cependant bien temps. Je reste là sans rien faire, bien fardée, parée de ma robe jaune, fredonnant à demi-voix, et folâtrant, pour recevoir dans mes bras le premier qui se présentera. Muses, descen-

[1] Le plan de Praxagora commence à se réaliser. (Voyez plus haut, pag. 486.)

dez sur mes lèvres, et inspirez-moi quelque chanson voluptueuse sur un air d'Ionie.

UNE JEUNE FILLE. Vieille décrépite, tu as mis le nez à la fenêtre avant moi. Tu espérais, en mon absence, vendanger une vigne abandonnée [1], et attirer quelqu'un par tes chants. Si tu continues, je chanterai aussi de mon côté. Cette méthode, bien qu'elle soit usée, au goût des spectateurs, a cependant quelque chose de comique et de divertissant.

1re VIEILLE. Cause avec ce vieillard, et va-t'en d'ici. Toi, joueur de flûte, mon petit ami, prends tes flûtes, et joue des airs dignes de toi et de moi. Celui qui veut goûter le plaisir doit coucher avec moi. L'art manque aux jeunes filles novices, et ne se trouve que dans l'âge mûr. Nulle ne s'attache plus que moi à l'amant qui a mes faveurs; les autres femmes sont volages.

LA JEUNE FILLE. Ne sois pas jalouse des jeunes filles : la volupté réside sur leurs membres délicats et sur leur sein gracieux. Pour toi, pauvre vieille, te voilà étalée et parfumée, comme une proie de la mort [2].

1re VIEILLE. Puisses-tu perdre l'organe du plaisir et l'oreiller de ton lit, quand tu voudras te livrer à un amant! puisses-tu rencontrer un serpent dans ta couche, et l'attirer dans ton sein, en voulant assouvir tes desirs!

LA JEUNE FILLE. Hélas! que deviendrai-je? Il ne me vient point d'amant; je reste seule et délaissée. Ma mère s'est en allée; et pour le reste, ce n'est pas la peine d'en parler. O ma nourrice! je t'en prie, appelle Orthagoras [3], pour jouir de tes droits, je t'en conjure.

1re VIEILLE. Pauvre petite, le feu de la passion te dévore comme une Ionienne. Tu parais aimer les mœurs de Lesbos [4]; mais tu ne pourrais me dérober mes jouissances, ni me ravir mon privilége. Chante tant que tu voudras, et avance le cou à la fenêtre, comme une chatte; personne n'ira à toi avant de venir à moi.

[1] La même locution se retrouve dans *les Guèpes*, p. 179.

[2] Allusion à l'usage d'exposer les cadavres. En même temps le mot μέλημα est une expression de tendresse, employée par les amants.

[3] « *Mentulam arrectam.* » Personnification bizarre. — C'est sans doute la vieille qu'elle nomme ici sa nourrice, en lui disant ironiquement de ne pas oublier les prérogatives de son âge.

[4] Littéralement : « faire le *lambda* à la mode des Lesbiens : *id est*, λεσβιάζειν. » Dans le membre de phrase précédent : « *More Ionico pruris.* »

LA JEUNE FILLE. Ce sera donc pour t'enterrer ?

1re VIEILLE. Voilà du nouveau.

LA JEUNE FILLE. Ah ! par exemple, du nouveau chez une vieille...

1re VIEILLE. Ce n'est pas ma vieillesse qui te chagrine.

LA JEUNE FILLE. Quoi donc ? c'est peut-être ton fard et ta céruse ?

1re VIEILLE. Pourquoi me parles-tu ?

LA JEUNE FILLE. Pourquoi regardes-tu par la fenêtre ?

1re VIEILLE. Moi ? je chante toute seule, à la louange d'Épigène, mon amant.

LA JEUNE FILLE. As-tu d'autre amant que Gérès [1] ?

1re VIEILLE. Épigène lui-même te le prouvera ; il va bientôt venir vers moi. Tiens, le voici.

LA JEUNE FILLE. Ce n'est pas toi qu'il cherche, vieille sorcière.

1re VIEILLE. Si vraiment, petite peste !

LA JEUNE FILLE. Lui-même va nous l'apprendre : je me retire pour voir.

1re VIEILLE. Moi aussi, pour te montrer que j'ai raison.

LE JEUNE HOMME. Que ne m'est-il permis de tenir entre mes bras cette jeune fille, sans avoir à subir les embrassements d'une vieille camarde ! c'est vraiment intolérable pour un homme libre.

1re VIEILLE. Par Jupiter ! tu les subiras bon gré, mal gré. Nous ne sommes plus au temps de Charixène [2]. Il est juste que la loi s'accomplisse, puisque nous vivons sous un gouvernement démocratique. Mais je me retire à l'écart, pour observer ce qu'il va faire.

LE JEUNE HOMME. O dieux ! faites que je trouve seule cette belle fille ! Échauffé par le vin, le desir me guide près d'elle.

LA JEUNE FILLE. J'ai trompé cette maudite vieille ; elle s'est retirée, croyant que je resterais dans l'intérieur de la maison.

1re VIEILLE. C'est lui-même, c'est bien lui dont je parlais. Viens

[1] Voyez plus haut la note, p. 495.

[2] Charixène était, selon les uns, une vieille joueuse de flûte, connue par ses folies et sa sottise ; selon d'autres, c'était une femme poëte, qui traitait des sujets érotiques. Dans tous les cas, « nous ne sommes plus au temps de Charixène, » était un proverbe qui revient à celui-ci : « Cela ne se passera pas en chanson. » (Voy. *le Grand Étymologique*, HÉSYCHIUS et SUIDAS.)

ici, toi que j'aime ; viens à moi, viens passer la nuit dans mes bras. Les belles boucles de ta chevelure ont ravi mon amour : une passion délirante s'est emparée de moi, et me dévore. Je t'en conjure, Amour, fais qu'il vienne partager ma couche.

LE JEUNE HOMME. Viens ici, viens à moi ; hâte-toi de m'ouvrir cette porte, si tu ne veux me voir expirer sur le seuil. Douce amie, je veux m'enivrer de volupté sur ton sein et dans tes embrassements [1]. Vénus, pourquoi excites-tu en moi ces transports ? Je t'en conjure, Amour, fais qu'elle vienne partager ma couche. Tout cela exprime bien faiblement le supplice que j'éprouve : mais toi, tendre amie, je t'en supplie, ouvre-moi, couvre-moi de baisers ; c'est pour toi que je souffre. O mon précieux bijou ! rejeton de Cypris, abeille des Muses, nourrisson des Graces, image de la volupté, ouvre-moi, couvre-moi de baisers ; c'est pour toi que je souffre.

Ire VIEILLE. Holà ! pourquoi frappes-tu ? est-ce moi que tu cherches ?

LE JEUNE HOMME. Non.

Ire VIEILLE. Tu frappais à la porte.

LE JEUNE HOMME. Que je meure !

Ire VIEILLE. Que viens-tu chercher avec un flambeau ?

LE JEUNE HOMME. Je cherche un Anaphlystien [2].

Ire VIEILLE. Qui ?

LE JEUNE HOMME. Non pas Sébinus [3], que tu attends peut-être.

Ire VIEILLE. Oui, par Vénus ! que tu le veuilles ou non.

LE JEUNE HOMME. Nous ne nous occupons pas de ce qui a plus de soixante ans ; nous renvoyons ces affaires à un autre temps. Nous ne jugeons que celles qui ont moins de vingt années [4].

Ire VIEILLE. Il en était ainsi dans l'ancien gouvernement ; mais maintenant, mon cher, nous passons les premières.

[1] « *In tuo sinu volo lascivire cum tuis natibus.* »

[2] Ce nom désigne les habitants d'un bourg d'Athènes : mais le poëte joue sur le mot, parceque ἀναφλᾶν signifie *masturbari*. (Voyez *les Grenouilles*, vers 428, pag. 427.)

[3] Jeu de mots du même genre. *Sébinus* exprime les plaisirs que l'on goûte avec une femme, et *Anaphlystien* ceux qu'on se procure solitairement. (Voyez le même endroit des *Grenouilles*.)

[4] Dans cette phrase à double sens, il lance un trait en passant contre les lenteurs de la justice à Athènes, où toutes les villes sujettes étaient obligées de venir faire juger même les affaires civiles : ce qui occasionnait cette multitude de procès et de juges que l'on voyait à Athènes.

LE JEUNE HOMME. Si on le veut bien, suivant la règle du jeu de dames [1].

Ire VIEILLE. Quand tu manges, ce n'est pas suivant la règle du jeu de dames.

LE JEUNE HOMME. Je ne sais ce que tu veux dire. Il faut que je frappe à cette porte.

Ire VIEILLE. Après avoir d'abord frappé [2] à la mienne.

LE JEUNE HOMME. Je n'ai pas pour le moment besoin de tamis.

IIe VIEILLE. Je sais que tu m'aimes : tu es tout étonné de me trouver dehors; allons, viens me baiser.

LE JEUNE HOMME. Mais, ma bonne, je crains ton amant.

IIe VIEILLE. Qui ?

LE JEUNE HOMME. Ce peintre admirable.

IIe VIEILLE. Quel est-il ?

LE JEUNE HOMME. Celui qui peint les vases pour les cérémonies funèbres : rentre vite, de peur qu'il ne te voie sur la porte.

IIe VIEILLE. Je sais, je sais ce que tu veux.

LE JEUNE HOMME. Ma foi, je sais bien ce que tu veux aussi.

IIe VIEILLE. Par Vénus, qui m'a favorisée du sort, je ne te lâcherai pas.

LE JEUNE HOMME. Tu es folle, la vieille.

IIe VIEILLE. Tu plaisantes; mais il faudra bien que tu partages ma couche.

LE JEUNE HOMME. Qu'est-il besoin d'acheter des crochets pour tirer les seaux des puits ? il suffit d'y descendre cette vieille pour les accrocher.

IIe VIEILLE. Ne te moque pas de moi, pauvre garçon ; suis-moi à la maison.

LE JEUNE HOMME. Ce n'est pas une obligation pour moi, à moins que tu n'aies payé à l'état ma contribution du cinq-centième [3].

[1] Πεττοὶ. Voyez Meursius, dans son *Traité sur les jeux des Grecs*, et Larcher, Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. XLVII. Il ne faut pas confondre ce jeu avec le jeu de dés, ni avec les échecs. Ce dernier se joue sur un damier divisé en soixante-quatre cases, tandis que celui dont il s'agit ici n'en avait que trente-six. Chaque joueur avait cinq dames de verre, ou des petites pierres plates, *calculos*, qui se plaçaient dans cinq cases particulières.

[2] Le mot grec κρούσης se prête à une équivoque obscène.

[3] Ce passage d'Aristophane est, je crois, le seul qui nous reste sur cet impôt du

IIe VIEILLE. Par Vénus! il le faut; j'aime à coucher avec des jeunes gens de ton âge.

LE JEUNE HOMME. Et moi, je ne puis souffrir les vieilles de ton âge; jamais rien ne pourra m'y résoudre.

IIe VIEILLE. Par Jupiter! ceci t'y contraindra.

LE JEUNE HOMME. Qu'est-ce que c'est?

IIe VIEILLE. Un décret qui t'enjoint de venir chez moi.

LE JEUNE HOMME. Voyons comment il est conçu.

IIe VIEILLE. Le voici : « Les femmes ont décrété que si un jeune « homme convoite une jeune fille, il ne pourra obtenir ses faveurs « avant d'avoir préalablement fait la chose avec une vieille : s'il re- « fuse de se soumettre à cette obligation, et s'il convoite la jeune « fille, les vieilles femmes auront droit de le saisir et de le traîner « par l'endroit sensible. »

LE JEUNE HOMME. O ciel! on va faire de moi un Procruste [1].

IIe VIEILLE. Il faut obéir à nos lois.

LE JEUNE HOMME. Mais si quelqu'un de mes amis ou de mes concitoyens venait me rendre la liberté[2]?

IIe VIEILLE. Un homme ne peut plus disposer de rien au-dessus de la valeur d'un médimne [3].

LE JEUNE HOMME. Ne peut-on faire défaut?

IIe VIEILLE. Tous les détours sont interdits.

LE JEUNE HOMME. J'alléguerai que je suis marchand [4].

IIe VIEILLE. Je te ferai repentir.

LE JEUNE HOMME. Que faut-il donc faire?

IIe VIEILLE. Me suivre chez moi.

cinq-centième. Les données nous manquent pour sentir le sel de cette plaisanterie. L'édition de Didot donne ἐτῶν au lieu de ἐμῶν : le sens sera alors : « à moins que « tu n'aies payé à l'état le cinq-centième de tes années. »

[1] Fameux brigand. (Voyez Plutarque, *Vie de Thésée*.) Il y a ici un jeu de mots, à l'occasion du verbe προχρούειν (*feminam subagitare*), qui se trouve deux fois dans le décret précédent.

[2] Me racheter.

[3] Telle était la condition des femmes : elles ne pouvaient, ainsi que les enfants, contracter aucune obligation pour une valeur au-dessus d'un médimne d'orge. Ici, sous le règne des femmes, ce sont les hommes que frappe l'interdiction.

[4] Ceux qui faisaient le commerce maritime jouissaient d'une exemption du service de guerre. Mais on ne saurait admettre dans toute son étendue l'assertion du Scholiaste, que les marchands en général fussent exempts à Athènes de l'impôt sur les propriétés. — Ici, le jeune homme veut se dérober au service que la vieille lui impose. (Voy. aussi le *Plutus*, v. 905.)

LE JEUNE HOMME. Y a-t-il obligation?

IIe VIEILLE. Rigoureuse, comme un ordre de Diomède [1].

LE JEUNE HOMME. Eh bien, étends d'abord une couche d'origan, ajoute-s-y quatre branches d'arbre, ceins ta tête de bandelettes, dispose les fioles, et mets devant la porte le vase d'eau lustrale [2].

IIe VIEILLE. Tu m'achèteras aussi une couronne.

LE JEUNE HOMME. Oui, si tu vis encore après que les cierges [3] seront brûlés; car je pense qu'à peine entrée à la maison, tu mourras.

LA JEUNE FILLE. Où entraînes-tu ce jeune homme?

IIe VIEILLE. Il est à moi, je l'emmène.

LA JEUNE FILLE. C'est une folie. Il est trop jeune; il n'a pas l'âge qui te convient; tu serais plutôt sa mère que sa femme. Si vous faites exécuter cette loi, vous remplirez toute la terre d'Œdipes [4].

IIe VIEILLE. Petite peste! c'est la jalousie qui te fait parler ainsi; mais je me vengerai.

LE JEUNE HOMME. Par Jupiter Sauveur! tu m'as rendu un grand service, mon amour, en me délivrant de cette vieille. Aussi je te prouverai ce soir ma reconnaissance avec énergie.

Ire VIEILLE. Holà! où emmènes-tu ce jeune homme? Tu violes la loi; elle porte formellement qu'il doit d'abord coucher avec moi.

LE JEUNE HOMME. Malheur à moi! D'où sors-tu, vieille maudite? Celle-ci est encore pire que l'autre.

Ire VIEILLE. Viens ici.

LE JEUNE HOMME; *à la jeune fille.* Ne me laisse pas faire violence par cette vieille, je t'en conjure.

[1] Brigand de Thrace, qui forçait les étrangers de coucher avec ses filles, sous peine d'être dévorés par ses chevaux. Il fut puni par Hercule.

[2] Une partie de ce cérémonial usité dans les funérailles, s'est conservée jusqu'à nous. L'origan, plante aromatique sur laquelle on étendait les morts. Au lieu du lit nuptial, le jeune homme dit à la vieille de préparer son lit de mort.

[3] Ces espèces de bougies se faisaient alors avec de l'écorce de jonc enduite de cire.

[4] On sait qu'OEdipe avait épousé sa mère.

Ire VIEILLE. Ce n'est pas moi qui te fais violence, c'est la loi.

LE JEUNE HOMME. Ou plutôt c'est une Empuse[1], le corps tout couvert d'ulcères.

Ire VIEILLE. Suis-moi vite, mon bijou, et ne raisonne pas.

LE JEUNE HOMME. Attends, laisse-moi d'abord aller à un besoin, afin de reprendre mes sens. Autrement, la peur va me faire lâcher ici quelque chose de rouge.

Ire VIEILLE. N'aie pas peur, va toujours; tu feras cela[2] à la maison.

LE JEUNE HOMME. Je crains de faire plus que je ne veux. Laisse, je te donnerai deux bonnes cautions.

Ire VIEILLE. Je n'en veux pas.

IIIe VIEILLE. Holà! hé! Où vas-tu avec cette femme?

LE JEUNE HOMME. Je ne vais pas; on m'entraîne. Qui que tu sois, que les dieux te comblent de prospérités, toi qui viens à mon aide en cette extrémité. O Hercule[3]! ô Pans! ô Corybantes! ô Dioscures! ce monstre est encore plus horrible que l'autre. Mais enfin quelle espèce de créature est-ce là? est-ce une guenon plâtrée de céruse, ou une vieille revenant des enfers?

IIIe VIEILLE. Ne te moque pas de moi; viens par ici.

Ire VIEILLE. Non, par ici.

IIIe VIEILLE. Je ne te lâcherai pas.

Ire VIEILLE. Ni moi.

LE JEUNE HOMME. Vous m'écartelez, vieilles maudites.

Ire VIEILLE. La loi t'ordonne de me suivre.

IIIe VIEILLE. Non pas, s'il se présente une autre vieille encore plus laide.

LE JEUNE HOMME. Si vous me faites périr ainsi, comment pourrai-je aller trouver cette jolie fille?

IIIe VIEILLE. Arrange-toi comme tu pourras; mais il faut faire ce que je te dis.

LE JEUNE HOMME. Laquelle de vous deux dois-je expédier la première?

[1] Un des monstres de l'enfer, dont il est question dans *les Grenouilles*, vers 294 page 423.

[2] « *Cacabis*. »

[3] Ici le jeune homme se retourne, et aperçoit cette troisième vieille, encore plus laide que les deux premières.

Iʳᵉ VIEILLE. Ne le sais-tu pas? viens avec moi.

LE JEUNE HOMME. Que celle-ci me lâche donc.

IIIᵉ VIEILLE. Non, c'est avec moi.

LE JEUNE HOMME. Oui, si l'autre veut me lâcher.

Iʳᵉ VIEILLE. Je ne le lâcherai pas.

IIIᵉ VIEILLE. Ni moi.

LE JEUNE HOMME. Vous seriez de bien mauvaises batelières.

IIIᵉ VIEILLE. Pourquoi?

LE JEUNE HOMME. Vous mettriez les passagers en pièces, en les tirant ainsi.

Iʳᵉ VIEILLE. Tais-toi, et viens ici.

IIIᵉ VIEILLE. Non, viens de mon côté.

LE JEUNE HOMME. C'est vraiment ici le cas du décret de Cannonus [1]; il faut que je me partage en deux pour les satisfaire. Mais comment pourrai-je faire aller deux rames à la fois [2]?

Iʳᵉ VIEILLE. C'est bien facile; tu n'as qu'à manger une casserole d'oignons.

LE JEUNE HOMME. Je suis perdu! on m'entraîne, je touche déja la porte.

IIIᵉ VIEILLE, *à l'autre vieille*. Tu n'y gagneras rien; j'entrerai vec toi.

LE JEUNE HOMME. Non, par tous les dieux! Mieux vaut encore un eul mal que deux.

IIIᵉ VIEILLE. Par Hécate! que tu le veuilles ou non, ce sera.

LE JEUNE HOMME. Quelle triste destinée, d'avoir à satisfaire une vieille hideuse, toute la nuit et tout le jour; et une fois, délivré de celle-ci, de retomber de là sur une grenouille [3] au teint noirâtre! Ne suis-je pas bien malheureux? Oui, par Jupiter Sauveur! il

[1] Cannonus avait fait décider que toutes les fois que plusieurs personnes seraient accusées du même crime, on instruirait à part la cause de chacune d'elles. Ici, le jeune homme, faisant allusion aux termes du décret, dit qu'il doit, non pas juger (κρίνειν) chacune séparément, mais βινεῖν, *permolere*.

[2] *Plurimæ sunt metaphoræ ex arte nauticâ ad rem veneream translatæ.*

[3] Il y a dans le grec φρύνην, un crapaud: « ayant sur ses joues un vase de terre « cuite, λήκυθον. » Ces vases, tels qu'on peut les voir dans les collections d'antiques du Musée, sont peints en noir sur un fond rouge. Le mot λήκυθος, qui paraît être le nom générique de ces sortes de vases, désigne quelquefois une lampe, comme dans cette pièce, et dans *les Grenouilles*.

faut que je sois bien misérable, pour m'embarquer [1] avec de pareils monstres. Souvenez-vous, s'il m'arrive quelque malheur en naviguant sur le cloaque de ces deux vieilles infâmes, de m'enterrer sur le seuil même de la porte ; et celle qui survivra, de l'enduire de poix, de garnir ses pieds de plomb fondu, et de la placer sur mon tombeau, en guise de lampe funéraire.

UNE SERVANTE [2]. Heureux le peuple d'Athènes ! heureuse ma maîtresse et moi-même, et vous toutes qui êtes à cette porte ; et vous, voisins, habitants de notre bourg ; et moi aussi, simple servante, qui ai parfumé ma chevelure d'essenses précieuses ! Mais le parfum des amphores de vin de Thasos est plus exquis encore ; le bouquet s'en conserve longtemps ; tout le reste s'évanouit bientôt. Oui, les amphores sont bien préférables. Versez-moi du vin pur ; il inspire la gaieté toute la nuit, lorsqu'on sait choisir celui qui a le meilleur bouquet. Mais, dites-moi, femmes, où je pourrai trouver mon maître, l'époux de ma maîtresse.

LE CHOEUR. Reste ici, je crois que tu le trouveras.

LA SERVANTE. En effet, le voici qui vient dîner. O mon maître ! que tu es heureux ! mille fois heureux !

LE MAÎTRE. Moi ?

LA SERVANTE. Oui, sans doute, plus heureux que personne. Peut-on être plus fortuné que toi, qui, sur une population de plus de trente mille [3] citoyens, es le seul qui n'aies point dîné ?

LE CHOEUR. Voilà en effet un homme bien heureux.

LA SERVANTE. Eh bien, où vas-tu ?

LE MAÎTRE. Je vais dîner.

LA SERVANTE. Par Vénus ! tu seras le dernier de tous. Toutefois ma maîtresse m'a ordonné de te prendre, et d'emmener ces jeunes filles [4] avec toi. Il est resté du vin de Chio, et d'autres bonnes choses. Ainsi ne tardez pas : ceux des spectateurs qui nous sont favorables, ceux des juges qui prononcent sans partialité, peuvent

[1] Il y a dans le grec : « nager. » A cette occasion, Lefèvre cite ce passage d'un poëte latin :

« *In laxa pes mihi pelle natat.* »

[2] Elle sort du festin.

[3] Voyez un Mémoire de M. Letronne, sur le nombre des habitants de l'Attique, tome VI des Nouveaux Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

[4] Celles du chœur.

venir avec nous ; ils trouveront de tout en abondance. Montre-toi donc empressé pour tout le monde ; n'oublie personne ; invite généreusement vieillards, jeunes gens, enfants ; le dîner est préparé pour tout le monde... si chacun s'en va chez soi. Moi, je vais me rendre au festin, en portant ce flambeau avec grace.

LE CHOEUR. Qu'attends-tu donc ? que tardes-tu à emmener ces jeunes filles avec toi ? Moi, pendant la marche, je chanterai quelque chanson de table. Mais je veux donner un petit avis aux juges : Que les sages me jugent sur ce que j'ai dit de sage ; que les rieurs me jugent sur ce qui les a fait rire ; je me soumets ainsi au jugement de tout le monde. Si le sort m'a désigné pour être joué le premier [1], que ce ne soit pas pour moi un désavantage : rappelez-vous tous mes efforts ; et, fidèles à vos serments, jugez les chœurs selon leur mérite. N'imitez pas ces viles courtisanes, qui ne se souviennent jamais que des derniers qui les ont payées. O mes amies ! il est temps, si nous voulons en finir, de nous rendre au festin en dansant. Va en mesure, marque les pas sur le rhythme crétois.

DEMI-CHOEUR. M'y voici.

LE CHOEUR. Que celles-ci aillent aussi en cadence et d'un pied léger. Bientôt on va servir huîtres, salaisons, poissons sans écailles, lottes, calvaires [2] à la sauce piquante, silphium assaisonné avec du miel, grives, merles, pigeons, crêtes de coqs grillées, cincles, bisets, lièvres en civet, ailes de volaille [3]. D'après cela, prends vite une assiette, prends un œuf, et cours te mettre à table.

DEMI-CHOEUR. Les autres mangent déjà.

LE CHOEUR. Sautons de joie. Io ! Évoé ! Allons manger : livrons-nous à la joie de la victoire ! Évoé ! Évoé !

[1] Comme on représentait plusieurs pièces le même jour, on tirait au sort l'ordre de représentation de chacune. Les dernières impressions étant ordinairement les plus vives, il y avait du désavantage à être joué le premier.

[2] Espèce de poisson.

[3] Tous ces mets sont exprimés par un mot composé, qui comprend six vers entiers ou soixante-seize syllabes.

FIN DE L'ASSEMBLÉE DES FEMMES.

PLUTUS,

COMÉDIE.

NOTICE SUR LA COMÉDIE

DE PLUTUS.

Chrémyle, homme de bien, mais pauvre, va consulter l'oracle d'Apollon sur les moyens de s'enrichir. Le dieu lui répond d'emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera en sortant du temple. Il rencontre un aveugle ; c'est Plutus. Dès que celui-ci s'est fait connaître, on s'empresse autour de lui, on veut travailler à sa guérison : car si Plutus est aveugle, faut-il s'étonner qu'il enrichisse tant de coquins et d'intrigants ? On le conduit dans un temple d'Esculape : là, Plutus recouvre la vue ; désormais il enrichira les honnêtes gens.

On voit là un cadre satirique ingénieusement inventé par le poëte, pour fronder la cupidité, l'égoïsme, et tous les vices qu'il reproche aux Athéniens. Dans l'*Assemblée des femmes*, Aristophane avait traité à sa manière la question de la communauté des biens ; il avait présenté sous des formes ridicules les inconvénients pratiques de ce système. Dans le *Plutus*, il aborde une question qui touche de près à la première : c'est l'inégale répartition des richesses, et la manière capricieuse dont la fortune dispense ses faveurs, faisant prospérer les méchants, et donnant la misère en partage à la probité. La Pauvreté s'indigne de ce que Chrémyle veut rendre la vue à Plutus, et prétend la chasser de chez lui. Elle prouve, dans un plaidoyer très spirituel, qu'elle est la mère de tous les biens, et que les hommes lui doivent le bonheur dont ils jouissent. D'ailleurs, si chacun était riche, personne ne voudrait plus travailler ; il n'y aurait plus ni serruriers, ni tailleurs, ni cordonniers, etc. Sous les sophismes et les bouffonneries qui égaient l'argumentation banale de ceux qui défendent les abus parcequ'ils en vivent, on voit percer le bon sens exquis du poëte, qui avait pressenti la nécessité du travail comme condition de notre nature, et qui avait compris que l'or, par lui-même, ne constitue pas la richesse.

La dernière partie de la pièce nous montre les effets de la guérison de Plutus. Un homme de bien enrichi vient remercier le dieu ; un sycophante, ou délateur, ruiné, prouve que Plutus conspire le renversement de la république. Une vieille folle vient se plaindre de ce qu'un beau jeune homme qu'elle aime passionnément la délaisse, depuis qu'il n'a plus besoin de ses largesses. Mercure, affamé, déserte le parti des dieux, à qui l'on n'offre plus de sacrifices, depuis que Plutus a recouvré la vue ; et il

se met au service de Chrémyle, hôte de Plutus. Enfin un prêtre de Jupiter, qui meurt de faim, abandonne ses autels, et se consacre au culte de Plutus, arbitre du monde, maître des hommes et des dieux.

Cette comédie, semée de traits fins et spirituels, est conduite avec un art qui ne se retrouve peut-être pas au même degré dans les autres, si l'on excepte *les Nuées*. La fiction n'a point ici cette froideur qui glace trop souvent le genre allégorique. Cependant les personnalités ne sont plus si nombreuses, et ceux que l'auteur attaque sont traités avec plus de ménagements. Il n'y a pas de parabase ; le chœur joue un rôle beaucoup moins important qu'à l'ordinaire, et ses sarcasmes sont moins mordants. Par là, le *Plutus* se rapproche du caractère de la comédie moyenne, bien plus que de la vieille comédie politique. Il fut représenté à deux époques différentes : la première fois, quatre-vingt-douzième olympiade, quatrième année, sous l'archonte Dioclès, 409 avant Jésus-Christ ; la seconde fois, quatre-vingt-dix-septième olympiade, quatrième année, sous l'archonte Antipater, 390 avant Jésus-Christ. Aristophane fit alors donner la pièce sous le nom de son fils Araros, selon l'auteur d'une des préfaces grecques. La pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui, paraît être un composé des deux éditions primitives. Ce ne peut être la première ; car le vers 1147 fait allusion à la prise de Phylé par Thrasybule, et à l'amnistie qu'il fit décréter l'année suivante après l'expulsion des Trente (quatre-vingt-quatorzième olympiade, deuxième année). De plus, le vers 173 parle de la garnison étrangère qu'Athènes entretenait à Corinthe, lors de la guerre dite *des alliés* ; or cette guerre ne commença que la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade. Enfin le Scholiaste cite, au vers 1125 des *Grenouilles*, un passage du premier *Plutus*, qui ne se retrouve plus aujourd'hui ; tandis qu'Athénée (liv. IX) cite un vers du second *Plutus*, qui se trouve dans le nôtre (v. 1105). D'un autre côté, les passages où Aristophane attaque par leur nom Pamphile 174, Agyrrius 176, Philepsius 177, Philonide 179 et 303, Aristylle 314, Néoclide, etc., ne peuvent appartenir au second, puisqu'à cette époque une loi défendait de traduire sur la scène aucun citoyen par son nom, au dire de l'auteur grec de la Vie d'Aristophane, et comme Petit le prouve (*de Legibus Atticis*). Mais les poëtes comiques jouissaient encore de cette licence à la première époque. De tout cela il faut donc conclure que la pièce, telle que nous l'avons aujourd'hui, est un composé des deux premières éditions.

PLUTUS.

PERSONNAGES.

CARION, esclave.
CHRÉMYLE.
PLUTUS.
CHOEUR DE PAYSANS.
BLEPSIDÈME, ami de Chrémyle.
LA PAUVRETÉ.
LA FEMME DE CHRÉMYLE.
UN HOMME DE BIEN.
UN SYCOPHANTE.
UN TÉMOIN.
UNE VIEILLE FEMME.
UN JEUNE HOMME.
MERCURE.
UN PRÊTRE DE JUPITER.

CARION. Par Jupiter et par tous les dieux, quelle triste condition d'être l'esclave d'un maître en démence! Le serviteur a beau donner les meilleurs conseils ; s'il plaît au maître de ne pas les suivre, le serviteur n'en a pas moins à souffrir. Ce corps qui nous appartient, la fortune ne nous permet pas d'en disposer; elle le donne à celui qui nous achète. Mais laissons ce discours. Apollon, qui rend ses oracles par son trépied d'or, se conduit bien mal, à mon sens; il est médecin et prophète habile, dit-on; et voilà que mon maître, qui vient de le consulter, s'en retourne plus fou que jamais; il se laisse conduire par un aveugle, tout au contraire de ce qu'il devrait faire; car c'est à ceux qui voient clair de guider les aveugles. Lui, il les suit, et il me force d'en faire autant; et cela, sans même me dire le moindre mot. Non, mon maître; je ne saurais me taire, si tu ne me dis pourquoi nous suivons cet homme : je te tourmenterai sans relâche, et tu ne me battras pas; j'ai la couronne sur la tête[1].

CHRÉMYLE. Non : mais je t'ôterai ta couronne, si tu me fâches, et il t'en cuira davantage.

[1] Ils revenaient de consulter l'oracle d'Apollon : l'usage, en revenant de son temple, était d'être couronné de laurier. Ceux qui portaient ces couronnes étaient presque sacrés, et l'on n'aurait osé mettre la main sur eux. Les esclaves même jouissaient de ce privilége. (Voy. le Scholiaste d'Euripide, sur l'*Hippolyte*, vers 792 ; et le Scholiaste de Sophocle, sur *Œdipe roi*, v. 82.)

CARION. Bagatelles ! Je ne cesserai pas, que tu ne m'aies dit quel est cet homme : c'est véritablement par intérêt pour toi que je le demande.

CHRÉMYLE. Eh bien ! je ne te le cacherai point : je sais que de mes serviteurs tu es le plus fidèle et le plus discret [1]. Moi, religieux et honnête homme, j'étais pauvre et malheureux.

CARION. Je le sais.

CHRÉMYLE. La richesse était pour les sacriléges, les vils orateurs, les sycophantes [2], les vauriens.

CARION. Je le crois.

CHRÉMYLE. J'allai donc consulter le dieu ; non pour moi, qui voyais déja ma triste vie sur son déclin [3], mais pour mon fils unique, afin de savoir s'il devait changer de conduite, et devenir fourbe, injuste, scélérat, cette voie paraissant être celle du bonheur.

CARION. Qu'a répondu Apollon, du milieu de ses couronnes ?

CHRÉMYLE. Tu vas voir : le dieu m'a dit formellement de suivre le premier que je rencontrerais à la sortie du temple, de ne pas le quitter, et de l'engager à m'accompagner chez moi.

CARION. Et quel est le premier que tu as rencontré ?

CHRÉMYLE. Cet homme-ci.

CARION. O le plus stupide des hommes ! Ne comprends-tu pas la pensée du dieu, qui te dit dans les termes les plus clairs de former ton fils aux mœurs du pays ?

CHRÉMYLE. Qui te fait penser ainsi ?

CARION. C'est qu'il est évident, même pour un aveugle, que ne

[1] Le mot grec κλεπτίστατον est à double sens; il veut dire aussi « le plus voleur. »

[2] C'est-à-dire délateurs. Le mot grec signifie littéralement « qui dénonce les « figues. » Pour expliquer l'origine de ce mot, on a prétendu qu'une loi ancienne prohibait l'exportation des figues de l'Attique; que de là, le nom s'appliqua à ceux qui dénonçaient l'exportation de toute marchandise prohibée, et enfin à toute espèce de dénonciation. (Voy. Plutarque, *Vie de Solon*, et son *Traité* περὶ πολυπραγμοσύνης. Athénée, l. III.) En supposant qu'une telle prohibition ait eu lieu, peut-être le législateur avait-il en vue la propagation de ce fruit, lorsqu'il était encore très rare. Cette conjecture perce dans le Scholiaste de Platon, qui place l'origine du nom de sycophante à l'époque où le figuier venait d'être trouvé dans l'Attique, et où il ne croissait point ailleurs. Une version plus probable veut que dans un temps de famine le besoin ait fait dérober les fruits des figuiers sacrés, et qu'après qu'on eut senti la colère des dieux, on ait dénoncé ceux qu'on soupçonnait de ce sacrilége. (Scholiaste d'Aristophane, sur le *Plutus*, v. 31. Voy. aussi sur le vers 871.)

[3] Dans le grec : « Que le carquois de ma vie était épuisé. » C'est par une image analogue qu'Horace a dit : « *Quid brevi fortes* jaculamur *ævo Multa?* » *Od.*, l. II, 16.

rien faire d'honnête est ce qu'il y a aujourd'hui de plus profitable.

CHRÉMYLE. Ce ne peut être là le sens de l'oracle ; il doit avoir un but plus élevé. En demandant à cet homme qui il est, et quel est le motif qui l'amène avec nous, nous pourrons connaître le sens de l'oracle.

CARION. Allons, dis-nous vite qui tu es, ou l'effet suivra la menace ; parle vite.

PLUTUS. Je te ferai repentir.

CARION. Tu entends sa réponse ?

CHRÉMYLE. C'est à toi qu'il s'adresse, non à moi : tu l'interroges d'une manière si grossière et si dure ! Mon ami, si tu aimes à avoir affaire à un honnête homme, réponds-moi.

PLUTUS. Va te promener [1] !

CARION. Remercie le dieu, de l'homme et du présage qu'il t'envoie.

CHRÉMYLE. Par Cérès ! tu ne riras pas longtemps.

CARION. Si tu ne parles, je t'assomme sans pitié.

PLUTUS. Mes amis, laissez-moi tranquille.

CHRÉMYLE. Du tout !

CARION. Voici, mon maître, quel est le meilleur parti à prendre. Je vais me débarrasser de ce misérable ; je le conduirai sur le bord d'un précipice, puis je le laisserai là, et m'en irai, pour qu'il tombe et se rompe le cou.

CHRÉMYLE. Emporte-le vite.

PLUTUS. Non, non !

CARION. Ne répondras-tu pas ?

PLUTUS. Mais une fois que vous saurez qui je suis, j'en suis sûr, vous me maltraiterez, et ne me lâcherez point.

CHRÉMYLE. Si fait ; cela dépendra de toi.

PLUTUS. Commencez donc par me lâcher.

CHRÉMYLE. Voilà.

PLUTUS. Écoutez donc ; car je vois qu'il faut dire ce que j'avais résolu de cacher : je suis Plutus.

CHRÉMYLE. O le plus scélérat des hommes ! Quoi ! tu es Plutus, et tu gardais le silence ?

CARION. Toi, Plutus, en cet état misérable ?

[1] Littéralement : « je te dis de gémir. » Espèce d'imprécation ; termes d'impatience et de mépris. La première réponse de Plutus est à peu près la même.

CHRÉMYLE. O Apollon, dieux et génies! ô Jupiter! que dis-tu là? Es-tu bien réellement Plutus?

PLUTUS. Oui.

CHRÉMYLE. Lui-même?

PLUTUS. Lui-même en personne[1].

CHRÉMYLE. D'où viens-tu donc si sale?

PLUTUS. De chez Patrocle[2], qui ne s'est jamais baigné[3] depuis qu'il existe.

CHRÉMYLE. Et qui t'a rendu aveugle? dis-moi.

PLUTUS. C'est Jupiter, dans sa jalousie pour les hommes. Jeune encore, je le menaçai de ne visiter que les hommes justes, sages et vertueux; alors il me rendit aveugle, pour m'empêcher de les reconnaître. tant il est jaloux des gens de bien!

CHRÉMYLE. Cependant les gens de bien et les justes sont les seuls qui l'honorent.

PLUTUS. C'est vrai.

CHRÉMYLE. Eh bien, voyons: si tu recouvrais la vue, fuirais-tu désormais les méchants?

PLUTUS. Assurément.

CHRÉMYLE. Irais-tu chez les gens de bien?

PLUTUS. Sans doute; car il y a longtemps que je n'en ai vu.

CHRÉMYLE. Cela n'est pas étonnant; moi, qui vois clair, je n'en vois pas non plus.

PLUTUS. Laissez-moi aller maintenant; vous savez tout ce qui me touche.

CHRÉMYLE. Non certes; nous te lâcherons moins que jamais.

[1] Αὐτότατος : comme Plaute a dit *ipsissimus*.

[2] Athénien riche, mais avare. « Plus avare que Patrocle, » était passé en proverbe. Le Scholiaste dit que Patrocle s'abstient d'aller au bain, pour imiter les manières lacédémoniennes. La laconomanie consistait à affecter une vie frugale, à laisser croître ses cheveux et sa barbe, à ne pas se baigner. (Voyez *les Oiseaux*, v. 1269.) Aristophane a déjà cité un Patroclide pour sa saleté, dans *les Oiseaux*, vers 788. Platon, dans l'*Euthydème* (traduction de M. Cousin, tom. IV, pag. 414), nomme un Patrocle, frère utérin de Socrate. Dans *le Songe* de Lucien, il est aussi question d'un sculpteur nommé Patrocle. Mais rien n'autorise à affirmer qu'il y ait identité entre ces trois personnages.

[3] On sait quel était l'usage fréquent du bain et des ablutions dans l'Orient, et chez les Athéniens. Chez ces derniers on se lavait les mains avant et après le repas; avant, c'était ὕδωρ κατὰ χειρός; après, c'était ἀπονίψασθαι. (Voy. *les Guêpes*, v. 1242; et *les Oiseaux*, v. 462. Athénée, l. IX et l. XIV. Sur le bain, voy. aussi *les Nuées*, vers 828.)

PLUTUS. Ne disais-je pas bien que vous me causeriez des désagréments?

CHRÉMYLE. Je t'en conjure, laisse-toi fléchir; ne me quitte pas: tu auras beau chercher, tu ne trouveras pas d'homme meilleur que moi: non, par Jupiter, il n'y en a pas d'autre; je suis l'unique.

PLUTUS. Tous disent la même chose; mais une fois qu'ils me possèdent et qu'ils sont devenus riches, leur perversité n'a plus de bornes.

CHRÉMYLE. C'est vrai; mais ils ne sont pas tous méchants.

PLUTUS. Si, tous sans exception.

CARION. Tu me le paieras.

CHRÉMYLE. Mais au moins il faut que tu saches les avantages que tu trouveras à rester avec nous; écoute. J'espère, avec l'aide des dieux, j'espère guérir ton infirmité et te rendre la vue.

PLUTUS. Garde-t'en bien; je ne veux pas recouvrer la vue.

CHRÉMYLE. Que dis-tu là?

CARION. Cet homme est né pour être malheureux.

PLUTUS. Jupiter, je le sais, lorsqu'il connaîtrait leur folie, m'écraserait.

CHRÉMYLE. Ne lui suffit-il pas de te laisser ainsi aller à tâtons?

PLUTUS. Je ne sais; mais j'ai grand'peur de lui.

CHRÉMYLE. Vraiment? O le plus lâche de tous les dieux! que pourraient la puissance de Jupiter et ses tonnerres[1], si tu recouvrais la vue, ne fût-ce que pour peu d'instants?

PLUTUS. Ah! malheureux, ne parle pas ainsi.

CHRÉMYLE. Attends un peu; je te prouverai que tu es bien plus puissant que Jupiter.

PLUTUS. Moi, dis-tu?

CHRÉMYLE. Oui, par le ciel! Et d'abord qui donne à Jupiter l'autorité sur les dieux?

CARION. L'argent, car il en a beaucoup.

CHRÉMYLE. Eh bien! qui lui donne cet argent?

CARION. Plutus.

CHRÉMYLE. Et à qui doit-il les sacrifices qu'on lui offre? n'est-ce pas à Plutus?

CARION. Il est vrai, c'est toujours la richesse[2] qu'on lui demande.

[1] Littéralement : « vaudraient-ils un triobole? » Il veut dire que le pouvoir de Jupiter ne serait rien auprès du pouvoir de Plutus.

[2] On sait que Plutus signifie en grec « la richesse. »

CHRÉMYLE. C'est donc Plutus qui en est cause ; et s'il voulait, les sacrifices cesseraient bientôt.

PLUTUS. Comment cela ?

CHRÉMYLE. Aucun homme désormais ne pourrait offrir ni bœuf, ni gâteau, ni la moindre chose, si tu ne le voulais pas.

PLUTUS. Comment ?

CHRÉMYLE. Comment ? c'est que personne n'aura d'argent pour en acheter, si tu n'en donnes. Que Jupiter te fâche, et toi seul tu renverseras sa puissance.

PLUTUS. Que dis-tu ? c'est moi qui suis cause qu'on lui sacrifie ?

CHRÉMYLE. Sans doute. Les hommes n'ont rien de magnifique, de beau, d'agréable, qui ne vienne de toi : tout dépend de la richesse.

CARION. Moi, par exemple, c'est en échange d'un peu d'argent que je suis devenu esclave, pour avoir été moins riche que mon maître.

CHRÉMYLE. Que dit-on des courtisanes de Corinthe ? si un pauvre va les trouver, elles ne font pas attention à lui ; qu'un riche se présente, elles lui prodiguent leurs caresses [1].

CARION. Les jeunes garçons font de même ; c'est l'argent, et non l'amour, qui les guide.

CHRÉMYLE. Les infâmes, du moins ; car les gens d'honneur ne prennent point d'argent.

CARION. Que prennent-ils donc ?

CHRÉMYLE. L'un reçoit un beau cheval, l'autre des chiens de chasse.

CARION. Comme ils rougissent sans doute de demander de l'argent, ils enveloppent [2] leur infamie d'un autre nom.

CHRÉMYLE. C'est à toi qu'est due la naissance de tous les métiers, de toutes les inventions ; l'un, assis dans sa boutique, taille le cuir.

CARION. Un autre travaille l'airain, un autre façonne le bois.

CHRÉMYLE. Celui-ci affine l'or qu'il a reçu de toi.

[1] « *Clunes extemplo eas huic obvertere.* » Corinthe était renommée pour la dissolution des mœurs. Ses courtisanes étaient fameuses. Dans le nombre, on cite Laïs, Cyrène, Léæna, Sinope, Myrrhine, Scione. Mais elles mettaient leurs faveurs à très haut prix. De là le proverbe : « Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe. »

[2] Περιπέττουσι, littéralement : « empâter, encroûter. » Certains boulangers enveloppaient d'une couche de farine plus fine des gâteaux de pâte grossière.

CARION. Celui-là vole sur les routes ; celui-là enfonce les murs.

CHRÉMYLE. L'un est foulon.

CARION. L'autre lave des laines.

CHRÉMYLE. Ici on tanne des cuirs ; là on vend des oignons.

CARION. Un autre, surpris en adultère, est épilé, à cause de toi.

PLUTUS. O ciel ! j'ignorais tout cela.

CARION. N'est-ce pas lui qui inspire tant d'orgueil au grand roi ?

CHRÉMYLE. N'est-ce pas pour lui que se tiennent nos assemblées [1] ?

CARION. N'est-ce pas toi encore qui équipes les trirèmes [2] ?

CHRÉMYLE. N'est-ce pas lui qui entretient notre garnison étrangère à Corinthe [3] ?

CARION. N'est-ce pas lui qui fera gémir Pamphile [4] ?

CHRÉMYLE. Et avec Pamphile, le marchand d'aiguilles [5] ?

CARION. N'est-ce pas lui qui fait qu'Agyrrhius [6] pète sans gêne ?

CHRÉMYLE. N'est-ce pas à cause de toi que Philepsius [7] raconte des histoires ?

CARION. N'est-ce pas toi qui fais que l'on envoie des secours aux Égyptiens [8] ?

CHRÉMYLE. Que Laïs aime Philonide [9] ?

[1] Allusion aux trois oboles que recevaient les citoyens, pour droit de présence.

[2] Les particuliers les plus riches étaient chargés d'armer à leurs frais les galères. L'État fournissait la carcasse du navire.

[3] Athènes avait fait alliance avec les Corinthiens, les Thébains et les Argiens, contre Lacédémone, la deuxième année de la quatre-vingt-seizième olympiade. (Voy. *l'Assemblée des Femmes.*)

[4] Selon le Scholiaste, Pamphile était un fameux usurier d'Athènes. Selon d'autres, c'était un démagogue qui vola le trésor public ; après quoi il fut banni, et ses biens furent confisqués.

[5] Parasite de Pamphile, selon le Scholiaste. Quelques personnes traduisent le mot βελονοπώλης, comme un nom propre.

[6] Le poëte veut exprimer que la richesse de cet Agyrrhius le rendait insolent. Il en parle comme d'un débauché dans *l'Assemblée des Femmes*, v. 102 et 184.

[7] Pauvre diable, qui gagnait sa vie à débiter des contes. Platon le comique le traite de monstrueux bavard. Sans remonter aux conteurs arabes, ni aux rhapsodes, qui, avant l'invention de l'écriture, nous ont conservé les poésies homériques, on rencontre encore en Italie des conteurs qui amusent le peuple sur les places publiques.

[8] Les conjectures des commentateurs, au sujet de ces secours envoyés en Égypte, sont fort incertaines.

[9] Laïs, célèbre courtisane, née en Sicile, et qui vécut à Corinthe. — Philonide était connu pour sa richesse et sa sottise.

CARION. Et que la tour de Timothée [1]...

CHRÉMYLE. Puisse-t-elle tomber sur toi! — Enfin n'est-ce pas par toi que tout se fait? Crois-moi, tu es la cause unique de toutes choses, des biens comme des maux.

CARION. A la guerre, la victoire est toujours du côté où tu fais pencher la balance.

PLUTUS. Quoi! à moi seul je puis tant de choses?

CHRÉMYLE. Et bien d'autres encore. Aussi jamais personne ne se lasse de toi. On se rassasie de tout le reste, d'amour...

CARION. De pain,

CHRÉMYLE. De musique,

CARION. De friandises,

CHRÉMYLE. D'honneur,

CARION. De gâteaux,

CHRÉMYLE. De gloire,

CARION. De figues,

CHRÉMYLE. D'ambition,

CARION. De bouillie.

CHRÉMYLE. Du commandement,

CARION. De lentilles.

CHRÉMYLE. Mais de toi, jamais personne ne s'en est lassé. Possède-t-on treize talents [2]? on desire en avoir seize. Les a-t-on gagnés? on en veut quarante; sans quoi on ne saurait vivre.

PLUTUS. Vos discours me paraissent fort sages; une seule chose m'inquiète.

CHRÉMYLE. Laquelle?

PLUTUS. C'est par quel moyen je m'emparerai [3] de ce pouvoir que vous m'attribuez.

CHRÉMYLE On a bien raison de dire qu'il n'y a rien de si peureux que Plutus.

PLUTUS. Du tout. C'est un voleur qui jadis m'a calomnié de la sorte : étant entré dans une maison, il trouva tout fermé, et ne put rien prendre; alors il a appelé peur ma prévoyance.

CHRÉMYLE. Ne te mets pas en peine; si tu te montres toi-même

[1] Timothée, général athénien, fils de Conon. (Voyez sa vie dans Cornelius Nepos.) Il était très riche, et très heureux dans ses expéditions. On croit qu'il s'agit ici d'une tour qu'il avait bâtie à la Fortune.

[2] Le talent contenait soixante mines, ou six mille drachmes.

[3] Parcequ'il est aveugle.

empressé à nous seconder, je te rendrai la vue plus perçante que celle de Lyncée [1].

PLUTUS. Comment feras-tu, toi qui n'es qu'un mortel?

CHRÉMYLE. J'ai bonne espérance; je sais ce que m'a dit Apollon en agitant le laurier de Delphes.

PLUTUS. Est-il donc aussi du secret?

CHRÉMYLE. Oui.

PLUTUS. Prenez garde...

CHRÉMYLE. Ne t'inquiète pas, mon cher. Quand je devrais mourir, j'en viendrai à bout.

CARION. Tu peux aussi compter sur moi.

CHRÉMYLE. Nous aurons encore beaucoup d'autres auxiliaires, tous les honnêtes gens qui n'ont pas de pain.

PLUTUS. Ma foi, ce sont là de pauvres auxiliaires!

CHRÉMYLE. Non pas, si une fois ils redeviennent riches (*A Carion.*) Allons, cours vite.

CARION. Que faut-il faire? dis.

CHRÉMYLE. Appelle nos compagnons, les laboureurs; tu les trouveras aux champs, où ils se donnent bien du mal; dis-leur de venir ici prendre avec nous leur part des biens de Plutus.

CARION. J'y vais; mais qui portera ce morceau de viande [2] à la maison?

CHRÉMYLE. Je m'en charge; mais dépêche-toi. (*Carion s'en va.*) O Plutus! le plus puissant de tous les dieux, entre avec moi dans cette demeure: voilà la maison; il faut que tu la remplisses aujourd'hui de richesses, par tous les moyens, bons ou mauvais.

PLUTUS. En vérité, il m'en coûte toujours beaucoup d'entrer dans une maison étrangère; jamais je ne m'en suis bien trouvé. Si je vais chez un avare, aussitôt il m'enfouit sous la terre: et lorsqu'un honnête homme de ses amis vient lui demander un peu d'argent, il jure qu'il ne m'a jamais vu: si j'entre chez un prodigue, il me donne en proie aux courtisanes et aux jeux de hasard, et en peu d'instants on me met à la porte, tout nu.

CHRÉMYLE. C'est que jamais tu n'es tombé à un homme modéré. Mais moi, c'est mon caractère; j'aime l'économie plus que personne, et aussi la dépense quand il le faut. Entrons: je veux te

[1] Lyncée, un des Argonautes, avait, selon la fable, la vue si perçante, qu'il voyait à travers les corps opaques. On lui attribue la découverte des métaux.

[2] Portion de la victime que son maître avait sacrifiée dans le temple d'Apollon. Il était d'usage de faire part à ses parents ou à ses voisins des restes du sacrifice.

montrer à ma femme et à mon fils unique, l'être que j'aime le plus au monde après toi.

PLUTUS. Je le crois.

CHRÉMYLE. Que servirait de te cacher la vérité?

(Ils entrent dans la maison.)

LE CHOEUR.

(Ce chœur manque.)

CARION. Amis et compatriotes, hommes laborieux, qui souvent avez partagé l'ail de mon maître, venez, hâtez-vous, accourez; point de retard; voici le moment de se montrer.

LE CHOEUR. Ne vois-tu pas que nous allons aussi vite qu'il est possible à de faibles vieillards? Mais peut-être crois-tu que je dois courir, avant de savoir pour quel motif ton maître nous demande.

CARION. Ne vous l'ai-je pas déja dit? mais vous avez l'oreille dure. Mon maître vous fait savoir que vous allez tous changer votre vie misérable et pénible, pour une vie douce et agréable.

LE CHOEUR. Qu'est-ce que cela veut dire? comment cela peut-il se faire?

CARION. Il est venu ici avec un vieillard sale, tout courbé, misérable, ridé, chauve, édenté, et je crois même eunuque.

LE CHOEUR. Que dis-tu là? c'est une nouvelle d'or : répète un peu. C'est donc un trésor qu'il amène avec lui [1]?

CARION. C'est du moins un trésor des infirmités de la vieillesse.

LE CHOEUR. Crois-tu, si tu t'es moqué de nous, que nous te laisserons aller impunément, quand nous avons là nos bâtons?

CARION. Croyez-vous donc que la nature m'ait fait si trompeur, et incapable de dire une fois la vérité?

LE CHOEUR. Quel air sérieux prend ce pendard! je crois déja l'entendre crier : « Aïe! aïe! » Tes jambes appellent les chénix [2] et les entraves.

CARION. La lettre que tu as tirée au sort [3] te désigne pour aller

[1] Il y a dans Plaute un passage tout semblable. *Merc.*, III, sc. IV, 5.

[2] Le chénix est une mesure de capacité. Mais, au pluriel, ce mot signifie aussi des chaînes, des entraves de bois, instruments de tortures que l'on employait avec les esclaves.

[3] Outre l'aréopage, il y avait dix tribunaux chargés de connaître des affaires civiles et criminelles. Ces dix tribunaux étaient distingués par des couleurs différentes, et par une des dix premières lettres de l'alphabet. Les juges étaient tirés au sort, parmi les citoyens des dix tribus d'Athènes. Avec le nom de chaque citoyen élu pour juge,

juger dans le cercueil; et tu ne pars pas? Caron va te donner ton insigne [1]!

LE CHOEUR. Peste soit de toi! que tu es ennuyeux et méchant, de nous jouer de la sorte, et de te refuser à nous dire ce que nous veut ton maître, nous qui, malgré nos affaires, sommes venus ici en toute hâte, laissant là nos travaux, et les têtes d'oignon les plus belles!

CARION. Eh bien! je ne veux plus vous le cacher. C'est Plutus, mes amis, que mon maître amène; il va vous enrichir.

LE CHOEUR. Serait-il vrai que nous deviendrions tous riches?

CARION. Vous serez même des Midas, s'il vous vient des oreilles d'âne.

LE CHOEUR. Que de joie! quel ravissement! je danserai de plaisir, si tu dis la vérité.

CARION. Mais moi, je veux (*threttanelo* [2]!) imiter le Cyclope [3], et vous faire marcher ainsi à coups de pied! Allons, mes enfants, redoublez vos cris, bêlez à la manière des brebis et des chèvres à l'odeur forte, et livrez-vous à une ardeur pétulante, comme le bouc [4].

LE CHOEUR. Et nous (*threttanelo!*), oui, nous chercherons le Cyclope en bêlant, et si nous te trouvons gorgé de vin et de viandes, portant une besace et des légumes sauvages, et endormi au milieu de ton troupeau, nous prendrons un grand pieu brûlé par le bout, et nous te crèverons l'œil.

CARION. Et moi, j'imiterai cette Circé qui, à Corinthe, par ses philtres magiques, contraignit les compagnons de Philonide [5] de

on tirait une des dix premières lettres de l'alphabet, qui désignait à chacun le tribunal où il devait siéger. Cette répartition des juges dans les tribunaux se renouvelait chaque année. Quelquefois les juges tâchaient de tirer au sort plusieurs lettres, pour avoir un plus grand nombre de causes à juger. (Voyez plus bas, v. 973 et 1168; voyez aussi *l'Assemblée des Femmes*, pag. 489.)

[1] Cet insigne des fonctions de juge était un bâton ou une baguette, σκῆπτρον. Il était remis à chaque juge par le crieur attaché au tribunal. Le soir, le juge le remettait aux prytanes, et recevait son salaire pour la séance.

[2] Mot formé par onomatopée, pour exprimer le son de la lyre. Ainsi Figaro, dans *le Barbier de Séville*: « Avec le dos de la main, from, from, from. » BOISSONADE.

[3] Selon le Scholiaste, l'auteur parodie ici *le Cyclope* de Philoxène. Carion fait ici le rôle du Cyclope, et compare les vieillards qui composent le chœur aux bêtes de son troupeau.

[4] « *Arrectis veretris, instar hircorum, lascivite.* »

[5] Allusion aux débauches de Philonide et de Laïs, dont il a été question plus haut.

manger, comme les pourceaux, l'ordure qu'elle-même leur avait pétrie. Grognez de joie, suivez votre mère, petits pourceaux,

LE CHOEUR. Si tu es cette Circé [1] qui prépare les philtres magiques, les manipule, et en barbouille la troupe des compagnons; pour imiter dans notre joie le fils de Laërte, nous te pendrons [2] par un endroit sensible, et te frotterons le nez de fiente, comme à un bouc; et, comme un Aristyllus [3], la bouche entr'ouverte, tu diras: « Suivez votre mère, petits pourceaux. »

CARION. Allons, faites trève de railleries, et reprenez sur un autre ton. Pour moi, je vais, en cachette de mon maître, prendre là dedans un peu de pain et de viande, et puis je me remettrai à l'ouvrage.

LE CHOEUR.

(Lacune.)

CHRÉMYLE. Vous souhaiter le bonjour, mes amis, c'est une formule antique et surannée; mais je vous embrasse pour le zèle, l'ardeur et la promptitude que vous avez mis à venir. Secondez-moi aussi dans tout le reste, et gardez soigneusement le dieu.

LE CHOEUR. Sois tranquille; tu me verras un air tout à fait martial. Il serait honteux de nous fouler chaque jour à l'assemblée pour trois oboles, et de nous laisser ravir Plutus lui-même.

CHRÉMYLE. Mais j'aperçois Blepsidème qui vient à nous. Il est aisé de voir, à sa marche empressée, qu'il a entendu parler de l'affaire.

BLEPSIDÈME. Qu'y a-t-il donc? Comment Chrémyle s'est-il enrichi tout d'un coup? je ne puis le croire: cependant on parlait beaucoup, chez les barbiers [4], de sa fortune subite. Mais ce qui m'étonne surtout, c'est que, dans son bonheur, il se souvienne de ses amis. En vérité, il s'écarte là de l'usage reçu.

CHRÉMYLE. Oui, Blepsidème, je ne te le cache point; ma fortune est meilleure qu'elle n'était hier: je puis partager avec toi, car tu es de mes amis.

[1] C'est-à-dire Carion, qui veut imiter Circé.
[2] Supplice infligé par Ulysse à Mélanthius. *Odyss.*, ch. 22.
[3] Aristyllus, infâme débauché, nommé dans l'*Assemblée des Femmes*, v. 647.
[4] Les boutiques des barbiers étaient un rendez-vous des oisifs.

BLEPSIDÈME. Tu es donc réellement riche comme on le dit?

CHRÉMYLE. Je le serai bientôt, s'il plaît à Dieu. Mais l'affaire est encore un peu chanceuse.

BLEPSIDÈME. En quoi?

CHRÉMYLE. C'est que...

BLEPSIDÈME. Dis vite.

CHRÉMYLE. Si nous réussissons, nous sommes heureux à jamais: si nous échouons, nous sommes perdus sans ressource.

BLEPSIDÈME Voilà qui paraît embarrassant, et qui ne me plaît guère. Faire une fortune si subite, et pourtant craindre encore, cela est d'un homme qui n'a fait rien de bon.

CHRÉMYLE. Comment, rien de bon?

BLEPSIDÈME. Peut-être as-tu volé de l'or ou de l'argent dans le temple du dieu que tu viens de consulter, et maintenant tu t'en repens.

CHRÉMYLE. Non certes, Apollon m'en préserve!

BLEPSIDÈME. Épargne-toi ces détours, mon cher: je sais tout.

CHRÉMYLE. Ne forme pas de pareils soupçons sur mon compte.

BLEPSIDÈME. Hélas! il n'est pas un seul homme qui fasse rien de bien. Tous, oui, tous sont esclaves de l'argent.

CHRÉMYLE. Par Cérès, je crois que tu perds l'esprit!

BLEPSIDÈME. Comme ses mœurs ont changé!

CHRÉMYLE. Mon cher, tu es fou, en vérité.

BLEPSIDÈME. Son regard même est égaré; il est évident qu'il a fait quelque mauvais coup.

CHRÉMYLE. Je vois bien ce que tu prétends; tu supposes que j'ai volé, pour en avoir ta part?

BLEPSIDÈME. En avoir ma part! De quoi?

CHRÉMYLE. Mais il n'en est pas ainsi; le cas est tout autre.

BLEPSIDÈME. Peut-être n'as-tu pas dérobé, mais volé avec violence?

CHRÉMYLE. Tu perds la tête.

BLEPSIDÈME. N'as-tu fait tort à personne?

CHRÉMYLE. Non vraiment.

BLEPSIDÈME. O Hercule! voyons, quels moyens employer? Je vois que tu ne veux pas avouer la vérité.

CHRÉMYLE. Tu m'accuses avant de savoir les faits.

BLEPSIDÈME. Écoute, mon cher; je veux arranger cette affaire à très-peu de frais, avant qu'elle ne s'ébruite dans la ville; quelques écus fermeront la bouche aux orateurs.

CHRÉMYLE. Tu es homme à avancer trois mines, et à m'en compter douze, en bon ami.

BLEPSIDÈME. Il me semble voir déja quelqu'un [1] assis près du tribunal, avec sa femme et ses enfants, un rameau de suppliant à la main; il ressemblera tout à fait aux Héraclides de Pamphile [2].

CHRÉMYLE. Non, misérable! mais je n'enrichirai que les gens de bien, les hommes habiles et honnêtes.

BLEPSIDÈME. Que dis-tu? As-tu donc volé tant que cela?

CHRÉMYLE. C'est trop fort! tu me feras mourir!

BLEPSIDÈME. C'est toi-même qui te perds, ce me semble.

CHRÉMYLE. Non, drôle que tu es; car je possède Plutus.

BLEPSIDÈME. Quel Plutus?

CHRÉMYLE. Le dieu lui-même.

BLEPSIDÈME. Où est-il?

CHRÉMYLE. Ici.

BLEPSIDÈME. Où?

CHRÉMYLE. Chez moi.

BLEPSIDÈME. Chez toi?

CHRÉMYLE. Oui.

BLEPSIDÈME. Veux-tu bien te taire [3]! Plutus chez toi?

CHRÉMYLE. Oui, par les dieux!

BLEPSIDÈME. Dis-tu vrai?

CHRÉMYLE. Très-vrai.

BLEPSIDÈME. Par Vesta?

CHRÉMYLE. Par Neptune!

BLEPSIDÈME. Le dieu des mers?

CHRÉMYLE. Et tout autre Neptune, s'il y en a.

BLEPSIDÈME. Et tu ne l'envoies pas chez nous, qui sommes tes amis?

CHRÉMYLE. Nous n'en sommes pas encore là.

BLEPSIDÈME. Quoi! pas encore au partage?

CHRÉMYLE. Non; il faut auparavant...

BLEPSIDÈME. Quoi?

[1] C'est-à-dire Chrémyle lui-même.

[2] Les Héraclides, après la mort d'Hercule, vinrent implorer le secours des Athéniens contre les persécutions d'Eurysthée. Pamphile, peintre célèbre, avait représenté ce fait dans un tableau exposé au Portique. Euripide a fait aussi une tragédie des Héraclides.

[3] « N'iras-tu pas aux corbeaux? c'est-à-dire va-t'en au diable!

CHRÉMYLE. Que nous rendions la vue...

BLEPSIDÈME. La vue! à qui?

CHRÉMYLE. A Plutus. Il faut, de manière ou d'autre, qu'il voie clair, comme auparavant.

BLEPSIDÈME. Est-il vraiment aveugle?

CHRÉMYLE. Oui, par le ciel!

BLEPSIDÈME. Je ne m'étonne pas qu'il ne soit jamais venu chez moi.

CHRÉMYLE. Il y viendra maintenant, s'il plait aux dieux.

BLEPSIDÈME. Ne faudrait-il pas appeler quelque médecin?

CHRÉMYLE. Quel médecin y a-t-il à présent dans cette ville? Le talent manque là où il n'est pas récompensé [1].

BLEPSIDÈME. Cherchons.

CHRÉMYLE. Je n'en vois pas.

BLEPSIDÈME. Ni moi non plus.

CHRÉMYLE. Non; le mieux est, comme j'y songeais déja, de le faire coucher dans le temple d'Esculape [2].

BLEPSIDÈME. Assurément, c'est le meilleur parti. Ne tarde pas, tâche d'en finir.

CHRÉMYLE. J'y vais.

BLEPSIDÈME. Dépêche-toi.

CHRÉMYLE. C'est ce que je fais.

LA PAUVRETÉ. O vous, qui méditez l'action la plus hardie, la plus impie, la plus noire; chétifs mortels, où fuyez-vous? arrêtez donc!

BLEPSIDÈME. O Hercule!

LA PAUVRETÉ. Je vous châtierai comme vous le méritez! Vous osez un attentat inouï, ce que personne n'osa jamais, ni homme ni dieu. C'est fait de vous.

CHRÉMYLE. Qui es-tu donc? tu me parais bien pâle.

BLEPSIDÈME. C'est peut-être quelque furie de tragédie [3]; elle a le regard terrible et tragique.

[1] Ceci indiquerait que la profession de médecin était peu en honneur à cette époque.

[2] On envoyait quelquefois des malades coucher dans le temple d'Esculape. On pensait que le dieu leur indiquait, pendant le sommeil, un remède à leurs maladies. Quelques auteurs allemands ont fait un rapprochement de cet usage avec le somnambulisme moderne. (Voy. *Guêpes*, v. 123.)

[3] Telle que celles qui formaient le chœur des Euménides, dans la tragédie de ce nom, par Eschyle.

CHRÉMYLE. Non, elle n'a pas de torches.

BLEPSIDÈME. Si nous la battions ?

LA PAUVRETÉ. Pour qui donc me prenez-vous ?

CHRÉMYLE. Pour une cabaretière, ou une marchande d'œufs ; car autrement tu ne crierais pas si fort, avant qu'on t'ait fait le moindre mal.

LA PAUVRETÉ. Vraiment ? Et n'est-ce rien que de vouloir me chasser de partout ?

CHRÉMYLE. Ne te reste-t-il pas le Barathrum[1] ? Mais il fallait dire tout de suite qui tu es.

LA PAUVRETÉ. Je suis une personne qui vous fera repentir aujourd'hui de vouloir me bannir de ces lieux.

BLEPSIDÈME. N'est-ce pas cette cabaretière d'ici près, qui me trompe toujours avec ses fausses mesures ?

LA PAUVRETÉ. Je suis la Pauvreté, qui habite avec vous depuis tant d'années.

BLEPSIDÈME. O Apollon ! ô dieux ! où fuir ?

CHRÉMYLE. Eh bien ! que fais-tu ? lâche animal, veux-tu bien rester ?

BLEPSIDÈME. Non certes !

CHRÉMYLE. Tu ne resteras pas ? Quoi ! deux hommes fuiront devant une femme ?

BLEPSIDÈME. Mais c'est la Pauvreté, le plus redoutable de tous les monstres.

CHRÉMYLE. Reste, je t'en prie, reste.

BLEPSIDÈME. Je n'en ferai rien.

CHRÉMYLE. Je te le dis ; ce serait la chose du monde la plus honteuse, d'abandonner ainsi le dieu sans résistance, et de fuir devant une femme.

BLEPSIDÈME. Quelles armes avons-nous pour la combattre ? Est-il une cuirasse, est-il un bouclier, que l'infâme ne mette en gage ?

CHRÉMYLE. Rassure-toi : le dieu, à lui tout seul, triomphera de ses efforts.

LA PAUVRETÉ. Vous osez ouvrir la bouche, scélérats, quand on vous a surpris en flagrant délit ?

CHRÉMYLE. Mais, malheureuse, pourquoi viens-tu ainsi nous injurier, sans qu'on t'ait fait le moindre mal ?

[1] Précipice où l'on jetait les criminels. (Voy. *les Chevaliers*, v. 1361 ; *les Nuées*, et *les Grenouilles*.)

LA PAUVRETÉ. Croyez-vous donc ne pas m'en faire, en travaillant à rendre la vue à Plutus ?

CHRÉMYLE. Quoi ! c'est te faire mal, que de faire du bien à tous les hommes ?

LA PAUVRETÉ. Et quel bien pouvez-vous leur faire ?

CHRÉMYLE. Lequel ? D'abord de te chasser de la Grèce.

LA PAUVRETÉ. Me chasser ? Quel plus grand mal pourriez-vous faire aux hommes ?

CHRÉMYLE. Quel plus grand mal?... de manquer à accomplir notre résolution.

LA PAUVRETÉ. Eh bien ! je veux d'abord vous dire mes raisons. Je vous démontrerai que je suis l'unique auteur de tous les biens dont vous jouissez, et que vous me devez la vie. Si je ne le prouve, faites ce qu'il vous plaira.

CHRÉMYLE. Tu oses prétendre cela, infâme ?

LA PAUVRETÉ. Laisse-moi m'expliquer. Je crois pouvoir aisément te montrer que tu fais la plus grande des fautes, si tu prétends enrichir les gens de bien.

CHRÉMYLE. O verges ! ô carcans ! ne viendrez-vous pas à notre aide ?

LA PAUVRETÉ. Il ne faut pas gémir et se récrier, avant d'avoir entendu.

BLEPSIDÈME. Et qui pourrait ne pas se récrier, en entendant de pareilles choses ?

LA PAUVRETÉ. Tout homme sensé.

CHRÉMYLE. A quelle amende te soumets-tu, si tu perds ta cause ?

LA PAUVRETÉ. A celle que tu voudras.

CHRÉMYLE. On ne peut mieux dire.

LA PAUVRETÉ. Vous devez vous soumettre à la même condition, si vous perdez.

BLEPSIDÈME. Penses-tu que vingt morts suffisent ?

CHRÉMYLE. Oui, pour elle : mais pour nous, il suffira de deux.

LA PAUVRETÉ. Vous ne pouvez manquer de perdre. Qu'aurait-on en effet à me répondre ?

LE CHOEUR. Allons, cherchez de bonnes raisons, et une réponse victorieuse, qui la confonde. Gardez-vous de faiblir.

CHRÉMYLE. Tout le monde, je pense, s'accorde à reconnaître qu'il est juste que les gens de bien soient heureux, et que les méchants et les impies éprouvent un sort contraire. Pleins du desir de réaliser ces vues, nous avons enfin trouvé un moyen glorieux, noble, et à jamais utile. Que Plutus recouvre la vueet ne marche

plus à tâtons, il ira chez les gens de bien pour ne plus les quitter; il fuira les méchants et les impies. Alors tout le monde deviendra vertueux et riche, et respectera les dieux. Pourrait-on rien imaginer de meilleur pour les hommes?

BLEPSIDÈME. Non, je suis là pour l'attester : il est inutile de l'interroger.

CHRÉMYLE. A voir la manière dont les choses se passent dans la vie humaine, qui ne croirait que tout est folie, extravagance? Les méchants, qui sont le plus grand nombre, y jouissent de richesses qu'ils doivent à leurs crimes : d'autres, fort honnêtes gens, vivent dans la misère, dans le besoin, et n'ont le plus souvent que toi pour compagne.

LE CHOEUR. Oui, si Plutus recouvre la vue, il mettra fin à ces désordres, et il assurera aux hommes un sort bien plus heureux.

LA PAUVRETÉ. Vieillards, de tous les hommes les plus disposés à radoter, compagnons de folie et d'extravagance, si ce que vous desirez arrivait, vous n'en profiteriez guère. Que Plutus recouvre la vue, et se donne à tous également, personne ne voudra plus faire aucun métier, ni apprendre aucun art. Ces deux conditions de la vie une fois détruites, qui voudra forger le fer, construire des vaisseaux, coudre des vêtements, fabriquer des roues, couper le cuir, faire de la brique, blanchir, corroyer, ou sillonner la terre pour en tirer les dons de Cérès [1], si chacun peut vivre oisif et négliger tous ces travaux?

CHRÉMYLE. Ce sont là des niaiseries. Ces travaux dont tu nous parles, nos esclaves les feront.

LA PAUVRETÉ. Comment auras-tu des esclaves?

CHRÉMYLE. Eh mais, nous les achèterons.

LA PAUVRETÉ. Et qui voudra vendre, si tous ont de l'argent?

CHRÉMYLE. Nous trouverons quelque marchand avide, venant de Thessalie, pays fertile en trafiquants d'esclaves.

LA PAUVRETÉ. Mais il n'y aura plus même de marchands d'esclaves, dans ton système même; car quel homme riche voudra exposer ses jours pour ce trafic? Obligé de labourer toi-même, de bêcher la terre, de faire les travaux les plus pénibles, tu mèneras une vie bien plus misérable qu'aujourd'hui.

CHRÉMYLE. Que ces maux retombent sur ta tête!

LA PAUVRETÉ. Tu n'auras ni lit pour te coucher (où en trouverais-tu?), ni tapis (qui voudra en faire, s'il a de l'or?), ni par-

[1] Parodie de quelque vers tragique.

fums pour la toilette de ta jeune épouse, ni étoffes brochées et teintes en pourpre pour sa parure. Or, à quoi sert la richesse, si l'on est privé de tous ces biens? Moi, au contraire, je pourvois abondamment à tout ce qui vous manque; et, telle qu'une maîtresse vigilante, je force l'artisan, par l'indigence et le besoin, à travailler pour gagner sa vie.

CHRÉMYLE. Quels autres biens peux-tu donner, que les brûlures qu'on gagne au feu des bains[1], les cris de nos enfants affamés et des vieilles femmes, les puces, les cousins, les insectes innombrables dont le bourdonnement incommode nous réveille, et nous dit: « Tu meurs de faim; mais il faut te lever? » Pour habits, tu donnes des haillons; pour lit, une litière de jonc pleine de punaises qui troublent le sommeil; pour tapis, une natte pourrie; pour oreiller, une grosse pierre; au lieu de pain, des racines de mauve; pour tout potage, de méchantes feuilles de rave; pour siége, le couvercle d'une cruche brisée; pour pétrin, une douve de tonneau, encore est-elle fendue. N'est-ce pas là tous les biens que tu procures aux hommes?

LA PAUVRETÉ. La vie que tu décris là n'est pas la mienne, c'est celle des mendiants.

CHRÉMYLE. Ne disons-nous pas que la pauvreté est sœur de la mendicité?

LA PAUVRETÉ. Oui, vous qui assimilez Denys à Thrasybule[2]: mais ce n'est pas et ce ne sera jamais là ma vie. La vie du mendiant dont tu parles consiste à vivre sans rien avoir; la pauvreté, à vivre d'épargne et de travail, sans superflu, mais aussi sans manquer du nécessaire.

CHRÉMYLE. Vie heureuse, ma foi! d'épargner, de se donner de la peine, sans laisser même de quoi payer sa sépulture!

LA PAUVRETÉ. Tu ris, tu plaisantes, au lieu de parler sérieusement. Tu ignores que les hommes me doivent beaucoup plus qu'à Plutus pour le corps et pour l'esprit. Avec lui ils sont goutteux, ventrus, lourds, chargés d'embonpoint; avec moi ils sont minces, sveltes[3], redoutables à leurs ennemis.

[1] L'hiver, on permettait aux pauvres de venir se chauffer dans les bains: φῴδων, ce sont les taches rousses que l'ardeur du feu produit sur la peau des jambes, lorsqu'on a l'habitude de s'approcher trop près du feu.

[2] C'est-à-dire les choses les plus opposées. Denys, tyran de Syracuse Thrasybule, qui renversa la tyrannie des Trente à Athènes.

[3] Littéralement: « à taille de guêpe. »

CHRÉMYLE. C'est en les affamant que tu leur donnes cette taille svelte.

LA PAUVRETÉ. Parlons maintenant du moral : je vais vous montrer qu'avec moi réside la modestie, et l'insolence avec Plutus.

CHRÉMYLE. C'est tout à fait modeste, de voler et d'enfoncer les murs!

BLEPSIDÈME. Sans doute ; puisqu'on se cache, n'est-ce pas là de la modestie?

LA PAUVRETÉ. Vois les orateurs dans les républiques : tant qu'ils sont pauvres, la justice préside à leur conduite envers le peuple et envers l'État ; mais une fois enrichis des dépouilles publiques, ils deviennent injustes, ils trahissent le peuple, ils attaquent le gouvernement démocratique.

CHRÉMYLE. Tout cela est fort vrai; je l'avoue, quoique tu sois bien mauvaise langue : mais n'en sois pas trop fière ; je ne te ferai pas moins repentir d'avoir voulu nous prouver que Pauvreté vaut mieux que Richesse [1].

LA PAUVRETÉ. Tu ne peux cependant pas me refuter ; tu ne dis que des sottises et des propos en l'air.

CHRÉMYLE. D'où vient donc que les hommes te fuient ?

LA PAUVRETÉ. C'est que je les rends meilleurs. Regarde les enfants ; ils fuient leurs pères, qui ne veulent que leur bien : tant il est difficile de distinguer ce qui est bon !

CHRÉMYLE. Tu diras donc que Jupiter ne sait pas distinguer ce qui est bon ; car il garde Plutus avec lui.

BLEPSIDÈME. Et il nous envoie la Pauvreté.

LA PAUVRETÉ. Vrais radoteurs du siècle de Saturne [2], sachez que Jupiter est pauvre ; je vais vous le prouver clairement. S'il était riche, le verrait-on, dans ces jeux olympiques institués par lui, où il assemble tous les cinq ans la Grèce entière, ne donner aux athlètes vainqueurs qu'une couronne d'olivier ? Il leur donnerait de l'or, s'il était riche.

CHRÉMYLE. Cela même ne prouve-t-il pas le cas qu'il fait des richesses ? C'est par économie, c'est pour n'en rien dépenser, qu'il donne ces humbles hochets aux vainqueurs, et qu'il conserve la richesse pour lui.

[1] « Que Pauvreté vaut mieux que Plutus. »

[2] Mot à mot : « O vous deux, dont l'esprit est couvert de la chassie du siècle de « Saturne ! »

LA PAUVRETÉ. C'est lui faire un reproche bien plus honteux que la pauvreté, s'il est riche, avec cette avarice si âpre et si sordide.

CHRÉMYLE. Que Jupiter te confonde, et te couronne d'olivier!

LA PAUVRETÉ. Oser me dire que tous les biens ne vous viennent pas de la Pauvreté!

CHRÉMYLE. On n'a qu'à demander à Hécate lequel vaut mieux d'être riche ou indigent. C'est par son ordre que tous les mois les riches lui servent un festin [1], et que les pauvres l'ont plus tôt enlevé qu'on ne l'a servi. Ainsi, va te promener, et ne souffle plus le mot. Tu ne me persuaderas pas, lors même que tu m'aurais convaincu.

LA PAUVRETÉ. Ville d'Argos, tu l'entends [2]!

CHRÉMYLE. Appelle Pauson [3], ton commensal.

LA PAUVRETÉ. Que ferai-je, malheureuse?

CHRÉMYLE. Loin d'ici! va-t'en au diable!

LA PAUVRETÉ. Où aller?

CHRÉMYLE. Au carcan; mais point de retard; va vite.

LA PAUVRETÉ. Vous me rappellerez un jour.

CHRÉMYLE. Alors tu reviendras; mais maintenant pars. J'aime mieux être riche, et te laisser morfondre loin de moi.

BLEPSIDÈME. Et moi, devenu riche, je veux faire bonne chère avec mes enfants et ma femme, sortir du bain tout parfumé, et narguer [4] le travail et la Pauvreté.

CHRÉMYLE. Cette peste maudite est enfin partie. Hâtons-nous donc de conduire le dieu au temple d'Esculape, pour l'y faire coucher.

BLEPSIDÈME. Ne différons pas, de peur qu'on ne vienne encore nous déranger.

CHRÉMYLE. Carion, apporte les tapis; il faut conduire Plutus avec les cérémonies accoutumées; n'oublie rien de ce qui est préparé à la maison [5].

[1] Hécate présidait aux carrefours. A chaque nouvelle lune, les riches offraient un repas à la déesse, en forme de sacrifice. Les mets, qui se composaient ordinairement d'œufs et de fromage, étaient abandonnés dans la rue, et les pauvres s'en saisissaient aussitôt. Hécate passait pour les avoir mangés.

[2] Vers d'Euripide, déjà cité dans *les Chevaliers*, v. 813.

[3] Peintre fort misérable; sa pauvreté était passée en proverbe. Il est déjà nommé dans *les Acharniens*, v. 861, et dans *les Fêtes de Cérès*.

[4] *Oppedera*.

[5] Ce sont les gâteaux.

LE CHOEUR.

(Lacune.)

CARION. Vieillards, qui avez fait si souvent maigre chère dans les fêtes de Thésée[1], que votre sort est changé! Que vous allez être heureux, vous et tous ceux qui sont gens de bien!

LE CHOEUR. Qu'est-il arrivé à tes amis, mon cher? Tu as l'air de venir nous annoncer quelque bonne nouvelle.

CARION. Le plus grand bonheur est arrivé à mon maître, ou, pour mieux dire, à Plutus lui-même : il était aveugle, et il a recouvré la vue; ses yeux brillent d'un vif éclat, grace aux soins d'Esculape.

LE CHOEUR. O nouvelle qui me comble d'allégresse!

CARION. Il faut se réjouir, bon gré, mal gré.

LE CHOEUR. Je célébrerai ce digne fils d'un illustre père, cet Esculape, éclatante lumière des hommes.

LA FEMME DE CHRÉMYLE. Que signifie ce bruit? est-ce quelque bonne nouvelle? Il y a longtemps que je suis ici, pleine d'impatience, à t'attendre

CARION. Vite, vite, du vin, ma maîtresse! il faut que tu en boives aussi; c'est, du reste, ce que tu fais très volontiers; je t'apporte tous les biens à la fois.

LA FEMME. Où sont-ils?

CARION. Dans mes paroles; tu vas tout savoir.

LA FEMME. Dis vite ce que tu as à me dire.

CARION. Écoute donc; je vais te conter toute l'affaire, des pieds à la tête[2].

LA FEMME. A la tête[3]? Non, je ne veux pas.

CARION. Ne veux-tu pas des biens qui t'arrivent?

LA FEMME. Je ne veux pas d'affaires[4].

[1] Elles se célébraient le huitième jour de chaque mois; elles étaient instituées en souvenir de ce que Thésée avait rassemblé dans une seule ville les habitants épars dans les campagnes. Dans le festin qui se faisait ces jours-là, la table des vieillards auxquels parle Carion était mal servie, à cause de leur pauvreté.

[2] C'est-à-dire depuis le commencement jusqu'à la fin.

[3] Il y a ici un jeu de mots : ἐς τὴν κεφαλήν était une forme d'imprécation.

[4] Autre jeu de mots : c'est-à dire de peine, d'embarras.

CARION. Aussitôt que nous sommes arrivés au temple d'Esculape avec Plutus, alors misérable, et maintenant au comble du bonheur, nous l'avons d'abord mené à la mer[1], et nous l'avons baigné.

LA FEMME. Grand bonheur pour un vieillard, d'être baigné dans l'eau froide!

CARION. Ensuite nous revînmes au sanctuaire du dieu. Après avoir consacré sur l'autel les gâteaux et autres offrandes, et avoir livré la fleur de farine à la flamme de Vulcain, nous couchâmes Plutus avec les cérémonies voulues, et chacun de nous s'arrangea un lit de paille.

LA FEMME. Y avait-il aussi d'autres personnes qui implorassent le dieu?

CARION. Il y avait d'abord Néoclide[2], qui, tout aveugle qu'il est, vole avec plus d'adresse que ceux qui voient clair: puis beaucoup d'autres, ayant toutes sortes de maladies. Après avoir éteint les lampes, le ministre du dieu nous dit de dormir, et nous enjoint, si l'on entend du bruit, de faire silence: nous nous couchons tous tranquillement. Moi, je ne pouvais dormir; certain plat de bouillie, placé au chevet d'une vieille, excitait ma convoitise, et je desirais ardemment me glisser jusque-là. Je lève la tête; je vois le prêtre enlever les gâteaux et les figues sèches de la table sacrée. Puis il fait le tour des autels l'un après l'autre; et tous les gâteaux qui restaient, il les mettait saintement dans un sac. Moi, convaincu de la grande sainteté de l'action, je saute sur le plat de bouillie.

LA FEMME. Misérable! n'avais-tu aucune crainte du dieu?

CARION. Oui, sans doute; je craignais qu'avec sa couronne il ne fût, avant moi, au plat de bouillie; le fait de son prêtre m'en disait assez: la vieille, entendant du bruit, étendit la main pour retirer le plat; alors je siffle comme un serpent, et je la mords. Aussitôt elle retire la main, et s'enveloppe en silence dans ses couvertures, en lâchant de frayeur un vent plus puant que celui d'un chat. Alors enfin je me bourre de bouillie, et puis je me recouche, le ventre plein.

LA FEMME. Et le dieu ne venait donc pas?

CARION. Pas encore. Mais, après cela, je fis une bonne farce: lorsqu'il s'approcha, je fis résonner une décharge des plus bruyantes; car j'avais le ventre tout gonflé.

[1] Pour le purifier.

[2] Orateur accusé d'avoir volé les deniers publics. Il est nommé dans l'*Assemblée des Femmes*, v. 255.

LA FEMME. Sans doute il s'emporta en imprécations contre toi?

CARION. Non; mais Jaso, qui le suivait, se mit à rougir, et Panacée [1] se détourna en se bouchant le nez; car je n'exhale pas de l'encens.

LA FEMME. Et le dieu?

CARION. Il n'y prit pas garde.

LA FEMME. Tu veux dire que ce dieu est grossier?

CARION. Non; mais il aime l'ordure [2].

LA FEMME. Ah! misérable!

CARION. Cependant je m'enfonçai dans mon lit, de frayeur; le dieu fit le tour, et visita gravement chaque malade. Ensuite un esclave lui apporta un petit mortier en pierre, un pilon et une petite boite.

LA FEMME. En pierre?

CARION. Non, pas la boite.

LA FEMME. Mais comment pouvais-tu voir tout cela, pendard, puisque tu te cachais, dis-tu?

CARION. Je voyais tout à travers mon manteau; car il y a assez de trous. Il se mit d'abord à préparer un cataplasme pour les yeux de Néoclide [3]; il prit trois têtes d'ail de Ténos [4], qu'il pila dans le mortier, avec un mélange de gomme [5] et de suc de lentisque; il arrosa le tout de vinaigre sphettien [6]; puis il l'appliqua dans l'intérieur des paupières, pour rendre la douleur plus cuisante. Néoclide crie de toutes ses forces, et veut s'enfuir. Mais le dieu lui dit en riant: « Demeure ici avec ton cataplasme; je veux t'empêcher « de prodiguer tes parjures dans l'assemblée. »

[1] Filles d'Esculape. Le nom de *Jaso* vient d'ἴασις, *guérison*; *Panacée*, de πᾶν, *tout*, et d'ἀκέομαι, *je guéris*.

[2] « *Merdivorum*. » Allusion à la méthode de certains médecins, qui constataient l'état des malades par l'inspection des excréments. C'est ainsi que Sganarelle demande « si la matière est louable. » Voyez aussi, dans *le Mémorial de Sainte-Hélène*, l'anecdote de l'ambassadeur persan avec M. de Marbois, pris pour M. Bourdoip.

[3] Voyez plus haut, pag. 533.

[4] Ténos, une des Cyclades.

[5] D'autres traduisent: « du suc de silphium. » La plante nommée *silphion* par les Grecs, et *laserpitium* par les Latins, est celle qu'on appelle chez nous *férule*. Le *laser*, ou suc qui en découlait, formait des médicaments qui se vendaient très-cher, selon Pline.

[6] Du bourg de Sphette: soit, comme dit le Scholiaste, par allusion à l'esprit mordant des habitants; soit plutôt que le vinaigre de cet endroit fût renommé, comme celui d'Égypte et de Cnide.

LA FEMME. Quel dieu sage et patriote !

CARION. Il vint ensuite auprès de Plutus ; et d'abord il lui tâta la tête, puis il lui essuya les yeux avec un linge bien propre : Panacée lui couvrit la tête et le visage d'un voile de pourpre ; le dieu siffla, et aussitôt deux énormes serpents s'élancèrent du fond du temple.

LA FEMME. Bons dieux !

CARION. Ceux-ci, s'étant glissés doucement sous le voile de pourpre, léchèrent, je crois, les paupières du malade ; et en moins de temps, ma chère maîtresse, que tu n'en mettrais à boire dix cotyles de vin, Plutus recouvre la vue. Moi, dans ma joie, je battis des mains, et je réveillai mon maître. Aussitôt le dieu disparut, et les serpents se cachèrent au fond du temple. Mais ceux qui couchaient auprès de Plutus, avec quel empressement ils le serrèrent dans leurs bras ! Ils restèrent éveillés toute la nuit, jusqu'à ce que le jour parût. Pour moi, je ne cessais de remercier le dieu, d'avoir si vite rendu la vue à Plutus, et augmenté la cécité de Néoclide.

LA FEMME. Divine puissance d'Esculape ! Mais, dis-moi, où est Plutus ?

CARION. Il vient. Mais une foule immense l'entourait. Les hommes de bien, pauvres jusqu'alors, l'embrassaient et le saluaient [1] tous avec joie. Les riches, et tous ceux qui devaient leur fortune à l'injustice, fronçaient le sourcil, et prenaient un air soucieux. Les premiers le suivaient, la tête couronnée, en riant et en le bénissant ; la terre retentissait sous les pas des vieillards marchant en mesure. Allons, dansez tous ensemble, sautez, formez des rondes : on ne viendra plus nous dire qu'il n'y a pas de farine dans le sac [2].

LA FEMME. Par Hécate, je veux, pour la bonne nouvelle que tu m'apportes, tresser pour toi une couronne de petits gâteaux.

CARION. Ne tarde donc pas ; car voici déja toute la troupe à notre porte.

LA FEMME. Eh bien ! je vais au logis chercher les dons accoutumés [3], pour célébrer la guérison du nouveau venu.

CARION. Et moi, je vais à leur rencontre.

[1] « Lui prenaient la main. »

[2] Allusion à leur pauvreté passée.

[3] Littéralement : « je vais chercher des effusions, comme pour des yeux nouvellement achetés. » Quand un esclave ou un hôte entrait pour la première fois dans une maison, on répandait sur leur tête des noix, des figues, des raisins secs, etc.,

---

LE CHOEUR.

(Lacune.)

PLUTUS. Je te salue d'abord, ô soleil! Salut, terre illustre de Pallas, pays de Cécrops, qui m'as donné l'hospitalité! Je rougis de ma malheureuse destinée. Quels hommes je fréquentais dans mon ignorance! et, sans le savoir, je fuyais ceux qui étaient dignes de mon amitié! Malheureux, quelle erreur guidait mon choix des deux côtés! Mais je la réparerai par une tout autre conduite, et je ferai voir désormais aux hommes que c'est contre mon gré que je me donnais aux méchants.

CHRÉMYLE. Allez-vous-en tous au diable! Comme on est accablé d'amis qui surgissent tout à coup, dès qu'on est riche! Ils me tourmentent et me froissent les os des jambes, à force de vouloir me prouver leur zèle. Car, qui n'est pas venu me saluer? Quelle foule de vieillards s'est formée autour de moi sur la place!

LA FEMME. O le plus chéri des hommes! je vous salue l'un et l'autre. Mais d'abord, selon l'usage, je vais répandre ces fruits devant toi [1].

PLUTUS. Non, non. Lorsque j'entre dans votre maison pour la première fois, et que j'ai recouvré la vue, il ne me convient pas d'en emporter quelque chose, mais bien plutôt d'y apporter.

LA FEMME. Ne recevras-tu pas ces présents?

PLUTUS. Seulement chez vous, auprès du foyer, comme c'est l'usage. Nous éviterons ainsi une charge ridicule; car il sied peu à un poëte de jeter aux spectateurs des figues et d'autres friandises, pour les faire rire [2].

LA FEMME. Tu as raison. Ah! voilà déja Dexinicus qui se levait, pour se jeter sur les figues.

(Tous entrent dans la maison.)

LE CHOEUR.

(Lacune.)

CARION. Qu'il est doux, mes amis [3], d'être heureux, surtout sans

comme emblème du bon accueil qu'ils pouvaient s'y promettre. C'est ce qu'on appelait καταχύσματα, *effusions*. Ici le poëte assimile les yeux de Plutus à un esclave nouveau venu.

[1] Voyez la note précédente.

[2] Trait contre l'usage de plusieurs poëtes comiques.

[3] Il s'adresse aux spectateurs.

avoir rien à dépenser hors de la maison ! Tous les biens à la fois viennent de faire invasion dans notre demeure, sans que nous ayons commis la moindre injustice. A cette condition, s'enrichir c'est une douce chose ! La huche est pleine de farine bien blanche, et les amphores, d'un vin rouge parfumé; tous nos coffres regorgent d'or et d'argent à un point incroyable. Notre cellier [1] est plein d'huile, et nos fioles, d'essences; notre fruitier est bien garni de figues. Vinaigriers, pots, marmites, toute la vaisselle est devenue d'airain. Les vieux plats usés, où l'on servait le poisson, sont aujourd'hui en argent; et la chaise percée [2] s'est changée tout à coup en ivoire. Nous autres esclaves, nous jouons, à pair ou non, avec des écus d'or [3]; et, par sensualité, nous ne nous torchons plus avec des pierres, mais avec des tiges d'ail. En ce moment, mon maître, une couronne sur la tête, immole, dans la maison, un porc, un bouc et un bélier. La fumée m'a fait sortir; je ne pouvais plus l'endurer, elle me piquait les yeux.

UN HOMME DE BIEN. Viens avec moi, enfant, et allons trouver le dieu.

CHRÉMYLE. Hé! quel est celui-ci qui s'avance?

L'HOMME DE BIEN. Un homme naguère misérable, aujourd'hui heureux.

CHRÉMYLE. Tu es, à ce qu'il paraît, du nombre des gens de bien.

L'HOMME DE BIEN. Comme tu dis.

CHRÉMYLE. Que viens-tu faire ici?

L'HOMME DE BIEN. Je viens rendre graces au dieu des biens dont il me comble. J'avais reçu de mon père une fortune assez grande; je l'employais à soulager les besoins de mes amis, croyant qu'on ne pouvait rien faire de mieux dans la vie.

[1] « Le puits. » Il y avait dans les maisons des espèces de citernes, revêtues en briques ou en pierres, dans lesquelles on conservait l'huile ou le vin. Il en a déjà été question dans *l'Assemblée des Femmes*, pag. 472.

[2] M. Boissonade, comme le plus grand nombre des éditeurs, a donné dans le texte ἰπνὸς, que la plupart des traducteurs rendent par *lanterne*. J'ai adopté le sens proposé par Toup, dans ses remarques sur Suidas. Bentley et Brunck veulent qu'on écrive ἶπος, *souricière*.

[3] Des statères d'or. » Le statère d'argent valait quatre drachmes attiques; le statère d'or valait vingt, ou, selon d'autres, vingt-cinq drachmes.

CHRÉMYLE. Sans doute cette fortune s'est bientôt dissipée?

L'HOMME DE BIEN. En effet.

CHRÉMYLE. Et après cela tu devins misérable?

L'HOMME DE BIEN. En effet. Je pensais, si je me trouvais jamais dans le besoin, avoir des amis sûrs parmi ceux dont j'avais secouru l'infortune : mais ils se détournaient de moi, et semblaient ne pas me voir.

CHRÉMYLE. Et ils se moquaient de toi, j'en suis sûr?

L'HOMME DE BIEN. En effet; la pauvreté de mon ménage me perdait auprès d'eux.

CHRÉMYLE. Il n'en est plus ainsi à présent.

L'HOMME DE BIEN. C'est pour cela que je viens rendre grace à Plutus de ses bienfaits.

CHRÉMYLE. Mais, au nom des dieux, pourquoi ce vieux manteau, que porte cet esclave qui t'accompagne? dis-moi.

L'HOMME DE BIEN. Je viens aussi le consacrer à Plutus.

CHRÉMYLE. Est-ce celui que tu portais, quand tu fus initié aux grands mystères [1]?

L'HOMME DE BIEN. Non; mais j'ai grelotté de froid treize ans à le porter.

CHRÉMYLE. Et ces souliers?

L'HOMME DE BIEN. Ils ont aussi souffert la rigueur des hivers avec moi.

CHRÉMYLE. Est-ce que tu viens aussi les consacrer?

L'HOMME DE BIEN. Sans doute.

CHRÉMYLE. Voilà de beaux présents que tu offres au dieu!

UN SYCOPHANTE [2]. Malheureux! je suis perdu! Ah! cent fois, mille fois malheureux! Hélas! hélas! que d'infortunes m'accablent!

[1] L'usage était de consacrer aux dieux les vêtements qu'on portait le jour de l'initiation; mais cette consécration ne se faisait qu'après qu'on les avait usés. Il y avait les grands et les petits mystères. Selon le Scholiaste, les petits mystères étaient en l'honneur de Proserpine, et se célébraient au mois Anthestérion, à Agra, sur les bords de l'Ilissus, près d'Athènes : on en rapporte l'origine à Eumolpe. Eustathe, sur Homère, *Iliade*, l. II, vers 852, dit que les petits mystères étaient consacrés à Cérès. Les grands mystères étaient en l'honneur de Cérès, et se célébraient à Éleusis, au mois Boédromion. On croit qu'Érechthée les apporta d'Égypte à Athènes. Les petits étaient un premier degré pour arriver aux grands : ceux qui étaient au premier degré de l'initiation s'appelaient *mystes*; ceux qui étaient au second s'appelaient *époptes*.

[2] Ou délateur.

CHRÉMYLE. O Apollon préservateur ! ô dieux tutélaires ! qu'est-il donc arrivé à cet homme ?

LE SYCOPHANTE. N'est-ce pas le plus affreux des malheurs, que ce dieu m'ait fait perdre tout ce que je possédais ? Ah ! il redeviendra aveugle, s'il est encore quelque justice au monde.

L'HOMME DE BIEN. Je crois à peu près comprendre l'affaire. C'est un homme ruiné ; il m'a tout l'air de ne valoir pas grand'-chose [1].

CHRÉMYLE. Oui, vraiment ; il a bien mérité son sort.

LE SYCOPHANTE. Où est-il, où est-il, ce dieu qui promettait de nous enrichir tous, à lui seul, s'il recouvrait la vue ? Cependant il en a rendu quelques-uns beaucoup plus misérables qu'ils n'étaient.

CHRÉMYLE. Qui a-t-il donc si maltraité ?

LE SYCOPHANTE. Moi-même.

CHRÉMYLE. Est-ce que tu étais un méchant, un voleur ?

LE SYCOPHANTE. Non certes ; mais vous ne valez rien ni l'un ni l'autre, et il est impossible que vous n'ayez pas mon argent.

CHRÉMYLE. O Cérès ! quel furieux sycophante nous est venu là !

CARION. On voit qu'il est affamé.

LE SYCOPHANTE. Tu vas comparaître sur la place publique à l'instant même ; la roue et les tortures te forceront de confesser tes crimes.

CARION. Malédiction sur toi !

L'HOMME DE BIEN. Par Jupiter Sauveur, Plutus a bien mérité de tous les Grecs, puisqu'il traite si mal ces maudits sycophantes.

LE SYCOPHANTE. Quelle indignité ! toi aussi, tu es complice du vol, et tu te moques de moi ? autrement, où aurais-tu pris cet habit neuf ? Hier encore, je t'ai vu un vieux manteau percé.

L'HOMME DE BIEN. Je me soucie peu de toi ; je porte un anneau [2] qu'Eudémus m'a vendu une drachme.

CHRÉMYLE. Mais il n'est pas à l'épreuve de la morsure du sycophante.

LE SYCOPHANTE. N'est-ce pas un sanglant outrage ? Vous plaisantez ; mais vous ne dites pas ce que vous faites ici. Vous n'y êtes assurément pour rien de bon.

CHRÉMYLE. Non certes, rien de bon pour toi ; sois-en sûr.

[1] « D'être de mauvaise monnaie : » comme en latin, *pravæ notæ*.

[2] Anneaux magiques, auxquels on attribuait la vertu de guérir certains maux, ou d'en préserver ; par exemple, de la morsure du serpent.

LE SYCOPHANTE. Vous allez faire bonne chère à mes dépens.

CHRÉMYLE. C'est bon. Puisses-tu aussi bien crever d'inanition avec ton témoin [1] !

LE SYCOPHANTE. Osez-vous le nier, scélérats ? je sens d'ici l'odeur du poisson et des viandes rôties. Hum ! hum ! hum ! hum ! hum ! hum ! hum ! hum !

CHRÉMYLE. Tu sens quelque chose, misérable ?

CARION. C'est le froid peut-être, avec le manteau usé qu'il porte.

LE SYCOPHANTE. Peut-on supporter pareilles choses ? Par Jupiter et par tous les dieux, moi, être insulté par ces gens-là ! Quelle indignité ! un honnête homme, un bon citoyen, être traité ainsi !

CHRÉMYLE. Toi, bon citoyen et honnête homme ?

LE SYCOPHANTE. Plus que personne.

CHRÉMYLE. Réponds un peu à mes questions.

LE SYCOPHANTE. Qu'est-ce ?

CHRÉMYLE. Es-tu laboureur ?

LE SYCOPHANTE. Me crois-tu si fou ?

CHRÉMYLE. Es-tu marchand ?

LE SYCOPHANTE. J'en prends la qualité, quand cela est bon [2].

CHRÉMYLE. Eh bien ! as-tu appris quelque métier ?

LE SYCOPHANTE. Non certes.

CHRÉMYLE. De quoi vivais-tu donc, si tu ne faisais rien ?

LE SYCOPHANTE. Je surveille toutes les affaires publiques et les affaires privées.

CHRÉMYLE. Toi ? de quel droit ?

LE SYCOPHANTE. Parceque je le veux.

CHRÉMYLE. Comment serais-tu honnête homme, toi, voleur, qui te rends odieux à tout le monde, et te mêles de ce qui ne te regarde pas ?

LE SYCOPHANTE. Cela ne me regarde pas, imbécile [3], de servir la patrie de tout mon pouvoir ?

[1] Celui qu'il produisait à l'appui de ses dénonciations.

[2] Les marchands jouissaient à Athènes de l'exemption de certaines charges publiques, notamment du service militaire. C'était, dit-on, pour favoriser l'importation du blé nécessaire à la consommation du peuple. (Voyez la note sur le vers 1068 de *l'Assemblée des Femmes*, 501.

[3] Κέπφε. C'est le nom d'un oiseau de mer, qu'on appelle chez nous la *mouette*, ou le *goëland*. On croyait que cet oiseau se laissait prendre, en venant manger l'écume

CHRÉMYLE. Est-ce la servir, que de se mêler des affaires d'autrui?

LE SYCOPHANTE. Oui, si l'on veille au maintien des lois, et à la punition des coupables.

CHRÉMYLE. Est-ce pour rien que la ville a établi des juges?

LE SYCOPHANTE. Mais qui accuse?

CHRÉMYLE. Celui qui veut [1].

LE SYCOPHANTE. Ne suis-je pas cet homme? C'est donc à moi que reviennent les affaires de l'État.

CHRÉMYLE. Elles ont là un mauvais ministre. Mais n'aimerais-tu pas mieux vivre tranquille, sans te donner tant de peine?

LE SYCOPHANTE. C'est vivre comme une brute [2], que de vivre sans occupation.

CHRÉMYLE. Et tu ne voudrais pas changer de vie?

LE SYCOPHANTE. Non; quand tu me donnerais Plutus lui-même, et le silphion de Battus [3].

CHRÉMYLE. Mets vite habit bas.

CARION. C'est à toi qu'on parle.

CHRÉMYLE. Ote tes souliers.

CARION. C'est à toi qu'on s'adresse.

LE SYCOPHANTE. Approchez un peu, celui de vous qui voudra.

CARION. Eh bien, je serai cet homme [4].

LE SYCOPHANTE. Malédiction! on me dépouille en plein jour.

CARION. Ah! tu veux vivre des affaires des autres!

LE SYCOPHANTE, *à son témoin*. Tu vois ce qu'on me fait? je te prends à témoin.

CHRÉMYLE. Ton témoin a pris la fuite.

LE SYCOPHANTE. Hélas! je suis seul contre tous.

CARION. Tu cries?

de la mer, qu'il aime beaucoup, jusque dans la main des pêcheurs. Ces circonstances, vraies ou fausses, rapportées par le Scholiaste, ont fait attribuer à cet oiseau un caractère stupide.

[1] Le droit d'accuser était donné par la loi à tout citoyen, à celui qui *le voulait*; car c'était là l'expression consacrée. Aristophane y fait allusion ici, et un peu plus bas.

[2] Littéralement : « comme un mouton. »

[3] Nous avons déjà parlé de cette plante précieuse, p. 534. Il paraît que c'était une des richesses de la ville de Cyrène en Afrique, qui en faisait un grand commerce. Battus était le fondateur de Cyrène. Les habitants frappèrent en l'honneur de Battus des pièces à son effigie, où il était représenté recevant d'une main l'empire, de l'autre le silphion. (STRABON, l. XVII.) De là le proverbe *le silphion de Battus*, pour exprimer une chose précieuse.

[4] Carion répète ici les paroles mêmes du sycophante. (Voyez un peu plus haut.)

LE SYCOPHANTE. Malheur encore une fois !

CARION. Donne-moi ce vieux manteau, que j'en couvre ce sycophante.

L'HOMME DE BIEN. Non pas ; il est consacré à Plutus.

CARION. Où serait-il mieux placé, que sur les épaules d'un scélérat et d'un voleur ? Il faut consacrer de plus beaux vêtements à Plutus.

L'HOMME DE BIEN. Et que fera-t-on des souliers ? dis-moi.

CARION. Je les attacherai à son front, comme on suspend les offrandes à des branches d'olivier [1].

LE SYCOPHANTE. Je m'en vais ; car je sens que je suis trop faible contre vous. Mais que je trouve un compagnon, fût-il faible comme du bois de figuier [2], je tirerai vengeance de ce dieu si fort, qui, de sa seule autorité, renverse la démocratie, sans consulter ni le sénat, ni l'assemblée du peuple [3].

L'HOMME DE BIEN. Maintenant que te voilà revêtu de mon armure [4], cours au bain pour te chauffer ; empare-toi de la première place [5] ; c'est un poste que j'ai occupé longtemps moi-même.

CHRÉMYLE. Mais le baigneur le jettera à la porte en le prenant par l'endroit sensible [6] ; car il ne l'aura pas plutôt vu, qu'il connaîtra que c'est un fripon. Pour nous, entrons, afin que tu adresses tes prières au dieu.

[1] Il veut les clouer au front du sycophante, comme on attachait les offrandes aux arbres. Les temples étaient ordinairement entourés de bocages consacrés.

[2] Σύκινον. Il y a dans ce mot une double allusion à la faiblesse du bois de figuier, et à l'étymologie du nom de sycophante. Les Grecs attribuaient au figuier des qualités malfaisantes, à cause de l'âcreté de ses feuilles et de son bois, qui passait aussi pour faible et de peu d'usage. De là différents proverbes, tels que συκίνη ἐπικουρία, un secours de figuier, pour dire un secours inutile ou dangereux; σύκινος ἄνθρωπος un homme méchant ou inutile, qui n'est bon à rien. Dans Lucien, *contre un ignorant qui achetait beaucoup de livres*, « tu as un jugement boiteux et de figuier. »

[3] Le Scholiaste dit là-dessus : « Tout ce qui était délibéré dans le sénat ou conseil « (βουλὴν) était ensuite porté au peuple ; et, d'un autre côté, tout ce que le peuple « avait décrété devait être sanctionné par le sénat. » Les membres de ce sénat ou conseil étaient élus tous les ans par les dix tribus, qui en nommaient chacune cinquante. De là le nom de *conseil des cinq-cents*. Dans ce nombre, cinquante membres exerçaient tour à tour les fonctions de prytanes.

[4] Il appelle ainsi son vieux manteau et ses vieux souliers.

[5] On sait que les pauvres allaient se chauffer dans les bains publics. (Voyez page 529.)

[6] « *Prehensum testiculis*. »

LE CHOEUR.

(Lacune.)

UNE VIEILLE FEMME. Bons vieillards, suis-je bien arrivée à la maison du nouveau dieu, ou me suis-je trompée de route?

LE CHOEUR. Tu es à la porte même, ma belle enfant; tu ne pouvais mieux t'adresser.

LA VIEILLE. Voyons; il faut que j'appelle quelqu'un de la maison.

CHRÉMYLE. C'est inutile; me voici moi-même. Dis-nous le motif qui t'amène.

LA VIEILLE. Ce qui m'est arrivé, mon cher, est indigne, révoltant. Depuis que ce dieu a recouvré la vue, il m'a rendu la vie insupportable.

CHRÉMYLE. Quoi donc? serais-tu aussi un sycophante femelle?

LA VIEILLE. Non, en vérité.

CHRÉMYLE. Est-ce que le sort ne t'aurait pas favorisée pour boire [1]?

LA VIEILLE. Tu plaisantes; et moi, malheureuse, la passion me dévore.

CHRÉMYLE. Ne nous diras-tu pas quelle est cette passion qui te dévore?

LA VIEILLE. Écoute : j'aimais un jeune homme pauvre, il est vrai, mais beau, bien fait, et honnête. Si je lui demandais quelque chose, il le faisait avec empressement et le mieux du monde; et moi, je le payais de retour.

CHRÉMYLE. Que te demandait-il donc?

LA VIEILLE. Peu de chose; car il était avec moi d'une réserve extraordinaire. Tantôt c'était vingt drachmes pour acheter un habit, tantôt huit pour avoir des souliers; c'était une tunique pour ses sœurs, une robe pour sa mère; quelquefois c'était pour acheter quatre médimnes de blé.

CHRÉMYLE. En effet, c'est bien peu de chose : évidemment il avait de la réserve.

LA VIEILLE. Ce n'était pas, disait-il, l'intérêt qui le portait à me rien demander, mais seulement l'amitié; il voulait que le manteau qu'il portait lui rappelât sans cesse mon souvenir.

[1] Littéralement : « Est-ce que tu aurais tiré une mauvaise lettre pour boire? » Allusion à la manière dont on élisait les juges. (Voy. plus haut, v. 277, p. 520, et l'*Assemblée des Femmes* v. 710, p. 499.)

CHRÉMYLE. L'amour de ce jeune homme est réellement extraordinaire.

LA VIEILLE. Mais le perfide n'est plus le même pour moi ; ses sentiments sont bien changés. Je lui avais envoyé ce gâteau avec d'autres friandises dans ce plat, et je lui avais fait dire que je viendrais le soir...

CHRÉMYLE. Eh bien ! qu'a-t-il fait ?

LA VIEILLE. Il m'a renvoyé cet autre gâteau, à la condition que je ne viendrais plus jamais le voir ; et, en outre, il me fit dire « que « les Milésiens étaient vaillants autrefois [1]. »

CHRÉMYLE. Il paraît que ce jeune homme n'est pas sot. Maintenant qu'il est riche, il n'aime plus les lentilles [2] : quand il était pauvre, il mangeait de tout.

LA VIEILLE. Alors, j'en atteste Cérès, il était sans cesse à ma porte.

CHRÉMYLE. Pour t'emporter [3] ?

LA VIEILLE. Du tout : pour le seul plaisir d'entendre ma voix.

CHRÉMYLE. Et aussi dans l'espoir de recevoir quelque chose.

LA VIEILLE. Et s'il me voyait triste, il m'appelait tendrement « mon petit canard, ma petite colombe. »

CHRÉMYLE. Et ensuite il demandait pour avoir des souliers.

LA VIEILLE. Un jour que je me rendais en char [4] à la célébration des grands mystères, quelqu'un m'ayant regardée, il me battit pour cela tout le jour ; tant ce jeune homme était jaloux !

CHRÉMYLE. C'est sans doute qu'il aimait à manger seul.

LA VIEILLE. Il vantait fort la beauté de mes mains.

CHRÉMYLE. Lorsqu'elles lui présentaient vingt drachmes.

LA VIEILLE. Il s'enivrait des douces émanations de mon corps.

CHRÉMYLE. A coup sûr, quand tu lui versais du Thasos [5].

LA VIEILLE. Il admirait mon regard si doux et si tendre.

CHRÉMYLE. Il n'était pas maladroit ; il s'entendait à gruger une vieille folle dévergondée.

[1] Les Milésiens, longtemps à la tête des villes de l'Ionie, se laissèrent enfin amollir par la volupté, et dégénérèrent. Ce qui est résumé dans ce vers, réponse rendue par l'oracle à Polycrate, tyran de Samos. Ceci, appliqué à la vieille, veut dire qu'elle avait été belle autrefois.

[2] Proverbe qui s'appliquait aux nouveaux riches.

[3] Jeu de mots intraduisible. Le mot grec signifie à la fois : « pour te porter en « terre ; et « pour emporter quelque chose de chez toi. »

[4] Pour se rendre à Éleusis lors de la célébration des grands mystères, les femmes riches d'Athènes s'y faisaient conduire sur des chars attelés de chevaux.

[5] Thasos, île située au midi de la Thrace. Son vin était fort estimé.

LA VIEILLE. Le dieu a donc tort, mon cher, lui qui promettait de prendre toujours le parti des victimes de l'injustice.

CHRÉMYLE. Que veux-tu qu'il fasse? dis, et il le fera.

LA VIEILLE. Il est juste de contraindre celui qui a reçu de moi tant de bienfaits, à me payer de retour; autrement, il est indigne de recevoir aucune faveur du dieu.

CHRÉMYLE. Ne s'acquittait-il pas envers toi chaque nuit?

LA VIEILLE. Mais il promettait de ne m'abandonner jamais de ma vie.

CHRÉMYLE. Fort bien; mais il ne te croit plus en vie.

LA VIEILLE. En effet, mon cher, le chagrin m'a consumée.

CHRÉMYLE. C'est plus que cela; tu es toute flétrie [1].

LA VIEILLE. On me ferait passer par un anneau [2].

CHRÉMYLE. Oui, si cet anneau était le cercle d'un crible.

LA VIEILLE. Mais voici précisément le jeune homme dont j'ai à me plaindre; il a l'air d'aller à une partie de plaisir.

CHRÉMYLE. En effet, il porte une couronne et un flambeau.

LE JEUNE HOMME. Salut!

LA VIEILLE. Que dit-il?

LE JEUNE HOMME. Ma vieille amie, tes cheveux ont blanchi en bien peu de temps.

LA VIEILLE. Malheureuse! peut-on être plus indignement outragée?

CHRÉMYLE. Il paraît qu'il y a longtemps qu'il ne t'a vue.

LA VIEILLE. Longtemps? Il était encore hier chez moi.

CHRÉMYLE. Il lui arrive le contraire de ce qui arrive aux autres; l'ivresse lui rend la vue plus perçante.

LA VIEILLE. Non; mais c'est son caractère d'être insolent.

LE JEUNE HOMME. O Neptune, souverain des mers, ô vieilles divinités, que de rides sur son visage!

LA VIEILLE. Holà! n'approche pas ce flambeau.

CHRÉMYLE. Elle a raison; si une seule étincelle venait à tomber sur elle, le feu y prendrait comme à une branche sèche d'olivier.

LE JEUNE HOMME. Veux-tu jouer un moment avec moi?

LA VIEILLE. Où, méchant?

[1] Les mots grecs sont beaucoup plus forts. Le latin les rend plus fidèlement. La vieille dit : « *Præ dolore contabui.* » Chrémyle répond : « *Imo, putrefacta es.* »

[2] Pour exprimer sa maigreur.

LE JEUNE HOMME. Ici, avec des noix.

LA VIEILLE. A quel jeu?

LE JEUNE HOMME. A deviner le nombre de tes dents.

CHRÉMYLE. Je devinerai bien aussi : elle en a trois, peut-être quatre.

LE JEUNE HOMME. Tu as perdu; elle n'en a qu'une grosse.

LA VIEILLE. Méchant homme, tu es donc fou, de me laver ainsi la tête [1] devant tout le monde?

LE JEUNE HOMME. Ce serait un bonheur pour toi, qu'on lavât toute ta personne.

CHRÉMYLE. Non pas; car elle est toute fardée : si on lavait cette céruse, les rides de son visage frapperaient tous les yeux.

LA VIEILLE. Tout vieux que tu es, tu parais bien peu sage.

LE JEUNE HOMME. Ah! le voilà qui te cajole; il caresse ta gorge; il croit que je ne le vois pas.

LA VIEILLE. Non, par Vénus! non, infâme!

CHRÉMYLE. Non, par Hécate! il faudrait être fou. Mais, jeune homme, je ne puis te pardonner de haïr cette belle enfant.

LE JEUNE HOMME. Moi? je l'adore.

CHRÉMYLE. Elle t'accuse pourtant.

LE JEUNE HOMME. De quoi m'accuse-t-elle?

CHRÉMYLE. Elle dit que tu l'outrages, et que tu ajoutes: « Les Milésiens étaient vaillants autrefois. »

LE JEUNE HOMME. Je ne prétends pas te la disputer.

CHRÉMYLE. Pourquoi?

LE JEUNE HOMME. Par respect pour ton âge. Assurément je ne souffrirais pas cela d'un autre; mais tu peux t'en aller content, et emmener cette belle.

CHRÉMYLE. J'entends, j'entends : tu ne veux plus vivre avec elle.

LA VIEILLE. Et qui le souffrira?

LE JEUNE HOMME. Je ne saurais avoir de commerce avec une vieille qui se prostitue depuis treize mille ans [2].

CHRÉMYLE. Cependant, si tu as bu le vin, il faut aussi boire la lie.

LE JEUNE HOMME. Mais cette lie est vieille et moisie.

CHRÉMYLE La passoire ne corrigera-t-elle pas tout cela?

[1] *Laver la tête* signifie en français *réprimander;* mais ici, dans le grec, cette métaphore signifie *injurier, outrager*. Le jeune homme, dans sa réponse, prend le mot dans le sens propre.

[2] Ce qui rend ce trait plus bouffon, c'est que le mot ἐτῶν signifie aussi « des « amants. »

LE JEUNE HOMME. Mais entrons : je veux offrir au dieu les couronnes que j'apporte.

LA VIEILLE. J'ai aussi quelque chose à lui dire.

LE JEUNE HOMME. Alors je n'entre pas.

CHRÉMYLE. Ne crains rien, entre ; elle ne te fera pas violence.

LE JEUNE HOMME. Tu as raison ; je l'ai eue assez longtemps à ma disposition [1].

LA VIEILLE. Entre ; je te suis.

CHRÉMYLE. O Jupiter ! cette vieille tient aussi fortement à ce jeune homme que l'huître au rocher.

LE CHOEUR.

(Lacune.)

CARION. Qui heurte à la porte ? qu'est-ce ? Mais personne ne paraît ; c'est la porte seule qui fait ce bruit.

MERCURE. Holà ! Carion, arrête.

CARION. Oh ! dis-moi ; c'est toi qui heurtais si fort ?

MERCURE. Non ; mais j'allais le faire quand tu m'as prévenu en ouvrant. Cours vite appeler ton maître, sa femme, ses enfants, ses serviteurs, le chien, le cochon, toute la famille ; et toi-même avec elle [2].

CARION. Qu'y a-t-il ? parle.

MERCURE. Mon pauvre garçon, Jupiter a résolu de vous mettre tous dans le même sac [3], et de vous jeter ensemble dans le Barathrum.

CARION. C'est le cas de couper une langue [4] au porteur de ces nouvelles. Mais pourquoi nous en veut-il ?

MERCURE. Parce que vous avez commis le plus damnable de tous les attentats. Depuis que vous avez rendu la vue à Plutus, on ne nous offre plus ni encens, ni branches de laurier, ni gâteaux, ni victimes, ni le moindre présent.

[1] Ὑπεπίττουν, *sublevi*.

[2] C'est ainsi que don Juan, dans Molière, après avoir demandé à M. Dimanche des nouvelles de sa femme, de ses enfants, et du petit chien Brusquet, ajoute : « Ne « vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille. »

[3] Mot à mot : « dans le même plat. »

[4] Il y a dans le texte un double sens ; c'est une menace contre Mercure, et aussi une allusion à l'usage où l'on était d'offrir à ce dieu les langues des victimes, comme au dieu de l'éloquence.

CARION. Et personne ne vous en offrira, car autrefois vous ne pensiez guère à nous.

MERCURE. Pour ce qui est des autres dieux, je ne m'en soucie guère ; mais moi, je suis exténué, je me meurs.

CARION. Tu vois bien les choses.

MERCURE. Autrefois, dans les cabarets, je recevais dès le matin toutes sortes de mets délicats, gâteaux au vin, miel, figues, enfin tout ce dont on peut régaler Mercure : maintenant je meurs de faim, et je reste couché les jambes croisées.

CARION. Ne le mérites-tu pas, toi qui souvent n'épargnais pas les maux aux gens qui te traitaient si bien ?

MERCURE. O doux gâteau, que l'on pétrissait pour moi le quatrième jour du mois [1] !

CARION. Cet heureux temps n'est plus ; en vain tu le rappelles [2].

MERCURE. O gigot que je dévorais !

CARION. Eh bien ! gigotte [3] ici en plein air.

MERCURE. Entrailles toutes chaudes [4] que je dévorais !

CARION. Il paraît que c'est une colique d'entrailles qui te tourmente.

MERCURE. O coupe, où le vin et l'eau étaient mélangés par portions égales !

CARION. Avale celle-ci [5], et sauve-toi bien vite.

[1] Tous les jours du mois étaient consacrés à quelque dieu : le quatrième à Mercure, et encore dans notre semaine, le mercredi ; le sixième jour à Diane, le septième à Apollon, le huitième à Thésée.

[2] Ce vers était devenu proverbe, parcequ'on supposait qu'il avait été adressé à Hercule par une voix inconnue, lorsqu'il cherchait Hylas.

[3] Il fallait rendre par un jeu de mots, quelque trivial qu'il fût, celui qui est dans le texte : χωλῆς, « épaule, » partie de la victime consacrée à Mercure ; et ἀσκωλίαζε, « saute sur une outre. » C'était un jeu dont Virgile fait mention, *Georg.*, II, 380 :

« Atque inter pocula læti
« Mollibus in pratis unctos salière per utres. »

Ce jeu, connu dans les fêtes de Bacchus, consistait à sauter d'un seul pied sur une outre pleine de vin ou gonflée d'air, et frottée d'huile ou d'une matière grasse qui la rendait glissante. Celui qui, après avoir ainsi sauté, s'y tenait immobile, remportait le prix. De là le mot grec a signifié aussi « sauter à cloche-pied. »

[4] Soit parcequ'on les offrait à Mercure aussitôt qu'on les séparait de la victime, soit plutôt parcequ'on les faisait griller.

[5] *Hæc dicens, pedit.* SCHOL. D'autres pensent qu'il lui offre une coupe de vin pur, et rejettent l'explication du Scholiaste, comme indigne d'Aristophane. Il semble pourtant qu'il serait aisé de trouver dans ce poëte plus d'un précédent en ce genre.

MERCURE. Serais-tu homme à obliger un ami ?

CARION. Si ce qu'il demande m'est possible.

MERCURE. Ne pourrais-tu me donner un pain bien cuit, avec un bon morceau de viande des victimes que vous venez d'immoler ?

CARION. Cela est défendu.

MERCURE. Cependant, quand tu dérobais quelque chose à ton maître, j'avais bien soin qu'il n'en sût rien.

CARION. Oui, afin d'avoir ta part, grand voleur : il t'en revenai un bon gâteau.

MERCURE. Que tu mangeais tout seul.

CARION. Tu ne partageais pas les coups, quand j'étais pris sur le fait.

MERCURE. Oublie les maux passés, maintenant que tu es heureux [1]. Au nom des dieux ! recevez-moi chez vous.

CARION. Quoi ! tu quitterais les dieux pour rester ici ?

MERCURE. Votre condition est bien préférable.

CARION. Mais, dis-moi, crois-tu qu'il soit honnête de déserter ainsi?

MERCURE. La patrie est partout où l'on se trouve heureux [2].

CARION. A quoi serais-tu bon, si tu restais avec nous ?

MERCURE. Chargez-moi de tourner la porte [3]. (Nommez-mo portier.)

CARION. Tourner ? Nous ne voulons pas d'homme à détours.

MERCURE. Nommez-moi marchand [4].

CARION. Nous sommes riches. Qu'avons-nous besoin de nourrir un Mercure revendeur ?

[1] Littéralement : « Ne rappelle plus les maux, puisque tu as pris Phylé. » Ceci fait allusion à la prise de Phylé, petit fort sur la frontière de l'Attique, par Thrasybule, un an avant qu'il délivrât son pays de la tyrannie des Trente, et à l'amnistie qu'il fit décréter après cette révolution. Xénophon dit que les vainqueurs prêtèrent serment *de ne plus se souvenir du mal*, et à cette occasion il emploie le même mot qu'Aristophane : μὴ μνησικακήσειν (*Hellen.*, l. II, c. 4). La prise de Phylé est de la première année de la quatre-vingt-quatorzième olympiade. La seconde édition du *Plutus* est de la quatrième année de la quatre-vingt-dix-septième. On voit donc que, environ quinze ans après l'événement, μὴ μνησικακήσαι était passé en proverbe, comme de nos jours, *union et oubli*.

[2] Ce vers est, selon toute apparence, emprunté à quelque tragique. Cicéron, *Tuscul.*, V, 37, cite ce mot de Teucer :

« *Patria est, ubicumque est bene.* »

[3] « Nomme-moi *Strophéen.* » Στροφαῖον, un des noms que l'on donnait à Mercure, dont la statue était placée près de la porte, dans les maisons. Aristophane joue sur le mot dérivé de στρέφειν, qui signifie *tourner*, ou *agir d'une manière détournée.*

[4] 'Εμπολαῖον. Il passe en revue les divers noms donnés à Mercure.

MERCURE. Eh bien, agent d'intrigues [1].

CARION. Agent d'intrigues? non. Nous n'avons pas besoin d'intrigues : la bonne foi nous suffit.

MERCURE. Prenez-moi pour guide [2].

CARION. Mais Plutus voit clair; nous n'avons plus besoin de guide.

MERCURE. Eh bien, je présiderai aux jeux [3]. Qu'as-tu à répondre? Il convient tout-à-fait à Plutus de faire celébrer des jeux pour le corps et pour l'esprit [4].

CARION. Qu'il est bon d'avoir plusieurs noms! Le voilà qui a trouvé les moyens de vivre. Ce n'est pas sans raison que les juges tâchent de se faire inscrire à plusieurs tribunaux [5].

MERCURE. Veut-on me recevoir en cette qualité?

CARION. Entre; et va au puits laver les entrailles des victimes, pour montrer sur-le-champ que tu entends le service.

(Ils entrent.)

UN PRÊTRE DE JUPITER. Qui peut m'enseigner où demeure Chrémyle?

CHRÉMYLE. Qu'y a-t-il, mon cher?

LE PRÊTRE. Rien de bon. Depuis que Plutus voit clair, je meurs de faim. Je n'ai rien à manger, moi, prêtre de Jupiter Sauveur.

CHRÉMYLE. Bons dieux! quelle peut en être la cause?

LE PRÊTRE. Personne ne veut plus sacrifier.

CHRÉMYLE. Et pourquoi?

LE PRÊTRE. Parce que tout le monde est riche. Du temps qu'ils étaient pauvres, si un marchand avait échappé au péril de la traversée, si un accusé était absous, il immolait des victimes : un autre faisait un pompeux sacrifice, et il invitait le prêtre. Mais maintenant personne ne sacrifie, personne ne vient dans le temple, si ce n'est des milliers pour faire leurs besoins [6].

[1] Δόλιον, rusé.

[2] Ἡγεμόνιον.

[3] Ἐναγώνιος.

[4] « *Gymnicos et musicos.* » On sait que les citoyens les plus riches faisaient les frais des jeux publics. Aussi cette dépense convient-elle à Plutus.

[5] Mot à mot : « d'être inscrits dans plusieurs lettres. » De tirer au sort plusieurs lettres. (Voy. plus haut, p. 543, et *l'Assemblée des Femmes*, p. 489.)

[6] « *Nisi cacatum plus quam decies milleni.* » Comme aujourd'hui dans le vestibule des palais de Naples. Voyez la réponse d'un *lazzarone* à M. Simond : « *Non è questo* « *un palazzo?* »

CARION. Eh bien, n'en prends-tu pas la part qui t'est réservée?

LE PRÊTRE. Aussi ai-je résolu de dire adieu à Jupiter Sauveur, pour venir m'établir ici.

CHRÉMYLE. Sois tranquille; tes affaires iront bien, s'il plaît à Dieu. Jupiter Sauveur est ici; il est venu de lui-même.

LE PRÊTRE. Quelle heureuse nouvelle!

CHRÉMYLE. Attends un peu; nous allons mettre Plutus à la place de Jupiter, lorsqu'il gardait le trésor de la déesse [1]. Que l'on apporte ici des torches allumées; tu les porteras devant le dieu.

LE PRÊTRE. Oui, tout cela est fort bien vu.

CHRÉMYLE. Qu'on fasse venir Plutus.

LA VIEILLE. Et moi, que dois-je faire?

CHRÉMYLE. Mets ces marmites [2] sur ta tête, pour l'inauguration du dieu, et porte-les avec gravité : justement tu as une robe de diverses couleurs [3].

LA VIEILLE. Et l'affaire pour laquelle je suis venue?

CHRÉMYLE. Tout s'arrangera. Le jeune homme ira chez toi ce soir.

LA VIEILLE. Si tu me réponds qu'il viendra chez moi, je porterai les marmites.

CARION. Ces marmites ne sont pas comme les autres : ordinairement la ride [4] est dessus; ici elle est dessous.

LE CHOEUR. Et nous aussi, retirons-nous; nous ne saurions rester ici davantage. Suivons-les, en les accompagnant de nos chants.

[1] L'opisthodome, endroit fortifié, derrière le temple de Minerve, où l'on gardait le trésor d'Athènes.

[2] Vases pleins de légumes cuits, que l'on offrait au dieu dont on consacrait la statue.

[3] Vêtement des jours de fête. Elle s'en était parée dans un autre but.

[4] Le mot γραῦς signifie à la fois « une vieille, » et l'*écume*, ou cette *pellicule* qui se ride à la surface du lait qu'on fait chauffer.

FIN DE PLUTUS.

NOTE SUR LA PARABASE

DANS

LA COMÉDIE GRECQUE.

—

Le Chœur se composait de six parties, appelées *commation*, *parabase*, *strophe*, *epirrhema*, *antistrophe*, *antepirrhema*. Elles se suivaient dans l'ordre où nous venons de les nommer. De ces six parties, trois étaient en vers lyriques, le commation, la strophe, et l'antistrophe; les trois autres étaient en vers anapestiques.

Le commation était composé de huit vers, qui renfermaient soit une apostrophe adressée à quelque personnage, ou une réflexion sur ce qui venait de se passer ou ce qui se préparait.

La strophe et l'antistrophe étaient chacune de douze vers, et se répondaient mutuellement : elles exprimaient tantôt les louanges des dieux, et l'éloge des héros et des bons citoyens, tantôt des traits satiriques. Comme nos vaudevilles, qui sont composés sur des airs connus et souvent populaires, ces vers étaient écrits dans des rhythmes faciles, et s'imprimaient sans peine dans la mémoire : aussi quiconque avait le malheur d'être chanté sur le théâtre devait l'être longtemps dans toute la ville.

La parabase suivait immédiatement le commation; elle était ainsi nommée du verbe παραϐαίνειν, *changer de place*. Ordinairement le Chœur était partagé en deux troupes qui se plaçaient à la droite et à la gauche de l'orchestre : dans la parabase, elles se réunissaient, et se tournaient vers les spectateurs. Cela avait lieu lorsque les acteurs quittaient le théâtre pour la première fois, ou, comme nous dirions, à la fin du premier acte. Ne pouvant plus alors s'entretenir avec les personnages de la pièce, le Chœur adressait la parole au peuple. Les poëtes saisissaient cette occasion, soit pour s'expliquer sur ce qui les regardait personnellement, soit pour raisonner sur les affaires publiques.

L'épirrhème et l'antépirrhème ne différaient de la parabase que parce

qu'ils devaient se renfermer dans un nombre de vers déterminé, qui alla t ordinairement à seize. Ces deux parties se répondaient comme la strophe et l'antistrophe.

La parabase fut supprimée dans la comédie nouvelle; ainsi il n'y en a pas dans le *Plutus*. (Voyez un Mémoire de *Lebeau*, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.)

NOTE SUR LE RAPPORT

DES

MONNAIES ATHÉNIENNES.

1 talent valait 60 mines.
1 mine = 100 drachmes.
1 drachme = 6 oboles.
Par conséquent :
1 talent valait 6,000 drachmes, ou 36,000 oboles.

CONVERSION

DES MONNAIES ATHÉNIENNES

EN MONNAIES DE FRANCE.

1 obole valait 15 centimes.
1 drachme = 92 centimes.
1 mine = 91 francs 66 centimes.
1 talent = 5,500 francs.

MESURES DE CAPACITÉ.

1 médimne valait 3 triteus = 6 hecteus.
= 12 hémiecton = 48 chenix (51 litres).
1 triteus = 2 hecteus (17 litres).
1 hecteus = 2 hémiecteus (8 litres $\frac{1}{2}$).
1 hémiecteus = 4 chenix (4 litres $\frac{1}{4}$).

TABLE.

